

La Théorie Des Cordes

**José Carlos Somoza
Marianne Millon**

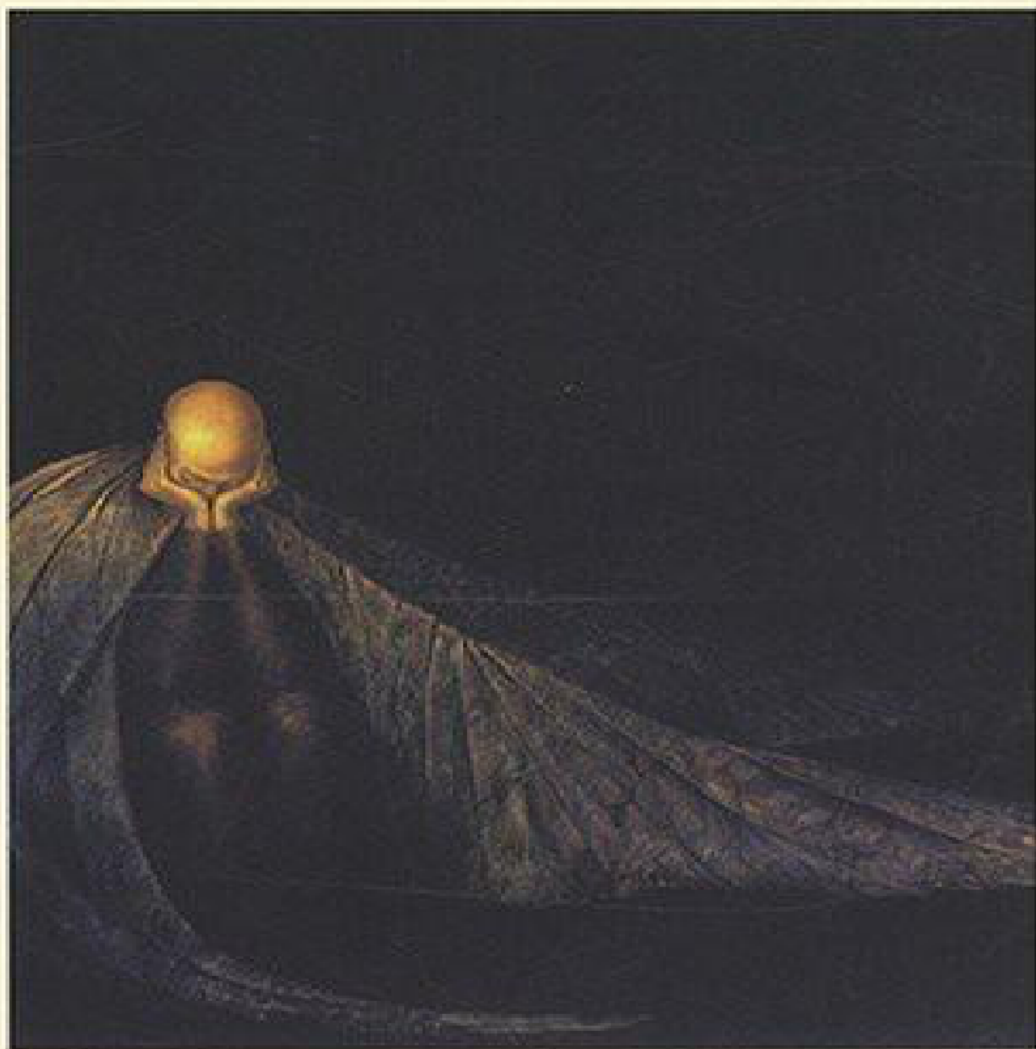
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JOSÉ CARLOS SOMOZA LA THÉORIE DES CORDES



ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR MARIANNE MILLON



JOSE CARLOS SOMOZA

LA THÉORIE DES CORDES

roman traduit de l'espagnol

par Marianne Millon

Titre original

Zigzag

Éditeur original

Random House Mondadori, S. A., Barcelone

José Carlos Somoza, 2006

ACTES SUD, 2007

pour la traduction française

ISBN 978-2-7427-7850-8

à mes enfants, José et Làzaro

L'eau que je prends n'a jamais été parcourue.

DANTE,

La Divine Comédie,

Le Paradis, chant II,

traduction de Jacqueline Risses, Flammarion, 1990.

PROLOGUE

Sierra d'Ollero, 12 juillet 1992, 10 h 50.

Il n'y avait ni brouillard ni obscurité. Le soleil brillait haut dans le ciel avec la beauté éternelle d'un dieu grec et le monde était vert et saturé de la fragrance des pins et des fleurs, du chant des cigales et des abeilles et du son paisible du ruisseau. Rien d'inquiétant dans cette nature pleine de vie et de lumière, pensait l'homme, même si, sans très bien savoir pourquoi, cette pensée l'inquiétait. C'était peut-être le contraste entre ce qu'il voyait et ce qu'il savait pouvoir arriver, les mille façons dont le hasard – ou pire – pouvait déformer les sensations les plus heureuses. L'homme n'était pas pessimiste, mais il avait atteint un certain âge, et le poids de l'expérience l'incitait à se méfier de toute situation qui pouvait revêtir une apparence de paradis.

L'homme marchait au bord de la rivière. De temps en temps, il s'arrêtait pour regarder autour de lui comme s'il avait évalué le lieu, mais il reprenait ensuite son chemin. Il parvint enfin à un endroit qui sembla lui plaire : quelques arbres donnaient ce qu'il fallait d'ombre et une légère fraîcheur atténuait la brume. Plus loin, le sentier grimpait sur les bords rocaillieux du ruisseau et s'achevait en un monticule de pierres ; l'homme pensa donc pouvoir bénéficier d'une solitude opportune, presque comme s'il se trouvait à l'abri dans une sorte de refuge. Une grosse pierre plate lui servirait de siège. Il allait lancer l'hameçon et savourer l'attente, la paix champêtre et le scintillement de l'eau. Il ne connaissait rien de plus reposant. Il se baissa et posa sur le sol le panier contenant les appâts et la canne à pêche.

Il entendit les voix en se redressant.

En raison de l'harmonieux silence qui les avait précédées, elles le firent tout d'abord sursauter. Elles provenaient d'un endroit du

monticule pour l'instant hors de sa vue, et à en juger par leur ton aigu, ce devaient être des enfants. Ils criaient, ils jouaient certainement. L'homme supposa qu'ils habitaient dans une de ces maisons à proximité de la sierra. Bien que la présence d'autres personnes le dérangent un peu, il se consola en pensant que, en fin de compte, des enfants qui jouaient étaient le meilleur contrepoint à une journée aussi parfaite. Il ôta sa casquette de sport et essuya la sueur sur son front tout en souriant. Mais, tout à coup, il s'immobilisa.

Il ne s'agissait pas d'un jeu. Quelque chose n'allait pas.

L'un des enfants criait bizarrement. Les mots se confondaient dans l'air tranquille et l'homme ne pouvait les distinguer, mais celui qui les proférait n'était manifestement pas heureux. L'enfant qui criait de la sorte avait de graves problèmes.

Soudain, toutes les voix se turent, y compris le chant des oiseaux et des insectes, comme si le monde prenait sa respiration avant qu'un événement spécial se produisît. Un instant plus tard, on entendit un autre cri très différent. Un hurlement qui traversa le ciel en brisant la porcelaine immaculée de l'air bleu.

Debout devant le ruisseau, l'homme pensa que ce matin d'été, un dimanche de 1992, ne serait plus tel qu'il le souhaitait. Les choses avaient changé, de façon peut-être infime, mais définitive.

Milan, 10 mars 2015, 9 h 05.

Presque inconcevable dans le silence domestique, le cri dura encore avant de s'éteindre, tel le vestige d'un son, aux oreilles de Mme Portinari. Après une très courte pause, il se répéta, et alors seulement Mme Portinari fut capable de réagir. Elle ôta ses lunettes de lecture, attachées à une chaînette en perles, et les laissa pendre sur sa poitrine.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle à voix haute, bien qu'à cette heure de la matinée (9:05, indiquait la pendule digitale sur l'étagère, cadeau de la banque où on lui versait sa retraite) la femme de ménage équatorienne ne fût pas arrivée et qu'elle se trouvât seule chez elle. Mais depuis la mort de son mari quatre ans auparavant, Mme Portinari conversait souvent avec la solitude. Dieu du ciel ! Que... ?

Le cri se répéta, plus fort. La situation rappela à Mme Portinari l'incendie de son ancien appartement au centre de Milan, qui, quinze ans plus tôt, avait failli leur coûter la vie, à elle et à son mari. Maintenant veuve, elle avait décidé d'emménager dans cet appartement de la via Giardelli, près de l'université. Il était plus petit, mais plus tranquille, et convenait mieux à une femme âgée. Elle aimait vivre là parce que, dans ce lotissement, il ne se passait jamais rien de funeste.

Jusqu'à présent.

Elle courut vers la porte aussi vite que le lui permirent ses articulations en mauvais état.

— Sainte Vierge ! murmurait-elle en serrant quelque chose dans la main : elle constata ensuite qu'il s'agissait du stylo avec lequel elle avait rédigé la liste des courses dont elle avait besoin chaque semaine, mais elle le serrait en cet instant comme un crucifix.

Plusieurs voisins se trouvaient sur le palier. Ils levaient tous la tête.

— Ça vient de chez Marini ! s'exclama M. Genovese, son voisin d'en face, un jeune graphiste qui aurait été beaucoup plus sympathique à Mme Portinari sans ses évidentes tendances homosexuelles.

— Le *professore* ! entendit-elle à un autre étage.

Le *professore*, pensa-t-elle. Qu'avait-il pu arriver à ce pauvre homme ? Et qui poussait ces épouvantables hurlements ? C'était indubitablement une voix de femme.

Mais, quoi que cela pût être, Mme Portinari était sûre de ne jamais avoir entendu ce genre de cris, pas même lors de cet horrible épisode de l'incendie.

Alors on entendit des pas tambouriner, le son de quelqu'un qui descendait l'escalier à toute allure. Ni M. Genovese ni elle ne réagirent sur l'instant. Ils se regardèrent, stupéfaits, sur le palier, comme unis dans un même âge par la pâleur et l'effroi. Le cœur serré, Mme Portinari se prépara à toute éventualité : qu'il s'agisse du criminel ou de la victime. De façon intuitive, elle conclut qu'il ne pouvait rien y avoir de pire que d'entendre ces hurlements d'âme torturée qui produisaient un écho en chaîne sans parvenir à voir qui les produisait.

Mais quand elle contempla enfin le visage de la personne qui criait, elle sut, avec une certitude absolue, qu'elle se trompait.

Il y avait bien pire que les cris.

I

L'APPEL

Quand le danger nous semble léger, il cesse de l'être

FRANCIS BACON

Madrid, 11 mars 2015, 11 h 12.

Exactement six minutes et treize secondes avant que sa vie ne fit une culbute horrible et définitive, Elisa Robledo se livrait à une activité banale : elle donnait à quinze élèves ingénieurs de deuxième année un cours facultatif sur les théories modernes de la physique. Elle ne se doutait absolument pas de ce qui allait lui arriver, car, à la différence de tant d'étudiants et de plus d'un professeur, à qui ces lieux pouvaient sembler redoutables, Elisa se sentait plus en sécurité dans une salle de classe qu'à son propre domicile. Il en allait de même dans le vieux lycée où elle avait préparé le bac et dans la salle nue de la faculté. Elle travaillait maintenant dans les installations modernes et lumineuses de l'École supérieure d'ingénieurs de l'université Alighieri de Madrid, un luxueux centre privé dont les salles de cours bénéficiaient de larges baies vitrées, d'une belle vue sur le campus, d'une acoustique splendide et d'une odeur de bois nobles. Elisa aurait pu vivre là. De façon inconsciente, elle supposait que rien de mauvais ne pouvait lui arriver dans un endroit tel que celui-là.

Elle se trompait lourdement, et il lui restait à peine plus de six minutes avant de le constater. Elisa était une enseignante brillante entourée d'une certaine auréole. Dans les universités, il existe des professeurs et des élèves sur lesquels on bâtit des légendes, et l'énigmatique figure d'Élisa Robledo avait créé un mystère que tous souhaitaient percer.

D'une certaine façon, la naissance du "mystère Elisa" était inévitable : une femme jeune et solitaire, à la longue chevelure noire ondulée, dotée d'un visage et d'un corps qui n'auraient pas détonné sur la couverture d'un magazine de mode, mais qui possédait en même temps un esprit analytique et une prodigieuse capacité de calcul et d'abstraction, qualités tellement nécessaires dans le monde froid de la physique théorique, où règnent les princes de la science. On regardait les physiciens théoriciens avec respect, voire révérence. D'Einstein à Stephen Hawking, ils étaient l'image acceptée et bénie de la physique pour le grand public. Même si les sujets auxquels ils se consacraient étaient abscons et peu accessibles à la grande majorité, ils faisaient

sensation. Les gens les considéraient souvent comme les prototypes du génie froid et farouche.

Il n'y avait toutefois aucune froideur chez Elisa Robledo : elle avait la passion d'enseigner, et cela captivait ses élèves. Pour couronner le tout, c'était un excellent professeur, aimable et solidaire, toujours prête à aider un collègue en difficulté. En apparence, il n'y avait rien d'étrange en elle.

C'était ça le plus étrange.

De l'avis général, Elisa était trop parfaite. Trop intelligente et d'une trop grande valeur, par exemple, pour travailler dans un insignifiant département de physique dont la matière était considérée comme accessoire pour les étudiants d'Alighieri. Ses collègues étaient persuadés qu'elle aurait pu obtenir bien mieux : un siège au Conseil supérieur des recherches scientifiques, une chaire dans une université publique ou un poste important dans un centre prestigieux à l'étranger. À Alighieri, Elisa semblait sous-employée. Par ailleurs, aucune théorie – et les physiciens y sont très enclins – ne parvenait à expliquer de façon satisfaisante le fait qu'à trente-deux ans, presque trente-trois – elle les aurait le mois suivant, en avril –, Elisa fût seule, sans grandes amitiés, en apparence heureuse, comme si elle avait obtenu ce qu'elle désirait le plus dans la vie. On ne lui connaissait pas de fiancés – ni de fiancées – et ses amitiés se limitaient à ses collègues de travail, mais elle ne partageait jamais ses loisirs avec eux. Elle n'était pas prétentieuse, ni même vaniteuse, malgré son pouvoir de séduction, qu'elle renforçait par une curieuse gamme de vêtements de créateurs qui lui conféraient une image assez provocante. Mais, sur elle, ces tenues ne semblaient pas destinées à éveiller l'attention ou à attirer la cohorte d'hommes qui se retournaient sur son passage. Elle ne parlait que de son métier ; polie, elle avait toujours le sourire. Le "mystère Elisa" était insondable.

Parfois, quelque chose en elle suscitait l'inquiétude. Rien de concret, peut-être une façon de regarder, une lumière perdue au fond de ses pupilles marron ou le dépôt de sensations qu'elle laissait chez son interlocuteur après un bref échange verbal. C'était comme si elle avait caché un secret. Ceux qui la connaissaient le mieux – son collègue, le professeur Víctor Lopera, Noriega, le chef du département – pensaient qu'il était peut-être préférable qu'Élisa ne révélât jamais ce secret. Il est des personnes qui n'ont peut-être rien représenté dans notre vie et dont nous pouvons n'avoir que quelques souvenirs sans importance, mais qui, pour une raison ou une autre, sont inoubliables : Elisa Robledo était l'une d'elles, et tous désiraient

qu'elle le restât.

Víctor Lopera, lui aussi professeur de physique théorique à Alighieri et l'un des rares amis d'Élisa, qui se voyait parfois assailli par l'urgente nécessité de percer son mystère, constituait une exception notable. Víctor avait connu plusieurs tentations à ce sujet, la dernière remontait à l'année précédente, en avril 2014, quand le département décida d'organiser une fête surprise pour l'anniversaire d'Élisa.

L'idée venait de Teresa, la secrétaire de Noriega, mais tous les membres du département participèrent, y compris quelques élèves. Ils passèrent presque un mois à la préparer, excités, comme s'ils considéraient que c'était la manière idéale de pénétrer dans le cercle magique d'Elisa et de toucher sa surface évanescence. Ils achetèrent deux petites bougies composant le nombre trente-deux, un gâteau, des ballons, un gros ours en peluche et quelques bouteilles de cava qu'apporta généreusement le chef. Ils s'enfermèrent dans la salle des professeurs, la décorèrent rapidement, tirèrent les rideaux et éteignirent la lumière. Quand Elisa arriva à la faculté, le concierge lui annonça opportunément qu'il y avait une "réunion urgente". Les autres attendaient dans l'obscurité. La porte s'ouvrit et la silhouette d'Elisa, hésitante, se découpa sur le seuil avec son gilet court, son pantalon moulant et ses longs cheveux noirs. Alors les applaudissements et les rires éclatèrent, et les lumières s'allumèrent pendant que Rafa, l'un de ses "chers élèves", filmait la confusion de la jeune enseignante avec une caméra vidéo dernière génération, à peine plus grande que ses propres yeux.

La fête fut très courte et ne permit même pas de pénétrer le "mystère Elisa" : Noriega parla avec émotion, on entendit les chansons traditionnelles et Teresa agita devant la caméra une cocasse pancarte où son frère, qui était dessinateur, avait réalisé les caricatures d'Isaac Newton, d'Albert Einstein, de Stephen Hawking et d'Elisa Robledo partageant des morceaux du même gâteau. Tous eurent la possibilité de témoigner leur affection à Elisa et de lui faire savoir qu'ils l'acceptaient de bon gré sans rien lui demander d'autre en échange que de rester le mystère tentateur auquel ils s'étaient désormais habitués. Elisa, comme toujours, fut parfaite, le juste degré d'étonnement et de bonheur peint sur son visage, et même une certaine dose d'émotion lui encerclant les yeux. Sur l'enregistrement, avec sa magnifique silhouette dessinée par le gilet et le pantalon, elle aurait pu passer pour une élève, ou peut-être pour la marraine d'honneur d'un grand événement... ou une star du porno avec son premier Oscar à la main, comme le murmurait Rafa à ses copains sur le campus : "Einstein et Marilyn Monroe enfin réunis en une seule

personne", disait-il.

Cependant, un observateur attentif aurait aperçu sur cet enregistrement quelque chose qui ne cadrerait pas : le visage d'Elisa au début, au moment où les lumières s'allumèrent, était différent.

Personne ne fit bien attention à ce détail parce que, finalement, cela n'intéresse personne d'examiner les images de l'anniversaire d'autrui. Víctor Lopera s'était toutefois rendu compte du changement fugace mais important : quand la pièce s'était éclairée, les traits d'Elisa ne montrèrent pas la confusion propre à la personne surprise, mais une émotion plus complexe et violente. Bien entendu, cela ne dura que quelques dixièmes de seconde, puis Elisa sourit et fut parfaite à nouveau. Mais durant cet infime laps de temps, sa beauté s'était transmuée en un autre genre d'expression. Ceux qui virent l'enregistrement, hormis Lopera, riaient de "la grande crainte" qu'elle avait eue. Lopera remarqua autre chose. Quoi ? Il n'en était pas sûr. Peut-être du mécontentement devant ce que son amie avait considéré comme une farce pas drôle, ou l'irruption d'une extrême timidité, ou autre chose.

Peut-être de la peur.

Victor, homme intelligent et observateur, fut le seul à se demander ce qu'Elisa s'était attendue à trouver dans cette pièce sombre. Quelle sorte de "grande crainte" avait-elle envisagée au début, avant que les lumières s'allument et qu'on entende les rires et les applaudissements, dans ce lieu plongé dans l'ombre, ce lointain, très beau, parfait professeur Robledo. Il aurait donné n'importe quoi pour le savoir.

Ce qui était sur le point d'arriver à Elisa ce matin en cours, ce qu'elle allait connaître à peine cinq minutes plus tard dans ce lieu pacifique et clos, aurait pu offrir d'autres pistes à la curiosité de Víctor Lopera, mais celui-ci n'était malheureusement pas là.

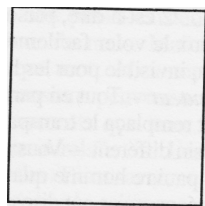
Elisa s'efforçait de fournir des exemples attrayants aux esprits ternes des enfants de bonne famille qui constituaient son public. Aucun d'eux ne se spécialiserait en physique théorique, et elle le savait. Ce qu'ils voulaient, c'était passer à toute vitesse par-dessus les concepts abstraits pour réussir leurs examens et partir en courant avec sous le bras un diplôme qui leur permettrait d'accéder aux postes privilégiés de l'industrie et de la technologie. Peu leur importaient les pourquoi et les comment qui avaient constitué les énigmes fondamentales de la science depuis que le cerveau humain l'avait

inaugurée sur la Terre : ils voulaient des résultats, des conclusions, des difficultés à affronter pour obtenir des points. Elisa tentait de modifier tout cela en leur apprenant à réfléchir aux causes, aux inconnues.

En cet instant, elle essayait de faire visualiser à ses élèves l'extraordinaire phénomène qui veut que la réalité possède plus de trois dimensions, peut-être beaucoup plus que le "longueur-largeur-hauteur" visible à l'œil nu. La théorie de la relativité d'Einstein avait démontré que le temps est une quatrième dimension, et la complexe "théorie des cordes", dont les dérivés constituaient un défi pour la physique actuelle, affirmait qu'il existait au moins neuf dimensions supplémentaires dans l'espace, chose inconcevable pour l'esprit humain.

Elisa se demandait parfois si les gens avaient la moindre idée de tout ce que la physique avait découvert. En plein XX^e siècle, à ce que l'on appelait "l'ère de l'Aquarius", le grand public continuait à s'intéresser aux faits "surnaturels" ou "paranormaux", comme si le "naturel" et le "normal" avaient été des processus déjà connus, peu ou pas du tout mystérieux. Mais il n'était pas nécessaire de voir des soucoupes volantes ou des fantômes pour constater que nous vivons dans un monde extrêmement perturbant, inaccessible même à l'imagination la plus débridée, pensait Elisa. Elle s'était proposé de le démontrer au moins aux quinze élèves de ce modeste cours.

Elle commença par un exemple facile et amusant. Elle plaça sur le rétroprojecteur un transparent sur lequel elle avait dessiné une silhouette humaine et un carré.



— Ce monsieur, expliqua-t-elle en désignant la silhouette de

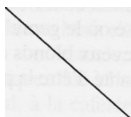
l'index, vit dans un monde qui ne comporte que deux dimensions, la longueur et la largeur. Il a travaillé très dur toute sa vie et il a gagné une fortune : un euro... – Elle entendit quelques rires et sut qu'elle était parvenue à capter l'attention de plusieurs de ces quinze paires d'yeux blasés. – Pour que personne ne le lui vole, il décide de le déposer à la banque la plus sûre dans son monde : un carré. Ce carré possède une seule ouverture sur un côté, par laquelle notre ami introduit l'euro, mais personne d'autre que lui ne pourra l'ouvrir à nouveau.

D'un geste rapide, Elisa sortit de la poche de son jean une pièce de un euro, qu'elle avait préparée, et la déposa sur le carré du transparent.



— Notre ami est tranquille avec ses économies dans cette banque : personne, absolument personne, ne peut pénétrer nulle part dans le carré... C'est-à-dire, personne de son monde. Mais moi, je peux le voler facilement à travers une troisième dimension, invisible pour les habitants de cet univers plan : la *hauteur*. – Tout en parlant, Elisa ôta la pièce de monnaie et remplaça le transparent par un autre qui montrait un dessin différent. – Vous pouvez imaginer la réaction de ce pauvre homme quand il ouvre le carré et constate que ses économies ont disparu...

Comment a-t-on pu le voler, puisque le carré est resté *fermé* tout le temps ?





— Quel manque de bol, murmura un jeune homme au premier rang, aux cheveux en brosse et aux montures de lunettes en couleurs, provoquant des rires. Ces rires et le manque apparent de concentration ne dérangerait pas Elisa : elle savait qu'il s'agissait d'un exemple très simple, dérisoire pour des étudiants de haut niveau, mais c'était précisément ce qu'elle désirait. Elle voulait ouvrir le plus possible la porte d'entrée, parce qu'elle savait qu'ensuite seuls certains d'entre eux atteindraient la sortie. Elle fit taire les rires en parlant sur un autre ton beaucoup plus doux.

— Tout comme ce monsieur ne peut même pas imaginer comment on a volé son argent, nous ne concevons pas non plus l'existence de plus de trois dimensions autour de nous. Maintenant, ajouta-t-elle, accentuant chaque mot, cet exemple montre de quelle manière ces dimensions peuvent nous affecter, voire provoquer des événements que nous n'hésiterions pas à qualifier de "surnaturels"... – Les commentaires étouffèrent ses paroles. Elisa savait ce qui leur arrivait. *Ils croient que j'enjolie le cours par des touches de science-fiction. Ce sont des étudiants de physique, ils savent que je parle de la réalité, mais ils ne peuvent pas le croire.* Dans la forêt de bras levés, elle en choisit un. – Oui, Yolanda ?

Celle qui levait la main était l'un des rares éléments féminins de cette classe où le genre masculin dominait, une fille aux longs cheveux blonds et aux grands yeux. Elisa lui fut reconnaissante d'être la première à intervenir sérieusement.

— Mais cet exemple comporte une astuce, dit Yolanda, la pièce est tridimensionnelle, elle possède une certaine hauteur, même si elle est très faible. Si elle avait été dessinée sur le papier, comme elle aurait dû l'être, tu n'aurais pas pu la voler.

Une vague de murmures s'éleva. Elisa, qui avait déjà préparé une réponse, feignit une certaine surprise pour ne pas décevoir l'indubitable perspicacité de l'étudiante.

— Bonne observation, Yolanda. Et tout à fait exacte. La science se fait avec ce genre d'observations : simples en apparence, mais très subtiles. Cependant, si la pièce avait été dessinée sur le papier, de même que l'homme et le carré... j'aurais pu l'effacer. — Les rires l'empêchèrent de poursuivre pendant quelques secondes, cinq exactement.

Sans qu'elle le sût, il ne restait que douze secondes avant que sa vie tout entière volât en éclats.

La grosse pendule murale placée face au tableau marquait la course implacable du temps. Elisa l'observa avec indifférence, sans se douter que la grande aiguille qui balayait le cercle horaire avait commencé le compte à rebours pour détruire à jamais son présent et son futur.

A jamais. Irrévocablement.

— Ce que je veux, poursuivit-elle, modérant les rires d'un geste, étrangère à tout ce qui n'aurait pas été l'harmonie qu'elle avait établie avec ses élèves, c'est vous faire comprendre que les différentes dimensions peuvent être liées les unes aux autres, peu importe comment. Je vais vous donner un autre exemple.

En préparant son cours, elle avait tout d'abord songé à tracer un dessin au tableau. Mais elle aperçut le journal plié sur la table installée sur l'estrade. Quand elle travaillait, elle l'achetait au kiosque situé à l'entrée de la faculté et le lisait après avoir fini, à la cafétéria. Elle pensa que les élèves comprendraient peut-être mieux le nouvel exemple, relativement plus difficile, si elle utilisait un objet.

Elle ouvrit le journal à la page centrale, au hasard, et le lissa.

— Imaginez que cette feuille est un plan dans l'espace...

Elle baissa la tête pour séparer la feuille des autres sans abîmer le journal.

Et elle le vit.

L'horreur est très rapide. Nous sommes capables d'être effrayés avant même d'en avoir conscience. Nous ignorons encore pourquoi, et déjà nos mains tremblent, notre visage pâlit ou notre estomac rétrécit comme un ballon dégonflé. Le regard d'Elisa s'était posé sur l'un des gros titres dans l'angle supérieur droit de la feuille et, avant même de vraiment comprendre ce que cela signifiait, une

brutale décharge d'adrénaline la paralysa.

Elle lut l'essentiel de l'article en quelques secondes. Mais ce furent des secondes éternelles pendant lesquelles elle eut tout juste conscience que ses élèves s'étaient tus en attendant la suite, et ils commençaient à s'apercevoir qu'une chose étrange se produisait : il y avait des coups de coude, des raclements de gorge, des têtes qui se retournaient pour interroger leurs camarades...

Une nouvelle Elisa leva les yeux et affronta l'attente silencieuse qu'elle avait provoquée.

— Euh... Imaginons que je plie le plan par là, poursuivit-elle sans trembler, de la voix atone d'un pilote automatique.

Elle ne sut pas comment, mais elle poursuivit ses explications. Elle écrivit des équations au tableau, les développa sans erreur, posa des questions et prit d'autres exemples. Ce fut une prouesse intime et surhumaine que personne ne sembla déceler. Ou si ? Elle se demandait si l'attentive Yolanda, qui la scrutait au premier rang, avait capté un reste de la panique qui la saisissait d'effroi.

— Nous allons nous arrêter là, dit-elle, cinq minutes avant la fin du cours. Et elle ajouta, frissonnant devant l'ironie de ses paroles : Je vous préviens qu'à partir d'aujourd'hui tout sera beaucoup plus compliqué.

Son bureau se trouvait au bout du couloir. Par chance, ses collègues étaient occupés et elle ne croisa personne sur le trajet. Elle entra, ferma à clé, s'assit à son bureau, ouvrit le journal et faillit arracher la page en lisant avec l'impatience de qui parcourt une liste de personnes décédées en espérant ne pas y trouver un être cher, mais en sachant que le nom exact, reconnaissable, finira inévitablement par apparaître, comme souligné d'une autre couleur.

L'article ne donnait pas beaucoup de détails, juste la date probable des faits : la découverte avait eu lieu le lendemain, mais tout semblait être arrivé au cours de la nuit du lundi 9 mars 2015. *Avant-hier.*

Elle sentit qu'elle manquait d'air.

A cet instant, la clarté du verre dépoli de la porte se transforma en ombre.

Même en sachant que son origine devait être banale (un concierge, un collègue), Elisa se leva de sa chaise, incapable de proférer un mot.

Maintenant il vient te chercher.

L'ombre resta immobile devant la vitre. On entendit un bruit dans la serrure.

Elisa n'était pas une femme timorée, bien au contraire, mais à cet instant le sourire d'un enfant aurait pu l'horrifier. Elle sentit une surface froide entrer en contact avec son dos et son postérieur, et elle ne prit conscience qu'à cet instant qu'elle avait reculé jusqu'au mur. De longs cheveux humides et noirs dissimulaient à demi son visage en sueur.

La porte s'ouvrit enfin.

Certaines peurs sont comme des morts sans profil, des ébauches de morts qui nous dépouillent momentanément de la voix, du regard, des fonctions vitales, pendant lesquelles nous ne respirons pas, nous ne pouvons pas penser, notre cœur ne bat pas. Elisa connut l'un de ces terribles moments. En la voyant, l'homme sursauta. C'était Pedro, un concierge. Il tenait en main les clés et un paquet de lettres.

— Excusez-moi... Je croyais qu'il n'y avait personne. Comme vous ne venez jamais là après vos cours... Je peux entrer ? Je vous apporte le courrier. – Elisa murmura quelque chose, le concierge sourit, franchit le seuil et posa les lettres sur son bureau. Puis il s'en alla, non sans avoir auparavant jeté un coup d'œil au journal ouvert et à Elisa. Cela ne la dérangea pas. En fait, cette brusque interruption l'avait aidée à secouer sa terreur.

Elle comprit soudain ce qu'elle devait faire.

Elle referma le journal, le mit dans son sac, survola le courrier (communications internes et d'autres universités avec lesquelles elle était en contact, rien d'important en cet instant), et quitta le bureau.

Avant toute chose, elle devait rester en vie.

Le bureau de Víctor Lopera se trouvait en face du sien. Víctor, qui venait d'arriver, prenait un certain plaisir à photocopier le rébus du journal du matin. Il collectionnait ces passe-temps, il possédait des albums entiers de devinettes trouvées sur Internet, ou dans des journaux et revues. Au moment où la feuille sortait sur le plateau, il entendit de petits coups frappés à la porte.

— Oui ?

Un changement dans sa physionomie placide fut à peine perceptible lorsqu'il vit Elisa : ses épais sourcils sombres s'arquèrent légèrement et les commissures de ses lèvres distendirent en partie le visage imberbe derrière ses lunettes, dans une expression qui, sur l'échelle de conduite de son propriétaire, fut considérée comme un sourire.

Elisa était habituée au caractère de son collègue. Malgré sa timidité, elle aimait beaucoup Víctor. C'était l'une des personnes en qui elle avait le plus confiance. Bien qu'il ne pût l'aider présentement que d'une seule façon.

— Alors, l'énigme d'aujourd'hui ? sourit-elle en écartant une mèche de son visage. C'était une question presque rituelle : Víctor aimait qu'on s'intéressât à son hobby, il lui commentait même certains des rébus les plus curieux. Il n'avait pas tellement d'interlocuteurs en la matière. – Assez facile. – Il lui montra la page photocopiée. Un type au visage en forme de pot. "Tu es sourd ?", dit la question. La solution doit être : "Comme un pot". Tu comprends ? "Comme... un pot..."

— Pas mal, dit Elisa en riant. *Essaie de te montrer insouciant.* Elle avait des envies de crier, de fuir, mais elle savait qu'elle devait agir avec sérénité. Personne ne l'aiderait, du moins pour l'instant : elle était seule. Víctor, tu pourrais dire à Teresa que j'ai un empêchement pour le séminaire sur la physique quantique aujourd'hui à midi ? Elle n'est pas dans son bureau et je voudrais m'en aller maintenant.

— Bien sûr. – Un autre mouvement presque imperceptible des sourcils. – Tu as un problème ?

— J'ai mal à la tête et je crois que j'ai de la fièvre. C'est peut-être la grippe.

— Eh bien.

— Oui, pas de chance.

Ce "eh bien" était le maximum que Víctor pouvait trouver pour manifester son affection, et Elisa le savait. Ils se regardèrent encore un instant et Víctor conclut

— Ne t'inquiète pas. Je le lui dirai.

Elle l'en remercia. En partant, elle entendit : "Soigne-toi bien."

Víctor resta dans la même position pendant un temps indéterminé : debout, la photocopie à la main, regardant vers la porte. Son visage, derrière le masque de ses vieilles et lourdes montures de lunettes, ne montrait qu'un léger désarroi, mais ses pensées intimes étaient soucieuses.

Personne ne t'aidera.

Elle se dirigea en hâte vers sa voiture sur le parking de l'école. La froide matinée de mars, au ciel presque blanc, la fit trembler. Elle savait qu'elle n'avait pas la grippe, mais elle pensa qu'on ne pouvait pas lui reprocher ce mensonge en cet instant.

De temps en temps, elle tournait la tête pour regarder autour d'elle.

Personne. Tu es seule. Et tu n'as pas encore reçu l'appel, non ?

Elle sortit son portable de son sac et écouta sa boîte vocale. Aucun message. Il n'y avait pas non plus de nouveau mail sur son bracelet-montre ordinateur.

Seule.

Des milliers de questions lui traversaient l'esprit, un mouvement perpétuel d'appréhensions et de possibilités. Elle comprit à quel point elle était nerveuse quand la commande à distance des portières de la voiture faillit lui échapper. Elle manœuvra donc lentement, serrant le volant à deux mains et anticipant chaque mouvement de l'accélérateur et de l'embrayage, comme une novice qui passe son permis de conduire. Elle décida de ne pas connecter l'ordinateur du véhicule et de se concentrer sur la conduite sans

assistance : cela l'aiderait à garder son calme.

Elle sortit de l'université et prit la route de Colmenar pour rentrer à Madrid. Le rétroviseur ne lui offrait aucune information particulière : les voitures la dépassaient, personne ne semblait éprouver d'intérêt à rester derrière elle. En arrivant à l'entrée nord de la ville, elle choisit la bifurcation vers son quartier.

A un moment donné, rue Hortaleza, elle entendit la sonnerie familière de son téléphone portable. Elle regarda sur le siège passager : elle l'avait mis dans son sac, oubliant de le brancher sur les haut-parleurs. Elle ralentit pendant qu'elle introduisait une main dans son sac et qu'elle tâtonnait frénétiquement. *C'est l'appel*. La sonnerie semblait la réclamer du centre de la Terre. Ses doigts palpaient comme ceux d'une aveugle : une chaînette, une poche, les arêtes du téléphone... *L'appel, l'appel...*

Elle trouva enfin l'appareil, mais lorsqu'elle le sortit il glissa entre ses mains moites. Elle le vit tomber sur le siège et rebondir par terre. Elle voulut le ramasser.

Soudain, comme surgie du néant, une ombre se jeta sur le pare-brise. Elle n'eut même pas le temps de crier : elle appuya instinctivement sur le frein et la force d'inertie lui écrasa le sternum contre la ceinture de sécurité. Le type, un homme jeune, fit un bond en arrière et frappa avec colère le capot de la voiture. Elisa s'aperçut qu'elle était sur un passage pour piétons. Elle ne l'avait pas vu. Elle leva la main pour s'excuser et entendit nettement les insultes du jeune homme à travers la vitre. D'autres passants lui adressaient des regards réprobateurs. *Calme-toi. Ça ne te mènera à rien. Conduis calmement et rentre chez toi.*

Le portable s'était tu. La voiture arrêtée sur le passage pour piétons et passant outre les protestations d'autres véhicules, Elisa se pencha, ramassa le téléphone et examina l'écran : le numéro qui l'avait appelée ne s'affichait pas. *Ne t'inquiète pas : si c'était bien eux, ils rappelleront.*

Elle posa le téléphone sur le siège et poursuivit le trajet. Dix minutes plus tard, elle se gara sur le parking de son immeuble, rue Silvano. Elle négligea l'ascenseur. Elle monta à pied les trois étages qui menaient à son appartement.

Bien qu'elle fût sûre que cela serait inutile, elle ferma la porte blindée (elle l'avait fait poser trois ans plus tôt et payé une fortune)

avec les quatre points de sécurité et la chaîne magnétique, et laissa branchée l'alarme de l'entrée. Puis elle parcourut l'appartement en fermant tous les volets métalliques électriques, y compris celui de la cuisine qui donnait sur la cour intérieure, tout en allumant les lumières. Avant de fermer ceux du séjour, elle écarta les rideaux et regarda dans la rue.

Les voitures passaient, les gens glissaient comme dans un aquarium aux bruits tamisés, il y avait des amandiers et des murs couverts de graffitis. La vie continuait. Elle ne vit personne qui retînt particulièrement son attention. Elle ferma ces derniers volets.

Elle alluma également les lampes de la salle de bains et de la cuisine, de même que celle de la pièce où elle faisait du sport, dépourvue de fenêtres. Elle n'oublia pas les petites lampes posées sur la table de nuit qui flanquaient un lit défait, couvert de revues et de notes de physique et de mathématiques.

Un peignoir en soie noire gisait en tas au pied du lit. La nuit précédente, elle s'était adonnée à son jeu du Monsieur Aux Yeux Blancs, et elle n'avait pas encore rangé la lingerie éparse sur le sol. Elle la ramassa alors, sentant des frissons (penser à son "jeu" la faisait à cet instant tressaillir plus que d'habitude), et la rangea au hasard dans les tiroirs de la commode. Avant de sortir, elle s'arrêta devant la photo grand format encadrée de la Lune, première chose qu'elle voyait le matin, et appuya sur l'interrupteur placé à côté du cadre : le satellite s'éclaira d'une tonalité blanche phosphorescente. De retour dans la salle à manger, elle finit d'allumer le reste des lumières avec la commande principale : le lampadaire, les appliques sur l'étagère... Elle fit la même chose avec deux lampes spéciales qui fonctionnaient avec des batteries rechargeables.

Sur le répondeur de son téléphone fixe, deux messages clignotaient. Elle les écouta attentivement en retenant son souffle : l'un provenait d'une maison d'éditions scientifiques à la revue de laquelle elle était abonnée et l'autre de la femme de ménage qui faisait quelques heures chez elle. Elisa ne lui demandait de venir que lorsqu'elle pouvait se trouver elle aussi à son domicile, car elle ne voulait pas laisser quelqu'un envahir son intimité en son absence. L'employée lui proposait de changer de jour pour aller chez le médecin. Elisa ne la rappela pas, elle se contenta d'effacer le message.

Puis elle alluma l'écran de quarante pouces de la télévision numérique. Les multiples chaînes d'information proposaient des bulletins météorologiques, du sport et de l'économie. Elle ouvrit une

boîte de dialogue, tapa quelques mots clés et le téléviseur commença une recherche automatique de la nouvelle qui l'intéressait, sans résultat.

Elle l'arrêta sur un bulletin en anglais de CNN et baissa le volume.

Après avoir réfléchi un instant, elle courut dans la cuisine et ouvrit un boîtier électronique sous le thermostat. Elle trouva ce qu'elle cherchait au fond. Elle l'avait acheté un an plus tôt dans ce seul but, tout en étant également convaincue de l'inutilité d'une telle mesure.

Elle observa l'espace d'un instant ses propres yeux horrifiés qui se reflétaient sur la lame en acier du couteau de boucher.

Elle attendait.

Elle avait regagné le séjour et, après s'être assurée que le téléphone fonctionnait correctement, et que son portable avait suffisamment de batterie, elle s'était assise dans un fauteuil devant la télévision, le couteau posé sur les cuisses.

Elle attendait. Le gros ours en peluche que lui avaient offert ses collègues pour son anniversaire l'année précédente se trouvait dans un coin du canapé en face d'elle. Il portait un bavoir avec les lettres "Joyeux anniversaire" brodées en rouge et le logo de l'université Alighieri au-dessous (le profil aquilin de Dante). Sur son ventre, en lettres dorées, la devise de l'université : "L'eau que je prends n'a jamais été parcourue." Ses yeux en plastique paraissaient épier Elisa et sa bouche en forme de cœur semblait lui parler.

Tu auras beau faire, te protéger autant que tu voudras, t'abuser toi-même en pensant que tu te défends, ce qui est sûr, c'est que tu es morte.

Elle reporta le regard vers l'écran, qui montrait le lancement d'une nouvelle sonde spatiale européenne. Morte, Elisa. Aussi morte que les autres.

Le cri du téléphone la fit presque sursauter sur son siège. Mais il lui arriva alors une chose qui la surprit : elle tendit la main sans hésiter et décrocha le combiné dans un état très proche du calme absolu. Maintenant qu'elle avait enfin reçu l'appel, elle se sentait d'une sérénité inconcevable. Sa voix ne trembla pas un instant pour répondre.

— Allô ?

Pendant une éternité, personne ne parla. Puis elle entendit :

— Elisa ? C'est Víctor...

La déception la laissa complètement étourdie. C'était comme si elle avait mis toutes ses forces à attendre un coup pour découvrir soudain que le combat s'était interrompu. Elle prit sa respiration tandis qu'une vague irrationnelle de haine envers son ami l'envahissait soudain. Víctor n'était coupable de rien, mais en cet instant c'était la voix qu'elle souhaitait le moins entendre. *Laisse-moi, laisse-moi, raccroche et laisse-moi.*

— Je voulais savoir comment tu allais... Je t'ai trouvé... enfin, mauvaise mine. Tu sais...

— Ça va, ne t'inquiète pas. C'est juste une migraine... Je ne crois même pas que ce soit la grippe.

— Tant mieux. – Un raclement de gorge. Une pause. La lenteur de Víctor, à laquelle elle était tellement habituée, l'exaspérait maintenant. – Pour le séminaire, c'est arrangé. Noriega dit que ça n'est pas grave. Si tu ne peux pas venir cette semaine... tu... dois juste prévenir Teresa à temps...

— D'accord. Merci beaucoup, Víctor. – Elle se demanda ce qu'il penserait s'il la voyait en ce moment : en sueur, tremblante, recroquevillée sur son siège, un couteau de quarante-cinq centimètres en acier tranchant inoxydable dans la main droite.

— Je te... Je t'appelais aussi parce que... dit-il alors. A la télévision, ils annoncent une nouvelle... – Elisa se raidit. – Ta télé est allumée ?...

Frénétiquement, elle chercha avec la télécommande la chaîne que Víctor lui indiqua. Elle contempla un immeuble d'habitations et un présentateur parlant devant un micro.

— ... à son domicile dans ce quartier universitaire de Milan, a bouleversé l'Italie tout entière...

— Je crois que tu le connaissais, non ? demanda Víctor.

— Oui, répondit Elisa tranquillement. Quel dommage. *Montre-toi indifférente. Ne te trahis surtout pas au téléphone.*

La voix de Víctor commençait une autre escalade difficile vers une nouvelle phrase. Elisa décida qu'il était temps de l'interrompre.

— Excuse-moi, je dois raccrocher... Je te rappelle plus tard ...
... Merci pour tout, vraiment. – Elle ne se soucia même pas d'attendre la réponse. Elle souffrait d'être aussi brusque avec quelqu'un comme Víctor, mais elle ne pouvait pas faire autrement. Elle monta le son de la télévision et dévora chaque mot. Le présentateur assurait que la police n'écarterait aucune piste, le vol étant le mobile le plus plausible.

Elle s'accrocha de toutes ses forces à cet espoir stupide. Oui, c'est peut-être ça. *Un vol. Si je n'ai pas encore reçu l'appel...*

Le journaliste tenait un parapluie ouvert. A Milan, le ciel était gris. Elisa éprouvait la sensation angoissante d'être en train de contempler la fin du monde.

Les fenêtres de l'Istituto di medicina legale dell'università degli studi de Milan restaient éclairées alors que presque tous ses employés étaient partis depuis longtemps. La pluie tombait, fine mais tenace, dans la nuit milanaise, et le drapeau italien qui pendait à une hampe dans l'entrée du sobre édifice laissait tomber de sa lourde extrémité un filet d'eau incessant. Sous ce drapeau s'arrêta l'automobile sombre qui était arrivée via Mangiagalli. L'ombre d'un parapluie flotta. Un individu qui attendait sur le seuil reçut les deux silhouettes qui descendirent de l'arrière du véhicule. Il n'y eut pas d'échange de paroles : tous semblaient savoir qui étaient les uns et les autres et ce qu'ils voulaient. Le parapluie se referma. Les silhouettes disparurent.

Les couloirs de l'institut résonnèrent sous le pas des trois hommes. Ils étaient en costume sombre, même si les nouveaux arrivants portaient également un manteau. Celui qui marchait en tête avait attendu à la porte : jeune, très pâle, si nerveux qu'il avançait presque par petits sauts. Il parlait en agitant fréquemment les mains. Son anglais était mâtiné d'accent d'italien.

— Un examen approfondi est en cours... Il n'y a pas encore de conclusions définitives. La découverte remonte à hier matin... Nous n'avons pu réunir les spécialistes qu'aujourd'hui.

Il s'arrêta pour ouvrir la porte qui donnait sur le laboratoire d'anthropologie et d'odontologie médico-légale. Inauguré en 1995 et rénové en 2012, il jouissait d'une technologie de pointe et quelques-

uns des meilleurs spécialistes de la médecine légale européenne y travaillaient.

Les nouveaux venus remarquèrent à peine les sculptures et photographies qui décoraient ce couloir. Ils passèrent devant un groupe de trois têtes humaines en plâtre.

— Combien de témoins l'ont vu ? demanda l'un des hommes, le plus âgé, aux cheveux entièrement blancs et clairsemés au sommet du crâne. Il parlait un anglais neutre, un mélange de plusieurs accents.

— Juste la femme qui venait faire le ménage tous les matins. C'est elle qui l'a découvert. Les voisins n'ont presque rien vu.

— Que signifie "presque" ?

— Ils ont entendu les cris de la femme et ils l'ont interrogée, mais personne n'est entré dans l'appartement. Ils ont tout de suite appelé la police.

Ils s'étaient arrêtés devant un dessin anatomique consciencieux qui montrait le corps d'une femme écorchée avec un fœtus dans son ventre ouvert. Le jeune homme ouvrit une porte métallique.

— Et la femme ? s'enquit l'homme aux cheveux blancs.

— Elle est sous calmants à l'hôpital, en observation.

— Elle ne doit pas en sortir avant que nous l'ayons examinée.

— Je m'en suis occupé.

L'homme aux cheveux blancs parlait avec une apparente indifférence, sans changer d'expression ni sortir les mains des poches de son manteau. Le jeune homme répondait sur le ton empressé du laquais. L'autre homme semblait absorbé dans ses pensées. Il était d'une solide constitution : le costume, et même le manteau, semblait de deux tailles inférieures à la sienne. Il ne paraissait pas aussi âgé que l'homme aux cheveux blancs, ni aussi jeune que le jeune homme. Il avait les cheveux en brosse, les yeux d'un vert très clair et un cercle de barbichette grisâtre sur un cou énorme comme une colonne gothique. A le voir, il était indubitablement le seul des trois qui n'avait pas l'habitude de porter des vêtements de cadre. Il avançait d'un air décidé en balançant les bras. Il avait une allure militaire caractéristique.

Ils traversèrent un autre couloir et parvinrent dans une nouvelle pièce. Le jeune homme ferma la porte derrière eux.

A l'intérieur, il faisait froid. Les murs et le sol avaient une couleur douce et réfléchissante, vert pomme, comme l'intérieur d'un verre taillé. Plusieurs individus en tenue de chirurgien se tenaient debout en file, entourés de tables recouvertes d'instruments scientifiques. Ils regardaient vers la porte par laquelle étaient entrés les trois hommes, comme si leur mission avait été de former une sorte de comité d'accueil. L'un d'eux, les cheveux argentés avec une raie sur le côté et la curieuse présence d'une chemise et d'une cravate sous la blouse verte de chirurgien, s'avança en se détachant du groupe. Le jeune homme fit les présentations.

— Messieurs Harrison et Carter. Docteur Fontana.

— Le docteur fit un signe de tête en guise de salut, imité par l'homme aux cheveux blancs et l'homme corpulent. – Vous pouvez leur fournir toutes les informations sans aucune réserve, docteur.

Le silence se fit. Un léger sourire, presque une grimace, tendait le visage blanc et brillant du médecin, comme en cire. Un tic contractait sa paupière droite. En parlant, il eut l'air d'une marionnette de ventriloque manipulée à partir d'un endroit éloigné.

— Je n'ai jamais vu ça... de toute ma vie de médecin légiste.

Les autres médecins s'écartèrent, comme pour inviter les visiteurs à s'approcher. Derrière eux, se trouvait une table d'examen. Les lampes zénithales déversaient leur lumière sur une aire centrale, un monticule recouvert d'un drap. L'un des médecins le souleva.

A l'exception de l'homme aux cheveux blancs et de l'homme corpulent, personne d'autre ne regarda ce qu'il y avait dessous. Tous observaient les traits des deux visiteurs, comme si c'était la seule chose qui devait être examinée attentivement.

L'homme aux cheveux blancs ouvrit la bouche, mais il la referma tout de suite et détourna le regard.

L'espace d'un instant, seul l'homme corpulent continua à regarder en direction de la table.

Il resta ainsi, le sourcil froncé et le corps raide, comme s'il avait obligé ses yeux à contempler ce que personne d'autre dans la salle ne voulait continuer à contempler.

La nuit était tombée autour d'Elisa. Son appartement constituait un îlot de lumière, mais dans les autres commençait à régner l'obscurité. Elle restait assise dans la même position devant le téléviseur éteint, l'énorme couteau sur les genoux. Elle n'avait rien mangé de la journée, ni ne s'était reposée. Elle désirait plus que tout s'adonner à ses exercices physiques et au plaisir d'une longue douche relaxante, mais elle n'osait pas bouger.

Elle attendait.

Elle attendrait le temps qu'il faudrait, bien qu'elle ignorât combien de temps englobait cette expression ambiguë.

Ils t'ont abandonnée. Ils t'ont menti. Tu es seule. Et ce n'est pas le pire. Tu sais ce que c'est, le pire ?

L'ours en peluche ouvrait les bras et souriait avec sa bouche en cœur. Les boutons noirs de ses yeux reflétaient une Elisa minuscule et pâle.

Le pire n'est pas ce qui s'est passé. Le pire est à venir. Le pire va t'arriver.

Soudain, son téléphone portable sonna. Comme tant de choses que nous attendons – ou redoutons –, l'arrivée de l'événement attendu – ou redouté – représenta pour elle le passage vers une autre situation, un autre niveau de pensée. Avant même de répondre, son cerveau avait déjà commencé à émettre et à rejeter des hypothèses, à considérer comme acquis ce qui n'était pas encore arrivé.

Elle répondit à la deuxième sonnerie, espérant que ce n'était pas Víctor.

Ce n'était pas lui. C'était l'appel qu'elle attendait.

La communication ne dura pas plus de deux secondes. Mais ces deux secondes la firent fondre en larmes quand elle raccrocha.

Tu le sais. Tu le sais, enfin.

Elle pleura longtemps, voûtée, le téléphone à la main. Après s'être épanchée, elle se leva et consulta sa montre : elle disposait d'un peu de temps avant la réunion. Elle allait faire de la gymnastique, prendre une douche, manger quelque chose... Elle affronterait alors la

difficile décision de rester seule ou de chercher de l'aide. Elle avait pensé s'adresser à quelqu'un, quelqu'un de l'extérieur, une personne qui aurait tout ignoré et à qui elle aurait pu raconter les choses dans l'ordre, une opinion plus neutre. Mais qui ?

Víctor. Oui, peut-être lui.

Cependant, c'était risqué. Et, de surcroît, elle devait résoudre un grave problème : comment allait-elle lui dire qu'elle avait un besoin urgent de son aide ? De quelle façon allait-elle s'y prendre pour le lui faire savoir ?

Avant tout, elle devait se calmer et réfléchir. L'intelligence avait toujours été sa meilleure arme. Elle ne savait que trop que l'intelligence humaine était plus dangereuse que le couteau qu'elle tenait en main.

Elle pensa qu'elle avait au moins reçu *l'appel* qu'elle attendait depuis le matin, qui allait désormais décider de son destin.

Elle avait tout juste reconnu la voix, au timbre tremblant et vacillant, comme si son interlocuteur avait été aussi terrorisé qu'elle. Mais il n'y avait aucun doute qu'il s'agissait de l'appel, parce que le seul mot que l'homme avait prononcé avait été celui qu'elle attendait : "Zigzag."

La question transcendante que se posait Víctor Lopera en cet instant était de savoir si ses *Aralias aeroponicas* appartenaient ou non à la nature. A première vue, c'était le cas, puisqu'il s'agissait de créatures vivantes, de véritables *Dizygotheca elegantissima* qui respiraient et absorbaient la lumière et les substances nutritives. Mais, d'autre part, la nature n'aurait jamais pu les reproduire avec exactitude. Elles portaient la signature de la main de l'homme, et elles étaient filles de la technologie. Victor les gardait enterrées sous du plastique transparent pour observer les étonnantes fractales des racines, et il contrôlait leur température, pH et croissance avec des instruments électroniques. Pour les empêcher d'atteindre presque un mètre cinquante comme souvent, il utilisait des engrais spécifiques. Pour toutes ces raisons, ces quatre *Aralias* à feuilles couleur de bronze quasi doré et qui ne dépassaient pas quinze centimètres étaient, en grande partie, ses créations. Sans lui, et sans la science moderne, elles n'auraient jamais existé. De sorte que la question consistant à savoir si elles appartenaient à la nature semblait pertinente.

Il en conclut que oui. Avec toutes les réserves que l'on voulait mais, de façon catégorique, oui. Pour Victor, la question touchait des limites plus vastes que le monde végétal. Y répondre impliquait de déclarer notre foi ou notre scepticisme en la technologie et le progrès. Il était de ceux qui pariaient sur la science. Il croyait fermement que la science était une autre forme de nature, et même une façon nouvelle de voir la religion, dans le style de Teilhard de Chardin. Son optimisme vital avait commencé dans son enfance, en constatant que son père, qui était chirurgien, pouvait modifier la vie et en corriger les erreurs.

Bien qu'il admirât cette qualité paternelle, il n'avait pourtant pas opté pour un métier "biologique", à la différence de son frère, chirurgien lui aussi, ou de sa sœur, qui était vétérinaire, mais pour la physique théorique. Il considérait le travail de ses frère et sœur comme trop mouvementé, alors que, lui, il aimait le calme. Il avait même voulu devenir joueur d'échecs professionnel en raison de ses remarquables capacités en mathématiques et en logique, mais il avait vite découvert que la compétition était elle aussi mouvementée. Ce n'était pas qu'il aimât ne rien faire : il avait besoin de la paix extérieure pour pouvoir déclarer la guerre mentale aux énigmes, se poser ce genre de questions ou se livrer à la résolution de devinettes

compliquées.

Il remplit l'un des asperseurs avec le nouveau mélange fertilisant qu'il allait utiliser exclusivement sur *Aralia A*. Il les avait divisées en compartiments étanches afin de pratiquer des expériences individuelles. Au début, il avait joué avec l'idée de leur donner un nom plus poétique, mais il avait fini par opter pour les quatre premières lettres de l'alphabet.

— Quelle tête, murmura-t-il affectueusement à la plante tout en refermant le couvercle de l'asperseur. Tu n'as pas confiance en moi ? Tu devrais prendre modèle sur C, qui accepte si bien tous les changements... Il faut apprendre à changer, ma petite. Si seulement nous pouvions apprendre de notre amie C, toi et moi.

Il resta un instant à se demander pourquoi il venait de préférer cette sottise. Dernièrement, il était plus mélancolique que d'habitude, comme s'il avait besoin, lui aussi, d'un nouvel engrais – il réprima un sourire. Mais enfin, qu'est-ce que c'était que cette psychologie à deux sous ? Il se considérait comme un homme heureux. Il aimait enseigner, et il avait beaucoup de temps libre pour lire, soigner ses plantes et résoudre des rébus. Il avait la meilleure famille du monde, et ses parents, bien qu'âgés et retraités, étaient en bonne santé. C'était un oncle modèle avec ses deux neveux, les enfants de son frère, qui l'adoraient. Qui pouvait se vanter de jouir de la tranquillité et de l'affection à parts égales ?

Il était seul, certes. Mais une telle circonstance émanait, ni plus ni moins, de sa propre volonté. Il était le maître de son destin. Pourquoi se gâcher la vie en s'empressant de vivre avec une femme qui ne pourrait pas le rendre heureux ? A trente-quatre ans, il était encore jeune et il n'avait pas perdu son optimisme. La vie était une question d'attente : une *Aralia* ne poussait pas en deux minutes, et un amour non plus. Le hasard était celui qui disposait le mieux ce genre de choses. Un beau jour, il rencontrerait quelqu'un, ou quelqu'un qu'il connaissait l'appellerait...

— Et, paf, je me développerai comme C, dit-il à voix haute, et il se mit à rire.

A cet instant, le téléphone sonna.

Tout en se dirigeant vers l'étagère de son petit séjour pour répondre, il faisait des pronostics sur l'origine de l'appel. A cette heure de la nuit, c'était très probablement son frère, qui lui cassait les pieds

depuis des mois pour lui faire vérifier les comptes de la clinique privée qu'il dirigeait. "Toi, celui de la famille qui as la bosse des maths, qu'est-ce que ça te coûte de me donner un coup de main ?..." Luis "Lopera" (la vieille blague familiale pour prononcer le patronyme des chirurgiens Lopera) se méfiait des ordinateurs et il voulait que Victor approuvât les comptes. Celui-ci en avait assez de lui dire que les maths comportaient des spécialités, comme la chirurgie : quelqu'un qui pratiquait l'ablation des glandes ne pouvait se mettre à transplanter des cœurs. De la même façon, lui ne s'occupait que des mathématiques des particules élémentaires, pas du décompte de la liste des courses. Mais si son frère avait besoin de se faire retirer quelque chose, c'était la glande de l'entêtement.

Il repêcha le combiné dans un océan de portraits encadrés : ses neveux, sa sœur, ses parents, Teilhard de Chardin, l'abbé et scientifique Georges Lemaître, Einstein. "Oui ?" fit-il après avoir réprimé un bâillement.

— Victor ? C'est Elisa.

Tout l'ennui qu'il ressentait se brisa en mille morceaux comme s'il avait été de verre. Ou comme s'il s'était agi d'un rêve éveillé.

— Salut... – L'esprit de Victor fonctionnait à toute vitesse. – Comment te sens-tu ?

— Mieux, merci... Au début, j'ai cru que c'était une allergie, mais maintenant je pense que c'est juste un rhume...

— Eh bien... j'en suis ravi. Tu as pu voir la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— La mort de Marini.

— Ah, oui, pauvre homme, déplora-t-elle.

— Je crois que tu étais à Zurich en même temps que lui, non ? commença par dire Victor, mais les paroles d'Elisa passèrent par-dessus les siennes, comme si elle avait été pressée d'entrer dans le vif du sujet.

— Oui. Dis, Victor, je t'appelais... – On entendit un petit rire. – Tu vas sûrement penser que c'est une bêtise... Mais pour moi c'est très important. *Très important.* Tu comprends ?

— Oui.

Il fronça les sourcils et se crispa. La voix d'Elisa dénotait une joie et une insouciance totales. Et c'était précisément ce qui alarmait Victor, parce qu'il croyait la connaître, et jamais la voix d'Elisa n'avait sonné ainsi.

— Ecoute, il s'agit de ma voisine... Elle a un fils adolescent, un ado très mûr... Il a brusquement découvert qu'il adorait les rébus, et il s'est acheté des livres, des revues... Je lui ai dit que je connaissais l'expert numéro un dans ce domaine. En ce moment, il essaie d'en résoudre un et il n'y arrive pas. Il est très énervé et sa mère craint qu'il n'abandonne ce sain penchant au profit d'activités moins salutaires. Quand elle m'en a fait part, je me suis aperçue que je connaissais ce rébus, parce que tu m'en as parlé un jour, mais j'ai oublié la solution. Et je me suis dit : "J'ai besoin d'*aide*. Et seul Victor est capable de *m'aider*." Tu comprends ?

— Bien sûr, duquel s'agit-il ? Victor n'avait pas manqué de percevoir l'accent spécial qu'Elisa avait mis sur ses derniers mots. Il sentit que les frissons le visitaient comme des êtres mystérieux et inattendus d'un autre monde. Était-ce seulement le fruit de son imagination ou tentait-elle de lui dire autre chose, quelque chose qu'il ne pouvait comprendre qu'en lisant entre les lignes ?

— Celui avec la jambe humaine et la femelle du singe... – Elle eut un éclat de rire. – Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est...

— Écoute, le coupa-t-elle. Tu n'as pas *besoin* de me donner la solution. Fais juste ce qu'il dit *ce soir même*. C'est urgent. Fais ce qu'il *dit* dès que tu pourras. J'ai confiance en toi. – Et soudain, son rire résonna à nouveau. – La mère de ce garçon aussi... Merci, Victor. Au revoir.

On entendit un clic, la communication s'interrompit.

Le duvet sur la nuque de Victor s'était hérissé comme si le combiné lui avait transmis une décharge électrique.

Il s'était rarement senti ainsi de toute sa vie.

Ses mains moites glissaient sur le volant, son pouls

s'accélérait de plus en plus, il éprouvait une douleur à la poitrine et il lui semblait que, malgré ses efforts, il n'allait pas pouvoir remplir entièrement ses poumons d'air. Chez Victor, ce genre de sensation avait presque toujours signifié un rendez-vous sexuel.

Les rares fois où il était sorti avec des filles avec lesquelles il savait ou se doutait que cela pouvait finir dans un lit, il avait éprouvé ce genre d'angoisse. Malheureusement, ou heureusement, aucune n'était parvenue à rien lui suggérer, et les nuits s'étaient achevées sur un baiser et un "je t'appelle".

Et maintenant ? Dans quelle sorte de lit cette nuit pouvait-elle finir ? Son rendez-vous était cette fois rien moins qu'avec Elisa Robledo.

Waouh.

Il était déjà allé chez elle, bien sûr (en fait, ils étaient amis, ou se considéraient comme tels), mais jamais à ces heures et presque toujours en compagnie d'un autre collègue, pour fêter quelque chose (Noël, la fin de l'année scolaire) ou préparer un séminaire commun. Il rêvait d'un moment pareil depuis qu'ils s'étaient rencontrés, dix ans plus tôt, dans une fête inoubliable sur le campus d'Alighieri, mais il n'avait jamais imaginé les choses ainsi.

Et il aurait juré que ce n'était pas précisément du sexe qui l'attendait chez Elisa.

Il rit en y pensant. Cela lui fit du bien, lui calma les nerfs. Il imagina Elisa en sous-vêtements l'embrassant à son arrivée et lui disant sur un ton sensuel : "Salut, Victor. Tu as saisi le message. Entre." Son rire s'enfla en lui comme un ballon que quelqu'un aurait gonflé dans son estomac, jusqu'au moment où, comme si celui-ci avait crevé, il retrouva son sérieux habituel. Il se rappela tout ce qu'il avait fait, pensé ou rêvassé depuis qu'il avait reçu l'étrange appel, environ une heure plus tôt : les doutes, hésitations, tentations de lui téléphoner et de lui demander des précisions (mais elle lui avait dit de ne pas le faire), le rébus. Ce dernier était, paradoxalement, la chose la plus limpide. Il se rappelait bien la solution, mais il avait quand même cherché dans l'album de coupures de journaux correspondant. Ça ne faisait pas très longtemps qu'il était paru et il représentait une jambe humaine et son tracé veineux, un singe avec des seins apparents et la syllabe "SA". La question était la suivante : "Que veux-tu que je fasse ?" A l'époque, il ne lui avait pas fallu plus de cinq minutes pour le résoudre. Les mots "Vena", "Mica" (la femelle du singe à longue queue,

un terme qui avait beaucoup amusé Elisa) et "SA" constituaient la phrase "VEN AMI CASA."

C'était facile. Le problème, la crainte qu'il éprouvait, avait une autre origine. Il se demandait, par exemple, pourquoi Elisa n'avait pas pu lui dire clairement qu'elle avait besoin qu'il passe chez elle ce soir-là. Que lui arrivait-il ? Peut-être y avait-il avec elle quelqu'un (*non, s'il vous plaît*) qui la menaçait... ?

Il existait une autre possibilité. Celle qui lui faisait le plus peur. *Elisa est malade.*

Et il y en avait encore une dernière, sans doute la meilleure, mais elle ne le laissait pas indifférent non plus. Il l'imaginait ainsi : il allait débarquer chez elle, elle lui ouvrirait la porte et une conversation ridicule aurait lieu. "Victor, qu'est-ce que tu fais là ?" "Tu m'as demandé de venir." "Moi ?" "Oui : de faire ce que dit le rébus." "Non, je t'en prie !", elle éclaterait de rire. "Je t'ai dit de *résoudre le rébus*, c'est-à-dire de le résoudre ce soir !" "Mais tu m'as dit de ne pas t'appeler..." "Je te l'ai dit pour ne pas te déranger : je comptais t'appeler plus tard..." Lui, tranquille sur le seuil, se sentirait stupide pendant qu'elle continuerait à rire...

Non.

Il se trompait. Cette possibilité était absurde.

Il arrivait quelque chose à Elisa. Quelque chose de terrible. En fait, il savait qu'il lui arrivait quelque chose de terrible depuis des années.

Il l'avait toujours soupçonné. Comme tous les gens réservés, Victor était un thermomètre infailible des choses qui l'intéressaient, et peu de chose en ce monde l'avait autant intéressé qu'Elisa Robledo Morandé. Il la voyait marcher, parler, bouger, et il pensait : *Il lui arrive quelque chose*. Ses yeux tournaient comme des aimants sur le passage de son corps athlétique et ses longs cheveux noirs, et il n'en doutait pas une seconde : *Elle cache un secret.*

Il croyait même savoir d'où il provenait. *L'époque de Zurich.*

Il parvint à un rond-point et s'engagea rue Silvano. Il ralentit et chercha une place. Il n'y en avait pas. Dans un véhicule garé là, il découvrit un homme derrière le volant, mais celui-ci lui indiqua qu'il ne comptait pas s'en aller.

Il passa devant chez Elisa et continua à avancer. Tout à coup il remarqua une magnifique place libre.

Tout survint en cet instant.

Peu après, il se demanda pourquoi le cerveau avait un comportement particulier dans les moments extrêmes. Parce que la première chose à laquelle il pensa quand elle apparut soudain et frappa à la vitre du côté passager ne fut pas l'expression épouvantée de son visage, aussi blanc qu'un morceau de fromage à la lumière de la Lune ni la façon qu'elle eut d'entrer, presque en sautant, quand il lui ouvrit la portière, ni son air lorsqu'elle regarda en arrière tout en lui criant : "Démarré ! Vite, s'il te plaît !"

Il ne pensa pas non plus au concert de klaxons que déclencha sa brusque manœuvre, ni aux phares qui aveuglèrent son rétroviseur, ni à ce grincement de pneus qu'il entendit derrière et qui lui remit en mémoire – curieusement – la voiture garée tous phares éteints et l'homme assis au volant. Il vécut tout cela, mais rien ne réussit à passer la barrière de sa moelle épinière.

Là, dans le cerveau, au centre de sa vie intellectuelle, il ne parvenait à se concentrer que sur une chose.

Sa poitrine.

Elisa portait un T-shirt échancré sous sa veste, un vêtement rapide à enfiler, négligé, trop estival pour la brise nocturne de mars. Dessous, ses seins ronds et magnifiques ressortaient de façon aussi visible que si elle n'avait pas porté de soutien-gorge. Quand elle se pencha à la fenêtre avant de monter, il les regarda. Même maintenant qu'elle était assise à ses côtés et qu'il respirait l'odeur de cuir de sa veste et de gel parfumé de son corps, et plongé dans un vertige anxieux, il ne pouvait s'empêcher de les regarder de biais, ces seins doux et fermes.

Cependant, il ne vit pas là une mauvaise pensée. Il savait que c'était pour son cerveau la seule façon de remettre le monde sur ses gonds après l'expérience brutale de sa collègue et amie sautant en voiture, se recroquevillant sur le siège et lui criant des instructions désespérées. Parfois, un homme a besoin de s'accrocher à n'importe quoi pour conserver son bon sens : lui, il s'était accroché aux seins d'Elisa. *Je corrige : je me fonde sur eux pour me calmer.*

— On... on est suivis ? balbutia-t-il en arrivant au Campo de las Naciones.

Elle se tordait le cou pour regarder en arrière, et ce faisant elle projetait ses seins vers lui.

— Je ne sais pas.

— Quelle direction je prends, maintenant ?

— La route de Burgos.

Tout à coup, elle se plia en deux, et ses épaules furent secouées de spasmes.

Ce furent des pleurs terribles. A ce spectacle, jusqu'à l'image de sa poitrine se dissipa dans l'esprit de Victor. Il n'avait jamais vu un adulte pleurer ainsi. Il oublia tout, y compris sa propre peur, et parla avec une fermeté qui l'étonnait lui-même :

— Elisa, je t'en prie, calme-toi. Écoute-moi : je suis là, j'ai toujours été là... Je vais t'aider... Quoi qu'il arrive, je t'aiderai. Je te le jure.

Elle se reprit soudainement, mais il ne lui sembla pas que cela fût le résultat de ce qu'il lui avait dit.

— Je regrette de t'avoir embarqué là-dedans, Victor, mais je n'ai pas pu faire autrement. J'ai terriblement peur, et la peur me rend dingue. Elle fait de moi une salope.

— Non, Elisa, je...

— De toute façon, coupa-t-elle, et elle rejeta ses longs cheveux dans son dos, je ne vais pas perdre mon temps à m'excuser.

Ce fut alors qu'il remarqua l'objet plat, allongé et enveloppé dans du plastique qu'elle transportait. Cela pouvait être n'importe quoi, mais la façon dont elle le tenait était étonnante : la main droite se refermait sur une extrémité, la gauche la frôlait à peine.

Les deux hommes qui venaient d'arriver à l'aéroport de Barajas n'eurent pas besoin de passer les contrôles ni de montrer leurs papiers. Ils n'empruntèrent pas non plus le même tunnel d'accès à l'aéroport que le reste des passagers, mais un petit escalier adjacent.

Une fourgonnette les attendait. Le jeune homme qui la conduisait était bien élevé, poli, sympathique, et il souhaitait pratiquer un peu l'anglais appris aux cours du soir :

— A Madrid, il n'y a pas si froid, hein ? Je parle de cette saison.

— Je ne vous le fais pas dire, répondit avec bonne humeur le plus âgé des deux hommes, un type grand et mince aux cheveux blancs, avec quelques mèches clairsemées sur le sommet du crâne. J'adore Madrid. J'y vais chaque fois que je peux.

— Il paraît que, à Milan, il faisait très froid, dit le chauffeur. Il savait parfaitement d'où venait l'avion.

— C'est exact. Mais, surtout, il pleut beaucoup. – Ensuite, dans un espagnol de cuisine, l'homme plus âgé ajouta : *C'est agréable retrouver beau temps espagnol.*

Ils échangèrent des sourires. Le conducteur n'entendit pas celui de l'autre homme, corpulent. Et, à en juger par l'aspect et l'expression du visage qu'il avait observés quand celui-ci montait dans la fourgonnette, il décida que c'était presque mieux comme ça.

S'il arrivait parfois à ce type de rire.

Des hommes d'affaires, en déduisit le chauffeur. *Ou un homme d'affaires et son garde du corps.*

La fourgonnette avait fait une boucle sur le terminal. Là, un autre type en costume sombre attendait, il ouvrit la portière et s'écarta pour laisser passer les deux hommes. La fourgonnette s'éloigna et le chauffeur ne les revit pas.

Les vitres de la Mercedes étaient teintées. Au moment où ils s'installèrent sur les larges sièges en cuir, l'homme plus âgé reçut un appel sur son téléphone portable, qu'il venait de connecter.

— Harrison, dit-il. Oui. Oui. Attendez... Il me faut plus de détails. Quand cela s'est-il produit ? De qui s'agit-il ? – Il sortit de la poche de son manteau un écran d'ordinateur flexible, moins épais que son propre manteau, le déplia sur ses genoux comme une serviette et appuya sur la surface tactile en parlant. – Oui. Bon. Non, pas de changements : on reste comme ça. Très bien.

Mais quand il raccrocha, rien ne semblait "très bien". Il pinça

les lèvres jusqu'à ne former qu'un point tout en examinant l'écran éclairé et flasque sur ses genoux. L'homme corpulent détourna son regard de la vitre et l'observa également : il affichait une sorte de carte de couleur bleue avec des points mouvants rouges et verts.

— Nous avons un problème, dit l'homme aux cheveux blancs.

— Je ne sais pas s'ils nous suivent, observa-t-elle, mais prends cette déviation et roule un peu dans San Lorenzo. Les rues sont étroites. On les sèmera peut-être.

Il obtempéra sans discuter. Il quitta l'autoroute par un chemin parallèle qui le conduisit à un lotissement labyrinthique. Sa voiture était une vieille Renault Scenic dépourvue d'ordinateur et de GPS, Victor ne savait donc pas où il allait. Il lut les pancartes portant les noms des rues comme dans un rêve : Dominicos, Franciscanos ... La nervosité le poussa à relier ces noms à une sorte de dessein divin. Soudain, un souvenir assaillit par surprise sa conscience troublée : l'époque où il ramenait Elisa dans sa vieille voiture, la première qu'il ait eue, en sortant de l'université Alighieri, quand ils assistaient au cours d'été de David Blanes. C'était le bon temps. Aujourd'hui, les choses avaient un peu changé : il possédait une plus grosse voiture, il donnait des cours dans une université, Elisa était folle et, apparemment, armée d'un couteau, et ils fuyaient ensemble à toute vitesse un danger inconnu. *C'est ça, la vie, supposa-t-il. Les choses changent.*

Alors il entendit le froissement du plastique et remarqua qu'elle avait à moitié sorti le couteau de son emballage. Les lumières de la rue tiraient des étincelles de la lame en acier inoxydable.

Il sentit son cœur bondir. Pis : il fondait ou s'étirait comme un chewing-gum imbibé de salive, oreillettes et ventricules constituant une masse unique. *Elle est folle*, lui vociféra le sens commun. *Et tu l'as laissée monter dans ta voiture et t'obliger à la conduire où elle veut.* Le lendemain, on retrouverait sa voiture dans le fossé, lui à l'intérieur. Que lui aurait-elle fait ? Peut-être l'aurait-elle décapité, à en juger par la raille de l'arme. Elle lui couperait le cou, mais peut-être l'embrasserait-elle avant. "Je t'ai toujours aimé, Victor, mais je ne te l'ai jamais dit." Et *crrrrrrrizzzzzzss*, il entendrait (avant de la sentir réellement) le bruit de l'entaille sur sa carotide, la lame lui tranchant le col avec la précision inattendue d'une feuille de papier coupant le gras d'un doigt.

Même si elle est malade, je dois tenter de l'aider.

Il s'engagea dans une autre rue. Dominicos, encore. Ils tournaient, comme ses pensées.

— Et maintenant ?

— Je crois qu'on peut reprendre l'autoroute, dit-elle. Direction Burgos. S'ils nous suivent toujours, je m'en fiche. J'ai juste besoin d'un peu de temps. — *Pour quoi faire ?* se demanda-t-il. *Pour me tuer ?* Mais elle le lui dit soudain : — Pour tout te raconter. Il y eut une pause et Elisa ajouta : Victor, tu crois au mal ?

— Au mal ?

— Oui, toi qui es théologien, tu crois au mal ?

— Je ne suis pas théologien, murmura Victor, un peu vexé. Je lis juste des trucs.

Il était vrai qu'au début il avait voulu s'inscrire officiellement dans une université pour étudier la théologie, mais ensuite il avait écarté l'idée et décidé de travailler de son côté. Il lisait Barth, Bonhoeffer et Küng. Il en avait parlé à Elisa, et en d'autres circonstances il aurait été flatté qu'elle y fît allusion. Mais à cet instant, la seule chose à laquelle il pensait était que la thèse de la folie gagnait des points.

— De toute façon, insista-t-elle, tu crois qu'il y a une chose maligne qui va au-delà de ce que peut connaître la science ?

Victor médita sa réponse.

— Il n'y a rien au-delà de ce que peut connaître la science, excepté la foi. Tu veux parler du diable ?

Elle ne répondit pas. Victor s'arrêta à un carrefour et reprit la direction de l'autoroute en pensant à une vitesse beaucoup plus grande que celle qu'il imprimait au véhicule.

— Je suis catholique, Elisa, ajouta-t-il. Je crois... qu'il existe un pouvoir malin et surnaturel que la science ne pourra jamais expliquer.

Il attendit une réaction au cas où il aurait fait une gaffe. Qui pouvait savoir ce que voulait une personne à l'esprit dérangé ? Mais sa

réponse le déconcerta :

— Je suis ravie de te l'entendre dire, parce que comme ça tu croiras plus facilement ce que je vais te raconter. Je ne sais pas si cela a un rapport avec le diable, mais c'est un mal. Un mal épouvantable, inconcevable, que la science ne peut expliquer... – L'espace d'un instant, il lui sembla qu'elle allait se remettre à pleurer. – Tu n'as pas idée... Tu ne peux comprendre *quelle sorte de mal*, Victor... Je n'en ai parlé à personne, j'ai juré de ne pas le faire... Mais maintenant je ne peux plus le supporter. J'ai besoin que quelqu'un le sache et je t'ai choisi toi...

Il aurait aimé répondre comme un héros de cinéma : "Tu as bien fait !" Il n'aimait pas les films mais, à cet instant, il avait l'impression d'évoluer dans un film d'horreur. Ce qui était sûr, c'était qu'il ne pouvait pas parler. Il tremblait. Ce n'était pas du tout psychologique, aucun frisson intérieur, aucune sorte de fourmillement : il tremblait, littéralement. Il se cramponnait au volant des deux mains, mais il voyait ses bras se secouer comme s'il avait été nu au milieu de l'Antartique. Soudain, il avait des doutes sur la folie d'Elisa. Elle parlait avec tant d'assurance que cela le terrifiait de l'entendre. Il découvrit que c'était pire, bien pire, qu'elle ne fût pas folle. La folie d'Elisa était redoutable, mais sa raison était une chose que Victor n'était pas encore certain de pouvoir affronter.

— Je ne te demande rien, juste de m'écouter, poursuivit-elle. Il est presque onze heures du soir. Nous disposons d'une heure. Je te serais reconnaissante de me déposer ensuite à une station de taxis, si tu... choisis de ne pas m'accompagner. – Il la regarda. – Je dois assister à une réunion très importante ce soir à minuit et demi. Je suis obligée d'y aller. Tu peux faire ce que tu veux.

— Je t'accompagne.

— Non... Ne te décide pas avant de m'avoir écoutée... – Elle s'arrêta et respira profondément. – Ensuite, tu pourras me donner un coup de pied et me faire sortir de la voiture, Victor. Et oublier ce qui s'est passé. Je te jure que je trouverai ça bien si tu le fais...

— Je... murmura Victor, et il toussa. Je ne ferai pas ça. Allez. Raconte-moi tout.

— Ça a commencé il y a dix ans, dit-elle.

Et soudain, de façon très fugitive, mais sans appel, Victor eut une intuition. *Elle va me raconter la vérité. Elle n'est pas folle : ce qu'elle*

va me raconter est la vérité.

— C'était à cette fête, au début de l'été 2005, quand nous nous sommes rencontrés, tu t'en souviens ?

— La fête d'inauguration des cours d'été d'Alighieri ? – *Quand elle nous a connus, Ric et moi*, pensa-t-il. – Je m'en souviens bien, mais il ne s'y est rien passé...

Elisa le regardait les yeux grands ouverts. Sa voix trembla :

— Cette fête a constitué le début, Victor.

II

LE DÉBUT

Nous sommes tous très ignorants, mais nous n'ignorons pas tous les mêmes choses.

ALBERT EINSTEIN

Madrid, 21 juin 2005, 18 h 35.

L'après-midi avait été chaotique. Elisa avait failli rater le dernier autocar pour Soto del Real à cause d'une discussion absurde – une de plus – avec sa mère, qui lui reprochait le sempiternel désordre de sa chambre. Elle était arrivée à la gare au moment où l'autocar démarrait et, ayant perdu une de ses baskets usées en chemin en courant derrière le véhicule, elle dut demander qu'on l'attende. Les passagers et le chauffeur lui jetèrent des regards réprobateurs lorsqu'elle monta. Elle pensa que ces regards n'étaient pas tant dus aux quelques secondes qu'ils avaient perdues à cause d'elle qu'à son apparence, car elle portait un T-shirt à bretelles aux bords noircis et un jean déchiré aux franges irrégulières. De surcroît, ses cheveux étaient manifestement sales, impression renforcée par leur longueur (ils lui descendaient jusqu'à la taille) qui attirait l'œil. Mais elle n'était pas entièrement responsable de son allure négligée : les derniers mois, elle avait subi une pression inconcevable, que ne connaît et ne comprend qu'un étudiant de haut niveau, et elle avait à peine eu le temps de songer à se nourrir et à dormir, sans parler de conserver un aspect présentable. Cependant, elle ne s'était jamais souciée de son allure ni de celle de personne. Elle trouvait complètement stupide d'accorder autant d'importance à la simple apparence.

L'autocar s'arrêta à quarante kilomètres de Madrid, dans un bel endroit proche de la sierra de la Pedriza, et Elisa monta par le chemin goudronné et flanqué de sapins et d'amandiers de l'école des cours d'été d'Alighieri, le centre qui, sans qu'elle s'en doutât encore, l'engagerait deux ans plus tard comme professeur. La pancarte située à l'entrée présentait un profil flou du poète Dante et, dessous, l'un de ses vers : *L'acqua ch'io prendo già mai non si corse*. Dans le prospectus de présentation des cours, Elisa avait lu la traduction (elle parlait parfaitement l'anglais, mais sa provision de langues étrangères s'arrêtait là) : "L'eau que je prends n'a jamais été parcourue." C'était la devise de l'université, bien qu'Elisa supposât qu'elle pouvait s'appliquer à son cas, puisque le cours qu'elle s'apprêtait à suivre était unique au monde.

Elle traversa le parking et parvint à l'esplanade centrale, entre les bâtiments de cours. Il y avait beaucoup de monde pour

entendre quelqu'un qui parlait sur une estrade. Elle se fraya un passage tant bien que mal jusqu'aux premiers rangs, mais ne vit pas la personne qu'elle cherchait.

— ... souhaiter la bienvenue à tous les inscrits, et aussi... disait à cet instant, au micro, un homme chauve en costume de lin et chemise bleue, certainement le directeur, possédé par cet air important que prennent tous ceux qui savent qu'ils vont être écoutés.

Soudain, quelqu'un murmura à son oreille :

— Excuse-moi... Tu ne serais pas Elisa Robledo, par hasard ?

Elle se retourna et vit John Lennon. C'est-à-dire, l'un des milliers de Lennons qui pullulent dans les universités du monde entier. Ce clone-là portait les lunettes de rigueur, rondes et métalliques, et une abondante touffe de cheveux tout frisés. Il regardait Elisa avec une intense concentration et était aussi rouge que si sa tête avait été le produit d'une inflammation de son cou. Quand elle acquiesça, le jeune homme sembla prendre de l'assurance et effectua une timide tentative de sourire de ses lèvres charnues.

— Tu es la première sur la liste des élèves admis au cours de Blanes... Félicitations. – Elisa le remercia, bien qu'elle fût bien sûr déjà au courant. – Je suis le cinquième. Je m'appelle Victor Lopera, je viens de la Complutense... Et toi de l'Autónoma, non ?

— Oui. – Elle n'était pas surprise que des inconnus sachent des choses sur elle : son nom et sa photo avaient figuré assez fréquemment dans les revues universitaires. Elle ne se souciait pas de sa petite réputation de bûcheuse, qui lui déplaisait même, surtout parce que cela semblait être la seule chose que sa mère aimait chez elle. – Blanes est là ? demanda-t-elle à son tour.

— Il paraît qu'il n'a pas pu venir.

Elisa eut une grimace de contrariété. Elle s'était rendue à cette stupide cérémonie dans le seul but de voir pour la première fois en personne le physicien théoricien qu'elle admirait le plus avec Stephen Hawking. Elle allait devoir attendre le début du cours que Blanes donnerait le lendemain. Elle se demandait si elle devait partir ou rester quand elle entendit à nouveau la voix de Lennon-Lopera.

— Je suis content qu'on devienne camarades de classe. – Il replongea dans le silence. Il semblait réfléchir longtemps avant de se décider à parler. Elisa supposa qu'il était timide, ou peut-être pire. Elle

savait que presque tous les bons étudiants en physique présentaient des bizarreries, elle y compris. Elle répondit poliment qu'elle aussi était contente et attendit.

Après une autre pause, Lopera dit :

— Tu vois ce type avec une chemise mauve ? C'est Ricardo Valente, mais tout le monde l'appelle Ric. C'est le deuxième. Il a été... On est amis.

Ah, eh bien. Elisa se rappelait parfaitement son nom parce qu'elle l'avait lu juste au-dessous du sien sur la liste des résultats de l'épreuve, et parce qu'il s'agissait d'un nom particulier : "Valente Sharpe, Ricardo : 9,85." Elle avait obtenu 9,89/10, de sorte que ce garçon n'était qu'à quatre centièmes d'elle. Cela aussi avait retenu son attention. *Alors c'est lui, Valente Sharpe.*

C'était un jeune homme maigre, aux cheveux courts couleur de paille et au profil aquilin. A ce moment, il semblait aussi concentré que les autres sur les paroles de l'orateur, mais on ne pouvait nier qu'il possédait un air "différent" de la plupart des étudiants, et Elisa s'en aperçut tout de suite. En plus de la chemise mauve, il portait un gilet et un pantalon noirs, ce qui le distinguait dans un monde dominé par les T-shirts et les vieux jeans. A n'en pas douter, il se croyait "spécial". *Bienvenue au club, Valente Sharpe,* pensa-t-elle avec une nuance de défi.

A cet instant, le jeune homme tourna la tête et la regarda. Il avait de prodigieux yeux bleu-vert, mais un peu froids et inquiétants. S'il remarqua Elisa d'une certaine façon, il ne le montra pas.

— Tu restes à la fête ? demanda Lopera quand Elisa fit mine de se retirer.

— Je ne sais pas encore.

— Eh bien... on se reverra.

— Bien sûr.

En réalité, elle comptait s'en aller dès que possible, mais une sorte de paresse la fit s'attarder quand les brefs applaudissements qui suivirent le discours laissèrent place à la musique et à la débandade des étudiants en direction de la buvette, installée en contrebas de l'esplanade. Elle se dit que, puisqu'elle avait fait tant d'efforts pour venir, après un déplorable voyage en autocar, elle pouvait bien rester un peu, bien qu'elle pensât que ce ne serait rien d'autre qu'une fête

ennuyeuse dans une ambiance vulgaire.

Elle ignorait à quel point cette soirée allait constituer le commencement de l'horreur.

THÉORIE SIGNIFIE SAVOIR POURQUOI LES CHOSES FONCTIONNENT, MÊME SI ELLES NE FONCTIONNENT PAS. PRATIQUE SIGNIFIE QUE LES CHOSES FONCTIONNENT MÊME SI PERSONNE NE SAIT POURQUOI.

DANS LE DÉPARTEMENT DE PHYSIQUE DE CETTE UNIVERSITÉ, THÉORIE ET PRATIQUE VONT DE PAIR,

PARCE QUE LES CHOSES NE FONCTIONNENT PAS, ET PERSONNE NE SAIT POURQUOI.

Collées au comptoir du bar, les traditionnelles affiches humoristiques des étudiants des diverses filières scientifiques. Celle de physique comportait des phrases imprimées en lettres majuscules, sans dessins.

Cette pirouette intellectuelle amusa Elisa. Elle avait demandé un Coca-Cola *light* et tenait le gobelet en plastique avec une serviette en papier, en cherchant un coin tranquille pour boire puis s'en aller.

Elle aperçut au loin Victor Lopera bavardant avec son ami, l'ineffable Valente Sharpe, et d'autres de son espèce. Elle n'avait pas envie de rejoindre maintenant la Table Ronde des Grands Savants, elle remit ça à une meilleure occasion. Elle descendit le terre-plein et s'assit sur l'herbe, le dos appuyé contre le tronc d'un pin.

De là, elle pouvait voir le ciel s'assombrir, et même un plan général de la Lune s'élever à l'horizon. Elle la contempla tout en buvant lentement son verre. L'attraction qu'exerçaient sur elle les corps célestes depuis l'enfance lui avait d'abord donné envie de devenir astronome, mais elle avait ensuite découvert que les simples mathématiques étaient infiniment plus merveilleuses. Les mathématiques étaient une chose proche qu'elle pouvait manipuler, pas la Lune. Avec la Lune, elle pouvait juste être éblouie.

— Les anciens disaient que c'était une déesse. Les scientifiques disent des choses moins jolies sur elle.

En entendant la voix, elle pensa, surprise, que pour la deuxième fois de l'après-midi quelqu'un qu'elle ne connaissait pas lui adressait la parole. Pendant qu'elle se retournait pour voir son interlocuteur, son cerveau émettait à toute vitesse un rapport sur la possibilité la plus probable (et la plus *souhaitable* ?). Mais elle se trompait : ce n'était pas "Quatre-Centièmes-De-Moins-ValenteSharpe" (comment avait-elle pu le croire ?) mais un autre jeune homme, grand et séduisant, les cheveux châtain foncé et les yeux clairs. Il portait un T-shirt et un bermuda kaki.

— Je veux parler de la Lune : tu la regardais d'une façon très curieuse. – Il portait un sac à dos qu'il posa sur le gazon en lui tendant la main. – Javier Maldonado. Elle, c'est la Lune. Et toi, tu dois être Elisa Robledo. J'ai vu ta photo dans le journal de la fac et maintenant je te trouve ici. Quelle chance. Ça t'ennuie si je m'assois ?

Oui, ça l'ennuyait, surtout parce que le garçon s'était déjà assis, l'obligeant à se pousser sur le côté pour éviter d'être frôlée par ses grosses godasses. Cependant, elle répondit que non en même temps. Elle était intriguée. Elle voyait le jeune homme sortir des papiers de son sac. Cette façon de draguer était nouvelle pour elle.

— Je suis entré par la petite porte, lui avoua Maldonado avec l'air de partager un secret. En fait, je ne suis pas étudiant en sciences. Je suis des études de journalisme à Alighieri, et on nous a demandé de faire un reportage comme TP de fin d'année. En ce qui me concerne, je dois interroger des étudiants en dernière année de physique : tu

sais, leur poser des questions sur leur vie, leurs études, ce qu'ils font de leur temps libre, leur vie sexuelle... – Il sentit peut-être le sérieux tranquille avec lequel Elisa le regardait, parce qu'il s'arrêta soudain. – Bon, je suis un emmerdeur. Le questionnaire est sérieux, c'est vrai. – Il lui montra les papiers. – Je vous ai choisis vous parce que vous êtes célèbres.

— Nous ?

— Les étudiants du stage de Blanes. Ouah, on raconte que vous êtes la crème de la physique... Tu veux bien répondre aux questions de cet aspirant journaliste ?

— En fait, je comptais partir.

Soudain, Maldonado adopta une posture comique, à genoux.

— Je t'en supplie... Jusqu'à présent, personne n'a accepté... Je dois faire ce travail ou on ne voudra même pas de moi comme rédacteur dans la presse du cœur... Pire encore : on m'obligera à aller à la Chambre des députés pour y interviewer un homme politique. Aie pitié. Je jure de ne pas te prendre beaucoup de temps...

En souriant, Elisa consulta sa montre et se leva.

— Je suis désolée, mais le dernier autocar pour Madrid part dans dix minutes et je ne peux pas le rater.

Maldonado se leva lui aussi. Sur son visage, qui ne manquait pas de charme d'après Elisa, flottait une expression malicieuse qui l'amusa. Il doit se croire très beau.

— Écoute, faisons un marché : tu réponds à quelques questions et je te ramène chez toi en voiture. Juste devant, parole d'honneur.

— Merci, mais...

— Tu n'as pas envie, bien sûr. Je te comprends. Après tout, on vient de se rencontrer. Eh bien voyons ce que tu dis de ça : aujourd'hui je te pose quelques questions, et on continue un autre jour uniquement si tu veux, d'accord ? Ça ne te prendra pas plus de cinq minutes. Tu arriveras à temps pour prendre cet autocar.

Elisa souriait toujours, à la fois intriguée et amusée. Elle allait dire qu'elle acceptait quand Maldonado s'exprima à nouveau.

— Cette fois, ça te va, non ? Alors on commence.

Il lui indiquait l'endroit d'où ils venaient de se lever. *Je peux écouter pendant cinq minutes les questions qu'il a à me poser*, se dit-elle.

En fait, elle écouta plus longtemps et parla beaucoup plus longtemps encore. Mais elle ne pouvait rejeter la faute sur Maldonado qui, loin d'en profiter, se montrait aimable et attentif. Il lui rappela même au moment opportun que les cinq minutes s'étaient écoulées.

— On arrête ? demanda-t-il.

Elisa étudia l'autre option. L'idée de quitter cette sorte de petit Eden champêtre pour monter dans l'horrible autocar du retour lui était insupportable. Et puis, ces derniers mois, elle avait vécu à l'intérieur de son cerveau, et maintenant qu'elle avait commencé à parler à quelqu'un (quelqu'un qui la respectait en tant que personne, pas comme une simple élève brillante ou une fille séduisante), elle découvrait à quel point elle en avait besoin. "J'ai encore un moment", dit-elle. Maldonado interrompit une deuxième fois ses questions pour l'avertir qu'elle allait manquer l'autocar. Elle apprécia la courtoisie de sa remarque. Elle lui dit de continuer. Il ne lui en parla plus.

Elisa se sentait très bien en bavardant. Elle avait répondu à des questions sur son désir d'étudier la physique, l'ambiance dans sa faculté, sa curiosité inépuisable envers la nature... Maldonado la laissait s'exprimer comme elle le souhaitait tout en prenant des notes. A un moment donné, il dit :

— Tu ne corresponds pas à l'image que je me fais d'un scientifique, ma petite. Pas du tout.

— Et quelle image est-ce que tu te fais d'un scientifique ?

Maldonado soupesa la question.

— Un type assez moche.

— Je t'assure qu'il y en a aussi de beaux, et certains sont des nanas, sourit-elle. Mais il était manifestement temps de passer aux choses sérieuses, car il ne poursuivit pas la plaisanterie.

— Il y a autre chose qui m'intrigue chez toi. Tu es la première de ta promotion, tu es sûre d'obtenir une bourse dans le meilleur endroit du monde, ton avenir professionnel te sourit... Au cas où ça ne suffirait pas, tu viens de finir tes études et tu pourrais... je ne sais pas, dormir

vingt heures d'affilée, faire de l'escalade dans les Alpes... Mais tu n'as pas hésité à te présenter à une épreuve d'admission super-dure pour obtenir l'une des vingt places du cours de deux semaines de David Blanes... Je dis que Blanes doit en valoir la peine.

— Absolument. – Les yeux d'Elisa s'éclairèrent. – C'est un génie.

Maldonado écrivit quelque chose.

— Tu le connais personnellement ?

— Non, mais j'admire son travail.

— Il est à couteaux tirés avec la plupart des universités publiques de ce pays, tu le savais ? Tu vois bien : il a dû organiser son cours dans une université privée...

— Nous sommes entourés d'envieux, admit Elisa. En particulier dans le monde scientifique. Mais il est également vrai que, à ce qu'on dit, Blanes a un caractère spécial.

— Tu aimerais faire ta thèse avec lui ?

— Bien sûr.

— Rien d'autre ? demanda Maldonado.

— Quoi ?

— Je t'ai demandé si tu aimerais faire ta thèse avec lui et tu m'as répondu : "Bien sûr." Tu n'as rien à ajouter ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise d'autre ? Tu m'as posé une question, et j'y ai répondu.

— C'est le gros problème des physiciens, déplora le jeune homme tout en notant quelque chose. Vous prenez les questions au pied de la lettre. Ce que je voudrais savoir, c'est ce que vend Blanes pour que tout le monde veuille l'acheter. En résumé... Je sais bien qu'on dit que c'est un super-savant, candidat au Nobel, que, si on le lui donne, ce sera le premier prix Nobel de physique espagnol de toute l'histoire de ce foutu prix... Tout cela, je le sais. Ce que je voudrais savoir, c'est de quoi il parle, tu comprends ? Le cours s'intitule... – Il examina l'un des papiers et lut avec difficulté : "Topologie des cordes de temps dans la radiation électromagnétique visible"... Je dois dire

que ça ne me parle pas tellement.

— Tu veux que je t'explique toute la physique théorique en une seule réponse ? demanda Elisa en riant. Maldonado sembla prendre l'offre au sérieux.

— Vas-y, dit-il.

— Eh bien, voyons... Je vais essayer de résumer... – Elisa se sentait de plus en plus dans son élément. Elle aimait expliquer autant qu'elle aimait comprendre. – Tu as entendu parler de la théorie de la relativité ?

— Oui, d'Einstein. "Tout est relatif", non ?

— Ça, ce n'est pas Einstein, mais Sara Montiel qui l'a dit, rit Elisa. La théorie de la relativité est un peu plus compliquée que ça. Mais ce que je veux dire, c'est qu'elle se révèle exacte dans presque toutes les situations, sauf dans le monde des atomes. Dans ce monde-là, une autre théorie, appelée quantique, est plus exacte. Ce sont les plus parfaites théories intellectuelles que l'être humain ait jamais conçues : elles permettent à elles deux d'expliquer presque toute la réalité. Mais le problème est que nous avons besoin des deux. Ce qui est valable sur l'échelle de la première ne l'est pas sur celle de la deuxième, et vice versa. C'est un gros problème. Depuis quelques années, les physiciens essaient de faire se rejoindre les deux théories. Tu comprends ?

— Quelque chose comme les deux partis majoritaires de ce pays, n'est-ce pas ? risqua Maldonado. Ils présentent tous deux des défauts mais ne se rejoignent jamais.

— Quelque chose comme ça. Enfin, l'une des théories qui a le plus de chances pour les faire se rejoindre est la théorie des cordes.

— Eh bien. Je n'en avais jamais entendu parler. Des "cordes", tu dis ?

— On l'appelle aussi des "supercordes". C'est une théorie d'une énorme complexité mathématique, mais à la signification très simple... – Elisa chercha autour d'elle et prit la serviette en papier placée sous son verre. En parlant, elle la plia en deux et lissa le bord avec ses doigts longs et fermes. Maldonado la regardait avec attention. – D'après la théorie des cordes, les particules qui forment l'univers, tu sais, les électrons, les protons... Toutes ces particules, ou les particules qui les composent, ne sont pas de petites boules, comme

on nous l'a appris au collège, mais des choses allongées comme des cordes...

— Des choses comme des cordes... médita Maldonado.

— Oui, très fines, parce que leur seule dimension serait la longueur. Mais avec une propriété particulière. – Elisa souleva la serviette des deux mains de façon que le bord replié restât devant les yeux de Maldonado. – Dis-moi ce que tu vois.

— Une serviette.

— C'est le grand problème des journalistes : vous accordez trop d'importance aux apparences. – Elisa sourit, moqueuse. – Oublie ce que tu crois que c'est. Dis-moi juste ce que tu crois voir.

Maldonado leva les paupières en observant le fin bord que lui montrait Elisa.

— Un... Une ligne... Une droite...

— Très bien. D'après toi, ça pourrait être une corde, n'est-ce pas ? Un fil. Car la théorie dit que les cordes qui constituent la matière ne ressemblent à des cordes que regardées d'un *certain point de vue*... Mais si on les regarde d'une autre position... – Elisa fit tourner la serviette sous les yeux de Maldonado et lui montra le rectangle de la face supérieure – ... elles cachent d'autres dimensions, et si nous pouvions les dérouler, ou les "ouvrir"... – Elle déplia entièrement la serviette jusqu'à la transformer en carré. – ... nous pourrions voir de nombreuses autres dimensions.

— C'est génial. – Maldonado semblait impressionné, ou peut-être feignait-il très bien. – Et on a déjà découvert ces dimensions ?

— Ne rêve pas, dit Elisa en froissant sa serviette et en l'introduisant dans le verre. Pour "ouvrir" une corde subatomique, il faut des machines dont nous ne disposons pas encore : des accélérateurs de particules d'une grande puissance... Mais c'est là qu'interviennent Blanes et sa théorie. D'après lui, il existe certaines cordes que l'on peut "ouvrir" en basse énergie : celles du temps. Blanes a démontré de façon mathématique que le temps est formé de cordes, comme n'importe quel autre objet. Mais les cordes de temps, elles, peuvent s'ouvrir avec l'énergie des accélérateurs actuels. Ce qu'il y a, c'est que c'est une expérience très difficile à pratiquer.

— C'est-à-dire, traduit en langue pratique... – Maldonado

écrivait comme un fou. – Cela signifierait... voyager dans le temps ?
Revenir vers le passé ?

— Non : les voyages vers le passé relèvent de la pure science-fiction. Ils sont interdits par les lois fondamentales de la physique. Il n'y a pas de marche arrière possible, je regrette. Le temps ne peut aller que vers l'avant, vers le futur. Mais si la théorie de Blanes était exacte, il existerait une autre possibilité... On pourrait ouvrir les cordes de temps pour *voir le passé*.

— Voir le passé ? Tu veux dire... voir Napoléon, Jules César... ? Ça, c'est de la science-fiction, l'amie.

— Tu te trompes. Ça, c'est *très* possible. – Elle le regarda d'un air amusé. – Pas seulement possible : normal. Nous voyons le passé lointain tous les jours.

— Tu veux dire dans les vieux films, sur les photos...

— Non : on le voit en ce moment même. – Elle rit devant son expression. – Vraiment. Qu'est-ce que tu paries ?

Maldonado regarda autour de lui.

— Eh bien, certains professeurs sont assez âgés, mais... – Elisa riait en niant de la tête. – Tu es sérieux ?

— Très sérieux. – Elle leva la tête et Maldonado l'imita. La nuit était tombée. Une tapisserie cristalline brillait dans le ciel noir. – La lumière de ces étoiles met des millions d'années avant d'arriver sur Terre, expliqua-t-elle. – Elles n'existent peut-être plus, mais nous continuerons à les voir pendant très longtemps... Chaque fois que nous regardons le ciel nocturne nous reculons de millions d'années. Nous pouvons voyager dans le temps rien qu'en nous penchant à une fenêtre.

Ils se turent un instant. Les sons et la lumière de la fête avaient cessé d'exister pour Elisa, qui s'intéressait beaucoup plus au silence grandiose, voûté, de cathédrale qui la recouvrait. Quand elle baissa la tête et regarda Maldonado, elle se rendit compte qu'il avait éprouvé la même chose.

— La physique, c'est bien, dit-elle dans un léger murmure.

— Entre autres choses, répondit Maldonado en la regardant.

Les questions se poursuivirent, quoiqu'à un rythme plus lent. Puis il lui proposa de faire une pause pour manger, ce qu'elle ne refusa pas – il se faisait tard et elle avait faim. Maldonado se leva d'un bond et se dirigea vers le comptoir du bar.

En l'attendant, Elisa observa tranquillement l'ambiance. Les derniers soubresauts de la fête perduraient dans la douce température estivale, on entendait une vieille chanson d'Umberto Tozzi et des groupes d'étudiants et de professeurs bavardaient de-ci, de-là avec animation à la lumière des lampadaires

Elle vit alors qu'un homme l'observait.

C'était un type complètement anodin. Debout en bas du terre-plein. Sa chemise à carreaux à manches courtes et son pantalon bien repassé n'attiraient pas l'attention. Sur sa physionomie ne se détachaient que ses cheveux poivre et sel, et, ça oui, une moustache grise plus que généreuse. Il tenait un gobelet en plastique et y buvait de temps en temps Elisa supposa que c'était un professeur, mais il ne parlait pas avec ses collègues et ne semblait rien faire d'autre.

A part la regarder.

Ce regard fixe l'intrigua. Elle se demanda si elle le connaissait, mais elle en conclut que c'était lui qui devait la connaître : il avait peut-être vu sa photo dans des revues.

Soudain, l'homme tourna la tête rapidement – trop rapidement – et sembla s'intégrer à l'un des groupes de professeurs. Cette brusque retraite inquiéta plus Elisa que son attitude précédente de voyeur. C'était comme s'il feignait, comme s'il s'était aperçu qu'elle l'avait découvert. *Tu m'as pincé, maudite sois-tu.* Cependant, quand Maldonado revint avec deux sandwiches enveloppés dans du papier, un sachet de frites, une bière et un deuxième Coca-Cola *light* pour elle, Elisa oublia l'incident : ce n'était pas la première fois qu'un homme mûr la regardait avec insistance.

Pendant le trajet de retour à Madrid, ils n'échangèrent pratiquement pas un mot, mais Elisa ne se sentit pas mal à l'aise dans l'intimité de la voiture à côté de ce garçon qu'elle connaissait à peine. C'était comme si elle commençait à s'habituer à sa compagnie. Maldonado la faisait rire de temps en temps par une remarque ironique, mais il avait abandonné les questions, une attention dont Elisa lui fut reconnaissante. Elle en profita pour se renseigner sur lui.

Son monde était très simple : il vivait avec ses parents et sa sœur et il aimait les voyages et le sport (deux choses qu'elle aimait elle aussi). Il était presque minuit quand la Peugeot de Maldonado s'arrêta devant chez elle, rue Claudio Coello.

— Tu parles d'un bâtiment, lui dit-il. C'est indispensable d'avoir beaucoup de fric, pour être physicien ?

— Pour ma mère, ça l'est.

— On n'a pas parlé de ta famille... Que fait ta mère ? Mathématicienne ? Chimiste ? Ingénieur en génétique ? Elle a inventé le Rubik's cube ?

— Elle possède un salon de beauté à deux pâtés de maisons d'ici, dit Elisa en riant. – Mon père, lui, était physicien, mais il est mort dans un accident de la circulation il y a cinq ans.

L'expression de Maldonado révéla une tristesse sincère.

— Oh, je suis désolé.

— Ne t'en fais pas : je l'ai à peine connu, dit Elisa sans amertume. Il ne venait jamais à la maison. – Elle descendit de voiture et ferma la portière. Elle se pencha et regarda Maldonado. – Merci de m'avoir raccompagnée.

— Merci de ta collaboration. Dis, si j'ai... d'autres... d'autres questions, on pourrait... ? On pourrait se revoir ?

— D'accord.

— J'ai ton numéro. Je t'appellerai. Bonne chance demain pour le cours de Blanes.

Maldonado attendit poliment pendant qu'elle ouvrait sa porte. Elisa se retourna pour lui dire au revoir.

Et elle se figea.

Sur le trottoir d'en face, un homme la regardait.

Elle ne le reconnut pas tout de suite. Puis elle remarqua ses cheveux poivre et sel et la grosse moustache grisâtre. Un frisson la parcourut comme si son corps avait été plein de trous et qu'un souffle d'air l'avait traversé de part en part.

La voiture de Maldonado s'éloigna. Un véhicule passa, puis un autre. Quand la rue fut dégagée, l'homme était toujours là. *Je confonds. Ce n' est pas le même et il n'est pas habillé de la même façon.*

Soudain, l'homme fit demi-tour et tourna au coin de la rue.

Elisa observa la place qu'occupait le type quelques secondes plus tôt. C'était quelqu'un d'autre, ils se ressemblent. Elle avait toutefois la certitude que cet homme l'avait observée lui aussi.

— Ce cours n'aura rien de joli, dit David Blanes. On ne parlera pas de choses merveilleuses ni très extraordinaires. On ne fournira pas de réponses. Celui qui en cherche, qu'il aille à l'église ou au collège. – Rires timides. – Ce que nous allons voir ici, c'est la réalité, et la réalité ne propose pas de réponses et elle n'est pas merveilleuse.

Il s'arrêta brusquement en arrivant au fond de la salle. *Il a dû s'apercevoir qu'il ne pouvait pas traverser le mur*, pensa Elisa. Elle cessa de le regarder quand il fit demi-tour, mais elle ne perdait pas une seule de ses paroles.

— Avant de commencer, je tiens à préciser une chose.

En deux enjambées, Blanes s'approcha du projecteur de diapositives et l'alluma. Sur l'écran apparurent trois lettres et un numéro.

— Voici $E = mc^2$, probablement l'équation la plus célèbre de la physique de tous les temps, l'énergie relativiste d'une particule au repos.

Il passa l'image. La photo en noir et blanc d'un enfant asiatique avec tout le côté gauche du corps écorché. On apercevait ses dents à travers la joue déchirée. Il y eut des commentaires à voix basse. Quelqu'un murmura : "Mon Dieu." Elisa ne pouvait pas bouger, elle contemplait en frissonnant l'horrible image.

— Ça aussi, dit Blanes calmement, ça aussi c'est $E = mc^2$, comme le savent toutes les universités japonaises. Il éteignit le projecteur et affronta la classe.

— J'aurais pu vous montrer une équation de Maxwell et la lumière électrique du bloc où l'on opère un malade, ou l'équation de Schrödinger¹ et le téléphone portable grâce auquel arrive un médecin qui sauve la vie d'un enfant agonisant. Mais j'ai opté pour l'exemple de Hiroshima, qui est moins optimiste.

Quand les murmures cessèrent, Blanes poursuivit :

— Je sais ce que pensent de nombreux physiciens de notre

profession, pas seulement des contemporains, et pas seulement des mauvais : Schrödinger, Jeans, Eddington, Bohr, pensaient la même chose. Ils croyaient que nous ne nous occupions que de symboles. "D'ombres", disait Schrödinger. Ils considèrent que les équations différentielles *ne sont pas* la réalité. En écoutant certains collègues, il semble que la physique théorique consiste à constituer des petites cases avec des pièces en plastique. Cette idée absurde est devenue célèbre, et aujourd'hui les gens nous considèrent pratiquement, nous, les physiciens théoriciens, comme des rêveurs enfermés dans leur tour d'ivoire. Ils croient que nos jeux, nos petites cases, n'ont rien à voir avec leurs problèmes quotidiens, leurs goûts, leurs préoccupations ou le bien-être des leurs. Mais je vais vous dire une chose, et je veux que vous la teniez pour la règle fondamentale de ce cours. Je m'appliquerai dorénavant à couvrir le tableau d'équations. Je commencerai par ce coin pour terminer par celui-ci, et je vous assure que j'utiliserai bien l'espace parce que j'écris petit. – Il y eut des rires, mais Blanes restait sérieux. – Et quand j'aurai fini, je veux que vous fassiez l'exercice suivant : je veux que vous regardiez ces chiffres, tous ces chiffres et ces lettres grecques au tableau, et que vous vous répétiez à vous-mêmes : "Ils sont la réalité, ils sont la réalité..." – Elisa avala sa salive. Blanes ajouta : – Les équations de physique constituent la clé de notre bonheur, de notre terreur, de notre vie et de notre mort. Ne l'oubliez pas. Jamais.

Il monta d'un bond sur l'estrade, releva l'écran, prit une craie et commença à écrire des chiffres dans le coin du tableau, comme il l'avait annoncé. Pendant le reste du cours, il ne se référa plus qu'aux complexes abstractions de l'algèbre non commutative et de la topologie avancée.

David Blanes avait quarante-trois ans, il était grand et semblait en pleine forme. Ses cheveux gris commençaient à se clairsemer, mais ses tempes dégarnies étaient séduisantes. De plus, Elisa avait remarqué d'autres détails qui n'étaient pas aussi nets sur les nombreuses photos de lui qu'elle avait vues : cette façon de baisser les paupières quand il regardait fixement ; la peau de ses joues, portant des cicatrices d'acné juvénile ; le nez, qui dépassait de son profil d'une façon presque comique... A sa façon, Blanes était séduisant, mais juste "à sa façon", comme tant d'autres qui ne doivent pas leur célébrité à la séduction qu'ils exercent. Il portait une tenue ridicule d'explorateur, avec un gilet de camouflage, un pantalon bouffant et des bottes. Sa voix rauque et douce ne correspondait pas à sa corpulence, mais elle transmettait un certain pouvoir, un certain désir d'inquiéter. Elle en

déduisit que c'était peut-être là sa façon de se défendre.

Ce qu'Elisa avait raconté à Javier la veille était vrai à cent pour cent, et elle le constatait maintenant : Blanes avait un caractère "spécial", plus que d'autres grands de sa profession. Mais il était également vrai qu'il avait affronté bien plus d'incompréhension et d'injustice que d'autres. En premier lieu, il était espagnol, ce qui constituait pour un physicien qui nourrissait des ambitions (elle le savait parfaitement, comme le reste de ses camarades) une curieuse exception et un sérieux inconvénient, qui n'était dû à aucune autre sorte de discrimination que la triste situation de cette science en Espagne. Les rares succès des physiciens hispaniques s'étaient produits en dehors de leur pays.

D'autre part, Blancs avait réussi, ce qui était encore plus impardonnable que sa nationalité.

Son succès tenait à des équations écrites au recto d'une page : la science est faite de ce genre de cadeaux, brefs et éternels. Il les avait écrites en, 1987, alors qu'il travaillait à Zurich avec son maître, Albert Grossmann, et son collaborateur, Sergio Marini. Elles furent publiées en 1988 dans la prestigieuse *Annalen der Physik* (la revue qui, plus de quatre-vingts ans auparavant, avait accueilli l'article d'Albert Einstein sur la relativité) et catapultèrent leur auteur vers une renommée presque absurde : ce genre d'étrange célébrité que les scientifiques acquièrent en de très rares occasions. Et cela bien que l'article, qui démontrait l'existence des "cordes de temps", fût d'une complexité telle que peu de spécialistes pouvaient le comprendre intégralement, et bien que, même s'il était impeccable du point de vue mathématique, on pût mettre des dizaines d'années à en obtenir les preuves expérimentales.

Toujours est-il que les physiciens européens et américains célébrèrent sa découverte avec étonnement, et cet étonnement gagna la presse. Au début, les journaux espagnols ne lui firent guère écho ("Un physicien espagnol découvre pourquoi le temps bouge dans une seule direction", ou "Le temps ressemble à un séquoia, d'après un physicien espagnol", furent les gros titres les plus fréquents), mais la popularité de Blanes en Espagne vint de la reprise de la nouvelle par des médias moins sérieux, qui déclarèrent sans ambages : "L'Espagne à la pointe de la physique du xxe siècle avec la théorie de David Blanes", "Le professeur Blanes affirme que le voyage dans le temps est possible d'un point de vue scientifique", "L'Espagne pourrait être le premier pays du monde à construire une machine à remonter le temps", etc. Rien n'était vrai, mais cela marcha auprès du public. Plusieurs revues

commencèrent à placer en couverture, à côté de femmes nues, le nom de Blanes associé aux mystères du temps. Une publication ésotérique vendit des centaines de milliers d'exemplaires d'une monographie de Noël sur la couverture de laquelle on lisait : "Jésus a-t-il voyagé dans le temps ?", et au-dessous, en plus petits caractères : "La théorie de David Blanes déconcerte le Vatican."

Blanes n'était plus en Europe pour s'en réjouir (ou s'en offenser) : il avait été rien moins que "télétransporté" aux États-Unis. Il donna des conférences et travailla au Caltech, le prestigieux Institut technologique de Californie, et, comme s'il avait suivi les pas d'Einstein, à l'Institut d'études avancées de Princeton, où des cerveaux tels que le sien pouvaient se promener dans des jardins silencieux et disposaient de temps pour réfléchir et de papier et d'un crayon pour écrire. Mais, en 1993, quand le Congrès américain vota contre la poursuite de la fabrication du Supercollisionateur superconducteur de Waxahachie, au Texas, qui aurait été le plus grand et le plus puissant accélérateur de particules du monde, la douce lune de miel de Blanes avec les États-Unis s'acheva soudain sur décision irrévocable du premier. Ses déclarations à plusieurs organes de la presse américaine firent un certain bruit dans les jours qui précédèrent son retour en Europe : "Le gouvernement de ce pays a préféré investir dans l'armement plutôt que dans le développement scientifique. Les États-Unis me rappellent l'Espagne : c'est un lieu habité par des gens très compétents, mais dirigé par des politiciens puants. Non seulement inefficaces, souligna-t-il, mais puants." Comme dans sa critique il avait comparé les deux pays et gouvernements, ces déclarations laissèrent tout le monde insatisfait et intéressèrent très peu de gens.

Après avoir achevé son périple américain, Blanes rentra à Zurich, où il vécut dans le silence et la solitude (ses seuls amis étaient Grossmann et Marini ; ses seules femmes, sa mère et sa sœur : Elisa admirait cette vie monastique) pendant que sa théorie souffrait les assauts des réactions à long terme. Curieusement, la communauté scientifique espagnole fut l'une des plus acharnées contre elle : des voix doctes s'élevèrent dans plusieurs universités, indiquant que la "théorie du séquoia", comme on commençait à l'appeler à cette époque (par référence au fait que les cordes de temps s'enroulaient autour des particules de lumière comme les cercles du tronc de ces arbres autour du centre), était jolie mais stérile. Peut-être parce que Blanes était madrilène, les critiques de Madrid furent plus longues à venir, mais, peut-être pour la même raison, quand elles arrivèrent elles furent pires : un célèbre professeur de la Complutense qualifia la théorie de "fantastique sucre d'orge sans aucune base réelle". A l'étranger son sort ne fut pas meilleur, même si des spécialistes en théorie des cordes tels

qu'Edward Witten, de Princeton, et Cumrun Vafa, de Harvard, continuaient d'affirmer qu'il pourrait s'agir d'une révolution intellectuelle comparable à celle provoquée par la théorie des cordes elle-même. Stephen Hawking, de son petit fauteuil roulant de Cambridge, fut l'un des rares à se manifester discrètement en faveur de Blanes et à contribuer à la divulgation de ses idées. Quand on l'interrogeait sur la question, le célèbre physicien répondait habituellement avec son ironie caractéristique à travers la tonalité impassible et froide de son synthétiseur de voix : "Bien que beaucoup de gens souhaitent l'abattre, le séquoia du professeur Blanes continue à nous faire de l'ombre."

Blanes était le seul à ne rien dire. Son étrange silence dura presque dix ans pendant lesquels il dirigea le laboratoire dont son ami et mentor Albert Grossmann, maintenant à la retraite, avait laissé la direction vacante. En raison de sa grande beauté mathématique et de ses possibilités fantastiques, la théorie du "séquoia" ne manqua pas d'intéresser les scientifiques mais ne put être prouvée non plus. Elle connut cet état de "on verra bien" avec lequel la science aime introduire certaines idées dans le congélateur de l'histoire. Blanes refusait d'en parler en public, et nombreux furent ceux qui pensèrent qu'il avait honte de ses erreurs. Ce fut alors que, à la fin de 2004, on annonça ce cours, le premier que Blanes allait donner au monde sur son "séquoia". Il avait précisément choisi l'Espagne, et, précisément, Madrid. Le centre privé Alighieri prendrait les frais en charge et il acceptait les rares exigences du scientifique : qu'il ait lieu en juillet 2005, en espagnol, et que l'on accorde vingt places dans un ordre de sélection rigoureux après la tenue d'un examen international sur la théorie des cordes, la géométrie non commutative et la topologie. On n'accepterait en principe que des étudiants titulaires d'un diplôme de troisième cycle, mais ceux qui auraient achevé leurs études cette année-là pourraient s'y présenter sur recommandation écrite de leurs professeurs de physique théorique. De la sorte, des élèves tels qu'Elisa s'étaient présentés.

Pourquoi Blanes avait-il tant attendu pour donner ces premières leçons sur sa théorie ? Et pourquoi les donner juste maintenant ? Elisa l'ignorait, mais cela ne le dérangeait pas non plus tellement de ne pas le savoir. Il était vrai qu'elle se sentait très heureuse en ce premier jour, dans ce cours unique dont elle avait tant rêvé.

À la fin de la session, elle avait néanmoins radicalement changé d'avis.

Elle fut l'une des premières à sortir. Elle ferma ses livres et son porte-documents d'un claquement sonore et s'échappa de la salle sans même essayer de ranger ses notes dans son sac à dos.

En descendant la rue en pente vers l'arrêt de l'autocar, elle entendit la voix :

— Excuse-moi... Je te dépose quelque part ?

Elle était si offusquée qu'elle n'avait même pas aperçu la voiture à côté d'elle. A l'intérieur, apparaissait, telle une étrange tortue, la tête de Victor "Lennon" Lopera.

— Merci, mais je vais loin, répondit Elisa à contre-cœur.

— Où ça ?

— Claudio Coello.

— Eh bien... je t'emmène. Je... je vais dans le centre.

Elle n'avait pas envie de discuter avec ce type, mais elle pensa ensuite que cela lui changerait les idées.

Elle monta dans la voiture sale, bourrée de papiers et de livres, qui sentait le vieux tapis de sol. Lopera conduisait avec une lenteur prudente, comme il parlait. Cependant, il semblait très content d'être en compagnie d'Elisa, et il commença à s'animer. Comme c'est le cas de tous les grands timides, son discours se fit soudain disproportionné.

— Qu'est-ce que tu as pensé de ce qu'il a dit au début sur la réalité ? "Les équations sont la réalité"... Eh bien, s'il le dit... Je ne sais pas, je crois que c'est une réduction positiviste très exagérée... Il écarte la possibilité de vérités révélées ou intuitives, qui forment la base, par exemple, des croyances religieuses ou du sens commun... Et c'est une erreur... enfin, j' imagine qu'il dit ça parce qu'il est athée... Mais, sincèrement, je ne crois pas que la foi religieuse soit incompatible avec l'analyse scientifique... Elle se situe à un autre niveau, comme l'affirmait Einstein. Tu ne peux pas... – il s'arrêta à une intersection et attendit que la route fût dégagée avant de poursuivre la marche et le monologue. – Tu ne peux pas transformer tes expériences métaphysiques en réactions chimiques. Ce serait absurde... Heisenberg disait...

Elisa cessa de l'écouter et se borna à regarder la route et à grogner de temps en temps. Mais, soudain, Lopera murmura :

— Moi aussi, je l'ai remarqué. Comment il te traitait, je veux dire.

Elle sentit ses joues brûler et elle eut à nouveau envie de pleurer en se le rappelant.

Blanes avait posé quelques questions en cours, mais il avait choisi pour y répondre quelqu'un qui était situé à deux places d'elle, qui levait la main en même temps qu'elle.

Valente Sharpe.

A un moment donné, il se passa quelque chose. Blanes posa une question et elle fut la seule à lever la main. Cependant, au lieu de lui donner la parole, le scientifique avait encouragé les autres à répondre : "Allons, qu'est-ce qui vous arrive, messieurs ? Vous avez peur de perdre votre titre de diplômés si vous vous trompez ?" Il s'écoula quelques secondes denses, et Blanes visa à nouveau le même endroit. Elisa entendit à nouveau cette voix claire, tranquille, presque amusante, avec un léger accent étranger : "A cette échelle, il n'existe pas de géométrie valable en raison du phénomène d'écume quantique. – Très bien, monsieur Valente."

Valente Sharpe.

Le fait d'avoir été pendant cinq ans d'affilée la meilleure de sa promotion avait exacerbé l'esprit de compétition d'Elisa jusqu'à des extrêmes sauvages. On ne pouvait pas être premier dans le monde scientifique sans le terrible effort déprédateur consistant à éliminer systématiquement ses rivaux. En vertu de quoi, le mépris absurde de Blanes était pour elle une torture insupportable. Elle ne voulait pas montrer son orgueil blessé devant l'un de ses semblables, mais elle avait atteint la limite de ses forces.

— Il m'a donné l'impression de ne même pas me voir, marmotta-t-elle en avalant ses larmes.

— Je crois... qu'il te voit trop, répliqua Lopera. Elle le regarda.

— Je veux dire que... tenta-t-il de s'expliquer. – Je crois que... il t'a vue et il a pensé : "Une fille aussi... aussi... ne peut être, à la fois très..." C'est-à-dire qu'il s'agit d'un préjugé machiste. Peut-être

ignore-t-il que tu as fini première à l'examen. Il ne sait pas comment tu t'appelles. Il pense qu'Elisa Robledo est... Eh bien, qu'elle ne peut pas être comme toi.

— Comment est-ce que je suis ? – Elle ne voulait pas lui poser cette question, mais elle ne se souciait plus d'être cruelle.

— Je suppose que ça n'est pas incompatible... dit Lopera sans répondre, comme s'il parlait tout seul. Bien que génétiquement, ce soit rare... La beauté et l'intelligence, je veux dire... Elles ne sont presque jamais réunies. Même s'il y a des exceptions... Richard Feynman était très beau, non ? C'est ce qu'on dit. Et Ric l'est aussi... à sa manière, n'est-ce pas ? Un peu... non ?

— Ric ?

— Ric Valente, mon ami. Je l'appelle comme ça depuis que je le connais. Tu ne te rappelles pas que je te l'ai montré, hier, à la fête ? Ric Valente...

La seule mention de ce nom avait suffi à faire serrer les dents à Elisa. *Valente Sharpe, Valente Sharpe...* Dans son cerveau, ces noms adoptaient un son mécanique, comme celui de la lame d'une scie électrique réduisant son orgueil en miettes. *Valente Sharpe, Valente Sharpe...*

— Il est lui aussi un peu les deux : séduisant et intelligent, comme toi, poursuit Lopera, en apparence étranger aux émotions d'Elisa. Mais, en plus, il sait... il sait mettre les gens dans sa poche, tu ne t'en es pas rendu compte ? C'est un charmeur de serpents avec les profs... Enfin, avec tout le monde. – Sa gorge émit un gargouillis en guise de rire. (Elisa entendrait le rire de Victor en plus d'une occasion au cours des années à venir, et elle en viendrait à l'apprécier beaucoup, mais en cet instant, il lui répugna.) – Avec les filles aussi. Si, si, aussi... Ouh, bien

sûr que si.

— Tu parles de lui comme si tu n'étais pas son ami.

— Comme si je n'étais pas... ? – Elle crut entendre le bourdonnement du disque dur de Lopera traiter ce banal commentaire. – Bien sûr, que je suis... Enfin, on a été... On s'est connus au collège, et puis on a fait nos études ensemble. Ce qu'il y a, c'est que Ric a obtenu une de ces "superbourses" et qu'il est parti à Oxford, le mec, dans le département de Roger Penrose, et on s'est

perdus de vue... Il a l'intention de retourner en Angleterre quand il aura fini avec Blanes... Si Blanes ne l'emmène pas à Zurich, évidemment.

Le sourire des lèvres charnues de Lopera pour dire cette dernière phrase déplut à Elisa. Ses pensées les plus noires revinrent : elle se sentit complètement abattue, presque exsangue. *Blanes choisira Valente Sharpe, c'est évident.*

— On ne s'était pas vus depuis quatre ans... poursuivit Lopera. Je ne sais pas, je l'ai peut-être trouvé un peu changé... Plus... plus sûr de lui. C'est un génie, il faut le reconnaître, un génie au cube, fils et petit-fils de génies : son père est cryp... cryptographe et travaille à Washington, dans je ne sais quel centre de la sûreté nationale... Sa mère est américaine et enseigne les mathématiques à Baltimore... Elle a été citée l'année dernière à la médaille Fields. – Malgré elle, Elisa fut impressionnée. La médaille Fields était une sorte de prix Nobel de mathématiques qui distinguait chaque année aux États-Unis les meilleurs spécialistes mondiaux. Elle se demanda ce qu'elle éprouverait si elle avait une mère citée à la médaille Fields. En cet instant, la seule chose qu'elle éprouvait, c'était de la rage. – Ils ont divorcé. Et le frère de sa mère...

— Il est prix Nobel de chimie ? – interrompit Elisa en se sentant mesquine. – C'était Niels Bohr ?

Lopera émit à nouveau ce bruit mystérieux qui devait être un rire.

— Non : il est technicien programmeur chez Microsoft en Californie... Ce que je voulais dire, c'est que Ric a appris de chacun d'eux. C'est une éponge, tu sais ? Tu crois qu'il ne t'écoute pas, et il analyse tout ce que tu fais ou dis... C'est une machine... A quelle hauteur de Claudio Coello est-ce que je te dépose ?

Elisa lui dit qu'il n'était pas obligé de la ramener jusque chez elle, mais Lopera insistait. Pris dans les embouteillages du midi madrilène, ils achevèrent rapidement la petite discussion et il resta même du temps pour le silence. Elisa vit sur la boîte à gants, sous des dossiers aux bords cornés, deux livres. Elle lut le titre de l'un d'eux : *Jeux et devinettes mathématiques*. L'autre, volumineux : *Physique et foi. La vérité scientifique et la vérité religieuse*.

Au moment où ils s'engageaient dans la rue Claudio Coello, Lopera sortit de son mutisme pour dire :

— Ric a été supervexé quand il a vu que tu avais été mieux classée que lui à l'épreuve d'admission au cours. – Et il émit à nouveau son bruit-rire.

— Vraiment ?

— Oh oui, c'est un mauvais perdant. Un très mauvais perdant. – Soudain, Lopera changea d'expression : ce fut comme s'il avait pensé à autre chose, quelque chose qu'il n'avait pas envisagé avant cet instant. – Fais attention, ajouta-t-il.

— A quoi ?

— A Ric. Fais très attention.

— Pourquoi ? Il peut influencer le jury de la médaille Fields pour qu'ils ne me la donnent pas ?

Lopera ignore l'ironie.

— Non, il n'aime pas perdre. – Il arrêta la voiture. – C'est la porte de chez toi ?

— Oui, merci. Dis, pourquoi est-ce que tu me dis ça ? Qu'est-ce qu'il peut me faire ?

Il ne la regardait pas. Il regardait droit devant, comme s'il avait continué à conduire.

— Rien. Je voulais juste dire que... il a été surpris que tu arrives première.

— Parce que je suis une fille ? demanda-t-elle avec une fureur glacée. C'est pour ça ?

Victor semblait honteux.

— Peut-être. Il n'a pas l'habitude de... Enfin, d'être deuxième. – Elisa se mordit la langue pour ne pas répondre. *Moi non plus*, pensa-t-elle. Mais ne t'inquiète pas, ajouta-t-il comme s'il essayait de l'encourager, ou de changer de sujet. Je suis sûr que Blanes saura t'apprécier... Il est trop bon pour ne pas apprécier ce qui est bon.

Cette phrase l'adoucit un peu, et elle se réconcilia avec Lopera. Quand elle entra dans l'immeuble, elle pensa qu'elle avait peut-être été un peu grossière envers lui et se retourna pour lui dire au revoir, mais Lopera était déjà parti. Elle resta immobile un instant de

plus, absorbée.

La scène lui avait rappelé l'événement de la veille au soir avec Javier Maldonado. Presque comme un réflexe, elle jeta un coup d'œil dans la rue, mais ne vit personne l'épier. Elle ne découvrit aucun individu aux cheveux et à la moustache grisonnants non plus. *Albert Einstein, bien sûr. En fait, Einstein est le grand-père de Valente, et la nuit dernière il m'épiait.*

Elle sourit et se dirigea vers l'ascenseur. Elle en déduisit qu'il s'était agi d'un hasard. Les hasards pouvaient se produire : les mathématiques leur accordaient même des probabilités. Deux hommes avec une certaine ressemblance physique qui, au cours de la même nuit, la fixaient du regard. Pourquoi pas ? Seul un paranoïaque s'en soucierait.

En montant dans l'ascenseur, elle se rappela l'étrange avertissement de Victor Lopera.

Fais attention à Ric.

C'était absurde. Valente ne faisait pas attention à elle. Ce premier jour de cours, il ne lui avait pas adressé un seul regard.

Le rendez-vous eut lieu le samedi après-midi dans un café qu'elle ne connaissait pas, près de la rue Atocha. "Ça te plaira", lui avait assuré Maldonado.

Et il ne se trompait pas. Il s'agissait d'un endroit tranquille aux murs sombres qui avait des allures de théâtre, principalement en raison d'un rideau rouge situé à côté du comptoir. Elle adora.

Maldonado l'attendait à l'une des rares tables occupées. Elisa ne put nier qu'elle était très contente de le voir après la triste semaine qu'elle avait passée.

— Hier, je t'ai appelée plusieurs fois chez toi, on décrochait et la communication s'interrompait, lui dit Maldonado.

— La ligne était en panne. Elle a été rétablie.

La compagnie du téléphone leur avait dit qu'il s'agissait d'un "défaut du système" mais, d'après Elisa, celle qui avait réellement souffert d'un "défaut du système" c'était sa mère, qui s'était énervée et, de son ton mesuré un peu plus élevé que d'habitude, avait menacé de leur réclamer des dommages et intérêts ("J'ai des clients très importants qui appellent à la maison, figurez-vous..."). On lui assura que ce samedi-là, dans la matinée, on lui enverrait des techniciens pour inspecter les lignes et réparer la panne, ce qu'on fit. Ce n'est qu'alors que Marta Morandé se calma.

Elisa commanda un Coca-Cola *light* tout en voyant, amusée, Maldonado sortir les papiers de son sac à dos.

— Encore le jeu des questions ? plaisanta-t-elle.

— Oui. Tu ne veux pas ? – Elle s'empressa de lui dire que si parce qu'elle avait senti qu'il était sérieux. – Je sais que c'est cassépieds, s'excusa-t-il, mais c'est mon boulot, je n'y peux rien, et je te remercie énormément de me donner un coup de main, ma vieille... Le bon journalisme se fait avec des informations glanées patiemment, ajouta-t-il sur un ton de dignité offensée qui la surprit.

— Bien sûr, excuse-moi... –*J'ai fait une gaffe*, pensait-elle. Mais le sourire presque timide de Maldonado eut la vertu de dissiper

ses remords.

— Non, excuse-moi, toi. Je suis un peu nerveux parce que le cours s'achève et que je dois présenter mon reportage le plus tôt possible.

— Eh bien vas-y, l'encouragea-t-elle, ne perdons pas de temps : demande-moi ce que tu voudras. Je ne veux pas être un problème.

Au début, la tension persista cependant. Il l'interrogeait de façon mécanique sur ses loisirs et elle répondait avec raideur, comme s'il s'était agi d'un examen oral. Elisa comprit qu'ils regrettaient tous deux d'avoir commencé de façon si différente de l'après-midi de la fête. Alors, Maldonado s'intéressa aux sports qu'elle pratiquait, et les choses changèrent. Elisa lui dit qu'elle faisait tout ce qu'elle pouvait, ce qui était vrai : haltères, natation, aérobic... Maldonado l'observa.

— Maintenant, je m'explique ton physique, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il a, mon physique ? demanda-t-elle en souriant.

— C'est un physique parfait pour une physicienne.

— Quel mauvais jeu de mots, tellement prévisible.

— Tu me l'as servi sur un plateau.

Puis ils parlèrent de son enfance. Elle lui raconta qu'elle avait été une fillette solitaire qui dépendait exclusivement de son cerveau pour s'amuser et jouer. Elle n'avait pas d'autre solution, puisque ses parents n'avaient pas voulu avoir d'autres enfants et s'appliquaient plus à développer leurs propres inquiétudes qu'à s'occuper d'elle. Son père ("Il s'appelait comme toi : Javier") était devenu physicien à une époque "encore pire" que la nôtre. Elisa se souvenait de lui comme d'un homme aimable à l'épaisse barbe sombre, mais guère plus. Il avait passé une partie de sa vie en Angleterre et aux États-Unis, à faire des recherches sur l'"interaction faible", le sujet à la mode en physique théorique dans les années soixante-dix : la force qui provoque la désintégration de certains atomes.

— Il a étudié pendant longtemps une chose connue comme "le viol de la symétrie CP par le kaon"... Ne fais pas cette tête, s'il te plaît... – Elisa se mit à rire.

— Non, non, dit Maldonado. J'écoute et j'écris.

— "Kaon", avec un *k*. Elisa désigna la feuille sur laquelle Maldonado prenait des notes.

Elle s'amusait de plus en plus. Malheureusement, elle dut aussi parler de sa mère. Marta Morandé, mûre, séduisante, magnétique, propriétaire et directrice de Piccarda. "*Chez Piccarda tu découvriras ta propre beauté.*"

Elle avait du mal à parler de sa mère et à s'amuser un peu.

— Elle vient d'une famille habituée à l'argent et aux voyages. Je te jure que je me demande encore ce que mon père a pu voir dans un être comme celui-là... Je dois dire que je suis persuadée qu'il... que mon père ne m'aurait pas laissée aussi seule si ma mère avait été un autre genre de personne. Elle disait toujours qu'elle devait profiter de la vie, qu'elle ne pouvait pas rester enfermée du seul fait qu'elle avait épousé une "grosse tête". C'était comme ça qu'elle l'appelait. Parfois, elle le disait devant moi. "Aujourd'hui, la grosse tête va venir." – Maldonado n'écrivait plus. Il l'écoutait très sérieusement. – Je crois que mon père ne voulait pas se compliquer la vie avec un divorce. Et puis, sa famille était très catholique. Il se bornait à regarder ailleurs et à laisser "vivre" ma mère. – Elisa regarda en direction de la table, en souriant. – Je t'avoue que j'ai décidé d'étudier la physique pour contrarier ma mère, qui voulait que je fasse des études de commerce et que je l'aide à diriger son fameux institut de beauté. Tu parles si je l'ai contrariée. Ça lui a fait de la peine. Elle ne m'a plus adressé la parole et, profitant d'une nouvelle absence de mon père, elle s'est tirée pour aller vivre dans une maison de vacances qu'elle possède à Valence. Je suis restée seule à Madrid, avec mes grands-parents paternels. Quand mon père l'a appris, il est rentré et il a dit qu'il ne me laisserait jamais. Je ne l'ai pas cru. Une semaine plus tard, il est parti voir ma mère à Valence pour la convaincre de signer une trêve. A son retour, une voiture particulière conduite par un ivrogne s'est écrasée contre la sienne. Fin de l'histoire. Elle avait froid. Elle frotta ses bras nus. D'un autre côté, ce n'était que du froid, pas un véritable malaise. Il lui semblait bon d'en parler. A qui avait-elle pu raconter tout cela auparavant ?

— Maintenant, j'habite à nouveau avec ma mère, ajouta-t-elle. Mais chacune a son territoire à la maison, et nous essayons de ne pas franchir la frontière.

Maldonado dessinait des cercles sur le papier. Elisa se rendit

compte que la tension initiale menaçait de revenir. Elle décida de changer de ton.

— Mais ne va pas croire, la période que j’ai passée seule à Madrid m’a fait beaucoup de bien : elle m’a permis de mieux connaître mon grand-père, qui était la meilleure personne au monde. Il avait été instituteur et il adorait l’histoire. Il me racontait des anecdotes sur des civilisations anciennes et me montrait des illustrations dans les livres...

Le sujet semblait intéresser Maldonado, qui recommença à prendre des notes.

— Tu aimes l’histoire ? demanda-t-il.

— Grâce à mon grand-père, beaucoup. Bien que je n’y connaisse pas grand-chose.

— Quelle est ton époque préférée ?

— Je ne sais pas... – Elisa réfléchit. – Les anciennes civilisations me fascinent : les Egyptiens, les Grecs, les Romains... Mon grand-père aimait beaucoup la Rome impériale... Tu commences à penser à ces gens, qui ont laissé tant de traces et ont disparu pour toujours...

— Et alors ?

— Je ne sais pas. Ça m’attire.

— Le passé t’attire ?

— Comme tout le monde. C’est... comme quelque chose que nous avons perdu pour toujours, non ?

— Au fait, dit Maldonado comme s’il s’agissait d’un point sur lequel il avait oublié de l’interroger, on n’a pas parlé de tes convictions religieuses... Tu crois en Dieu, Elisa ?

— Non. Je t’ai dit que la famille de mon père était très catholique, mais mon grand-père a eu l’intelligence de ne pas m’accabler avec ça : il m’a transmis des valeurs, simplement. Je n’ai jamais cru en Dieu, pas même lorsque j’étais enfant. Et maintenant... tu vas trouver ça bizarre, mais je me considère plus comme chrétienne que comme croyante... Je crois au fait d’aider les autres, au sacrifice, à la liberté, à presque tout ce que prêchait le Christ, mais pas en Dieu.

— Pourquoi est-ce que je devrais trouver ça bizarre ?

— Ça a l'air bizarre, non ?

— Tu ne crois pas que Jésus-Christ était le fils de Dieu ?

— Absolument pas. Et je te dirai que je ne crois pas en Dieu. Ce que je crois, c'est que Jésus-Christ était un homme très bon et très courageux qui a su transmettre des valeurs...

— Comme ton grand-père.

— Oui. Mais il a eu moins de chance que mon grand-père. On l'a tué pour ses idées. Ça, j'y crois : mourir pour nos idées. Maldonado écrivait. Soudain, elle pensa que ces questions si spécifiques devaient obéir à un motif personnel qui n'avait rien à voir avec le questionnaire. Elle faillit le lui dire quand elle le vit ranger son stylo.

— J'ai fini, dit Maldonado. On fait un tour ?

Ils marchèrent jusqu'à la Puerta del Sol. En ce premier samedi de juillet, la nuit était chaude et les gens recouvraient la place en sortant des grands magasins qui commençaient à fermer. Après un instant de silence, pendant lequel elle joua à être plus intéressée à esquiver la foule et à contempler la statue de Carlos III qu'à parler, elle entendit Maldonado.

— Et avec Blanes, comment ça se passe ?

C'était la question qu'elle redoutait. Pour être sincère, elle aurait dû répondre que son orgueil était non seulement blessé mais dans le coma, abandonné dans une UVI² des profondeurs de sa personnalité. Elle n'essayait plus de se détacher, elle ne levait même plus la main, quelle que fût la question. Elle se contentait d'écouter et d'apprendre. En revanche, Valente Sharpe (avec qui elle n'avait pas encore échangé un seul regard) se distinguait de plus en plus. Ses camarades avaient commencé à lui poser des questions à lui aussi, comme s'il s'était agi de Blanes lui-même ou de son bras droit. Et, s'il ne l'était pas encore, il était en passe de le devenir, parce que Blanes sollicitait parfois son intervention : "Vous n'avez rien à dire, Valente ?" Et Valente Sharpe répondait avec une glorieuse exactitude.

Elle pensait parfois que ce qu'elle ressentait était de l'envie. *Mais non : ce que je ressens, c'est un vide. Je me suis dégonflée. C'est comme si je m'étais préparée pour un marathon très difficile et qu'on ne me laissait pas concourir.* Il était évident que Blanes avait déjà décidé

qui l'accompagnerait à Zurich. Il ne lui restait plus qu' à tenter d'en apprendre le plus possible sur cette belle théorie et à penser à autre chose pour son avenir professionnel.

Elle se demanda si elle devait raconter tout cela à Maldonado, mais elle décida qu'elle lui avait déjà dit assez de choses pour ce soir.

— Bien, répondit-elle, c'est un excellent professeur.

— Tu veux toujours faire ta thèse avec lui ?

Elle hésita avant de répondre. Un "oui" très enthousiaste serait revenu à mentir, un "non" tranchant n'aurait pas été exact non plus. Les émotions, pensait Elisa, étaient très similaires à l'incertitude quantique.

— Bien sûr, répondit-elle. – Comme ça, avec une certaine froideur. Et elle laissa en suspens ses véritables désirs.

Ils avaient traversé la place à proximité de l'ours et de l'arbousier³. Maldonado lui demanda de s'arrêter chez un glacier pour y satisfaire l'une de ses rares – ce fut le terme qu'il employa – "faiblesses" : un esquimau aux amandes. Elle s'amusa du ton d'enfant entêté qu'il prit en l'achetant, mais encore plus du plaisir évident avec lequel il le dévora. Pendant qu'il savourait la friandise, là, immobile, sur la place, Maldonado lui proposa d'aller dîner dans un restaurant chinois. Elisa accepta immédiatement, ravie qu'il ne considérât pas la soirée comme terminée.

A cet instant, par pur hasard, elle remarqua l'homme.

Il était debout devant l'entrée du glacier. Il avait les cheveux poivre et sel et une moustache grisâtre. Il tenait une gaufre dans la main et y mordait de temps en temps. *Il ressemblait moins au deuxième qu'au premier.* En fait, on aurait dit un frère de l'homme de la fête. Peut-être s'agissait-il – elle ne pouvait écarter cette hypothèse – de l'homme de la fête habillé différemment.

Mais non, elle se trompait. Elle s'apercevait maintenant que celui-ci avait les cheveux tout frisés et qu'il était plus mince. Il s'agissait d'un autre individu.

Fugitivement, elle pensa : *Pas de problème, ça n'a rien d'étrange. C'est quelqu'un qui ressemble aux autres et qui me regarde aussi.* Mais ce fut comme si les portes de sa logique s'étaient ouvertes brusquement et que les pensées irrationnelles s'infiltraient en elle,

cassant tout avec fracas, comme des invités drogués à la cocaïne. *Trois hommes différents et semblables. Trois hommes qui m'observent.*

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Maldonado. Elle ne pouvait plus faire semblant. Elle devait lui dire quelque chose.

— Cet homme.

— Quel homme ?

Quand Maldonado tourna la tête, l'homme s'essuyait les mains avec une serviette et ne regardait plus Elisa.

— Celui qui est devant le glacier, en polo bleu marine. Il me regardait d'un drôle d'air... – Elle détestait l'idée que Maldonado pensât qu'elle avait des visions, mais elle ne pouvait plus s'arrêter. – Et il ressemble beaucoup à un autre homme que j'ai vu l'après-midi de la fête à Alighieri, et qui m'observait aussi... C'est peut-être le même.

— Vraiment ? demanda Maldonado.

A cet instant, l'homme fit demi-tour et s'éloigna vers la rue Alcalà.

— Je ne sais pas, c'était comme s'il m'épiait... – Elle essaya de rire de ses propres paroles, mais elle découvrit qu'elle ne pouvait pas. Maldonado ne rit pas lui non plus. – Je me trompe peut-être...

Il suggéra d'aller dans un bar tranquille et d'en parler. Mais il n'y avait aucun bar tranquille à proximité et Elisa était trop crispée pour marcher longtemps. Ils optèrent pour le restaurant chinois où ils comptaient dîner ; il n'y avait pas encore trop de monde.

— Maintenant, raconte-moi en détail ce qui t'est arrivé l'autre soir, dit Maldonado quand ils s'assirent à une table à l'écart. Il écouta avec attention puis il lui demanda la description la plus précise possible de l'homme de l'école. Mais il l'interrompit avant qu'elle eût fini. – Attends, ça me dit quelque chose. Les cheveux poivre et sel, la moustache... Il s'appelle Espalza, c'est un professeur de statistique d'Alighieri. J'ai suivi certains de ses séminaires sur la sociologie statistique, mais je le connais surtout en tant que membre de l'Association des professeurs, moi je faisais partie de l'Association des élèves... – Il fit une pause et adopta l'expression malicieuse qu'elle aimait. – Il est divorcé, et il a la réputation d'un vieux dragueur. Il regarde comme ça toutes les étudiantes mignonnes. Tu as dû lui taper dans l'œil...

Soudain, elle eut envie de rire.

— Tu sais ce qui m'est arrivé, le même soir ? Quand tu m'as déposée devant chez moi, j'ai découvert un autre homme avec une moustache qui me regardait... – Maldonado ouvrit les yeux d'un air comique. – Et celui d'aujourd'hui portait également une moustache !

— Une... conspiration de moustachus ! murmura-t-il sur un ton inquiet. J'ai compris !

Elisa éclata de rire. Comment avait-elle pu être aussi stupide ? Il n'y avait qu'une explication : la fin de l'année scolaire et le début très éprouvant du cours de Blanes avaient mis ses nerfs à rude épreuve. Elle continua à rire, jusqu'aux larmes. Soudain, elle vit Maldonado changer d'expression tout en regardant quelque chose derrière elle.

— Mon Dieu ! fit-il sur un ton terrifié. Le garçon ! – Elisa se retourna en essuyant ses larmes. Le garçon était asiatique mais (chose rare parmi ses compatriotes, pensa Elisa) une épaisse moustache noire lui barrait le visage. Maldonado lui serra le bras. – Un autre moustachu ! Pire encore : un Chinois *moustachu* !

— S'il te plaît... ! – Elle se remit à rire. – Arrête !

— Allons-nous-en, vite ! murmurait Maldonado. Nous sommes cernés !

Elisa dut se cacher derrière sa serviette quand le serveur s'approcha.

Quand elle arriva chez elle ce soir-là, Elisa s'amusait encore en se rappelant ce qui s'était passé.

Javier Maldonado était génial. Génial, avec des majuscules. Pendant la soirée, il l'avait fait rire aux éclats avec des anecdotes sur ses professeurs et ses camarades, y compris Espalza et sa tendance à draguer tout ce qui était jeune avec une poitrine. En entendant ces banalités, Elisa avait eu l'impression de respirer de l'air pur après avoir passé trop de temps à plonger dans un océan de livres et d'équations. Et, cerise sur le gâteau, quand elle eut envie de rentrer, il sembla lire dans ses pensées et lui obéit à l'instant. Il n'était pas venu en voiture, mais il l'accompagna jusqu'au métro Retiro. Son visage de "méchant" resta comme imprimé dans la mémoire d'Elisa lorsqu'elle

descendit du wagon, et se manifesta à plusieurs reprises pendant qu'elle se dirigeait vers la porte de son immeuble.

Elle décida qu'elle ne pouvait pas considérer avoir beaucoup progressé dans sa relation avec Maldonado, mais un peu. Elle possédait une certaine expérience, ce n'était pas une oie blanche. L'un des avantages de sa solitude tenait au fait qu'elle avait toujours dû se débrouiller seule. Elle était déjà sortie avec quelques garçons, surtout au début de ses études, et elle croyait savoir ce qui leur plaisait et ce qui ne leur plaisait pas. Avec Maldonado, c'était une amitié, mais ça avançait.

Sa maison était sombre et silencieuse. Quand elle alluma la lumière dans le vestibule, elle vit un mot de sa mère collé dans l'encadrement de la porte. "JE NE RENTRE PAS CE SOIR. LA FILLE QUI S'OCCUPE DU MÉNAGE T'A LAISSÉ LE DÎNER DANS LE FRIGO." "La fille" était une robuste Roumaine de quarante-cinq ans, mais sa mère appelait comme ça toutes ses femmes de ménage. Elle alluma la lumière du salon en se demandant pourquoi sa mère devait toujours l'informer de l'évidence : tous les week-ends, Marta Morandé s'absentait, on l'annonçait même dans les échos de la société, et elle ne rentrait parfois pas avant le lundi. De nombreux messieurs l'invitaient à passer le samedi dans leurs luxueuses demeures. Elle haussa les épaules : ce que faisait sa mère ne l'intéressait pas.

Elle éteignit la lumière du séjour et alluma celle du long couloir. Elle savait qu'il n'y avait personne : "la fille" ne travaillait pas le dimanche et elle en profitait pour aller le samedi soir chez sa sœur, qui louait un appartement en dehors de la ville. C'étaient les soirées préférées d'Elisa, sans la présence assommante de sa mère ou de la bonne qui rôdait. Elle avait la maison tout entière pour elle.

Elle tourna au coin du couloir et se dirigea vers sa chambre. Elle se rappela soudain la "conspiration des moustachus" et rit toute seule. *Maintenant, il doit y en avoir un qui m'attend dans ma chambre. Ou caché sous le lit.*

Elle ouvrit la porte. Pas de moustachus à l'horizon. Elle entra et ferma derrière elle. En réfléchissant, elle poussa le loquet.

Sa chambre était son réduit, sa forteresse, le lieu où elle travaillait et vivait. Elle avait affronté plusieurs fois sa mère pour l'empêcher d'y mettre le nez. Il y avait long-temps qu'elle y faisait elle-même le ménage, son lit, et qu'elle changeait les draps. Elle ne voulait laisser personne fouiller dans son monde.

Elle ôta son jean, le jeta par terre, se déchaussa et alluma l'ordinateur. Elle en profiterait pour lire les messages de son courrier électronique, qui étaient restés bloqués depuis la veille en raison de la panne téléphonique.

Pendant qu'elle ouvrait son courrier, elle se demanda si elle allait faire quelque chose ce soir. Elle ne travaillerait pas, c'était sûr, elle était très fatiguée, mais elle ne voulait pas se coucher tout de suite. Peut-être allait-elle ouvrir un de ses dossiers de photos érotiques ou "chatter" ou ouvrir une page "spéciale". Le sexe électronique avait été pour elle la solution la plus rapide et aseptisée pendant la longue période hivernale de ses études. Cette nuit, cependant, elle n'en éprouvait guère le besoin.

Elle avait deux messages non lus. Le premier provenait d'une revue électronique de mathématiques. Le deuxième n'avait pas d'"Objet" et affichait le symbole indiquant la présence d'une pièce jointe. Elle ne reconnut pas l'expéditeur :

mercurio0013emercuryfriend.net

Ça sentait le virus à des kilomètres. Elle décida de ne pas l'ouvrir, le sélectionna et appuya sur la touche "Supprimer".

Alors l'écran de son ordinateur s'éteignit.

L'espace d'un instant, elle pensa que les plombs avaient sauté, mais elle s'aperçut que la lampe de bureau était restée allumée. Elle allait se baisser pour vérifier le branchement quand l'écran se ralluma soudain et une photo le recouvrit. Deux secondes plus tard, elle fut remplacée par une nouvelle. Puis il en arriva d'autres.

Elisa resta bouche bée.

C'étaient des dessins en noir et blanc réalisés à l'ancienne, comme par un artiste du début du siècle précédent. La thématique était la même : des hommes et des femmes nus avec d'autres hommes ou femmes assis sur leur dos, les chevauchant. Sous chaque image, la même phrase, en majuscules rouges : "ÇA TE PLAÎT ?"

Elle contempla ce défilé sans rien pouvoir faire pour l'éviter : les touches ne lui obéissaient pas, l'ordinateur fonctionnait tout seul.

Les salauds. Elle était sûre que, d'une certaine façon et malgré toutes ses précautions, on avait introduit un virus dans son système. Soudain, elle se figea.

Les images avaient disparu, laissant la place à un écran noir sur lequel se détachaient, comme de grandes griffures, des majuscules rouges. Elle put lire parfaitement la phrase, avant qu'un nouveau clin d'œil ne l'envoyât dans les limbes de l'informatique et que n'apparût la page de son courrier normal.

Le message avait été effacé. C'était comme s'il n'avait jamais existé.

Elle se rappela les derniers mots et secoua la tête.

Ça ne peut pas me concerner. Ce n'est que de la publicité.

Les mots disaient :

ILS TE SURVEILLENT.

Le mardi suivant, elle reçut à nouveau des nouvelles de "mercuryfriend". Cela ne lui servit à rien de paramétrer son courrier électronique pour bloquer les messages de l'expéditeur. Elle éteignit l'ordinateur, mais lorsqu'elle relança le système le message s'ouvrit automatiquement et des figures similaires et des mots identiques apparurent, même s'il ne s'agissait plus de dessins du début du siècle précédent mais d'œuvres tirées du monde graphique moderne : corps rehaussés à l'aérographe ou reproductions informatiques en trois dimensions. Toujours des hommes et des femmes qui marchaient ou couraient, avec des harnais et des bottes, supportant le poids d'une autre silhouette sur leurs épaules. Elisa cessa de les contempler.

Elle eut une idée. Elle chercha sur Internet la page de "mercuryfriend.net". Elle ne fut pas surprise de constater que son accès n'était pas limité et qu'elle se chargeait instantanément. Sur un épouvantable fond violet criard étincelèrent des bandeaux publicitaires, des publicités électroniques de bars et de clubs aux noms les plus pittoresques – *Abbadon*, *Galimatias*, *Euclide*, *Mister X*, *Scorpio* – qui promettaient des spectacles nocturnes très spéciaux, des escorts des deux sexes ou des échanges de couples.

Ainsi donc, c'était tout. Comme elle l'avait supposé, il s'agissait de publicité. D'une façon ou d'une autre, elle avait fourni son adresse électronique à ces porcs, et maintenant ils la bombardaient. Elle allait devoir trouver un moyen de se débarrasser d'eux, peut-être en changeant d'adresse, mais elle était soulagée de constater qu'il n'y avait rien de personnel dans les messages.

Avec le clan des Moustachus aussi elle avait fait la paix. Depuis que Maldonado l'avait rassurée, elle n'y pensait plus. Ou presque. Parfois, elle ne pouvait s'empêcher de frissonner légèrement quand elle voyait dans la rue un homme aux cheveux et à la moustache poivre et sel. De temps en temps, elle les repérait même de très loin. Elle comprenait que son cerveau, de façon inconsciente, les recherchait. Mais elle n'en surprit aucun en train de l'observer ou de la suivre, et à la fin de la semaine elle avait déjà oublié ça aussi, ou du moins elle avait relativisé la question.

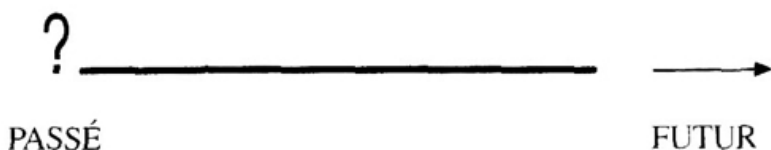
Elle avait d'autres sujets de réflexion.

Le vendredi, elle décida de changer la donne au cours de Blanes.

— Comment pensez-vous qu'on puisse résoudre ça ?

Blanes désignait l'une des équations, libellée de son écriture serrée et concise. Mais Elisa et les autres élèves étaient capables de lire ces symboles comme s'il s'agissait d'un texte en espagnol, et ils savaient qu'ils désignaient la Question fondamentale de la théorie : "Comment identifier et isoler de très fines cordes de temps à une seule *extrémité* ?"

C'était un sujet délirant. Sur le plan mathématique, on démontrait que les cordes de temps manquaient de *l'une des deux extrémités*. Pour employer une comparaison, Blanes dessina une ligne au tableau et demanda à ses élèves d'imaginer que c'était un bout de fil isolé sur une table : l'un des bouts serait le "futur" et l'autre le "passé". Le fil se déplacerait vers le "futur", ce qu'il indiqua au moyen d'une flèche. Il ne pouvait le faire autrement, puisque, d'après les résultats des équations, l'extrémité "passé", le bout opposé, l'autre pointe du fil, simplement, n'existait pas (c'était la fameuse explication de la raison pour laquelle le temps bougeait dans une seule direction, qui avait valu une telle célébrité à Blanes). Blanes le représenta en dessinant un point d'interrogation : il n'y avait aucune extrémité isolée à pouvoir identifier comme "passé".



Cependant, le plus incroyable, ce qui faisait voler en éclats toute tentative d'appliquer la logique, c'était ça : bien qu'il lui manquât une extrémité, la corde de temps *n'était pas infinie*.

L'extrémité "passé" possédait une fin, mais cette fin *n'était pas une extrémité*.

Ce paradoxe produisait un malaise agréable en Elisa. Il lui arrivait la même chose chaque fois qu'elle apercevait un scintillement de l'étrangeté du monde. Comment était-il possible que la réalité fût faite, dans son intimité limitée, de folies semblables de cordes avec des extrémités *qui n'étaient pas des extrémités* ?

En tout cas, elle croyait connaître la réponse à la question que formulait Blanes. Elle n'eut même pas besoin de l'écrire dans son cahier : elle l'avait déjà développée chez elle et les conclusions flottaient dans sa tête.

En avalant sa salive, mais sûre d'elle, elle décida d'affronter le risque.

Vingt paires d'yeux étaient fixées sur le tableau, mais une seule main se leva immédiatement.

Celle de Valente Sharpe.

— Racontez-nous, Valente, sourit Blanes.

— S'il existait des boucles dans les segments intermédiaires de chaque corde, nous pourrions les identifier moyennant des quantités discrètes d'énergie. Voire les isoler, si l'énergie était suffisante pour séparer les boucles. C'est-à-dire... – suivit un flux torrentiel de langage mathématique.

Il y eut un silence quand l'explication prit fin. La classe entière, y compris Blanes, semblait stupéfaite.

Ce n'était pas Valente qui avait répondu. Telle une marionnette de ventriloque, le jeune homme avait ouvert la bouche pour parler, mais une autre voix avait pris la parole à deux places de distance sur sa gauche, l'interrompant.

Tous regardèrent Elisa, qui ne regardait que Blanes. Elle pouvait entendre les battements de son cœur et elle avait les joues en feu, comme si au lieu d'équations elle avait murmuré des mots d'amour. Elle attendit les conséquences pendant qu'elle supportait ces paupières mi-closes fixées sur elle (la manière typique de regarder de Blanes, qui lui rappelait celle du vieil acteur hollywoodien Robert Mitchum) avec un calme qu'elle avait personnellement du mal à concevoir. Toutefois, ce qui dans d'autres situations constituait son principal défaut, son caractère passionné lui servait maintenant d'avantage : elle croyait avoir raison, et pensait se battre pour ça quel que fût l'adversaire.

— Je ne crois pas vous avoir vue demander la parole, mademoiselle... fit Blanes d'une voix aussi inexpressive que son visage, mais empreinte d'une certaine dureté. Le silence s'épaissit.

Robledo, répliqua Elisa. Et vous ne m'avez pas vue demander

la parole parce que je ne l'ai pas demandée. Je la réclame depuis plus d'une semaine et vous ne semblez pas me voir, c'est pour cela que j'ai préféré parler.

Les cous se tournaient alternativement vers Blanes et Elisa, avec autant d'empressement que s'ils avaient vu deux grands joueurs de tennis disputer les dernières secondes d'un set décisif. Alors Blanes se tourna à nouveau vers Valente et sourit.

— Racontez-nous, Valente, demanda-t-il à nouveau.

Avec sa minceur notoire et la pâleur anguleuse de sa peau, comme une statue de glace assise à un pupitre, Valente répondit immédiatement, d'une voix claire et nette.

En contemplant son profil émacié, Elisa admira un simple détail : bien que Valente eût répondu *la même chose* qu'elle, il le fit d'une manière particulière, en d'autres termes en donnant l'impression que c'était ce qu'il avait souhaité dire dès le début, sans tenir compte du tout de sa réponse à elle, faisant même une légère erreur de variables que Blanes s'empressa de corriger. *Il défend son truc, comme moi*, pensa-t-elle, satisfaite. *Nous sommes à égalité, Valente Sharpe.*

Quand Valente eut fini son exposé, Blanes dit : "Très bien. Merci." Puis il baissa la tête et observa un espace entre ses pieds.

— Ceci est un cours destiné à des diplômés en physique théorique, ajouta-t-il doucement de sa voix rauque. C'est-à-dire à des personnes adultes. Si l'un d'entre vous souhaite manifester une autre réaction infantile, je lui demanderai de le faire ailleurs qu'ici, s'il vous plaît. Ne l'oubliez pas. – Et, relevant la tête, non pas en direction de Valente ou d'Elisa mais de toute la classe, il précisa, sur le même ton : Hormis cela, la solution proposée par Mlle Robledo est exacte et brillante.

Elisa frissonna. *Il mentionne mon nom seulement parce que j'ai été la première à le dire.* Elle se rappela une phrase de l'un de ses professeurs d'optique : "En science, tu peux te permettre d'être un salaud, mais tu dois essayer de l'être *avant* les autres." Cependant, elle n'en éprouva pas de plaisir particulier, ni même de joie. Au contraire, une amère vague de honte l'anéantit.

Elle observa du coin de l'œil le profil impassible de Valente Sharpe, qui ne la regardait jamais, et elle se sentit misérable. *Félicitations, Elisa : aujourd'hui, tu as été la première salope.*

Elle baissa la tête et dissimula ses larmes derrière sa main.

Elle était si étourdie par ce qui s'était passé qu'elle s'inquiéta à peine de trouver un nouveau message de "mercuryfriend" en arrivant chez elle. Comme elle savait qu'elle aurait beau faire, la pièce jointe s'afficherait à l'écran, elle l'ouvrit telle quelle. Les images commencèrent à défiler.

Elle allait en détourner le regard quand elle remarqua la différence.

D'autres figures s'étaient mêlées aux figures érotiques : un homme marchant courbé sous le poids d'une pierre entre les omoplates, un soldat en uniforme de la Première Guerre mondiale portant sur son dos une jeune fille sur une chaise, un danseur juché sur les épaules d'un autre... A la fin, en lettres rouges sur fond noir, apparut une phrase nouvelle et énigmatique : "SI TU ES QUI TU CROIS ÊTRE, TU LE SAURAS."

Sur quoi la publicité portait-elle ? Elisa haussa les épaules sans comprendre et éteignit l'ordinateur, bien qu'une idée très vague la maintînt immobile face à l'écran quelques secondes de plus.

Elle décida qu'il s'agissait d'un détail banal (une chose qu'elle avait oubliée et qu'elle luttait pour se rappeler). Elle finirait bien par s'en souvenir.

Elle se déshabilla et prit une longue douche chaude qui acheva de la détendre. Quand elle sortit de la salle de bains, elle avait déjà oublié tout ce qui se rapportait au message et elle ne pensait qu'à ce qui s'était passé en cours. Elle se sentait aiguillonnée par le mépris que Blanes lui témoignait. *Tu ne veux pas de bouillon ? Trois tasses.* Sans même penser à s'habiller, elle étala la serviette sur le lit, s'étendit dessus avec ses notes et ses livres et se mit à effectuer certains calculs auxquels elle avait pensé pour un travail qu'elle devait remettre.

Il ne restait plus que cinq jours avant la fin du cours. Avec la dernière séance, un symposium international de deux jours avait été programmé au palais des congrès auquel assisteraient certains des meilleurs théoriciens du monde, comme Stephen Hawking ou Blanes lui-même. D'ici là, chaque élève devrait avoir remis une étude sur les solutions possibles aux problèmes que posait la théorie du "séquoia".

Elisa mit à l'épreuve une idée nouvelle. Les résultats ne

semblaient pas clairs, mais le simple fait d'avoir un chemin à parcourir lui rendit son calme.

Malheureusement, elle ne tarda pas à le perdre.

Cela se passa quand elle alla manger. A cet instant, elle tomba sur sa mère, qui se faisait un devoir de lui rendre la vie encore plus difficile.

— Tiens. Je pensais que tu n'étais pas encore rentrée. Comme tu vas dans ta chambre et que tu ne te soucies même pas de venir dire bonjour...

— Eh bien tu vois. Je suis rentrée.

Elles s'étaient croisées dans le couloir. Sa mère, impeccablement habillée et coiffée, sentait cette sorte de parfum dont les publicités occupaient une page entière dans les magazines de mode et montraient presque toujours des femmes nues. Elisa, de son côté, avait passé un vieux peignoir et savait à quoi elle ressemblait, invariablement : à un épouvantail. Elle supposa que sa mère allait lui faire une réflexion, et elle ne se trompait pas.

— Tu pourrais au moins mettre un pyjama et te coiffer un peu. Tu n'as pas encore mangé ?

— Non.

Elle se dirigea pieds nus vers la cuisine et pensa à temps à fermer son peignoir quand elle vit "la fille". Les plats, recouverts d'un film plastique, étaient, comme toujours, artistiquement présentés. Ainsi l'exigeait Marta Morandé, baronne de *Piccarda*. Elisa s'était lassée de demander des choses simples qu'elle aurait pu manger avec les doigts, pour aller plus vite, mais s'opposer aux décisions maternelles revenait à se taper la tête contre les murs. Cette fois, il y avait du risotto. Elle mangea jusqu'à ce que la sensation gênante qu'elle avait dans l'estomac disparût. Soudain, elle fut assaillie par une autre idée, et elle se mit à jouer avec la fourchette et à boire de l'eau assise dans la cuisine, allongeant ses longues jambes, nues et brunes, pendant que son cerveau assaillait à nouveau les équations inexpugnables depuis divers angles. Elle eut à peine conscience que sa mère était entrée dans la cuisine et elle ne s'en aperçut que lorsque sa voix la tira de ses réflexions.

— — ... une personne très sympathique. Elle dit que le fils de son amie était à l'université avec toi. Nous avons beaucoup parlé de

toi.

Elle adressa à sa mère un regard complètement vide.

– Quoi ?

— Son nom ne te dira rien. C'est une nouvelle cliente, et elle a beaucoup, beaucoup de relations... – Marta Morandé fit une pause pour ingérer les pilules amincissantes qu'elle prenait avec un verre d'eau minérale. – Elle m'a dit : "Vous êtes la mère de cette jeune fille ? Eh bien, on raconte que c'est un génie." Même si ça te gêne, je dois te dire que j'ai fait plein de compliments sur toi. Mais c'était facile, pour moi, parce que la dame bavait d'admiration devant toi : elle voulait savoir ce que ça faisait de vivre avec un génie des maths...

— Je vois. Elle avait tout de suite compris pourquoi sa mère était si heureuse. La réussite d'Elisa ne lui plaisait que lorsqu'elle pouvait s'en vanter au salon, devant une "nouvelle *cliente*" avec "beaucoup, beaucoup de relations". Et, en y réfléchissant bien, pourquoi pouvait-on dire "une cliente" et, en revanche, pas "une génie" ?

— "Et en plus, elle est ravissante, d'après ce qu'on m'a raconté", m'a-t-elle dit. Et je lui ai répondu : "Oui, c'est la fille parfaite."

— Tu pourrais éviter de faire de l'ironie.

Penchée devant le frigo ouvert, Marta Morandé se retourna pour la regarder.

— Eh bien, pour être sincère...

— Non, s'il te plaît, ne le sois pas.

— Je peux dire quelque chose ? – Elisa ne répondit pas. Sa mère se leva en la regardant fixement. – Quand on me parle de toi en termes si élogieux, comme aujourd'hui, je me sens fière, oui, mais je ne peux m'empêcher de penser à comment ça serait si, en plus d'être parfaite, tu t'efforçais de le paraître...

— Tu es déjà là pour ça, répliqua Elisa. Tu es... Comment dit ce livre de psychologie religieuse que tu lis ? *La vertu incarnée* ? Je ne compte pas empiéter sur ton terrain.

Mais Marta Morandé poursuivit, comme si elle n'avait pas

entendu :

— Pendant que j'entendais les merveilles que me racontait cette dame sur toi, je me disais : "Que penserait-elle si elle savait à quel point ma fille profite peu de tout..." Elle m'a même dit que, sans doute, les propositions de travail allaient pleuvoir, maintenant que tu as fini tes études...

Elle se tint sur ses gardes. C'était un terrain glissant et qui conduisait inéluctablement au marais d'une amère discussion. Elle savait que sa mère désirait que ses études "servent" à quelque chose, la voir occuper un poste dans une entreprise. La théorie n'avait pas sa place dans la mentalité de Marta Morandé.

— Où est-ce que tu vas ?

Elisa, qui avait amorcé la retraite, ne s'arrêta pas.

— J'ai des choses à faire. Elle poussa les portes battantes et sortit de la cuisine en entendant :

— Moi aussi, j'ai des choses à faire et, tu vois, de temps en temps je perds mon temps avec toi.

— C'est ton problème.

Elle traversa le séjour en courant presque. En s'apprêtant à sortir par l'autre porte elle tomba sur "la fille" et prit conscience que son peignoir était ouvert, mais elle ne s'en soucia pas. Elle entendit le bruit des talons derrière elle et décida de l'affronter à nouveau dans le couloir.

— Laisse-moi tranquille, tu veux ?

— Bien sûr, répliqua froidement sa mère. C'est ce que je désire le plus en ce monde. Mais tu dois toi aussi penser à me laisser tranquille...

— Je te jure que j'essaie.

— ... et pendant que nous ne pouvons pas nous laisser tranquilles mutuellement, je te rappelle que tu vis chez moi et que tu dois respecter mes règles.

— Bien sûr, comme tu veux. – C'était inutile : elle n'avait ni la force, ni l'envie de se battre. Elle fit demi-tour, mais elle s'arrêta en

l'entendant encore.

— Les gens auraient sûrement une opinion différente de toi s'ils savaient la vérité !

— Dis-la-moi, la défia-t-elle.

— Tu es une gamine, dit sa mère sans s'énervier. Elle n'élevait jamais la voix : Elisa savait qu'elle excellait au calcul mathématique, mais pour ce qui était de celui des émotions, personne ne valait Marta Morandé. Tu as vingt-trois ans et tu es encore une gamine qui ne se soucie pas de son apparence, ni de trouver un travail stable, ni d'avoir des rapports avec d'autres personnes...

Une gamine. Ces mots lui firent l'effet d'un coup de poing dans le ventre. *Le moins qu'on puisse attendre d'une gamine, c'est qu'elle ait des réactions infantiles en classe.*

— Tu veux que je te paie un loyer ? murmura-t-elle en serrant les dents.

Sa mère se tut un instant. Mais elle répliqua avec un calme parfait :

— Tu sais qu'il ne s'agit pas de ça. Tu sais que je souhaite seulement que tu vives dans le monde, Elisa. Et tu apprendras tôt ou tard que le monde ce n'est pas rester couchée dans cette porcherie qui te sert de chambre pour y étudier les mathématiques, ou te promener à demi nue dans la maison en mangeant...

Elle claqua la porte en imposant le silence à cette voix inflexible.

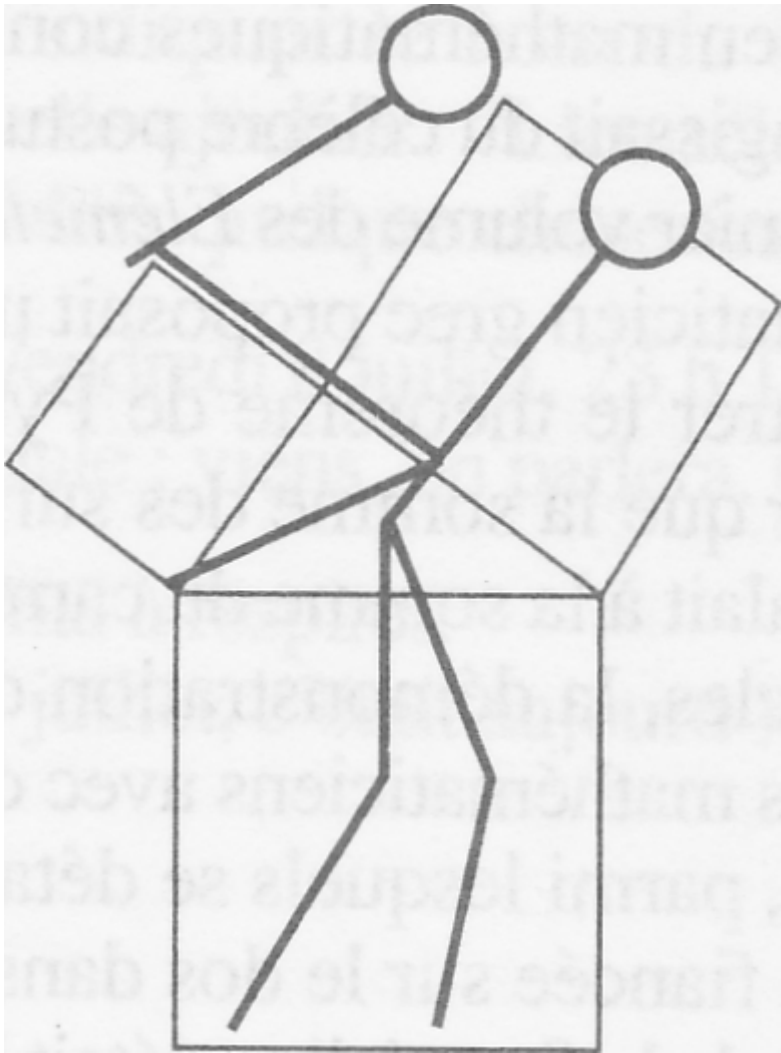
Elle passa un temps indéterminé appuyée contre la porte, comme si sa mère avait eu l'intention de l'enfoncer d'une poussée. Mais ce qu'elle entendit, ce furent les luxueux talons s'éloigner, se perdant dans l'infini. Elle observa alors les papiers et les livres couverts d'équations et étalés sur son lit et elle se calma un peu. Le simple fait de les voir la détendait.

Soudain, elle les regarda, absorbée.

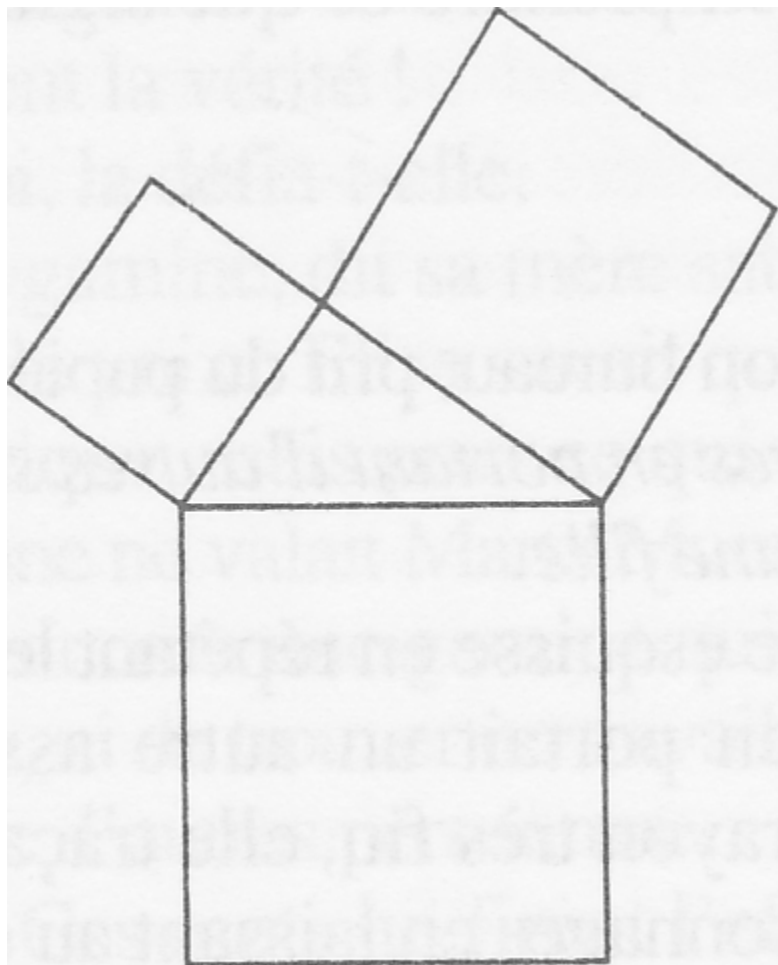
Elle croyait comprendre ce que signifiaient ces messages.

Elle s'assit à son bureau, prit du papier, une règle et un crayon. *Des figures en portant d'autres sur leurs épaules. Le soldat et la jeune fille.*

Elle réalisa une esquisse en répétant le même schéma : un personnage en portait un autre assis sur son dos. Alors, avec un crayon très fin, elle traça trois carrés qui cernaient les personnages en laissant au centre un espace triangulaire. Elle contempla le résultat.



Avec une gomme neuve elle effaçait soigneusement les personnages en essayant de modifier le moins possible les lignes qu'elle avait tracées au-dessous. Enfin, elle compléta les segments qu'elle avait effacés sans le vouloir.



Tout étudiant en mathématiques connaissait bien ce diagramme. Il s'agissait du célèbre postulat numéro quarante-sept du premier volume des *Éléments* d'Euclide, où le génial mathématicien grec proposait une manière élégante de démontrer le théorème de Pythagore. Il était facile de prouver que la somme des surfaces des carrés supérieurs équivalait à la somme du carré inférieur.

Au fil des siècles, la démonstration d'Euclide s'était répandue chez les mathématiciens avec des dessins symboliques allusifs, parmi lesquels se détachait celui d'un soldat portant sa fiancée sur le dos dans une chaise : ce dessin, la "chaise de la fiancée" – c'était le nom qu'on lui donnait –, lui avait fourni la clé. Elle comprit que le reste des figures avait dû être tiré d'un livre d'art en rapport avec les mathématiques (pas avec l'érotisme !). Elle se rappela même avoir vu un livre de ce genre un jour.

"Si tu es qui tu crois être, tu le sauras."

Elle frissonna. Ce qu'elle imaginait pouvait-il être certain ?

Seule une personne qui possédait de solides connaissances en mathématiques aurait établi un tel rapport entre les figures. L'expéditeur anonyme voulait dire que seul quelqu'un comme elle aurait été capable de trouver la solution. La conclusion lui sembla évidente.

Le message m'est destiné.

Mais qu'est-ce que cela signifiait ?

Euclide.

Le vertige de cette nouvelle idée et les possibilités qu'elle renfermait l'étourdirent.

Elle alluma l'ordinateur, ouvrit le navigateur et alla sur la toile. Elle accéda à la page de mercuryfriend.net et examina la liste des annonces de bars et de clubs.

Elle resta bouche bée.

L'annonce du club *Euclide* était en apparence comme les autres. Elle indiquait le nom du local en grosses lettres rouges et elle ajoutait : "Lieu sélect pour une rencontre intime." Mais quelque chose était écrit dessous :

Vendredi 8 juillet, 23 h 15

Réception spéciale : viens, on parlera. Ça te concerne.

Elle avait du mal à respirer.

Le vendredi 8 juillet, c'était aujourd'hui.

— J'ignorais que tu sortais ce soir, dit sa mère qui feuilletait une revue devant la télévision, en l'observant pardessus ses lunettes de lecture.

— J'ai rendez-vous avec un ami, mentit-elle. Ou peut-être pas.

Elle ne le savait pas encore.

— L'étudiant en journalisme ?

— Oui.

— Je suis contente pour toi. Tu dois voir du monde.

Elisa était surprise. La semaine précédente, elle avait fait un commentaire sur Javier Maldonado, une phrase banale au milieu des longs silences qui surgissaient entre elles. Elle avait cru que sa mère ne l'avait même pas écoutée, mais elle constatait aujourd'hui à quel point elle se trompait. Cet intérêt maternel précis l'intrigua : elle avait toujours supposé qu'aucune des deux ne se souciait de ce que faisait l'autre, ni avec qui. *Peu importe, de toute façon, c'est aussi un mensonge.* Elle l'entendit encore dire autre chose (peut-être : "Amuse-toi bien") pendant qu'elle ouvrait la porte donnant sur la rue. Elle sourit devant cette dernière politesse, car elle ignorait comment elle allait "s'amuser", et même où elle se rendait précisément.

Parce que le club *Euclide* n'existait pas.

L'adresse, une petite rue dans Chueca, était exacte, mais elle n'avait pu trouver dans aucun guide général ou spécialisé de références sur un bar ou un club de ce nom à cette adresse ou à une autre dans Madrid. Paradoxalement, lorsqu'elle l'avait constaté, cela avait renforcé sa confiance dans le rendez-vous présumé.

Son raisonnement était le suivant : si le local avait été authentique, l'accumulation de coïncidences – le message, la page web, le nom de code "Euclide", l'existence du club – aurait été extrêmement suspecte. Mais le fait qu'il ne figurait pas dans les guides éveilla sa curiosité, d'autant plus lorsqu'elle constata que les autres noms, eux, correspondaient à des lieux réels. Cela signifiait peut-être

simplement que tout cela était une plaisanterie. Ou indiquait peut-être que son expéditeur anonyme avait conçu un plan habile avec le nom d'Euclide pour l'attirer dans un lieu précis à une heure déterminée. Mais pourquoi ? Qui cela pouvait-il être et que voulait-il ?

Quand elle sortit de la station de métro de Chueca dans l'air chaud de la ville, et qu'elle se trouva dans le vacarme de jeunes, de métissages et de sons qui occupaient le moindre recoin, elle ne put se défendre d'une certaine inquiétude. C'était une sensation qui ne reposait sur rien de concret (parce qu'elle n'attendait ni ne redoutait rien de concret), mais qui produisit dans son dos, sous le T-shirt et le fin gilet qu'elle portait, un léger fourmillement. Elle se réjouit que son allure, complétée par un jean déchiré, n'attirât pas particulièrement l'œil dans cet endroit.

L'adresse correspondait à l'extrémité d'une des petites rues qui partaient de la place, et elle était encadrée par deux porches. Il s'agissait d'un bar, un club ou les deux, mais il ne s'appelait pas *Euclide*. Il manquait des lettres à son véritable nom au néon, mais Elisa ne s'y intéressa pas. Ce qui retint son attention fut son aspect : deux portes à battants sombres, en verre opaque. Cela n'avait, en outre, pas l'air d'une cachette secrète, d'un tripot clandestin destiné à attirer, moyennant des subterfuges mathématiques, des jeunes filles diplômées en physique théorique pour les soumettre à de cruelles vexations. Les gens entraient et sortaient, les *Chemical Brothers* résonnaient dans les profondeurs, il ne semblait pas y avoir de gorilles pour contrôler la clientèle. A sa montre, il était 23 h 10. Elle décida d'entrer.

Il y avait un escalier en angle. En le dépassant, on obtenait une vue d'ensemble acceptable. La salle, pas très spacieuse, était bondée, de sorte qu'elle paraissait encore plus petite. Les seules lumières existantes se concentraient sur un comptoir dans le fond et elles étaient rouges, ce qui faisait que dans les zones les plus éloignées on n'apercevait que des moitiés de cheveux, de bras, de cuisses et de dos rougeoyants. La musique résonnait de telle sorte qu'Elisa était sûre que, si elle s'interrompait brusquement, les oreilles de tous continueraient à bourdonner pendant des heures. Au moins l'air conditionné avait-il un certain entêtement à travailler à la puissance maximale. *Que dois-je faire d'autre, monsieur Euclide ?*

Elle finit de descendre et rejoignit les ombres. Avancer sans toucher ni être touché demandait des efforts. Le rendez-vous est peut-être au comptoir. Elle s'y rendit sans se soucier d'utiliser les mains pour écarter les gens.

Soudain, quelqu'un utilisa les siennes sur elle. Une étreinte de fer sur son bras.

— Viens ! – Elle entendit cette voix. – Vite !

La surprise l'étourdit, mais elle obéit.

Tout se transforma alors en une rapide succession d'images. Ils se dirigèrent au fond du local, là où se trouvaient les toilettes, montèrent un autre escalier, plus étroit que celui de l'entrée, et accédèrent à un petit couloir donnant sur une porte. Celle-ci était pourvue d'une barre d'ouverture et d'un groom au-dessus duquel se détachait l'écriteau "Exit". Quand ils l'atteignirent, il appuya sur la barre et l'ouvrit de quelques millimètres. Il observa à l'extérieur, la referma. Puis il se retourna vers elle.

Elisa, qui l'avait suivi comme tenue en laisse, se demanda ce qui allait se passer. Étant donné les circonstances, elle s'attendait à tout. Mais la question qu'elle entendit dépassa toutes ses prévisions. Elle crut avoir mal entendu.

— Mon téléphone portable ?

— Oui. Tu l'as sur toi ?

— Oui, bien sûr...

— Passe-le-moi.

Bouche bée, elle introduisit la main dans la poche de son jean. Elle l'avait à peine sorti qu'il le lui arracha.

— Reste ici et regarde-moi.

Elle tint la porte pendant qu'il sortait. Elle se pencha juste le temps de le voir traverser l'étroite rue et (elle eut du mal à le croire) jeter son portable dans une poubelle fixée à un poteau. Puis il rentra et ferma la porte.

— Tu as bien vu où je l'ai mis ?

— Oui, mais que... ?

Il posa un index sur ses lèvres.

— Chut. Ils ne vont pas tarder.

Pendant la pause qui suivit, elle le regarda et il regarda la rue.

— Ils arrivent, dit-il soudain. – Il avait baissé la voix jusqu'à en faire un murmure. Approche-toi lentement. – Elle éprouva à nouveau la nécessité de lui obéir, bien que ce qu'elle désirât le moins fût de s'approcher. – Regarde.

A travers la fente de la porte, tout ce qu'elle parvint à voir fut une voiture au moteur rugissant qui traversait la rue à ce moment et, sur le trottoir d'en face, un homme introduire la main dans la poubelle. Une autre voiture passa, puis une autre. Quand son champ visuel fut libre, elle put constater que l'homme avait sorti un objet et le nettoyait avec des secousses qui révélaient un certain mécontentement. Elle n'eut pas besoin de forcer le regard : il s'agissait de son portable, sans aucun doute ; l'homme l'avait ouvert, dégageant la petite lumière bleue familière de l'écran. C'était un type inconnu, chauve, portant une chemise à manches courtes et (presque à sa surprise) sans moustache.

Soudain, l'homme tourna la tête vers eux. Tout s'obscurcit à nouveau.

— On ne veut pas qu'ils nous voient, non ? lui dit-il à l'oreille après avoir refermé la porte. Ça gâcherait un joli plan... – Alors il sourit d'une façon qui mit Elisa mal à l'aise. – Je devrais vérifier si tu portes d'autres micros sur toi... Peut-être cachés sous tes vêtements, ou dans un recoin de ton anatomie... Mais j'aurai le temps de pratiquer un examen plus complet cette nuit.

Elle ne répondit pas. Elle ne savait pas ce qui l'impressionnait le plus : le type qu'elle venait de voir récupérer son portable dans la poubelle ou sa présence à lui, ses incroyables yeux bleu-vert, si froids et inquiétants, et sa voix teintée de cet accent moqueur. Mais quand il lui donna un nouvel ordre, elle lui obéit immédiatement.

— Allons-y, dit Valente Sharpe.

— Comment quelqu'un a-t-il pu placer un... émetteur dans mon portable ?

— Tu es sûre de ne l'avoir oublié nulle part ? Ou de ne l'avoir

prêté à personne ne serait-ce qu'un instant ?

— Complètement sûre.

— Tu as eu un objet qui est tombé en panne récemment ? Le grille-pain ? La télévision ? Quelque chose qui nécessite la visite d'un technicien ?

— Non, je... – Alors elle se souvint. – La ligne téléphonique. La semaine dernière, ils sont venus la réparer.

— Et tu étais à la maison, bien sûr. Et ton portable devait être dans ta chambre.

— Mais ils n'ont pas mis longtemps... Ils...

— Oh, sourit Ric Valente. – Ils ont même eu le temps de placer des micros sous la cuvette des toilettes, je t'assure. Ils peuvent être maladroits, mais comme ils font toujours la même chose, ils ont acquis une certaine habileté.

Ils étaient arrivés place d'Espagne. Valente tourna en direction de la rue Ferraz. Il conduisait lentement, sans s'impatiser devant les embouteillages du vendredi soir. Il avait dit à Elisa que la voiture dans laquelle ils se trouvaient était "sûre" (une amie la lui avait prêtée pour la soirée), mais il ajouta que la dernière chose qu'il souhaitait, c'était de se faire arrêter et contrôler par la police. Elisa l'écoutait en pensant que, après tout ce qui s'était passé et ce qu'elle entendait, l'éventualité d'une amende n'avait aucune importance. Son cerveau était un nœud gordien de doutes. Elle regardait parfois le profil d'oiseau de proie de Valente en se demandant s'il n'était pas fou. Il sembla s'en apercevoir.

— Je comprends que tu aies du mal à le croire, ma petite. Je vais voir si je peux te donner d'autres preuves. Tu as senti que des personnes semblables qui attireraient l'attention te suivaient ? Je ne sais pas, des roux, des policiers, des balayeurs...

La question la laissa sans voix. Elle eut l'impression de sortir de ce qu'elle pensait n'avoir été qu'un cauchemar

et dont quelqu'un lui prouvait qu'il s'agissait de la réalité. Quand elle eut fini de parler des hommes à la moustache grise, elle vit Valente partir d'un rire creux tout en freinant devant un feu rouge.

— Avec moi, c'étaient des mendiants. En argot, on appelle ça

des "leurres perturbateurs". Ce ne sont pas eux qui te surveillent réellement. En fait, leur mission consiste justement en le contraire : que tu les remarques. Dans les films, il est fréquent que le héros s'aperçoive que le type qui feint de lire le journal ou l'homme qui attend l'autobus l'épie, mais dans la vie réelle tu ne vois que les "leurres". Je sais de quoi je parle, ajouta-t-il, et il tourna son visage crayeux vers elle. Mon père est un spécialiste des questions de sécurité. Il dit que l'usage de "leurres" est purement psychologique : si tu crois que des hommes avec une moustache grise te surveillent, ton cerveau cherchera de façon inconsciente des types de ce genre et écartera tous ceux qui ne présenteront pas cette caractéristique. Ensuite, tu es convaincue qu'il s'agit d'une paranoïa, tu baisses la garde et d'autres détails étranges ne retiennent pas autant ton attention. Et, pendant ce temps, les vrais espions se régalaient avec toi. Cependant, aujourd'hui, je suppose qu'on les a semés.

Elisa était impressionnée. Ce que Valente lui racontait correspondait *exactement* à ce qu'elle avait vécu ces derniers jours. Elle allait poser une autre question quand elle sentit que la voiture s'arrêtait. Valente s'était garé rapidement devant un conteneur. Il se mit alors à descendre la rue à pied, vers la rue Pintor Rosales. Elle s'adapta à son pas, encore étourdie. Elle ignorait vers où ils se dirigeaient (elle l'avait déjà demandé une fois sans obtenir de réponse, et elle avait trop d'incertitudes de taille en attente pour répéter la question), mais elle le suivit sans protester en essayant d'emboîter mentalement les fantastiques pièces de cette énigme.

— Tu dis qu'on nous surveille... Mais qui ? Et pourquoi ?

— Je ne le sais pas précisément. – Valente marchait les mains dans les poches et plongé dans un calme apparent, mais Elisa trouvait qu'il allait très vite, comme si la tranquille exactitude de ses pas constituait pour elle une autre forme de rapidité. – Tu as entendu parler d'ÉCHELON ?

— Ça me dit quelque chose. J'ai lu un article là-dessus il y a quelque temps. C'est une sorte de... système de surveillance internationale, non ?

— C'est le système de surveillance le plus important au monde, ma chère. Mon père a travaillé pour eux, c'est pour cette raison que je le connais bien. Tu savais que tout ce que tu dis au téléphone, achètes par carte bancaire, ou cherches sur Internet, est enregistré, examiné et filtré par des ordinateurs ? Chacun d'entre nous, chaque citoyen de chaque pays, est étudié par ÉCHELON avec un soin directement

proportionnel à notre degré de dangerosité présumée. Si les ordinateurs décident que nous sommes dignes d'intérêt, ils nous épinglent avec une punaise rouge et commencent à nous passer sérieusement au peigne fin : leurres, micros... Tout le tremblement. C'est ça ÉCHELON, le Big Brother du monde. Surveillons nos fesses, disent-ils, histoire de ne pas les poser sur du verre brisé. Le 11 septembre et le 11 mars nous ont tous laissés comme Adam et Eve au Paradis : à poil et sous surveillance. Cependant, ÉCHELON appartient aux AngloSaxons, en particulier aux États-Unis. Mais mon père m'a raconté il y a longtemps que, en Europe, quelque chose de ce genre s'est créé, un système de surveillance qui utilise des tactiques semblables à celles d'ÉCHELON. Ce sont peut-être eux.

— Je t'entends et j'ai l'impression... Excuse-moi, mais... Pourquoi nous surveilleraient-ils, ÉCHELON ou un autre, nous deux... toi et moi ?

— Je ne sais pas. C'est ce que je voudrais vérifier avec ton aide. Mais j'ai un doute.

— Lequel ?

— Qu'on nous surveille parce qu'on est les premiers du cours de Blanes.

Elisa ne put s'empêcher de rire. Il était vrai que les étudiants en physique de haut niveau avaient leurs bizarreries, mais chez Valente, cela semblait excessif.

— Tu déconnes, dit-elle.

Valente s'arrêta soudain sur le trottoir et la regarda. Il était habillé, comme souvent, de façon voyante : jean blanc et pull ivoire avec un col si large que l'une de ses épaules osseuses était à découvert. Ses cheveux couleur de paille lui tombaient sur les yeux. Elle perçut une légère irritation dans ses paroles.

— Ecoute, ma vieille : j'ai organisé cette rencontre avec beaucoup de précautions. Ça fait une semaine que je t'envoie ces petits dessins en pensant que tu seras assez maligne pour capter le message, d'accord ? Si tu ne me crois toujours pas, c'est ton problème. Je ne perdrai pas plus de temps avec toi.

Il fit un tour complet sur lui-même, leva le poing et frappa contre une porte. Elisa pensa que la vie auprès de Valente Sharpe devait être tout sauf ennuyeuse. La porte s'ouvrit, révélant la

pénombre d'un couloir et les traits sombres d'un homme. Valente franchit le seuil et se tourna vers elle.

— Si tu veux entrer, c'est maintenant. Sinon, va te faire foutre.

— Entrer ? – Elisa regarda dans l'obscurité. Les yeux de l'homme au teint olivâtre l'observaient avec un brillant étrange. – Où ça ?

— Chez moi. – Valente sourit. – Je regrette que ce soit l'entrée de service. Tu es toujours là ? Très bien. – Et il se retourna vers l'homme. – Ferme-lui la porte au nez, Faouzi.

Le lourd panneau en bois résonna devant elle. Mais il se rouvrit presque immédiatement et le visage amusé de Valente apparut.

— Au fait, tu as déjà répondu au questionnaire ? Comment te l'ont-ils fait remplir, à toi ? C'était le garçon qui t'a parlé le soir de la fête ? Qui a-t-il dit être ? Un journaliste ? Un étudiant ? Un admirateur ?

Et, cette fois, oui. Cette fois, ce fut comme s'il lui avait fourni la pièce manquante, celle qu'elle cherchait inconsciemment depuis le début, et l'image complète se révélait à elle sans obstacles.

Une image exacte, évidente, terrifiante.

Soudain, Valente éclata de rire. Il faisait plus de bruit que le sourire lui-même, qui se contentait de montrer fugitivement le palais et le larynx, pendant que ses yeux se rétrécissaient.

— A voir la tête d'idiote que tu fais, on dirait que... ! Ne me dis pas que ce garçon te plaisait ! – Elisa restait toute raide, sans cligner des yeux, sans même respirer. Valente sembla s'animer soudain : comme si l'expression de la jeune fille l'avait réjoui. – Incroyable, tu es plus stupide que je ne le croyais... Tu es peut-être bonne en maths, mais pour les relations sociales tu es aussi subtile qu'une vache, n'est-ce pas, ma chère ? Quelle grosse déception. Pour tous les deux. – Il fit mine de refermer la porte. – Tu entres, oui ou non ?

Elle resta immobile.

L'endroit était étrange et désagréable, comme son propriétaire. La première impression fut la bonne : on n'aurait pas dit une maison mais un immeuble d'habitations. Valente le lui confirma tandis qu'ils gravissaient un escalier en pierre qui, à n'en pas douter, était d'origine :

— Mon oncle a acheté tous les appartements. Certains appartenaient à son père et d'autres à sa sœur et à son cousin. Il a fait des travaux. Maintenant il a plus d'espace qu'il n'en a besoin. – Et il ajouta : – Pas moi, en revanche.

Elisa se demandait de combien d'espace Valente estimait avoir besoin. Elle pensait que dans cet alvéole humide et sombre situé en plein Madrid pouvaient tenir, largement, trois appartements entiers comme celui de sa mère. Mais, en le suivant dans l'escalier, une chose était claire pour elle : elle n'aurait jamais vécu là, au milieu des ombres, avec cette odeur de travaux récents et de moisissure.

De quelque part au premier étage lui parvint une voix de fantôme famélique. Elle gémissait un seul mot, différent chaque fois. Elisa déchiffra : "Astarté", "Vénus", "Aphrodite". Ni Valente ni son domestique (il s'appelait Faouzi, ou du moins était-ce ainsi que l'avait appelé Valente) ne semblaient s'en apercevoir, mais en arrivant sur le premier palier, Faouzi, qui les précédait, s'arrêta et ouvrit une porte. Pendant qu'elle traversait le couloir vers la deuxième volée de marches, Elisa ne put s'empêcher de regarder par cette porte. Elle vit une partie d'une pièce qui semblait immense et un homme en pyjama assis à côté d'une lampe. Le domestique s'approcha de lui et lui parla avec un fort accent marocain. "Qu'est-ce qui vous arrive aujourd'hui ? Pourquoi toutes ces plaintes ?" "Kali." "Oui, d'accord, d'accord."

— C'est mon oncle, le frère de mon père, dit Ric Valente en montant les marches deux à deux. Il était philologue, et la démence lui fait répéter des noms de déesses. J'attends qu'il meure. La maison lui appartient, je ne possède qu'un étage. Quand mon oncle mourra, je l'aurai tout à moi : c'est décidé comme ça. Il ne reconnaît personne, il ne sait pas qui je suis et ne se soucie de rien. Sa mort sera donc un soulagement pour tout le monde.

Il avait dit ça sur un ton indifférent, sans cesser de grimper l'escalier. Non seulement ses paroles, qu'elle considéra immédiatement

comme cruelles, mais la froideur avec laquelle il les avait prononcées déplurent profondément à Elisa. Elle se rappela l'avertissement de Victor (fais attention à Ric), mais elle avait déjà décidé un peu avant, lorsqu'il l'insultait sur le pas de la porte, qu'elle ne reculerait pas : elle désirait savoir ce que Valente allait lui raconter.

La taille de la maison la laissait sans voix. Le palier sur lequel ils se trouvaient, et qui semblait être le dernier, s'ouvrait sur une antichambre avec deux portes en vis-à-vis, et, en ligne droite, un couloir qui distribuait d'autres portes. Il y avait une odeur différente à cet étage, celle du bois et des livres. Les lumières étaient des appliques à intensité réglable et il était évident que toute la zone avait été rafraîchie récemment.

— C'est... c'est ton étage ? demanda-t-elle.

— Tout entier.

Elle aurait aimé qu'il lui montrât cet extravagant musée, mais les règles de la politesse ne semblaient pas avoir été créées pour Ricardo Valente. Elle le vit avancer dans le couloir labyrinthique et s'arrêter au bout, la main sur la poignée d'une porte. Soudain, il sembla se raviser : il ouvrit des doubles portes du côté opposé et introduisit le bras pour allumer les lumières.

— C'est mon quartier général. Il y a un lit et une table, mais ce n'est pas ma chambre ni mon séjour, juste l'endroit où je me distrais.

Elisa pensa que cette chambre était, à elle seule, la plus vaste garçonnière qu'elle eût vue de sa vie. Elle avait beau être habituée aux luxes domestiques de sa mère, il devint évident pour elle que Valente et sa famille se situaient à un autre niveau. En fait, ce qu'elle avait devant elle était un immense duplex aux murs blancs artistiquement partagé par une colonne et des escaliers qui conduisaient à une plate forme avec un lit, sans cloisons de séparation. En bas, livres, haut-parleurs, revues, deux appareils photographiques, deux curieux décors (l'un avec des rideaux rouges et l'autre avec un écran blanc) et plusieurs projecteurs de studio de photo.

— C'est génial, dit-elle. Mais Valente était déjà parti.

Elle s'éloigna sur la pointe des pieds de ce Saint des saints, comme si elle avait craint de faire du bruit, et pénétra dans la pièce qu'il avait désignée au début.

— Assieds-toi, lui indiqua-(ordonna)-t-il, pointant un canapé bleu.

C'était une pièce de taille normale avec un ordinateur portable allumé sur un petit bureau. Il y avait des tableaux encadrés, pour la plupart des portraits en noir et blanc. Elle reconnut quelques-uns des Très Grands : Albert Einstein, Erwin Schrödinger, Werner Heisenberg, Stephen Hawking et un tout jeune Richard Feynman. Mais le cadre le plus grand et le plus voyant se trouvait juste devant elle, sur l'ordinateur, et il était d'un autre genre : un dessin en couleurs d'un homme en costume-cravate caressant une femme entièrement nue. La grimace sur le visage de la femme indiquait que la situation n'était pas du tout agréable pour elle, mais elle ne pouvait sans doute pas faire grand-chose pour l'éviter en raison des cordes qui retenaient ses bras derrière son dos.

Elisa pensa que si Valente percevait ses expressions depuis qu'elle était entrée dans cette maison, il ne faisait rien pour le montrer. Il s'était assis devant son ordinateur, mais il fit pivoter la chaise pour s'adresser à elle.

— Cette pièce est sûre, dit-il. –Je veux dire qu'ils n'y ont pas installé de micros. En fait, je n'en ai repéré aucun dans la maison, mais ils ont placé un émetteur dans mon portable et ils ont mis mon téléphone sur écoute, alors je préfère parler ici. L'excuse qu'ils ont utilisée avec moi, c'est une panne d'électricité. J'ai fermé cette pièce à double tour, donné des instructions à Faouzi et, quand ils sont venus, nous les avons convaincus qu'il s'agissait d'un débarras sans prises électriques. Et j'ai quelques surprises : tu vois cet appareil qui ressemble à une radio, dans ce coin ? C'est un détecteur de micros. Il capte des fréquences allant de cinquante mégahertz à trois gigas. Aujourd'hui, on vend ce genre de choses sur Internet. La lumière verte indique qu'on peut parler tranquillement. – Il appuya son menton anguleux sur ses mains croisées et sourit. – On devrait décider ce qu'on va faire, ma chère.

— J'ai encore quelques questions, dit-elle. Elle se sentait irritée et anxieuse, non seulement en raison de tout ce qu'il lui avait raconté, mais à cause de la perte de son portable, qu'elle commençait à regretter (bien qu'il n'y eût même pas fait allusion). – Comment t'es-tu débrouillé pour entrer en contact avec moi et pourquoi m'as-tu choisie moi ?

— Bon. Je vais te raconter mon expérience. Ils m'ont fait remplir le questionnaire à Oxford, et c'est la première chose qui a

éveillé mes soupçons. Ils m'ont dit que c'était une "formalité indispensable" pour assister au cours de Blanes. Quand je suis arrivé à Madrid, j'ai commencé à voir des mendiants qui semblaient m'épier, et puis il y a eu la panne d'électricité... Mais il y a une chose que j'oublie : quelques semaines plus tôt, plusieurs universités américaines avaient téléphoné à mes parents pour leur poser des questions sur moi sous le prétexte que je les "intéressais". Il ne t'est rien arrivé de semblable ? Personne n'a demandé des choses sur ta vie ou ton caractère à quelqu'un de ton entourage ?

— Une cliente de ma mère, se rappela Elisa, en pâlisant.
"Avec beaucoup, beaucoup de relations." – Elle me l'a dit aujourd'hui.

Valente fit un geste de la tête, comme si elle avait été une élève appliquée.

— Mon père m'avait déjà parlé de tout ça. C'est très connu, comme truc, même si je n'ai jamais pensé qu'ils s'en serviraient avec moi... Alors j'ai fait une déduction simple . ces choses m'arrivaient depuis que j'avais décidé de m'inscrire au cours de Blanes ; donc, la surveillance avait un rapport avec ce cours. Mais quand j'ai parlé à Vicky... Oh, pardon. – Il fit une moue d'enfant repentant et corrigea : – Mon ami Victor Lopera... Tu le connais, je crois. On est amis depuis l'enfance et j'ai une grande confiance en lui... Mais ne l'appelle pas Vicky, parce que ça le fout dans une colère incroyable. Quand je lui ai demandé, il m'a dit qu'on ne lui avait pas fait remplir de questionnaire. Cela m'intriguait de savoir si j'étais le seul à être soumis à cette surveillance, et l'étape suivante logique consista à penser à toi, qui avais obtenu... à peu près la même place que moi à l'épreuve. – Elle pensa en l'entendant que Valente Sharpe oubliait les quatre centièmes, mais elle ne dit rien. – Je t'ai observée à la fête d'Alighieri en train de parler avec ce type, et cela a levé tous mes doutes. Mais je ne pouvais pas arriver et te demander comme ça : "Dis, on te surveille ?" Je devais te le prouver, parce que j'étais sûr que tu étais une brebis innocente et que tu n'allais pas me croire directement. J'ai écarté toute forme normale de communication...

Il fit une pause. Il s'était levé et dirigé dans un coin. Il y avait là un petit lavabo, un robinet et un verre. A cet instant, il ouvrit le robinet et plaça le verre dessous.

— Je n'ai que de l'eau à te proposer et un seul verre pour deux, dit-il. Je suis un très mauvais hôte. J'espère que ça ne te dérange pas de boire après moi.

— Je ne veux rien, merci, dit Elisa. Elle commençait à avoir chaud et ôta son gilet, se retrouvant avec le T-shirt sans manches qu'elle portait en dessous. Elle remarqua son regard fugace pendant qu'il buvait. Puis elle le vit regagner son siège et poursuivre.

— Alors j'ai pensé à un truc que m'avait appris mon père : "Quand tu voudras envoyer un message codé, utilise la pornographie", me disait-il. Il assurait que seuls les ignorants envoient des messages secrets dans des courriers peu voyants. Dans le monde où il évolue, le "peu voyant" est plus voyant que tout. Mais les gens ne se posent pas tellement de questions sur de la propagande porno. Et c'est ce que j'ai fait, mais j'ai misé sur deux tableaux. J'ai supposé que certaines images fondées sur le diagramme d'Euclide pouvaient ressembler à des dessins pervers pour toute personne qui ne posséderait pas de connaissances mathématiques. Quant à la publicité et à la page de "mercuryfriend", c'étaient des détails anecdotiques. Et aussi la façon d'entrer dans ton ordinateur.

— Entrer dans mon ordinateur ?

— La chose la plus simple du monde, répliqua Valente en se grattant sous une aisselle. Tu as un firewall qui date de l'époque de la calculatrice à manivelle, ma petite. Et puis je me considère comme un bon hacker, et j'ai fait mes premiers pas dans la création de virus.

Malgré l'admiration croissante qu'elle éprouvait pour l'ingéniosité de ce plan, Elisa ne put s'empêcher de se sentir très mal à l'aise. Alors c'est ça : fouiller dans mes affaires ne lui pose aucun problème et il veut que je le sache.

— Et pourquoi me prévenir ? Qu'est-ce que ça pouvait te faire que je sache moi aussi qu'on me surveille ?

— Oh, je voulais te connaître. – Valente adopta un air sérieux. – Je te trouve très intéressante, comme presque tout le monde... Oui, admit-il après avoir réfléchi un instant, je suis sûr que tu intéresses aussi Blanes, bien que ce soit toujours moi qu'il interroge... On ne voit pas souvent des nanas en physique avancée, encore moins à Oxford qu'à Madrid, crois-moi, et encore moins comme toi. Je veux dire que je n'en avais jamais vu aucune qui, en plus de tes connaissances, possède cette bouche de suceuse professionnelle et les seins et le cul que tu as.

Bien que l'oreille d'Elisa ait parfaitement capté les derniers mots, son cerveau tarda à traiter l'information : Valente les avait

prononcés sur le même ton que le reste, un ton presque hypnotique. Des yeux couleur d'eau stagnante, globuleux, sur ce visage si émacié et décharné, accentuaient le malaise. Quand elle réalisa enfin ce qu'il avait dit, elle ne sut que répliquer. L'espace d'un instant, elle se sentit paralysée, comme la femme entravée du tableau. Elle imagina que certaines personnes, comme certains serpents, possédaient ce pouvoir sur d'autres.

Parallèlement, il fut clair pour elle qu'il souhaitait l'offusquer, et elle en déduisit que si elle réagissait devant cette vulgarité elle faciliterait son triomphe. Elle décida d'attendre une occasion.

— Je parle sérieusement, poursuivait-il. Tu es vachement séduisante. Mais bizarre aussi, non ? Comme moi. J'ai une théorie pour expliquer ça. Je crois que c'est organique. Les physiciens géniaux ont toujours souffert de pathologies, reconnais-le. Un cerveau d'Homo sapiens ne peut aborder les profondeurs du monde quantique ou relativiste sans subir de sérieuses altérations.

Il se leva à nouveau et désigna les portraits au fur et à mesure qu'il les mentionnait.

— Schrödinger, un obsédé sexuel : il a découvert l'équation de l'onde en baisant avec l'une de ses maîtresses. Einstein, un psychopathe : il a abandonné sa première femme et ses enfants et en a épousé une autre, et quand elle est morte, il a dit qu'il se sentait mieux parce que ça lui permettait de travailler tranquillement. Heisenberg, un pronazi : il a collaboré activement à la fabrication d'une bombe à hydrogène pour son Führer. Bohr, un névrosé malade obsédé par la figure d'Einstein. Newton, un sujet médiocre et abject capable même de falsifier des documents pour faire du tort à ses détracteurs. Blanes, un misogyne perturbé : tu as vu comment il te traite... ? Je suppose qu'il se branle en pensant à sa mère et à sa sœur... Je pourrais te donner des exemples pendant des heures. J'ai lu leurs vies à tous, y compris la mienne. – Il sourit. – Oui, je tiens un journal depuis mes cinq ans, où je note tout avec une grande précision. J'aime réfléchir à ma vie. Je te jure que nous sommes tous pareils : nous sommes issus de bonnes familles (certains sont des aristocrates, comme De Broglie), nous avons un don inné pour réduire la nature à de pures mathématiques et nous sommes bizarres, pas uniquement sur le plan mental : sur le plan physique également. Par exemple, je suis dolichocéphale, comme toi. Je veux dire que nous avons la tête en forme de concombre, comme Schrödinger et Einstein. Bien que pour ce qui est du corps, je ressemble plus à Heisenberg. Je ne plaisante pas, je crois que c'est génétique. Et toi... Eh bien, je ne

sais pas à qui tu ressembles avec cette anatomie, je dois dire. J'aimerais te voir sans tes vêtements. Tes seins sont curieux : un peu en forme de concombre eux aussi. On pourrait les appeler "dolichoseins". Je voudrais voir tes mamelons. Tu peux enlever tes vêtements ?

Elisa se surprit elle-même à se demander si elle allait accepter. La façon de parler de Valente était comme une radiation : on ne s'apercevait de rien et on en avait déjà subi les effets.

— Non, merci, dit-elle. – Qu'est-ce qu'il y a d'autre de bizarre chez nous ?

— Peut-être aussi nos familles, dit-il, et il se rassit. Mes parents ont divorcé. Ma mère voulait même me tuer. Avorter, je veux dire. Papa a fini par la convaincre de m'avoir et mon oncle et ma tante se sont chargés de mon éducation : je suis venu à Madrid et j'ai longtemps vécu dans cette maison avant de partir à Oxford, bien que, ne va pas croire, j'aie passé un certain temps avec chacun de mes géniteurs. – Il découvrit ses canines dans un large sourire. – Il se trouve que, une fois résolu le problème de vivre loin d'eux, mon père et ma mère ont découvert qu'ils m'aimaient. Disons que je m'entends bien avec les deux. Et toi, parle-moi de ta vie.

— Pourquoi est-ce que tu me le demandes, puisque tu le sais ? répliqua-t-elle. Valente partit d'un éclat de rire rauque.

— Je sais certaines choses, reconnut-il : que tu es la fille de Javier Robledo, que ton père est mort dans un accident de la circulation... Ce que les revues disent de toi.

Elle décida de changer de sujet.

— Tu parlais tout à l'heure de faire quelque chose. Pourquoi est-ce qu'on ne va pas voir la police ? On a des preuves qu'on est surveillés.

— Tu ne piges rien, hein, ma petite ? C'est la police qui nous surveille. Pas la police habituelle, ni même la secrète, mais les autorités. C'est-à-dire, une sorte d'autorité. Bref, des gros poissons.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'on a fait ?

Valente repartit de ce rire qu'elle trouvait si irritant.

— L'une des choses qu'on apprend avec mon père est qu'il

n'est pas nécessaire d'avoir fait quelque chose de mal pour être surveillé. Au contraire, la plupart du temps, on te surveille parce que tu fais trop bien les choses.

— Mais pourquoi nous ? Nous ne sommes que des étudiants qui viennent d'obtenir leur diplôme...

— Il s'agit de Blanes, certainement. – Valente se retourna et tapa sur l'ordinateur. Les équations de la théorie du "séquoia" apparurent. – Une chose qui a un rapport avec lui ou avec son cours, mais je n'ai aucune foutue idée de ce que ça peut être... Peut-être un truc sur lequel il travaille... Au début, j'ai pensé que c'était à cause de sa théorie, une sorte d'application pratique ou d'expérimentation en liaison avec elle, mais il est clair que ce n'est pas ça... – Il déplaçait les équations sur l'écran en tambourinant constamment avec l'index. – Sa théorie est très belle, mais complètement inutile. – Il se retourna vers Elisa. – Comme certaines filles.

Elle repoussa à nouveau la tentation de s'offusquer.

— Tu veux parler du problème de la résolution des quartons ? lui demanda-t-elle.

— Bien sûr. Il est dans un sacré pétrin. La somme de tenseurs de l'extrémité "passé" est infinie. Je l'ai déjà calculée, tu vois... ? Pour autant, malgré ton ingénieuse réponse de ce matin sur les boucles (j'y avais pensé moi aussi), il n'y a pas moyen d'isoler les cordes en tant que particules individuelles... C'est comme de demander si la mer est constituée d'une goutte ou de trillions d'entre elles. En physique, la réponse est toujours : ça dépend de ce qu'on définit comme "goutte". Sans une définition concrète, peu importe que les cordes existent ou non.

— Voilà comment je vois les choses, dit Elisa, et elle se pencha en avant pour désigner une équation sur l'écran : Si on considère que la variable de temps est infinie, les résultats sont paradoxaux. Mais si on emploie un "delta t" limité, si grand soit-il, comme par exemple la période écoulée depuis le big-bang, alors les solutions donnent des quantités fixes.

— C'est une pétition de principe inadmissible, répliqua Valente immédiatement. Tu crées toi-même une limite artificielle. C'est comme de remplacer un chiffre dans une somme pour que le total te donne le nombre dont tu as besoin. Absurde. Pourquoi employer le temps de l'origine de l'univers et pas n'importe quel

autre ? C'est ridicule...

Le changement qui s'était produit en lui se voyait à l'œil nu, Elisa en était témoin : il avait perdu sa froideur et son sourire moqueur et il parlait, submergé par l'émotion. Je te tiens par les couilles.

— Tu ne piges rien, hein, mon petit ? répliqua-t-elle avec un calme absolu. Si on peut choisir une variable temporelle, on peut obtenir des solutions concrètes. C'est un processus de renormalisation. – Elle remarqua que Valente faisait la grimace et poursuivit sur un ton très animé : Je ne parle pas d'utiliser la variable du temps universel, mais une variable comme référence pour renormaliser les équations. Par exemple, le temps écoulé depuis l'origine de la Terre, environ quatre mille millions d'années. Les extrémités du "passé" des cordes de temps de l'histoire de la Terre finissent là. Ce sont des longitudes discrètes, calculables. En moins de dix minutes, tu peux obtenir des solutions très fines en appliquant les transformations de Blanes-Grossmann-Marini, je l'ai déjà constaté.

— Et à quoi ça te sert ? – Dans le ton de Valente on décelait maintenant de l'agressivité. Ses joues, d'ordinaire exsangues, avaient rougi. – A quoi peut te servir ta stupide solution locale ? C'est comme de dire : "Je ne peux pas vivre avec mon salaire, mais regarde, ce matin j'ai trouvé deux centimes." Putain, à quoi te sert une solution partielle appliquée à la Terre ? C'est stupide !

— Dis-moi, sourit tranquillement Elisa. – Pourquoi est-ce que tu as recours aux insultes quand tu ne peux rien prouver ?

Il y eut une pause.

Elisa savoura l'expression de Valente. Elle pensa que dans le monde des relations avec son prochain il était peut-être une vipère astucieuse, mais dans celui de la physique elle était un requin, et elle s'apprêtait à le lui prouver. Elle savait que ses connaissances étaient loin d'être optimales (elle n'était qu'une apprentie), mais elle savait également que personne ne pourrait la battre sur ce terrain par de simples insultes.

— Bien sûr que je peux le prouver, bredouilla Valente. Mieux encore : on en aura bientôt la preuve. Le cours s'achève dans une semaine. Samedi, il y aura une rencontre internationale d'experts : Hawking, Witten, Silberg, viendront... Bien sûr, Blanes aussi. Les rumeurs affirment qu'il y aura une sorte de mea culpa sur la théorie

du séquoia : où nous avons échoué et pourquoi... Et avant, on aura remis nos travaux. On verra lequel de nous deux se trompe.

— D'accord, accepta-t-elle.

— Faisons un pari, ajouta-t-il en retrouvant le sourire. Si ta solution partielle est acceptable, je ferai ce que tu diras. Par exemple, je renoncerai à mon désir de partir avec Blanes et je te laisserai la place, si Blanes décide de me choisir moi d'abord. Ou alors tu pourras me donner n'importe quel ordre. N'importe lequel, sans problème : j'obéirai. Mais si c'est moi qui gagne, c'est-à-dire si ta solution de variable partielle ne résout rien, c'est moi qui te donnerai des ordres. Et tu les exécuteras. Quels qu'ils soient.

— Je n'accepte pas ce pari, dit Elisa.

— Pourquoi ?

— Ça ne m'intéresse pas de te donner des ordres.

— C'est là que tu te trompes.

Valente tapa sur plusieurs touches et les équations furent remplacées par des images.

Il était déplaisant de les contempler à travers la page froide couverte de chiffres, comme le contraste entre le tableau de la femme nue et attachée et les portraits de physiciens célèbres. Elles défilèrent une par une, sans que Valente eût fait autre chose que se tourner vers elle et étudier son visage tout en souriant.

— Très intéressantes, les photos que tu conserves dans tes dossiers privés... Pas moins que les "chats" auxquels tu as participé...

Elisa ne pouvait pas parler. Le viol de son intimité lui semblait démesuré, mais elle trouvait presque plus humiliant le fait qu'il le lui montrât.

Fais très attention à Ric.

— Comprends-moi bien, dit Valente pendant qu'une année entière de l'intimité d'Elisa défilait sur l'écran comme un chapelet de sous-vêtements usés : je ne m'intéresse pas à ta façon de te détendre quand tu quittes tes livres. En clair, je me fous de tes orgasmes solitaires. Moi aussi, je collectionne des photos de ce genre. Il m'arrive même d'en faire. Et des films. Tu as vu mon studio dans l'autre pièce ?

J'ai des amies, des filles qui font toutes sortes de choses... Mais je n'avais jusqu'à présent jamais rencontré personne qui ait... Ah, celle-ci est très bonne, indiqua-t-il. Elisa détourna le regard.

Fais très attention.

— Qui ait la passion de l'extrême, je voulais dire, poursuivit-il, et il fit disparaître les photos en tapant à nouveau sur les touches. Les équations réapparurent. Tu sais, j'ai trouvé en toi une âme sœur en maladie, ce qui me réjouit, parce que, sincèrement, je pensais que la seule chose qui te plaisait, c'était d'essayer de te faire mousser devant Blanes comme une gamine stupide, comme aujourd'hui. Je veux juste que tu saches que tu te trompes : bien sûr que tu as quelque chose à m'ordonner. Par exemple, que j'arrête de mettre le nez dans ta vie. Ou que je ne dise à personne comment le faire.

Qu'était-il ? se demanda-t-elle. Quelle sorte de chose était-il ? Elle observa son visage anguleux, blanc comme une tête de mort peinte, le nez et les lèvres féminines, et les yeux immenses comme des mondes couleur de jungle masqués par ces cheveux fragiles et couleur de paille. Le dégoût était la seule chose qu'elle pouvait éprouver en cet instant pour Valente. Et soudain elle découvrit qu'elle était parvenue à vaincre l'un de ses pouvoirs magiques : elle était maintenant capable de réagir.

— Alors, tu acceptes ? demanda-t-il. Ton obéissance contre la mienne ?

— J'accepte.

Elle s'aperçut que Valente ne s'attendait pas à cette réponse.

— Je parle sérieusement, je te préviens.

— Tu me l'as déjà prouvé. Moi aussi.

Il semblait hésiter, maintenant.

— Tu crois vraiment que ta solution partielle est correcte ?

— Elle est correcte. – Elisa crispa les lèvres. – Et je pense déjà à une ou deux choses que je t'ordonnerai de faire.

— Je peux savoir lesquelles ?

Elle fit non de la tête. Soudain, elle crut comprendre quelque

chose. Elle se leva lentement, sans cesser de le regarder.

— Tu ne m'as pas prévenue qu'ils nous surveillaient pour m'aider, dit-elle. Tu l'as fait pour me *nuire*. Mais je n'ai pas encore compris comment...

A cet instant, Ric Valente l'imita : il se leva. Elle constata qu'ils avaient la même taille. Ils se regardèrent dans les yeux.

— Puisque tu en parles, répondit-il, je t'avouerai que je t'ai menti : je ne crois pas que ce soit une véritable "surveillance". Le questionnaire, les questions à nos familles... C'est clair. Il ne s'agit pas tant de nous épier pour voir ce qu'on fait que de nous étudier pour nous connaître. Ils sont en train de procéder à une sélection secrète. Ils veulent choisir l'un de nous pour qu'il participe à quelque chose... J'ignore à quoi, mais à en juger par l'activité qu'ils ont déployée, c'est *très* important et peu conventionnel. En ce cas, les laisser soupçonner que tu sais qu'ils te surveillent t'écarte automatiquement du processus de sélection.

— C'est pour ça que tu as jeté mon portable dans la poubelle, murmura-t-elle, comprenant.

— Je ne crois pas que ce détail soit décisif, mais, oui, il est possible qu'ils aient pris la mouche. Peut-être qu'ils pensent que tu veux cacher quelque chose et qu'ils t'ont déjà écartée...

Elisa fut presque rassurée en l'entendant. *Maintenant, je sais vraiment ce que tu veux.*

Mais elle se trompait : il ne voulait pas juste l'enlever du chemin qui conduisait à Blanes. Elle le constata quand elle le vit lever la main sans prévenir, ses doigts fins dirigés vers ses seins.

Tous ses sens lui crièrent de reculer. Mais elle ne le fit pas. Valente ne la toucha pas non plus : sa main glissa dans l'air, à quelques millimètres du T-shirt d'Elisa, et elle descendit jusqu'à sa hanche, comme pour dessiner un moule de son corps. Pendant le temps que dura cette palpation fantôme, Elisa ne respira pas.

— Mes ordres ne seront pas faciles à exécuter, dit-il, mais amusants.

— Je meurs de les connaître. – Elle prit son gilet. – Je peux partir, maintenant ?

— Je te raccompagne.

— Je saurai me débrouiller seule, merci.

Le trajet dans l'escalier – en entendant cette voix vieillie gémir quelque chose qui ressemblait à "Ishtar" – fut tendu et sombre. Une fois dans la rue, Elisa s'arrêta pour prendre de l'air en ouvrant la bouche.

Puis elle contempla le monde comme si elle le faisait pour la première fois, comme si elle était née en cet instant, au milieu des ombres de la ville.

Le temps est étrange.

Son étrangeté tient surtout à la familiarité que nous entretenons avec lui. Il ne se passe pas un jour sans que nous ne le prenions en compte. Nous le mesurons, mais nous ne pouvons pas le voir. Il est aussi évanescent que l'âme, et il s'agit à la fois d'un phénomène physique, démontrable et universel. Saint Augustin a résumé ces contradictions par une apostille : *Si non rogas, intelligo* ("Je comprends ce que c'est si tu ne me le demandes pas").

Scientifiques et philosophes ont débattu sur la question sans parvenir à un accord. Cela est dû au fait que le temps semble adopter un déguisement différent selon la façon dont nous l'étudions, voire le vivons. Pour le physicien, la définition d'"une seconde" est le laps exact de temps qui s'écoule en 9 192 631,770 pulsations d'un atome de césium. Pour l'astronome, une seconde peut équivaloir à l'unité divisée en 31 556 925,97474 le temps que met la Terre pour se déplacer à trois cent soixante degrés, c'est-à-dire l'année du tropique. Mais, comme le sait toute personne qui attend l'arrivée du médecin qui lui dira si l'opération décisive de l'être qu'il aime a réussi, une seconde de césium ou une seconde astronomique ne sont pas toujours égales à une seconde. Les secondes peuvent se traîner avec une lenteur extrême dans notre cerveau.

L'idée d'un temps subjectif n'était pas étrangère à la science et à la philosophie les plus anciennes. Les savants n'avaient jamais vu d'inconvénient à supposer que le temps psychologique pouvait varier selon le sujet, et cependant ils étaient convaincus que le temps physique était unique, immuable pour tous les observateurs.

Mais ils se trompaient.

En 1905, Albert Einstein donna le coup de grâce à cette croyance avec sa théorie de la relativité. Aucun temps n'est unique. Il en existe autant que de lieux d'observation, et il est inséparable de l'espace : il ne s'agit donc pas d'un idéal ou d'une sensation subjective, mais d'une condition requise indispensable de la matière.

Cette découverte est toutefois très loin de tout préciser quant à notre fuyant ami. Songeons, par exemple, au mouvement des aiguilles d'une horloge. Nous savons intuitivement que le temps

avance. "Comme il passe vite", nous plaignons-nous. Mais cette affirmation a-t-elle un sens ? Si quelque chose "avance", il le fait à une vitesse déterminée, et à quelle vitesse le temps avance-t-il ? Les lycéens qui tombent dans le piège tendu par cette question faussement simple répondent, parfois : "A une seconde par seconde." Mais cela n'a pas de sens. La vitesse relie toujours une mesure de distance à une autre de temps, de sorte qu'il n'est pas possible de répondre : "A une seconde par seconde." L'énigmatique M. Temps a beau se déplacer, nous ne nous mettons pas d'accord sur sa vitesse.

D'autre part, s'il s'agit réellement d'une dimension supplémentaire, comme l'affirme la relativité, elle est assez distincte des trois autres car, dans l'espace, nous pouvons nous déplacer en haut et en bas, à gauche et à droite, mais dans le temps, nous ne pouvons aller que vers avant. Pourquoi ? Qu'est-ce qui nous empêche de revivre ce qui a été vécu, ou même de le revoir ? En 1988, la théorie du "séquoia" de David Blanes a tenté de répondre à certaines de ces questions, mais n'a fait qu'érafler la surface. Nous continuons à presque tout ignorer sur cette partie "indispensable" de la réalité, qui avance dans une seule direction à une vitesse inconnue et que nous ne comprenons que si l'on ne nous demande pas ce que c'est.

Très étrange.

Le professeur Reinhard Silberg, du département de philosophie de la science de la Technischen Universität de Berlin, avait ouvert sur ces mots sa conférence d'introduction dans la salle Unesco du palais des congrès de Madrid, où se tenait le symposium international "La nature de l'espace-temps dans les théories modernes". La salle, de dimensions modestes, était bondée d'invités et de journalistes qui attendaient d'entendre Silberg, Witten, Craig, Marini et les deux grandes stars de l'événement : Stephen Hawking et David Blanes.

Elisa Robledo y assistait, elle aussi, pour d'autres raisons. Elle voulait savoir si sa théorie des variables locales avait une possibilité de succès et, si ce n'était pas le cas, comment Ric Valente comptait encaisser son pari.

Elle était presque convaincue de deux choses : qu'elle ne gagnerait pas et qu'elle refuserait tout ce qu'il lui ordonnerait de faire.

La semaine avait représenté pour elle une course contre le

temps. Ce qui était paradoxal, si l'on tenait compte du fait qu'elle l'avait essentiellement consacrée à tenter d'étudier le temps en profondeur.

Chez Elisa, passion et intelligence allaient toujours de pair. Après la dépense émotionnelle que lui avait valu la rencontre avec Valente, elle réfléchit et prit une décision très simple : qu'elle fût "étudiée" ou non, avec "pari" ou sans, elle ferait ses devoirs. Elle avait abandonné toute tentative d'arriver la première dans la course de Blanes, mais elle ne voulait pas négliger la fin du cours et la réalisation du travail.

Elle se jeta dans cette tâche avec intrépidité. Plusieurs nuits de suite, elle ne put dormir que deux heures d'affilée. Elle savait qu'elle n'allait rien prouver avec son hypothèse de la variable de temps local, et elle penchait pour donner raison à Valente, qui avait qualifié sa solution de "pétition de principe", mais peu lui importait. Un scientifique devait savoir lutter pour ses idées même si personne ne les acceptait, se dit-elle.

Au début, elle ne pensa pas au pari non plus. En fait, bien que le lundi elle faillît avoir un malaise en se retrouvant nez-à-nez avec Valente en classe (ils ne s'adressèrent pas un regard et ne se dirent pas bonjour, comme si rien ne s'était passé), et que, au fil des jours, elle perçût sa visqueuse présence comme une odeur légère mais persistante, à aucun moment elle ne songea à se soucier de ce qui lui arriverait – ou de ce qu'elle serait amenée à faire pour respecter sa parole – si elle perdait. Elle avait connu peu de sujets plus suffisants et infantiles que Ricardo Valente Sharpe et la bassesse puérile qu'il avait commise en tentant de lui faire du chantage avec ses secrets d'alcôve.

Telle fut du moins la conviction à laquelle elle voulut se tenir à tout prix.

Elle n'était même plus sûre qu'on la surveillât, comme le prétendait Valente. Le mardi après-midi, la police l'avait appelée. Elle eut vraiment peur, mais tout ce qu'ils voulaient, c'était lui dire que son portable avait été retrouvé. Un honnête citoyen l'avait découvert le vendredi soir en allant jeter une barquette de glace dans une poubelle de Chueca, et, sans savoir à qui il appartenait, il l'avait déposé au commissariat du Centre. Après quelques recherches (un portable abandonné était suspect, voire alarmant, lui avait dit le policier) ils avaient retrouvé la trace de son propriétaire.

Dans l'après-midi, après être passée au commissariat, Elisa

ouvrit l'appareil à la maison avec un petit tournevis. Elle ne savait pas précisément ce que ce genre d'objet avait dans le ventre (elle travaillait avec un crayon et du papier), mais elle n'eut pas l'impression qu'il y eût un élément étranger à l'intérieur. L'homme qui l'avait retrouvé pouvait bien être celui qu'elle avait vu de la porte du bar, et Valente se serait borné à profiter de cette coïncidence.

Le mercredi, elle se rendit au secrétariat d'Alighieri pour s'y faire délivrer un certificat d'assiduité au cours et elle posa quelques questions au passage. La fille qui s'occupa d'elle lui confirma tout : effectivement, Javier Maldonado était un élève inscrit en sciences de l'information et il existait un professeur de sociologie du nom d'Espalza Convenait-il d'imaginer une conspiration ourdie par de tels fils ?

Elle se mit à penser que le responsable de ce montage n'était autre que Valente. Il était clair qu'il souhaitait établir avec elle une relation "spéciale" (parce qu'il la trouvait... qu'avait-il dit ?, "très intéressante"). C'était un type très astucieux. Sans doute, à la faveur de certaines coïncidences, avait-il tramé toute cette histoire sur la surveillance pour l'effrayer. Curieusement, Elisa n'avait absolument pas peur de lui.

Le vendredi, elle remit son travail. Blanes l'accepta sans rien dire et prit congé de ses élèves, les convoquant pour le symposium du lendemain, où l'on commenterait "certains aspects épineux de la théorie tels que les paradoxes de l'extrémité du passé". Il ne dit pas que ce genre de paradoxes pouvaient être résolus. Elisa tourna la tête et regarda son rival. Celui-ci souriait sans la regarder. Qu'il aille se faire foutre, Valente Sharpe.

Elle était donc là, au symposium, pour entendre la décision des savants et connaître le résultat de son pari exotique.

Cependant, les choses allaient prendre un tour qu'elle ne soupçonnait même pas.

Elle écoutait depuis des heures la sorcellerie de la physique de la fin du xxe siècle, et tout lui était familier : "branes", univers parallèles, trous noirs en fusion, espaces de Calabi-Yau, déchirures de la réalité... Il y eut des références au "séquoia" chez presque tous les intervenants, mais aucune à la possibilité d'identifier les cordes de temps isolément en résolvant le paradoxe de l'extrémité "passé" avec

des variables locales. Le physicien expérimental Sergio Marini, collaborateur de Blanes à Zurich, dont Elisa avait attendu l'intervention avec impatience, affirma qu'il était nécessaire de cohabiter avec les contradictions de la théorie, et il cita en exemple les résultats infinis de la quantique relativiste.

Soudain, dans un silence unanime d'attente et de respect, elle vit glisser vers l'estrade le fauteuil électrique qui transportait Stephen Hawking.

Renversé contre son dossier sombre, le célèbre physicien de Cambridge, titulaire de la chaire que Newton avait occupée quelques siècles auparavant, ressemblait à peine à autre chose qu'à un corps malade. Mais Elisa connaissait l'énergie éblouissante qu'il renfermait, de même que l'écrasante personnalité – qu'il déversait à travers ses yeux absorbés par de grosses lunettes – et la volonté de fer qui avaient fait de lui, malgré son problème neuronal, l'un des plus importants scientifiques mondiaux. Elisa pensait qu'elle ne l'admirait pas suffisamment : Hawking était sa démonstration personnelle qu'on ne pouvait rien considérer comme perdu dans cette vie.

Actionnant les commandes du synthétiseur de voix, Hawking transforma en son intelligible le texte écrit au préalable. Il captiva immédiatement l'attention de l'assistance. Il y eut des éclats de rire devant ses commentaires mordants, prononcés dans un anglais mécanique et exact. Cependant, au déplaisir d'Elisa, il se borna à évoquer la possibilité de récupérer l'information perdue dans les trous noirs, et ne mentionna qu'à la fin, comme par inadvertance, la théorie de Blanes :

— Les branches du séquoia du professeur Blanes croissent vers le ciel du futur, tandis que ses racines plongent dans la terre du passé, où nous ne pouvons pas descendre, conclut-il... – Il y eut une pause dans la voix électronique. – Néanmoins, pendant que nous restons accrochés à une branche d'arbre, rien ne nous empêche de regarder en bas et de contempler ses racines.

Cette phrase fit réfléchir Elisa. Que voulait dire Hawking ? Était-ce une simple apothéose "poétique" ou tentait-il de semer le doute sur la possibilité d'identifier et d'ouvrir les cordes isolément ? De toute façon, il était évident que la théorie du "séquoia" était en perte de vitesse parmi les grands physiciens. Il ne restait qu'à attendre l'intervention de Blanes en personne, mais ses perspectives n'étaient guère encourageantes.

Il y eut une pause-déjeuner. Tout le monde se leva comme un seul homme et les sorties furent bloquées. Elisa rejoignit la rangée devant la porte principale, et à cet instant une voix lui frôla l'oreille :

— Prête à perdre ?

Elle s'attendait à ce genre de chose et ne tarda pas à répliquer, en tournant la tête :

— Et toi ? – Mais Ric Valente s'était volatilisé en utilisant le public comme écran. Elisa haussa les épaules et médita sur une réponse possible à ce défi. Était-elle prête ? Peut-être pas.

Mais elle n'avait pas encore perdu.

Victor Lopera lui proposa de manger un morceau ensemble pendant la pause. Elle accepta volontiers, car elle appréciait sa compagnie. Malgré son obsession pour le thème délicat de la religion dans la physique, qui le faisait parfois parler plus qu'il n'aurait dû, Lopera était un bon interlocuteur et une personne agréable et sympathique. Rentrer chez elle dans sa voiture était devenu une habitude plaisante pour tous les deux.

Ils achetèrent des sandwiches à l'œuf et à la tomate au self-service du bar du palais des congrès. Celui de Victor contenait une double dose de mayonnaise. Elisa soupçonnait la mayonnaise d'être la seule à pouvoir obtenir que son collègue abandonnât un instant Teilhard de Chardin ou le moment où l'abbé Lemaître découvrit que l'univers se dilatait et qu'Einstein ne le crut pas : il l'engloutissait sans se soucier de se maculer les lèvres, puis sortait sa longue langue et se nettoyait comme un chat.

Ils ne trouvèrent pas de table libre et mangèrent debout tout en discutant des interventions – il avait adoré celle de Reinhard Silberg – et ils saluaient des professeurs et des camarades (ce lieu était pratiquement une vitrine où Elisa devait sourire à quelqu'un toutes les cinq secondes). A un moment donné, de façon inattendue, il la félicita, en rougissant : "Tu es très jolie." Elle l'en remercia, sans être totalement sincère. Ce samedi, elle avait décidé, pour la première fois au cours d'une semaine entière de négligence, de se laver les cheveux, de se coiffer un peu, et de mettre un chemisier bleu ciel et un pantalon en coton bleu marine, pas son habituel jean troué, qui aurait pu "partir et revenir seul de la rue", comme disait sa mère. Cela lui déplut que Victor s'arrêtât à ces détails pour la complimenter.

Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que l'intérêt de Victor pour elle, en cette occasion, était spécial. Elle le sut avant qu'il abordât la question aux regards qu'il lui adressait à la dérobée. Elle imagina que Lopera n'avait pas d'avenir comme criminel : c'était la personne la plus transparente qu'elle eût connue.

Après la dernière bouchée de son sandwich, sa langue balayant les restes de mayonnaise, Victor dit, sur un ton d'une banalité calculée :

— L'autre jour, j'ai discuté avec Ric. – Elle vit sa pomme d'Adam monter et descendre. – Il semble que... vous soyez devenus amis.

— Non, ça n'est pas vrai, répliqua Elisa. C'est ce qu'il t'a dit ?

Victor sourit comme s'il lui avait demandé pardon d'avoir mal interprété sa relation avec Valente, mais il revint tout de suite au sérieux du début.

— Non, ça, je l'ai déduit moi-même. Il m'a dit qu'il te trouvait sympathique, et que... qu'il avait fait un pari avec toi.

Elisa l'observa.

— J'ai mon propre avis sur la théorie de Blanes, dit-elle enfin. Il a la sienne. On a fait un pari pour voir qui des deux avait raison.

Victor agita la main, comme pour minimiser la question.

— Ne crois pas que ce que vous avez parié m'intéresse. Et il ajouta à voix si basse qu'Elisa dut se pencher pour l'entendre en raison du bruit de la cafétéria : – Je voulais juste te dire de... ne pas le faire.

— Ne pas faire quoi ?

— Ce qu'il te dira. Pour lui, ce n'est absolument pas un jeu. Je le connais bien. On a été très amis... Il a toujours été... C'est un type assez pervers.

— De quoi tu parles ?

— Ce serait difficile de te l'expliquer maintenant... – Il la regarda de biais et changea de ton. – Eh bien, je ne veux pas exagérer non plus. Je ne dis pas qu'il est... qu'il est fou, ni rien de ce genre... Je veux dire qu'il n'a pas tellement de respect pour les filles. Je suis sûr

que c'est ce qui plaît à certaines, précisément... Je ne veux pas dire toutes, mais... – Son visage était devenu écarlate. – Enfin, je me sens mal de te dire ça. C'est que je t'apprécie, et je voulais... Tu fais ce que tu veux, bien sûr, mais... j'ignorais que vous aviez parlé... J'ai pensé que je devais te prévenir.

Elle fut tentée de répliquer sèchement. Quelque chose dans le genre : "J'ai vingt-trois ans, Victor. Je sais ce que j'ai à faire, merci." Mais elle comprit soudain que Lopera, à la différence de sa mère, ne prétendait pas lui donner de leçons : il était sincère, et il croyait l'aider en lui parlant comme ça. Elle ne voulut pas lui demander non plus ce que Valente lui avait rapporté d'autre sur leur conversation. A ce stade, elle ne se souciait plus de ce que le grand Quatre-Centièmes-De-Moins pouvait faire ou dire.

— Valente et moi ne sommes pas amis, Victor, insista-t-elle, très sérieuse. Et, en ce qui me concerne, je n'ai aucune intention de faire quelque chose qui ne me plairait pas.

Victor n'eut pas l'air heureux, comme s'il avait deviné qu'elle s'était retrouvée dans une position embarrassante après ce qu'il avait dit. Il ouvrit la bouche, puis il la referma et secoua la tête.

— Bien sûr, acquiesça-t-il. C'était une connerie de ma part...

— Non, je te remercie du conseil. Vraiment.

L'appel qui annonçait la reprise des communications les interrompit.

Elisa passa les heures qui suivirent complètement absorbée, en pensant à demi aux avertissements puérils de Victor et aux paroles des conférenciers. Soudain, elle oublia tout ce qui concernait Victor, et même Valente, et elle se redressa sur son siège.

David Blanes montait sur l'estrade. S'il s'était agi d'un jugement, le silence qui l'accueillit aurait indiqué qu'il était l'accusé.

Blanes reprit l'ironie sur l'arbre au point où l'avait laissée Hawking.

— Le "séquoia" est touffu, commença-t-il, mais il ne donne pas de fruits.

En moins de dix minutes, Elisa sut qu'elle avait perdu.

Blanes parla encore pendant trente minutes, mais il s'attacha à dire qu'il faisait confiance aux nouvelles générations de physiciens pour trouver des moyens "encore insoupçonnés" de résoudre les problèmes posés par l'extrémité "passé" des cordes. Il mentionna des solutions éventuelles, y compris celle des variables locales et une autre – à laquelle Elisa n'avait pas pensé – avec des chiffres imaginaires, mais il les qualifia d'"élégantes et d'inutiles, comme de porter un smoking dans le désert". Il semblait déprimé, fatigué, peut-être las de se défendre contre les attaques de ses adversaires. Malgré les applaudissements, Elisa fut persuadée que sa conférence avait déçu. Elle éprouva du mépris pour l'idole qu'elle avait admirée. Tu ne veux pas lutter pour tes idées. Eh bien moi si.

La dernière conférence de la journée était celle de Blanes, mais il restait encore une table ronde après une nouvelle pause. Elisa se leva et rejoignit la queue pour sortir. Elle entendit la voix dans son dos, dans une exacte répétition de ce qui s'était passé à midi.

— Va dans les toilettes pour hommes et attends là-bas.

— Je n'ai pas encore perdu, dit-elle en se retournant rapidement.

En le voyant s'éloigner à nouveau, Elisa tendit la main et le saisit par la chemise. *Cette fois tu ne t'en vas pas.*

— Je n'ai pas perdu, insista-t-elle.

Valente s'écarta, mais elle ne put s'échapper. Ils marchèrent ensemble vers la sortie et s'affrontèrent dans le vestibule. L'aspect du jeune homme, comme toujours, fit penser à Elisa qu'il portait sur les épaules une enseigne au néon annonçant "Voici Valente Sharpe" : chemise de cow-boy rouge feu à manches longues fermée jusqu'au dernier bouton, ceinture et pantalon bordeaux et une parure faite d'un collier et de boucles d'oreilles dorées. Le badge de participant au congrès (qu'Elisa avait mis dans sa poche) était accroché à sa chemise au niveau du sein, proclamant son nom parmi les reflets. Ses mèches blondes et humides étaient soigneusement placées sur l'œil droit. Le ton de sa voix révéla une certaine contrariété.

— Je t'ai donné le premier ordre . va dans les toilettes des hommes.

— Je ne compte pas y aller.

Un éclair traversa son regard, comme s'il s'était moqué intérieurement, même si ses traits anguleux restaient rigides.

— Je trouve ça très lâche de ta part de reculer maintenant, mademoiselle Robledo.

— Je ne recule pas, monsieur Valente. Je paierai quand j'aurai perdu.

— Il est clair que tu as perdu. Blanes a dit que tes variables de temps local étaient comme de la crotte de chien sur la semelle des chaussures.

— C'est un point de vue, objecta-t-elle. Il n'a rien démontré, il n'a fait qu'exprimer son opinion. Mais la physique n'est pas une question d'opinion.

— Oh, allez...

— Il y a beaucoup de choses en jeu. Je veux m'assurer que tu as raison et pas moi. Ou alors c'est toi qui as peur de perdre ?

Valente la regardait sans ciller. Elle lui renvoyait intégralement son regard. Au bout d'un moment, il respira profondément

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Je ne vais pas m'embarquer dans une discussion avec Blanes au moment des questions, bien sûr. Mais faisons une chose. Tout le monde sait que Blanes décidera qui il recrutera pour Zurich en fonction des travaux que nous lui avons remis. Je suis sûre que si mon idée lui semble digne d'être étudiée, c'est moi qu'il appellera. Si au contraire il pense qu'elle est stupide, il m'écartera. Je propose qu'on attende jusqu'à ce moment.

— C'est moi qu'il choisira, dit Valente doucement. Assume-le, ma petite.

— Ça serait mieux pour toi. Mais je n'aurai même pas à le faire. Il suffira qu'il m'écarte, je paierai.

— Qu'est-ce que tu veux dire par "je paierai" ? Elisa prit sa respiration.

— J'irai là où tu diras et je ferai ce que tu diras.

— Je ne te crois pas. Tu trouveras une autre excuse.

— Je le jure, dit-elle. – Je te donne ma parole. Je ferai ce que tu voudras s'il m'écarte.

— Tu mens.

Elle le regarda avec des yeux brillants.

— Je prends cela plus au sérieux que tu ne le crois.

— Quoi ? Mon pari ?

— Mes idées. Je trouve ton pari stupide, comme tout ce que tu m'as raconté chez toi l'autre soir. Personne ne nous "étudie", personne ne nous surveille. Pour mon portable, c'était le hasard : on me l'a rendu le lendemain. Je crois que tu essaies de faire l'intéressant avec moi. Eh bien je vais te dire quelque chose. – Elisa montra sa dentition dans un large sourire blanc. – Méfie-toi, monsieur Valente, parce que tu as éveillé mon intérêt.

Valente l'observait avec une drôle d'expression.

— Tu es une nana très spéciale, dit-il à voix basse, comme pour lui-même.

— Toi, en revanche, avec des détails comme celui des "toilettes pour hommes", tu es de plus en plus ordinaire.

— Le mode de paiement sera décidé par celui qui gagnera.

— Je suis d'accord, convint Elisa.

Soudain, il se mit à rire. C'était comme s'il réprimait ce rire depuis le début de la conversation.

— Tu es incroyable ! – Pendant un moment il n'arrêta pas de répéter cette phrase en se frottant les yeux. – Tu es, littéralement, incroyable ! Je voulais te tester, voir ce que tu faisais. Je te jure que j'aurais été déçu si tu étais allée dans les toilettes pour hommes... – Il la regarda avec quelque chose de semblable au sérieux. – Mais j'accepte ton défi. Je suis persuadé que c'est moi qu'ils vont choisir. En fait, je dirais qu'ils m'ont déjà choisi, ma petite. Et quand cela arrivera, je t'appellerai sur ton portable. Un seul appel. Je te dirai où tu devras aller et comment, ce que tu pourras porter sur toi ou non, et tu obéiras à chaque mot comme une chienne de concours... Et ce ne

sera que le début. Je vais en profiter comme jamais, je te le jure... Je te l'ai déjà dit : je te trouve intéressante, encore plus avec ton caractère, et il sera curieux de savoir jusqu'où tu es prête à aller... Ou alors je constaterai ce que je soupçonne déjà : que tu es une menteuse, une lâche qui n'a pas de parole...

Elisa supporta l'averse en le regardant calmement, mais intérieurement son cœur battait à coups redoublés et sa bouche s'était desséchée.

— Tu veux faire marche arrière ? demanda-t-il avec un sérieux feint, en la regardant de l'œil gauche (le droit était recouvert d'une épaisseur de cheveux). C'est ta dernière chance.

— J'ai déjà fait mon pari. – Elisa se força à sourire. – Si tu veux te retirer...

L'expression de Valente était celle d'un enfant qui aurait découvert un jouet surprenant.

— Génial, dit-il. Avec toi, je vais m'amuser.

— On verra. Et maintenant, si tu veux bien m'excuser...

— Attends, lui demanda Valente, et il regarda autour de lui. Je t'ai déjà dit que j'étais sûr de gagner, mais je veux être totalement honnête avec toi. Je te dirai qu'il y a des détails dans ce congrès qui me font penser que tout n'est pas comme on le dit... Blanes et Marini semblent trop intéressés à démontrer que leur "séquoia" est devenu un bonsaï, mais j'ai remarqué une chose étrange... – Il lui fit des signes tout en s'éloignant. – Viens, si tu veux voir.

Ils traversèrent le vestibule parallèlement aux comptoirs, esquivant des gens d'aspect très divers : étrangers et autochtones, professeurs et élèves, types en costume-cravate et types en T-shirt et jean, apparences qui tentaient d'imiter leurs idoles (Elisa s'amusait des physiciens qui arboraient une tignasse à la Einstein) ou des mains qui cherchaient le contact avec une célébrité (la chaise de Hawking avait disparu derrière une nuée d'admirateurs). Soudain, Valente s'arrêta.

— Ils sont là. Tous ensemble, comme une famille.

Elle suivit la direction de son regard. En effet, ils formaient un groupe à part, comme s'ils avaient voulu s'isoler volontairement du reste. Elle reconnut David Blanes, Sergio Marini et Reinhard Silberg, de même qu'un jeune physicien expérimentaliste d'Oxford qui était

intervenir après Silberg, Colin Craig. Ils bavardaient avec animation.

— Craig a été l'un de mes mentors en physique des particules, lui expliqua Valente. Il m'a encouragé à me présenter à l'examen d'admission de Blanes... Silberg est professeur de philosophie des sciences et docteur en histoire. Et regarde cette nana si grande en robe mauve qui est à côté de Craig...

Il aurait été difficile de ne pas la voir, pensait Elisa, parce qu'il s'agissait d'une femme éblouissante. Ses longs cheveux châtain lui descendaient à la verticale jusqu'au milieu des fesses, comme la pointe d'un crayon, et sa splendide silhouette était moulée dans une robe élégante quoique simple. Elle était accompagnée d'une fille qui semblait très jeune et à la chevelure albinos voyante. Elisa ne les connaissait ni l'une ni l'autre. Valente ajouta :

— C'est Jacqueline Clissot, de Montpellier, une figure de la paléontologie mondiale, également anthropologue. Celle qui a les cheveux blancs doit être une de ses élèves...

— Qu'est-ce qu'elles font là ? Elles ne participent à aucune table ronde...

— C'est exactement la question que je me pose. Je crois qu'elles sont venues retrouver Blanes. Ce symposium était une sorte de réunion de famille. Et pendant ce temps, papa Blanes et maman Marini se chargent de dire à la communauté scientifique de ne pas attendre que le "séquoia" fleurisse cette année. On dirait que leur objectif ultime a été de montrer les cartes et de vérifier que personne ne triche. Curieux, non ? Mais ça n'est pas tout.

Il s'éloigna en se promenant les mains dans les poches et Elisa le suivit, intriguée malgré elle. Ils parcoururent le vestibule. A travers les grandes baies vitrées, on remarquait que la lumière de l'été n'avait pas encore capitulé.

— Le plus curieux, c'est ça, poursuivit-il. Je me suis trouvé avec Silberg et Clissot à Oxford, il y a deux mois. Je devais voir Craig et j'ai frappé à la porte de son bureau. Il m'a ouvert, mais il était occupé. J'ai reconnu Silberg, et j'ai voulu savoir qui pouvait être la belle nana qui l'accompagnait. Mais Craig ne me les a pas présentés. En fait, il semblait gêné par mon apparition... Cependant, être copain avec les secrétaires présente certains avantages : celle de Craig me donna tous les détails par la suite. Clissot et Silberg avaient des conversations avec son chef depuis un an, et ils se réunissaient enfin à

— Le plus probable est qu'ils prévoyaient un travail commun, dit Elisa.

Valente secoua la tête.

— Je suis devenu assez ami avec Craig, et il me parlait de ses projets. Et puis, quel genre de travail pourrait effectuer un type comme Craig, qui manipule des accélérateurs de particules, avec un historien comme Silberg et une spécialiste en singes morts comme Clissot ? Et si on ajoute à ça Blanes et Marini... qu'est-ce qu'on obtient ?

— Une confusion ?

— Oui, ou une secte d'adorateurs du diable. – Valente baissa la voix. – Ou... quelque chose de plus... exotique. Elisa le regarda.

— A quoi tu penses ?

Il se contenta de sourire. Une musique annonça la reprise. Le public, comme la limaille de fer au passage d'une pierre magnétique, commença à s'orienter vers la salle. Valente fit un mouvement de tête.

— Ils y vont tous, regarde-les. Les canetons derrière Maman Canard : Craig, Silberg, Clissot, Marini... L'invitation vient de Blanes, mais l'argent ne lui appartient pas... – Il se retourna vers elle. – Maintenant tu vas comprendre pourquoi je suis si sûr qu'on nous a "étudiés"... Regarde ça...

Il s'était arrêté devant une affiche, placée sur une sorte de chevalet. On y lisait, en espagnol et en anglais : "Premier symposium international. La nature de l'espace-temps d'après les théories modernes. 16-17 juillet 2005. Palais des congrès de Madrid." Mais Valente désignait les lettres minuscules.

— "Sous le patronage de..." lut-il.

— "Eagle Group". Elisa déchiffra le logo artistique. Le "g" du mot "Eagle" servait à héberger l'initiale de "Group".

— Tu sais ce que c'est ? – demanda Valente.

— Bien sûr. Il est apparu il n'y a pas longtemps, mais ça sonne assez bien : un consortium d'entreprises de l'Union européenne consacrées au développement scientifique...

M'observa en souriant.

— Mon père m'a dit un jour qu'ÉCHELON, en Europe, c'était Eagle Group, dit-il.

Le dimanche, après la dernière conférence de la matinée, Victor revint la chercher pour déjeuner. Elisa accepta, entre autres parce que cela l'intéressait de bavarder avec lui. Une chose étrange s'était produite.

Ric Valente ne s'était pas présenté au congrès ce matin-là. Blanes non plus. Cette double absence provoquait un malaise. Certes, la journée du dimanche était consacrée à la physique expérimentale, ce qui ne présentait pas un intérêt direct pour Blanes, mais Elisa ne pouvait s'empêcher de penser que la disparition du créateur de la théorie du "séquoia" et celle de Valente Sharpe étaient liées. Cependant, elle ne voulait pas encore réfléchir aux soupçons qu'elle concevait.

Ils trouvèrent une table au fond de la cafétéria bondée et mangèrent en silence. Pendant qu'Elisa se demandait comment amener le sujet, Victor nettoya la mayonnaise de son menton avant de dire :

— Blanes a appelé Ric ce matin et l'a choisi pour Zurich.

Elle découvrit soudain qu'elle ne pouvait pas avaler le morceau qu'elle avait mordu.

— Bon, murmura-t-elle.

— Ric m'a téléphoné pour me l'annoncer... Il a dit qu'il ne comptait pas venir au congrès aujourd'hui parce qu'il devait retrouver Blanes.

Elisa acquiesçait stupidement, bâillonnée par cette boule sèche de pain que sa bouche semblait incapable d'envoyer comme elle le devait à la gorge. Elle s'excusa auprès de Victor, se leva, alla aux toilettes et se débarrassa dans la cuvette de cette boule de liège. Après s'être rafraîchi le visage dans le lavabo, elle réfléchit. Bon, tu ne t'y attendais pas ? Alors qu'est-ce qui t'arrive ? Elle avait déjà envisagé cette possibilité pendant de longues heures d'insomnie et elle ne savait que trop que c'était la plus probable. Après tout, Ric Valente avait été le chouchou de Blanes depuis le début. Elle s'essuya avec la serviette en papier, regagna la table et s'assit en face de Victor.

— Je suis contente pour lui, dit-elle.

Et elle supposa que c'était vraiment le cas. Elle était contente de tout ce qui s'était passé, maintenant que la compétition était enfin terminée. La théorie du "séquoia" continuait à frapper à sa porte, encore tentante dans son immense beauté mathématique, mais elle partirait bientôt et la laisserait en paix. A l'horizon se détachaient d'autres possibilités, comme les bourses pour l'Institut de technologie du Massachusetts et pour Berkeley, pour lesquelles elle avait postulé si ça ne marchait pas pour Zurich. Elle était sûre qu'elle finirait par faire sa thèse avec l'un des meilleurs physiciens du monde. Elle avait des ambitions, et elle savait qu'elle allait les satisfaire. Blanes était unique, mais il n'était pas le seul.

— Moi aussi je suis content... dit Victor d'une voix enrouée. Enfin, pas complètement. Pour lui, oui, mais... pas pour toi. C'est-à-dire...

— Ça ne fait rien, vraiment. Blanes et son séquoia ne sont pas si géniaux.

Elle se sentait mieux après ce coup dur à avaler. Elle avait toujours essayé de s'adapter aux situations nouvelles et celle-ci n'allait pas constituer une exception. Puisqu'elle allait disposer d'une période de repos véritable, elle décida de réorganiser sa vie. Elle pouvait même appeler son "espion" particulier, Javier Maldonado, et lui rendre l'invitation à dîner tout en lui demandant certaines choses restées en suspens depuis que Valente lui avait parlé. Tu m'espionnais ? Tu travailles pour Eagle Group ? Elle imaginait la tête de Maldonado.

Alors elle se rappela le pari.

Bien, elle était presque sûre que Valente allait l'oublier. *Quand Blanes lui a dit : "Viens à moi", il a cessé de penser aux paris et il a trotté vers lui en extase, c'est sûr.*

Et si ça n'était pas le cas ? Et s'il décidait de poursuivre le jeu jusqu'à la fin ? Elle envisagea cette possibilité et remarqua qu'elle devenait très nerveuse. Bien sûr, elle n'allait pas manquer à sa parole : elle ferait tout ce qu'il lui dirait, mais elle supposait également – elle l'espérait – qu'il n'essaierait pas à son tour de dépasser les bornes. Elle céderait en espérant qu'il ferait de même. Elle était presque sûre que ce qui intéressait Valente, c'était par-dessus tout de l'humilier et, si elle accédait avec naturel à ses demandes, le jeu cesserait de l'amuser.

Je t'appellerai sur ton portable. Un seul appel. Je te dirai où tu

devras aller et comment, ce que tu pourras porter ou non..

Elle se sentit soudain mal à l'aise avec son téléphone dans la poche de son pantalon. C'était comme d'avoir la main de Valente posée sur sa cuisse. Elle le sortit et chercha les éventuels appels manqués : elle n'en avait aucun. Elle le posa alors sur la table avec le geste d'un joueur qui mise son va-tout sur un seul chiffre. En relevant la tête, elle perçut l'alarme dans les yeux de Victor, qui semblait connaître toutes les pensées qui lui étaient passées par la tête.

— Je crois que j'ai exagéré, hier, dit Victor. Je n'aurais pas dû te parler comme ça... Je pense que tu m'as mal compris. Je... ne voulais pas te faire peur.

— Tu ne m'as pas fait peur, répliqua-t-elle en souriant.

— Eh bien, je suis ravi que tu me le dises. – Mais la grimace qui contracta son expression semblait exprimer le contraire. – J'ai pensé toute la journée que j'avais abusé. Après tout, Ric n'est pas le diable...

— J'étais loin d'avoir même envisagé une telle comparaison. Mais tu fais bien de le préciser, parce que Satan pourrait s'en offenser.

Quelque chose dans sa repartie amusa beaucoup Victor. En le voyant rire, Elisa rit elle aussi. Puis elle baissa la tête vers son sandwich presque intact et le téléphone portable à côté d'elle, comme en attente :

— Ce que je ne comprends pas, c'est que vous soyez amis. Vous êtes si différents... ajouta-t-elle.

— A cette époque, nous étions des enfants. Quand on est enfant, on fait des choses que l'on voit ensuite différemment.

— Je suppose que tu as raison.

Et soudain Victor se mit à parler. Son monologue était comme une tempête : les phrases ressemblaient à des coups de tonnerre qui tardaient à jaillir de ses lèvres, mais les pensées qui les motivaient avaient l'air de décharges de violents éclairs en lui. Elisa l'écouta avec attention car, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Victor ne parlait pas de théologiens, ni de physique. Il contemplait, absorbé, un point dans l'air pendant que sa voix égrenait une histoire.

Il parla, comme toujours, du passé. De ce qui s'est produit et

qui continue à se produire, comme le grand-père d'Elisa le lui avait expliqué un jour. Des choses qui furent et continuent donc à être. Il parla de la seule chose dont nous parlons quand nous nous y mettons vraiment, car il est impossible de parler avec soin d'autre chose que des souvenirs. En l'écoutant, la cafétéria, le congrès et ses inquiétudes professionnelles se dissipèrent pour Elisa et il n'exista que la voix de Victor et l'histoire qu'il racontait.

Des armées plus tard, elle sut que son grand-père avait eu raison d'affirmer un jour : *Le passé des autres peut être notre présent.*

Le temps est étrange, en effet. Il emporte les choses vers un lieu lointain auquel nous ne pouvons pas accéder, mais, de là, elles continuent à exercer leur effet magique sur nous. Victor redevenait un enfant, et elle pouvait presque les voir tous les deux : deux garçons solitaires qui partageaient une intelligence similaire et, peut-être, des goûts semblables, dominés par la curiosité et le désir de savoir, mais aussi par des penchants auxquels d'autres garçons de leur âge n'osaient pas se livrer. Mais eux si, c'était en cela qu'ils étaient différents. Ric était le chef, il savait ce qu'il fallait faire, et Victor — Vicky — acceptait en silence, redoutant peut-être ce qui pourrait arriver s'il refusait, ou peut-être désireux d'être pareil.

Le principal attrait de Ric, avait expliqué Victor, était précisément son principal défaut : l'immense solitude dans laquelle il vivait. Abandonné par ses parents, élevé par un oncle qui se montrait de plus en plus indifférent et lointain, Ric n'avait pas de règles, de normes de conduite, et il lui était impossible de penser à quelque chose qui ne fût pas lui. Le monde qui l'entourait était comme un théâtre dont la seule fin semblait être de lui agréer. Victor devint un spectateur assidu de ce théâtre mais, en mûrissant, il cessa d'assister à ses fantastiques représentations.

— Ric était différent de toute personne normale : il avait à la fois beaucoup d'imagination et les pieds sur terre. Il ne se faisait pas d'illusions. S'il voulait obtenir une chose, il s'y consacrait de toutes ses forces, sans se soucier de rien ni de personne... Au début, j'aimais sa manière d'être. Je suppose que c'est ce qui arrive à tous les garçons quand ils rencontrent quelqu'un dans son genre. A cette époque, le monde de Ric tournait autour du sexe. Mais d'un point de vue toujours cynique. Les filles, toutes les filles, étaient pour lui inférieures. Enfant, il jouait à remplacer le visage des mannequins des revues érotiques dont il avait toute une collection par des photos des filles du collège...

Ça pouvait te faire rire au début, mais ensuite ça te lassait. Ce que j'avais le plus de mal à supporter, c'était sa façon de les traiter... Pour lui, elles étaient des objets, des choses destinées à en obtenir du plaisir. Je ne l'ai jamais vu en aimer aucune, il se contentait de les utiliser... Il aimait les photographier, les filmer sans vêtements, dans la salle de bains. Parfois, il leur donnait de l'argent, mais d'autres fois il le faisait à leur insu, avec des caméras cachées. Il s'arrêta pour regarder Elisa comme s'il cherchait en elle une expression susceptible de lui faire interrompre son récit. Mais elle l'invita à poursuivre d'un geste.

— Au cas où ça n'aurait pas suffi, il disposait d'argent et d'espace pour faire des choses. On passait l'été dans une maison que la famille de Ric possède aux abords d'un village andalou appelé Ollero... On y allait parfois avec des amies. On était seuls, on se croyait les rois de l'univers. Ric y faisait des photos osées avec ses petites copines. Et puis un jour, il s'est passé quelque chose. – Il sourit et ajusta ses lunettes sur son nez. – Il y avait une fille qui me plaisait, et je croyais que je lui plaisais aussi... Elle s'appelait Kelly. Elle était anglaise et élève dans notre collège... Kelly Graham... – Il resta un instant comme à savourer ce nom. – Ric l'invita dans sa maison de campagne, mais cela n'éveilla pas mes soupçons. J'étais absolument persuadé qu'il savait qu'on ne pouvait pas jouer avec Kelly. Pourtant, un matin, je les ai découverts... Ric et elle... – Il regarda Elisa fixement pendant qu'elle acquiesçait de la tête. – Disons que je fais partie de ces gens qui se fâchent une fois tous les dix ans, mais... mais...

— Mais quand ils se fâchent, ça se remarque, l'aida Elisa.

— Oui... Je les ai traités de tous les noms. Bah, c'étaient des gamineries, maintenant je le sais : on avait à peine dix ou onze ans ; mais je dois dire que les voir... les voir s'embrasser et se toucher fut pour moi très... très choquant. Bref, on s'est disputés, et Ric m'a poussé. On était à l'extérieur de la maison, sur des rochers, près d'une rivière. Je suis tombé et je me suis cogné à la tête... Heureusement, un monsieur qui était venu pêcher passait par là. Il me ramassa et m'emmena à l'hôpital. Ce n'était pas grave : juste quelques points de suture, je crois que j'ai encore la cicatrice... Mais ce que je veux te raconter, c'est ça : je suis resté inconscient quelques heures, et quand je me suis réveillé pendant la nuit... Ric était là, me demandant pardon. Mes parents me racontèrent qu'il n'avait pas bougé de mon chevet. Pendant tout ce temps... répéta-t-il, l'œil humide. Quand je me suis réveillé, il s'est mis à pleurer et m'a demandé pardon. Je crois qu'il faut avoir des amis dans l'enfance pour vraiment savoir ce qu'est l'amitié... Ce jour-là, je fus plus ami avec lui que jamais. Tu

comprends ? Tu m'as demandé ce qui nous unissait... Je crois maintenant que c'était ce genre de choses.

Il y eut un silence. Victor respira profondément.

— Je lui ai pardonné, bien sûr. En fait, j'ai pensé que notre amitié n'aurait jamais de fin. Puis le temps est passé. Nous avons grandi et pris des directions différentes. Nous n'avons pas cessé de nous parler, mais cela a été pire : nous avons mis des barrières entre nous. De toute façon, il essayait toujours de m'emmener sur son terrain. Il me racontait qu'il continuait à inviter des filles à Ollero. Il les filmait en cachette, parfois pendant qu'il leur faisait l'amour. Ensuite, il leur montrait les films et... il les faisait chanter. "Tu veux que tes parents ou tes amis voient ça ?" leur disait-il. Et il les obligeait à poser de nouveau pour lui... —Après une pause, il ajouta : Oh, il n'a jamais eu d'ennuis avec la police, bien sûr. faisait très attention, et elles décidaient finalement de se taire...

— Tu l'as vu ? demanda Elisa. Les chantages, je veux dire.

— Non, mais il me le racontait.

— Je suis sûre qu'il se vantait.

Victor l'observa comme s'il se trouvait face à quelqu'un qu'il aurait beaucoup admiré, mais qui venait de le décevoir sur un point précis et transcendantal.

— Tu ne comprends pas... Tu ne peux pas comprendre la façon dont Ric les traitait...

— Victor, Ric Valente est peut-être un pervers, mais dans le fond c'est un imbécile sans importance. J'en suis sûre.

— Tu crois que tu pourrais ne pas lui obéir ? demanda-t-il soudain, avec dureté. Toute sa lenteur à s'exprimer avait complètement disparu. Tu crois que, si tu acceptais d'entrer dans son jeu, tu pourrais éviter de faire tout ce qu'il t'ordonnerait ?

— Ce que je crois, c'est que tu continues à l'admirer par-dessus tout, se lassa-t-elle. — Valente est un idiot qui n'a pas reçu une claque de ses parents de toute sa vie, et tu te figures que c'est un sadique sans scrupules capable des pires aberrations. Je ne sais pas, ça te plaît peut-être de penser qu'il l'est... — Elle sut immédiatement qu'elle avait dit quelque chose qu'elle n'aurait pas dû dire. Victor la regardait avec un immense sérieux.

— Non, fit-il. Tu te trompes sur ce point. Ça ne me plaît pas du tout.

— Ce que je voulais dire...

Une musique électronique les interrompit. Presque effrayée, Elisa saisit le portable sur la table et examina l'écran : appel inconnu.

L'espace d'un instant, elle se rappela Valente lui parlant la veille, son regard aqueux glissant sur elle à travers sa mèche. *Je te dirai où tu devras aller et comment, ce que tu pourras porter ou non, et tu obéiras... Et ce ne sera que le début. Je vais en profiter comme jamais, je te le jure...* Pendant un très bref instant, elle eut peur de répondre. C'était comme si le portable, avec sa clameur insistante, l'invitait à pénétrer dans un monde différent de celui qu'elle avait connu jusqu'alors, un monde dont la discussion avec Ric Valente et l'histoire de Victor n'auraient constitué que le préambule. Peut-être, supposa-t-elle, était-il préférable de passer pour lâche et malhonnête plu-tôt que d'accepter cette sombre invitation...

Elle leva la tête et regarda Victor, qui semblait lui dire, avec ses immenses yeux de chien errant traqué : "Ne réponds pas."

Ce ne fut que cette faiblesse, cette peur intime qu'elle remarqua en lui, qui finit par la décider. Elle désirait montrer à Ric Valente Sharpe et à Victor Lopera qu'elle était faite d'un autre bois. Rien ni personne n'allait la terroriser.

C'était du moins ce qu'elle croyait à cette heureuse époque.

— Oui, répondit-elle d'une voix ferme, s'attendant à tout entendre.

Mais ce qu'elle entendit la figea sur place.

Quand elle raccrocha, elle regarda Victor d'un air stupide.

Sa mère, fait exceptionnel, annula tous ses rendez-vous chez Piccarda et l'accompagna à Barajas le mardi matin. Elle se montra obséquieuse à chaque instant, déclarant sans ambages sa joie de ce qui s'était passé. Peut-être, supposait sa fille, ce dont elle se réjouissait était-il de voir que le petit oiseau prenait son envol et abandonnait le nid coûteux. Mais n'ayons pas de mauvaises pensées, surtout maintenant.

Elle éprouva sa plus grande joie quand elle aperçut Victor. Ce fut le seul de ses camarades qui vint lui dire au revoir. Il ne l'embrassa pas, mais lui donna une tape dans le dos.

— Je te félicite, dit-il, même si je n'ai pas encore compris comment tu avais fait...

— Moi non plus, admit Elisa.

— Mais c'était logique. Qu'il vous choisisse tous les deux, je veux dire : vous étiez les meilleurs du cours...

Elle sentait un nœud dans sa gorge. C'était un bonheur sans nuages : elle ne pensait même pas à Valente, qu'elle allait sans doute retrouver à Zurich. En fin de compte, aucun des deux n'avait gagné le pari. Ils étaient à égalité, comme toujours.

L'avion décollait une demi-heure plus tard, mais elle voulait attendre à la porte d'embarquement. A un moment donné, face au scanner de contrôle des passagers, mère et fille se regardèrent en silence, comme pour décider laquelle des deux ferait le pas suivant. Soudain, Elisa tendit les bras et entoura le corps parfumé et élégant. Elle ne voulait pas pleurer, mais pendant qu'elle y pensait les larmes coulaient sur ses joues. Prise au dépourvu, Marta Morandé l'embrassa sur le front. Un contact léger, froid, discret.

— Sois très heureuse et que tout se passe bien pour toi, ma fille. Elisa agita la main et passa son sac à travers le scanner.

— Appelle-moi et écris-moi, n'oublie pas, lui disait sa mère.

— Bonne chance, bonne chance, répétait Victor. Même quand elle ne l'entendit plus, il lui sembla, au mouvement de ses lèvres, qu'il continuait à dire la même chose.

A partir de cet instant les visages de Victor et de sa mère restèrent en arrière. Par le hublot, elle contempla Madrid d'en haut et il lui vint à l'esprit que cela signifiait un nouveau chapitre dans l'histoire de sa vie. Il m'a appelée. Il veut que j'aille à Zurich pour travailler avec lui. C'est incroyable. Tout avait changé pour elle : elle avait cessé d'être l'étudiante "Robledo Morandé, Elisa" et elle pénétrait, en effet, dans un monde différent, mais très distinct de celui qu'elle avait redouté. Un monde qui semblait l'attendre en altitude et qui lui faisait des clins d'œil brillants comme le soleil. Et elle se dirigeait vers ce soleil comme montée dans un chariot ailé et contrôlant ses propres rênes.

Elle sourit et ferma les yeux, jouissant de la sensation.

Des années plus tard, elle en viendrait à penser que, si elle avait soupçonné ce qui l'attendait après ce voyage, elle n'aurait pas pris cet avion, ni répondu à l'appel du portable ce dimanche-là.

Si elle n'avait fait que l'imaginer, elle serait rentrée chez elle et se serait enfermée dans sa chambre après avoir cloué portes et fenêtres, restant cachée pour toujours.

Mais à cet instant elle ignorait tout.

III

L'ÎLE

L'île est pleine de bruits.

WILLIAM SHAKESPEARE

Les yeux l'observaient fixement pendant qu'elle évoluait nue dans la chambre.

Ce fut alors qu'elle eut le premier pressentiment, un léger spectre de ce qui allait se passer plus tard, bien qu'à ce moment elle ne sût même pas qu'il s'agissait de ça. Ensuite seulement, elle parvint à comprendre que ces yeux étaient un préambule.

En réalité, les yeux n'étaient pas l'obscurité, mais la porte de l'obscurité.

Elle ne commença à s'inquiéter que lorsqu'on l'emmena dans la maison.

Jusqu'à présent tout lui avait semblé normal, voire amusant. Qu'un type au costume élégant l'attendît à l'aéroport de Zurich avec une pancarte où on lisait son nom lui sembla être une marque de la précision suisse. Elle réprima un rire en pensant, tandis qu'elle suivait les fermes enjambées de l'homme, qu'elle l'avait pris au début pour un collègue et qu'elle s'était presque sentie prête à débattre avec lui des grands problèmes de la physique. Mais il s'agissait du chauffeur.

Le trajet dans la Volkswagen foncée fut agréable, avec cette couleur du paysage si différente des terrains dorés qui entouraient Madrid. Il lui semblait découvrir un millier de tons de vert, comme ces crayons avec lesquels, enfant, elle noircissait ses cahiers à dessin (n'étaient-ce pas des crayons suisses ?). Elle connaissait déjà un peu ce pays : pendant ses études, elle avait passé quelques semaines au CERN, le Conseil européen de la recherche nucléaire, à Genève. Elle savait maintenant qu'ils se dirigeaient vers le Laboratoire technologique d'investigation physique de Zurich, dans la résidence duquel on lui avait réservé une chambre. Elle n'était jamais entrée dans le fameux laboratoire qui avait vu naître la théorie du "séquoia", mais elle avait vu d'innombrables photos du bâtiment.

Ce fut pour cette raison qu'elle fronça les sourcils quand elle constata que ce n'était pas là-bas qu'on l'emmenait.

Ils devaient se trouver à quelques kilomètres au nord (elle

avait lu "Dübendorl sur une pancarte), et cela ressemblait à une ferme avec de jolis arbres, de la pelouse bien tondue et des voitures de luxe garées devant l'entrée. *La maison du producteur. En fait, ils vont tourner un film.* Le chauffeur lui ouvrit la portière et sortit ses bagages. *C'est ici que je vais loger ?* Mais on ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Un type qui semblait fréquenter le même tailleur que le chauffeur (c'était peut-être le cas) lui demanda d'ôter son blouson et la chatouilla sous les aisselles et sur les jambes de son jean avec un détecteur. Il trouva ses clés, son téléphone portable et son argent. Il lui rendit le tout en bon état et l'accompagna dans un intérieur silencieux où le parquet renvoyait la lumière comme un lac aux eaux denses, en la laissant entre les mains d'un autre homme qui dit s'appeler Cassimir.

Si le nom et l'espagnol qu'il baragouinait ne l'avaient trahi, Cassimir aurait présenté d'autres caractéristiques pour lui faire savoir qu'il était tout sauf espagnol : sa stature d'armoire à glace dotée de vie, ses cheveux dorés, sa peau peinte d'un blanc anglo-saxon qui contrastait avec le pull à col roulé noir et le pantalon gris. Il jouait à la perfection son rôle de paillason avec le terme "Bienvenue" écrit dessus. Avait-elle fait bon voyage ? Etait-elle déjà venue en Suisse ? Tout en lui posant diverses questions de ce genre, il la fit entrer dans un bureau lumineux et l'invita à s'asseoir à une table en bois de cerisier. Derrière le fauteuil de Cassimir, une fenêtre s'ouvrait sur le jour suisse ensoleillé et, à gauche d'Elisa (à droite de Cassimir), un grand miroir reproduisait la pièce en montrant une autre Elisa aux cheveux noirs ondulés, un T-shirt rose à bretelles crayonnant la peau brune par-dessus les bretelles blanches du soutien-gorge (sa mère détestait ces contrastes "vulgaires"), un jean moulant et des baskets, et un autre énorme Cassimir de profil, ses gigantesques mains croisées. Elle se retint de rire : elle venait de se rappeler une vidéo érotique qu'elle avait téléchargée un jour sur Internet, où une fille était invitée à se déshabiller dans le bureau d'un producteur de films pornos pendant qu'on l'observait de l'autre côté du miroir. *Parce que derrière ce miroir il y a quelqu'un qui m'épie, c'est sûr. Ils se livrent à la traite des blanches : ils évaluent la marchandise avant de l'accepter.*

— Le professeur Blanes n'est pas ici. – Cassimir avait sorti deux sortes de papiers, des blancs et des bleus. – Mais quand vous aurez lu et signé ça, vous le rejoindrez. Ce sont les conditions générales. Lisez-les attentivement, parce qu'il y a des choses que nous n'avons pas pu vous préciser auparavant. Et posez-moi des questions en cas de doute. Vous voulez un café, un rafraîchissement... ?

— Non, merci.

— Comment dit-on en espagnol : "un" ou "une" rafraîchissement ? hésita Casimir avec une joyeuse curiosité.

Et quand Elisa le lui expliqua, il ajouta, sur un ton sympathique : Je confonds parfois.

Les documents étaient rédigés dans un espagnol parfait. Les papiers blancs portaient une inscription : "Aspects professionnels". Les bleus ne comportaient qu'un code : "A6", mais Cassimir lui expliqua de quoi il s'agissait.

— Les papiers bleus sont les normes de confidentialité. Vous pourriez commencer par eux.

Elle remarqua son nom en majuscules, entouré par la forêt du texte, et éprouva un nouvel élan d'inquiétude. Elle ne s'attendait pas à trouver son nom écrit de la même façon que le reste du document mais un espace avec des points de suspension rempli au stylo. Mais quand elle remarqua "ELISA ROBLEDOR MORANDÉ" imprimé comme les autres mots elle sursauta : c'était comme si elle avait été la raison exclusive de l'existence de tels mots, comme s'ils s'étaient donnés trop de peine juste pour elle.

— Vous comprenez tout ? insista Cassimir, plein d'attentions.

— Ici, il est mentionné que je ne pourrai publier aucun travail...

— Pendant un certain temps, effectivement, mais uniquement en relation avec la recherche que conduit le professeur Blanes. Lisez plus bas... La clause "5C"... Cette interdiction ne s'appliquera qu'à la recherche en question pendant une durée qui ne sera pas inférieure à deux ans, mais cela ne vous empêche pas de publier des travaux avec le professeur Blanes, ou un autre professeur, portant sur d'autres sujets. Regardez la clause suivante. Elle vous offre la possibilité de faire votre thèse de doctorat avec le professeur Blanes, toujours sur un sujet sans rapport avec cette période... Si vous lisez les papiers blancs, là où il est dit "Montant de la bourse"... Comme vous le voyez, elle est substantielle... Et elle ne comprend pas le logement, qui est gratuit : vous n'assurerez que vos frais de nourriture, personnels... Vous la toucherez chaque mois, comme un salaire, jusqu'en décembre de cette année inclus.

Une autre voix, beaucoup plus froide, lui parlait des papiers bleus avec des en-têtes qu'elle comprenait à peine : "Normes relatives à la recherche scientifique et à la sécurité des États de l'Union

européenne", "Normes de confidentialité postcontractuelles", "Aspects pénaux de la divulgation de secrets d'État et de matériel classé"... Mais ce n'étaient pas ces expressions qui lui semblaient le plus inquiétantes, c'était l'aimable insistance de Cassimir, son souci de faire en sorte qu'elle ne s'inquiât pas : l'intérêt qu'il avait à lui couper chaque petit bout à une taille accessible pour qu'elle puisse avaler le contenu de son assiette sans broncher.

— Si vous voulez que je vous laisse seule, et tout lire tranquillement ...

Elle leva la tête et battit des paupières, parce que la lumière frappait à la fenêtre. Elle s'aperçut d'une chose qu'elle n'avait pas remarquée – de façon absurde – auparavant : Cassimir portait des lunettes. Quand les avait-il mises ? Les portait-il depuis le début ? Son esprit tournait autour de cette question et d'autres, plongé dans la confusion.

— En quoi consiste le travail ?

— A aider le professeur Blanes.

— Mais à quoi ?

— Dans ses recherches.

Elle réprima un rire cruel. Dans le miroir, l'autre Elisa la regardait d'un drôle d'air.

— Ce que je veux savoir, c'est quelle sorte de recherches je vais faire avec le professeur Blanes.

— Oh, je l'ignore complètement. – Cassimir sourit.

— Je ne suis pas physicien.

— Eh bien je veux savoir ce que je vais faire, si ça ne vous dérange pas.

— Vous allez le savoir tout de suite. Dès que vous aurez accepté les conditions, nous mettrons les choses en marche "toute" de suite... "Toute" ? – Il hésita et se corrigea : "Tout."

Elisa ne le suivit pas dans la sympathie.

— Quelles conditions ?

— Oh, dès que vous aurez signé, je veux dire.

C'est un dialogue de sourds. Elle pensa que si sa mère

l'avait vue à ce moment, elle aurait détecté le Sourire de Mauvaise Humeur Numéro Un d'Elisa Robledo. Mais M. Cassimir n'était pas sa mère, et il sourit aussi.

— Vous savez, je ne compte pas signer quoi que ce soit sans savoir auparavant ce que je vais faire.

Comme un miroir docile (ou un écho de ses attitudes), Cassimir prit l'air irrité.

— Je vous l'ai déjà dit : aider le professeur Blanes dans ses recherches...

— Qu'est-ce que "EG SECURITY" ? – Elle changea de tactique en montrant une ligne sur le papier blanc. – Ce nom apparaît partout. Qu'est-ce que c'est ?

— Oh, l'entreprise principale qui finance le projet. C'est un consortium de plusieurs entreprises de recherche...

— "EG" signifie "Eagle Group" ?

— Ce sont les initiales. Mais je ne travaille pas pour eux et je ne le sais pas...

Oh, quelle grande astuce que la vôtre, M. Oh. Elisa opta pour oublier la courtoisie et tirer un coup de feu au milieu du visage de M. "Oh".

— C'est vous qui m'avez surveillée ces dernières semaines ? Qui avez placé un émetteur dans mon téléphone portable et m'avez fait répondre à un questionnaire d'une cinquantaine de lignes ?

Cela lui plut de voir le sourire et le calme du type s'effacer entièrement de son visage, et l'expression de confusion qui les remplaça. Il était évident que Cassimir avait reçu des instructions pour s'occuper de clients plus dociles, ou peut-être l'avait-il sous-estimée en pensant que, comme c'était une femme jeune, elle serait plus facile à manipuler.

— Excusez-moi, mais...

— Non, excusez-moi, vous. Je crois que vous en savez déjà

beaucoup sur mon humble personne. Maintenant, c'est mon tour de demander des explications.

— Mademoiselle...

— Je veux parler au professeur Blanes. Après tout, je vais travailler avec lui.

— Je vous ai déjà dit qu'il n'était pas ici.

— Eh bien je veux que quelqu'un me dise sur quoi je vais travailler, au moins.

— Vous ne pouvez pas le savoir, dit une autre voix dans un anglais parfait.

L'homme venait d'arriver par une porte voisine du miroir, derrière Elisa. Il était grand, mince, portait un costume à la coupe impeccable. Ses cheveux blonds étaient blancs sur les tempes et sa moustache taillée avec soin.

Un autre homme de petite taille, corpulent, l'accompagnait. *Oui, ils m'épiaient.* Son cœur fit un bond.

— Vous comprenez l'anglais, n'est-ce pas ? – poursuivit l'homme de haute taille de cette voix de violoncelle, en s'approchant. A la différence de Cassimir, il ne lui tendit pas la main, ni ne feignit aucune sorte de cordialité. Ses yeux furent ce qui impressionna le plus Elisa : ils étaient bleus et froids comme des forêts en diamant. – Je m'appelle Harrison, et ce monsieur s'appelle Carter. Nous sommes responsables de la sécurité. Je vous le répète : vous ne pouvez rien savoir. Nous-mêmes nous ne savons rien. Il s'agit d'un travail en rapport avec les recherches du professeur et considéré comme du "matériel classé". Le professeur a besoin de la collaboration de jeunes scientifiques, et vous avez été choisie.

L'homme se tut quand il s'arrêta de marcher : il s'était placé en face d'elle et plantait ces aiguilles bleues dans son visage. Après une pause, il ajouta :

— Si vous acceptez, signez. Sinon, vous rentrerez en Espagne, voilà tout. Une question ?

— Oui, plusieurs. Vous m'avez surveillée ?

— Effectivement, répondit le type sans y attacher

d'importance, comme si cet aspect avait été le plus évident et le plus banal. Nous vous avons étudiée, nous avons contrôlé vos mouvements, nous avons fait en sorte que vous répondiez à un questionnaire, nous avons enquêté sur votre vie privée... Comme pour les autres candidats. Tout est légal, approuvé par les conventions internationales. Il s'agit d'une pure routine. Quand vous postulez pour un travail ordinaire, vous remettez un CV, vous répondez à des questions lors d'un entretien et vous n'y trouvez rien à redire, non ? Eh bien c'est la routine quand vous postulez pour un travail étiqueté comme "matériel classé". D'autres questions ?

Elisa réfléchit. Des éclairs véhiculant le visage de Javier Maldonado et le son de sa voix lui traversaient l'esprit. *"Le bon journalisme se fait avec des informations recueillies patiemment." Salopard. Mais elle se calma tout de suite. Il ne faisait que son travail. Maintenant c'est mon tour de faire le mien.*

— Vous pouvez au moins me dire si je vais rester à Zurich ?

— Non, vous n'y resterez pas. Dès que vous aurez signé, vous serez transférée ailleurs. Vous avez lu l'alinéa "Isolement et filtres de sécurité" ?

— La deuxième page du groupe bleu, l'aida Cassimir, intervenant pour la première fois dans la nouvelle conversation.

— L'isolement sera complet, dit Harrison. Tous vos appels téléphoniques, tous les contacts avec l'extérieur par n'importe quel biais, devront passer par un filtre. Pour les gens, et cela comprend la famille et les amis, vous resterez à Zurich. Tout imprévu qui découlera de cette situation sera sous notre responsabilité. Vous n'aurez pas à vous inquiéter, par exemple, que votre famille ou vos amis vous rendent visite par surprise et découvrent que vous n'êtes pas là : nous nous en chargerons.

— Quand vous dites "nous", de qui parlez-vous ? L'homme sourit pour la première fois.

— De M. Carter et de moi. Notre mission est de veiller à ce que vous n'ayez à penser qu'aux équations. – Il consulta son bracelet-montre. – Le temps imparti aux questions est épuisé. Vous allez signer ou attendre ici le prochain avion pour Madrid ?

Elisa contempla les papiers sur la table.

Elle avait peur. Une peur qu'elle qualifia au début de

"normale" – n'importe qui l'aurait ressentie dans sa situation –, mais elle se rendit compte ensuite que cela cachait autre chose. Comme si une voix plus sage criait en elle : *Ne le fais pas.*

Ne signe pas. Va-t'en.

— Je peux lire tout ça plus lentement en buvant un verre d'eau ? demanda-t-elle.

Les expériences mystérieuses peuvent être indélébiles, mais, en même temps, et paradoxalement, les détails dont nous nous souvenons sont peut-être infimes, sans rapport, voire stupides. Notre degré d'excitation imprime au fer dans notre mémoire des perceptions déterminées, mais les empêche en même temps d'être les plus adaptées pour décrire objectivement l'ensemble.

De ce premier voyage, les nerfs grisés, Elisa conservait des scènes triviales. Par exemple, la discussion qu'eut Carter, l'homme corpulent (qui l'accompagna, parce qu'elle ne vit pas Harrison avant bien longtemps), avec l'un de ses subordonnés en montant dans l'avion à dix places qui les attendait à midi ce jour-là à l'aéroport de Zurich, discussion qui avait, semblait-il, surgi du doute obsessionnel de savoir si "Abdul se trouvait à son poste" ou si "Abdul était parti" (elle ne sut jamais qui était Abdul). Ou les mains grandes, poilues et veineuses de Carter, assis de l'autre côté de l'allée de l'avion tout en sortant un dossier de sa valise. Ou l'odeur de fleurs et de gas-oil (si un tel mélange était possible) de l'aéroport où ils atterrirent (ils lui dirent que l'avion appartenait au Yémen). Ou l'amusant moment où Carter dut lui apprendre à mettre le gilet de sauvetage et à attacher son casque pendant qu'ils montaient dans l'énorme hélicoptère qui attendait sur une piste à l'écart : "N'ayez pas peur, ce sont les normes de sécurité pour les vols de longue durée à bord d'hélicoptères militaires." Ou les cheveux coupés en brosse de Carter et sa légère barbe saupoudrée de fils blancs. Ou ses manières un peu brusques, surtout quand il donnait des ordres au téléphone. Ou la chaleur qu'elle éprouva une fois le casque sur la tête.

Chacune de ces choses infimes constitua son expérience du jour le plus court et de la nuit la plus longue de sa vie (ils voyageaient vers l'est). Avec ces pièces, elle dut se débrouiller au fil des années pour reconstruire un trajet de plus de cinq heures, entre avion et hélicoptère.

Mais, parmi tous les souvenirs décomposés par l'acide du temps, l'un resta indélébile, net jusqu'à la fin, et elle le retrouvait intact chaque fois qu'elle se remémorait cette aventure.

Le mot qui figurait sur la couverture du dossier que Carter sortit de la mallette.

Plus que toute autre chose, cette curieuse expression fut son résumé visuel de la journée. Et les événements postérieurs feraient qu'elle ne l'oublierait jamais.

"Zigzag."

"Que celui qui souhaite comprendre tout ce que j'ai vu l'imagine" : la curieuse phrase figurait, en anglais, au bas d'un dessin qui montrait un homme contemplant deux cercles de lumière dans le ciel. Elle cherchait comment elle allait s'habiller quand ce dessin attira son attention. Il se trouvait sur un autocollant apposé sur le mur au chevet de son lit, mais elle ne l'avait pas remarqué jusqu'alors.

Ce fut à cet instant.

Il ne s'agissait pas d'une pensée rationnelle, mais d'une sorte de sensation physique, une sensation de chaleur aux tempes. Elle était nue, et cela aiguïsa son inquiétude. Elle tourna la tête et regarda en direction de la porte.

Et elle vit les yeux.

Non pas qu'elle ne s'y fût pas attendue. On l'avait prévenue qu'une telle éventualité pouvait se produire : à New Nelson, elle n'allait pas précisément jouir de son intimité chérie. Mme Ross le lui avait dit la veille, en l'accueillant sur le terrain sablonneux où l'hélicoptère s'était posé (c'est-à-dire, cette même nuit, les heures se mélangeaient dans sa tête). Mme Ross s'était vraiment montrée très aimable, voire affectueuse : son sourire, pendant qu'elle l'attendait au pied de l'hélicoptère, parvenait à frôler les boucles d'oreilles dorées en forme de trèfle à quatre feuilles qui ornaient ses lobes. Elle lui tendit les deux mains.

— *Welcome to New Nelson* ! s'exclama-t-elle sur un ton enthousiaste quand elles s'éloignèrent du rugissement assourdissant des pales, comme si tout cela constituait une grande fête et qu'elle était chargée de s'occuper des invités et d'organiser les jeux.

Mais ce n'était pas une fête. C'était un lieu très sombre et chaud, particulièrement sombre et chaud, où flottaient les lumières des projecteurs éclairant des squelettes en fil de fer. Une brise marine comme elle n'en avait jamais senti auparavant sur aucune plage l'ébouriffa et, bien qu'elle eût les oreilles recouvertes, elle perçut d'étranges rumeurs.

— Nous sommes à environ cent cinquante kilomètres au nord de l'archipel des Chagos et à environ trois cent cinquante au sud des Maldives, en plein océan Indien, continua Mme Ross en anglais, avançant par sauts sur le sable. L'île fut découverte par un Portugais qui l'appela "La Gloria", mais quand elle devint une colonie britannique, elle fut rebaptisée New Nelson. Elle appartient au BIOT (le British Indian Ocean Territory) jusqu'en 1992, mais aujourd'hui elle fait partie de territoires acquis par un consortium d'entreprises de l'Union européenne. C'est un paradis béni des dieux, tu verras. Bien que, ne va pas croire, elle soit plus petite que la paume de ta main, à peine un peu plus de onze kilomètres carrés. – Elles avaient traversé les barbelés en franchissant une grille qu'un soldat (pas un policier, mais un *soldat* armé jusqu'aux dents, elle n'était jamais passée aussi près de quelqu'un qui portât ce genre d'armes) tenait ouverte. Elisa se retourna pour vérifier que M. Carter les suivait, mais elle ne vit que deux autres soldats près de l'hélicoptère qu'elle venait de quitter. – Tu la découvriras dans la matinée. Je suppose que tu es fatiguée.

— Pas tellement. – En fait, il lui semblait avoir oublié ce qu'il fallait faire pour se fatiguer.

— Tu n'as pas sommeil ?

— Chez moi... – Elle s'interrompit en comprenant qu'elle parlait en espagnol. Elle traduisit rapidement. – Chez moi, je me couche tard.

— Je vois. Mais il est quatre heures et demie du matin.

— Quoi ?

Le rire de Mme Ross était agréable. Elisa rit elle aussi en comprenant son erreur. A sa montre, il n'était pas encore onze heures du soir. Elle plaisanta un peu sur la question : elle ne voulait pas que Mme Ross vît en elle une novice en matière de voyages, ce qui n'était pas vrai non plus. Mais ses nerfs lui jouaient de mauvais tours.

Elles marchèrent jusqu'au dernier baraquement d'une rangée de trois. Mme Ross ouvrit une porte et elles pénétrèrent dans un couloir éclairé par quelques ampoules, comme celles utilisées dans les salles de cinéma quand on éteint les lumières. Mais ce qu'Elisa perçut avec le plus d'intensité fut le changement de température, même d'atmosphère : de l'environnement poisseux de l'air libre à l'enceinte clôturée de ces maisons préfabriquées. Le couloir était flanqué de portes pourvues de curieux judas. Mme Ross ouvrit une autre porte

dans le fond, s'arrêta devant la première à gauche, tourna la poignée sans utiliser de clé et alluma les lumières dans une pièce adjacente.

— Voici ta chambre. Pour l'instant, on ne la voit pas très bien parce que, la nuit, on ne laisse que la lumière de la salle de bains, mais...

— Elle est géniale.

En fait, elle avait pensé qu'elle allait vivre dans une sorte de "planque". Mais le lieu était spacieux – plus tard, elle compterait cinq bons mètres de largeur sur trois de longueur – et meublé avec soin, une armoire, un petit secrétaire et un lit au centre avec sa table de chevet. A partir du lit, la chambre se rétrécissait vers l'autre pièce, dont Mme Ross s'empessa d'ouvrir la porte. "La salle de bains", dit-elle.

Elle se contentait d'acquiescer et de souligner tout ce qui était bien, mais Mme Ross alla droit au but, dans une sorte d'interrogatoire "entre femmes" : combien de vêtements de rechange elle avait apportés, si elle utilisait un shampoing spécial, de quelle sorte de serviettes hygiéniques elle avait besoin, si elle portait un pyjama ou non, si elle avait un maillot de bain, etc. Puis elle lui montra la porte d'entrée et Elisa s'aperçut qu'elle possédait elle aussi un judas rectangulaire en verre, dans le style de ceux qu'on voyait si souvent au cinéma dans les cellules des fous dangereux. Cela lui produisit une sensation étrange. Il y avait un autre judas identique dans la porte de la salle de bains, qui ne possédait pas non plus de serrure ni de loquet

— Ce sont les consignes de sécurité, lui expliqua Ross. Ils appellent ça des "cabines à faible intimité niveau deux". Pour nous, ce que cela signifie, c'est que n'importe quel malade peut nous épier. Par chance, nous sommes entourées d'hommes sérieux et décents.

Elisa céda à nouveau à la tentation de sourire, bien que cette perte d'intimité suscitât en elle une accumulation de sensations étranges qui, en bloc, étaient désagréables. Mais il semblait qu'aux côtés de Mme Ross rien ne pouvait être mauvais.

Avant que son hôtesse la quittât, Elisa l'observa sous la lumière de la salle de bains : grassouillette et mûre, peut-être plus de cinquante ans, vêtue d'un survêtement argenté et de baskets, impeccablement maquillée, la coiffure comme sortie des mains d'un styliste, des boucles d'oreilles et des bracelets dorés. Un badge portant sa photo, son nom et sa fonction : "Cheryl Ross. Scientific Section",

pinçait son survêtement.

— Je suis désolée de vous avoir fait lever à l'aube à cause de mon arrivée, s'excusa Elisa.

— Je suis là pour ça. Maintenant tu dois te reposer. Demain, à neuf heures et demie (enfin, dans quatre heures environ), il y aura une réunion dans la salle principale. Mais avant, tu peux aller à la cuisine et prendre le petit-déjeuner. Et si tu as besoin de quoi que ce soit au cours de ton séjour, parles-en au Maintien.

Cette dernière phrase lui fit penser que Mme Ross attendait une question. Elle lui fit plaisir.

— Où est le Maintien ?

– Tu l'as devant toi, dit Mme Ross, effectivement satisfaite.

"Que celui qui souhaite comprendre tout ce que j'ai vu l'imagine", disait la phrase sur l'autocollant. Elisa s'était penchée pour la lire quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule.

Les yeux l'observaient avec la fixité des reptiles.

Elle comprenait qu'elle n'aurait pas dû prendre peur de cette façon ridicule, mais elle ne put s'empêcher de sursauter et de reculer d'un bond tout en portant une main à sa poitrine et une autre au pubis en se demandant où elle avait bien pu laisser la serviette. Une partie de sa conscience, plus indulgente, la comprenait. Elle n'avait pas fermé l'œil pendant les heures de repos en raison des événements stressants (*hier j' étais à Madrid en train de dire au revoir à ma mère et à Victor, et ce matin je suis à poil sur une île au milieu de l'océan Indien, bon Dieu*) et la fatigue l'avait entamée en diminuant sa résistance nerveuse.

Pourtant, l'enthousiasme ne l'avait pas abandonnée. Elle s'était levée bien avant l'heure prévue, en remarquant la lumière à travers un rectangle vitré sur le mur du fond, et elle était restée bouche bée en s'y penchant. C'est une chose de savoir que l'on est sur une île et une autre, très différente, de contempler un sombre horizon de vagues mouvantes se bercer brutalement presque à portée de main, au-delà d'une clôture de barbelés, de palmiers et de paja.

Puis elle décida de prendre une douche et ôta son T-shirt et

son slip sans penser aux judas ni à la surveillance d'aucune sorte. La salle de bains disposait de l'espace indispensable pour que ses genoux ne touchent pas le mur quand elle s'asseyait sur les toilettes, mais cela ne l'empêcha pas de juger délicieuse, à la bonne température, l'eau qui tomba sur son corps dans le carré en métal dépourvu de rideau. Elle trouva une serviette avec laquelle elle s'essuya en sortant de la salle de bains et examina en fronçant les sourcils le judas en verre : il était sombre. Elle n'aimait pas s'exhiber, mais elle n'allait pas non plus modifier ses habitudes pour autant. Elle jeta la serviette dans un... un foutu endroit quelconque (*où, merde ?*) et ouvrit la fermeture-Eclair de sa valise pour y prendre des vêtements.

Elle remarqua alors la décoration sur le mur qui servait de chevet de lit : des autocollants et des cartes postales comme placés là pour donner un air plus confortable au cube tout en aluminium qui l'hébergeait. Elle s'approcha pour voir celle qu'elle préférerait et soudain, elle éprouva cette sensation étrange et découvrit les yeux dans le judas.

Ce fut alors.

Pendant qu'elle sautait et se protégeait comme une demoiselle offensée.

Juste alors, il lui passa pour la première fois par la tête un présage de l'obscurité.

— Bienvenue à New Nelson, même si on te l'a déjà dit, je suppose.

Elle le reconnut avant de le voir entrer. Elle pensa qu'elle reconnaîtrait ces yeux bleu-vert n'importe où : au milieu de l'océan Indien, du Pacifique ou au pôle Nord. C'était pareil pour sa voix.

Ric Valente entra dans la chambre et ferma la porte. Il portait un T-shirt et un bermuda verts bien assortis, même s'ils ne ressemblaient pas même de loin à son style habituel de vêtements (comme si le transfert sur l'île l'avait lui aussi pris par surprise), et il tenait deux bols contenant un liquide fumant. Son visage osseux était distendu dans un sourire.

— J'ai demandé une chambre avec un lit double, mais ils n'en avaient pas. Je me contenterai de te voir comme ça chaque matin. Ah, si tu cherches la serviette, elle est là, par terre. – Il désigna l'autre côté

du lit mais n'ébaucha pas un geste pour la ramasser. – Je suis désolé de t'avoir fait peur, mais tu sais qu'ici l'intimité est proscrite par décret. Cela est une sorte de commune sexuelle, tout le monde jouit de tout le monde. La température aide : ils coupent la climatisation la nuit. – Il posa les bols sur le bureau et sortit de ses poches volumineuses deux verres en carton et quatre sandwiches en triangle enveloppés dans de la Cellophane.

Debout devant la fenêtre, se couvrant encore de ses bras, Elisa éprouva un léger découragement. Valente était la seule épine plantée au milieu de son bonheur. Bien sûr, il était toujours le même, avec la même intention de l'humilier, et il semblait se trouver dans son élément, peut-être en raison de la facilité avec laquelle il était parvenu à la faire rougir. Cependant, elle s'attendait bien à se retrouver avec lui tôt ou tard (même si elle ne s'attendait pas à être nue) et, de toute façon, elle avait beaucoup d'autres choses à penser pour se soucier d'un détail aussi infime que le fait qu'il la vît sans vêtements.

Elle poussa un soupir, baissa les bras et se dirigea naturellement vers la serviette. Valente l'observait, amusé. A la fin, il agita la tête d'un air d'évaluation.

— Pas mal, mais je ne te mets pas dix, bien sûr, pas même avec quatre centièmes en moins : sept, tout au plus. Ton corps est... comment le définir ? Trop éblouissant, exubérant... Avec beaucoup de glandes, beaucoup de morceaux... Si j'étais toi, je me ferais le maillot

— Je suis ravie de te voir, Valente, répliqua-t-elle avec indifférence, lui tournant le dos, couvert par la serviette. Elle continua à chercher dans ses bagages. Je crois qu'on a une réunion à neuf heures et demie.

— J'aurai grand plaisir à t'accompagner, mais j'ai pensé que tu n'aurais pas envie de prendre le petit-déjeuner avec des inconnus, alors j'ai opté pour le partager avec toi, juste nous. Tu préfères au jambon et au fromage, ou au poulet ?

Le petit-déjeuner à deux tombait à pic. Elle avait faim et elle ne voulait pas commencer la matinée en disant bonjour à tout le monde.

— Quand est-ce que tu es arrivé ? lui demanda-t-elle, choisissant le sandwich au poulet.

— Lundi. – Valente lui montra les bols : ils étaient remplis de

café jusqu'à la moitié. –Avec ou sans sucre ?

— Sans.

— Comme moi. Je partage ton amertume.

Elisa avait sorti un T-shirt à bretelles et un short qu'elle avait par chance mis dans ses bagages pour ses journées de congé en Suisse.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle. Tu le sais ?

— Je te l'ai déjà dit : une expérience sexuelle. Nous sommes les cobayes.

— Je parle sérieusement.

— Moi aussi. On manque d'intimité et on est obligés de se regarder mutuellement les fesses dans nos cages de métal sur une île de l'océan Indien à la température tropicale. Moi, ça me fait penser au sexe. Pour le reste, je n'en sais pas plus que toi. Je pensais que Blanes était à Zurich et j'ai été surpris quand on m'a conduit ici. Après j'ai été encore plus surpris de savoir que tu venais aussi. Maintenant, je me suis habitué aux surprises : elles font partie de la vie d'un îlien. – Il leva son bol. –A notre pari.

— Il n'y a plus de pari qui tienne, dit Elisa. Elle goûta le café et le trouva excellent. – On est à égalité.

— Ne rêve pas. J'ai gagné. Blanes m'a dit hier que tes idées sur la variable de temps local étaient ridicules, mais que tu étais trop bonne pour ne pas être retenue, et je n'ai rien trouvé à y objecter. Et maintenant que je juge en connaissance de cause, je dois dire qu'il a raison.

Elisa commença à dévorer son sandwich.

— Tu vas me dire une fois pour toutes ce que tu sais ? demanda-t-elle.

— Je sais juste que je ne sais rien. Ou très peu. – Valente engloutit la nourriture en deux bouchées. – Je sais que j'avais raison depuis le début et que, quoi qu'il en soit, c'est une chose énorme... Tellement énorme qu'ils ne veulent pas la partager. C'est pour cela qu'ils ont cherché des étudiants comme nous, tu comprends, ma vieille ? Des noms inconnus qui ne ternissent pas les leurs. Pour ce qui est du reste, je suppose que la réunion de neuf heures et demie servira

à combler les lacunes de notre ignorance. Mais je te demanderai, comme Dieu à Salomon : "Que veux-tu savoir exactement ?"

— Tu sais ce qu'on fait du linge sale ?

— Ça, je peux te le dire. On le lave nous-mêmes. Il y a un lave-linge dans la cuisine, un sèche-linge et une planche à repasser. On doit aussi faire notre lit et le ménage de la chambre, la vaisselle et les repas chacun son tour. Et je te préviens que vous, les filles, vous avez du travail supplémentaire la nuit puisque vous devez satisfaire les hommes. Sérieusement : l'expérience de Blanes consiste à vérifier si les gens peuvent supporter la vie de couple sans devenir fous... Tu vas mettre un soutien-gorge ? S'il te plaît, toutes les filles ont les seins libres ! On est sur une île, ma chérie.

Sans s'occuper de lui, Elisa entra dans la salle de bains et commença à s'habiller.

— Dis-moi, fit-elle quand elle eut remonté la fermeture de son short. Je vais devoir te supporter en permanence sur cette île ?

— Elle fait onze kilomètres carrés en comptant le lac, ne t'inquiète pas. Il y a suffisamment d'espace pour qu'on ne voie pas nos trombines.

Elle revint dans la chambre. Ric la regardait, assis sur le lit en buvant son café.

— Puisque j'ai réalisé mon rêve de te voir sans tes vêtements, il est peut-être temps que je te dise la vérité, fit-il. Ce n'est pas Blanes qui m'a appelé dimanche, mais Colin Craig, mon ami d'Oxford. J'étais son candidat, il m'avait déjà choisi à mon insu, c'est pour cela qu'ils m'ont observé et surveillé. Ils t'ont observée toi aussi comme autre candidate potentielle, dans ce cas pour Blanes, même s'il ne t'avait pas encore choisie. Mais, en lisant ton travail, il n'a eu aucun doute. – Il sourit devant la surprise qu'elle montrait. – *Tu es la fiancée de Blanes.*

— Quoi ?

Amusé par l'expression d'Elisa, Valente ajouta :

— Tu avais raison, ma chère : la variable de temps local était la clé, et nous ne nous en doutions pas.

Des nuages semblables à de gros sacs de grain masquaient le soleil et une grande partie du ciel. Cependant, il ne faisait pas froid et

l'atmosphère était dense et poisseuse. Sous cet univers, le paysage qui s'étendait devant ses yeux la fascina : du sable fin, des palmiers lourds, un horizon de jungle au-delà du petit héliport et la mer grisâtre qui entourait le tout.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le deuxième baraquement, Valente lui expliqua que New Nelson avait une forme de fer à cheval ouvert vers le sud, où se trouvaient les récifs de corail fermant un lac d'eau salée de cinq kilomètres carrés, de sorte qu'on pouvait affirmer que l'île était un atoll. La station scientifique se trouvait au nord, sur la ceinture de terre ferme, et entre elle et le lac s'étalait une ligne de forêt, qu'ils contemplaient à ce moment.

— On peut y aller en excursion un jour, ajouta-t-il. Il a des bambous, des palmiers et même des lianes, et les papillons valent la peine.

Une chose semblable à une joie jamais éprouvée auparavant inondait Elisa pendant qu'elle marchait sur le sable. Et cela malgré les barbelés et le reste des constructions, pas précisément en accord avec ce décor naturel : antennes paraboliques et verticales, casemates aux murs amovibles et hélicoptères. Elle ne se soucia pas non plus des deux soldats qui montaient la garde devant les grilles, ni même de l'irritante présence de Valente, discrète mais toujours gênante, comme un grain de sable. Elle supposa que son bonheur tenait à des raisons très intimes, peut-être ancrées dans son inconscient. C'était le rêve de l'Eden fait réalité. Je suis au paradis, se dit-elle.

Cette sensation dura exactement vingt secondes, le temps qu'elle passa à l'extérieur.

Quand elle passa la porte du deuxième baraquement, qui était plus vaste, et se vit enveloppée dans des lumières artificielles, des murs métalliques et des verrières aux cadres en acier qui révélaient une salle à manger fonctionnelle, toute idée de paradis se dissipa dans son esprit. Seul persista son orgueil professionnel lorsqu'elle se rappela les paroles de Valente. *Ma solution était juste.*

— La station scientifique possède aussi une forme de fer à cheval, ou plutôt de fourchette, lui expliqua Ric en dessinant en l'air : le premier baraquement est le plus proche de l'héliport, et il héberge les laboratoires ; le deuxième est le bras central et il contient la salle de projection, la salle à manger et la cuisine avec la trappe d'accès à la réserve ; le troisième est celui des chambres. Le bras transversal correspond à une sorte de salle de contrôle, ou du moins c'est comme

ça qu'on l'appelle. Je n'y suis allé qu'une fois, mais je veux remettre ça : il y a des ordinateurs de dernière génération et un accélérateur de particules génial, un nouveau type de synchrotron. Maintenant, on se dirige vers la salle de projection...

Il désignait une porte ouverte sur la gauche d'où parvenaient des mots en anglais. Jusqu'à cet instant, Elisa n'avait rencontré personne : elle supposait que l'équipe ne devait pas être très nombreuse. Cheryl Ross apparut soudain par ces portes, en T-shirt et en jean, mais avec la même coiffure et un sourire identique à la nuit précédente. Elisa dit au revoir à l'espagnol dès qu'elle la vit.

— Bonjour, dit Ross sur un ton musical. J'allais justement partir vous chercher ! Le chef ne veut pas commencer avant que nous ne soyons tous là, vous le connaissez...

Comment s'est passée ta première nuit sur New Nelson ?

— J'ai dormi comme une souche, mentit Elisa.

— J'en suis ravie.

La salle ressemblait à l'intérieur d'un home cinéma préparé pour une dizaine de spectateurs. Les fauteuils consistaient en des chaises disposées par rangées de trois. Sur le mur du fond il y avait une console avec un clavier d'ordinateur et à l'opposé un écran de trois mètres de longueur.

Mais à ce moment, ce qui intéressa le plus Elisa, ce furent les gens : ils se levèrent en faisant un bruit spectaculaire avec les chaises. Il y eut une confusion de mains et de bises sur la joue quand Valente la présenta comme "celle qui manquait". Obligée à penser en anglais, Elisa se laissa porter par les événements.

Elle connaissait déjà de vue Colin Craig, un type jeune et séduisant, aux cheveux courts, aux lunettes rondes et avec une barbichette autour de la bouche. Elle se rappela que la belle femme aux longs cheveux châtain était Jacqueline Clissot, mais celle-ci garda ses distances et se contenta de lui tendre la main. Celle qui ne garda aucune distance fut Nadja Petrova, la fille aux cheveux albinos, qui l'embrassa affectueusement et provoqua des rires en tentant de prononcer "Moi aussi je suis paléontologue" en espagnol.

— Je suis ravie de te connaître, ajouta-t-elle dans une autre pirouette linguistique, et Elisa lui fut très reconnaissante de son effort pour parler dans sa langue.

Valente, de son côté, fit un de ses numéros habituels pour présenter l'autre femme, maigre, au visage anguleux et ridé, avec un nez voyant saupoudré de taches de rousseur. Il posa un bras sur ses épaules en la faisant sourire avec gêne. — Je te présente Rosalyn Reiter, de Berlin, disciple appréciée de Reinhard Silberg, diplômée en histoire et philosophie de la science mais se consacrant actuellement à un domaine très particulier.

— Lequel ? demanda Elisa.

— L'histoire du christianisme, répondit Rosalyn Reiter.

Elisa n'abandonna pas son ton de joie polie, mais elle pensait à autre chose. Elle observait les visages des personnes avec lesquelles elle allait devoir travailler, et pendant ce temps elle réfléchissait. *Deux paléontologues et une experte en histoire du christianisme... Qu'est-ce que ça veut dire ?* A cet instant, Craig signala quelque chose.

— Voici le Conseil des Sages.

Par l'entrée défilèrent David Blanes, Reinhard Silberg et Sergio Marini. Ce dernier ferma la porte derrière lui.

Ce geste ressemblait pour Elisa à une sélection : ceux qui vivront au paradis et ceux qui en sont exclus ; ceux qui seraient admis dans la gloire éternelle et ceux qui resteraient sur terre. Elle les compta : ils étaient dix avec elle.

Dix scientifiques. Dix élus.

Dans le silence qui suivit tous prirent un siège. Seul Blanes resta debout face aux autres, tournant le dos au grand écran. En voyant s'agiter les papiers qu'il tenait, Elisa faillit croire qu'elle rêvait.

Blanes tremblait.

— Mes amis : nous avons attendu que tous les participants au Projet Zigzag soient présents pour offrir les explications que, sans doute, vous devez désirer entendre... Je m'empresse de vous dire cela : nous qui nous trouvons aujourd'hui dans cette salle, nous pouvons nous considérer comme très heureux... Nous allons contempler ce qu'aucun être humain n'a jamais vu. Je n'exagère pas. Nous verrons parfois des choses qu'aucune créature, vivante ou morte, n'a jamais vue depuis l'origine du monde...

Un torrent de frissons glacés avait paralysé Elisa.

L'eau que je prends n'a jamais été parcourue.

Elle se dressa sur son siège en se préparant à s'engager avec ses neuf collègues étonnés, sur ces eaux inconnues.

IV

LE PROJET

Tout ce qui est, est passé.

ANATOLE FRANCE

*Il n'allait pas tarder à arriver.
Le préambule ce furent ces yeux.
Puis viendrait l'ombre.*

Même si elle ne le savait pas encore, l'obscurité la plus profonde de sa vie était née.

Et elle l'attendait dans un lieu proche du futur.

Sergio Marini était ce que n'était pas Blanes : élégant et séduisant. Mince, les cheveux sombres ondulés, la peau mate, le visage lisse et le sourire ensorceleur, il savait imposer sa voix de basse pour captiver ses étudiants milanais. Né à Rome et diplômé de la prestigieuse Ecole normale supérieure de Pise, d'où étaient sortis de solides talents de la taille d'Enrico Fermi, il avait fait son doctorat à la Sapienza. Après la période américaine de rigueur, Grossmann l'avait appelé à Zurich, où il avait connu Blanes et élaboré avec lui la théorie du "séquoia". "Avec lui" signifiait – dans les propres termes de Marini, par lesquels il faisait référence à ces années de travail en commun – que "je le laissais calculer en paix et que j'arrivais en hâte quand il m'appelait pour me raconter les résultats".

Il avait également une chose qui manquait à Blanes : le sens de l'humour.

— Une nuit de 2001, nous avons rempli un verre d'eau à moitié. Puis nous l'avons laissé sur la table du laboratoire trente heures d'affilée. Puis, David l'a jeté par terre : ce fut sa seule contribution expérimentale à la théorie. – Il regarda Blanes, qui avait rejoint les rires. – Ne te fâche pas, David : tu es le théoricien, je suis celui qui tiens le marteau et les clous, tu le sais... Notre idée était la suivante... Bon, toi, explique. Tu te débrouilles mieux.

— Non, non, à toi.

— S'il te plaît, c'est toi le père.

— Et toi la mère.

Ils essayaient d'improviser un spectacle, et ça marchait plutôt bien. Ils étaient comme deux humoristes d'un cabaret bon marché : le maladroit et l'astucieux, le beau et le laid. Elisa les regardait et elle pouvait comprendre les années de travail solitaire sans résultats et la joie débordante du premier succès.

— Bon, on dirait que c'est mon tour, dit Blanes. Alors voilà. Vous savez que, d'après la théorie du "séquoia", chaque particule de lumière transporte, enroulées à l'intérieur, les cordes de temps, comme ces cercles du tronc du séquoia qui s'agglutinent autour du centre au fur et à mesure de la croissance. Le nombre de cordes n'est pas infini, mais gigantesque, inconcevable : c'est le nombre de temps de Planck qui se sont déroulés depuis l'origine de la lumière...

Il y eut quelques murmures et Marini gesticula d'une voix plaintive.

— Le professeur Clissot veut savoir ce qu'est un temps de Planck, David... Ne méprise pas ceux qui ne sont pas physiciens, même s'ils le méritent !

— Un temps de Planck est le plus petit intervalle de temps possible, expliqua Blanes. Celui que met la lumière à parcourir une longueur de Planck, qui est la plus petite longueur que possède l'existence physique. Pour vous donner une idée, si un seul atome avait la taille de l'univers, une longueur de Planck serait de la taille d'un arbre. Le temps que met la lumière à parcourir cette distance minime du temps de Planck. Cela équivaut approximativement à un septillionième de seconde : il n'y a aucun événement dans l'univers qui dure moins que ça.

— Tu n'as pas vu Colin manger des sandwiches au foie gras, remarqua Sergio Marini. Craig leva la main dans un geste d'assentiment. Ce fut la première fois qu'Elisa vit Blanes partir d'un éclat de rire, mais le physicien espagnol retrouva son sérieux presque immédiatement.

— Chaque corde de temps équivaut donc à un temps de Planck spécifique, et contient tout ce qui a été reflété par la lumière dans ce très bref intervalle. Avec les ajustements mathématiques nécessaires des équations (en utilisant des variables de temps local, par exemple), la théorie nous disait qu'il était possible d'isoler et d'identifier les cordes chronologiquement, voire de les ouvrir. Elle

n'avait pas besoin de beaucoup d'énergie, mais d'une quantité exacte. "Suprasélective", la baptisa Sergio. Si l'on employait l'énergie suprasélective appropriée, les cordes d'une période temporelle déterminée pourraient s'ouvrir et montreraient des images de cette période. Il ne s'agissait à l'époque que d'une découverte mathématique. Pendant plus de dix ans ce ne fut que cela. Enfin, une équipe dirigée par le professeur Craig conçut le nouveau synchrotron qui nous permit de produire cette sorte d'énergie suprasélective. Mais nous n'obînmes pas de résultats avant la nuit où nous brisâmes ce verre.

Continue, Sergio. Il s'agit maintenant de la partie que tu aimes.

— Nous avons enregistré l'image du verre brisé sur la vidéo et nous l'avons envoyée à un accélérateur de particules, poursuivit Marini. Vous savez qu'une image vidéo n'est pas autre chose qu'un faisceau d'électrons. Nous avons accéléré ces électrons afin d'acquérir une énergie qui reste stable avec une marge de plusieurs décimales et nous les avons fait se télescoper avec un jet de positrons. Les particules résultantes devaient contenir les cordes ouvertes sur une période équivalant à deux heures avant la rupture du verre. Nous avons reconverti ces particules en un nouveau faisceau d'électrons, nous les avons fait se cogner contre un écran de télévision, nous avons utilisé un software pour profiler l'image, et en allumant l'écran... qu'avons-nous vu ?

— Le verre brisé par terre, dit Blanes, et les rires fusèrent à nouveau.

— Ce fut le cas pendant la première centaine de tentatives, certes, reconnut Marini. Mais cette nuit de 2001 fut différente : nous obtînmes une image du verre *intact* sur la table. Cette image, nous ne *l'avions jamais filmée*, vous comprenez ? Elle venait du passé : concrètement, de *deux heures avant* de commencer à filmer... Les enfants, cette nuit-là, nous sommes allés nous soûler en ville. Je me rappelle un pub de Zurich avec David, complètement bourrés tous les deux, quand un Suisse non moins défait que nous me demanda : "Pourquoi si content, l'ami ?" "Parce que nous avons réussi à obtenir un verre intact", lui répondis-je. "Quelle chance", fit-il. "Moi, j'en ai déjà cassé trois ce soir."

— Ce n'est pas une plaisanterie, ça s'est passé comme ça ! disait Blanes alors que les éclats de rire résonnaient dans la petite salle. Même Valente, qui se montrait toujours distant vis-à-vis des

plaisanteries du "peuple" (d'après Elisa), semblait s'amuser comme un fou.

— Quand nous avons montré cette image à ceux qui devaient allonger les sous, poursuivit Marini, ouh, alors là, on a commencé à recevoir un vrai financement... Eagle Group a pris les rênes et a commencé la construction de cette station scientifique sur New Nelson : Colin vous racontera le reste...

Colin Craig se leva et Marini occupa son siège. L'amusement persistait et les commentaires à voix haute allaient bon train. Nadja était rouge de rire, Mme Ross (qui avait lancé un éclat de rire inattendu et retentissant à l'anecdote de l'ivrogne) essuyait ses larmes. L'ambiance dans la salle était joyeuse et détendue.

Cependant, Elisa percevait quelque chose.

Un détail différent, incongru.

Elle crut le détecter dans les regards échangés par Marini, Blanes et Craig. C'était comme si la consigne avait été : "Il vaut mieux qu'ils s'amuse avec la première partie."

Le reste n'est peut-être pas aussi agréable, supposa-t-elle.

— On me chargea de coordonner tout ce qui avait trait au projet, dit Craig. En 2004, on lança, en secret, une dizaine de satellites avec des orbites géosynchrones, c'est-à-dire qu'on les programma pour tourner dans le sens de la rotation de la Terre. Leurs caméras possèdent une résolution de cinquante centimètres dans une gamme de couleurs plurispectrales et couvrent une zone de douze kilomètres. Elles sont prêtes à prendre des séquences télémétriques de n'importe quel endroit de notre planète, d'après les coordonnées qu'on leur fournit à partir de New Nelson. Ces images sont réexpédiées vers notre station en temps réel (d'où le nom du projet, "Zigzag", à cause de la trajectoire de boomerang que réalise le signal, de la Terre au satellite et de celui-ci à la Terre), où un ordinateur les traite à vingt-deux bits, en isolant la zone géographique à explorer. Cela ne nous permet pas de compter les cheveux sur la tête de Sergio...

— Mais ceux de David, qui n'en a pas beaucoup, intervint Marini.

— Exact. En un mot, nous pouvons observer ce que nous

voulons et quand nous le voulons, comme c'est le cas des satellites-espions militaires. Je vais vous donner un exemple. – Craig se dirigea vers la console de l'ordinateur en ajustant d'un geste délicat ses lunettes à la monture métallique. Elisa vit en lui un homme à l'élégance naturelle, capable de ne pas attirer l'attention s'il se rendait à une réception au palais de Buckingham vêtu du T-shirt et du jean qu'il portait en cet instant. Il pianota rapidement sur le clavier, et sur l'écran apparut un dessin à gros traits des pyramides d'Egypte. Dans un coin, deux momies debout : leurs visages étaient des photos découpées et collées avec le visage de Marini et Blanes. Il y eut de petits rires. – Supposons que nous demandions aux satellites une séquence du delta du Nil. Les satellites la captent, nous l'envoient, un ordinateur la traite et obtient une série de plans des pyramides. Après avoir passé le faisceau d'électrons par notre synchrotron, nous récupérons les particules récemment formées et un autre ordinateur se charge de profiler et d'enregistrer la nouvelle image. Si la quantité d'énergie est la bonne, nous pourrions voir la même zone de l'espace, les pyramides d'Egypte, mais, disons, trois mille ans auparavant... Avec un peu de chance, nous verrions, pendant quelques secondes, la construction d'une pyramide, ou la cérémonie de l'enterrement d'un pharaon.

— Incroyable, Elisa entendit-elle murmurer Nadja, deux siècles sur sa gauche.

Marini se leva brusquement.

— Dis, Colin, on va convaincre le public qu'on ne raconte pas d'histoires...

Craig tapa sur la console. Sur l'écran apparut une image floue mais reconnaissable, d'une légère couleur rose pâle presque sépia, comme sur les photos anciennes.

Il y eut un silence soudain.

Elisa éprouva une émotion ambiguë, comme si elle souhaitait rire et pleurer en même temps. Valente, sur le siège voisin, se pencha en avant bouche ouverte, comme un enfant qui découvre le cadeau le plus désiré, celui qu'il pensait que personne ne lui offrirait.

La photographie ne semblait pas en mériter autant : elle montrait simplement un premier plan d'un verre à demi rempli d'eau et placé sur une table.

— Ce qui est incroyable dans cette image, dit Marini

calmement, c'est qu'elle *n'a jamais été photographiée*. Nous l'avons extraite du film de vingt secondes qui montrait la même table, mais avec le verre brisé par terre deux heures plus tard. Vous êtes en train de contempler la première image réelle du passé que l'être humain ait jamais vue.

Les larmes coulaient sur le visage d'Elisa.

Elle pensa que la science, la véritable science, celle qui change soudain et pour toujours le cours de l'histoire, consistait à ça : à pleurer en voyant une pomme tomber d'un arbre.

Ou un verre intact sur une table.

C'était le tour de Reinhard Silberg. En se plantant devant l'écran, il donna l'impression, exacte, d'après Elisa, d'être immense. Il portait une chemise à manches courtes et un pantalon en coton avec une ceinture en cuir, et il était le seul en cravate, bien que le nœud fût lâche. Tout chez lui en imposait, et peut-être pour cette raison semblait-il vouloir se diminuer lui-même avec un sourire qui, sur son visage imberbe et charnu derrière des lunettes à monture dorée, était curieusement enfantin.

En cet instant, cependant, il ne souriait pas. Elisa en soupçonnait la raison. Peut-être lui revient-il de raconter la partie désagréable. Les premiers mots de l'historien et scientifique allemand lui apprirent qu'elle ne se trompait pas.

— Je m'appelle Reinhard Silberg et ma spécialité est la philosophie des sciences. J'ai été recruté pour le projet Zigzag dans le but de les seconder sur ce qui *ne concerne pas la physique*, mais qui présente une importance énorme. – Il fit une pause et bougea un pied, comme s'il avait exécuté un dessin sur le sol métallique. – Ce projet, vous le savez, est classé top secret. Personne d'autre ne sait que nous sommes ici, ni les collègues, ni les amis, ni nos familles, ni même de nombreux directeurs d'Eagle Group. Naturellement, nous ne pouvons pas tromper la communauté scientifique, mais nous leur avons tendu, moyennant des congrès et des articles, quelques carottes. Ils savent que la théorie du "séquoia" est en bois massif, c'est le cas de le dire, mais ils ignorent lequel. Ce projet est donc unique au monde, du moins jusqu'à présent. Nous avons été sélectionnés après une étude détaillée de nos vies, goûts, amitiés et sujets de réflexion. Nous allons travailler dans un domaine où personne n'a d'expérience préalable.

Nous sommes des pionniers, et nous avons besoin de mesures spéciales de sécurité pour... diverses raisons.

Il fit une nouvelle pause et observa à nouveau les mouvements de son pied.

— En premier lieu, ne pensez pas un seul instant que vous allez voir des *films* sur cet écran. Au cinéma, nous contemplons la scène de la mort de César, par exemple, comme s'il s'agissait de l'enregistrement d'une vidéo amateur de l'époque romaine. Mais les images des cordes de temps ouvertes ne sont pas des films, pas même des films de la vie réelle : elles sont le *passé*. Nous pouvons les voir sur un écran, comme les films, et les enregistrer sur DVD, comme les films, mais vous devez toujours avoir en tête qu'il s'agit de *cordes de temps ouvertes* dont nous avons extrait l'information. Notre "assassinat de César" sera *l'événement* en soi, tel qu'il est resté enregistré pour toujours dans les particules de lumière que refléta la scène réelle, c'est-à-dire, dans la *réalité du passé*. Cela implique certaines conséquences. Nous ignorons ce qui se produirait, par exemple, avec des personnages ou des événements qui font partie de notre culture ou de nos idéaux. Il y a eu des études secrètes, et il n'existe pas encore de conclusions. Par exemple, si nous voyions Jésus-Christ, Mahomet ou le Bouddha... juste les *voir* et savoir avec certitude qu'il s'agit d'eux... Sans parler de découvrir des *aspects* de la vie de ces fondateurs de religions qui *s'opposent* à ce que les Eglises de chaque confession ont fait croire à des millions de personnes pendant des siècles, en incluant probablement plusieurs d'entre nous. Tout cela constitue un motif plus que suffisant pour que le projet Zigzag soit secret. Mais il y en a un *autre*. — Il fit une pause et battit des paupières. — J'aimerais l'expliquer en vous montrant une nouvelle image. Il s'agit de la seule que nous soyons parvenus à obtenir, à part celle du "Verre intact". La majeure partie d'entre vous ignore son existence... Jacqueline, tu vas avoir une surprise... Colin, tu veux... ?

— Bien sûr.

Craig tapa à nouveau sur le clavier. Cette fois, la lumière du séjour s'éteignit. Quelqu'un dit dans l'obscurité (Elisa reconnut la voix de Marini) : "Enlève les publicités, Reinhard". Mais cette fois il n'y eut pas de rires. On entendit la voix de Silberg, dont la silhouette commençait à se détacher dans la pénombre créée par l'unique lumière provenant de la console de l'ordinateur.

— Elle a été obtenue grâce au système dont Colin vous a parlé : un satellite a envoyé les images, nous avons calculé l'énergie

nécessaire pour ouvrir les cordes de temps et nous les avons traitées...

L'écran s'éclaira. Des formes à la tonalité rougeâtre atténuée apparurent.

— La couleur provient du fait que l'extrémité "passé" de la corde se trouve dans un lieu tridimensionnel équivalent, en termes d'espace, à presque un million d'années-lumière de nous, et continue à s'éloigner, expliqua Silberg, elle subit ainsi une déviation vers le rouge similaire à celle d'autres objets dans le ciel. Mais en réalité, elle appartient à la Terre...

Il s'agissait d'un paysage. La caméra survolait une cordillère. Les montagnes semblaient accessibles, presque petites, et entre elles se détachaient des vallées circulaires et des roches sphériques. Tout semblait avoir été recouvert par un célèbre pâtissier d'une couche de chantilly.

— Mon Dieu... – On entendit, tremblante, la voix de Jacqueline Clissot.

Elisa, penchée en avant, décroisa les jambes. Elle éprouvait une sensation étrange. Elle ne pouvait en définir l'origine exacte, même si elle savait qu'elle provenait de l'image qu'elle contemplait. C'était comme un souffle d'inquiétude.

Une vague menace.

Mais à quoi tenait-elle ?

— D'immenses glaciers au pied de la montagne... murmurait, absorbée, Clissot. Des glaciers en érosion et en U... Regarde ces cirques et ces nunataks... Tu vois, Nadja ? A quoi est-ce que ça te fait penser ? C'est toi l'experte en paléogéographie...

— Ces dépôts sont des drumlins – répondit Nadja avec un filet de voix. Mais d'une taille incroyable. Et ces moraines sur les côtés... C'est comme si elles avaient entraîné des sédiments énormes sur une très grande distance...

Qu'est-ce qui m'arrive ? Un rire nerveux affleura sur les lèvres d'Elisa. C'était absurde, mais elle ne pouvait s'empêcher d'y penser : dans ces coupoles de neige teinte en rouge, il existait une chose qui la perturbait terriblement. Elle crut qu'elle était devenue folle.

Elle vit trembler Nadja. Elle se demanda s'il ne s'agissait que

de l'excitation devant les découvertes ou bien d'une chose semblable à ce qui lui arrivait. Valente semblait affecté lui aussi. On entendit quelqu'un prendre sa respiration.

C'est ridicule.

Non, ça ne l'était pas, dans ce paysage il y avait quelque chose d'étrange.

— Il semble y avoir des signes d'eau en fusion dans les crevasses... murmura Nadja, excitée.

— Mon Dieu, c'est une glaciation en phase de dégel... ! s'exclama Clissot.

La voix de Silberg, transformé en ombre à côté de l'écran, parvint, claire et ferme, mais avec tout autant d'anxiété :

— Ce sont les îles Britanniques. Il y a huit cent mille ans.

— Glaciation de Günz... dit Clissot.

— Exact. Pléistocène. Le quaternaire.

– Mon Dieu ! gémissait Clissot. Oh, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu... !

Des nausées. C'est nauséabond.

Mais quoi ?

Quand les lumières s'allumèrent, Elisa découvrit qu'elle s'enlaçait elle-même, comme si on l'avait obligée à se montrer nue en public.

– C'est la deuxième raison pour laquelle le projet Zigzag doit rester secret. Nous ignorons ce qui le produit : nous l'appelons "Impact". – Silberg écrivit le mot en anglais sur un petit tableau blanc accroché au mur à côté de l'écran. – Nous l'écrivons toujours comme ça, "Impact", avec un i majuscule. Nous en souffrons tous dans une plus ou moins grande mesure, bien qu'il existe des personnes plus sensibles que d'autres... Il s'agit d'une réaction spéciale devant les images du passé. Je peux risquer une théorie pour l'expliquer : Jung avait peut-être raison, et nous possédons un inconscient collectif bourré d'archétypes, quelque chose comme une mémoire génétique de l'espèce, et les

images des cordes de temps ouvertes, d'une certaine manière, la perturbent. Pensez que cette zone de notre inconscient est restée inviolée pendant plusieurs générations, et soudain, pour la première fois, la porte s'ouvre et la lumière pénètre dans cette obscurité...

— Pourquoi ne l'avons-nous pas sentie quand nous avons vu le Verre intact ? demanda Valente.

— En réalité, nous l'avons sentie, dit Silberg, et Elisa comprit qu'une partie de son émotion devant cette image pouvait provenir de là. Mais avec moins d'intensité. Il semble que les Impacts les plus forts se produisent avec le passé éloigné. Parmi les symptômes détectés se trouvent l'anxiété, la dépersonnalisation et la déréalisation (la sensation que nous sommes irréels, ou que c'est le monde qui nous entoure), l'insomnie et, parfois, des phénomènes hallucinatoires. C'est pour cette raison que j'ai commencé par vous avertir qu'il ne s'agit pas de films. L'ouverture de cordes de temps est un phénomène plus complexe.

Elisa s'aperçut que Nadja se frottait les yeux. Clissot s'était assise à côté d'elle et lui parlait à l'oreille.

— Nous ignorons s'il existe des symptômes plus importants, poursuivit Silberg. C'est-à-dire des Impacts graves. Ce qui nous oblige à dicter une série de normes de sécurité auxquelles je demanderai à tout le monde de se plier. La norme primordiale est la suivante : quand nous contemplerons une image pour la première fois, nous le ferons en groupe, comme aujourd'hui. De la sorte, nous pourrions observer nos réactions. Et puis, notre conduite à l'extérieur de cette salle, même en privé, sera également susceptible de subir un certain contrôle : les judas des portes et l'absence de serrures répondent à cet objectif. Il ne s'agit pas de nous transformer en espions les uns des autres mais que personne ne reste isolé. Si l'Impact affectait particulièrement l'un d'entre nous, les autres devraient le savoir le plus tôt possible... Malgré cela, il subsiste une marge de risque inconnue. Nous sommes placés devant un élément nouveau, et nous ne pouvons pas anticiper les effets qu'il provoquera en nous.

Au début, il y eut des murmures devant le ton de Silberg. Une minute plus tard, cependant, l'esprit général changea. Cette première approche du travail qui les attendait provoquait chez tout le monde une joie indiscutable. Les yeux d'Elisa étaient humides et elle éprouvait un nœud dans la gorge. Un paysage du quaternaire... *Mon Dieu, je suis toujours ici, je ne rêve pas. J'ai vu la Terre, la planète sur laquelle je vis, il y a presque un million d'années...* La voix de Sergio

Marini résuma avec humour cette atmosphère en se dressant au-dessus
des autres :

— Bon, nous avons entendu les inconvénients de cet emploi. Qu'est-ce qu'on attend ? Au travail !

Elisa se leva, très animée. Mais, à cet instant, Valente
lui murmura :

— Ils nous cachent quelque chose, ma vieille... Je suis sûr qu'ils ne nous disent pas toute la vérité.

La nuit du lundi 25 juillet, Elisa vit l'ombre pour la première fois.

Puis elle comprit qu'il s'était agi d'un autre indice : le Monsieur Aux Yeux Blancs était arrivé.

Me voici, Elisa. Je suis venu.

Je resterai toujours à tes côtés.

Légère et silencieuse, comme une âme pendant l'un de ces voyages ésotériques appelés "astraux" auxquels sa mère croyait dur comme fer, elle flotta dans le judas de sa porte et disparut. Elle sourit. *Encore un qui ne peut pas dormir.*

Cela n'avait rien d'étrange. La pièce était confortable, mais on ne pouvait pas la considérer comme un foyer. Il faisait chaud entre les parois métalliques parce que, comme Valente l'avait dit, ils arrêtaient l'air conditionné la nuit et la fenêtre basculait mais ne s'ouvrait pas entièrement. Portant en tout et pour tout un slip, Elisa transpirait sur le lit, au milieu d'un mélange diffus de lumière et d'obscurité : sur sa droite, les éclairs des projecteurs des barbelés ; sur sa gauche, le petit rectangle du judas. Et, soudain, l'ombre.

Elle l'avait vue défiler en direction de la porte qui divisait les deux ailes du baraquement, il devait donc selon toute probabilité s'agir de l'un de ses compagnons : Nadja, Ric ou Rosalyn. Les autres dormaient dans l'aile opposée.

Où peut-elle aller ? Elle prêta l'oreille. Les portes n'étaient pas bruyantes, mais elles n'en demeuraient pas moins métalliques, de sorte qu'elle se prépara à entendre, d'ici à quelques secondes, un claquement.

Elle n'entendit rien.

Ce silence l'intrigua. Il lui fit penser à autre chose que de la pure courtoisie vis-à-vis de ceux qui se reposent. Comme si le présumé insomniaque voulait être prudent.

Elle sortit de son lit et s'approcha du judas. Elle distingua les faibles

veilleuses du couloir. Celui-ci semblait vide, mais elle était sûre d'avoir vu passer une silhouette.

Elle mit son T-shirt et sortit. La porte qui reliait les deux ailes du baraquement était fermée. Cependant, quelqu'un avait dû l'ouvrir peu avant : les fantômes n'entraient pas dans les possibilités qu'elle envisageait.

Elle hésita un instant. Allait-elle tenter de vérifier d'abord si l'un de ses collègues n'était pas dans son lit ? Non, mais elle n'allait pas se borner à regagner tranquillement son lit. Elle ouvrit la porte de l'aile suivante. Devant elle s'étendait un couloir sombre, segmenté par de faibles ampoules. A droite, les portes des chambres ; à gauche, l'accès au deuxième baraquement.

Soudain, elle éprouva une vague inquiétude.

En réalité, en son for intérieur, elle avait envie de rire. *Ils nous ont ordonné de nous épier les uns les autres, et c'est ce que je fais.* En T-shirt et en slip debout dans le couloir elle avait l'air...

Un bruit.

Cette fois oui, quoique lointain. Provenant peut-être du baraquement parallèle.

Elle se dirigea vers l'entrée du couloir qui conduisait au deuxième baraquement. L'inquiétude, comme un ami encombrant, refusait de l'abandonner, mais cela ne se voyait pas de l'extérieur. En général, elle était calme : être fille unique lui avait appris très tôt à marcher seule dans le noir et le silence des nuits.

Elle allait bientôt perdre complètement cette habitude. Elle parvint au couloir et s'y engagea.

A deux mètres d'elle, une étrange créature faite d'ombres vivantes agitait les bras en croix et l'observait d'un regard brillant et dévorant. Mais le plus horrible (elle comprendrait par la suite qu'il s'agissait d'un autre avertissement) fut de constater *qu'elle ne possédait pas de visage*, ou alors ses traits se confondaient avec les ténèbres.

— Ne criez pas, dit en anglais une lumière soudaine, d'une voix rauque, l'aveuglant (oui, maintenant elle s'en rendait compte : elle avait poussé un hurlement). Je vous ai fait peur, pardon...

Elle ignorait que les soldats patrouillaient la nuit à l'intérieur des

baraquements. La lanterne que le militaire avait allumée lui révéla le reste : les "bras en croix" (le fusil), le "regard brillant" (un viseur infrarouge), l'absence de visage (une sorte de radio qui lui masquait la bouche). Sur le plastron de son uniforme on lisait "Stevenson". Elisa le connaissait : c'était l'un des cinq soldats de l'île, l'un des plus jeunes et des plus beaux. Jusqu'à cet instant, elle n'avait jamais parlé avec aucun d'entre eux. Elle se contentait de les saluer quand elle les voyait, comme en sachant qu'ils étaient là pour veiller sur elle et non l'inverse. Elle éprouvait maintenant une profonde sensation de honte.

Stevenson baissa la lampe et releva le viseur infrarouge. Elle put le voir sourire.

— Que faisiez-vous à vous promener dans l'obscurité du couloir ?

— J'ai cru voir passer quelqu'un devant ma chambre. Je voulais savoir qui c'était.

— Je suis ici depuis une heure et je n'ai vu personne. – Dans la voix de Stevenson, elle crut détecter un certain mécontentement.

— Je me suis peut-être trompée. Excusez-moi.

Elle entendit le son d'autres portes : des collègues alarmés par son cri stupide. Elle ne voulut pas savoir qui. Elle s'excusa, regagna sa chambre et, croyant qu'elle ne s'endormirait jamais, elle s'endormit.

Le lendemain, mardi 26 juillet, 18 h 44.

Elle bâilla, se leva et mit l'ordinateur en "hibernation". Elle l'avait programmé pour poursuivre le calcul ardu tout seul.

L'incident avec l'ombre nocturne tournait encore dans sa tête. Elle décida qu'elle en parlerait à Nadja sur la plage, au moins pour en rire. Dans l'immédiat, elle avait besoin de se reposer un peu. Elle n'était à New Nelson que depuis six jours, mais elle avait l'impression que cela faisait des mois. Elle se demanda si l'effort excessif pourrait en venir à la rendre malade. *Mais il n'y a pas de problème : j'ai l'hôpital à côté de mon bureau.* Elle contempla le silencieux laboratoire de la paléontologue, qui servait de petite clinique et comptait même un lit d'exploration. Si elle continuait comme ça, elle demanderait peut-être à Jacqueline une pilule "énergétique". "Le calcul de l'énergie me vole de l'énergie", lui dirait-elle.

Elle quitta le laboratoire, se dirigea vers sa chambre, prit son bikini, sa serviette et sortit du baraquement à la lumière mourante du soleil. C'était l'une des rares journées sans pluie des mois de mousson, et il fallait en profiter. En voyant le soldat qui montait la garde devant la grille, elle se rappela l'incident de la nuit, mais cette fois ce n'était pas Stevenson mais Bergetti, le robuste Italien avec qui Marini jouait parfois aux cartes. Elle le salua au passage (ces hérissons humains bardés d'armes lui faisaient peur), elle franchit la porte et descendit la douce colline jusqu'à la plage la plus incroyable qu'elle avait vue de sa vie.

Deux kilomètres d'or en poudre et une mer qui, les meilleurs jours, se colorait de plusieurs tonalités de bleu, à côté de l'écume de laquelle la chair de Nadja pouvait sembler aussi brune que la sienne, aux vagues puissantes, des machineries sauvages qui n'avaient rien à voir avec les ondulations domestiques des plages civilisées. Au cas où cela n'aurait pas suffi, comme si le dieu de ce paradis ne voulait pas provoquer de nombreux désagréments, les vagues les plus fortes se brisaient au loin, lui permettant de marcher sur une vaste nappe d'eau et de crème de sable, et même de nager, sans inconvénient majeur.

Nadja Petrova lui fit des signes de l'endroit habituel. Elisa avait noué avec la jeune paléontologue russe une de ces amitiés rapides et profondes qui ne surviennent qu'entre des personnes obligées de cohabiter dans des lieux isolés. Elles avaient des points communs, en plus de l'âge : un caractère volontaire, une intelligence aiguë et la même habitude de monter une à une les marches de l'escalier escarpé de la réussite. Dans ce dernier cas, même, Nadja la dépassait. Née à Saint-Pétersbourg, immigrante en France depuis l'adolescence, elle s'était frayé un chemin jusqu'à obtenir l'une des bourses convoitées de doctorat avec Jacqueline Clissot à Montpellier, devenant son étudiante préférée, et tout cela sans une mère riche qui lui aurait même payé le temps qu'elles passaient toutes les deux à se disputer. Mais, quand elle parlait avec Nadja, elle ne percevait pas ces qualités si dures : elle conservait plutôt la fulgurante impression d'une fille aimable et amusante, aux cheveux couleur de cidre et à la peau de neige, cette sorte de créature qui semble se consacrer au simple et immense travail de sourire. Elisa pensait qu'elle n'aurait pu rencontrer de meilleure camarade.

— Hum, la mer est tentante, aujourd'hui, dit Elisa en posant sa serviette et son bikini sur le sable et en commençant à se déshabiller. Je crois que je vais l'essayer, pour voir si je me noie.

— Il semble qu'aujourd'hui non plus tu n'y parviendras pas. —

Nadja lui sourit sous les grandes lunettes noires qui protégeaient la moitié de son visage de neige.

— J'ai au moins réussi à déprimer.

— Répète avec moi : "Demain j'y arriverai, demain."

— "Demain j'y arriverai, demain", obéit Elisa. Je peux modifier un peu le mantra ?

— Qu'est-ce que tu suggères ?

— "J'y arriverai un de ces jours", par exemple. – Elisa tendit le slip sur ses hanches et prit le soutien-gorge du bikini. – Il maintient mon espoir vivant mais il ne m'ennuie pas.

— La clé du mantra est d'ennuyer un petit peu, déclara Nadja, et elle se mit à rire.

Après avoir mis son bikini, Elisa rassembla ses vêtements et les maintint à l'aide d'un des innombrables flacons que sa camarade apportait toujours avec elle. Puis elle étendit sa serviette et utilisa d'autres flacons pour lui assurer que le vent n'était pas aussi fort que d'autres jours, mais elle ne voulait pas passer son temps de repos à poursuivre une serviette ou un slip sur le sable.

Nadja était allongée sur le ventre. Elisa distinguait son corps mince sous le casque de cheveux blancs et les lignes roses du bikini. Le premier jour, elles avaient ri en essayant les maillots que leur avait fournis Mme Ross (aucune des deux n'avait pensé à emporter un bikini à Zurich). Elle reçut le rose et Nadja le blanc, mais elle avait plus de poitrine que Nadja et le blanc était plus grand et lui allait mieux. Elles n'avaient pas tardé à les échanger.

— Tu bloques toujours au même endroit ? demanda Nadja.

— Tu parles. Je recule un peu plus chaque jour. J'ai l'impression que je finirai au début. – Elisa appuya les coudes sur le sable et contempla l'océan. Puis elle se tourna vers Nadja, qui balançait un flacon avec un sourire amusant. – Oh, oui, excuse-moi, j'avais oublié.

— Oui, répondit son amie, dégrafant son maillot. Ce qu'il y a, c'est que tu considères que me froter le dos est un travail dégradant.

— Mais je m'en tire mieux que pour les calculs, reconnais-le.

Elisa mit de la crème au creux de sa main et commença à en enduire le dos de Nadja.

La peau de Nadja brillait de tonnes de filtres protecteurs, bien qu'elle aille toujours à la plage en fin d'après-midi. Son problème de "quasi-albinisme" attristait Elisa parce qu'il valait à son amie de nombreuses contrariétés étant donné sa profession. "Je ne suis pas albinos, lui avait expliqué Nadja, juste *presque* albinos, mais un soleil fort peut provoquer de gros dégâts chez moi, y compris le cancer. Tu imagines : une grande partie du travail d'un paléontologue s'effectue en plein air, parfois sous un soleil tropical ou désertique." Mais, conformément à sa façon d'être, Nadja en plaisantait. "Je sors la nuit pour chercher des *Merocanites* et des *gastriocères*. Je suis une sorte de vampire de la paléontologie."

— Ton ami Ric est aussi débordé que toi, lui dit Nadja, assoupie, pendant qu'Elisa s'occupait de son dos. Mais il le prend mieux. Il dit qu'il veut te battre.

— Ce n'est pas mon ami. Et il veut toujours me battre.

Ils s'étaient réparti le travail : Valente avait rejoint le groupe de Silberg et elle celui de Clissot. La tâche d'Elisa consistait à trouver l'énergie exacte (la solution ne pouvait comporter moins de six décimales) pour ouvrir une corde de temps correspondant à cent cinquante millions d'années dans le passé, environ quatre mille sept cents billions de secondes avant que Nadja et elle ne posent leurs délicates petites fesses sur une plage de l'océan Indien. "Un jour de soleil en pleine forêt, au cours de cette période que l'on appelle le jurassique", disait Clissot. S'ils y parvenaient, le résultat pouvait être fantastique, inconcevable : ils arriveraient peut-être à contempler la première image d'un... (*ne le disons pas, ça peut nous porter malheur*)... être vivant.

Nadja et elle rêvaient de cette image.

Elisa, que les films avec des dinosaures avaient fascinée dans l'enfance, pensait qu'aucun effort ne serait excessif en comparaison de ça. Si son travail aidait à obtenir l'image d'un grand reptile préhistorique faisant quelque chose (*même juste un petit caca dans l'herbe, s'il te plaît*), il ne lui resterait rien à voir ou à faire de toute sa vie. *Fous-toi* de Jurassic Park et de Steven Spielberg. A partir de cet instant, elle pourrait mourir. Ou se laisser tuer.

Mais il s'agissait d'une tâche complexe et fastidieuse. En fait,

Blanes et elle se l'étaient répartie : pendant qu'il tentait de trouver l'énergie nécessaire pour le *début* de l'ouverture des cordes, elle cherchait l'énergie *finale*. Puis ils compareraient afin de s'assurer que c'était la bonne. Or elle était égarée depuis des jours dans la forêt des équations, et même si elle ne perdait pas l'espoir, elle craignait que Blanes ne se repentît de l'avoir sélectionnée.

— Tu ne vas sûrement pas tarder à résoudre les problèmes, l'encouragea son amie.

— J'y compte bien. – Elisa se frotta les mains sur les cuisses pour se débarrasser des restes de crème. – Du nouveau sur les Neiges éternelles ? demanda-t-elle à son tout

— Tu plaisantes ? Je ne saurais pas par où commencer. Jacqueline assure que chaque fois qu'elle les voit elle jette par terre vingt théories paléogéologiques. C'est incroyable. Ces quelques secondes suffisent à écrire un traité entier sur le quaternaire. – Toujours étendue sur le ventre, Nadja plia les genoux et leva la pointe des pieds, en les réunissant. Elle avait des pieds fins et jolis. – Tu passes la moitié de ta vie à étudier la glaciation, tu en trouves des preuves dans le sous-sol du Groenland, tu en rêves... Mais soudain tu contemples l'Angleterre sous des tonnes de neige et tu dis : tout le travail et la science de tous les professeurs du monde ne peuvent être comparés à ça.

— Je suppose que l'Impact te rend cinglée, plaisanta Elisa.

A sa surprise, son amie la prit au sérieux.

— Je ne crois pas. Bien que cela fasse plusieurs nuits que je ne dors pas bien.

— Tu en as parlé à Jacqueline ?

— Elle ne dort pas bien elle non plus.

Elisa allait dire quelque chose quand elle remarqua, du coin de près de sa jambe gauche, un de ces crabes aux pinces de taille inégale, la droite énorme et l'autre petite, que Nadja appelait des "violonistes". Son amie lui avait dit que dans la jungle et aux environs du lac (qu'elle n'était pas encore allée voir) on trouvait d'autres espèces "importantes sur le plan paléontologique".

— Une question, dit Elisa : cette bestiole qui est sur le point de me pincer le mollet, a-t-elle une importance paléontologique, ou je

peux l'écraser d'un coup de bâton ?

— Le pauvre. – Nadja se redressa en riant. – Ne fais pas ça, c'est un "violoniste".

— Eh bien qu'il aille ailleurs avec sa musique. – Elle jeta une poignée de sable sur le crabe, qui dévia de sa trajectoire. – Allez, tire-toi.

Quand le "danger" eut disparu, Elisa se retourna et appuya la poitrine contre la serviette. Nadja l'imita. Leurs visages se retrouvèrent tout proches, se regardant (Nadja la regardait, et elle se voyait dans les lunettes de Nadja). Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser au contraste qu'offraient leurs corps si proches : brun-café-au-lait et blanc-glace-à-la-crème. Elle était si détendue par la brise, la houle et l'atmosphère de fin d'après-midi qu'elle crut qu'elle allait s'endormir.

— Tu savais que le professeur Silberg conservait de nombreuses épreuves d'images différentes ? dit alors Nadja. Et elle confirma devant le regard stupéfait d'Elisa. Oui, ils avaient déjà procédé à des expériences : le Verre intact et les Neiges éternelles ne constituent pas tout ce qu'ils possèdent. Mais ne te fais pas d'illusions, le reste n'est pas visible en raison de calculs d'énergie erronés. Ils appellent ça des "dispersions".

— Comment l'as-tu appris ? Pourquoi ne nous l'ont-ils pas dit ? – Elisa se rappelait soudain les paroles de Valente. Serait-il vrai qu'ils leur cachaient des choses ?

— C'est Jacqueline qui m'en a parlé. Mais Silberg assure qu'on ne voit rien sur aucune d'elles. "Je crrois qu'il y a anguille sous rrrroche, camarrrade" – plaisanta Nadja en enflant la voix. Je suis sérieuse : tu ne t'es jamais demandé pourquoi nous sommes sur une île ?

— Le projet est secret, tu as entendu Silberg.

— Mais il n'y a pas de raison stratégique pour qu'on travaille sur une île. On pourrait rester à Zurich, on attirerait même moins l'attention...

— Pour quelle raison, alors, d'après toi ?

— Je ne sais pas, peut-être qu'ils veulent nous isoler, risqua Nadja. Comme si... comme s'ils craignaient qu'on puisse... devenir

dangereux. Tu as vu combien de soldats il y a ?

— Cinq seulement. Six, en comptant Carter.

— J'en vois trop.

— Tu es un peu parano.

— Je n'aime pas les soldats. – Nadja la regarda par-dessus ses lunettes. – J'en ai assez vu dans mon pays, Elisa. Je me demande s'ils sont là pour nous protéger ou pour protéger le reste du monde de ce qui peut nous arriver. – Le vent lui avait recouvert le visage avec ses propres cheveux.

Elisa allait répliquer quand elles entendirent un cri.

Une silhouette en T-shirt et bermuda courait sur le sable à trente mètres de distance. Une autre, en bermuda rouge, la poursuivait à grandes enjambées. Celle qui fuyait n'avait sans doute guère l'intention de s'échapper, car elle fut rejointe immédiatement. Pendant quelques secondes, elles restèrent toutes les deux très près l'une de l'autre, éclairées par le soleil couchant. Puis elles se jetèrent par terre, dans de grands éclats de rire.

— Nouvelles expériences, nouveaux amis, remarqua Nadja en faisant un clin d'œil à Elisa.

Cela ne la surprenait pas : elle les avait déjà vus plusieurs fois parler entre eux au laboratoire de Silberg, lui la regardant avec ses yeux aqueux de reptile, elle avec son aspect acariâtre habituel, comme si le monde avait contracté envers son éminente personne une dette lointaine qu'il n'aurait jamais entièrement soldée. Pauvre Rosalyn Reiter. Cela lui déplaisait de voir Valente s'emparer avec tant de facilité de cette femme mûre, vilaine et silencieuse. Elle avait envie de donner quelques conseils à l'historienne allemande sur son merveilleux latin lover.

— Ils prennent très au sérieux la recherche de l'énergie, ironisa-t-elle.

— Très énergétiques tous les deux, sourit Nadja.

Valente et Reiter travaillaient avec Silberg pour ouvrir des cordes de temps dans une période d'environ soixante mille millions de secondes en arrière, avec des images de la ville de Jérusalem. Si tout se passait bien, l'énergie Jérusalem" pouvait devenir plus importante

que la "Jurassique". Beaucoup plus importante pour eux, et pour le reste de l'humanité.

Ils verraient Jérusalem à l'époque du Christ. Concrètement, les dernières années de la vie de Jésus.

Ils contempleraient un événement historique ou biblique.

L'événement serait peut-être très spécial.

Peut-être (bien que dans ce cas la probabilité fût comme d'atteindre en un seul tir une cible d'un millimètre de largeur située à mille kilomètres) pourraient-ils *le voir*.

Fous-toi des tyrannosaures, de Napoléon, de César et de Spielberg. Fous-toi de tout.

Elisa n'avait pas menti à Maldonado (elle comprenait maintenant la raison de ces questions sur ses croyances) : elle était athée. Mais quel athée pouvait se vanter de rester impassible devant la possibilité, la simple possibilité, de *le voir* ne serait-ce qu'un instant ?

Celui qui pense cela, qu' il jette la première pierre.

Et l'un des responsables du fait qu'un tel miracle puisse se produire se trouvait en cet instant en train de se trémousser dans son bermuda rouge pendant que sa langue, sans doute, savourait la bouche qu'une historienne mûre et frustrée mettait à sa disposition.

Nadja semblait très amusée : elle regardait Elisa, la joue appuyée sur la serviette, le visage tout rouge.

— L'autre nuit, ils ont couché ensemble.

— C'est vrai ? La nouvelle provoqua des émotions indéfinies en Elisa. De turbulents flashes de sa visite chez Valente et les menaces qu'il lui avait adressées pendant le pari lui revinrent à l'esprit. Elle imagina Valente s'appliquant à humilier Rosalyn Reiter.

— S'il te plaît, ne dis rien ! rit Nadja. – J'ai honte de te le raconter, parce que ça ne me regarde pas...

— Moi non plus, s'empessa d'ajouter Elisa.

— C'était dimanche soir. J'ai entendu des bruits bizarres et je me suis levée. J'ai regardé par le judas de la porte de... et il n'était pas là ! Alors j'ai regardé dans la chambre de Rosalyn... Et je les ai vus

tous les deux. – Nadja riait tout bas en montrant ses dents un peu écartées. – Tous les hommes sont comme ça, en Espagne ?

— Qu'est-ce que tu crois ? – souffla bruyamment Elisa, et sa collègue éclata de rire, peut-être en la voyant si sérieuse. Moi aussi j'ai vu quelque chose hier soir, j'allais te le raconter... Quelqu'un qui marchait dans les couloirs. En fin de compte, c'était un soldat... Il m'a fait une de ces peurs, le salaud.

— Non ! Elle s'envoie aussi les soldats ? – Le visage de la jeune paléontologue, à deux millimètres du sien, était si rouge qu'Elisa crut qu'il allait éclater. Elle lui jeta un peu de sable sur l'épaule.

— Tais-toi, Russe perverse. Je vais piquer une tête. Ces spectacles m'échauffent.

Elle se dirigea vers le bord sans regarder le couple allongé sur le sable à trente mètres sur sa droite.

Cette nuit-là, elle entendit des bruits. Des pas dans le couloir.

Elle se leva d'un bond et alla voir par le judas. Les pas cessèrent.

Elle prit son bracelet-montre sur la table de nuit et alluma la petite lumière du cadran : elle indiquait 1 h 12, encore tôt, mais tard pour les us et coutumes de l'équipe scientifique de New Nelson. Ils dînaient à 19 heures, et à 21 h 30 ils étaient tous au lit : les lumières s'éteignaient à 22 heures. Mais elle avait toujours des insomnies. Elle pensait à des soldats qui se déplaçaient sans faire de bruit, à des soldats-ombres sans visage qui se glissaient dans les couloirs, passant devant son judas... Elle pensait aussi à Valente et à Reiter, bien qu'elle ignorât pourquoi.

Des pas. Maintenant oui, très nets. Dans le couloir.

Elle entrouvrit la porte et y jeta un coup d'œil, tournant la tête dans les deux directions.

Personne. Le couloir était vide et la porte d'accès à la deuxième aile fermée. Les pas s'étaient à nouveau interrompus, mais elle pensa à une solution éventuelle. *Ils proviennent de sa chambre à lui. Ou à elle.*

Obéissant à une impulsion subite (*quelle enfant tu fais*, lui aurait dit sa mère), elle sortit dans le couloir sans s'habiller. Elle s'arrêta d'abord devant la porte contiguë, celle de Nadja, et se pencha vers le judas. Nadja était dans son lit : ses cheveux blancs, sous la lumière des projecteurs de l'extérieur, étaient aussi visibles qu'un panneau sur la route. La posture du corps, les draps enroulés autour des jambes, montrait qu'elle dormait depuis un certain temps. On aurait dit un fœtus recroquevillé dans l'utérus. Elisa sourit. Elle se rappela une conversation qu'elles avaient eue à la fin de la semaine, sur la plage.

— J'aimerais être mère, avait déclaré Nadja dans l'un de ses "accès" de sincérité.

— A quoi ça correspond ?

— A une chose qui nous arrive à nous les paléontologues de temps en temps. Ça consiste à élever un embryon dans le ventre après avoir été fécondées par un mâle.

— J'ai décidé d'être paresseuse, répliqua-t-elle, assoupie sur la serviette.

— Vraiment, tu n'aimerais pas avoir des enfants, Elisa ?

Elle trouva la question incroyable. Et elle trouva incroyable de la trouver incroyable.

— Je ne me suis pas encore posé la question, répondit-elle, mais Nadja crut qu'elle plaisantait.

— Ecoute, ce n'est pas un problème mathématique. Tu en veux ou tu n'en veux pas.

Elisa s'était mordu la lèvre, comme elle le faisait lorsqu'elle calculait.

— Non, je n'en veux pas, avait-elle répondu enfin, après un long silence, et Nadja avait agité la tête, sa douce tête aux cheveux d'ange.

— Fais-moi plaisir, lui avait-elle dit : avant de mourir, lègue ton crâne à l'université de Montpellier. Jacqueline et moi serons ravies de l'étudier, je te le jure. Il n'y a pas beaucoup d'exemplaires de *Fisicus extravagantissimus* femelle.

Elle revint à la réalité : elle était dans le couloir, à l'aube, ne portant qu'un slip, épiant ses collègues. *Imagine qu' ils se lèvent et découvrent la Fisticus extravagantissimus femelle en slip les épiant par le judas.* Le bruit des pas avait cessé. Sans cesser de sourire, elle avança sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de Ric Valente. Le sol métallique lui offrit un contraste de fraîcheur sous les pieds par rapport à la chaleur qu'elle ressentait dans tout le corps. Elle jeta un coup d'œil au judas.

Toutes ses idées préconçues se dissipèrent. Sous la clarté qui pénétrait par la fenêtre, elle distingua parfaitement la maigre silhouette de Valente Sharpe allongée dans son lit, son dos osseux, la blancheur de son caleçon.

Elle resta un instant à le regarder. Puis elle se dirigea vers la dernière chambre. Cette masse pelotonnée sous les draps devait être Rosalyn, elle crut même voir des mèches de ses cheveux châains

Elle secoua la tête et regagna sa chambre, se demandant ce qu'elle avait voulu contempler. Voyeuse. Elle comprit que l'impressionnant effort exigé par son premier travail sur l'île exigeait son prix. Dans la vie normale, elle savait résoudre ces situations d'affaiblissement, elle faisait des promenades, pratiquait un sport, se livrait à ses fantaisies érotiques toute seule. Mais dans le monde de New Nelson, avec cette absence d'intimité, elle se sentait un peu désorientée.

Elle se coucha sur le dos et respira profondément. On n'entendait plus de pas. En prêtant l'oreille, on pouvait entendre la mer, mais elle ne le souhaitait pas. Après avoir réfléchi un instant, elle se mit sous les draps malgré la chaleur qu'elle éprouvait. Mais elle ne cherchait pas à se couvrir. Elle reprit de l'air, ferma les yeux et laissa la fantaisie la conduire là où elle voudrait.

Elle se doutait de l'endroit où cela allait la mener.

Valente ressemblait toujours à Valente Sharpe : un garçon stupide, vide, un esprit brillant dans le corps d'un enfant maladif, un fils à papa. Cependant, de manière irrémédiable, sa fantaisie (probablement malade elle aussi, supposa-t-elle) la tirait vers lui par les cheveux. C'était la première fois que ça lui arrivait, elle était surprise.

Fisticus calentissimus.

Elle l'imagina entrant dans sa chambre à cet instant. Elle pouvait le voir nettement, maintenant qu'elle avait les yeux clos. Elle

introduisit les mains sous les draps et baissa sa culotte. Mais il trouva que ce geste de soumission ne représentait pas grand-chose. Elle accepta de l'enlever entièrement, en fit une boule et la jeta par terre. Elle imagina que même comme ça son Valente Sharpe de fantaisie ne serait pas satisfait. *Laisse tomber, parce que je ne compte pas soulever le drap.* Elle descendit une main là, au centre de ce lieu torride et exigeant, et commença à s'agiter et à haleter. Elle soupçonna ce qu'il ferait : la regarder avec un mépris absolu. Et elle lui dirait...

A cet instant les pas résonnèrent à côté de son lit.

Le plaisir naissant explosa dans son cerveau comme un filigrane de verre piétiné par un éléphant adulte.

Elle ouvrit les yeux en exhalant un gémissement.

Il n'y avait personne.

La frayeur, se fichant de la sorte au milieu de son excitation sexuelle, avait été de telle nature qu'elle se réjouit presque de rester en vie : cette sorte de frayeur qui est comme un accès de fièvre paludéenne et vous laisse raide et glacé. Elle avait même lu quelque part qu'elles pouvaient vous tuer d'un infarctus si jeunes et en bonne santé que fussent vos artères.

Elle se redressa en retenant son souffle. La porte de sa chambre était fermée. Elle ne l'avait entendu s'ouvrir à aucun moment. Mais les pas, elle en était sûre, avaient résonné à *l'intérieur* de sa chambre. Cependant, il n'y avait personne.

— Qui va là... ? demanda-t-elle aux morts.

Les morts répondirent. Par d'autres pas.

Ils étaient dans la salle de bains.

A ce moment, Elisa pensa qu'elle ne pouvait pas avoir plus peur. Qu'elle n'aurait jamais plus peur qu'à ce moment.

Puis elle constata que cette pensée avait été la plus erronée qu'elle ait eue jusqu'alors.

Mais elle ne le sut qu'après.

— Oui ?

Personne ne répondit. Les pas allaient et venaient. Se

trompait-elle ? Non : ils résonnaient dans la salle de bains. Elle n'avait pas de lampe sur la table de nuit, et de toute façon les lumières des chambres étaient coupées la nuit, à l'exception de celles des toilettes. Elle allait devoir se lever dans le noir et s'y rendre pour l'allumer.

Maintenant, elle ne les entendait plus : ils s'étaient arrêtés à nouveau.

Soudain, il lui sembla qu'elle était complètement idiote. Qui avait bien pu s'introduire dans sa salle de bains ? Et qui pouvait attendre là dans l'obscurité, sans parler, mais en se déplaçant ? Il ne faisait pas de doute que les pas provenaient d'un autre endroit du baraquement et se réverbéraient sur les murs.

Malgré cette conclusion "rassurante", le processus consistant à écarter le drap, à se lever (*ne pense même pas à perdre du temps à mettre un slip ; et puis, s'il s'agit d'un mort, qu'est-ce que ça peut te foutre d'être à poil ?*) et marcher jusqu'à la salle de bains lui sembla rien moins qu'une mission astronautique. Elle découvrit que la porte, qu'elle ne pouvait voir de son lit, était fermée et que le judas était entièrement noir. Elle allait devoir l'ouvrir et allumer, à son tour, la lumière de l'intérieur.

Elle tourna la poignée.

En ouvrant la porte avec une terrible lenteur, révélant des portions croissantes de la noirceur intérieure, elle s'entendait elle-même haleter. Elle haletait comme si elle était restée au lit avec sa fantaisie privée... Non, elle l'aurait tellement voulu : elle haletait comme un train à vapeur. Elle rit de la façon dont elle avait haleté auparavant, en se faisant une de ses branlettes-pour-se-tirer-d'affaire. Ris, *Fisicus extravagantissimus*...

Elle ouvrit entièrement la porte.

Elle le sut avant même d'allumer la lumière. La salle de bains était vide, bien sûr.

Elle respira, soulagée, sans savoir ce qu'elle s'était attendue à trouver. Elle entendit à nouveau les pas, mais cette fois clairement éloignés, peut-être dans l'aile des chambres des professeurs.

L'espace d'un instant, elle resta plantée là, nue, sur le seuil de la salle de bains éclairée, se demandant comment ils avaient pu résonner près de son lit peu avant. Elle savait que ses sens ne l'avaient pas trompée, et elle ne pourrait pas dormir avant de trouver une

solution logique à cette énigme, ne fût-ce que parce qu'elle souhaitait ne pas avoir l'air d'une idiote.

Elle finit par trouver une cause possible : elle s'accroupit et posa l'oreille contre le sol métallique. Elle crut entendre les pas avec plus d'intensité et en déduisit qu'elle ne se trompait pas.

Il existait un lieu dans toute la station où elle ne s'était pas encore rendue : la réserve. Elle se trouvait sous terre. A New Nelson, il était très important d'économiser l'énergie et l'espace, et le stockage des vivres au sous-sol répondait à ce double objectif puisque, en raison de la fraîche température souterraine, les réfrigérateurs travaillaient à la puissance minimale et certains aliments pouvaient se conserver sans nécessiter de froid supplémentaire. Cheryl Ross consacrait certaines nuits à s'y rendre (on y accédait par une trappe dans la cuisine) pour établir une liste de tout ce qu'il fallait remplacer. La chambre froide était près de sa chambre, et les pas de celle qui se trouvait là-bas devaient se répercuter facilement en raison du revêtement métallique des murs. Elle avait cru qu'ils résonnaient à l'intérieur, et en réalité ils résonnaient *dessous*.

C'était sûrement ça : Mme Ross devait être à la réserve.

Quand elle se sentit suffisamment tranquille, elle éteignit la lumière de la salle de bains, ferma la porte et retourna se coucher. Avant, elle chercha son slip et l'enfila. Elle était exténuée. Après cette frayeur, le sommeil si désiré daignait s'approcher d'elle.

Mais pendant que sa veille se consumait comme une bougie épuisée, quelques secondes avant qu'un tourbillon ne l'entraînât enfin dans la noirceur, il lui sembla distinguer quelque chose.

Une ombre glissant devant le judas.

de : tk32etheor.phys.tlzu.ch

à : mmorande@piccarda.es

envoyé vendredi 16 septembre 2005

objet : bonjour

Bonjour, maman. Juste quelques lignes pour te dire que je vais bien. Je regrette de ne pas pouvoir écrire (ni téléphoner) plus souvent, mais le travail ici à Zurich est intense. Ce qui me plaît (tu me connais), je ne vais donc pas m'en plaindre. Tout ce que je fais et vois est merveilleux. Le professeur Blanes est extraordinaire, et mes collègues aussi. Ces jours-ci, nous sommes sur le point d'obtenir certains résultats, alors, s'il te plaît, ne t'inquiète pas si je ne te donne pas de nouvelles.

J'espère que tu vas bien. Je t'embrasse. Dis bonjour à Victor de ma part s'il t'appelle.

Eli.

Des années plus tard, elle pensa qu'elle aussi, à sa façon, était responsable de l'horreur.

Nous avons tendance à nous reprocher les catastrophes qui nous arrivent. Quand la tragédie nous écrase, nous nous replions sur le passé et cherchons une faute que nous avons pu commettre, pour qu'elle l'explique. Une telle réaction pouvait être absurde dans de nombreux cas, mais dans le sien elle lui semblait appropriée.

Sa tragédie était écrasante, et sa faute aussi, peut-être.

Quand s'était-elle trompée, à quel instant précis ?

Parfois, dans la solitude de sa maison, devant le miroir, en comptant les secondes angoissantes qui lui restaient avant le retour de ses cauchemars, elle en concluait que sa grande erreur avait été, précisément, sa grande découverte.

Ce jeudi 15 septembre 2005, le jour de son succès Le jour de sa condamnation.

Les problèmes mathématiques sont comme les autres : on passe des semaines à errer sur une multitude de chemins scabreux et on se lève un matin, on boit un café, on regarde le soleil se lever et là, incomparablement lumineuse, se trouve la solution que l'on cherchait.

Au matin du jeudi 15 septembre, Elisa resta immobile, son crayon dans la bouche, à regarder l'écran de l'ordinateur. Elle imprima le résultat et se dirigea vers le bureau de Blanes avec la feuille de papier.

Blanes s'était fait installer un clavier électrique dans son bureau privé. Il interprétait Bach, beaucoup de Bach, juste Bach. Le bureau était attenant au laboratoire de Clissot, et parfois la cristalline créature d'une fugue ou l'aria des *Variations Goldberg* s'infiltraient comme des fantômes par les murs au cours des après-midi solitaires qu'Elisa passait à travailler. Mais cela ne la dérangeait pas, elle aimait même l'entendre. Dans sa profonde ignorance de la musique, elle jugeait Blanes comme un pianiste acceptable. Cependant, ce matin-là, elle avait une autre "musique" à lui offrir, et elle pensait qu'il apprécierait qu'il s'agisse de la mélodie qui convenait.

Sans ôter les mains des touches, Blanes jeta un regard à la tremblante feuille de papier.

— Parfait, dit-il sans émotion. On l'a.

Elle ne voyait plus du tout Blanes comme un être "extraordinaire", comme elle le disait habituellement à sa mère, mais pas vulgaire non plus, ni même comme un salaud. Si, à vingt-trois ans, Elisa avait appris quelque chose, c'était que personne, absolument personne, ne pouvait être défini facilement. Tout le monde est quelque chose, mais aussi quelque chose de plus, y compris l'opposé. Les personnes, comme les nuages d'électrons, sont floues. Et Blanes ne constituait pas une exception. Quand elle l'avait connu, aux cours d'Alighieri, elle avait cru qu'il s'agissait d'un stupide sexiste, ou bien d'un timide maladif. Les premiers temps de cohabitation à New Nelson, elle en vint à penser, simplement, qu'il ne se souciait absolument pas d'elle. Elle crut alors que le problème venait d'elle, de son habitude invétérée d'attendre que tous les professeurs masculins la traitent d'une façon spéciale, non seulement parce qu'elle était

intelligente (voire très intelligente) mais parce qu'elle était jolie (voire très jolie), elle connaissait ses qualités et elle était habituée à s'en servir pour son bénéfice. Mais avec Blanes elle se heurtait à quelqu'un qui semblait lui dire : "Je me fiche de tes intuitions géométriques et de tes façons innovantes d'intégrer, de même que de tes jambes, de tes shorts, et du fait que certains jours tu mettes un soutien-gorge et d'autres non."

Quelque temps plus tard, Elisa changea d'avis, et elle comprit que si, il se souciait d'elle. Qu'il la regardait avec ces yeux à la Robert Mitchum toujours mi-clos, comme s'il avait été sur le point de s'endormir, mais qu'il ne s'endormait même pas pour rire. Que lorsqu'elle revenait de la plage presque nue et le croisait dans les couloirs du baraquement, bien sûr, il lui jetait des regards d'homme, même plus fougueux que ceux de Marini (qui se remarqueaient), et bien sûr plus que ceux de Craig (quasi inexistants). Mais elle soupçonnait l'esprit de Blanes, de même que le sien, d'être ailleurs, et d'en penser autant à son sujet. Peut-être que tout se résoudrait, croyait-elle parfois, s'ils se retrouvaient un jour ensemble au lit. Elle voyait les choses ainsi : tous les deux à poil, se regardant sans rien faire d'autre. Les minutes s'écouleraient et soudain il dirait, sur un ton étonné : "Mais... vraiment, ça ne te dérange pas que je te touche ?" Et elle, non moins étonnée : "Mais... tu voulais me toucher ?"

— Nous attendrons que Sergio ait fini, dit-il, et il continua à jouer du Bach, la seule musique qu'il jouait.

L'idée de Blanes était de prendre deux échantillons de lumière – la "Jurassique" et la "Jérusalem" – dans une même journée, puisque le lieu géographique sur lequel faire des recherches était approximativement le même. Mais Marini et Valente, comme cela leur était arrivé la fois précédente, étaient en retard dans leurs calculs, de sorte qu'il n'y avait pas d'autre solution que d'attendre.

Sans plus rien à faire, Elisa végéta en se consacrant à de petites tâches, parmi lesquelles préparer le courrier électronique qu'elle enverrait à sa mère le lendemain (bien entendu après son passage par les habituels filtres de censure). Puis elle se mit à se rappeler ce matin, au début d'août, un mois et demi plus tôt, où elle avait montré son premier résultat à Blanes en interrompant aussi son récital, et tout le tourment par lequel elle était ensuite passée, dont Nadja l'avait tirée.

Juste à cette époque, avait eu lieu la rencontre la plus désagréable jusqu'alors avec Valente, et elle avait cru comprendre

combien cela affectait Sharpe d'arriver toujours le dernier dans la supposée "course" qu'ils disputaient (exclusivement de par sa propre volonté). Par ironie du sort, les résultats de Valente et les siens avaient jusqu'à présent été erronés.

Aujourd'hui, ce serait différent. Elle avait la conviction que cette fois elle avait mis dans le mille. Et en cela elle ne se trompait pas.

De même, elle pensait que si son calcul s'avérait, elle serait la personne la plus heureuse du monde.

Et en cela elle se trompait. Complètement.

Le mois précédent n'avait certes pas été le meilleur pour Valente Sharpe. Elisa le voyait à peine à la station, pas même au laboratoire de Silberg, où il était censé travailler. Mais pour ce qui était de travailler, elle voyait qu'il le faisait. Elle avait parfois besoin de lui dire quelque chose et elle le trouvait dans sa chambre, assis sur son lit, tapant sur le clavier de son ordinateur portable et tellement plongé dans sa tâche qu'elle se sentait presque encline à le considérer (*comment avait-il dit cette fois ?*) comme une "âme sœur". Il avait même abandonné le flirt avec Reiter (Rosalyn, elle le voyait, en était beaucoup plus affectée que lui). En revanche, il fréquentait Marini et Craig, et il n'était pas rare de les voir arriver tous les trois en fin d'après-midi, après de longues promenades sur la plage ou au lac. Il lui sembla évident que Ric était entré dans une nouvelle phase où il comptait se *détacher* à tout prix. Il ne lui suffisait pas d'avoir été choisi pour ce projet, il voulait être le seul : la devancer non seulement elle, mais tous les autres.

Cela lui faisait parfois plus peur que les histoires d'obscures perversions que Victor lui avait racontées sur lui. Après cette période de cohabitation forcée sur l'île, elle commençait à comprendre que sous le calme mépris apparent de son compagnon existait un volcan de désirs d'être le meilleur, le premier. Tout ce qu'il fait ou dit poursuit cet objectif. Elle s'aperçut que cette passion le dévorait, non seulement à l'intérieur : de violents tics lui contractaient les lèvres ou la jambe droite quand il se trouvait devant son ordinateur ; sa couleur anémique naturelle avait pâli et des poches pendaient sous ses paupières comme les nids d'une créature étrange et maligne. *Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il peut avoir ?*

Cela lui faisait de la peine de le voir si obsédé. Elle savait qu'éprouver une pointe de peine pour Ric Valente Sharpe l'assurait, d'une certaine façon, d'avoir gagné la moitié du ciel et de posséder de bonnes perspectives d'obtenir l'autre, mais elle s'était maintenant habituée à lui et elle pouvait avoir pitié de lui.

Au moins, jusqu'à cette rencontre sur la plage.

L'après-midi du mercredi 10 août, un jour après avoir remis les premiers résultats, Elisa descendit à la plage. Nadja n'était pas encore arrivée. A sa place, debout sur le sable, se tenait une statue blanche sur laquelle un voyou semblait avoir jeté des chiffons sales qui ondoyaient au vent.

Quand elle vit de qui il s'agissait, elle resta bouche bée.

Valente était immobile. Ou plutôt, pétrifié. Et il contemplait quelque chose. Ce quelque chose devait être la mer, parce qu'elle regarda dans la même direction, mais elle ne parvint à distinguer qu'un splendide horizon de vagues vertes et de nuages bleus. Il ne s'était même pas aperçu de sa présence.

— Bonjour, lui dit-elle en hésitant. Qu'est-ce que tu as ?

Le jeune homme sembla sortir d'une profonde méditation et il se retourna. Elisa sentit un frisson : l'expression de son visage lui rappela, l'espace d'un instant, le visage d'un camarade de fac, schizophrène, qui avait dû abandonner définitivement ses études. Elle pensa même que Valente ne la reconnaissait pas.

Mais en quelques dixièmes de seconde tout changea, et le Sharpe auquel elle était habituée arriva devant ses yeux.

— Regarde qui voilà, murmura-t-il d'une voix rauque. Elisa, la chauffe-couilles. Ça va, Elisa ? Comment tu vas, Elisa ?

— Écoute, mon vieux, dit-elle, passant de la crainte à la colère avec une même rapidité. Je sais quelle sorte de pression nous supportons toi et moi, mais, je te le dis sérieusement, je ne te permettrai pas de m'insulter plus longtemps. Nous sommes collègues de travail, que ça te plaise ou non. Si tu m'insultes encore une fois, je me plaindrai de toi par écrit à Blanes et à Marini. Ils te renverront du projet.

— T'insulter ? – Valente avait le soleil pâle dans le visage et une expression ridée en la regardant comme s'il avait sucé des

citrons. – Quelles insultes, ma chère ? Ton corps sous ton T-shirt et ton short me chauffe la queue, c'est-à-dire me provoque une augmentation de la température et une rigidité soudaine du membre viril, et ce n'est pas ma faute. C'est comme si on m'accusait de dire que la première loi de la thermodynamique est une "chauffe-tubes". Je le mettrai par écrit aussi. Attends, où vas-tu ?

Valente se planta devant elle.

— S'il te plaît, laisse-moi, dit Elisa en l'esquivant.

— Je sais où tu vas : te mettre à poil sur la plage et produire un accroissement encore plus important de la température de mon vase communicant. Si tu n'étais pas une chauffe-couilles, tu mettrais ton maillot dans ta chambre, comme ta convenable amie mais, comme tu es une fantastique chauffe-couilles, tu te déshabilles sur la plage et comme ça tout le monde te voit, n'est-ce pas ?

Elisa l'esquiva à nouveau. Elle regrettait profondément de s'être intéressée à sa santé. Et encore ne se doutait-elle pas de ce qui allait se passer.

Il lui barra encore une fois le passage.

— Tu vas me dénoncer pour t'avoir dit scientifiquement ce que tu étais pour moi ? – Et soudain elle comprit que ce n'était pas l'une de ses plaisanteries caractéristiques : Valente bouillait de colère, encore plus qu'elle. – Ce serait comme si... je ne sais pas... comme si je t'accusais de te masturber la nuit en pensant à moi. Une chose aussi monstrueuse que ça, monstrueuse, exagérée et impossible...

Elle le regardait, immobile. Soudain, elle n'aimait plus la mer, ni la compagnie de Nadja, ni le monde. Elle ne se sentait ni étouffée ni humiliée : elle était effrayée.

— ... ou comme si tu m'accusais de zoophilie pour la simple raison que j'aime tes seins, poursuivit-il sur le même ton, comme si ce qui avait été dit auparavant avait fait partie de la même plaisanterie. Je ne sais pas. Tu exagères... Si tu ne veux pas qu'on te dise tes quatre vérités en face, n'y prête pas le flanc...

Il m'a vue. Il a dû me voir. Mais non, ça n'est pas possible. Il dit ça pour parler. Elle essayait de transpercer l'éclat moqueur de son regard pour parvenir à la vérité, mais elle n'y parvenait pas. Deux semaines s'étaient écoulées depuis qu'elle s'était touchée seule dans sa chambre, et elle était sûre que personne ne l'avait vue faire. *Mais*

alors, comment... ?

— On va tous se calmer, dit Valente. – Tu crois avoir résolu tes calculs, n'est-ce pas, ma chère ? Eh bien laisse-nous faire notre travail, nous les maladroits, et ne m'échauffe pas...

Il fit demi-tour et s'éloigna, la laissant là. Une minute plus tard, Nadja arriva, mais Elisa était partie. Il s'écoula plusieurs jours avant qu'elle eût envie de retourner à la plage, et, dès lors, elle se déshabilla dans sa chambre. Elle ne dit pas la vérité à son amie sur la raison de son changement d'habitude.

Plus tard, quand elle parvint à voir les choses avec de la distance, elle comprit qu'elle exagérait. Elle considéra les attaques de Valente du point de vue d'une compétition : il était évident que cela le crispait de la voir atteindre avant lui tous les buts. D'autre part, elle se dégonflait trop en sa présence. Valente avait peut-être l'air d'un être indéfinissable, inexprimable mais, en fin de compte, il ne s'agissait que d'un petit con à la puissance trois moyennement astucieux qui ne perdait pas une occasion de la blesser quand il devinait un point faible. Mais ce n'était pas tant une de ses qualités à lui qu'un de ses défauts à elle.

Bien sûr, elle considéra ce qu'il lui avait dit comme de pures fanfaronnades. Personne n'avait pu la voir, ni même par le judas, quant aux pas, elle savait d'où ils venaient : Mme Ross s'était rendue à la réserve cette nuit-là, c'était ce qu'elle avait dit le lendemain à Elisa. Tout était donc clair. Valente ne faisait que lancer des piques à l'aveuglette pour voir si l'une d'elles touchait son but. *Ça lui passera. Il comprendra peut-être qu'il est préférable de se consacrer au travail plutôt que de s'envoyer ses collègues féminines.* Elle ne pensa plus à lui, ni à rien d'autre. En fait, depuis que sa tâche avait pris fin, elle dormait comme une souche, elle ne voyait pas d'ombres et n'entendait pas de bruits.

Le jeudi 18 août, l'"Energie Jérusalem" fut déposée sur le bureau de Blanes sur une simple feuille de papier. L'expérience fut programmée pour le lendemain. Après que Craig et Marini eurent obtenu les échantillons d'images et les eurent fait se choquer contre les énergies calculées, toute l'équipe commença à se ronger les ongles, dans l'attente.

Elisa était de corvée de ménage, un peu délaissé ces derniers jours, et elle se livra avec enthousiasme à cette tâche. Elle se retrouva dans la cuisine en même temps que Blanes. Voir Blanes essuyer des

assiettes était un spectacle qu'elle n'aurait pas imaginé contempler un jour, surtout lorsqu'elle assistait à ces cours tendus à Alighieri : la cohabitation sur l'île offrait ce genre de choses.

Subitement, il se produisit un silence. Sur le seuil de la cuisine, se tenaient plusieurs visages allongés. Colin Craig fut chargé de parler.

— Les deux échantillons d'images se sont dispersés.

— Ne pleurez pas, tenta de plaisanter Marini, mais cela signifie qu'il faudra se remettre au calcul.

Personne ne pleura alors. Ensuite, une fois seuls, peut-être le firent-ils. Elisa était sûre qu'ils pleuraient, comme elle, parce qu'ils avaient tous les yeux rougis le matin, des rides de fatigue et peu envie de parler. La nature semblait s'unir au deuil et convoqua, les derniers jours d'août, d'épais nuages et une pluie chaude et oblique. C'était l'époque des moussons, remarquait Nadja, qui connaissait une grande partie de la planète : "Les mois d'été sont ceux de la mousson du sud-ouest, le *hulhangu*, quand la pluie est plus intense et fréquente, comme aux Maldives." Bien sûr, elle n'avait jamais vu ce genre de pluie : c'était comme si ce n'étaient pas des gouttes mais des fils. Des millions de fils agités par des marionnettistes fous qui frappaient aux plafonds, aux fenêtres et aux murs et produisaient non un tambourinage mais une sorte de ronflement guttural permanent. Elisa levait parfois la tête comme un zombi, contemplait les éléments déchaînés à l'extérieur et il lui semblait qu'ils constituaient un bon reflet de son état d'esprit.

Le premier lundi de septembre, après une discussion particulièrement âpre avec Blanes, qui lui avait reproché la lenteur de son travail, elle éprouva un étrange et écoeurant sentiment d'amertume. Elle ne pleura pas, ne fit rien : elle resta devant l'ordinateur du laboratoire de Clissot, rigide, pensant que jamais elle ne s'en relèverait. Le temps passa. Peut-être des heures, elle n'en était pas sûre. Elle sentit alors un parfum et une main douce comme la chute d'une feuille d'arbre sur son épaule nue.

— Viens, lui dit Nadja.

Si Nadja avait employé un autre genre de stratégie, par exemple les invectives (tellement prodiguées par sa mère) ou les raisonnements (qui provenaient généralement de son père), Elisa n'aurait pas obéi. Mais l'éclat de ses gestes et la douce chaleur de sa voix agirent comme un sortilège pour elle. Elle se leva et la suivit,

comme une souris hypnotisée par une mélodie.

Nadja portait un pantalon épais et des bottes qui lui étaient un peu grandes.

— Je ne veux pas aller à la plage, dit Elisa.

— On ne va pas à la plage.

Elle l'emmena dans sa chambre et désigna un gros paquet de vêtements et une autre paire de bottes. Elisa parvint à rire en constatant que ces vêtements ne lui allaient pas si mal.

— Tu as une anatomie de soldat, fit Nadja. Mme Ross dit que ces pantalons et ces bottes ont été commandés pour les soldats de Carter.

Ainsi équipées, et après s'être passées une crème à l'odeur étrange que Nadja qualifia de "dégoûte-moustiques" – elle lui sembla "dégoûtante", tout court –, elles sortirent et se dirigèrent vers l'héliport. Il ne pleuvait pas, mais dans l'air il semblait y avoir comme une pluie aux aguets, camouflée. Les poumons d'Elisa s'en remplirent, ainsi que du parfum de la végétation. Le vent du nord produisait un transit de nuages qui masquaient et révélaient le soleil presque à chaque seconde, transformant la lumière en images d'un film abîmé.

Elles quittèrent la piste en terre battue de l'héliport. Devant la casemate des soldats, elles virent Carter bavarder avec le Thaïlandais Lee et le Colombien Méndez, qui montait à cet instant la garde dans la zone de la grille donnant sur la forêt. Elisa trouvait Lee très sympathique, parce qu'il souriait en la voyant, mais celui avec lequel elle discutait le plus était Méndez, qui lui montra à cet instant toute sa dentition dans son visage bronzé. Les militaires ne l'impressionnaient plus autant qu'au début : elle avait découvert que derrière ces dures carapaces de métal et de cuir il y avait des personnes, et maintenant elle voyait plus ces dernières que le déguisement.

Elles traversèrent en passant devant l'entrepôt où étaient stockés les munitions, les armes, l'équipe technique et l'épurateur d'eau potable, et Nadja choisit un trottoir parallèle au mur de jungle.

La fameuse forêt, qui ressemblait de loin pour Elisa à un court passage d'arbres et de boue, devint magique quand elle y pénétra. Elle sauta comme une enfant sur les énormes racines moussues, s'émerveilla de la forme des fleurs et entendit les sons infinis de la vie. A un moment donné, un avion d'aéromodélisme noir et ivoire passa

devant ses yeux en vrombissant.

— Libellule géante, expliqua Nadja. Ou libellule hélicoptère. Ces taches noires sur les ailes sont des *pterostigmas*. Dans certaines cultures du Sud-Est asiatique, elles sont associées aux âmes des morts.

— Ça ne m'étonne pas, reconnut Elisa.

Soudain, Nadja se pencha. Quand elle se releva, elle tenait dans la paume de sa main une petite bouteille peinte en rouge, noir et vert comme un élixir de sorcier, avec six anses brillantes en jais.

— Une cétoine. Ou peut-être un chrysomélidé, je n'en suis pas sûre. Des scarabées, pour les ignorants. – Elisa était étonnée : elle n'avait jamais vu aucun scarabée paré de ces fantastiques couleurs. – J'ai un ami français expert en coléoptères qui adorait être là, ajouta Nadja, et elle déposa le scarabée par terre. Elisa se moqua de ses amitiés.

Son amie lui désigna également une famille d'insectes-bâtons et une mante religieuse aux splendides tons rosés. Elles ne virent aucun animal plus gros qu'un insecte (juste un lézard aux couleurs vives), mais c'était typique des forêts, d'après Nadja. Les créatures de la jungle se cachaient des autres, mimétisaient, se camouflaient pour préserver leur vie ou l'arracher. La jungle était un lieu de déguisements terribles.

— Si on venait la nuit avec des infrarouges, on verrait peut-être des loris. Ce sont des lémuriens nocturnes. Tu n'en as jamais vu en photo ? On dirait des peluches aux yeux terrifiés. Et ces cris... – Et Nadja se tenait tranquille comme une sculpture en sucre glace au milieu de cette cathédrale verte. – Probablement des gibbons...

Le lac occupait une vaste étendue comportant une zone de marécages au nord, remplie de mangroves. Nadja lui montra la petite faune marécageuse : crabes, grenouilles et couleuvres. Puis elles contournèrent le lac, à la couleur vert foncé à cette heure du crépuscule, jusqu'aux récifs de corail, et elles trouvèrent une nappe d'eau dormante frontalière avec l'océan qui semblait taillée dans l'émeraude. Après avoir examiné soigneusement le lieu, Nadja se dépouilla de ses vêtements et invita Elisa à en faire autant.

Il existe des moments où nous pensons que tout ce que nous avons vécu jusqu'alors était faux. Elisa avait éprouvé ce genre de sentiment avec les images du Verre intact et les Neiges éternelles, mais maintenant, dans un autre ordre de choses, barbotant dans cette masse

limpide et tempérée, nue comme un ver, à côté d'une autre personne nue comme elle, elle l'éprouva à nouveau, peut-être avec plus d'intensité. Sa vie entre quatre murs couverts d'équations lui sembla aussi factice que son reflet velouté à la surface de l'eau. Sa peau tout entière, chacun de ses pores baigné dans cette fraîcheur, semblait lui crier qu'elle pouvait faire n'importe quoi, qu'elle n'avait plus d'entraves et que le monde lui appartenait totalement.

Elle regarda Nadja et sut que celle-ci éprouvait la même chose.

Elles ne firent pourtant rien d'extraordinaire. Cette pensée suffit au bonheur d'Elisa. Elle crut comprendre que la différence – subtile – entre un paradis et un enfer peut venir de faire tout ce que l'on pense.

Ce fut un après-midi inoubliable. Peut-être pas ce genre d'expérience que l'on raconterait à ses petits-enfants, supposait-elle, mais de celles dont, lorsqu'elles se produisent, la moindre fibre du corps en reconnaît le besoin.

Une demi-heure plus tard, et sans attendre de se sécher, elles s'habillèrent et rentrèrent. Elles parlèrent peu, le trajet du retour s'effectua presque en silence. Elisa sentit qu'elles étaient passées à une autre sorte de relation, plus profonde, et que le ciment des paroles n'était plus nécessaire pour rester ensemble.

Dès lors, pour elles, les choses s'améliorèrent. Elle retrouva le laboratoire et les calculs, les journées s'écoulèrent presque à son insu et, ce 15 septembre, elle eut une impression de *déjà-vu* en interrompant à nouveau la musique de Blanes avec ses résultats. Il s'agissait d'un nombre semblable au précédent, à l'exception des dernières décimales.

L'"Energie Jérusalem" fut présentée deux jours plus tard, mais il fallut attendre que Craig et Marini aient fini d'ajuster l'accélérateur. Enfin, le jeudi 22 septembre, toute l'équipe se réunit dans la salle de contrôle – la "salle du Trône", l'appelait Marini –, une vaste pièce de presque trente mètres de large sur quarante de long, le joyau de l'architecture *prêt-à-porter* de New Nelson. A la différence des baraquements, elle était construite uniquement de briques et de ciment et renforcée par des matériaux isolants, afin de prévenir d'éventuels court-circuits. On y trouvait les quatre ordinateurs les plus puissants et SUSAN, l'accélérateur suprasélectif, l'enfant chérie de Colin Craig, un *donut* en acier de quinze mètres de diamètre et un

mètre cinquante d'épaisseur sur la circonférence duquel étaient fixés les aimants qui produisaient le champ magnétique qui accélérât les particules chargées. SUSAN était le grand triomphe technologique du projet Zigzag : contrairement à la majeure partie de ces appareils, il suffisait d'une ou deux personnes pour le manipuler et effectuer les infinis réglages nécessaires ; les énergies obtenues à l'intérieur n'étaient pas énormes, mais de haute précision. Des deux côtés de SUSAN, deux petites portes figurant des têtes de mort et des tibias renfermaient les salles des générateurs de la station. Un escalier, auquel on accédait par la salle de gauche, permettait de traverser le sommet du *donut* et de se situer au centre pour "toucher l'intimité de notre Petite", comme le disait Marini avec toute sa grivoiserie de beau parleur méridional.

Assis devant les écrans télémétriques, Craig tapa impatiemment les coordonnées pour deux groupes de satellites dans le but de leur faire capter des images de l'Afrique du Nord et de les renvoyer à New Nelson en temps réel (l'ouverture de cordes ne pouvait être réalisée qu'avec des signaux en temps réel – "lumière fraîche", l'appelait le toujours imaginatif Marini –, tout processus de stockage dénaturait le résultat). La zone sélectionnée comprenait une quarantaine de kilomètres carrés et c'était plus ou moins la même pour les deux expériences. On pouvait en obtenir des images de Jérusalem et de Gondwana, le méga-continent qui, cent cinquante millions d'années plus tôt, formaient encore l'Amérique du Sud, l'Afrique, la péninsule de l'Hindoustan, l'Australie et l'Antartide. Quand ils reçurent les images, les ordinateurs les identifièrent et les sélectionnèrent, et Craig et Marini mirent en marche SUSAN qui accéléra les faisceaux d'électrons résultants et leur fit heurter les énergies prévues.

Pendant le déroulement du processus, Elisa observa les visages de ses collègues. Ils révélaient de la tension et de l'avidité, bien qu'avec des nuances propres : Craig, toujours retenu ; Marini, exultant ; Clissot, réservée ; Cheryl Ross, mystérieuse et pratique ; Silberg, soucieux ; Blanes, dans l'expectative ; Valente, comme si cela se passait sans lui ; Nadja, joyeuse ; Rosalyn, regardant Valente.

— C'est fmi, dit Colin Craig, et il se leva de son siège face aux commandes. Dans quatre heures, nous saurons si elles sont visibles.

— Si quelqu'un croit en quelque chose, qu'il prie, contribua Marini.

Ils ne prièrent pas. En revanche, ils se jetèrent sur la

nourriture. Ils avaient faim, et le déjeuner fut détendu et rapide.

En attendant les analyses des images, Elisa se rappela l'après-midi sacré, deux semaines plus tôt, et rit en pensant que son amie avait été son propre "accélérateur" : elle lui avait donné de l'énergie pour s'ouvrir et découvrir qu'elle était encore capable de beaucoup d'efforts.

A ce moment, elle croyait que ce genre d'après-midi se renouvellerait tant qu'elle serait sur l'île.

Elle comprit ensuite que cette excursion avait été son dernier bonheur avant que les ombres ne recouvrent tout.

— Il y a des images.

— Des deux échantillons ?

— Oui. – Blanes arrêta les commentaires d'un geste. La première correspond à trois ou quatre cordes isolées quelque part sur la terre ferme, il y a quelque quatre mille sept cents billions de secondes. C'est-à-dire cinquante millions d'années.

— Période jurassique, murmura Jacqueline Clissot, comme en transe.

— C'est ça. Et ce n'est pas la meilleure nouvelle. Dis-lui, toi, Colin.

Colin Craig, qui n'avait pas perdu son image de dandy en jean et T-shirt même durant les derniers jours, épuisants, ajusta ses lunettes et regarda Jacqueline Clissot comme s'il comptait l'inviter à dîner.

— L'analyse démontre qu'il y a des créatures vivantes de grande taille.

L'ordinateur qui digitalisait les images des cordes était programmé pour détecter des formes, le déplacement d'objets, dans le but de sélectionner la présence éventuelle d'êtres vivants.

L'espace d'un instant, personne ne parvint à dire quoi que ce fût. Il se produisit alors ce qu'Elisa n'oublierait jamais. Clissot, une femme fascinante et étonnante – "parfaite", la définissait Nadja – dont la tenue produisait l'impression étrange qu'elle portait plus d'objets

métalliques (pas dans le style de Ross mais en acier : collier, montre, bracelets et boucles d'oreilles) que de véritables vêtements, prit sa respiration et laissa échapper un seul mot qui résonna comme un gémissement :

— *On t'écoute. ..*

Nadja et Clissot s'étreignirent au milieu des applaudissements renouvelés, mais Blanes interrompit les démonstrations de joie en levant les mains

— L'autre image correspond à la ville de Jérusalem il y a un peu plus de soixante-douze mille millions de secondes. Notre calcul la situe autour du début d'avril de l'an trente-trois de notre ère...

— Mois de Nisan du calendrier hébraïque. – Marini fit un clin d'œil à Reinhard Silberg : tout le monde regardait maintenant le professeur allemand.

— Il y a aussi des créatures vivantes, dit Blanes. Elles sont nettes. L'ordinateur considère que, avec une probabilité de quatre-vingt-dix-neuf virgule cinq pour cent, ce sont des êtres humains.

Cette fois, il n'y eut pas d'applaudissements. L'émotion qui saisit Elisa fut presque purement physique : un tremblement qui semblait provenir de la moelle de ses os.

— Une ou plusieurs personnes marchant dans Jérusalem, Reinhard, dit Craig.

— Ou un ou plusieurs singes dressés, si l'on s'en tient au zéro virgule cinq pour cent restant, sourit Marini, mais Craig le chahuta.

Silberg, qui avait ôté ses lunettes, les regarda tous un par un, en silence, comme pour les défier de ressentir une joie plus grande que lui.

Après une fête rapide et agitée avec de véritables coupes de champagne (que Mme Ross avait piochées dans la réserve), ils se réunirent dans la salle de projection.

— Prenez place, mesdames et messieurs ! criait Marini. Allons, dépêchez-vous ! *Le vite son corte !*, comme disait Dante ! *Le vite son corte !*

— Tous à vos postes ! applaudit Mme Ross.

— Attachez vos ceintures !

Presque avec réticence, commencèrent le remue-ménage des chaises, les "je peux m'asseoir ici ?", les appels de chacun recrutant celui qu'il voulait avoir à ses côtés au moment où les lumières s'éteindraient. *Comme si on allait voir un film d'horreur*, pensait Elisa. Cheryl Ross paralysa tout en obligeant ceux qui tenaient encore leurs verres à les finir et à les porter à la cuisine, ce qui fut naturellement un motif pour de nouvelles plaisanteries ("A vos ordres, madame Ross", dit Marini. "Vous me faites plus peur que M. Carter, madame Ross") et de nouveaux délais. Elisa s'assit à côté de Nadja, au deuxième rang. Blanes avait commencé à parler.

— ... je ne sais pas ce qui nous attend sur cet écran, les amis. J'ignore ce que nous allons voir, si cela nous plaira ou non, ou si cela nous révélera quelque chose de nouveau que nous connaissions déjà... Je peux seulement vous assurer que c'est le plus grand moment de ma vie. Et je vous en remercie.

— Reinhard, s'il te plaît, je sais que tu as envie de parler, mais garde ton discours pour la fin, demanda Marini quand les applaudissements émus se tarirent. Colin ?

Craig, qui se trouvait dans le fond en train de manipuler le clavier de l'ordinateur, leva le doigt.

— Tout est prêt *parrain*, plaisanta-t-il.

— Tu peux éteindre la lumière ?

Elisa vit une dernière image avant que l'obscurité ne lui fermât les yeux comme des paupières d'acier : Reinhard Silberg faisant le signe de la croix.

Et soudain, sans bien savoir pourquoi, soudain, elle souhaita ne jamais être venue à New Nelson, ne pas avoir signé ces papiers, ne pas avoir réussi ses calculs.

Par-dessus tout, elle souhaita ne pas être assise là, à attendre l'inconnu.

— Pourquoi ?

— Parce que l'histoire n'est pas le passé. L'histoire a déjà eu lieu, mais le passé est en train de se produire. Si cette table n'avait pas été faite un jour par un menuisier, elle ne serait pas ici aujourd'hui. Si les Grecs ou les Romains n'avaient pas existé, ni toi ni moi ne serions là, ou nous n'y serions pas de la même façon. Et si je n'étais pas né il y a soixante-sept ans, tu n'en aurais pas quinze aujourd'hui et tu ne serais pas cette si jolie jeunette que tu es. Ne l'oublie jamais : tu es parce que d'autres ont été.

— Tu n' es pas le passé, grand-père.

— Bien sûr que si, et tes parents aussi... Toi-même, tu es ton propre passé, Elisa. Ce que je veux te dire, c' est que le passé constitue notre présent. Ce n'est pas une simple "histoire" : c'est une chose qui arrive, qui est en train d'arriver. Nous ne pouvons pas le voir, ni le sentir, ni le modifier, mais il nous accompagne toujours, comme un fantôme. Et il décide de nos vies, et peut-être de nos morts. Tu sais ce que je pense parfois ? C' est une pensée un peu bizarre, mais je vois que tu es très intelligente, avec toutes ces mathématiques que tu connais, et tu me comprendras. Les gens disent souvent, avec une certaine crainte : "Le passé n'est pas mort." Mais tu sais ce qui m'effraie le plus, Eli ? Non pas que le passé ne soit pas mort, mais qu' il soit capable de nous tuer...

La noirceur se fit sang. Une couleur dense, presque poisseuse, aveuglante.

— Il n'y a pas d'image, dit Blanes.

— Mais il n'existe pas de preuve de dispersion, remarqua Craig dans le fond.

Le cri les saisit tous. Il laissa dans l'air une trace de mots qui se bousculaient :

— Mon Dieu, si, il y a une image ! Vous ne voyez pas ?
Jacqueline Clissot reposait à peine sur sa chaise au premier rang. Elle s'était pliée en deux, comme si elle avait voulu entrer dans l'écran.

Elisa constata qu'elle avait raison : la lumière rouge restait

impénétrable dans le centre, mais à la périphérie elle formait comme un halo. La signification ne fut pas évidente avant que le point de vue de la caméra ne se déplaçât quelques secondes plus tard.

— Le soleil ! C'est le soleil ! Il se reflète dans l'eau ! disait Clissot.

L'image se déplaçait toujours. Son éclat cessa d'être gênant à cause du changement d'angle, et on put remarquer la courbe sombre d'une rive dans la partie inférieure. La couleur consistait en divers degrés de rouge, mais on distinguait des formes allongées et tordues. Elisa retint sa respiration. Eux ? Si c'était le cas, il s'agissait des êtres les plus étranges qu'elle eût jamais vus. Ils lui apparurent comme des serpents géants.

Cependant, Clissot dit que c'étaient des arbres.

— Un bois jurassique. Il doit s'agir de prêles. Ou de fougères arborescentes. Mon Dieu, elles semblent mesurer des kilomètres de hauteur ! Et les plantes qui flottent dans ce lac, ou quoi que ce soit d'autre... Des lycopodes amphibies géants... ?

— Les palmiers sont des cycadacées... intervint Nadja. Mais ils semblent plus petits que nous ne le pensions...

— Ginkgos, araucarias... énumérait Clissa Ces géants là-bas... Séquoias... David, un symbole de votre théorie... – L'image fit un petit bond vers une autre corde temporelle et continua à se déplacer sur le bord. – Attends, attends !... Peut-être l'une de ces branches est-elle... Il se peut que... – La paléontologue agita les bras, furieuse. – Colin, pourquoi n'arrêtes-tu pas ce maudit film ?

— Il ne faut pas arrêter les images maintenant, dit Craig.

Il y eut une autre coupure.

Et ils étaient là.

Quand ils apparurent, Blanes, Nadja et Clissot se levèrent de leurs sièges en obligeant les autres à en faire de même, comme s'il s'agissait du film le plus émouvant de l'histoire offert à un public fervent.

— La peau ! Elisa entendit le halètement de Valente, dans la rangée de derrière. Il avait parlé en espagnol.

— C'est *leur* peau ? cria Sergio Marini.

C'était, en fait, un étrange spectacle : les muscles cervicaux et dorsaux et les extrémités ressemblaient à des bijoux, des Fabergés immenses, un torrent de pierres précieuses jaillissant sous le soleil. Elles dégageaient une lumière telle qu'il était difficile de les regarder. Elisa n'aurait jamais pu imaginer une chose pareille. Rien ne l'avait préparée à cette image. Elle crut comprendre qu'elles s'étaient éteintes parce qu'une si belle chose ne pouvait survivre auprès de l'homme.

Il y en avait deux, immobiles, photographiés d'en haut. Elle eut une idée très étrange en voyant leurs énormes têtes et leurs longs corps : ces choses entretenaient un certain rapport avec *elle* ; ce n'étaient pas des animaux mais des rêves qu'elle avait faits un jour (des rêves de diables, car c'était ce dont ils avaient l'air, avec ces cornes), et les autres l'observaient de l'intérieur.

La scène bondit vers une nouvelle image : l'un s'était déplacé vers le bord de l'eau. On pouvait distinguer sa queue, effilée au-delà du possible, d'une couleur rouge mouchetée. Jacqueline Clissot gesticulait et criait en français. On aurait dit une candidate à la présidence le dernier jour de sa campagne.

— Des antennes ! Comment aurait-on pu se douter... ? Non, attends ! *Des cornes rétractiles*... ?

— Combien de doigts avaient-ils aux pattes ? Quelqu'un les a-t-il comptés ? C'étaient peut-être des Megalos... Non, aux protubérances... Des *Allosaurus*, c'est presque certain. Ils dévoraient des restes... Nadja, on doit voir ce qu'ils mangeaient ! Mais, ces antennes... ! Oh, s'il vous plaît... ! – Clissot, devenue le centre de l'attention, parlait sans arrêt. Elle n'avait pas arrêté depuis qu'ils avaient vu les images. – Des plumes dans la queue et des antennes sur la tête ! Les crânes d'*Allosaurus* montrent des crevasses supra-orbitales qui ont toujours fait l'objet de débats... Reconnaissance sexuelle, a-t-on dit. Mais personne ne se doutait... Personne ne pouvait imaginer que ce fût une espèce aux cornes rétractiles, comme celle des escargots ! Quelle pouvait être leur fonction... ? Peut-être des organes olfactifs, ou un organe sensoriel pour se déplacer dans la jungle... Et ces plumes constituent la preuve qu'ils possédaient des rituels de cour beaucoup plus compliqués que nous ne le supposions... Comment aurions-nous pu... ? Je suis si nerveuse ! J'ai besoin d'un verre d'eau

...

Mme Ross l'apportait déjà, se frayant un passage entre Silberg et Valente. Les lumières de la pièce étaient allumées, et Elisa trouva incroyable qu'une chose comme celle qu'ils venaient de contempler eût été projetée dans cette pièce misérable, ce cinéma domestique aux murs en préfabriqué pourvu d'une dizaine de petites chaises en plastique.

— D'où vient ce brillant sur la peau ? demanda Marini.

— Quel dommage qu'on ne puisse pas voir les couleurs originales ! regretta Cheryl Ross.

— La déviation vers le rouge était intense, argua Blanes. Les cordes de temps se trouvaient à une distance dans l'espace équivalente à cent cinquante millions d'années-lumière...

— Il y a des choses que nous ignorions. – La paléontologue avait bu son verre d'un trait et elle s'essuyait d'un revers de main. – Beaucoup de choses, en réalité... Les fossiles ne comportent, la plupart du temps, que des ossements... Par exemple, nous savions que certains avaient des plumes... En fait, les dinosaures sont les ancêtres des oiseaux. Mais personne n'avait imaginé que des spécimens de cette taille puissent en avoir...

— Des poules géantes carnivores, dit Marini, et il lâcha un rire nerveux.

— Oh, mon Dieu, David, David ! Clissot étreignit impétueusement Blanes, qui en fut un peu étourdi.

— Nous sommes tous très contents, résuma Mme Ross. *Pas tous.*

Elisa était incapable de définir avec exactitude ce qu'elle ressentait. Elle percevait comme une traction, une force qui aurait déplacé son centre de gravité, l'invitant à tomber. Un vertige, mais pas uniquement de l'équilibre physique. Comme si son équilibre émotionnel, et même *moral*, avait été menacé. Elle voulait rester attentive aux explications de Clissot, mais elle ne pouvait pas. Elle s'appuya contre le mur. Elle pressentait, d'une certaine façon, que si elle se laissait vaincre elle se précipiterait dans un abîme et n'en réchapperait que si elle restait debout.

Pas tous de la même façon.

Elle l'avait senti en étreignant Nadja. En s'approchant de

Rosalyn et de Craig aussi. Curieusement, malgré toute son excitation, Clissot semblait neutre, de même que Va-lente. *L'Impact. Cette fois, c'est nous qu'il a touchés.*

L'enthousiasme du reste de l'équipe continuait, mais Silberg, suant (quoique incapable, semblait-il, d'enlever sa cravate), les réunit de sa voix puissante.

— Un instant... Nous avons oublié les conséquences de l'Impact. J'aimerais que vous me disiez ce que vous ressentez...

Elisa aurait aimé pouvoir le faire, mais elle n'y parvint pas. Elle vit Blanes la regarder et elle fuit la salle de projection par la porte latérale, en direction de sa chambre. En arrivant, elle s'enferma aux toilettes. Elle avait envie de vomir, mais elle n'obtint que des soubresauts secs. Les toilettes semblèrent alors onduler. Elisa s'accrocha aux murs comme si elle s'était trouvée à l'intérieur d'un bateau sans équipage soumis au caprice des vagues. Elle savait qu'elle tomberait si elle restait debout, de sorte qu'elle décida de s'appuyer au sol, plia les genoux et éprouva une douleur aux rotules en se cognant contre la plaque métallique. Elle était à quatre pattes, tête baissée, comme si elle avait attendu que quelqu'un vienne et prenne pitié d'elle. *Non, non, que personne ne vienne, qu'on ne me voie pas !*

Tout survint d'un coup.

La fin fut aussi inattendue que le début. Elle se leva et se lava le visage. Elle identifia à nouveau son image dans le miroir. C'était elle, il ne lui arrivait rien. Quelle sorte de pensées étranges avaient cheminé comme des araignées dans son esprit ? Elle ne pouvait pas le comprendre.

Et elle ne voulait rater la projection suivante pour rien au monde.

Il s'agissait d'une ville, guère surprenante en soi ; vaste, en pierre, mais sans grande prétention. Cependant, de même que pour les dinosaures, elle fut impressionnée par sa beauté. Il y avait un *désir* dans ces formes, dans la puissante muraille qui l'entourait, dans les boucles de rues et de toits, dans la disposition des tours, qui constituait un choc de beauté pour les yeux. Une perfection physique et sauvage, éloignée du monde dans lequel elle vivait. Objets, villes, animaux – tout était-il beau à ce point auparavant ? Le présent avait-il débouché sur tant de laideur ? Elle pensa qu'une partie de l'Impact pouvait venir de là, de la nostalgie de la beauté perdue.

— Le temple... On ne voit pas le portique de Salomon... – Silberg était un guide dans l'obscurité. – La forteresse Antonia... Ça, là-bas, ça doit être le Prétoire, Rosalyn... C'est confondant, hein ? Tout est si... nouveau... Et je dis bien : nouveau. Le bâtiment semi-circulaire est un théâtre... Il y a des choses accrochées aux fenêtres...

— Des enseignes romaines, dit Rosalyn Reiter sur un ton contrarié.

Elisa retenait sa respiration. Elle savait qu'ils ne le verraient pas. Ils n'auraient pas cette chance. C'était comme de chercher une aiguille dans une botte de foin. Silberg affirmait qu'il était plus probable de le voir sur la croix qu'évoluant dans les rues. Malgré tout, Reiter et lui étaient remontés en arrière dans le décompte : le 15 de Nisan était cité comme le jour de sa mort dans les Synoptiques, et le 14 chez Jean. Silberg penchait pour Jean, ce qui équivalait à un vendredi d'avril. Ponce Pilate avait régné de l'an 26 à l'an 36 de notre ère, d'où se détachaient deux dates possibles : le 7 avril de l'an 30 ou le 21 avril de l'an 33. Mais il existait une autre donnée : Séjan, commandant de la garde prétorienne à Rome et partisan d'appliquer la méthode forte avec les Juifs, était mort en 32, et l'empereur Tibère s'était manifesté contre cette politique. Si Séjan était déjà mort, on comprenait mieux les réticences de Pilate à condamner ce charpentier hébreu. Ce qui désignait l'an 33 comme le plus probable.

Silberg et Reiter avaient choisi une époque précise (un "pari", l'appelait Silberg) : les journées d'avril précédant le 21 de l'an 33.

— C'était une seule personne dans une ville qui en comptait soixante-dix mille, mais elle a déclenché un certain vacarme... Peut-être... pourrions-nous voir quelque chose *indirectement*... Comprendre quelque chose par le mouvement des gens...

Mais il n'y avait personne nulle part. La ville semblait déserte.

— Où sont-ils tous passés ? demanda Marini. L'ordinateur a trouvé des personnes...

— Il y a d'autres cordes ouvertes, Sergio, dit Craig. Nous ne savons pas à quel moment temporel exact appartient celle-ci... Les gens sont peut-être...

Mais la coupure suivante interrompit Craig. La caméra descendit vers une rue en pente et il y eut un saut vers une autre corde de temps. Soudain, silencieuse, la salle se transforma en une

tombe.

Sur le côté gauche de l'écran émergeait, immobile, une silhouette.

Elle était noire comme une ombre. Elle portait ce qui semblait être un voile sur la tête et soutenait une chose blanche, peut-être un panier. Le zoom ne permettait pas de la distinguer nettement ; subitement, son image était partiellement dissoute. Cela provoquait une certaine terreur de la voir là, par contraste avec la clarté qui l'entourait : une silhouette diffuse et noire. Mais son aspect ne semblait laisser aucun doute.

— Une femme, dit Silberg.

Elisa réprima un frisson. Elle pensait que même deux fers rougis à blanc s'approchant de ses globes oculaires ne lui auraient pas fait fermer les yeux à cet instant, sans parler de l'éventuel Impact dont elle aurait pu souffrir. Elle thésaurisait, elle dévorait l'image de ses cristallins affamés, baignant dans la salive des larmes. *Le premier être humain du passé que nous avons contemplé.* Là, tranquille, sur l'écran. *Une femme réelle qui a réellement vécu il y a deux mille ans.* Où allait-elle, au marché ? Que portait-elle dans son panier ? Avait-elle vu Jésus prêcher ? L'avait-elle vu entrer dans la cité sur le dos d'un âne et avait-elle agité un rameau d'olivier ?

L'image passa à une autre corde non consécutive et la silhouette sembla sauter plusieurs mètres, se situant au centre. Elle restait immobile, enveloppée dans ses vêtements sombres, mais sa posture indiquait qu'elle avait été "photographiée" d'en haut en marchant de gauche à droite dans la rue en pente.

Il y eut un autre saut. La figure ne se déplaça pas cette fois. Se serait-elle arrêtée ? L'ordinateur effectua un zoom automatique et se centra sur la moitié supérieure de l'image. Silberg, qui avait commencé à parler, s'interrompit brusquement.

Il se passa alors une chose qui coupa la respiration à Elisa.

Après une nouvelle coupure, la silhouette apparut de côté, la tête levée, comme si elle avait regardé la caméra. Comme si elle les avait tous regardés.

Mais ce ne fut pas ce qui déclencha les cris et l'affolement de chaises et de corps dans l'obscurité.

Ce furent ses traits.

Blanes était le seul à rester vraiment tranquille, assis sur un coin de la table. A l'opposé, Marini jouait avec un feutre comme un magicien effectuant son tour favori. Clissot tambourinait sur la table. Valente semblait plus intéressé à contempler l'île, mais sa nervosité se remarquait dans le changement constant de posture. Craig et Ross profitaient de n'importe quelle excuse – ramasser des verres, en servir – pour aller à la cuisine et en revenir. Silberg n'avait pas besoin d'excuses : c'était un taureau enfermé dans un enclos trop petit.

Elisa, assise devant Marini, les regardait tous un à un, s'arrêtant aux détails, aux gestes, à ce que chacun faisait... Cela l'aidait à ne pas penser.

— Ce doit être une maladie, dit Silberg. La lèpre, peut-être. A cette époque, c'était une épidémie dévastatrice. Jacqueline, qu'en pensez-vous ?

— Vous devriez la regarder plus attentivement. Il est possible qu'il s'agisse de lèpre, mais... c'est étrange...

— Quoi ?

— Qu'il lui manque les yeux et une grande partie du visage et même ainsi elle semblait marcher comme si elle avait pu voir parfaitement.

— Jacqueline, excusez-moi, nous ne savons pas si elle marchait "parfaitement", remarqua poliment Craig en se dressant devant elle. Les images sautaient. Entre chacune d'elles, il peut y avoir un laps de temps de deux secondes, peut-être quinze. Nous ne savons pas si elle marchait en chancelant...

— Je comprends, acquiesça Jacqueline, mais, d'un autre côté, la destruction était trop importante pour la lèpre que nous connaissons. Quoique peut-être, à cette époque...

— Maintenant que tu parles de voir... l'interrompit Marini. – Comment est-il possible qu'elle... *nous regarde* ? Vous n'avez pas eu cette sensation ?

— Elle n'avait pas d'yeux, fit remarquer Valente avec un sourire qui ressemblait à une blessure.

— Je veux dire que c'était comme si elle anticipait notre présence...

— Une anticipation de deux mille ans. Ça fait beaucoup, vous ne trouvez pas ?

— Elle n'anticipait absolument pas notre présence, Sergio, intervint Silberg. C'est ce que nous avons cru, mais c'est parfaitement impossible...

— Je sais, je veux juste dire...

— Ce qu'il y a, coupa Silberg, c'est que nous avons vu ce que nous *avons voulu voir*. Nous ne pouvons pas doubler l'Impact. Il nous rend plus soupçonneux.

Une ombre pénétra dans le champ de vision d'Elisa : c'était Rosalyn. *Pauvre Rosalyn. Comment ça va ?* Nadja et Rosalyn s'étaient retirées pour se reposer, après que la scène de Jérusalem leur eut provoqué des réactions nerveuses. Nadja s'était mise à pleurer de façon hystérique tandis que l'historienne s'était raidie. Elisa n'oublierait jamais l'air de Rosalyn Reiter quand les lumières s'étaient rallumées : debout, les bras ballants, comme une statue qui aurait respiré. La grande différence : Nadja semblait avoir peur, Rosalyn faisait peur.

En partie, cette aura n'avait pas changé. Rosalyn entra dans le séjour et s'arrêta devant tout le monde, comme une domestique que l'on aurait appelée pour lui donner un ordre.

— Rosalyn, comment vas-tu ? demanda Silberg.

— Mieux. – Elle sourit. Mieux, vraiment.

Elle tourna la tête vers Valente, qui fut le seul à ne pas la regarder. Puis elle traversa la pièce et entra dans la cuisine. A travers la porte ouverte, Elisa la vit ajuster son pantacourt et glisser la main sur son visage et ses cheveux, comme si elle avait décidé quoi faire par la suite.

— Il faudrait que nous sachions mesurer les conséquences de l'Impact, suggéra Blanes.

— Je suis en train d'élaborer un test psychologique, dit Silberg, mais je ne crois pas que ce soit aussi facile que de répondre à quelques questions. Et peut-être n'en apprécierons-nous pas toutes les

conséquences... Il se peut que ce soit comme la propagande subliminale : quelque chose qui reste à l'intérieur puis qui nous affecte. Nous ne le savons pas, et nous ne pouvons pas encore le savoir.

Mme Ross sembla s'activer soudain. Elle se dirigea vers la porte.

— Je vais voir comment se sent Nadja, dit-elle. Elisa se promet qu'elle irait la voir elle aussi.

L'absence de Mme Ross laissa comme un vide, un trou de pression par lequel filtrait une partie de l'esprit du groupe. A la fenêtre où se trouvait Valente, il pleuvait à nouveau avec intensité.

— Ne vous moquez pas de moi, je sais que c'est absurde, commença Clissot, mais je me demande, en suivant l'idée de Sergio... jusqu'à quel point ne peut-il pas y avoir de *communication* entre passé et présent ? Je veux dire... Pourquoi cette femme ne pouvait-elle pas nous percevoir d'une façon ou d'une autre ? – Pour Elisa, cette éventualité était terrifiante. – Je sais que vous me l'avez expliqué plusieurs fois, mais je ne comprends pas le phénomène physique exact de l'ouverture des cordes de temps. S'il s'agit d'ouvrir un trou pour regarder en arrière, les gens "de l'arrière" ne pourraient-ils pas nous voir à travers le même trou ?

Il y eut un silence. Blanes et Marini échangèrent un regard rapide, comme s'ils avaient décidé qui répondrait. Ou *quoi* répondre.

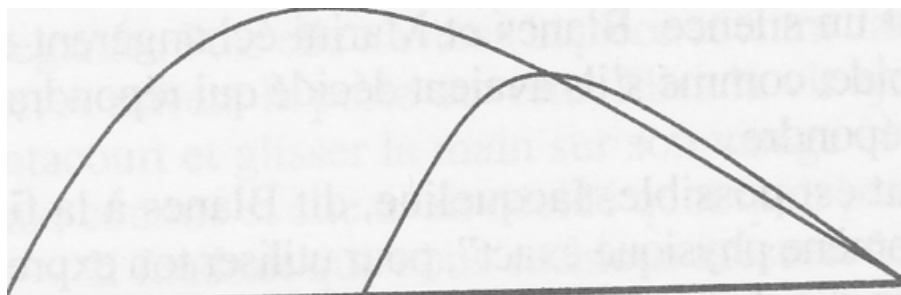
— Tout est possible, Jacqueline, dit Blanes à la fin. "Le phénomène physique exact", pour utiliser ton expression, aucun d'entre nous ne le connaît. Et nous évoluons en terrain si réduit que les lois qui le gouvernent sont, en grande partie, inconnues. En physique quantique, il existe le phénomène de l'"entrelacement", par lequel deux particules, même séparées par des billions de kilomètres, possèdent une mystérieuse relation, et ce qui arrive à l'une affecte l'autre sur-le-champ. Dans le cas des cordes de temps, nous croyons que la distance temporelle est un facteur décisif pour qu'il ne se produise pas d'entrelacement. C'est pourquoi nous ne voulons pas faire d'expériences avec le passé récent.

— Je crains d'avoir séché le cours de physique ce jour-là, sourit Clissot.

Blanes fit mine de se lever mais Marini le devança.

— J'ai la craie, maîtresse. – Il se dirigea vers le tableau blanc qui était fixé au mur et dessina une ligne horizontale en tenant le feutre de la main gauche. Marini montrait qu'il était gaucher avec une certaine élégance. – Imagine que ce soit le temps, Jacqueline... A cette extrémité se trouverait le moment présent, et à celle-là, un événement survenu il y a mille ans, par exemple. En ouvrant ses cordes de temps, nous créons une sorte de tunnel appelé "trou de ver", un "pont" de particules qui relie le passé au présent, au moins pendant le temps d'ouverture... Comme ce serait le cas si nous ouvrons les cordes d'il y a cinq cents ans... quoique dans ce cas le "pont" avec notre présent serait beaucoup plus bref.

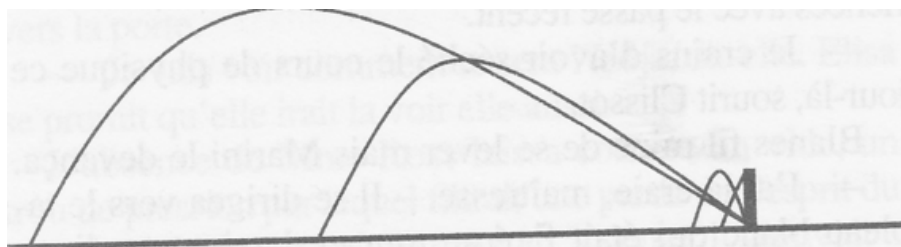
Tu le vois ?



— 1000 ans — 500 ans présent

Clissot acquiesça. Cela sembla parfait à Elisa.

— Mais qu'est-ce qui se passerait si on ouvrait les cordes d'il y a, disons, soixante-dix ans ? D'après notre dessin, le "pont" serait encore plus petit... Et si nous essayions avec des périodes de dix ou cinq ans avant... ou un an... – Marini traça d'autres traits. Il symbolisa le dernier avec une épaisse ligne verticale. Le diagramme ne laissait pas de doutes.



— 1 000 ans – 500 ans – 70 ans présent

— Je comprends, dit Clissot : à la fin il n'y aurait aucun "pont". Les deux événements s'uniraient.

— Exact : un entrelacement. – Marini désigna l'épaisse ligne verticale. – A des distances temporelles de plus en plus réduites, la possibilité d'interaction avec notre présent devient plus grande. C'est un schéma grossier, parce que la véritable explication est mathématique, mais je crois qu'il t'aidera à comprendre...

— Parfaitement.

Ric Valente s'écarta de la fenêtre et entra dans la cuisine. Immédiatement, Rosalyn et lui se mirent à parler. Elisa ne parvenait pas à les entendre.

— C'est pour cette raison que nous ne nous intéressons pas aux événements survenus il y a cinq cents ou mille ans, dit Blanes, mais nous ne voulons pas renouveler une expérience comme celle du Verre intact...

Il y eut un bref silence.

— S'est-il passé quelque chose que nous ignorions lors de l'expérience du Verre intact ? demanda Clissot.

— Non, non, ajouta rapidement Blanes. Ce que je voulais dire, c'était que je n'affronterai pas à nouveau ce genre de risque...

Dans la cuisine, on entendit un léger remue-ménage. Quand ils se retournèrent tous, Valente leur souriait de l'intérieur et Rosalyn, rougissante, avait un regard farouche.

— Discussions amicales, dit Valente en montrant les paumes de ses mains.

La porte de la salle à manger s'ouvrit. Elisa était préparée à voir Nadja, ou peut-être Ross, mais ce n'était aucune des deux. Une voix qu'elle n'avait pas entendue depuis plusieurs jours résonna dans toute la salle

— Je peux vous parler un moment ? demanda Carter.

— Comment te sens-tu ?

— Plus tranquille.

La chambre de Nadja Petrova se trouvait presque dans l'obscurité, à peine éclairée par une petite lampe à piles posée sur la table de nuit. Elisa supposa que Mme Ross était en train de faire le ménage dans la salle de bains. Elle se réjouit en voyant que son amie semblait en effet aller mieux et que sa visite lui procurait un plaisir manifeste (Nadja n'était pas de celles qui dissimulent leurs sentiments). Elle s'assit sur un côté du lit et lui sourit.

— Ce qui ne va pas du tout, ce sont ces lumières. – Mme Ross, toujours joyeuse, sortit des toilettes avec un escabeau. Non seulement les ampoules sont grillées, mais les plombs ont fondu. Quand dis-tu que c'est arrivé, Nadja ? Hier soir ? C'est curieux, dans la chambre de Rosalyn il s'est produit la même chose l'autre jour... Ce doit être l'installation. Je ne peux pas réparer pour l'instant, je suis désolée.

— Ne vous inquiétez pas, je me débrouillerai avec cette lampe pour la nuit. Merci.

— De rien, ma petite. Je vais essayer de parler à M. Carter. Je crois qu'il s'y connaît en branchements électriques.

Quand Mme Ross ferma la porte, Nadja se tourna vers Elisa et lui caressa le bras avec douceur.

— Merci d'être venue.

— Je voulais te voir avant de me coucher. Et te raconter les derniers potins. – Nadja haussa ses sourcils presque blancs en l'écoutant. – Carter vient de nous dire qu'il a reçu des informations par satellite : une bonne tempête approche de New Nelson, un typhon, elle arrivera en milieu de semaine, mais le plus fort est prévu pour samedi et dimanche. Ces pluies ne sont que l'annonce. La bonne nouvelle est que nous avons des vacances forcées. On ne nous laissera pas utiliser SUSAN ni recevoir d'images télémétriques nouvelles, et le week-end nous ne pourrons pas allumer les ordinateurs, au cas où le générateur principal nous lâche et qu'il faille utiliser celui d'urgence. Ne t'inquiète pas, sois, s'empressa-t-elle de dire en voyant la tête que faisait son amie. Carter assure qu'il n'y aura pas de coupure d'électricité...

L'expression de Nadja effaça son sourire. Quand elle parla, sa voix résonna comme si un inconnu l'avait surprise au milieu de la nuit et obligée à dire ces mots.

— Cette... femme... nous *voyait*, Elisa.

— Non, ma douce, bien sûr que non...

— Et son visage... Comme si on avait raclé ses traits avec un couteau avant de les lui arracher...

— Nadja, ça – Eprouvant une vague de pure compassion, Elisa l'étreignit. Elles restèrent toutes deux ainsi un instant, se protégeant mutuellement de quelque chose qu'elles ne comprenaient pas, dans cette chambre presque dans l'obscurité.

Puis Nadja s'écarta. La rougeur de ses yeux était encore visible en raison de la blancheur qui les entourait.

— Je suis chrétienne, Elisa, et quand j'ai répondu au questionnaire pour ce travail, j'ai dit que je donnerais n'importe quoi pour pouvoir... pouvoir le voir un jour... Mais, maintenant, je n'en suis plus si sûre... maintenant, je ne sais plus si je souhaite le *voir* !

— Nadja. – Elisa la prit par les épaules et lui dégagea les cheveux du visage. – Une bonne part de ce que tu ressens est la conséquence de l'Impact. Cet étouffement qui ne te laissait pas respirer, la panique, l'idée que tout est lié d'une certaine façon à toi... J'ai éprouvé la même chose après l'image des "dinos". J'ai dû faire de réels efforts pour le surmonter. Silberg dit qu'il faudra mieux étudier l'Impact, savoir pourquoi cela arrive pour certains avec certaines images et pour d'autres avec d'autres... Mais, de toute façon, il s'agit d'une conséquence psychologique. Tu ne dois pas penser que...

Nadja pleurait sur son épaule, mais ses sanglots diminuèrent peu à peu. Il ne resta plus que le vrombissement de l'air conditionné et le crépitement de la pluie.

Une partie d'Elisa ne pouvait éviter de partager la terreur de Nadja : avec ou sans Impact, l'image de la femme sans traits avait été épouvantable. En se la rappelant, il lui semblait que la chambre était plus froide et l'obscurité plus dense.

— Tu n'as pas aimé les "dinos" ? essaya-t-elle de plaisanter.

— Oui... C'est-à-dire pas entièrement. Ce brillant de la peau... Pourquoi l'avez-vous trouvé si beau ? Il était répugnant...

— Bon. Tu préfères les os, pas le remplissage.

— Oui, je suis paléon... – Nadja lutta contre l'espagnol.

— "Paléontologue."

Elles sourirent. Elisa caressa ses cheveux blancs et l'embrassa sur le front. Les cheveux de Nadja, avec leur douceur et leur couleur de poupée, la fascinaient.

— Maintenant tu dois te reposer, dit-elle.

— Je ne crois pas que je pourrai. – La peur déformait le visage de Nadja. Ses traits n'étaient certes pas très beaux, mais quand elle prenait cet air elle rappelait à Elisa une damoiselle, dans un tableau ancien, demandant de l'aide à un chevalier. – Je reviendrai écouter les bruits... Tu ne les entends plus ? Ces bruits de pas...

— Je t'ai déjà dit que c'était Mme Ross...

— Non, pas toujours.

— Comment ?

Nadja ne répondit pas. C'était comme si elle avait pensé à autre chose.

— Hier soir, je les ai à nouveau entendus, dit-elle. Je suis sortie de ma chambre et j'ai regardé à travers les portes de Ric et Rosalyn, mais ils n'avaient pas bougé de leurs lits. Tu n'as rien entendu ?

— J'ai dormi à poings fermés. Mais ce devaient être les hommes de Carter. Ou Mme Ross à la réserve. Elle fait une inspection chaque semaine. Je le lui ai demandé et elle me l'a confirmé...

Mais Nadja secouait la tête.

— Ce n'était pas elle... ni un soldat non plus.

— Pourquoi en es-tu si sûre ?

— Parce que je *l'ai vu*.

— Qui ?

Le visage de Nadja était comme un masque de nacre.

— Je t'ai dit que, lorsque j'ai entendu les pas, je me suis levée et je suis sortie. J'ai regardé dans les chambres de Ric et de Rosalyn, mais je n'ai rien trouvé de bizarre. Alors je suis revenue sur mes pas

pour regarder dans la tienne... et j'ai vu un homme. – Elle lui serra le bras avec force. – Il était debout devant ta porte, de dos, je ne pouvais pas voir son visage... Au début, j'ai cru que c'était Ric et je l'ai appelé, mais soudain je me suis rendu compte que ça n'était pas lui... C'était un inconnu.

— Comment est-ce que tu pouvais le savoir ? murmura Elisa, terrifiée. Il n'y a pas beaucoup de lumière dans le couloir... et tu dis qu'il était de dos...

— C'est que... – Les lèvres de Nadja tremblaient, sa voix devint un gémissement d'horreur. – Je me suis approchée et je me suis rendu compte que, en réalité, *il n'était pas de dos...*

— Quoi ?

— J'ai vu ses yeux : ils étaient blancs... Mais son visage était vide. Il n'avait pas de visage, Elisa. Je te le jure ! Crois-moi !

— Nadja : tu es influencée par l'image de la femme de Jérusalem...

— Non, cette image, je l'ai vue aujourd'hui, mais ça m'est arrivé *cette nuit*.

— Tu en as parlé à quelqu'un ? – Nadja hocha la tête. – Pourquoi ? Quand elle constata que son amie ne répondrait pas, Elisa ajouta : – Je vais te dire pourquoi. Parce que dans le fond tu sais que c'était un rêve. Maintenant, tu le vois autrement en raison de l'Impact...

Cette explication sembla avoir de l'effet sur la jeune paléontologue. Elles se regardèrent un instant.

— Tu as peut-être raison... Mais ce fut un rêve horrible.

— Tu te rappelles autre chose ?

— Non... Il s'est approché de moi et... Je crois que je me suis évanouie en le voyant... Puis je me suis retrouvée au lit... – "Tu vois ?" lui disait Elisa. Nadja lui serra à nouveau le bras. Mais tu ne crois pas qu'il peut y avoir *quelqu'un d'autre*, à part les soldats, Carter ou nous ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quelqu'un d'autre... sur l'île.

— C'est impossible, dit Elisa en frissonnant.

— Et s'il y avait quelqu'un d' autre, Elisa ? – insistait Nadja.
Elle serrait le bras d'Elisa avec tant de force qu'elle lui faisait mal. – Et
s'il y avait sur l'île quelqu'un dont nous *ignorions* l'existence ?

Sergio Marini faisait des tours de magie : il était capable de tirer un billet de votre oreille, de le déchirer en deux et de le reconstituer de la main droite, comme s'il réservait la gauche pour des choses plus sérieuses. Colin Craig avait enregistré sur son portable les derniers grands matchs de Manchester et il avait l'habitude de regarder avec Marini les retransmissions des rencontres internationales. Jacqueline Clissot montrait à tout le monde les photos de son fils Michel, cinq ans, à qui elle envoyait des mails très amusants, puis elle s'asseyait pour donner de bons conseils à Craig, qui serait père pour la première fois l'année suivante. Cheryl Ross était déjà grand-mère depuis deux ans, mais elle ne tricotait pas de chaussettes et ne confectionnait pas de beignets, elle parlait politique et elle aimait critiquer cet "immense idiot" de Tony Blair. Reinhard Silberg avait récemment perdu son frère d'un cancer et collectionnait les pipes mais il fumait rarement. Rosalyn Reiter lisait des romans de Le Carré et Ludlum, bien que pendant le mois d'août son hobby préféré eût été Ric Valente. Celui-ci travaillait sans relâche, partout, à toute heure : il avait abandonné Rosalyn, et même ses promenades avec Marini et Craig, et consacrait ce temps à travailler. Nadja Petrova bavardait et souriait : elle adorait ne pas être seule. David Blanes, lui, voulait être seul pour interpréter les labyrinthes de Bach au clavier. Paul Carter faisait des exercices – barres et flexions —devant la casemate. En cela il lui ressemblait, même si elle courait sur la plage et nageait, quand la pluie et le vent le lui permettaient. Bergetti jouait aux cartes avec Marini. Stevenson et son collègue, britannique également, York, regardaient les retransmissions de foot avec Craig. Méndez était très primesautier et faisait rire Elisa avec des histoires qui, racontées par toute autre personne, auraient semblé stupides. Le Thaïlandais, Lee, était un fan de musique New Age et des appareils électroniques.

Tels étaient ses collègues. Ainsi fluent les seize uniques habitants de New Nelson entre juillet et octobre 2005.

Elle n'oublierait jamais ces passe-temps ordinaires qui les définissaient, leur conféraient une histoire et une identité.

Elle n'oublierait jamais. Pour de nombreuses raisons.

Au matin du mardi 27 septembre, Elisa apprit une nouvelle qui lui fit très plaisir. Ce fut Mme Ross qui la lui annonça (elle était

"comme le ministère des Finances", d'après la définition de Marini, et elle savait "tout sur tout le monde") au déjeuner. Elisa passa le reste du repas à décider si elle devait le faire ou non, et à imaginer des résultats possibles.

Elle finit par opter pour un pantalon. Cela pouvait ressembler à une stupidité (une "gaminerie", aurait dit sa mère), mais elle n'avait pas envie de se présenter devant lui en short.

Quand elle s'approcha de son bureau ce jour-là elle entendit le picotement de deux oiseaux sautant sur les touches. Elle se racla la gorge. Elle frappa. En ouvrant la porte, elle se jura qu'elle garderait pour toujours l'image du scientifique assis devant son piano électrique tandis que son visage semblait transporté vers un paradis privé où même la physique n'entraînait pas. Elle resta sur le seuil à l'écouter jusqu'au bout.

— Prélude de la première partita en si bémol majeur, dit Blanes.

— C'est joli. Je ne voulais pas vous interrompre.

— Allez, entre et ne dis pas de sottises.

Elle s'était déjà rendue dans ce bureau à plusieurs reprises, mais elle se sentait un peu tendue. Comme toujours lorsqu'elle y allait. Cela tenait en partie aux dimensions réduites de la pièce et à la quantité d'objets empilés, parmi lesquels le tableau en plastique couvert d'équations, la table supportant l'ordinateur, le clavier musical et l'étagère de livres.

— Je voulais vous féliciter, murmura-t-elle debout, collée à la porte. Je suis ravie de la nouvelle. – Elle le vit froncer les sourcils en écarquillant les yeux, comme si elle avait été invisible et qu'il avait scruté l'air pour pouvoir distinguer quelle sorte de créature immatérielle lui parlait. – Monsieur Carter l'a dit à Mme Ross... – Soudain, tandis qu'elle s'essuyait les lèvres, elle réfléchit. *Bon sang, il ne le sait pas encore. C'est moi qui vais devoir le lui dire.* – Cela a filtré d'une source non officielle de l'académie suédoise...

Blanes détourna le regard. Il semblait avoir perdu tout intérêt pour la conversation.

— Je ne suis qu'un... Comment dit-on ?... "Candidat sérieux". Je le suis chaque année. Et il souligna la phrase par un accord sur le clavier, comme s'il avait indiqué qu'il préférerait continuer à jouer

plutôt que de dire des bêtises.

— Ils vont vous le donner. Si ce n'est pas cette année, ce sera la prochaine.

— Bien sûr. Ils vont me le donner.

Elisa ne savait qu'ajouter.

— Vous le méritez. La théorie du "séquoia" est... est un vrai succès.

— Un succès inconnu, précisa-t-il, le visage tourné contre le mur. – Ce qui caractérise notre époque, entre autres, est que beaucoup de gens connaissent les petits succès, quelques-uns les grands et personne les énormes.

— Celui-là, ils vont le connaître, répliqua-t-elle avec une émotion sincère. Il doit y avoir un moyen de diminuer l'Impact, ou de le contrôler... Je suis sûre que tout le monde finira par savoir ce que vous avez obtenu...

— Assez de "vous". Moi, David ; toi, Elisa.

— D'accord. Elle sourit, bien qu'elle n'appréciât pas la scène qu'elle avait provoquée sans le vouloir. Elle voulait juste le féliciter et s'en aller sans avoir même l'occasion d'entendre ses remerciements. Il lui semblait évident que Blanes se souciait de sa présence comme de sa première chemise.

— Assieds-toi où tu pourras.

— Je venais juste pour vous dire... te dire ça ...

— Assieds-toi une bonne fois pour toutes.

Elisa trouva une place sur la table, à côté de l'ordinateur. Elle était étroite, et le bord s'imprimait dans son postérieur. Heureusement qu'elle avait mis un pantalon. Blanes regardait toujours du côté du mur. Elle se doutait qu'il s'apprêtait à lui parler des injustices que la société perpétrait envers les pauvres génies hispaniques tels que lui, aussi son estomac se serra-t-il quand elle l'entendit dire :

— Tu sais pourquoi je ne te laissais pas répondre en cours ? Parce que je savais que tu connaissais la réponse. Quand je donne un cours, je ne veux pas entendre de réponses : je veux enseigner. Avec

Valente, je n'en étais pas aussi sûr.

— Je comprends, dit-elle en avalant une boule de salive.

— Ensuite, quand tu as répondu sans que je t'interroge, et de cette façon si stupide, j'ai changé d'avis sur toi

— Je vois.

— Non, ce n'est pas ce que tu penses. Laisse-moi te dire quelque chose. – Blanes se frotta les yeux puis s'étira sur son siège. – Ne le prends pas mal, mais tu as l'un des plus grands défauts que l'on peut avoir dans ce foutu monde : tu sembles ne pas avoir de défauts. C'est ce qui m'a le plus déplu chez toi au début. Il vaut mieux beaucoup mieux, provoquer la moquerie que l'envie souviens-toi toujours de ça. Mais quand tu m'as parlé sur ce ton d'orgueil blessé, je me suis dit : "Ah, bon, tant mieux. Elle est peut-être belle, intelligente et studieuse mais c'est une gamine arrogante. C'est toujours ça."

Ils se regardèrent, très sérieux, et soudain ils sourirent tous les deux.

Une amitié n'est pas une réussite aussi difficile et coûteuse qu'on le croit souvent. Nous tendons à penser que les choses les plus importantes tardent à naître, mais parfois une amitié ou un amour surgissent comme le soleil au milieu des nuages : une seconde avant tout était gris ; une seconde plus tard, la lumière vous aveugle.

L'espace de cette simple seconde, Elisa devint l'amie de David Blanes.

— Je vais donc t'en dire un peu plus afin de contribuer à ce que tu conserves ce défaut, ajouta-t-il. Hormis le fait que tu es une gamine arrogante, tu es une collaboratrice magnifique, la meilleure que j'aie jamais eue. Cela t'excuse d'être venue me féliciter.

— Merci, mais... tu ne voulais pas que je te félicite ? demanda-t-elle, hésitante.

Blanes répliqua par une autre question.

— Tu sais ce que signifie le prix Nobel dans mon cas ? La carotte. La théorie du "séquoia" n'a pas été prouvée officiellement, et nous ne pouvons pas révéler nos expériences sur New Nelson parce qu'elles constituent du "matériel classé". Mais ils veulent me donner une tape sur l'épaule. Me dire : "Blanes, la science vous admire.

Continuez à travailler pour le gouvernement." – Il fit une pause. – Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle réfléchit un instant.

— J'en pense que c'est l'avis d'un gamin arrogant, dit-elle, prenant sa typique expression "cruelle".

Cette fois, ils éclatèrent tous les deux de rire.

— Un partout, dit Blanes, en rougissant. Mais je vais t'expliquer pourquoi je crois avoir raison. – Il se passa la main sur le visage, et soudain Elisa sut que le moment de parler sérieusement était arrivé. Il n'y avait pas de fenêtres dans la pièce, mais le vacarme de la pluie et le vrombissement du climatiseur s'infiltraient à travers le revêtement métallique des murs. L'espace d'un instant, on n'entendit que ces bruits. – Tu as déjà rencontré Albert Grossmann ?

— Non, jamais.

— Il m'a appris tout ce que je sais. Je l'aime comme un père. J'ai toujours pensé que la relation entre maître et élève était beaucoup plus intense dans notre spécialité que dans d'autres. – *C'est très vrai*, pensa Elisa. – Nous les idéalisons jusqu'à des extrêmes inconcevables, mais nous ressentons à la fois l'impérieuse nécessité de les dépasser. Je crois que c'est dû à l'aspect solitaire de ce métier. En physique théorique, nous sommes comme des monstres enfermés dans des tanières... Nous transformons la face du monde sur le papier. Mon Dieu, nous sommes vraiment dangereux... Mais je m'écarte du sujet... Grossmann est un type fort, un grand Teuton, plein d'énergie. Il est à la retraite, maintenant. Il y a peu, on lui a diagnostiqué un cancer... Personne n'est au courant, alors n'en parle pas... Je te le dis pour que tu comprennes de quel genre d'homme il s'agit. Il n'accorde aucune importance à sa maladie, et il a meilleure allure que moi, je te le jure. Il dit qu'il durera encore longtemps, et je le crois. Il a pris sa retraite en 2001, mais le soir où nous avons obtenu l'image du Verre intact, je suis allé chez lui et je le lui ai raconté. Je pensais qu'il allait s'en réjouir, qu'il me féliciterait. Au lieu de ça, il m'a regardé et m'a dit : "Non, David", aussi faiblement que s'il avait juste respiré. Et il a répété : "Non, David, ne fais pas ça. Le passé est interdit. Ne t'avise pas de toucher à ce qui est défendu." Je crois qu'à cet instant j'ai compris pourquoi il avait pris sa retraite. Un physicien théoricien prend sa retraite quand il commence à penser que les découvertes sont interdites. – Il contemplait les touches noires et blanches avec une intense concentration. Après une pause, il ajouta : De toute façon,

Grossmann avait peut-être en partie raison. A cette époque, nous ne savions encore rien de l'Impact. Mais je ne parle pas que de ça. Aussi de l'entreprise qui finance le projet Zigzag.

— Eagle Group, dit Elisa.

— Effectivement. Mais ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Dessous, qu'y a-t-il ? Te l'es-tu jamais demandé ? Je vais te le dire : les gouvernements. Et encore dessous ? Des affaires. L'Impact est une excuse. Ce que Eagle veut dissimuler à tout prix, c'est l'intérêt militaire du projet.

— Quoi ?

— Réfléchis. Tu crois que tout le fric que coûte Zigzag vient de la passion qu'éveillent Troie, l'ancienne Egypte ou la vie de Jésus ? Ne sois pas naïve. Quand Sergio et moi leur avons montré le Verre intact, des enseignes au néon se sont allumées dans l'esprit des dirigeants : "Comment pouvons-nous utiliser cela contre l'ennemi ?" fut le premier gros titre qui brilla dans leurs cerveaux complexes. "Et comment pouvons-nous empêcher l'ennemi de l'utiliser *contre nous* ?" Ce fut le deuxième. Quant aux christs, pharaons ou empereurs, ce sont des résultats intéressants, mais non décisifs dans le calcul global.

— Elisa battit des paupières. Jamais elle n'aurait envisagé cette possibilité. Elle ne parvenait même pas à imaginer quel genre d'utilisation militaire pouvait être faite de la contemplation du passé lointain. Mais Blanes commença à lever les doigts de la main droite en répondant à ses doutes, comme s'il avait lu dans ses pensées :

— Espionnage. Captation d'images depuis l'espace qui peuvent montrer non seulement ce qui se produit aujourd'hui, mais ce qui s'est produit il y a dix mois ou dix ans, quand l'ennemi ne pouvait même pas soupçonner qu'il était espionné. C'est utile pour obtenir les coordonnées des camps d'entraînement de terroristes, tellement férus de nomadisme : aujourd'hui ils sont ici, demain là, et ils ne laissent pas de traces... Ou pour suivre la piste des attentats. Peu importe que la bombe ait déjà explosé : on filme la zone et on cherche ce qui s'est passé les jours précédents jusqu'à ce qu'on retrouve les coupables et la méthode exacte qu'ils ont utilisée.

— Mon Dieu...

— Oui, mon Dieu. – Blanes tordit les lèvres. – L'œil de Dieu qui voit tout. Le Grand Frère du Temps. Il faut ajouter à cela l'espionnage industriel et politique, la recherche de preuves de

scandales pour destituer tel ou tel président... C'est une course contre la montre entre l'Europe, qui finance le projet, et les États-Unis, qui ont certainement commencé sur une île du Pacifique leur Zigzag personnel. Nous avons démontré qu'avec une simple caméra vidéo on peut contempler tout ce qui s'est passé et n'importe où dans le monde... Zigzag a mis l'humanité à nu, et les militaires veulent être les premiers voyeurs. Une seule chose les freine, petite mais emmerdante. – Il porta les mains à sa poitrine : Moi.

Elisa ne vit pas là de la présomption. C'était comme si ce rôle ne lui plaisait pas du tout. Les mots suivants le lui confirmèrent.

— Pour eux, je suis... Comment dit le boléro ? – Et il chanta : – "Je suis comme une épine plantée dans ton cœur..." Je te jure que ça ne me fait pas plaisir de jouer les casse-pieds. J'ai quitté les États-Unis parce qu'ils ont investi dans des armes plutôt que dans des accélérateurs, et je quitterai l'Europe si Zigzag est destiné à une utilisation militaire, mais je suis conscient d'être ici parce qu'on me paie. Je souhaite leur donner ce qu'ils me demandent, je t'assure, mais je refuse de faire des expériences avec le *passé récent*. – Soudain sa voix révélait de l'inquiétude. – Je leur ai dit qu'il y avait des risques, et c'est vrai, Elisa... Beaucoup de risques, crois-moi. Cependant, il s'agit d'une posture personnelle : Sergio, par exemple, est plus audacieux, même s'il a fini par me donner raison. C'est pour ça qu'ils veulent qu'on continue nos jeux, pour voir si on tombe sur quelque chose qui n'implique pas tant de risques et qu'ils puissent utiliser.

— On ne m'en a rien dit quand j'ai été engagée, remarqua Elisa, étonnée.

— Bien sûr que non. Tu crois qu'on m'a tout dit, à moi ? Depuis un certain 11 septembre, le monde a cessé de se diviser en vérités et mensonges. Aujourd'hui, nous ne disposons que de mensonges : le reste, nous ne le connaissons jamais.

Il y eut un silence. Blanes contemplait un point sur le sol en métal. Au loin, la pluie tonnait.

— Et le pire, tu sais ce que c'est ? dit-il tout à coup. Si j'avais refusé, si j'avais obéi à Grossmann et tout arrêté, nous n'aurions jamais contemplé une forêt jurassique, ou les antennes d'un dinosaure, ou une femme marchant dans Jérusalem à l'époque du Christ... Cela ne m'excuse en rien mais explique au moins ma position. C'est comme d'avoir un immense cadeau à sa portée et de ne pas pouvoir le partager... De sorte que, si on me décerne le Nobel, je te l'offrirai. Tu

le veux ? – Il la désigna du doigt.

— Je crois que non. – Elisa descendit de la table et tira sur les bords de son T-shirt court sur son ventre tout en souriant. – Tu peux le garder.

— Écoute, ton obligation en tant que disciple est de prendre en charge les choses que je refuse. Qu'est-ce qu'on ferait, sinon ? Le jeter à la poubelle ?

— Donne-le à Ric Valente. Il acceptera sûrement avec plaisir.

ils sourirent à nouveau.

— Ric Valente... médita Blanes. Un garçon étrange. Un élève extraordinaire, mais trop ambitieux... A Alighieri, j'ai essayé de bien le connaître, et je me suis aperçu que je ne l'aimais pas. Si ça n'avait tenu qu'à moi, il n'aurait pas été recruté, mais Sergio et Colin sont amoureux de lui.

Elle resta un instant à le regarder. Puis elle dit, avant de partir :

— Merci.

Blanes leva la tête.

— De quoi ?

— D'avoir partagé ce cadeau avec moi.

Pendant qu'elle rentrait par le couloir en se rappelant des bribes de conversation, elle sentit que la pluie avait redoublé d'intensité. Sans doute s'agissait-il du préambule au typhon. Mais la proximité de la tempête ne l'inquiétait pas : Carter avait assuré que cela ne représenterait aucun danger, et qu'ils avaient déjà pris "les mesures nécessaires".

Et il avait raison. Le typhon serait le moins dangereux de tout.

Cette trombe empêchait la tenue de toute activité extérieure et entassait les scientifiques dans les salles, les enfermant dans une atmosphère grise et léthargique. Elisa et ses collègues souffraient plus de cette léthargie, car le travail avait changé de main et c'étaient maintenant Clissot, Silberg, Nadja et Rosalyn qui avaient des choses à

faire, tandis que les physiciens pouvaient se permettre une pause. Elle retrouvait Clissot et Nadja au laboratoire après le petit-déjeuner, et s'amusait de les voir étudier au millimètre près l'image du lac du Soleil (elle avait été baptisée ainsi, au détriment d'autres propositions telles que celle de Marini, qui prétendait l'appeler "des Poules carnivores"). Au début, elle assista à ces séances avec un grand enthousiasme, mais ensuite elle commença à se lasser du travail des deux paléontologues. "Observe l'extrémité antérieure de A, Nadja. Compare-la à l'homolatérale de B. Il n'y a qu'une phalange chez A, deux chez B." Elisa bâillait. *Si, quelques jours plus tôt, on m'avait dit que j'allais me lasser de voir ça, j'aurais ri aux éclats. On s'habitue à tout.*

Nadja allait beaucoup mieux. Elle avait réussi à retrouver le sommeil et son anxiété avait diminué. Bien qu'elle dût subir un examen psychologique la semaine suivante, rien ne semblait pouvoir l'écarter de cette routine quotidienne devant l'ordinateur.

Chaque fois qu'elle voyait son amie, Elisa pensait à ce qu'elle lui avait raconté l'après-midi des projections. Cela lui semblait absurde, le fruit de son état nerveux, mais elle avait des doutes. Était-il possible qu'il y eût quelqu'un d'autre sur l'île dont ils ignoraient l'existence ? Pourquoi pas ? Elle était là depuis deux mois et demi, et bien qu'elle crût en connaître chaque habitant, en incluant les soldats, les hélicoptères allaient et venaient pour les réapprovisionner en vivres et un militaire de remplacement avait pu arriver et loger, avec les autres, dans la casemate. Mais, si c'était le cas, pourquoi ne se faisait-il pas connaître ? Et pourquoi explorait-il les baraquements la nuit et sans uniforme ? *C'est absurde. Nadja a fait un cauchemar particulièrement intense. L'Impact l'a ensuite exagéré.*

Mais elle ne pouvait s'ôter de la tête l'horrible fantaisie d'un homme aux yeux blancs qui la regardait dans les ténèbres.

La nuit du samedi 1er octobre, après avoir joué (et perdu) avec Craig, Marini et Blanes plusieurs parties de poker après le dîner, Elisa se retira dans sa chambre. A 21 heures elle était déjà au lit et à 22 heures précises les lumières s'éteignirent.

Le typhon semblait avoir empiré. C'était comme si le jour du Jugement dernier avait commencé, une de ces apparitions dantesques en forme d'aigle ou de croix survolant les cieux. Mais derrière les couches isolantes de ces murs préfabriqués, il était facile de se trouver comme dans une bulle de métal. Rien ne bougeait, tout était silencieux et paisible. Malgré cela, Elisa ne pouvait trouver le sommeil.

Elle repoussa le drap et se leva. Elle songea à faire un tour : elle pouvait aller à la cuisine et se préparer un thé. Elle se rappela que Carter avait interdit l'usage de tous les appareils électriques. Et il avait raison, car les éclairs, les lueurs silencieuses qui révélaient des pans de la chambre avaient commencé. De toute façon, l'idée de la promenade lui plaisait. Elle n'aurait besoin d'aucune lumière supplémentaire : les veilleuses lui suffiraient. Et puis, elle se sentait capable de parcourir le baraquement d'un bout à l'autre les yeux fermés.

C'est alors qu'elle remarqua quelque chose.

Elle regardait en direction de la fenêtre quand elle le vit. Au début, elle crut qu'elle rêvait.

C'était un trou. Dans le coin supérieur gauche du mur, près de l'intersection avec le plafond et le mur des toilettes. Il était elliptique, et si grand qu'elle aurait pu s'y infiltrer si elle l'avait voulu. Les "lueurs silencieuses" ne provenaient pas de la fenêtre mais de cette ouverture qui donnait sur l'extérieur.

Elle fut si étourdie en se demandant comment une telle chose avait pu se produire, qu'elle ne remarqua pas tout de suite un autre détail curieux.

Des lueurs silencieuses.

Silencieuses.

Elle était entourée de silence. Un silence absolu. Où la tempête s'en était-elle allée ?

Mais le silence n'était pas total : derrière elle, quelque chose résonnait.

Cette fois, ce n'étaient pas des pas dont les échos s'infiltraient dans les murs, mais les bruits d'une présence immédiate et concrète. Le frottement de la semelle de chaussures, une respiration. Quelqu'un *dans* sa chambre, avec elle.

Elle eut l'impression que sa peau voulait l'abandonner : ses pores se transformèrent en petites limailles de fer entourées par un puissant électroaimant et se soulevèrent. Elle se pencha sur sa nuque à ses pieds. Elle pensa qu'elle mettait une éternité à se retourner et à regarder en arrière. Quand elle le fit enfin, elle distingua une silhouette.

Elle se tenait debout devant la porte, un peu plus loin que ne

le lui avait fait penser le son de sa respiration, complètement immobile. Les reflets la révélaient partiellement : baskets, bermuda, T-shirt. Mais le visage était une masse de ténèbres.

Un homme.

L'espace d'un instant, elle crut que son cœur allait exploser de terreur. Alors elle le reconnut, et elle eut presque envie de rire.

— Ric... Qu'est-ce que tu fais là ? Quelle peur...

La silhouette ne répondit pas. Au lieu de ça, elle avança vers elle sans se presser, avec la légèreté des nuages qui masquent la lune.

Elle ne doutait absolument pas qu'il s'agisse de Va-lente : la constitution, la façon de s'habiller... Elle en était presque sûre. Mais, si c'était le cas, que cherchait-il ? Pourquoi ne lui parlait-il pas ?

— Ric ? – Elle ne se serait jamais doutée que ce simple mot allait lui coûter tant d'efforts. Elle éprouva une douleur à la gorge en le prononçant. – Ric, c'est toi, n'est-ce pas ?

Elle recula d'un pas, puis d'un autre. L'homme fit le tour du lit et continua à s'approcher, impassible, dans un silence complet. Il prenait son temps. Les éclairs éclairaient bien son bermuda et son T-shirt de couleur sombre, mais le visage restait noir comme un tunnel sous un plafond de cheveux.

Ce n'est pas Ric. Il y a quelqu'un que nous ne connaissons pas sur l'île.

Son dos et ses fesses s'aplatirent contre la paroi métallique et elle sentit le froid en contact direct avec sa peau. Elle s'aperçut alors qu'elle ne portait aucun vêtement sur elle. Elle ne se rappelait pas s'être déshabillée, et soupçonna donc que cela ne pouvait être réel. Elle rêvait, ce devait être ça.

Mais que ce fût un rêve ou non, voir cette silhouette dans le silence était insupportable. Elle poussa un cri. Petite, quand elle faisait des cauchemars, elle se réveillait au moment où elle criait. Crier – avait-elle toujours pensé —lui servait à briser le cauchemar et à en finir avec l'horreur.

Cette fois, ça ne marcha pas : elle ouvrit les yeux et l'homme était toujours là, de plus en plus près. Elle pouvait le toucher si elle tendait le bras. Son visage ressemblait à une maison désertée. Il ne

restait que les murs des joues et, dans le fond, dans l'obscurité, la brique rugueuse des vertèbres. Le reste était dépourvu de chair et d'os, c'était un segment où la réalité disait : NON, un trou entre parenthèses, entièrement noir ...

Sa tête est la tanière d'un rat qui lui a rongé le visage et vit dans son cerveau. Parce qu'il y a quelqu'un dont nous ignorions l'existence sur l'île.

... entièrement noir, sauf les yeux.

Il s'appelle Yeux Blancs, et il est venu te voir, Elisa. Vous voir tous, en réalité.

Une visite brève mais définitive.

Des yeux vides comme des abcès.

Ce n'était pas un cauchemar. Il l'avait immobilisée. Il la. ..

Des yeux comme d'énormes lunes qui, en la regardant, la faisaient s'introduire dans cette luminescence, l'aveuglaient de leur vacuité blanche.

... s'il vous plaît, que quelqu'un m'aide, s'il vous plaît, cela est réel, s'il vous plaît.. .

A cet instant, l'obscurité se défit.

L'obscurité avait une voix ridicule, certes.

Elle rêvait d'un enfant que les grands du collège venaient de frapper après lui avoir volé sa glace préférée.

C'était un "aïe" constant et aigu. C'était Ric Valente, qu'Elisa avait mordu à un endroit sensible de l'anatomie de tout homme, si insensible fût-il. Et ses cris étaient si assourdissants qu'elle avait envie de lui ordonner de se taire sous peine de le mordre au même endroit, ou de lui brûler les plumes, parce que, maintenant qu'elle l'observait attentivement, Valente possédait des plumes au derrière et des antennes sur la tête, et agitait tout cela sur elle. En réalité, il s'agissait d'une poule carnivore à l'importance paléontologique qui ouvrait le bec pour laisser échapper son vacarme. "Mais je ne dois pas rire ni m'exciter parce qu'il s'agit d'un cauchemar."

Ou pas tout à fait.

Voyons. Elle avait fait l'amour pour la première et la dernière fois de sa vie à dix-huit ans avec un garçon appelé Bemardo. L'expérience l'avait tellement traumatisée qu'elle n'avait pas voulu recommencer. Bemardo était amical, doux, gentil et romantique, mais au moment où il l'avait pénétrée il s'était transformé en un piston déchaîné. Il l'avait saisie aux fesses en émettant des gloussements, des grognements, poussant, rejetant de l'écume. Elle était allée au cinéma avec un être humain et s'était retrouvée au lit avec un animal enragé qui tentait régulièrement de lui encastrer quelque chose entre les jambes tout en rugissant : "Mmmmmfff... Baffffff." Elle n'aima pas ça, en fait. Son vagin était très douloureux et elle n'avait pas joui. A la fin, il lui avait proposé de partager une cigarette et lui dit : "C'était inoubliable." Elle avait toussé.

Deux mois plus tard, alors qu'il rentrait de Valence, son père mourut dans un accident de voiture provoqué par un ivrogne.

Non pas qu'une chose fût en rapport avec l'autre. Il n'allait pas toujours arriver un malheur chaque fois qu'on la baiserait, mais il est vrai que cela lui avait ôté l'envie d'essayer.

De sorte que... pourquoi était-elle maintenant avec cet homme dans son lit ? Il était assurément bien pire que Bemardo, bien plus féroce et pire d'instinct. Elle avait vu un film (elle en avait oublié le titre) où l'héroïne était baisée rien moins que par le diable, un être qui rejetait des vapeurs de soufre et avait les yeux blancs et le sexe (on l'aurait parié) gigantesque. Une idée complètement absurde, mais *dis-le-moi maintenant ici, avec cette chose dessus. . . ces yeux comme des lumières, pendant que quelqu'un qui n'est pas moi (mais qui devrait l'être) m'assourdit en criant de la sorte..* .

Elle se réveilla entourée de ténèbres. Il n'y avait pas de violeur, ni dessus, ni dessous, et elle n'était pas nue, mais avec le T-shirt et le slip qu'elle portait en se couchant. Il n'y avait pas non plus de trou dans le mur (quelle idée). Cependant, quelque chose lui faisait mal à l'intérieur, comme cela lui avait également fait mal cette première fois. Mais elle ne put se concentrer là-dessus parce qu'elle remarquait beaucoup de choses bien plus inquiétantes autour d'elle.

Les reflets familiers étaient absents. Il n'y avait pas de projecteurs sur la station, il n'y avait pas de station sur l'île, peut-être n'y avait-il pas non plus d'île sur la mer. Elle ne percevait que cette stridence terrible : un hululement affolant qui perforait ses tympan.

Une alarme.

Elle se releva, refusant d'éprouver de la peur, et elle entendit alors les voix, serrées contre l'étroit espace de décibels laissé libre par la cloche vibrante. Les voix apportèrent la peur comme la brise apporte l'odeur d'une charogne : des cris dans un anglais qu'elle n'eut pas besoin de traduire pour comprendre qu'une chose grave était survenue, car il existe dans toute situation d'urgence un moment où les gens comprennent tout ce que l'on entend sans besoin de le déchiffrer. Les catastrophes sont polyglottes.

Elle se jeta contre la porte en pensant à un incendie, et se trouva presque nez à nez avec un fantôme horripilant, blanc comme la radiographie d'un corps humain clouée sur le mur.

— Elles sont toutes partiiiiies... ! Les lumières ! *Toutes ! Même celle de ma... lampe !*

C'était vrai : même les veilleuses n'étaient pas allumées. L'obscurité la plus impénétrable les entourait. Elle passa un bras autour des épaules tremblantes de Nadja en essayant de la consoler et elle se mit à courir à côté d'elle, à tâtons, pieds nus, en remontant le couloir.

Un mur les empêcha d'avancer. De ce mur émergeait la voix de Reinhard Silberg, dont la silhouette se découpait sous l'éclat d'une lampe. En se dressant sur la pointe des pieds pour dépasser l'obstacle constitué par Silberg, Elisa put voir également Jacqueline Clissot, dont le rai de lumière passait sous la porte, et Blanes se débattait avec l'individu qui tenait la lampe (un soldat, peut-être Stevenson) au départ du couloir qui conduisait au deuxième baraquement. *Je veux passer ! Vous ne pouvez pas ! J'en ai le droit. . . ! Je vous dis que. . . ! Je suis le directeur scientifique. . . !*

Elle se rendit compte que Nadja lui criait quelque chose depuis un moment :

— Ric et Rosalyn ne sont pas dans leurs chambres ! Tu les as vus ?

Elle tentait d'improviser une réponse plus longue que le "non" quand, soudain, le silence devint pur.

Et, l'accompagnant, la voix soulagée de Marini (lointaine, provenant du deuxième baraquement : "Ah, enfin, putain"). L'alarme, déjà éteinte, avait laissé tant d'échos dans les oreilles d'Elisa qu'elle ne

sentit pas immédiatement que quelqu'un d'autre approchait dans le couloir derrière Stevenson. Une main gigantesque sortit de l'obscurité, un visage de pierre affronta Blanes.

— Calmez-vous, professeur, dit Carter sans élever la voix. Calmez-vous tous. Il y a eu un court-circuit dans le générateur principal. Ça a déclenché l'alarme. C'est pour cela qu'il n'y a pas de lumière.

— Pourquoi le générateur secondaire ne s'est-il pas mis en marche ? demanda Silberg.

— Nous l'ignorons.

— Les machines vont bien ? s'enquit Blanes.

Elisa n'oublierait jamais la réponse de Carter : la façon qu'il eut de détourner le regard, la rigidité de son visage contrastant d'une certaine façon avec la blancheur des joues, la brusque baisse du ton de la voix.

— Les machines, oui.

— Pardon, quelqu'un veut un peu plus de thé ou de café ? Je vais ramasser les tasses.

La voix de Mme Ross surgit par surprise, comme pour ceux qui parlent rarement. Elisa remarqua qu'elle était la seule à manger (un yaourt, par petites cuillerées tranquilles mais incessantes). Elle était assise à table et avait meilleur aspect qu'on n'aurait pu s'y attendre, non seulement en raison de ce qui s'était passé, mais parce qu'elle n'avait pas encore eu le temps de se préparer et d'accrocher sur son corps les bijoux qu'elle portait habituellement. Peu avant, elle avait fait du thé et du café et distribué des biscuits, comme une mère pratique qui aurait pensé qu'un minimum de petit-déjeuner était indispensable pour pouvoir discuter de la mort.

Personne ne voulait rien d'autre. Après s'être lissé les cheveux, elle reprit son yaourt.

Ils s'étaient réunis dans la salle à manger : un groupe de visages aux yeux cernés et pâles. Il manquait Marini et Craig, qui inspectaient l'accélérateur, et Jacqueline Clissot, se consacrant à une tâche propre à sa spécialité, mais totalement insoupçonnée avant que cette tragédie se produise.

— A mon avis, dit Carter, Mlle Reiter s'est levée de bon matin pour une raison quelconque, s'est dirigée vers la salle de contrôle et est entrée dans la chambre du générateur. Là, elle a touché ce qu'elle n'aurait pas dû, elle a provoqué un court-circuit et... la suite, vous la connaissez. Quand la doctoresse aura terminé son examen, nous en saurons plus. Elle manque de matériaux pour procéder à une autopsie, mais elle a assuré qu'elle produirait un rapport.

— Où est passé Ric Valente ? demanda Blanes.

— C'est la deuxième partie. Je ne la connais pas encore, professeur. Posez-moi la question plus tard.

Silberg, assis à table, en pyjama, avec l'expression étrange de tous les visages qui portent des lunettes et apparaissent soudain sans elles (il les avait laissées dans sa chambre et n'avait pas encore pu les récupérer), les joues baignées de larmes, ouvrit ses grandes mains tout en murmurant :

— La porte de la chambre du générateur... N'était-elle pas fermée à clé ?

Si.

— Comment Rosalyn a-t-elle pu y entrer ?

— Avec un double, sans doute.

— Mais pourquoi Rosalyn avait-elle un double de cette clé ?
Elisa ne parvenait pas non plus à se l'expliquer.

— Un moment, dit Blanes. Colin m'a raconté qu'il a fallu vous attendre pour déconnecter l'alarme de la chambre du générateur, parce que vous étiez le seul à posséder une clé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Cela signifie qu'elle était fermée de *l'extérieur*. C'est-à-dire que Rosalyn était enfermée. Comment a-t-elle pu le faire seule ?

— Je n'ai pas dit qu'elle l'avait fait seule, précisa Carter en grattant les poils hérissés de sa barbiche grisâtre. Quelqu'un l'a enfermée.

Cela semblait conduire à un autre niveau, un autre plan de la situation. Blanes et Silberg se regardèrent. Il y eut un silence gêné, que Carter brisa.

— On ne peut cependant pas écarter la thèse de l'accident. Enfermée dans l'obscurité, Mlle Reiter a dû trébucher, ou toucher ces câbles sans le vouloir...

— Il n'y avait pas de lumière dans la chambre du générateur ? demanda Silberg. C'est elle qui a provoqué le court-circuit, n'est-ce pas ? Alors il y avait de la lumière avant qu'elle touche ces câbles... Pourquoi ne l'a-t-elle pas allumée ?

— Peut-être l'a-t-elle fait.

— Elle l'a fait ou non ? – Il prit la relève de Blanes. – Dans quelle position était l'interrupteur ?

— Je n'ai pas prêté attention à ce détail, professeur, répondit Carter, et Elisa sentit pour la première fois une certaine irritation dans son ton. Nonobstant, si quelqu'un l'a enfermée dans l'obscurité, elle a pu s'énerver et ne pas trouver l'interrupteur.

— Mais pourquoi l'enfermer ? – Silberg regardait d'un air déconcerté. – Même si quelqu'un lui voulait du mal... pourquoi faire ça... Il y a beaucoup de choses qui ne cadrent pas...

Carter rit sous cape.

— Beaucoup de choses ne cadrent pas dans les tragédies, je vous l'assure. Ce qui s'est produit doit avoir une explication très simple. Dans la vie réelle, ajouta-t-il, accentuant ostensiblement le mot "réelle", les choses sont presque toujours simples.

— Dans la vie réelle que vous connaissez, peut-être, pas dans celle que je connais, objecta Blanes. Et puis il y a la disparition de Ric. Nadja, tu peux raconter encore ce que tu dis avoir trouvé dans son lit ?

Nadja acquiesça. Elisa, assise à côté d'elle sur la table, la sentit trembler sans nécessité de la toucher et lui tendit un bras dans un geste protecteur.

— Quand j'ai entendu l'alarme, je me suis levée et je suis sortie dans le couloir... J'étais seule, aucun de mes collègues ne s'était encore levé, et... Enfin, j'ai voulu les réveiller. Alors j'ai constaté que le lit de Rosalyn était vide et dans celui de Ric il y avait... Ce n'était pas exactement une poupée mais quelque chose de plus grossier, fait avec l'oreiller, deux sacs cylindriques... Le drap était par terre, ajouta-t-elle.

— Pourquoi Ric aurait-il fait ça ? demanda Blanes. Une pensée semblait avoir traversé l'esprit de Carter.

— Je ne vous aurais jamais imaginés si détectives, dit-elle. Je croyais que vous étiez des physiciens.

— La physique consiste à émettre des hypothèses, à suivre des pistes et à trouver des preuves, monsieur Carter. C'est ce que nous essayons de faire maintenant. – Blanes contempla Carter avec ce regard aux paupières tombantes qu'Elisa connaissait déjà. – Vous croyez que Ric pourrait être caché dans la station ?

— Il faudrait qu'il soit l'homme invisible. Nous avons tout fouillé de fond en comble. Il n'y a pas tellement d'endroits où se cacher, sur l'île, n'est-ce pas ?

La porte s'ouvrit et Marini, Craig et Lee, le Thaïlandais, entrèrent à la queue leu leu. Aussi bien Lee que Carter se trouvaient

littéralement trempés par la pluie, comme s'ils avaient reçu une douche au tuyau d'arrosage sous pression. Stevenson, le soldat qui leur avait barré la route à l'aube, et qui montait maintenant la garde dans la salle à manger, dégoulinait lui aussi.

— Tout est en ordre, dit Marini, bien que la tension de son visage semblât exprimer le contraire. Il arrivait en se frottant les mains avec un chiffon. Les ordinateurs fonctionnent correctement et les écrans continuent à capter les signaux des satellites...

— SUSAN semble aussi en parfait état, corrobora Craig. Personne n'a touché à rien.

Qui a pu toucher à quelque chose ? pensa Elisa distraitement.

— Lee ? dit Carter.

— Aucun problème avec le générateur auxiliaire, monsieur. — Lee essuyait du revers de la main la sueur, ou peut-être la pluie, et il portait son uniforme ouvert, montrant son thorax blanc et en rien musculeux sous le T-shirt. Il y a de l'électricité à revendre. Mais le générateur principal est fichu... Tout est brûlé... Impossible à réparer.

— Pourquoi le générateur auxiliaire ne s'est-il pas mis en marche quand le principal a cessé de fonctionner ? demanda Blanes, et Carter transmit la question du regard à Lee.

— Les câbles de l'allumage ont fondu. L'auxiliaire n'a pu que connecter l'alarme. Mais j'ai déjà réparé ces câbles.

— Est-il logique que les câbles d'allumage d'un générateur auxiliaire fondent en raison d'un court-circuit du générateur principal ? s'enquit Blanes.

Un chant d'oiseau les interrompit. Carter détacha une radio de sa ceinture et l'on entendit des paroles confuses et des bourdonnements d'énergie statique.

— York dit qu'ils sont arrivés au lac et qu'il n'y a aucune trace de M. Valente, expliqua-t-il après avoir coupé la communication. Mais il leur reste encore l'île à parcourir.

— Et nous, qu'allons-nous faire ?

Carter porta une main à son énorme cou de taureau

tout en faisant une pause, bien que la question de Blanes ne semblât pas lui poser de problème spécifique. C'était comme s'il avait voulu susciter l'attente, comme s'il avait pensé que le moment d'apprendre la vraie vie aux grosses têtes était venu. Il restait debout sous l'unique lumière allumée (économie en prévision d'éventuelles coupures, disait-il) sur les trois qui éclairaient normalement la salle à manger, et tous les yeux se dirigeaient vers lui. "Faites-moi confiance", semblait dire cette robuste silhouette. D'une certaine façon, Elisa se réjouissait qu'il y eût quelqu'un comme lui parmi eux : elle ne serait jamais allée danser en compagnie de Carter, dîner dans un restaurant français ni même se promener dans le parc, mais dans cette situation elle était contente de l'avoir à proximité. Des types tels que lui pouvaient se révéler agréables en cas de tragédie.

— Tout cela figure dans les contrats que vous avez signés. J'assure le commandement jusqu'à nouvel ordre, toutes les activités scientifiques sont interdites, le projet est interrompu et on fait nos valises. A midi, le temps s'améliorera, et les hélicoptères pourront peut-être arriver de notre base la plus proche. Demain, il ne doit rester personne à New Nelson, à part l'équipe de recherche.

C'était une nouvelle attendue et, jusqu'à un certain point, désirée, mais elle fut reçue dans un silence grave.

— Annuler le projet... dit Blanes Malgré ce qui s'était passé, Elisa fut capable de comprendre la tristesse que reflétait son visage.

— Paragraphe cinq, annexe de confidentialité, récita Carter : "Dans toute situation qui implique des risques inconnus pour le personnel concerné, l'équipe de sécurité pourra décréter l'interruption provisoire du projet." Je crois que la mort de l'un de vos collègues et la disparition d'un autre entrent dans la catégorie des risques inconnus. Mais nous parlons d'une "interruption", je ne crois pas que ce soit définitif... Ce qui m'intéresse pour l'heure c'est de retrouver Valente... D'ici là, ne perdez pas de temps : faites vos bagages.

Elisa n'avait pas beaucoup de bagages à faire. Elle eut vite fini de rassembler ce qui se trouvait dans sa chambre, mais en entrant dans la salle de bains pour y prendre le reste, elle constata que les ampoules étaient grillées, sans doute à la suite du court-circuit. La douille et les ampoules étaient noircies, comme brûlées. Elle eut l'idée d'aller voir Mme Ross pour lui demander une lampe électrique.

Dans le couloir, les pensées et questions se bousculaient dans sa tête. *Pourquoi s'est-il enfui ? A-t-il quelque chose à voir avec ce qui est*

arrivé à Rosalyn ? Elle ne voulait pas penser à Valente, car son image lui ramenait à la mémoire son étrange rêve. Et quand elle se le rappelait, elle restait immobile et elle avait du mal à respirer.

Elle n'avait jamais rien rêvé de comparable en épouvante, répugnance et réalisme. Elle en était même venue à s'examiner en cherchant une *trace de l'expérience supposée (viol)*. Mais il ne persistait qu'une légère douleur, une certaine sensibilité qui finit par disparaître. Elle voulut imaginer que le son de l'alarme uni à l'histoire que Nadja lui avait racontée une semaine auparavant étaient responsables de son cauchemar. Il ne lui venait rien d'autre à l'esprit.

Elle trouva Ross dans la cuisine, plongée dans l'inventaire des provisions.

— C'est curieux, dit Ross en entendant sa réclamation, il t'est arrivé la même chose qu'à Nadja la semaine dernière... Mais je ne crois pas que cela soit un court-circuit, parce que la lumière de ma salle de bains fonctionne bien... Il doit y avoir des faux contacts... Quant à te donner une lampe... Laisse-moi réfléchir... Dernièrement, la demande de lampes de poche a dépassé toutes les attentes... – Et elle se mit à rire de ce petit rire doux et cristallin qu'Elisa avait entendu pour la première fois à son arrivée sur l'île mais elle adopta un air circonspect, comme si elle comprenait que toute joie était déplacée ce matin-là. Je te prêterais bien la mienne, mais je vais descendre à la réserve, et si la lumière saute à nouveau, maudit soit le sort qui va me faire me cogner les tibias contre les réfrigérateurs... Tu pourrais demander sa lampe à Nadja... Non, attends... Elle m'a dit ce matin qu'elle était en panne...

— Bon, ça n'a pas d'importance, dit Elisa.

— Faisons une chose. Si tu n'es pas trop pressée, je chercherai d'autres lampes en bas. Je comptais y aller après avoir fini de noter tout ça. Il faut savoir ce que nous laissons derrière nous, parce que je suis sûre que nous reviendrons bientôt.

— Je peux vous aider ?

— Merci beaucoup, petite. Puisque tu le proposes... Dis-moi juste quels produits il reste en haut, dans le placard. Tu es plus grande que moi, tu n'as pas besoin de monter sur une chaise...

Elisa se haussa sur la pointe des pieds et commença à les énumérer. A un moment donné, Mme Ross lui demanda de s'arrêter afin de pouvoir écrire. Pendant ce silence, elle dit :

— Pauvre Rosalyn, n'est-ce pas ? Non seulement à cause de... la façon dont elle est... enfin, de son accident, mais de tout ce qu'elle a souffert ces derniers jours.

Elle n'eut pas à attendre très longtemps pour que Ross lui racontât sa théorie. Mme Ross adorait forger des théories sur des événements et des personnes, cela faisait partie de son travail depuis toujours ("J'ai été conseillère", lui avait-elle dit un jour, sans spécifier de quoi, ni de qui). Elle pensait que Valente était caché quelque part dans l'île et qu'il réapparaîtrait avant leur départ. Et pourquoi s'était-il caché ? Ah, là, ce n'était pas une mince affaire.

— M. Valente est un jeune homme plutôt bizarre, remarquait-elle. Il a largement de quoi remporter le Concours des scientifiques étranges. Il peut sans doute faire battre plus vite le cœur de certaines femmes, mais une grande partie de sa séduction réside dans son étrangeté. C'est ce qui a plu à Rosalyn. Il la dominait et elle aimait ça... Tu arrives aux sacs du fond ? Tu pourrais les sortir ? – Mme Ross l'aida, tout en tenant les papiers dans sa bouche, avant de dire : Ça ne t'a pas surprise, que Nadja ait trouvé le drap par terre dans la chambre de Valente ? S'il voulait faire croire qu'il était toujours là, pourquoi a-t-il laissé le drap par terre ? On dirait que quelqu'un est entré avant Nadja et a découvert son truc, non ?

Elisa s'aperçut que Mme Ross était beaucoup plus perspicace qu'elle n'en avait l'air.

— Je vais te dire ce que je crois, poursuivit Cheryl Ross : Rosalyn était désespérée parce qu'il se fichait totalement d'elle, et cette nuit elle s'est levée et elle est allée dans sa chambre pour lui parler, mais en ôtant les draps elle a constaté qu'il n'était pas là. Alors elle l'a cherché dans la station et elle l'a trouvé dans la salle de contrôle. Elle s'y est certainement rendue, parce que la porte était grande ouverte quand je suis arrivée, la première, avant même les soldats... J'ai le sommeil très léger et l'alarme m'a réveillée tout de suite, mais revenons à nos moutons... Ils se sont peut-être disputés, comme la semaine dernière dans la cuisine, tu t'en souviens ? Ils ont pu crier si fort qu'ils sont entrés dans la salle du générateur pour que personne ne les entende. Alors elle a reçu une décharge et lui, effrayé, est parti en laissant la porte ouverte.

Les hommes ont cette lâcheté, tu le constateras tout au long de ta vie, ma petite : on n'a pas besoin de recevoir cinq cents volts pour qu'ils nous laissent allongées par terre n'importe où et qu'ils partent en courant.

— Mais, pourquoi Ric aurait-il laissé un oreiller à sa place ? Que pouvait-il bien faire ?

Mme Ross lui adressa un clin d'œil.

— Ça, je n'en sais rien. Pourtant, ce serait intéressant, je crois bien. – Stevenson les interrompit à ce moment : les hélicoptères mettraient moins longtemps que prévu. Mme Ross se dirigea vers la trappe de la réserve. – Merci de m'avoir aidée. Je t'apporte tout de suite la lampe.

Elisa regagna sa chambre et continua à faire ses bagages. Son cerveau bouillait de questions. *Pourquoi a-t-il dû faire croire qu'il était toujours au lit ? Et où est-il passé ?* Elle n'entendit pas la porte s'ouvrir dans son dos.

— Elisa.

C'était Nadja. L'expression de son visage (elle croyait bien la connaître) lui fit oublier Valente et se préparer pour une nouvelle et désagréable surprise.

— Regarde ce bord... Tu vois ? Et maintenant...

Les doigts de Nadja tremblèrent sur le clavier. Elles étaient enfermées depuis quinze minutes dans le laboratoire de Silberg. Elles y étaient entrées parce que Jacqueline Clissot examinait toujours le cadavre de Rosalyn Reiter dans l'autre laboratoire, et elles ne voulaient pas la déranger (et, dans le cas d'Elisa, pas l'aider non plus). Nadja avait essayé plusieurs agrandissements du visage de la Femme de Jérusalem avant de trouver ce qu'elle cherchait. Elle avait refusé de raconter son idée à Elisa : elle lui dit qu'elle voulait qu'elle l'ait par elle-même.

— J'y pense depuis hier. Je voulais m'en assurer avant de t'en parler, mais ce matin, quand ils nous ont dit qu'on devait partir et que les images resteraient ici, je n'ai pas pu attendre plus longtemps...

Carter l'avait dit clairement, malgré les protestations de Silberg et Blanes : toutes les images obtenues pendant les essais – Neiges éternelles, lac du Soleil et Femme de Jérusalem, toutes sauf le Verre intact – étaient du matériel classé et elles ne pourraient pas sortir de l'île. D'autre part, Eagle Group avait décidé, pour des raisons de sécurité, que seuls les participants au projet verraient ces images

pour l'instant. Ils ne voulaient pas risquer que d'autres personnes subissent les conséquences de l'Impact, dont les véritables symptômes étaient à élucider. Elisa pouvait comprendre tout cela, mais elle trouvait terrible que des images aussi uniques restent là, sans autres exemplaires.

— Dépêche-toi, de toute façon, dit-elle.

— Attends un moment, juste... "Oh, pute", s'exclama Nadja en espagnol, je l'ai encore perdue... Qu'est-ce qui te fait rire ?

— "Oh, pute", dit Elisa.

— Ce n'est pas une exclamation courante en Espagne ? objecta Nadja, distraite. Soudain, elle serra les poings. Ah... Ça y est. Regarde.

Elisa se pencha et observa l'écran partagé en deux : à gauche, un premier plan assez net des épouvantables traits de la Femme de Jérusalem, dévorés jusqu'à des extrêmes inconcevables, jusqu'au fond du cerveau, d'après ce que croyait Elisa, le visage tout entier transformé en un cratère sanguinolent. A droite, des sortes de piquets recourbés ou de branches partagées qui ne lui étaient vaguement connues qu'en raison de l'éclat précieux qui les recouvrait. Elle fut incapable de comprendre ce que voulait son amie.

— Et ?

— Compare les deux images.

— Nadja, on n'a pas le temps de...

— S'il te plaît.

Soudain, Elisa crut comprendre.

— Les pattes des dinos... sont... mutilées ?

La tête albinos de Nadja s'agitait affirmativement.

Elles se regardèrent dans la pénombre du laboratoire.

— Il leur manque des bouts, Elisa. Jacqueline croit qu'il s'agit de blessures produites par des prédateurs ou des maladies. Alors j'ai eu une idée. Elle me semblait absurde, mais j'ai décidé de vérifier... Tu vois ces lignes de coupe, ici et ici ? Il n'y a pas de marques de dents. Elles sont *très semblables* à celles-ci... – Elle désigna le visage de

la Femme.

— Ce doit être une coïncidence, Nadja. Une coïncidence, sans plus. L'une des images provient de l'an trente-trois de l'ère chrétienne, tandis que l'autre remonte à cent cinquante millions d'années...

— Je sais. Je ne parle que de ce que je vois. Et de ce que tu vois toi aussi !

— Je ne vois qu'un visage détruit...

— Et les pattes de deux reptiles détruites...

— Ça n'a pas de sens d'établir un rapport, Nadja !

— Je sais, Elisa !

L'espace d'un instant, elles restèrent à se regarder de très près. Elisa sourit.

— Je crois qu'on est en train de perdre la boule. Je commence à être contente de partir.

— Moi aussi, mais tu ne trouves pas que c'est une coïncidence très bizarre ?

— En tout cas...

— Je vais t'en raconter une autre. – Nadja baissa la voix jusqu'à la transformer en murmure, mais ses yeux clairs et ouverts semblaient crier : Tu savais que Rosalyn avait elle aussi vu l'*homme* ?

Elisa n'eut pas besoin de lui demander de qui Nadja voulait parler. Elle se contenta d'écouter, ébranlée.

— Un soir, il y a plusieurs jours, je l'ai trouvée seule dans sa chambre et je suis entrée pour bavarder avec elle. Je ne me rappelle pas comment la conversation en est arrivée là, je crois qu'on disait qu'on dormait mal, et je lui ai raconté mon cauchemar... Ou ce que tu prends pour un cauchemar. Elle m'a regardée et m'a dit que quelques jours plus tôt elle avait fait un... rêve très semblable. Elle avait eu très peur. Elle avait rêvé d'un homme qui n'avait pas de visage et dont les yeux...

— Tais-toi, s'il te plaît.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elisa, soudain, se mit à rire.

— Cette nuit, j'ai fait un rêve de ce genre... Mon Dieu... – Son rire se brisa de l'intérieur comme une coquille et des pleurs intenses jaillirent. Nadja la prit dans ses bras.

Les deux jeunes filles restèrent ensemble, essouffées, les contours de leurs corps dessinés par la lumière de l'écran de l'ordinateur. Elisa avait peur, pas la crainte vague qu'elle avait connue dans la journée mais une peur concrète, réelle. *Moi aussi j'ai rêvé de cet homme. Qu'est-ce que cela signifie... ?* Elle regarda autour d'elle, vers les ombres qui les entouraient.

— Ne t'inquiète pas... dit Nadja. Tu as certainement raison, ce sont des cauchemars... Nous nous sommes influencées mutuellement.

A présent, on entendait des voix dans le couloir du baraquement : Blanes, Marini... Il était évident que l'exode était en marche.

A cet instant, la porte qui reliait les deux laboratoires s'ouvrit brusquement, les effrayant. Jacqueline Clissot apparut sur le seuil, fit quelques pas comme si elle avait voulu traverser la pièce puis s'arrêta. Son aspect attira l'attention d'Elisa. On aurait dit que Clissot s'était jetée tête la première, tout habillée, dans une piscine. Mais elle comprit immédiatement que l'humidité qui collait ses cheveux à ses tempes, faisait briller son visage et trempait le chemisier cintré en formant un cercle entre sa poitrine et ses aisselles n'était pas de l'eau. La paléontologue transpirait abondamment.

— Tu as fini, Jacqueline ? Nadja se leva. – Comment a... ?

— Vous avez vu Carter ? l'interrompt Clissot d'une voix qu'Elisa trouva trop ferme. Je l'ai appelé deux fois par radio et il ne répond pas.

Les jeunes filles nièrent de la tête. Elisa souhaitait connaître l'opinion de Clissot sur l'examen du cadavre, mais elle n'eut pas la possibilité de lui demander quoi que ce soit : la porte du couloir s'ouvrit et Méndez leur parla en anglais avec un accent :

— Je regrette, vous devez vous présenter dans la salle de projection. Les hélicoptères arrivent.

— Je veux voir M. Carter, dit Clissot. Elle ouvrit un conteneur

et y jeta un masque en papier. C'est urgent.

Mais Méndez, soudain, s'était transformé en Colin Craig.

— Pardon. L'un d'entre vous a-t-il vu Mme Ross ?

— Elle est peut-être dans la réserve, dit Elisa.

— Merci. Craig ébaucha un autre sourire courtois et il disparut.

— J'ai besoin de voir Carter avant de partir... insista Clissot, s'adressant aux deux jeunes filles. Si vous le voyez, dites-le-lui. Je vais le chercher à l'héliport. Puis elle emboîta le pas à Craig et disparut dans le couloir

— Elle semble nerveuse, murmura Nadja.

— Nous le sommes tous.

— Mais elle n'était pas comme ça avant...

Elisa savait ce qu'elle voulait dire. Avant de voir Rosalyn.

— Encore une de tes fantaisies, lui dit-elle. – Mais elle se demandait ce qu'avait pu trouver Clissot sur le cadavre de Rosalyn qui fût si urgent à communiquer. –Allez, on va laisser ça tel quel ...

Alors qu'elle aidait Nadja à fermer l'ordinateur et à ranger les dossiers, elle pensait qu'elle voulait s'en aller d'ici. L'île, soudain, était devenue insupportable, avec ces allées et venues, ces entrées et sorties des gens, le remue-ménage des soldats. Elle souhaitait retrouver la solitude de sa maison, ou d'une autre.

— J'y vais tout de suite, dit Nadja. Il reste des affaires dans ma chambre.

Elles se séparèrent dans le couloir et Elisa se dirigea vers la sortie. A l'extérieur, la pluie semblait avoir cessé, bien que la journée restât grise. Elle avait malgré tout envie de mettre le nez dehors. Les baraquements l'asphyxiaient.

Elle traversa le séjour et elle était sur le point d'arriver à la sortie quand elle entendit les cris.

Ils provenaient de sous ses pieds. Elle pouvait presque les sentir percuter la semelle de ses chaussures, comme le début d'un tremblement de terre. L'espace d'un instant, elle ne comprit pas, mais ensuite elle réalisa. La réserve. Elle courut vers le séjour et le trouva vide.

Ou pas exactement : Silberg était arrivé le premier (peut-être y était-il déjà) et il se dirigeait vers la cuisine à toute vitesse.

Son estomac se transforma en un poing de pierre tandis qu'elle suivait le professeur allemand jusqu'à la pièce où se trouvait la trappe ouverte de la réserve. Silberg s'y engagea et commença à descendre. A côté d'Elisa se matérialisa une ombre.

— Que se passe-t-il ? demanda Nadja, essoufflée. Qui crie de la sorte ?

Silberg s'était arrêté. La moitié de son corps se trouvait hors de la trappe, comme s'il avait fait la queue pour pouvoir descendre, ou comme s'il avait contemplé quelque chose qui aurait été à ses pieds. Maintenant, les cris étaient nets, et se mêlaient à des toux et des halètements. Au début, Elisa avait pensé à Mme Ross, mais il s'agissait de la voix d'un homme.

Alors Silberg fit une chose qui l'horrifia : il souleva son grand corps, monta de dos les trois marches de l'escalier et s'écarta de la trappe en gesticulant avec ses grandes mains tout en secouant la tête.

— Non... non... non... gémissait-il.

Voir cet homme immense sangloter comme un enfant puni, son visage tout entier transformé en une masse de cire, l'impressionna plus que les cris. Mais ce qui arriva par la suite fut pire.

Par la trappe montèrent d'autres mains, gantées. Un soldat. Il ne portait ni casque ni mitraillette, mais Elisa le reconnut tout de suite. Le jeune Stevenson semblait vouloir échapper à quelque chose : il courut vers le mur à côté de Silberg, puis vers le mur opposé, tanguant comme un boxeur qui aurait reçu le coup de poing décisif du combat. Il finit par tomber à genoux et se mit à vomir.

La trappe restait ouverte, noire, patiente, comme pour dire : "A qui le tour, maintenant ?" Une bouche édentée qui aurait attendu de la nourriture.

Elisa fit un pas en arrière, et à cet instant quelqu'un l'écarta

d'une poussée.

— Vous ne pouvez pas entrer ! rugit Carter. Il avait une arme à la main. Restez ici ! Restez tous ici ! Dans l'autre main, il tenait une lampe allumée, sans doute aussi utile, voire plus, que le pistolet, parce que lorsqu'il eut fini de descendre l'escalier l'obscurité sembla l'engloutir.

Maintenant, il y avait beaucoup de monde dans la pièce : un autre soldat (c'était York), bottes et pantalon maculés de boue, tentait de rassurer Stevenson, sans résultat ; Blanes et Marini discutaient avec Bergetti... Sous terre régnait aussi la confusion. Elisa distingua parfaitement la voix de Colin Craig : *Sur le mur ! Vous ne le voyez pas ? Sur le mur !*

Au milieu de l'étourdissement, il lui sembla presque sûr que c'était Craig qui avait crié tout le temps.

Rapidement, elle prit une décision. Elle esquiva Nadja et s'introduisit par la trappe. Elle descendit les premières marches machinalement.

Point par point, scène par scène, tandis qu'elle descendait, elle revécut ce qui s'était passé ce matin-là, la même horreur de voix et de ténèbres, de confusion et d'ombres. Avec une différence : cette fois, elle ne parvint pas à continuer à avancer, non en raison d'un obstacle mais d'une vision.

Elle ne l'oublierait jamais. Les années passeraient et elle continuerait à se le rappeler comme la première fois, comme si le temps, en comparaison, n'était plus qu'un leurre, un déguisement qui aurait camouflé un présent constant et inamovible.

Carter était dans le fond, dans la salle des frigos, et sa lampe était la seule lumière de toute la réserve : Elisa pouvait voir sa silhouette se découper sur cet éclat. Le reste, ce qui n'était pas l'ombre noire de Carter, consistait en une couleur dense, pâteuse, qui semblait recouvrir entièrement les murs, le sol et le plafond de la chambre du fond.

Rouge.

C'était comme si un animal gigantesque avait englouti Carter et que celui-ci se trouvait à l'intérieur de l'estomac du monstre, sur le point d'être digéré.

Elle ne put continuer à descendre. Cette scène la paralysait. Elle resta au milieu de l'escalier, comme Silberg, et sentit que quelqu'un la saisissait par le bras (un soldat : elle voyait sa main gantée). Elle entendit un vertige assommant d'ordres émis en anglais provenant des profondeurs :

— *Que personne n'approche... ! Dehors les civils ! Dehors les foutus civils !*

Les mains qui la tiraient la soutinrent sous les aisselles, la soulevant à nouveau vers la lumière.

A cet instant, elle entendit le tonnerre, et la lumière devint immense.

— C'est alors que nous sommes tous morts, dit Elisa à Victor dix ans plus tard.

V

LA RÉUNION

L'avenir nous torture, le passé nous enchaîne.

GUSTAVE FLAUBERT

Madrid,

11 mars 2015, 23 h 51.

— J'ai perdu connaissance. Je me rappelle le cauchemar d'un voyage en hélicoptère. Je me réveillais, je m'évanouissais à nouveau... On me fit des piqûres de calmants. Pendant le trajet, on m'expliqua que le dépôt situé à côté de la casemate militaire, qui contenait des substances inflammables, avait explosé parce que l'un des hélicoptères avait perdu le contrôle accidentellement à l'atterrissage et s'était écrasé dessus. Les soldats Méndez et Lee, qui se trouvaient à l'extérieur, étaient morts dans l'explosion avec l'équipage de l'hélicoptère. Le secteur militaire fut détruit et la salle de contrôle subit d'importants dégâts. Les laboratoires s'effondrèrent entièrement. Quant à nous... nous eûmes de la "chance". C'est ce qu'ils nous ont dit. – Elle eut un petit rire. – Nous nous trouvions à l'abri dans la cuisine, et ce fut une "chance"... Mais ça ne faisait rien, parce que nous étions déjà morts et nous ne le savions pas. – Après une pause, elle ajouta : Bien sûr, ils ne nous dirent pas toute la vérité.

Victor la vit lever la main gauche et sursauta.

Il surveillait chacun des mouvements d'Elisa depuis qu'elle lui avait demandé de s'engager sur cette voie de service et de s'y garer. Non qu'il n'eût pas confiance, mais l'histoire qu'il écoutait, la nuit qui les entourait et cet énorme couteau qu'il la voyait encore brandir étaient loin de constituer des éléments rassurants.

Cependant, Elisa se contenta de consulter sa montre-ordinateur.

— Il est tard, presque minuit. J'imagine que tu te poses beaucoup de questions, mais avant tu dois décider une chose... Tu m'accompagnes à cette réunion ?

La mystérieuse réunion de minuit et demi. Victor l'avait oubliée, absorbé qu'il était par cette histoire incroyable. Il agita la tête pour acquiescer.

— Bien sûr, si tu... commença-t-il. Subitement, sa propre ombre et celle d'Elisa s'animèrent au plafond et sur les bords de

l'habitacle, projetées par un éclair sur la vitre arrière.

— Mon Dieu, démarre ! cria Elisa. Allons-nous-en d'ici !

Victor pensa un instant qu'il n'allait pas pouvoir tenir son rôle de conducteur expérimenté, mais la réalité lui prouva le contraire. Il fit tourner la clé de contact et accéléra presque en même temps. Les roues s'accrochèrent à l'asphalte et bondirent avec un grincement qui évoqua des étincelles dans son imagination. Après une habile manœuvre, il réussit à garder le contrôle.

Quand ils regagnèrent la route de Burgos, il constata deux choses, sans savoir laquelle était la plus satisfaisante : que la fourgonnette, ou ce qu'était le véhicule qui s'était approché d'eux, ne les suivait pas (peut-être tout n'avait-il été qu'une coïncidence), et que, malgré la peur qu'il éprouvait et qui le faisait trembler comme un vieux réveil sonnante sur une table de nuit, il commençait à penser qu'il vivait l'aventure de sa vie, et rien moins qu'aux côtés d'Elisa.

L' aventure de sa vie.

Ce dernier point le fit sourire, il s'autorisa même à accélérer (il ne le faisait jamais) au-delà de la limite autorisée. Il ne voulait pas enfreindre la loi, juste en faire abstraction pendant une nuit. Il avait l'impression de conduire à l'hôpital une femme enceinte en proie aux douleurs de l'enfantement. Pour une fois, il pouvait se le permettre.

Elisa, qui avait tourné le corps pour regarder derrière, se pencha à nouveau sur le siège, en haletant.

— Nous ne sommes pas suivis. Pas encore. On pourrait peut-être... Tu n'as pas d'ordinateur de bord ?

— Non, je n'ai même pas le GPS ni Galileo. Je n'ai jamais voulu les installer. J'ai une carte routière, traditionnelle, dans la boîte à gants... Ouah, quelle frousse... Je ne me serais jamais cru capable de démarrer en quatrième vitesse, comme ça... – Il ralentit un peu en se mordant la lèvre. – Luis "Lo-opera" aurait dû me voir. Et il ajouta pour elle : Je parle de mon frère.

Elisa ne l'écoutait pas. Pendant une minute, il la vit déplier des rectangles de papier et chercher quelque chose sous la lumière du plafonnier. Ses cheveux noirs comme le charbon tombant en avant l'empêchaient de jouir de son beau visage.

— Continue jusqu'à San Agustín de Guadalix et prends la

déviation vers Colmenar.

— D'accord.

— Victor...

— Oui ?

— Merci.

— Je t'en prie.

Il sentit ses doigts lui caresser le bras et se rappela un jour où, au cours de vacances d'hiver qu'il avait passées avec la famille de son frère, la proximité soudaine d'un brasier lui avait provoqué un fourmillement similaire.

— Maintenant, les prières et les questions sont admises, murmura-t-elle en repliant la carte.

— Tu ne m'as pas encore dit ce qui était vraiment arrivé dans la réserve. Tu affirmes qu'on ne t'a pas dit toute la vérité...

— Je vais le faire tout de suite. D'abord, j'essaierai de répondre aux doutes qui ont pu surgir en toi sur ce que tu as entendu jusqu'à présent.

— Les doutes qui ont surgi en moi ? Si tu me demandais qui je suis en ce moment, je t'assure que j'hésiterais... Je ne sais pas par où commencer. Tout est si... je ne sais pas...

— Étrange, n'est-ce pas ? La chose la plus étrange que tu aies jamais entendue. Et pour la même raison, nous devons nous comporter comme nous ne l'avons *jamais* fait. Si nous voulons le comprendre, nous devons être *étranges*, Victor.

Cette comparaison lui plut. Surtout venant de la part d'une nana comme elle, qui portait ce T-shirt si échancré, un blouson noir à fermeture-Eclair et un jean, et qui tenait ce couteau, pendant qu'ils roulaient à deux cents à l'heure en pleine nuit. *Oui, étranges. Toi et moi. Strangers in the Night*. Il accéléra légèrement. Puis il pensa qu'il y aurait d'autres personnes à cette réunion où ils se rendaient, et qu'ils ne pourraient plus être seuls. Cela le découragea un peu.

Il se décida pour une question préliminaire.

— Tu as des preuves de... de tout ça ? Je veux dire.. . Tu as

conservé une copie des images des dinosaures et.. . de cette Femme de Jérusalem ?

— Je t'ai expliqué qu'ils ne nous avaient rien laissé conserver. Et chez Eagle ils assurent que les uniques copies ont été détruites dans l'explosion. Peut-être un autre mensonge, mais c'est celui qui m'importe le moins.

— Et comment se fait-il que la communauté scientifique ne sache rien ? C'est arrivé en 2005, il y a dix ans... Les grands succès technologiques ne peuvent pas être dissimulés si longtemps...

Elisa médita sa réponse.

— La communauté scientifique est formée de scientifiques, Victor. Beaucoup de nos collègues des années 1940 admettaient la possibilité de produire des bombes par fission nucléaire, mais ils ont eu la même surprise que le grand public quand ils ont vu des milliers de Japonais voler en l'air. Ce que tu considères comme possible est une chose, et c'en est une autre, bien différente, de la voir se produire.

— Pourtant...

— Mon pauvre Victor... dit-elle, et elle lui jeta un coup d'œil rapide. Tu n'en as pas cru un seul mot, n'est-ce pas

— Bien sûr, que je t'ai crue. L'île, les expériences, les images... Seulement... ça fait trop de choses pour moi en une nuit.

— Tu penses que je délire.

— Non, ça n'est pas vrai !

— Tu crois vraiment qu'il a existé quelque chose comme le projet Zigzag ?

La question l'obligea à réfléchir. Y croyait-il ? Elle le lui avait raconté avec suffisamment de détails, mais se l'était-il raconté à lui-même ? Avait-il réussi à dégager ses autoroutes cérébrales avant ce flux d'informations inconcevable ? Et, le plus ardu : avait-il saisi ce que cela signifiait qu'elle lui eût dit *la vérité* ? *Voir le passé... La théorie du "séquoia" permet d'ouvrir des cordes de temps à la lumière visible et de transformer l'image présente en une image du passé.* Cela lui semblait... Possible. Invraisemblable. Fantastique. Cohérent. Absurde. Si tel était le cas, l'histoire de l'humanité avait franchi une étape décisive. Mais comment le croire ? Jusqu'à présent, la seule chose qu'il savait était la

même que le restant de ses collègues : la théorie de Blanes était séduisante sur le plan mathématique, mais peu susceptible de confirmation. Quant aux autres faits étranges (ombres mystérieuses, morts inexplicables, fantômes aux yeux blancs), si la base sur laquelle ils s'appuyaient était si délirante, comment allait-il y croire ?

Il décida d'être sincère.

— Je n'y crois pas complètement... C'est-à-dire que je trouve génial d'avoir appris l'existence de la plus grande découverte depuis la relativité, ici, dans ma voiture, il y a une demi-heure, sur la route de Burgos... Je regrette, je ne peux pas... Je ne peux pas encore y faire face. Mais, avec la même certitude, je te dis que toi, oui, je te crois. Malgré... ta façon de te comporter, Elisa. – Il avala sa salive et lâcha tout. – Je dois être sincère avec toi : j'ai pensé à beaucoup de choses cette nuit... Je ne sais pas réellement *qui* nous fuyons, ni la raison pour laquelle tu tiens un... un couteau comme celui-là dans la main... Tout cela m'impressionne, et m'a fait douter de toi... et de moi. Ce que tu me proposes, jusqu'à ton attitude, est une sorte d'immense énigme. Un rébus, le plus complexe de toute ma vie. Mais j'ai opté pour une solution. Ma solution dit : "Je te *crois*, mais pour l'instant je ne peux croire à *ce en quoi tu crois*." Tu vois ?

— Parfaitement. Et je te remercie de ta sincérité. – Il l'entendit respirer profondément. – Je ne vais rien faire avec ce couteau, je t'assure, mais pour l'instant je ne pourrais pas m'en passer, pas plus que je ne pourrais me passer de toi. Tu comprendras plus tard. En fait, si tout se passe comme je le souhaite, dans deux heures, tu comprendras tout et tu me *croiras*.

Son ton assuré fit frissonner Victor. Une pancarte solitaire lui annonça la déviation sur Colmenar. Il quitta l'autoroute et s'engagea sur une petite route à double sens, aussi sombre et risquée que ses propres pensées. La voix d'Elisa lui parvenait comme dans un rêve.

— Je vais te raconter le reste comme on me l'a raconté. Après le voyage en hélicoptère, je me suis réveillée sur une autre île. Elle se situe en mer Egée, il vaut mieux que tu ignores son nom. Au début, je n'ai pratiquement vu personne, seulement des types en blouse blanche. On m'a dit que Cheryl Ross était devenue folle à cause de l'Impact et qu'elle s'était ôtée la vie en descendant à la réserve de la station de New Nelson... Cela m'a paru absurde. Je venais de lui parler... Je ne pouvais pas le croire.

Victor l'interrompit pour lui poser une des questions qui lui

tenaient le plus à cœur.

— Et Ric ?

— Ils n'ont pas voulu me parler de lui. Pendant la première semaine, on ne m'a fait que des tests : analyses de sang et d'urine, radios, résonance, tout. Et je ne voyais toujours personne. J'ai commencé à perdre patience. Je passais la plus grande partie de mon temps enfermée dans une pièce. On m'avait pris mes vêtements et on m'observait avec des caméras : chaque chose que je faisais, chaque attitude... comme si j'étais... un animal. – La voix d'Elisa tremblait, étouffée dans une nausée soudaine. – Je ne pouvais pas m'habiller, je ne pouvais pas me cacher. L'explication qu'on me donnait, toujours par haut-parleur, jamais en personne, était qu'ils avaient besoin de s'assurer que j'allais bien. Une sorte de quarantaine, disaient-ils... J'ai réussi à résister pendant un certain temps, mais à la fin de la deuxième semaine j'avais les nerfs ravagés. J'ai fait un scandale, avec cris et coups de pied, jusqu'à ce qu'ils entrent ; ils ont accepté de me donner un peignoir et ont amené Harrison, le type qui accompagnait Carter quand j'ai signé le contrat à Zurich. Le seul fait de le voir me fut désagréable : sec, pâle, avec le regard le plus froid qui se puisse concevoir... Mais ce fut lui qui me raconta ce qu'il appela "la vérité". – Elle fit une pause. – Je regrette ce que je vais te dire maintenant. Ça ne va pas te plaire.

— Ne t'inquiète pas, dit-il en fermant à demi les yeux, comme si c'étaient eux, et non les oreilles, qui étaient destinés à recevoir la mauvaise nouvelle.

— Il m'a dit que Rie Valence avait assassiné Rosalyn Reiter et Cheryl Ross.

Victor murmura quelque chose à l'intention de Dieu paroles silencieuses, à peines fabriquées avec le mouvement des lèvres. En fin de compte, malgré tout, il avait été son grand ami d'enfance. *Pauvre Ric.*

— L'Impact l'avait plus perturbé que n'importe lequel d'entre nous. Ils supposaient que, la nuit de ce samedi d'octobre, il avait quitté sa chambre après avoir laissé une sorte de pantin fait avec son oreiller pour feindre de continuer à dormir, attiré Rosalyn dans la salle de contrôle avec un mensonge et l'avait frappée et projetée contre le générateur... Puis il fit quelque chose que personne n'attendait : il se cacha derrière l'un des réfrigérateurs de la réserve. Il semble qu'ils avaient été abîmés par le court-circuit. Il y resta caché pendant la

fouille effectuée par les soldats, et personne ne le vit. Puis, quand Cheryl Ross entra, il la tabassa. Il s'était procuré un couteau ou une hache, d'où le sang que j'avais vu sur les murs. Après l'avoir tuée, il se suicida. Colin Craig découvrit les deux cadavres en descendant à la réserve, et il se mit à crier. Quelques minutes plus tard, par un malheureux hasard, l'accident d'hélicoptère se produisit. Et c'était tout.

La nouvelle de la mort de Rie ne toucha pas Victor Lopera : il le savait déjà. Il le savait depuis dix ans, mais jusqu'à cette nuit, la seule version qu'il avait connue et tenté d'imaginer en tant d'occasions était l'"officielle" : que son vieil ami d'enfance avait péri lors de l'explosion du laboratoire de Zurich.

— C'est une explication qui te semblera peut-être un peu forcée, continua Elisa, mais au moins s'agit-il d'une explication, la seule chose que je désirais entendre. Et puis, Rie était vraiment *mort* : on retrouva son corps dans la réserve, il y eut un enterrement, on prévint ses parents. Comme c'était logique, toute l'information était confidentielle. Ma famille, mes amis et le reste du monde sauraient juste qu'il s'était produit une explosion dans le laboratoire de Blanes à Zurich. Les seules victimes seraient Rosalyn Reiter, Cheryl Ross et Ric Valence... La fiction fut très bien préparée. Il y eut même une *vraie* explosion, sans victimes, à Zurich, pour ne rien laisser au hasard... On nous interdisait, sous serment, de révéler ce que nous savions. Nous ne pourrions pas non plus parler entre nous ni avoir aucun type de contact. Pendant un certain temps, quand nous retournerions à la vie quotidienne, nous serions strictement surveillés. Tout cela, dit Harrison, était "pour notre bien". L'Impact pourrait avoir d'autres conséquences encore inconnues, de sorte que nous devons rester sous surveillance pendant une période raisonnable et repartir de zéro. On fournirait un travail, un moyen de subsistance à chacun d'entre nous... Je rentrai à Madrid, fis ma thèse avec Noriega et obtins un poste de professeur à Alighieri. – En arrivant à ce point, elle se tut si longtemps que Victor pensa qu'elle avait fini. E s'apprêtait à dire quelque chose quand elle ajouta : – Et, de la sorte, cela mit un terme à toutes mes illusions, mes envies de faire de la recherche, même de travailler dans ma spécialité.

— Et tu n'es jamais retournée à New Nelson ?

— Non.

— Je suis désolé... Abandonner un projet comme celui-là, après avoir obtenu ces résultats... Je te comprends. Ça a dû être très

difficile pour toi.

Elisa ne le regardait pas. Elle fixait la route sombre. Elle répliqua durement :

— Je ne me suis jamais autant réjouie de quelque chose de toute ma vie.

Ils contemplaient l'écran flexible, étalé comme une nappe sur les jambes de l'homme aux cheveux blancs, pendant que la Mercedes blindée dans laquelle ils voyageaient roulait en silence sur l'autoroute de Burgos. Sur l'écran, un point rouge clignotait, entouré par un labyrinthe de lumières vertes.

— Elle l'emmène à la réunion ? demanda l'homme corpulent en ouvrant la bouche pour la première fois depuis plusieurs heures. La densité pâteuse de sa voix était en accord avec son aspect.

— Je suppose.

— Pourquoi n'a-t-il pas été intercepté ?

— Il n'existait pas d'indices qu'elle ait impliqué quelqu'un, et je soupçonne qu'ils n'existaient pas parce qu'elle l'a recruté ce soir même. – L'homme aux cheveux blancs replia l'écran et la lueur verte et le point rouge disparurent. Dans l'obscurité du véhicule, il détendit ses lèvres dans un sourire. – Elle a été très futée. Elle s'est arrangée pour égarer les écoutes avec une sorte de rébus dont seul ce type connaissait la réponse. Ils sont plus dégourdis que la dernière fois, Paul.

— Ils ont intérêt.

A cette réponse, Harrison adressa un regard curieux à Paul Carter, mais celui-ci s'était détourné vers la vitre.

— De toute façon, l'introduction d'un... autre élément ne modifiera pas nos plans, ajouta Harrison. Elle et son ami seront bientôt avec nous. Sur l'échiquier de cette nuit, la seule chose qui m'inquiète est le mouvement de la pièce allemande.

— Il a déjà commencé son voyage ?

— Il est sur le point de le faire, mais il sera intercepté. Lui et

tout ce qu'il emporte avec lui.

Soudain, la *crise* eut lieu. Elle fut immédiate, inattendue. Harrison ne s'en rendit pas compte (parce que cela lui arriva à *lui*), mais Carter si, bien qu'il s'en aperçût à peine tout d'abord : tout ce qu'il vit fut que Harrison ouvrait à nouveau la feuille pliée de l'ordinateur avec la délicatesse avec laquelle il aurait pu séparer les pétales d'une rose pour capturer l'abeille à l'intérieur. Puis il toucha l'écran et choisit une option du menu : un beau visage encadré par des cheveux noirs remplit tout le rectangle. En raison de la mollesse de l'écran, il semblait avoir fondu lorsque Harrison le posa sur ses cuisses : une convexité, une vallée, puis une autre convexité.

C'était le visage du professeur Elisa Robledo. Harrison prit ce masque avec les deux mains, et Carter comprit alors ce qui lui arrivait.

Une crise.

Sur les traits de Harrison toute émotion avait disparu. Non seulement l'amabilité qu'il avait montrée pendant la discussion avec le jeune chauffeur à son arrivée à Barajas ou la froideur de sa conversation au téléphone portable : toute autre sorte d'expression, geste ou sentiment. Ces traits étaient dépourvus de vie. L'homme qui conduisait la Mercedes ne pouvait pas les voir dans la pénombre de l'habitacle de la voiture, ce dont Carter se réjouissait : s'il regardait dans le rétroviseur et découvrait Harrison (c'est-à-dire, *s'il voyait le visage de Harrison*) à cet instant, ils auraient certainement un accident.

Carter avait déjà assisté à plusieurs attaques semblables. Harrison les qualifiait de "crises de nerfs". E alléguait qu'il était depuis de trop longues années sur cette affaire, et qu'il souhaitait maintenant prendre sa retraite. Mais Carter savait qu'il y avait quelque chose d'autre. Les crises étaient pires après être passé par certaines expériences.

Milan. C' est ce que nous avons vu à Milan.

Il se demanda pourquoi il n'empirait pas lui-même : il en déduisit que c'était parce que ce n'était plus possible. – Il y a des choses que personne ne devrait... jamais contempler, dit Harrison en se remettant, pliant l'écran et le rangeant dans son manteau.

Tu parles. Carter ne répliqua pas, il se contenta de continuer à regarder par la fenêtre. Aucun témoin éventuel n'aurait dit qu'il était affecté par ce qu'il avait vu.

Mais ce qui était certain était que Paul Carter avait peur.

— Attends ! Je crois tout comprendre

— Non, tu ne peux pas encore.

— Si, attends... ! La mort de Sergio Marini... La nouvelle a été donnée aujourd'hui, je t'ai appelée plusieurs fois pour que tu la regardes... – Victor ouvrit la bouche et se dressa presque sur son siège. – Elisa : tu as rapproché les deux choses ! Je comprends ! Tu as connu une expérience horrible, je le reconnais... Trois collègues de ton équipe sont morts parce que l'un d'eux est devenu fou... Mais cela s'est passé il y a dix ans !

Il lui sembla qu'elle l'écoutait avec beaucoup d'attention. Maintenant il voyait les choses clairement : Elisa avait plus besoin de ses paroles que de son habileté pour conduire en pleine nuit sur des routes étroites. Elle n'était poursuivie que par ses propres souvenirs. Elle avait une peur terrible de choses qui étaient mortes. En fait, cela ne portait-il pas un nom, en médecine ? Stress post-traumatique ? L'horrible coïncidence du brutal assassinat de Sergio Marini avait tout précipité... Que devait-il faire ? Le plus sensé : l'aider à le comprendre de cette façon.

— Réfléchis, lui demanda-t-il. Ric Valente avait plus d'une raison de souffrir d'un déséquilibre mental, et je t'assure que ça ne me surprend pas que l'Impact, ou ce que vous voudrez que ce soit, ait fait surgir ses pires instincts... Mais il est mort, Elisa. Tu ne dois pas... – Soudain, l'éclair d'une autre idée lui traversa la tête. – Un moment... Nous allons voir les autres, n'est-ce pas ? – Son silence lui apprit qu'il avait touché juste. Il décida de continuer à s'aventurer. – Le reste de l'équipe de Zigzag, bien sûr... Vous allez vous réunir cette nuit. La mort de Marini vous a fait penser que... qu'un autre d'entre vous avait perdu la tête, comme cela a été le cas pour Ric... Mais alors, ne devriez-vous pas demander de l'aide ?

— Personne ne nous aidera, dit-elle de la voix la plus triste et lointaine qu'il lui eût entendue jusqu'alors. Personne, Victor.

— Le gouvernement... Les autorités... Eagle Group.

— Ce sont eux qui nous poursuivent. Ce sont eux que nous fuyons.

— Mais, *pourquoi* ?

— Parce qu'ils prétendent nous aider. – Il lui sembla qu'à chaque réponse d'Elisa il s'introduisait davantage dans un tourbillon de cercles vicieux. – Quand nous arriverons à la réunion tu comprendras tout. Ça ne sera plus long. La déviation passe par cette section...

Un double virage détourna un instant son attention. Les noms des localités qu'ils laissaient derrière eux s'enchaînaient dans son esprit : Cerceda, Manzanares el Real, Soto del Real... De légères lumières flottaient, éparses dans la campagne noire, et se rejoignaient parfois en de petits essaims de villages. Le paysage qui les entourait devait être très pittoresque à la lumière du jour (Victor l'avait déjà parcouru à plusieurs reprises), mais à cette heure c'était comme de déambuler dans les ruines d'une immense cathédrale ensorcelée. Entre l'homme et la terreur s'intercalait une distance si infime qu'elle génère de l'épouvante en elle-même, pensait Victor : trois heures plus tôt, il s'occupait de ses plantes hydroponiques dans son confortable appartement de Ciudad de los Periodistas, et voilà qu'il errait maintenant sur un sentier ténébreux en compagnie d'une femme qui avait peut-être l'esprit dérangé.

— C'est pour cette raison que tu es armée ? – Il tenta de réfléchir vite. – Eagle Group est notre ennemi ?

— Non, notre ennemi est *bien pire*... Incalculablement *pire*.

Il négocia un autre virage. Les phares signalèrent un instant les arbres.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Ce n'est pas Ric qui... ?

— L'histoire de Ric, c'était un bobard. Il nous ont menti.

— Mais, alors...

— Victor, dit-elle crûment, regard fixé sur lui : depuis dix ans *quelqu'un assassine tous ceux* qui étaient sur cette maudite île...

Il s'apprêtait à répliquer quand, en prenant un autre virage, les phares révélèrent la carrosserie de la voiture qui leur barrait le passage.

Son corps devint son pied droit.

Son esprit ne se simplifia pas autant : il eut le temps de se poser des questions, de décrypter le cri d'Elisa, d'invoquer ses parents et Dieu et d'assumer une terrible certitude : *Nous allons nous tuer.*

La masse métallique croisée sur la route s'approcha du pare-brise comme si c'était elle qui se déplaçait. Victor-Pied-Droit eut l'impression que tout son être monté sur la pédale de frein semblait au fond de la machinerie. Dans son oreille, le cri d'Elisa et les hurlements des pneus s'accrochant à l'asphalte se fondirent en une seule note, très aiguë, une chorale terrifiée de vieilles folles. Deux détails se révélèrent heureux : le virage n'était pas très serré et l'obstacle un peu éloigné. Malgré ça, et en dépit du tour à gauche qu'il imprima au volant, le côté droit de la voiture frappa la portière côté conducteur du véhicule à l'arrêt. Pendant une fraction de seconde, il s'en réjouit presque. *Qui que soit ce salaud, il en a reçu une bonne.* Puis vint le bas-côté, et Victor déchanta : au-delà, il n'y avait que quelques troncs et la pente de la montagne. *Oui, Victor, la pente, en bas.* Mais le monde s'arrêta brusquement sur la barrière de sécurité après un dérapage retentissant. Ce fut à peine un choc : l'airbag considéra comme indigne de s'activer ; l'inertie newtonienne agita un peu les corps et le calme revint.

— Mon Dieu ! cria Victor comme si "Dieu" avait été une insulte capable de faire rougir un déménageur. Il se tourna vers Elisa. — Tu vas bien ?

— Je crois...

Victor avait les jambes flageolantes (après avoir accompli son devoir, son pied droit était devenu de la guimauve inutile), ses mains avaient pris le contrôle. Il détacha sa ceinture tout en murmurant : "Quel salaud... Je vais le dénoncer... Malheureux..." Il allait ouvrir la portière quand quelque chose le retint.

La lumière qui aveugla la vitre lui sembla, l'espace d'un instant, provenir d'un autre véhicule, mais elle flottait dans l'air et n'avait pas de moteur.

— Ce sont eux, murmura Elisa.

— Eux ?

— Ceux qui nous suivent.

Un poing ganté de cuir noir frappa contre la vitre.

— Sortez, dit le poing.

— Hé, que se passe-t-il...

Victor se fâchait quand il ressentait une émotion intense autre que la colère. En cet instant, il éprouvait de la peur. Il ne souhaitait pas abandonner le huis-clos protecteur de l'habacle, mais il n'avait pas non plus envie de désobéir à l'ordre du Poing Noir. Sa peur lui disait : "n'ouvre pas", et la même peur lui murmurait : "obéis".

Des costumes sombres dont les pans des veste s'agitaient au vent défilèrent face au cône de lumière des phares.

— Ne sors pas, dit Elisa. Je vais leur parler.

Elle baissait la vitre manuellement. Un visage inconnu s'y pencha, à côté d'une portion de lumière. Elisa et le visage se mirent à parler en anglais.

— Le professeur Lopera n'a rien à voir... Laissez-le partir...

— Il doit venir lui aussi.

— Je vous répète que...

— Ne rendez pas la situation plus difficile, s'il vous plaît.

Pendant qu'il assistait à cette discussion formelle, la nuit entra soudain sur son siège. Ils étaient parvenus à ouvrir la portière de son côté, bien qu'il ne se rappelât pas avoir ôté la sécurité. Maintenant, il n'y avait plus de barrières entre Poing Noir et lui.

— Sortez, professeur.

Une main lui serra le bras. Les mots s'étranglèrent personne ne l'avait jamais touché ainsi ; ses relations étaient toujours fondées sur une distance polie. La main tirait, l'entraînait en arrière. Maintenant, en plus de la peur, il ressentait la rage de l'honnête citoyen intimidé par l'autorité.

— Dites, mais... ! De quel droit... ?

— Allons-y.

C'étaient deux hommes, l'un chauve et l'autre blond. Celui qui parlait était le chauve. Victor devina que le blond ne comprenait même pas l'espagnol.

Ce n'était d'ailleurs pas la peine.

Le blond tenait une arme.

La maison, à quelques kilomètres de Soto del Real, était comme dans son souvenir. Les différences tenaient peut-être à l'intérieur qui semblait plus négligé et aux nouvelles constructions qu'elle avait cru voir dans les environs. Mais elle avait toujours son toit en pente, les murs blancs, le porche et la vieille piscine. Il faisait nuit, bien qu'il eût également fait nuit la première fois où elle était venue.

Tout était pareil et tout avait changé, parce que lors de sa première visite elle s'était sentie pleine d'espoir et maintenant, en revanche, elle était affaissée, sans forces.

La pièce où on l'avait enfermée était une petite chambre qui semblait ne pas avoir servi depuis des années. Il n'y avait pas de décoration, juste un lit sans couvertures et une table de nuit avec une lampe nue, seule source de lumière. Et deux armoires : l'une en bois, la porte droite voilée par le temps, et l'autre en chair et en os, costume sombre, oreillette et bras croisés, debout devant la porte. Elisa avait déjà essayé de communiquer avec cette dernière, mais c'était aussi inutile qu'avec la première.

Pendant qu'elle se promenait dans la chambre déserte, épiée par son gardien, ses pensées se concentraient sur une seule chose parmi les nombreuses qui lui importaient, la plus urgente. *Je suis désolée, Victor. Je suis vraiment désolée.*

Elle ignorait où on l'avait emmené. Elle supposait qu'il était aussi dans la maison, mais les hommes qui leur avaient tendu l'embuscade les avaient séparés, obligeant Victor à monter dans un autre véhicule. Elle, ils l'avaient transférée dans la voiture de Victor (après lui avoir ôté, bien sûr, ce couteau stupide et inutile). Nonobstant, elle était presque sûre qu'ils s'étaient tous les deux dirigés au même endroit et que Victor était arrivé le premier. En ce moment, ils devaient l'interroger dans une autre pièce.

Elle s'était proposé de l'aider à sortir de ce trou même si c'était la dernière chose qu'elle faisait. L'impliquer avait été une faiblesse fatale de sa part. Elle se jura qu'elle ferait n'importe quoi, qu'elle utiliserait sa vie comme monnaie d'échange ou comme pont pour lui permettre de s'échapper. Mais auparavant elle devrait connaître la réponse à quelques doutes terribles. Par exemple : pourquoi avait-elle reçu l'appel si le lieu n'était pas sûr ? Et comment étaient-ils au courant de la réunion ? Leur avaient-ils tendu un piège dès le début ?

Vingt ou trente minutes plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, heurtant le dos du gardien. Un individu en manches de chemise (pas L'Important, pas encore celui-là bien qu'elle fût sûre qu'elle ne tarderait pas à le voir) apparut. Il y eut un échange d'excuses en anglais entre les deux hommes, mais aucun ne lui fournit d'explications. Le type qui l'avait surveillée lui fit un signe de son énorme tête et Elisa s'approcha.

Ils traversèrent le salon en direction de l'escalier. Il y avait une odeur de café tout frais, et des hommes en veston ou en manches de chemise allaient et venaient en portant des tasses et des verres. *Ils avaient tout planifié à l'avance.*

On la fouilla à nouveau à l'étage supérieur.

Non plus avec un détecteur de métaux, mais avec les mains. Ils lui firent enlever son blouson, lever les bras au-dessus de la tête et écarter les jambes. Ce n'était pas la réglementaire femme policier qui peut toucher une autre femme qui la fouillait mais un homme ; elle ne s'en souciait pas. Des années de surveillance et d'interrogatoires l'avaient habituée à perdre le respect d'elle-même. Et il était évident qu'ils ne la respectaient pas non plus. Que cherchaient-ils ? Que craignaient-ils qu'elle puisse leur faire ? *Ils ont peur de nous. Beaucoup plus que nous n'avons peur d'eux.*

Après le rigoureux examen l'homme acquiesça, lui rendit son blouson et ouvrit la porte d'une autre pièce, une sorte de bibliothèque.

Et à l'intérieur, oh oui, Le Fils de Pute Important.

— Professeur Robledo, c'est toujours un plaisir pour moi de vous revoir.

Elle croyait être prête à le retrouver.

Elle se trompait.

Contenant sa fureur, elle accepta d'occuper un fauteuil devant le petit bureau. L'un des hommes quitta la pièce et ferma la porte, l'autre resta dans son dos pour agir au cas où elle déciderait, par exemple, de se jeter sur le petit grand-père aux cheveux blancs et de lui arracher les yeux. Ce qui était une possibilité, bien sûr.

— Je sais pourquoi vous vouliez venir ici cette nuit, dit celui qui avait les cheveux blancs dans son anglais parfait, s'asseyant derrière le bureau après elle. Il venait, de toute évidence, d'arriver : son manteau était posé sur une chaise, encore paré de la fraîcheur nocturne. Je vous assure que je ne vous prendrai pas beaucoup de temps. Juste une discussion cordiale. Ensuite vous pourrez retrouver vos amis... – Une lampe à grand abat-jour posée sur la table lui masquait à demi le visage ; l'homme l'écarta, et elle put voir son sourire. Ce n'était pas le spectacle qu'elle désirait le plus contempler, mais elle le fit.

Harrison avait considérablement vieilli au cours de ces dernières années, mais son regard, enfoncé sous le balcon de sourcils presque inexistant, et ce sourire sur son visage imberbe (il avait depuis longtemps rasé la moustache qu'il portait quand elle l'avait connu), exprimaient cette "froideur-politesse-menace-confiance" de toujours. Peut-être avec quelque chose d'autre brillant au fond de tout. Quelque chose de nouveau. Haine ? Peur ?

— Où est mon ami ? demanda-t-elle sans avoir envie de continuer à le déchiffrer.

— Lequel ? Vous en avez plusieurs, et de très bons.

— Le professeur Victor Lopera.

— Oh, il est en train de répondre à quelques questions. Quand nous aurons fini, il pourra...

— Laissez-le tranquille. C'est moi qui vous intéresse, Harrison. Laissez-le partir.

— Professeur, professeur... Votre impatience est tellement... Chaque chose en son temps... Vous voulez une tasse de café ? Je ne vous propose pas autre chose parce que je suppose que vous avez déjà dîné... Minuit et demi, c'est une heure trop tardive même pour vous, les Espagnols, non ? – Et il s'adressa au fantôme debout derrière elle. – Dis-leur d'apporter du café, s'il te plaît.

Cela lui faisait envie, mais elle pensa qu'elle n'allait rien accepter de ce que ce type lui offrirait, même si elle agonisait par terre, empoisonnée, et qu'il lui tendait l'antidote. Quand le laquais fut parti, elle décida de feindre de perdre patience.

— Écoutez, Harrison. Si vous ne laissez pas Lopera rentrer chez lui, je vous jure que je vais faire un scandale... Un vrai : journalistes, tribunaux, tout ce qui me tombera sous la main... Je ne suis plus l'idiote soumise d'avant.

— Vous n'avez jamais été une idiote soumise.

— Assez de balivernes. Je parle sérieusement.

— Ah oui ? – Soudain, toute la cordialité de Harrison disparut. Il se dressa sur le siège et pointa son long index sur elle. – Eh bien, je vais vous dire ce que nous pouvons faire : nous pouvons vous intenter un procès, à vous et à votre ami Lopera. Nous pouvons vous accuser d'avoir communiqué du matériel classé et Lopera de recel et de complicité. Vous avez enfreint toutes les normes légales sur lesquelles vous avez apposé votre signature, alors assez de menaces... Je peux savoir ce que j'ai dit de drôle ?

Elisa dégagea les cheveux qui lui couvraient le visage tout en riant.

— La voix de la justice a parlé ! Vous vous êtes introduit dans nos maisons et nos vies, vous nous épiez depuis des années, vous nous enlevez quand cela vous chante... En ce moment même vous envahissez une propriété privée : dans votre pays et dans le mien, cela s'appelle "violation de domicile"... Et vous vous permettez encore de parler de lois... !

La porte qui s'ouvrait les interrompit, mais l'expression de Harrison apprit à Elisa qu'il avait changé d'avis par rapport au café, ce dont elle se félicitait. *Parfait. Montre-moi les dents mais épargne-toi le sourire.*

— C'est ainsi que vous qualifiez les mesures destinées à vous protéger ? répliqua Harrison.

— Vous voulez dire me protéger comme vous l'avez fait pour Sergio Marini ?

Harrison tourna légèrement la tête, comme s'il n'avait pas bien entendu. Elle se rappelait ce geste : c'était l'une des figures

hypocrites les plus réussies de son interrogateur. Il ne prit pas la peine de répéter sa question.

— J'arrive de Milan, professeur. Je vous assure qu'il n'existe pas de preuves que ce qui est arrivé au professeur Marini ait un rapport avec le projet Zigzag.

— Vous mentez.

— Quel tempérament ! Harrison lâcha un éclat de rire. Caractère espagnol... Depuis que je vous connais vous êtes la même. Très forte, très passionnée... et très méfiante.

— La méfiance, c'est vous qui me l'avez apprise.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît...

Elisa percevait une chose étrange chez Harrison, comme si derrière ces sourires et ces mots courtois grognait un animal terrifié et dangereux, impatient de se libérer et de lui planter dans le cou sa dentition écumante.

L'éventualité imprévue que l'état mental de Harrison fût pire que le sien renouvela sa panique. Elle comprit alors qu'il la rassurait plus comme bourreau que comme victime. *Il dit qu'il arrive de Milan... Alors il a dû voir...*

— Comment Marini est-il mort ? demanda-t-elle, scrutant attentivement son visage. Elle lui vit faire à nouveau la grimace désagréable de : "pardon, vous pouvez répéter ?" Pour cette fois, ce fut elle qui répéta : Je vous demande comment Sergio Marini est mort.

— Il... il a été frappé. Certainement des voleurs, quoique nous attendions un rapport...

— Vous avez vu son cadavre ?

— Oui, bien sûr. Mais je vous ai dit qu'il a été battu...

— *Décrivez-le-moi.*

Elle se mit à trembler quand elle remarqua les efforts de Harrison afin d'éviter à tout prix son regard.

— Professeur, nous sommes en train de nous écarter du...

— Décrivez-moi l'état du corps de Sergio Marini...

— Laissez-moi parler, marmonna Harrison entre ses dents.

— Vous me mentez, gémit elle. Et elle pria en silence pour que Harrison niât. Mais Harrison se mit à crier. Et d'une façon surprenante, en s'époumonant presque. Il passa de la tranquillité extrême à ce hurlement en quelques dixièmes de seconde.

— *Taisez-vous !* – Soudain il retrouva le contrôle et sourit. – Vous êtes... permettez-moi de vous le dire... d'une obstination *indécente*...

Elle n'eut plus aucun doute : tout avait recommencé.

Et Harrison ne représentait même plus une menace, parce que sa raison était *corrodée*. Comme la sienne, comme celle de *tous*.

Constater ces faits la fit se sentir plus démunie que jamais : exsangue.

Il y a des instants qui possèdent une profondeur, des moments difficiles dans le flux de la conscience, des turbulences de l'âme, et Elisa tomba soudain dans un abîme jusqu'à atteindre un fond indéfinissable. Harrison ne comptait plus, Victor ne comptait plus, sa vie ne comptait plus. Elle s'enfonça dans un monde végétatif où elle entendait les paroles de Harrison comme si elles avaient fait partie d'un programme télévisé.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas comprendre que nous sommes dans le même bateau ? Si vous plongez, nous plongeons... Quel caractère... J'admire et je suis séduit, je le reconnais, par cette façon d'être... Ne croyez pas que je dépasse les bornes : je sais parfaitement que je suis trop vieux et vous très jeune... Mais vous m'attirez, je vous le dis franchement... Je veux vous aider. Cependant, avant, je dois connaître les caractéristiques du... appelons-le "danger". Si un tel danger existe...

Tout arriva soudain : elle s'était rappelé la seule chose pour laquelle elle devait continuer à se battre.

— Libérez Victor et j'accéderai à vos demandes.

— Qu'on le *libère* ? Mais enfin, professeur, c'est vous qui l'avez entraîné là-dedans !

Sur ce point, ce porc ne manquait pas de raison, reconnut-elle.

— Combien de temps allez-vous le retenir ?

— Le temps nécessaire. Nous voulons vérifier ce qu'il sait.

— Je peux vous le dire moi-même. Vous n'aurez pas besoin de l'enfermer entièrement nu dans une pièce avec des caméras cachées, de lui injecter des drogues et de le faire parler de sa vie intime avec un luxe de détails... A moins que ce ne soit le programme réservé aux filles, n'est-ce pas ? – Harrison ne répliqua pas. Sa bouche était devenue une ligne. – Je lui ai parlé de l'île, concéda-t-elle. Juste de l'île.

— Vous êtes une imprudente. Il la regarda comme s'il était en train de choisir un qualificatif beaucoup plus vulgaire, mais il répéta : Une imprudente.

— J'avais besoin d'aide !

— Nous sommes l'aide...

— *C'est pour cela que j'avais besoin d'aide !*

— N'élevez pas la voix. – Harrison, qui semblait plus intéressé à redresser l'abat-jour tordu de la lampe de bureau qu'à l'écouter, abandonna brusquement son activité, se leva, fit le tour de la table et approcha son visage à quelques millimètres de celui d'Elisa. – N'élevez pas la voix, répéta-t-il en pointant son blouson d'un doigt d'admonestation. – Pas devant moi.

— Et vous, répliqua Elisa, repoussant avec violence la main de Harrison, ne vous avisez plus de me toucher.

La nouvelle interruption, provenant cette fois de la porte opposée, la fit respirer, soulagée. Elle se foutait de Harrison et de son index, mais elle commençait à comprendre que l'individu penché sur son visage n'était pas entièrement Harrison. Ou peut-être l'était-il à cent pour cent, sans conservateurs ni colorants.

Elle reconnut immédiatement le type qui apparut sur le seuil. Les années écoulées n'avaient pas entamé ce visage de granit et cette silhouette qui entraînait difficilement dans un costume élégant. Elisa fut presque rassurée de constater que Carter au moins restait le même.

— Pourquoi me semblait-il que vous ne deviez pas être bien loin ? demanda-elle avec mépris.

— Ils veulent la voir, dit Carter à Harrison. l'ignorant.

Harrison sourit, retrouvant d'un coup sa politesse.

— Bien sûr. Suivez M. Carter. professeur. Vos autres amis sont dans cette pièce, du moins. ceux qui sont arrivés jusqu'à présent... Je suis sûr que vous aurez envie de les revoir. Et pendant qu'Elisa se levait, il ajouta : Vous apprécierez également de savoir que nous avons appris l'existence de cette réunion grâce à l'un d'entre VOUS... – Elle le regarda, incrédule. – Cela vous surprend Il semble que ce ne soit pas l'avis de tous vos amis...

La pièce contiguë était sombre, une sorte de petite salle en forme de L. Il y avait des étagères poussiéreuses, une vieille télévision et une lampe de bureau inclinée sur une petite table. La lampe déversait la lumière comme un mystérieux robot qui aurait cherché un élément caché dans une fissure du bois. Elisa pensa que, dès que le temps nécessaire serait écoulé, ces ténèbres commenceraient à l'étouffer, mais sa crainte était encore infime en comparaison de l'émotion des retrouvailles.

Un nœud s'était formé dans sa gorge en les voyant.

L'homme et la femme étaient assis à table, mais ils se levèrent à son arrivée. Les saluts furent rapides : de légères bises sur les joues. Malgré tout, Elisa ne put retenir ses larmes. Elle pensait qu'elle se trouvait enfin à côté de ceux qui pouvaient comprendre sa terreur. Elle était enfin avec les condamnés.

— Et Reinhard ? demanda-t-elle, tremblante.

— A cette heure, il quitte Berlin, dit l'homme. Ils l'attendent à l'aéroport et ils l'amèneront ici.

De sorte qu'ils les avaient tous rattrapés, comprit-elle. *Mais qui nous a dénoncés ?* Elle les observa à nouveau.

Qui parmi eux ?

Elle ne les avait pas vus depuis des années, et la nouvelle transformation qu'elle remarqua en eux la surprit, comme la précédente l'avait surprise. Non seulement la femme n'avait rien perdu de sa séduction, mais Elisa pensa que celle-ci s'était même accrue, bien qu'elle dût maintenant avoir dans les quarante ans, et

bien qu'elle eût considérablement maigri. Cependant, son apparence choquait. Ses longs cheveux étaient teints en rouge foncé et rejetés en arrière, formant une masse épaisse. Elle avait le visage poudré et s'était épilé les sourcils. Ses lèvres étaient très rouges. Quant à ses vêtements, ils étaient voyants : top à bretelles fermé devant, pantalon moulant, chaussures à talons, le tout noir. Elle portait un gilet ordinaire, peut-être parce qu'elle avait finalement (supposait Elisa) souhaité atténuer cet air triste et provoquant qui émanait de toute sa personne. Quant à lui, il était complètement chauve, il avait pris plusieurs kilos et portait une barbe raisonnable, grise comme son blouson et son pantalon en velours. On remarquait beaucoup plus les années chez lui que chez elle, mais à l'intérieur elle semblait plus détruite que lui. Il souriait, pas elle. C'étaient là les différences que l'on pouvait apprécier.

Dans un autre ordre de choses, leurs regards appartenaient au même clan que celui d'Elisa. Ils avaient un air de famille, pensait-elle.
La famille des condamnés.

— A nouveau réunis, dit-elle.

Elle était de dos, et perçut d'abord les pas puis le son de la porte qui s'ouvrait. Victor regardait comme un lapin effrayé derrière ses lunettes. Il semblait sain et sauf, ce qui, et bien qu'elle eût été sûre depuis le début qu'ils ne lui feraient pas de mal, fit qu'elle respirât, soulagée.

— Elisa, tu vas bien ?

— Oui, et toi ?

— Moi aussi. Je n'ai répondu qu'à quelques questions... – A cet instant, Victor remarqua l'homme et son visage révéla qu'il le reconnaissait. – Professeur... Blanes ?

C'est Victor Lopera, tu te souviens de lui ? demanda Elisa à Blanes. Du cours d'Alighieri. C'est un bon ami. Je lui ai raconté beaucoup de choses, cette nuit...

La femme respira bruyamment pendant que Victor et Blanes se serraient la main. Elisa la désigna alors.

— Je te présente Jacqueline Clissot. Je t'ai parlé d'elle.

— Enchanté, dit Victor, et sa pomme d'Adam sembla saluer également dans son cou.

Clissot se contenta de le regarder en faisant un signe de tête. La rougeur et la maladresse raide de Victor en se sentant le héros involontaire de la situation pouvaient paraître comiques, mais personne ne souriait.

On entendit la voix imperturbable de Carter de la porte.

— Vous désirez manger ?

— Nous désirons que vous nous laissiez seuls, si possible, répliqua Elisa, sans chercher à dissimuler la répugnance que lui inspirait Carter. Vous devez encore attendre le professeur Silberg avant de prendre une décision nous concernant, non ? Et puis, vous pourrez écouter tout ce que nous disons dans l'une des centaines de micros qu'il y a dans la pièce, alors, pourquoi ne pas dégager une bonne fois pour toutes et fermer la porte ?

— Laissez-nous, Carter, demanda Blanes. Elle a raison.

Carter continua à les regarder comme s'il avait été à des milliers de kilomètres de là et que les paroles avaient subi un certain retard avant de lui parvenir. Puis il se tourna vers ses hommes.

Quand la porte se referma, ils restèrent tous quatre assis à table. Une image traversa l'esprit d'Elisa. *On va jouer cartes sur table.*

Jacqueline lui arracha le premier tour.

— Tu as commis une grave erreur, Elisa. – Elle regarda Victor, qui semblait fasciné par elle. En fait, l'aspect et la voix de Jacqueline Clissot étaient très séduisants, mais pendant qu'elle la contemplait, Elisa ne pouvait s'empêcher de penser à l'enfer que devait vivre cette pauvre femme. *Peut-être pire que le mien.* – Tu n'aurais dû mêler personne à... à notre affaire.

Elle encaissa le coup. Elle en avait elle aussi quelques-uns à donner, mais elle préférerait auparavant préciser les choses.

— Victor peut encore choisir. Il ne sait que ce qui est arrivé sur New Nelson, et ils le laisseront en paix s'il s'engage à ne rien dire.

— Je suis d'accord, admit Blanes. Ce qui intéresse le moins Harrison, c'est de compliquer les choses.

— Et toi ? demanda Elisa à Jacqueline, soudain cruelle. Tu n'as jamais essayé de chercher de l'aide de ton côté, Jacqueline ?

Elle se reprocha cette question dès qu'elle l'eut posée. Les yeux de la femme évitèrent les siens. Elle comprit que, chez Jacqueline, cette conduite était devenue une habitude : éviter le regard des autres.

— Il y a longtemps que je gère ma vie seule, déclara Clissot.

Elisa ne répliqua pas. Elle ne voulait pas discuter, encore moins avec Jacqueline, mais elle n'aimait pas ce rôle de "Regarde-Combien-Je-Souffre" que s'était adjugé la Française.

— Quoi qu'il en soit, dit Blanes, Elisa a amené Victor et nous devons l'accepter. Moi, du moins, je l'accepte.

— C'est à lui d'accepter, David, répliqua Clissot. Nous devons lui raconter le reste et le laisser décider s'il veut rester avec nous.

— Très bien. Je suis d'accord. – Blanes se frottait les tempes comme s'il avait voulu ménager une sortie à ses pensées. Elisa percevait également un changement en lui, mais il était plus difficile à démêler que celui de Jacqueline. Il était... plus confiant ? Avec plus de forces ? Ou s'agissait-il seulement du désir qu'elle avait de le voir ainsi ? — Qu'est-ce que tu en penses, Elisa ?

— Nous allons lui raconter le reste et il décidera. – Elisa se tourna vers Victor et lui tendit la main, prudente mais ferme. – Je ne veux pas que cela devienne pour toi un aller sans retour, Victor. Je sais que je n'aurais pas dû te mêler à ça, mais j'avais besoin de toi... Je voulais que tu viennes. Je voulais qu'une personne extérieure juge ce qui nous arrive.

Non, je...

Ecoute-moi. – Elisa lui serra les mains. – Ce n'est pas une excuse. J'ai cru que les choses tourneraient autrement, que cette réunion se déroulerait différemment... Je ne suis pas en train de m'excuser, répéta-t-elle avec emphase. J'avais besoin de toi, et c'est pour cela que je suis allée te chercher. Je le referais dans les mêmes circonstances. J'ai une peur atroce, Victor. Nous avons tous une peur atroce. Tu n'es pas encore capable de le comprendre. Mais s'il y a une chose que je sais, c'est que nous avons besoin de toute l'aide possible... – Et elle pensa : *Même si l'un de vous croit le contraire*. Elle les regarda intentionnellement, se demandant qui avait pu les trahir. Ou s'agissait-il d'un truc de Harrison pour semer la zizanie ?

Soudain, ce pantin aux cheveux frisés sombres et aux lunettes

d'intellectuel, qui n'étaient plus celles de John Lennon mais d'un modeste professeur de physique, s'anima.

— Attendez. Je suis venu ici de moi-même, pas parce que tu le souhaitais, Elisa... Je l'ai fait parce que *j'ai* voulu le faire. Attendez. Attendez... – Il faisait des gestes curieux, comme s'il avait porté une grande boîte et avait tenté de l'introduire dans une autre qui ne faisait que quelques millimètres de plus, une sorte de délicat test de dextérité. Elisa fut surprise par la force inattendue de sa voix. – Tout le monde... Tout ceux qui me connaissent disent la même chose : "Je t'ai obligé à faire ça, Victor, ou le reste, bon sang, je regrette, Victor"... mais ça n'est pas comme ça. C'est moi qui décide. Je suis peut-être timide, mais je prends mes décisions moi-même. Et cette nuit j'ai voulu venir et t'aider... vous aider comme je le pourrai. C'était ma décision. Je ne sais pas si je vous serai utile ou non, mais je suis une voix de plus. Les risques m'effraient. Votre peur m'effraie. Mais *je veux* être avec vous et savoir... tout savoir.

— Merci, murmura Elisa.

— De toute façon, on devrait attendre Reinhard, insista Jacqueline Clissot. Savoir ce qu'il en pense. Blanes fit non de la tête.

— Victor est là, et nous devons lui raconter le reste. – Il regarda Elisa. – Tu le fais ?

Le moment difficile était venu, et elle le savait. Puis elle devrait en affronter un autre, simple : vérifier lequel d'entre eux les avait trahis. Mais le simple fait de raconter ce qu'elle avait dissimulé ces dernières années (le plus terrible) lui apparaissait comme une épreuve presque insurmontable. Cependant, elle savait aussi qu'elle était la plus indiquée pour le faire.

Elle ne regarda pas Victor, ni personne. Elle baissa ses yeux vers l'espace de lumière que décrivait la lampe de bureau.

— Comme je te l'ai dit, Victor, nous avons accepté l'explication que l'on nous a donnée sur ce qui était arrivé à New Nelson et nous avons repris le cours de nos vies, après avoir juré que nous respecterions les normes que l'on nous avait imposées : ne pas communiquer entre nous et ne parler à personne de ce qui s'était passé. La nouvelle de l'accident censé s'être déroulé à Zurich fit un peu de bruit, mais le temps passa et tout revint à la normale... du moins en apparence. – Elle s'arrêta et reprit son souffle. – Alors, il y a quatre ans, à Noël 2011... Elle frissonna en s'entendant elle-même

dire : "Noël 2011"

Elle continua à parler au milieu des murmures, comme si elle avait essayé d'endormir un enfant.

Elle comprit que c'était exactement ce qu'elle faisait elle berçait sa propre terreur.

VI

LA TERREUR

*Les scientifiques ne poursuivent pas la vérité :
c'est la vérité qui les poursuit.*

KART, SCHLECTA

Madrid,

21 décembre 2011, 20 h 32.

La nuit était très froide, mais l'écran du climatiseur de son appartement affichait invariablement vingt-cinq degrés. Elle se trouvait dans la cuisine où elle préparait le dîner. Elle était pieds nus, les ongles des pieds et des mains soigneusement vernis en rouge, les cheveux noirs et soyeux lançant les reflets d'un récent passage chez le coiffeur, maquillée, portant un peignoir violet tombant aux genoux et de la lingerie très sexy en dentelle noire, sans bas. Son téléphone portable bavardait dans le haut-parleur, placé sur un piédestal électronique. C'était sa mère : elle passerait les fêtes de fin d'année dans sa maison de Valence avec Eduardo, son compagnon actuel, et elle souhaitait savoir si Elisa viendrait les voir pour Noël.

— Je ne veux pas te mettre la pression, Eli, comprends-moi... Fais ce que tu voudras. Même si je suppose que tu as toujours fait ce que tu voulais. Et je sais aussi que les fêtes ne comptent pas tellement pour toi...

— Je veux venir, maman, vraiment. Mais je ne peux pas encore te le dire avec certitude.

Quand est-ce que tu le sauras ?

Je t'appellerai vendredi.

Elle préparait une escalivade, et à ce moment-là elle brancha la hotte aspirante, versant le contenu d'un mortier dans la poêle chaude. Un grésillement rageur la fit reculer. Elle dut monter le volume du haut-parleur.

— Je ne veux pas ruiner tes projets, Eli, mais je pense que si tu n'as rien en perspective... Enfin, tu devrais faire un effort... Et je ne dis pas ça pour moi. Pas entièrement. – Sa voix chancela. – C'est toi qui as besoin de compagnie, ma fille. Tu as toujours été une solitaire, mais ce qui t'arrive en ce moment est différent... Une mère remarque ces choses.

Elle retira la poêle du feu, sortit le plat du four et arrosa les

légumes avec le contenu de la poêle.

— Tu vis depuis des mois, des années plutôt, assez à l'écart de tout. Tu sembles absorbée, comme si tu étais ailleurs, quand on te parle. La dernière fois que tu es venue à la maison, le dimanche où nous avons déjeuné ensemble, je te jure que j'en suis venue à penser que... que tu n'étais pas la même.

— La même que qui, maman ?

Elle prit une bouteille d'eau minérale dans le réfrigérateur et se dirigea vers le salon en marchant sur la moquette moelleuse. Elle entendait parfaitement le téléphone de là.

— La même que celle que tu étais quand tu habitais avec moi, Elisa.

Elle n'eut pas besoin d'allumer : toutes les lumières de l'appartement étaient éclairées, y compris celles des pièces qu'elle ne comptait pas utiliser, comme la salle de bains ou la chambre. Elle appuyait sur les interrupteurs dès que le soleil déclinait. Cette habitude lui coûtait une fortune, surtout en hiver, mais l'obscurité était une chose qu'elle ne pouvait supporter. Elle dormait toujours avec deux lampes allumées.

— Bon, ne fais pas attention, disait sa mère, je ne t'ai pas appelée pour te critiquer... —*Eh bien on dirait*, pensa-t-elle. — Je ne veux pas non plus que tu te sentes obligée. Si tu as déjà des projets avec quelqu'un... Ce garçon dont tu m'as parlé... Rentero... tu n'as qu'à me le dire et voilà tout. Je ne me fâcherai pas, bien au contraire.

Comme tu es futée, maman. Elle posa le verre et la bouteille sur la table, devant le téléviseur à écran plat qui montrait des images muettes. Puis elle retourna à la cuisine.

Martín Rentero avait été professeur d'informatique à Alighieri jusqu'à cette année, où il avait obtenu un poste à l'université de Barcelone et s'y était installé. Mais la semaine précédente, il était venu à Madrid assister à un congrès et Elisa l'avait revu. C'était un type à l'épaisse chevelure et à la moustache noires, conscient de sa séduction. Pendant les années passées à Alighieri, il avait invité Elisa à dîner à plusieurs reprises et lui avait avoué combien elle lui plaisait (ce n'était pas la première fois qu'un homme lui avouait cela). En le revoyant, elle n'eut pas de doute qu'il reviendrait à la charge. Effectivement, dès qu'il la vit il lui proposa de partir en week-end, mais elle devait assister au dîner de Noël avec ses collègues d'Alighieri. Alors Rentero

avait franchi l'étape décisive : il avait prévu de louer une maison dans les Pyrénées, ils pouvaient y passer les fêtes. Qu'en pensait-elle ?

C'était trop pour elle. Martín lui plaisait, et elle savait qu'elle avait besoin de compagnie. Mais, par ailleurs, elle avait peur.

Pas peur *de* Martín mais *pour* Martín : peur de ce qui pourrait lui arriver si elle s'énervait, si ses "manies" lui faisaient perdre les pédales, si ses nombreuses terreurs la trahissaient.

Je vais m'en débarrasser, comme pour maman. Je ne veux m'engager avec personne. Elle éteignit le four et en sortit le plat contenant l'escalivade.

— Si tu n'avais aucun projet, tu ferais bien de me le dire.

— Non, maman, aucun.

A cet instant, le téléphone du salon sonna. Elle se demanda qui cela pouvait être. Elle n'attendait aucun autre appel ce soir-là, et elle n'en souhaitait pas, car elle pensait consacrer quelques heures à "jouer" avant de se coucher. Elle consulta la pendule digitale de la cuisine et fut rassurée : elle disposait encore d'un peu de temps.

— Excuse-moi, je te rappelle, maman. On m'appelle sur une autre ligne...

— N'oublie pas, Eli.

Elle déconnecta son portable et se dirigea vers le séjour tout en pensant qu'il s'agissait très certainement de Rentero, à cause duquel sa mère la mettait sur la sellette. Elle décrocha avant que le répondeur automatique ne se mît en marche.

Il y eut une pause. Un léger bourdonnement.

— Elisa... ? – Une femme jeune, à l'accent étranger. – Elisa Robledo ? – La voix tremblait, comme si elle provenait d'un lieu beaucoup plus froid que l'intérieur de son appartement. – C'est Nadja Petrova.

D'une certaine façon, par une mystérieuse contagion à travers les kilomètres de câble et l'océan d'ondes, le froid de cette voix se transmet à son corps à peine vêtu.

— *Comment vous sentez-vous, ce mois-ci ?*

— *Comme le précédent.*

— *Cela signifie "bien" ?*

— *Cela signifie "normale".*

A dire vrai, ce n'était pas qu'elle eût oublié ce qui s'était passé à aucun moment. Mais le flux du temps avait quelque chose d'une couche de laine pour protéger un intérieur nu et transi. Le temps n'atténuait rien, croyait-elle comprendre, c'était une idée fausse : ce qu'il faisait, c'était *caler*. Les souvenirs étaient toujours là, intacts en elle, sans augmenter ni diminuer d'intensité, mais le temps les déguisait, du moins aux yeux d'autrui, comme une surface de feuilles automnales pourrait dissimuler une tombe, ou comme la propre richesse de la tombe couvre la pelote de vers.

Cependant, elle n'accordait aucune importance à tout cela. Six ans s'étaient écoulés, elle avait vingt-neuf ans, elle avait obtenu un poste fixe de professeur dans une université et elle se consacrait à enseigner ce qu'elle aimait. Elle vivait seule, certes, mais de façon indépendante, elle avait son appartement, ne devait rien à personne. Elle gagnait suffisamment d'argent pour se permettre n'importe quel petit caprice, elle aurait pu voyager si elle l'avait souhaité (elle ne le souhaitait pas) ou avoir plus d'amis (non plus). Le reste... A quoi se réduisait le reste ?

A ses nuits.

— *Vous faites toujours des cauchemars ?*

— *Oui.*

— *Toutes les nuits ?*

— *Non. Une fois par semaine.*

— *Vous pourriez nous les raconter ?*

— ...

— *Elisa ? Vous pourriez nous raconter vos cauchemars ?*

— *Je ne m'en souviens pas bien.*

— *Racontez-nous un détail dont vous vous souvenez...*

— ...

— *Elisa ?*

— *L'obscurité. Il y a toujours de l'obscurité.*

Quoi d'autre ? Elle devait vivre toutes lumières allumées, certes, mais d'autres personnes ne pouvaient pas entrer dans un ascenseur, ni traverser une place fourmillant de gens. Elle avait fait installer des portes sécurisées, des volets métalliques électriques, des serrures électroniques et des alarmes domotiques qui la protégeaient de toute tentative d'intrusion. Bref, l'époque était très mauvaise. Qui pouvait le lui reprocher ?

— *Et les "déconnexions" ? Vous vous rappelez ce terme ? Ces moments où vous vous mettez à rêver éveillée...*

— *Oui, j'en ai, mais beaucoup moins qu'avant.*

— *Quand la dernière a-t-elle eu lieu ?*

— *Il y a une semaine, en regardant la télévision.*

Une fois par mois, plusieurs spécialistes d'Eagle se rendaient à Madrid pour la soumettre, en secret, à un check-up : analyses de sang et d'urine, radios, tests psychologiques et long entretien. Elle se laissait faire. Le lieu où on lui donnait rendez-vous n'était pas une clinique mais un appartement de Príncipe de Vergara à la décoration ordinaire. Les analyses et les radios, elle les faisait la semaine précédente dans le cabinet d'un médecin généraliste, de sorte que les spécialistes disposaient des résultats quand elle les voyait. Ces rendez-vous lui coûtaient beaucoup d'efforts, parce qu'ils duraient presque toute la journée (tests psychologiques le matin et entretien l'après-midi), l'obligeant à interrompre ses cours, mais elle était parvenue à s'y habituer, à en avoir besoin même : au moins, c'étaient des gens à qui elle pouvait parler.

Les spécialistes attribuaient ses cauchemars à des effets résiduels de l'Impact. Ils affirmaient qu'il arrivait la même chose à d'autres membres de l'équipe, explication qui, à sa surprise, parvenait à la rassurer.

Elle n'avait reparlé à aucun de ses collègues, non seulement parce qu'elle s'était engagée à ne pas le faire, mais parce que, à ce stade, elle n'avait plus envie de suivre leur trace. Mais elle avait collectionné des nouvelles éparses au fil des ans. Par exemple, elle

savait que Blanes ne donnait pas de signes de vie au monde scientifique et qu'il était reclus à Zurich : la rumeur courait qu'il était très affecté par le cancer dont souffrait son ancien mentor, maintenant retraité, Albert Grossmann. Quant à Marini et à Craig, en ce qui la concernait, la terre pouvait bien les avoir engloutis, bien qu'elle eût entendu dire que Marini ne donnait plus de cours. Ses dernières informations rapportaient que Jacqueline Clissot et Reinhard Silberg s'étaient eux aussi retirés du circuit universitaire, et Clissot était précisément tombée "malade" (mais quel pouvait être son mal, personne ne semblait le savoir). Quant à Nadja, elle avait complètement perdu sa trace. Et elle-même...

— *Vous allez de mieux en mieux, Elisa. Nous avons une bonne nouvelle pour vous : à compter de l'année prochaine, nos visites auront lieu tous les deux mois. Cela vous fait-il plaisir ?*

— *Oui.*

— *Joyeux Noël, Elisa. Que l'année 2012 vous apporte les meilleures choses.*

Bon, elle était là, en cette nuit de décembre, en peignoir et dentelle de *Victorias Secret*, s'apprêtant à manger de l'escalivade au dîner avant de s'adonner à son "jeu" du Monsieur Aux Yeux Blancs, et d'entendre, soudain, la voix de son passé.

Il y avait une photo. On y voyait un homme encore jeune mais à l'air émacié, à la barbe grise rare et aux lunettes à monture métallique, à côté d'une femme jolie bien qu'un peu ronde qui portait un enfant blond aux cheveux en bataille d'environ cinq ans. L'enfant, malheureusement, avait hérité la rondeur faciale de sa mère. La mère et l'enfant souriaient sans réserve (il manquait des dents à l'enfant), pendant que l'homme restait sérieux, comme s'il s'était vu forcé à poser pour ne mécontenter personne. Ils avaient été photographiés dans un jardin au fond, il y avait une maison.

Elle imaginait des scènes en regardant cette photo. Bien sûr, la nouvelle n'offrait pas ce genre de détails, et elle savait que sa fantaisie les inventait, comme elle inventait les paroles perverses du Monsieur Aux Yeux Blancs, mais ces scènes sautaient malgré tout à sa conscience comme des photos prises au flash.

Ils lui ont arraché les yeux. Ils lui ont coupé les parties génitales. Ils l'ont amputé des bras et des jambes. L'enfant a dû tout voir. Ils l'ont obligé à regarder. "Regarde ce qu'on fait à papa... Tu reconnais papa,

maintenant ?"

Elle était assise sur la moquette, devant le téléviseur, les jambes recroquevillées et croisées à moitié recouvertes par le peignoir, comme si elle s'était apprêtée à adopter la position du lotus. Elle n'utilisait pas la télévision mais le clavier Internet adossé au récepteur. La page appartenait à une chaîne britannique de nouvelles de dernière minute. C'était le seul endroit où elle figurât, lui avait dit Nadja, peut-être parce qu'il s'agissait d'un fait récent.

— Quelle horreur, pauvre Colin... Mais... Elle s'arrêta sans vouloir ajouter : "Mais je ne comprends pas pourquoi tu m'appelles trois jours avant Noël pour me dire ça."

— Il y a des choses que la nouvelle ne précise pas et qu'ils ont racontées à Jacqueline, dit Nadja dans le haut-parleur du téléphone sans fil. – La femme de Colin a été retrouvée à l'aube en train de courir sur la route et de crier... C'est comme ça qu'on a su que quelque chose était arrivé. L'enfant a été retrouvé dans le jardin à l'arrière de la maison : il avait passé la nuit dehors et présentait de graves symptômes d'hypothermie... C'est ce que je ne comprends pas, Elisa. Pourquoi a-t-elle abandonné son jeune enfant dans la maison sans appeler la police ni personne ? Quel genre de... de chose est-il arrivé ?

— Ici, on dit que des hommes sont entrés et les ont menacés. C'étaient des criminels dangereux, d'anciens détenus... Ils étaient drogués et voulaient de l'argent... Elle a peut-être pu s'enfuir.

— En abandonnant son fils dans la maison ?

— Ceux qui ont agressé Colin ont dû l'y obliger. Ou elle a été prise de panique. Ou elle est devenue folle. Certaines expériences peuvent... peuvent...

Du sang partout : au plafond, sur les murs, par terre. L'enfant dans le jardin, abandonné. La mère courant sur le bas-côté d'une route. A l'aide, s'il vous plaît ! A l'aide ! Une ombre est entrée dans ma maison ! Une ombre qui veut nous dévorer ! 1 Je ne vois pas son visage, juste sa bouche ! Et elle est ÉNOOOOOORMEEEEEE !

— Ils ont dit à Jacqueline que la maison était entourée de soldats.

— Quoi ?

— soldats, répéta Nadja. Personne ne sait ce qu'ils font là. Des policiers en civil, mais aussi des soldats, du personnel médical, des gens avec un masque... Les fenêtres ont été barricadées et tu ne peux pas t'approcher à moins d'un kilomètre. Et tout s'est aggravé avec la coupure d'électricité. Hier soir, il y a eu une panne aux environs d'Oxford. Elle dure encore. On affirme que cela vient d'un court-circuit à l'usine qui alimente la ville. Ça te dit quelque chose, Elisa ?

L'obscurité entra, et le sapin s'éteignit. Les ampoules qui entouraient la chaussette de l'enfant, où le père Noël allait laisser ses cadeaux la nuit du 24, s'éteignirent. La famille Craig était à la maison, et l'obscurité pénétra comme un cyclone.

Il était toujours vivant tandis qu'on lui arrachait le visage. L'enfant a tout vu.

— Pour Rosalyn, les lumières de la station se sont éteintes... et pour Cheryl Ross, celles de la réserve... Et il y a un autre détail que nous n'avions pas remarqué, Elisa : la lumière de la salle de bains de Rosalyn, de la mienne et de la tienne... Tu te rappelles ? Nous avons toutes les trois fait ce rêve... et toutes les trois subi des coupures de courant dans nos salles de bains...

Coïncidences. Je vais t'en raconter une autre.

— On ne peut pas en tirer de conclusions, Nadja... La physique ne relie pas les rêves à l'énergie électrique.

— Je sais ! Mais la peur ne dépend pas de la logique... Tu raisonnes beaucoup, et tu me rassures avec ta logique, mais quand Jacqueline m'a appelée pour me raconter ce qui était arrivé à Colin, je... j'ai pensé que... l'histoire de l'île n'était pas encore terminée... – Un sanglot.

— Nadja...

— C'est maintenant le tour de Colin... comme avant pour Rosalyn, Cheryl et Ric... Mais c'est pareil, et tu le sais.

— Nadja, ma chérie... Tu as oublié ? C'est Ric Valente qui a fait ça. Maintenant, il est mort.

Il y eut un silence. La voix de Nadja surgit comme un gémissement :

— Tu crois vraiment que c'est *lui* qui les a tués, Elisa ? Tu le crois vraiment ?

Non, je ne le crois pas. Elle décida de ne pas répondre. Elle frotta ses cuisses nues. Les chiffres qui étincelaient sur l'écran de télévision lui indiquaient qu'il ne lui restait qu'une heure avant qu'il "*arrivât*". Son "jeu" était un rituel qu'elle ne pouvait reporter, une habitude, comme de se ronger les ongles. Elle devait juste ôter son peignoir et attendre. *Il faut que je raccroche.*

— Jacqueline et moi avons parlé d'autre chose. – Le changement de ton de son amie l' alarma. – Dis-moi. Dis-moi en toute sincérité, le cœur sur la main... Dis-moi si ça n'est pas vrai que tu... *tu te... te prépares... pour lui.* – Elle écoutait, assise sur la moquette, immobile. – Elisa, dis-moi, au nom de ce que tu voudras, de notre ancienne amitié... Tu as honte ? Moi aussi, terriblement... Mais, tu sais quoi ? La peur, Elisa ! La *peur que j'éprouve dépasse ma vengeance...* . ! – Elle écoutait : elle ne pouvait pas bouger, ni même penser, juste écouter ces mots. – Lingerie spéciale... je veux dire, provocante, et toujours noire... Tu aimais peut-être l'utiliser avant, ou peut-être pas, mais maintenant tu l'utilises *très fréquemment*, n'est-ce pas ? Et parfois tu ne mets rien... Dis-moi s'il n'est pas vrai que tu sors parfois dans la rue sans sous-vêtements, sans en avoir jamais eu l'habitude... Et la nuit... tu ne rêves pas de... ?

Non, ce que Nadja insinuait n'était pas vrai. Ses "jeux" étaient de pures fantaisies, bien sûr. Ils pouvaient être influencés par certaines expériences désagréables survenues six ans plus tôt, mais ce n'étaient que des fantaisies, en fin de compte. Et le fait que Nadja "jouât" à des choses semblables, ou que Craig eût été assassiné la nuit précédente, n'avait rien à voir avec elle. Absolument rien.

— Tu sais... tu sais à quoi ressemble aujourd'hui la vie de Jacqueline ? poursuivit Nadja. Tu savais qu'elle avait abandonné sa *famille* il y a quatre ans, Elisa ? Son mari et son fils... Même son métier... Tu veux savoir à quoi ressemble sa vie depuis ? Et la mienne ? Maintenant, Nadja pleurait elle aussi ouvertement. – Je te raconte tout ce que je fais ? Tu veux savoir comment je vis, et ce que je fais *quand je suis seule* ?

— Nous ne sommes pas censées parler, Nadja, l'interrompt Elisa. Nous avons des entretiens mensuels. Là, tu peux...

— Ils nous mentent, Elisa !. Tu sais qu'ils nous mentent depuis des années !

S'il arrive et que tu n'es pas prête... Si tu ne l'attends pas comme tu le dois...

Elle regarda un point de l'économiseur d'écran, qui montrait les phases d'une lune blanche, presque spectrale. *Blanche comme des yeux blancs*. Un frisson la parcourut, la faisant frissonner sous son peignoir, la coûteuse coiffure du salon et le maquillage. *Mais c'est absurde. Il s'agit d'un jeu. Je peux faire ce que je veux.*

— Elisa, j'ai très peur !

Elle prit sa décision à l'instant même.

— Nadja, tu m'as dit que tu étais à Madrid, n'est-ce pas ?

— Oui... Une amie espagnole m'a laissé son appartement pour Noël... Mais je pars vendredi passer Noël à Saint-Pétersbourg, avec mes parents.

— Tant mieux. Je passerai te chercher ce soir et on ira dîner dans un bon restaurant. Qu'est-ce que tu en penses ? Je t'invite. Elle entendit un petit rire. Nadja riait toujours comme lorsqu'elles s'étaient connues, avec la même transparence cristalline.

— D'accord.

— Mais à une condition : que tu me promettes qu'on ne parlera pas de choses désagréables.

— Je te le promets. J'ai tellement envie de te voir, Elisa !

— Moi aussi. Dis-moi où tu es. Elle ouvrit le plan des rues sur son ordinateur. C'était un appartement dans le quartier de Moncloa, elle pouvait y arriver en une demi-heure.

Quand elles se dirent au revoir, elle éteignit la télévision, mit l'escalivade intacte au réfrigérateur et se dirigea vers la chambre. Pendant qu'elle ôtait la lingerie qu'elle destinait au "jeu" et la rangeait dans l'armoire elle hésita un peu, car elle ne changeait pratiquement jamais ses projets quand elle éprouvait le désir de "le recevoir". (*S'il arrive et que tu n'es pas prête... Si tu ne l'attends pas comme tu dois...*) Mais cet appel et la terrible nouvelle concernant Colin lui avaient laissé un dépôt d'étranges questions qui avaient besoin d'une réponse.

Elle choisit un ensemble slip et soutien-gorge beige, un pull et un jean.

Elle irait voir Nadja.

Elle avait beaucoup de choses à lui dire.

La lumière surgit après un clignotement. Elle provenait d'une grosse barre fluorescente située au-dessus du miroir des toilettes et révélait chaque angle, chaque fente du carrelage orange. Nadja Petrova alluma en surplus une lampe-torche avec une ampoule de cinq watts et une batterie rechargeable et la déposa sur un tabouret à côté de la douche. Elle ne voyageait jamais sans elle, et en possédait également trois qui étaient prêtes dans sa valise.

Elle se réjouissait d'avoir appelé Elisa, bien que cela n'eût pas été facile. Même si sa véritable raison pour accepter l'invitation d'Eva, la propriétaire de l'appartement, avait été de retrouver son ancienne amie, elle était à Madrid depuis une semaine déjà et elle ne s'était décidée à lui téléphoner qu'après avoir appris la mort de Colin Craig. Elle avait même des doutes. *Je n'aurais pas dû. Nous nous sommes engagés à ne pas parler entre nous.* Son sentiment de culpabilité était cependant atténué par l'urgence de la situation. Si elle avait auparavant compté renouer une amitié, elle avait besoin de la présence d'Elisa et de ses conseils. Elle voulait entendre son avis toujours rassurant sur ce qu'elle avait à lui raconter.

Une explication logique, voilà ce dont elle avait besoin. Quelque chose qui pût expliquer tout ce qui arrivait.

Elle se rendit dans sa chambre, dont la lumière était allumée, comme le reste de la maison. Eva le regretterait à la fin du mois, mais Nadja avait l'intention de la dédommager financièrement. Deux ans plus tôt, dans l'immeuble parisien où elle vivait, il s'était produit une coupure d'électricité qui l'avait terrifiée. Elle était restée immobile et blottie par terre durant les cinq minutes qu'avait duré la panne. Elle n'avait même pas pu crier. Depuis lors, elle disposait de plusieurs lampes de poche et de veilleuses à proximité, toujours prêtes. Elle détestait l'obscurité.

Elle se déshabilla. En ouvrant l'armoire, elle se regarda dans le miroir.

Les miroirs l'inquiétaient depuis l'enfance. Lorsqu'elle s'y regardait, elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'apparition de quelqu'un dans son dos, une créature inattendue montrant sa tête au-dessus de son épaule, un être qu'elle ne pourrait découvrir que là, dans le mercure. Mais il était évident qu'il s'agissait d'une terreur sans

fondement. Cette fois non plus elle ne vit rien : juste elle-même, sa peau laiteuse, ses seins menus, les aréoles d'un rose pâle... Son image de toujours. Ou pas "de toujours", mais avec les changements habituels. Des changements qu'elle savait déjà partager avec Jacqueline, et peut-être aussi avec Elisa.

Elle choisit les vêtements qu'elle allait mettre et consulta l'heure. Elle disposait encore d'une vingtaine de minutes pour prendre une douche et se préparer. Elle marcha nue vers la salle de bains tout en se demandant ce que penserait son amie des changements dans son apparence.

Ce qu'elle penserait, par exemple, de ses longs cheveux teints en noir.

Elle décida de faire un détour par la M30 en pensant que traverser Madrid quatre jours avant Noël, et à cette heure, c'était courir le risque de tomber sur un épouvantable embouteillage. Mais quand elle arriva sur l'avenue de l'Ilustración, une dense joaillerie de feux de freinage l'obligea à s'arrêter. C'était comme si toutes les guirlandes pourpres de la décoration de Noël avaient été jetées sur l'asphalte. Elle jura entre ses dents et, en accord avec ses jurons, le téléphone portable sonna.

Elle pensa : *C'est Nadja*. Et soudain : *Non. Je ne lui ai pas donné mon numéro de portable*.

Pendant qu'elle avançait millimètre par millimètre dans une foule de voitures poussives, elle prit l'appareil et répondit.

— Bonjour, Elisa.

Les émotions voyagent en nous très rapidement. Et pas seulement elles : dans nos circuits cérébraux se déplacent des millions de données chaque seconde sans que se produise un embouteillage comme celui que supportait en ce moment la voiture d'Elisa. En un ou deux battements de cils, ses émotions parcoururent un trajet considérable : de l'indifférence à la surprise, de celle-ci à une joie subite, de la joie à l'inquiétude.

— Je suis à Madrid, expliqua Blanes. Ma sœur vit à El Escorial, et je vais passer ces jours-ci avec elle. Je voulais te souhaiter de bonnes fêtes, on ne s'est pas parlé depuis des années. – Et il ajouta, sur un ton joyeux : Je t'ai appelée chez toi et ton répondeur a bondi. Je me suis souvenu que tu travaillais à Alighieri, j'ai appelé Noriega et il m'a donné ton numéro de portable.

— Ça me fait très plaisir de t'entendre, David, dit-elle sincèrement.

— Moi aussi. Après toutes ces années...

— Comment vas-tu ? Bien ?

— Je n'ai pas à me plaindre. A Zurich, j'ai un tableau noir et quelques livres. Je suis heureux. – Il y eut une hésitation, et elle sut ce qu'il allait dire avant de l'entendre. — Tu as appris pour ce pauvre Colin ?

Ils parlèrent de la tragédie de façon superficielle. Ils enterrèrent Craig en dix secondes de phrases courtes. Pendant ce temps, la voiture d'Elisa progressa à peine de quelques mètres.

— Reinhard Silberg m'a appelé de Berlin pour me le dire, commenta Blanes.

— Moi, c'est Nadja qui me l'a raconté. Tu te souviens de Nadja, n'est-ce pas ? Elle aussi est en vacances à Madrid, chez une amie.

— Ah, c'est bien. Comment va notre chère paléontologue ?

— Elle a quitté la profession il y a quelques années... – Elisa se racla la gorge. – Elle dit que ça la fatiguait beaucoup... – *Comme pour Jacqueline et Craig*. Elle fit une pause pendant que ces pensées l'étourdissaient. Blanes venait de lui dire que Craig avait demandé un congé à l'université. – Maintenant elle a un petit emploi au département d'études slaves, ou quelque chose comme ça, à la Sorbonne. Elle dit que cela a été une chance pour elle de parler le russe.

— Je comprends.

— On a rendez-vous ce soir. Elle m'a dit qu'elle avait... peur.

— Je vois.

Ce "je vois" lui donna l'impression que Blanes n'avait pas seulement été intrigué par l'état de Nadja, mais qu'il s'y était même attendu.

— Quelques détails de ce qui était arrivé à Colin lui ont rappelé des souvenirs, ajouta-t-elle.

— Oui, Reinhard m'en a parlé lui aussi.

— Mais il s'agit d'une coïncidence malheureuse, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— J'ai beau réfléchir, je n'arrive pas à envisager la possibilité de... d'un rapport avec ce... ce qui nous est arrivé... Et toi, David ?

— C'est hors de toute discussion, Elisa.

La femme de Colin Craig court épouvantée sur le bas-côté d' une route, peut-être en peignoir, ou en chemise de nuit. Elle a vu que l' on agressait et torturait sauvagement son mari et enlevait son enfant, mais elle a réussi à s' échapper pour appeler à l'aide.

C'est hors de toute discussion, Elisa.

— Je me demandais, dit Blanes, et il adopta un autre ton, une mélodie de "changement de sujet", si tu avais envie qu'on se voie un de ces jours... Je sais que ce ne sont pas des dates très pratiques, mais je me disais qu'on pourrait peut-être prendre un café. – Il se mit à rire. Ou plutôt il fit des bruits qui indiquaient : "Je suis en train de rire." – Nadja pourrait venir aussi, si elle veut...

Soudain, Elisa crut comprendre le sens ultime de l'appel de Blanes, ce qu'il y avait en coulisses.

— Je dois dire que ce plan me séduit. – "Ce plan" était une expression doublement bien trouvée, considéra-t-elle. – Demain jeudi, par exemple ?

— Parfait. Ma sœur m'a laissé sa voiture et je pourrais passer te prendre à 18 h 30, si ça te va. Ensuite on décidera de l'endroit où on va.

Ils parlaient sur un ton anodin. Deux amis qui ne s'étaient pas vus pendant plusieurs années et se donnaient rendez-vous un soir. Mais elle capta toutes les données. Horaire : 18 h 30. Lieu : *on ne décide pas au téléphone. Motif : c' est hors de toute discussion.*

— Dis moi où je peux te trouver, demanda-t-elle. J'en parlerai à Nadja et je t'appellerai.

Exemple de motif : un enfant de cinq ans gelé dans le jardin, la bouche et les yeux couverts de neige, attendant ses parents en vain, puisque

maman est allée demander de l'aide et que papa est à la maison, mais en ce moment il est occupé.

Autres exemples : soldats et coupures d'électricité. Certes, nous avons plus d'un motif.

— D'accord, Elisa. Appelez-moi quand vous voulez. Je me couche tard.

Sur la route du Pardo la circulation devint plus fluide. Elisa prit congé de Blanes, rangea son portable et accéléra.

Elle était soudain très pressée de retrouver Nadja.

Elle prenait toujours sa douche en pensant qu'elle allait mourir.

Les dernières années, cette crainte avait acquis une force vertigineuse, et elle voyait, dans le simple fait de se trouver nue sous l'incessante pluie tiède, plus une preuve de courage qu'une nécessité hygiénique. Non qu'elle ne fût pas habituée à se trouver seule – en fin de compte, c'était comme ça qu'elle vivait à Paris –, mais au contraire : parce qu'elle croyait, soupçonnait ou devinait, qu'elle n'était jamais entièrement seule.

Même quand il n'y avait personne près d'elle.

Ne sois pas sotte. Elisa te l'a dit : ce qui est arrivé à Colin Craig est horrible, mais ça n'a rien à voir avec New Nelson. N'y pense pas. Ôte-toi ça de la tête. Elle se frotta les bras. Puis elle se savonna le ventre et le pubis épilé. Elle s'était épilé les aisselles et le pubis des années plus tôt, entièrement, définitivement. Au début, elle y avait vu un caprice banal, cela l'amusait de rester comme ça, même si personne ne l'y avait incitée, et aucune de ses sœurs n'était allée aussi loin. Ensuite... elle ne sut plus quoi penser. Quand elle acheta toute cette lingerie noire (qui ne lui avait jamais plu et qui était si choquante sur son corps *quasi* albinos), ou quand elle décida de se teindre les cheveux, elle l'attribua également à ses fantaisies intimes. Elle supposait qu'elles provenaient de mauvaises expériences. En tout cas, il s'agissait de sa vie privée.

Ou elle le croyait. Jusqu'au jour où elle avait parlé à Jacqueline.

Au cours des premiers mois après son retour de New Nelson, elle avait tenté sans succès de rétablir le contact avec son ancien professeur. Elle avait appelé à l'université, au laboratoire, même à son domicile. La première chose qu'elle apprit fut que Jacqueline avait été "blessée" dans l'explosion de l'île. Puis on lui dit qu'elle avait demandé un congé d'une durée indéterminée à l'université. Les techniciens d'Eagle lui reprochèrent ces appels, lui rappelant qu'il était interdit de communiquer avec d'autres membres du projet pour des raisons de sécurité. Cela ne fit que l'irriter, et son état empira. Alors ils changèrent de tactique : ils lui donnaient des nouvelles de Jacqueline presque tous les mois. Le professeur Clissot allait bien, même si elle avait cessé d'exercer sa profession. Plus tard, Nadja apprit qu'elle avait divorcé. Elle écrivait des livres, c'était une femme indépendante qui avait décidé de donner un nouveau cap à sa vie.

Nadja avait fini par accepter qu'elle ne la reverrait jamais. En fin de compte, elle avait elle aussi donné un nouveau cap à sa vie.

Jusqu'à cet après-midi, quelques heures plus tôt, où son téléphone portable avait sonné et où elle avait constaté que les "caps" de Jacqueline et les siens (et peut-être ceux d'Elisa) étaient très semblables : solitude, angoisse, obsession de soigner son apparence et certaines fantaisies liées à...

Elle ne se rappelait même pas laquelle des deux avait dit le premier mot sur *lui* et sur les choses qu'il les "obligeait" à faire. Une règle primordiale de ses fantaisies consistait en l'interdiction d'en parler à quiconque. Mais elle avait remarqué chez Jacqueline une hésitation, une anxiété (très proche de celle d'Elisa par la suite), et cela l'avait décidée à se confesser... Ou peut-être était-ce dû à la nouvelle de la mort de Colin Craig qui, d'une certaine façon, avait lézardé le mur du silence. Et à chaque nouveau mot qui s'y infiltrait elles comprenaient le cauchemar qui les unissait...

Mais il est possible qu'il y ait une explication psychologique. Un type de traumatisme dont nous avons souffert sur l'île. Arrête de t'inquiéter.

Sur les carreaux orangés de la cabine de douche courait une rangée d'oiseaux colorés peints sur la céramique. Nadja les observa pour se distraire pendant que, de la main gauche, elle tenait le tuyau orienté vers le dos.

Arrête de t'inquiéter Tu dois...

Les lumières s'éteignirent de manière si douce et inattendue qu'elle continua presque à voir ces oiseaux quand les ténèbres l'enveloppèrent.

Elle arrivait à Moncloa. Son anxiété, cependant, avait empiré. Elle eut envie de klaxonner, de demander le passage, d'appuyer sur l'accélérateur.

Soudain, elle se sentait très angoissée.

Cela pouvait être incroyable, mais elle avait l'étrange certitude qu'il était vital de se dépêcher.

Elle respira, soulagée, en voyant que l'immeuble semblait tranquille. Mais cette apparence de normalité l'étouffait également. Elle trouva une place pour se garer, entra sous le porche et monta l'escalier précipitamment, certaine que quelque chose de grave était arrivé.

Mais ce fut Nadja elle-même qui lui ouvrit la porte, en souriant. Toute l'inquiétude glacée qu'elle avait éprouvée pendant le trajet s'effaça sous la chaleur de l'accueil. Elle ne put s'empêcher de pleurer de joie pendant qu'elle embrassait son amie avec force. Puis elle s'écarta et la regarda attentivement.

— Qu'est-ce que tu as fichu avec tes cheveux ?

— Je les ai teints.

Elle était très maquillée, jolie, élégante. Elle sentait le parfum. Elle conduisit Elisa dans un salon accueillant et lumineux, avec un sapin couvert d'ampoules dans un coin, et lui proposa de boire un verre avant de sortir dîner. Elle accepta une bière. Nadja apporta un plateau avec deux verres débordant d'écume, le posa sur une table au centre de la pièce, s'assit en face d'Elisa et dit :

— En fait, je regrette de t'avoir dérangée. Je suis sotte, Elisa. Je n'aurais pas dû t'appeler.

— Pour moi, ça n'a pas du tout été un dérangement, au contraire. Je voulais te voir.

— Eh bien tu me vois. – Nadja croisa les jambes, révélant l'ouverture de la minijupe et la jarretelle noire du bas. Elle était très

sexy. Elisa remarqua qu'elle parlait un espagnol parfait, voire sans accent. Elle allait le lui dire quand Nadja ajouta : Sincèrement, j'ai pensé que je t'obligeais à venir.

— Comment as-tu pu penser ça ?

— Eh bien, cela fait six ans que tu n'as pas essayé de me rejoindre. Tu aurais pu le faire, tu savais que je vivais à Paris... Mais je ne comptais peut-être plus pour toi.

— Toi non plus tu ne m'as pas appelée, se défendit elle.

— C'est vrai, ne fais pas attention. Ce qu'il y a, c'est que j'ai vécu très seule pendant tout ce temps. – Tout à coup, sa voix se durcit. Très seule. Soucieuse de *lui plaire*. Prenant soin de moi *pour lui*. Parce que tu sais bien *combien* il nous désire...

— Oui, je sais.

Cette dernière phrase l'avait enfoncée, l'empêchant de se fâcher des reproches à peine voilés de son amie. *Elle a raison : je suis partie de chez moi au lieu de l'attendre comme j'aurais dû*. Elle se leva, inquiète, et fit un bref aller et retour dans la pièce en parlant.

— Je regrette vraiment, Nadja. J'aurais aimé garder le contact entre nous deux, je te le jure, mais j'avais *peur*... Je sais parfaitement qu'il veut que j'aie peur. Cela lui *plaît*, et, comme ça, je le rends heureux. Je crois ne rien avoir fait de mal : je continue mon travail, je donne des cours, et je me prépare pour le *recevoir*... Je t'assure que j'essaie de faire du mieux que je peux. Ce qu'il y a, c'est que j'ai la sensation d'être retenue quelque part, à attendre... Quoi ? Je ne sais pas. C'est la sensation *d'attendre* que je ne supporte pas... Je ne sais pas si tu me comprends. – Elle se retourna vers Nadja. – Il ne t'arrive pas la... ?

Nadja n'était plus sur le canapé. Ni ailleurs dans le salon.

A cet instant, toutes les lumières s'éteignirent, y compris celles du sapin. Elle ne s'inquiéta pas trop : il s'agissait sans doute d'un court-circuit survenu à la centrale qui desservait la ville. Et ses yeux commencèrent à s'habituer aux ténèbres. Elle traversa la pièce à tâtons et aperçut le début d'un couloir.

Elle appela Nadja, mais elle se sentit mal en entendant l'écho de sa propre voix. Elle avança de quelques pas. Brusquement, sa chaussure fit crisser quelque chose. Des bouts de verre. Une boule

pour lire l'avenir réduite en miettes ? La boule de *son* avenir ? Elle leva la tête et crut voir que la lampe au plafond formait un gribouillis noir. Là se trouvait l'explication de la coupure de courant.

Plus tranquille, elle continua à avancer dans le couloir sombre jusqu'à arriver à une sorte de carrefour : une porte ouverte sur la gauche, une autre fermée sur la droite, cette dernière en verre dépoli. Peut-être l'entrée de la cuisine. Elle se tourna vers celle de gauche et se figea.

Elle n'était pas ouverte mais arrachée. Les charnières, couvertes de poussière ou de sciure, sortaient du chambranle comme des clous tordus. Plus loin, l'obscurité était totale. Elle s'y engagea.

— Nadja ?

Elle n'entendait rien, à l'exception de ses pas. A un moment donné, un rebord émoussé lui frappa le ventre. Un lavabo. Elle se trouvait dans une salle de bains. Elle continua à marcher. C'était immense.

Soudain, elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'une salle de bains, ni d'une maison. Le sol était constitué d'une épaisse couche de quelque chose qui pouvait être de la boue. Elle tendit la main et toucha un mur comme recouvert de moisissure. Elle trébucha sur un objet, entendit barboter, se pencha. C'était un morceau de chose blanche, peut-être un canapé cassé. Et maintenant elle distinguait, éparpillés autour d'elle, des fragments de meubles démolis. La température était glaciale et il n'y avait presque pas d'odeurs ; juste une, subtile mais persistante : mélange de caverne et de corps, chair et grotte ensemble.

C'était le lieu. C'était *là*. Elle était arrivée.

Elle continua à marcher dans cette solitude satinée et trébucha à nouveau sur un meuble en pièces.

Alors elle s'en rendit compte.

Ce n'étaient pas des meubles.

Sans qu'elle pût l'éviter, un filet chaud se précipita le long de ses cuisses et forma une flaque à ses pieds. Elle voulait aussi vomir, mais un nœud dans sa gorge empêchait l'émission de renvois ou de paroles. Elle ressentit un malaise. En tendant la main pour s'appuyer contre le mur, elle comprit que ce qu'elle avait pris au début pour de la mousse était la même substance épaisse et humide que le sol. Elle remplissait chaque interstice, chaque endroit. Elisa crut même distinguer des parties de cette chose pendant au plafond comme des toiles

d'araignée.

Un autre mur s'était dressé sur son chemin et elle s'étonna de constater qu'elle pouvait y grimper. Mais il s'agissait du sol, bien qu'elle ne se rappelât pas être tombée. Elle se releva, resta à genoux. Elle se frotta les bras et remarqua sa peau nue. A un moment du trajet, elle avait dû se déshabiller, bien qu'elle ignorât pourquoi. Peut-être pour éviter de se salir, un instant plus tôt.

Soudain, elle redressa la tête et la vit.

Elle la reconnut sans peine, malgré l'obscurité : elle distinguait les boucles de ses cheveux blancs (pourtant, elle crut se rappeler que, plus tôt, ils étaient noirs) et le contour de sa silhouette. Mais elle remarqua tout de suite qu'il arrivait une chose étrange à Nadja.

Sans abandonner sa posture agenouillée – elle ne voulait pas se lever, elle savait qu'il l'observait –, elle tendit les mains : elle n'aperçut pas un soupçon de geste sur ces jambes en marbre, mais elle ne donnait pas non plus l'impression d'être paralysée. Sa peau restait tiède. C'était comme si sous la peau de Nadja il n'y avait rien eu qui pût exercer un mouvement.

Subitement, une sorte de poignée de sable lui tomba dans les yeux. Elle baissa la tête et se les frotta. Quelque chose lui frôla les cheveux. Elle releva la tête et un grumeau s'écrasa contre sa bouche, la faisant tousser.

Elle fut consciente de l'horrible vérité : le corps de Nadja s'émiettait comme si elle avait été du sucre en poudre et qu'en le touchant Elisa avait provoqué une avalanche. Les joues, les yeux, les cheveux, la poitrine... tout se détachait comme avec un bruit de vent balayant la neige.

Elle voulut s'écarter de cette grêle qu'était la chair de Nadja, mais elle découvrit qu'elle ne pouvait pas. L'avalanche l'en empêchait, elle était énorme, elle allait se retrouver enterrée, s'asphyxier...

Alors, se dressant derrière la silhouette qui s'effondrait, il surgit.

— Écoutez, madame !

— Elle a l'air droguée...

— Pourquoi personne ne prévient-il la police ?

— Madame ! Vous vous sentez bien ?

— Vous pouvez déplacer votre voiture, s'il vous plaît ? Vous gênez la circulation !

D'autres visages se joignaient aux plus proches et disaient d'autres choses, mais Elisa observait surtout l'homme qui occupait plus des deux tiers de la vitre et la jeune femme qui remplissait le reste. Et puis il y avait le pare-brise, où commençaient à atterrir de petites gouttes de pluie nocturne.

Elle comprit tout de suite sa situation : elle était arrêtée à un feu rouge, et Dieu seul savait combien de verts et d'oranges avaient défilé avant son réveil. Parce qu'elle devinait qu'elle s'était endormie dans la voiture et qu'elle avait rêvé qu'elle rendait visite à Nadja et tout le reste, en incluant (par chance, c'était un rêve) l'horrible découverte

de son corps. Mais non, elle ne s'était pas endormie : elle le sut en percevant l'humidité sur la jambe de son pantalon et la puanteur de l'urine. Elle avait subi une "déconnexion", un "rêve éveillé". Cela lui était déjà arrivé, même si c'était la première fois que cela se passait hors de la maison et qu'elle se faisait dessus.

— Je regrette... dit-elle, étourdie. Je regrette, excusez-moi !

Elle agita la main dans un geste d'excuse, l'homme et la femme se considérèrent comme satisfaits et s'écartèrent. Le rétroviseur montrait toute une file de voitures coléreuses qui s'efforçaient d'éviter l'obstacle qu'elle représentait. Elle s'empressa de manœuvrer et accéléra. *Juste à temps*, se dit-elle en remarquant sur l'un des rétroviseurs latéraux un gilet phosphorescent sous une pelisse sombre : la dernière chose qu'elle souhaitait était qu'un policier la retardât.

Elle était maintenant à Moncloa, mais la densité de la circulation dans cette nuit de chaos de Noël et son propre désir d'arriver semblaient s'être alliés pour la retarder. A un moment donné, elle s'arrêta au milieu d'une rue à double sens dans un vacarme de klaxons frénétiques et de sirènes lointaines. Une pluie fine tombait, et cela empirait la situation. Elle tourna le volant de sa Peugeot vers le trottoir. Il ne restait pas une place libre, mais elle se gara en double file, abandonna le véhicule et se mit à courir en tenant son sac par les brides comme un petit chien.

Elle avait tellement peur que sa propre peur la terrorisait encore plus,

ce qui ne faisait que la développer, dans une sorte de pari où des quantités minimales seraient devenues énormes en raison de la contribution d'un nombre infini de joueurs. Elle avait la bouche ouverte et sèche

seule la bruine l'humidifiait à l'intérieur.

Il ne lui est rien arrivé. C' était l' une de tes crises. Il ne lui est rien arrivé...

Elle s'arrêta à plusieurs reprises pour lire les plaques en forme de pierres tombales portant le nom des rues. Elle s'était trompée. Elle demanda, presque en criant, à un vieil homme au visage jaunâtre qui l'observait d'un porche avec curiosité. Le vieil homme ignorait de quelle rue elle parlait. Il se renseigna auprès d'une dame qui sortait à cet instant.

Alors elle entendit la sirène.

Elle laissa le vieil homme et la dame discuter et se mit à courir.

Elle ne savait pas pourquoi elle courait. Elle ne savait pas où elle allait ni pourquoi elle devait courir si vite. Elle courut en esquivant des ombres enveloppées dans des manteaux et des boucliers de parapluies noirs. Elle courut si vite que l'haleine qu'elle projetait, transformée en vapeur, allait plus lentement qu'elle et lui frappait le visage en restant en arrière.

Le véhicule était un tout-terrain et comportait des gyrophares. Il faisait un vacarme infernal en s'engageant dans les rues. Étant donné l'accumulation de voitures, cependant, elle ne le perdait pas de vue.

Brusquement, tout le monde se mit à courir, toutes les voitures semblaient avoir des phares sur le toit et toutes les sirènes et les alarmes s'étaient mises à hurler en même temps. Elle trouva la rue qu'elle cherchait, mais elle était barrée par des fourgonnettes sombres. Devant le porche de Nadja, il y avait d'autres fourgonnettes, des ambulances du SAMUR et des véhicules de police. Des silhouettes avec un casque qui ressemblaient à des unités antiémeutes demandaient aux gens de reculer.

Un embryon de froid croissait et piétinait à l'entrée de son estomac. Elle avança jusqu'au premier rang, le traversa et un gant s'enroula autour de son bras. L'ombre qui lui parla ne ressemblait pas

à un homme : il portait casque et masque ; seuls ses yeux feignaient la vie là, dans le fond, cachés sous des couches et des couches de loi et d'ordre.

— Madame, vous ne pouvez pas passer.

— Là-bas... il y a une... amie... gémit-elle, haletante.

— Reculez, s'il vous plaît.

— Mais que se passe-t-il ? demanda une femme à côté d'elle.

— Des terroristes, dit le policier.

Elisa tentait de reprendre son souffle.

— Une amie... Je veux la voir...

— Elisa Robledo ? entendit-elle soudain. C'est vous ?

C'était un autre homme, bien que beaucoup plus réel. Bien habillé, en costume-cravate, les cheveux noirs gominés et coiffés vers l'arrière. Un inconnu, mais Elisa s'accrocha à son sourire et à ses gestes aimables comme à une branche suspendue au-dessus de l'abîme.

— Je vous ai reconnue, dit l'homme en s'approchant sans cesser de sourire. Mademoiselle peut entrer, ajouta-t-il à l'adresse de l'homme masqué. Accompagnez-moi., professeur, s'il vous plaît.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle sans prendre le temps de récupérer son souffle, en suivant les pas pressés de son guide à travers un chaos assourdissant de lumières et de radios criardes.

— En réalité, rien. – L'homme passa devant la porte du bâtiment mais il n'entra pas. Il continua à marcher rapidement sur le trottoir. – Nous ne sommes ici que...

— Comment avez-vous dit ? Elle n'avait pas entendu le dernier mot.

— Comme protection, répéta l'homme en élevant la voix. Nous sommes venus comme protection.

— Alors, Nadja... ?

— Elle va parfaitement bien, quoique très effrayée. Et après

ce qui est arrivé au professeur Craig, nous avons décidé que le mieux serait de la transférer dans un endroit sûr.

Elle se sentit soulagée de l'entendre. Ils étaient arrivés à l'autre bout de la rue, l'homme toujours devant. Une fourgonnette était garée sur le trottoir, les deux battants de la porte arrière entrebâillés. L'homme les ouvrit, et l'espace d'un instant Elisa le vit disparaître entre elles. Elle entendit sa voix :

— Mademoiselle Petrova, votre amie est arrivée. L'homme ressortit et s'écarta pour laisser passer Elisa. Elle entra avec un sourire anxieux.

A l'intérieur de la fourgonnette se trouvait un autre homme en costume blanc assis à côté d'un brancard. Le brancard était vide.

Une main couvrit son nez et ses lèvres, qui souriaient encore.

— *Et alors ?*

— *J'ai garé la voiture où j'ai pu et je me suis mise à courir...*

— *Pardon. Ne s'est-il pas passé quelque chose avant ? N'avez-vous pas subi une "déconnexion" au volant ?*

— *Oui, je crois que oui.*

— *Qu'avez-vous vu... ? Allons, calmez-vous... Aujourd'hui, nous avions bien commencé... Pourquoi, en arrivant à ce point... ?*

C'était une belle journée pour se promener.

Malheureusement, il s'agissait d'une toute petite cour, mais elle était préférable à la chambre. A travers les losanges de la clôture elle voyait d'autres clôtures, et au loin la plage et la mer infinie. Une brise océane souleva le bord inférieur de son peignoir. Elle portait un peignoir en papier (mon Dieu, un peignoir en *papier*, quelle radinerie), mais au moins elle pouvait se couvrir, et le vent n'était pas aussi froid qu'elle l'avait cru tout d'abord. On s'habituaît.

On lui avait dit qu'il y avait des oliviers et des figuiers sur le versant ouest, qui était invisible de là. De toute façon, avec ce paysage elle en avait suffisamment : ses rétines lui firent mal devant le banquet d'images, mais ce fut une gêne momentanée. Elle parvint à faire quelques pas sans se sentir mal, bien qu'à la fin elle dût s'appuyer aux fils de fer. Derrière la deuxième clôture s'agitait un pantin. C'était un soldat, mais avec la distance et cette façon de marcher il aurait pu passer pour une version acceptable d'androïde d'un film à effets spéciaux. Il portait une arme considérable sur l'épaule et se déplaçait comme s'il avait voulu montrer qu'il pouvait supporter ce poids sans problème.

Soudain, tout s'assombrît. Le changement fut tel qu'elle pensa que le paysage s'était lui aussi modifié. Mais ce n'était qu'un nuage qui recouvrait le soleil.

— *Revenons au moment où vous avez eu cette vision du corps de Nadja en train de se déliter... Vous vous en souvenez ?*

— Oui...

— Vous avez vu quelqu'un d'autre ? Le sujet que vous appelez "lui" ? Celui de vos fantaisies érotiques ?

— Pourquoi pleurez-vous ?

— Elisa, ici il ne peut rien vous arriver de mauvais... Calmez-vous...

Elle pensa qu'elle avait émergé d'un inframonde, d'une caverne. Elle se rappelait les derniers jours comme une succession d'ombres sans rapport entre elles. Ses articulations étaient douloureuses et ses avant-bras montraient des traces de piqûres : elle en était couverte, comme des traces de petits piercings. Mais on lui avait expliqué la raison de ces injections. La priorité, dans l'état où elle se trouvait lorsqu'on l'avait conduite à la base, avait été de la calmer. On lui avait administré de fortes doses de calmants.

On était le 7 janvier 2012 : elle avait demandé la date au jeune homme qui était venu la chercher dans sa chambre. Il portait un costume à rayures et il était très sympathique. Il l'informa qu'elle avait passé là plus de deux semaines. Puis il l'accompagna vers la salle.

— J'ignore si vous savez que "Dodécanèse" signifie, en théorie, qu'il ne devrait y avoir que douze îles, disait le jeune homme d'une voix de guide pendant qu'ils empruntaient des couloirs qui, inévitablement, étaient bloqués à un point précis où on exigeait leurs cartes d'identification. – Mais en réalité il y en a plus d'une centaine. Celle-ci s'appelle Imnia, je crois que vous y êtes déjà venue... C'est un centre très complet : nous disposons d'un laboratoire et d'un hélicoptère. La structure est semblable aux bases dans le Pacifique que possède la DARDA (la Defense Advanced Research Projects Agency américaine). De fait, nous collaborons avec le département de Défense conjointe de l'Union européenne... Il s'arrêtait à chaque instant pour la regarder, toujours attentif. – Vous vous sentez bien ? Mal ? Vous avez faim ? Nous allons vous servir tout de suite quelque chose à manger, vous pourrez dîner avec les autres... Attention, ici il y a une marche... Vos collègues vont parfaitement bien, vous ne devez pas vous inquiéter. Vous avez froid ?

Elisa sourit. Elle ne pouvait pas avoir froid avec ce gilet en laine sur son top noir à bretelles. Elle portait aussi un pantalon noir.

— Non, merci, c'est que... C'est juste que... je viens de me rendre compte qu'il s'agissait de mes propres vêtements.

— Oui, nous vous les avons apportés de chez vous. Le jeune homme lui montra une dentition si parfaite qu'il lui fut presque désagréable un instant.

— Merci.

D'une pièce aux portes ouvertes émergeait le labyrinthe d'une musique baroque interprétée au piano. Elisa frémit.

— Nous avons offert son hobby préféré à notre professeur... Vous vous connaissez tous, alors nous ne perdrons pas de temps en présentations.

Elle pensa que l'affirmation était exacte jusqu'à un certain point : dans ces regards aux yeux cernés et ces corps fatigués en peignoir et en pyjama ou vêtements ordinaires elle avait du mal à reconnaître Blanes, Marini, Silberg et Clissot, et supposa qu'il devait en être de même pour eux. En fait, il n'y eut que quelques saluts. Seul Blanes (qui, à propos, s'était laissé pousser la barbe) lui adressa un faible sourire après avoir interrompu son récita.

Deux autres individus entrèrent pendant qu'elle occupait un siège à la longue table centrale. Elle ne reconnut pas tout de suite le premier, parce qu'il s'était rasé la barbe et que ses cheveux étaient devenus tout blancs. En revanche, elle se rappela immédiatement le second : toujours ces cheveux en brosse, la barbe grise, le corps robuste auquel les costumes allaient si mal et le regard à la concentration intense, comme si très peu de chose l'intéressait mais qu'il consacrait à chacune une passion spéciale.

— Vous connaissez MM. Harrison et Carter, nos coordonnateurs de sécurité, dit le jeune homme. Les nouveaux arrivés saluèrent d'un signe de tête et Elisa leur sourit. Quand ils se furent tous assis, le jeune homme fit une sorte de révérence. En ce qui me concerne, c'est tout, sauf que j'ai été ravi de vous recevoir ici. S'il vous plaît, n'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de quelque chose avant de vous en aller.

Après le départ du jeune homme, et après quelques secondes de regards et de sourires, l'homme aux cheveux blancs se tourna vers elle.

— Professeur Robledo, je suis ravi de vous revoir. Vous vous

souvenez de moi, n'est-ce pas ? – Alors elle se souvint. Cet homme ne lui avait jamais été sympathique, bien qu'elle supposât qu'il s'agissait d'une incompatibilité de caractères. Elle lui rendit son sourire, mais elle boutonna son gilet sur le léger top qu'elle portait et croisa les jambes. – Bon, allons droit au but. Paul, quand tu voudras.

Carter semblait garder son discours dans sa bouche comme si cela avait été de l'eau en ébullition.

— Aujourd'hui, vous allez rentrer chez vous. Nous appelons cela la "réintégration". Ce sera comme si vous ne vous étiez jamais absentés : vos factures ont été payées, vos réunions reportées, vos tâches immédiates annulées sans aucun préjudice et vos familles et amis rassurés. Les dates si spéciales auxquelles s'est déroulée l'opération nous ont obligés à utiliser des excuses différentes dans chaque cas. – Il distribua un petit dossier. – Cela vous permettra de vous mettre au courant.

Elle savait déjà que sa mère avait reçu, deux semaines plus tôt, un message sur son répondeur où elle-même, ou du moins "sa propre voix", s'excusait de ne pas pouvoir passer la nuit de Noël à Valence. Au travail, elle n'avait pas eu à demander de permission : elle était en vacances.

— Eagle Group souhaite s'excuser auprès de vous de vous avoir fait passer les fêtes ici. – Harrison sourit comme s'il s'agissait d'un vendeur demandant pardon pour une erreur. – J'espère que vous pourrez comprendre nos raisons. Même si je sais que vous avez reçu des informations au cours des derniers jours, M. Carter sera ravi de vous communiquer les conclusions. Paul ?

— Nous n'avons pas trouvé de preuves que la mort du professeur Craig a un lien avec ce qui s'est passé à New Nelson ni avec vous, dit Carter, et il sortit d'autres papiers de son porte-documents. – Quant au suicide de Nadja Petrova, nous croyons malheureusement qu'il a un lien direct avec la nouvelle de la mort de Craig...

Elisa ferma les yeux. Elle avait maintenant assimilé cette horrible tragédie, mais elle ne pouvait s'empêcher de se sentir affectée chaque fois qu'elle y pensait. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Pourquoi m'a-t-elle appelée pour ensuite faire ça ? Elle ne parvenait pas à bien se souvenir des détails de cet appel, mais elle se souvenait de l'angoisse de Nadja, à quel point elle avait besoin de sa compagnie...

— C'est pour cette raison que nous vous avons demandé de

ne pas communiquer entre vous, intervint Harrison sur un ton réprobateur, et il regarda Jacqueline. Professeur Clissot, je ne vous accuse de rien. Vous avez fait ce qui vous semblait bon : vous avez appelé Mlle Petrova parce qu'on vous avait appelée, et vous vouliez vous épancher auprès de quelqu'un. Malheureusement, vous avez choisi la mauvaise personne.

Jacqueline Clissot occupait un siège à l'extrémité de la table. Elle était habillée d'un pyjama bleu ciel et d'une veste d'intérieur malgré laquelle et en dépit des années écoulées, elle restait une femme éblouissante. Elisa remarqua un détail : elle s'était teint les cheveux en noir.

— Je regrette, dit Jacqueline, presque sans voix, en baissant les yeux. Je regrette tellement...

— Oh, ne vous accusez pas, je le répète, dit Harrison. Vous ignoriez que Mlle Petrova allait réagir de la façon dont elle l'a fait. Cela aurait pu arriver avec n'importe qui. Souvenez-vous-en juste pour ne pas recommencer.

Jacqueline resta la tête baissée et ses belles lèvres tremblaient, comme si rien de ce que lui dirait Harrison ne pourrait lui ôter la conviction de mériter le plus grand des châtiments. Elisa éprouva de la crainte : elle pensa qu'elle avait elle aussi mal agi en parlant avec Nadja.

— Nous avons reconstitué ce qui s'est passé. – Carter distribuait d'autres papiers : des photocopies de nouvelles parues dans les journaux internationaux. – Nadja Petrova a parlé au professeur Clissot à 19 heures. Puis elle a appelé le professeur Robledo vers 22 heures. A 22 h 30 elle s'était coupé les veines des deux bras. Elle est morte vidée de son sang dans la salle de bains.

— Après vous avoir proposé de sortir dîner ensemble, indiqua Harrison à l'intention d'Elisa. Elle dut s'efforcer de ne pas laisser couler ses larmes.

— Ici, vous pouvez consulter l'information dans la presse en ce qui concerne les deux cas, indiqua Carter, et il céda à nouveau la parole à Harrison, comme deux acteurs qui auraient répété ensemble.

— Bien sûr, tout n'est pas dit. Il est vrai que nous sommes intervenus, mais je vais vous dire pourquoi. Quand le professeur Craig a été assassiné, nous avons été intrigués. Nous avons envoyé des unités spéciales chez Craig et nous avons recommencé à vous

surveiller tous : c'est ainsi que nous avons écouté vos appels téléphoniques. Mlle Petrova était très nerveuse, de sorte que nous ordonnâmes à l'un de nos agents de veiller à ce que tout aille bien. Mais quand vous êtes arrivée chez elle, vous avez découvert qu'elle s'était suicidée. Alors nous avons bouclé la zone et nous avons décidé de vous amener tous ici, pour éviter une nouvelle tragédie...

— La méthode ne fut pas très orthodoxe, mais il s'agissait d'une urgence.

Harrison reprit la phrase de Carter .

— La méthode ne fut pas très orthodoxe, mais nous l'appliquerons à nouveau, que ce soit clair, avec n'importe lequel d'entre vous ou avec tous, si c'était nécessaire. – Il les regardait tour à tour. Il s'arrêta sur Elisa, qui baissa les yeux. Puis sur Jacqueline, qui ne le regardait pas. Vous me comprenez, professeur ?

Jacqueline s'empressa de lui répondre :

— Parfaitement.

— Vous avez passé un certain temps isolés pour votre propre sécurité et celle de votre entourage. Nous l'avons dit souvent : vous avez subi l'Impact. Jusqu'à ce que nous comprenions mieux ce qui arrive à un être humain qui a contemplé le passé, nous allons devoir prendre des mesures drastiques chaque fois que la situation l'exigera. Je suppose que je me suis bien fait comprendre. – Il regarda à nouveau Elisa, qui acquiesça encore. Le regard de Harrison la faisait frissonner, avec ces yeux bleus qui semblaient presque pointus. – Vous êtes des gens cultivés, une élite d'intelligences... Je suis sûr que vous me comprenez.

Tous acquiescèrent.

— Mais... ils envisageaient l'hypothèse qu'un groupe organisé ait tué Colin ! bondit soudain Marini. Son ton attira l'attention d'Elisa : comme si une telle possibilité lui semblait souhaitable. Il avait les yeux rougis et un tic lui irritait la paupière gauche.

— Il n'y a pas d'indices révélant une organisation, dit Carter.

— Le professeur Craig est mort fortuitement des mains de deux criminels de l'Est recherchés par Scotland Yard, ajouta Harrison. Ils entraient dans les maisons, torturaient et tuaient les habitants et emportaient tous les objets de valeur. Ils ont déjà été attrapés. Ce fut

une tragédie, mais elle aurait pu s'achever là, si vous n'aviez pas commencé à vous raconter la nouvelle les uns aux autres, angoissés... et Mlle Petrova n'a pu supporter l'angoisse.

— De toute façon, vous ne rentrerez pas chez vous sans protection, dit Carter. Nous continuerons à vous surveiller, au moins pendant quelques mois, pour votre propre sécurité. Et nous poursuivrons les entretiens avec des équipes spécialisées...

— Et si nous ne voulons pas rentrer ? s'exclama Marini. Nous avons le droit de vivre protégés !

— C'est vous qui choisissez, professeur. Harrison ouvrit les mains – Nous pouvons vous retenir le temps que vous voudrez, comme dans une bulle, si c'est ce que vous souhaitez... Mais il n'y a aucune raison objective de le faire. Notre conseil est de reprendre une vie normale.

Cette expression fit serrer les dents à Elisa. Elle ignorait le sens de "vie normale", et elle soupçonnait que personne – encore moins Carter et l'affecté Harrison – ne pourrait le lui expliquer.

Ils étaient tous très fatigués et ils regagnèrent leurs chambres après le déjeuner. Dans l'après-midi, avant de la conduire à l'avion, ils lui rendirent ses effets personnels. Elle jeta un coup d'œil au calendrier de sa montre : samedi, 7 janvier 2012.

Huit mois plus tard, au matin du 11 septembre, elle reçut un message publicitaire sur sa montre-ordinateur. Il affichait un plan des rues du centre de Madrid avec une montre dans le coin supérieur. C'est la montre que l'on vantait : un prototype de montre-ordinateur qui possédait un Galileo incorporé, l'innovant et performant système européen de positionnement par satellites. Pour le prouver, l'utilisateur pouvait déplacer le stylet sur la carte, et dans les endroits signalés par un cercle rouge on offrait des données de localisation et une musique différente résonnait. Le slogan disait : "Pour toi." Elisa était sur le point de l'effacer quand elle s'aperçut d'un détail.

La musique qu'on entendait partout était la même. Elle la reconnut immédiatement : la partition qu'il jouait toujours. Elle ne l'oublierait jamais.

Elle fut intriguée. Elle plaça le stylet sur le seul cercle où l'on n'entendait pas cette mélodie. Elle en entendit une autre, pour piano

également, mais dans ce cas très populaire. Même elle, elle savait ce que c'était.

Soudain elle frissonna. *Pour toi.*

Elle constata que lorsqu'elle plaçait le stylet dans ce cercle, la montre de la publicité changeait d'heure : de 17 h 30 à 22 h 30.

Elle décida d'effacer le message, effrayée.

Ces derniers temps, elle avait peur de tout. A dire vrai, elle avait passé cet horrible été transformée en un flan qui tremblait à la moindre occasion et qui ne servait qu'à cultiver un aspect de plus en plus spectaculaire, à acheter des vêtements qu'elle n'aurait jamais achetés à une autre époque, à dire non à tous les hommes qui souhaitaient sortir avec elle (très nombreux et avec des invitations très suggestives), à s'enfermer à la maison derrière les verrous et les alarmes et à tenter de vivre tranquillement. Même si cela n'avait pas été ses meilleures vacances d'été, elle avait commencé à récupérer ses esprits après l'horrible expérience de Noël, et elle ne désirait pas revenir en arrière.

Ce soir-là, elle reçut le même message. Elle l'effaça. Elle le reçut à nouveau.

En arrivant chez elle, elle ressentait de la panique. Ce courrier si minutieux, si bien préparé (s'il s'agissait de ce qu'elle croyait, et elle était sûre de ne pas se tromper), lui ramenait d'horribles souvenirs.

Si cela avait été l'appel de quelqu'un, qui que ce fût, elle aurait refusé. Mais le message l'attirait et lui répugnait à la fois : elle avait l'impression de refermer le cercle de sa vie. Tout avait commencé pour elle avec un message codé, et peut-être tout pourrait-il s'achever de la même façon.

Elle prit une décision.

L'heure indiquée était 22 h 30. Elle disposait de presque deux heures, un temps plus que suffisant pour arriver. Elle s'habilla machinalement : elle ne mit pas de soutien-gorge, choisit une robe couleur ivoire, moulante comme un maillot, qui lui laissait le cou et les bras nus, des bottes blanches et un bracelet argenté (elle mettait beaucoup de bracelets et de chaînettes). Elle prit un petit sac dans lequel elle mit un flacon du parfum qu'elle avait acheté peu auparavant, du rouge à lèvres et d'autres produits de maquillage. Elle

avait arrangé ses cheveux et les portait ébouriffés exprès en boucles, toujours noirs, sa couleur naturelle, qu'elle aimait tant. Avant de sortir, elle ouvrit le message et pointa le cercle où sonnait cette autre mélodie si célèbre. Elle vérifia l'adresse et sortit.

Pendant le trajet, elle pensa à cette musique et à la légende du message : "Pour toi." Cela lui avait fourni une piste.

C'était *La lettre à Elise*, de Beethoven.

Sans très bien en connaître la raison, elle décida de prendre le métro. Elle était si anxieuse qu'elle ne perçut même pas les regards que lui adressaient les passants autour d'elle. Elle descendit à Atocha, dans une nuit encore chaude qui préludait cependant à l'arrivée de l'automne. En se dirigeant vers le lieu indiqué sur la carte, elle se rappela une autre nuit, six ans plus tôt, où Valente lui avait donné rendez-vous moyennant une argutie similaire pour lui expliquer qu'il existait un lieu avec des murs factices et qu'elle était l'une des protagonistes de la farce.

Maintenant, tout avait changé. Surtout elle.

Elle ne se souciait généralement pas des obscénités que lui adressaient certains hommes dans la rue, mais à ce moment les grossièretés qu'un groupe de jeunes crièrent sur son passage la laissèrent songeuse. Elle observa du coin de l'œil son allure dans les vitrines : grande, stylée, silhouette couleur ivoire et bottes à talons. Elle s'arrêta devant un commerce, surprise. La maille la déshabillait plus que si elle n'avait rien porté et le bracelet ceint à son biceps et les bottes lui conféraient une apparence très différente de celle qu'elle souhaitait offrir en réalité.

Comment ce virage à cent quatre-vingts degrés était-il possible ? Le souvenir de la nuit où elle avait connu Valente lui avait fait penser aux profonds changements qu'avait subis sa personnalité depuis lors : l'étudiante Elisa, à l'aspect et à la tenue si négligés, était devenue le professeur Robledo, ridicule aspirante top model ou actrice de cabaret. Jusqu'à sa mère, la si élégante Marta Morandé, qui lui disait qu'elle ne se ressemblait pas. Comme si elle était une autre personne.

Son cœur battait pendant qu'elle s'observait dans la glace. Pour *qui* se préparait-elle ainsi ? Sur l'influence de qui avait-elle tant changé ? Elle eut une idée très bizarre. *Cela aurait plu à Valente.*

Elle poursuivit son chemin en se sentant étrange. Etrange et

mystérieuse, comme si une partie de sa volonté échappait à son contrôle. Mais elle finit par accepter que la fantaisie de se sentir *désirée* lui appartînt également. Tout énigmatique, voire repoussante, qu'elle pût être, cette fantaisie venait d'elle, sans doute possible, et l'Elisa d'autrefois n'avait aucun droit de protester.

Les talons de ses bottes blanches tambourinaient sur le trottoir en approchant du lieu du rendez-vous. Elle avait peur, et en même temps elle éprouvait un désir intense que ce rendez-vous fût une chose réelle. Ces derniers mois, peur et désir se mélangeaient fréquemment en elle.

L'adresse était un simple carrefour. Il n'y avait personne. Elle regarda autour d'elle et reçut la rafale des phares d'une voiture garée dans une ruelle perpendiculaire. Sentant le rythme de son cœur s'accélérer, elle s'approcha. Quelqu'un derrière le volant lui ouvrit la portière du siège contigu. La voiture démarra immédiatement et chercha la sortie vers le Paseo del Prado. Le conducteur lui dit :

— Mon Dieu, je ne t'aurais jamais reconnue. Tu es... si différente...

Elle détourna le regard en rougissant.

— S'il te plaît, laisse-moi partir, lui demanda-t-elle. Arrête-toi et laisse-moi sortir.

— Elisa : ils ont arrêté la surveillance depuis deux semaines. Je le sais.

— Je m'en fiche. Laisse-moi sortir. On ne doit pas parler entre nous.

— Donne-moi une chance. Nous devons nous réunir sans qu'ils le sachent. Une seule chance.

Elisa le regarda. Blanes avait meilleure apparence que sur la base d'Eagle. Il portait une chemise lâche et un jean ; il avait toujours la barbe, peut-être exactement dans la même quantité de cheveux qu'il avait perdue sur la tête. Mais il était évident qu'il semblait différent. Elle aussi. Elle se sentit absurde vêtue ainsi. Toute sa fragile existence s'effondra d'un coup devant elle. Elle pensa qu'il avait peut-être raison : ils devaient parler.

— Je dois dire que je suis content de te voir, ajouta-t-il en souriant. – Je n'étais pas sûr à cent pour cent de l'efficacité de ce

message musical... Je t'ai dit qu'ils avaient abandonné la surveillance, mais j'ai voulu prendre des précautions. Et puis, je me doutais que sinon tu ne viendrais pas. Avec Jacqueline, nous avons aussi dû... utiliser un appât.

Elle ne manqua pas de remarquer ce pluriel : "*nous avons dû*". A qui d'autre se référerait-il ? Malgré tout, la présence de Blanes, sa proximité, était concrète et la réconfortait. Tout en contemplant le défilé lumineux du Madrid nocturne, elle lui demanda des nouvelles des autres.

— Ils vont bien : Reinhard a pris le train avec un billet réservé par l'un de ses élèves, et Jacqueline est venue en avion. Sergio Marini ne pourra pas venir. Et, devant l'expression interrogative d'Elisa, il ajouta : Ne t'en fais pas, il ne lui est rien arrivé, mais il ne viendra pas.

Le reste du voyage, à travers des autoroutes à la lumière jaune et des routes noires, fut silencieux. La maison se trouvait en pleine campagne, près de Soto del Real, et semblait grande, même dans l'obscurité. Blanes lui expliqua qu'il s'agissait d'une ancienne propriété de sa famille, qui appartenait maintenant à sa sœur et à son beau-frère, qui avaient pensé en faire un gîte rural. Il ajouta qu'Eagle n'avait pas connaissance de son existence.

Le salon où ils pénétrèrent possédait juste le mobilier nécessaire pour que les invités ne s'assoient pas par terre. Silberg se leva pour la saluer, Jacqueline non. L'aspect de cette dernière la fit cligner des yeux, mais elle détourna le regard quand elle perçut que l'effet provoqué chez son ex-professeur était très similaire à celui qu'elle avait ressenti quand Blanes l'observait. Jacqueline aussi semblait avoir vu en elle un miroir qui la reflétait. Que signifiait tout cela ? Que leur arrivait-il ?

— Je suis très content que vous soyez venus, dit Blanes, lui approchant une chaise en fer forgé ; puis il occupa l'autre. Allons droit au but. Avant tout, je dois vous dire que je comprendrai parfaitement votre surprise, et même votre incrédulité, quand vous entendrez ce que nous allons vous raconter. Je ne peux pas vous le reprocher : je vous demande juste un peu de patience. – Le silence se fit. Blanes, qui croisait les doigts en appuyant les coudes sur ses cuisses, déclara abruptement : – Eagle Group nous trompe. Il nous trompe depuis des années. Reinhard et moi avons trouvé des preuves. – Il tendit la main vers le tiroir d'un meuble proche et en sortit des papiers. – Accordez-nous un vote de confiance. Les souvenirs reviendront, je vous l'assure.

C'est ce qui nous est arrivé...

— Les souvenirs ? dit Jacqueline.

— Nous avons oublié beaucoup de choses, Jacqueline. On nous a drogués.

— Quand nous étions sur la base de l'Egée, intervint Silberg. Et chaque fois que nous avons un entretien avec ces "spécialistes", ils nous administrent des drogues...

Elisa se pencha en avant, incrédule.

— Pourquoi le font-ils ?

— Bonne question, dit Blanes. En principe, ils essaient de dissimuler que les morts de Craig et Nadja sont liées à celles de Cheryl, Rosalyn et Ric. Les *efforts* d'Eagle pour masquer cela sont surprenants. Ils dépensent des millions pour conserver le rideau de fumée, bien que l'affaire les dépasse : il y a de plus en plus de témoins, des personnes qu'ils doivent admettre et "traiter", des journalistes qu'il faut égarer... A Madrid, pour Nadja, les autorités ont évacué tout l'immeuble sous le prétexte d'une alerte à la bombe puis ils ont laissé filtrer la nouvelle qu'une jeune Russe était devenue folle et s'était suicidée après avoir menacé de faire sauter l'immeuble.

— Ils devaient raconter une histoire crédible, David, dit Elisa.

— Certes, mais observez ceci. – Il fit glisser l'un des papiers vers elle : la propriétaire de l'appartement, amie de Nadja, en vacances en Égypte, a voulu rentrer immédiatement en l'apprenant. Elle n'est pas arrivée à temps : deux jours plus tard, des gamins d'un autre appartement du même immeuble, en jouant avec des feux de Bengale pour Noël, ont provoqué un incendie. Les voisins ont été évacués, il n'y a pas eu de victimes, mais le bâtiment a été carbonisé.

— Oui, on a beaucoup spéculé là-dessus. – Elisa avait lu les gros titres des journaux. – Mais c'est une coïncidence malheureuse si...

C'est hors de toute discussion. Je vais te raconter une autre coïncidence.

Elle regarda Blanes, inquiète.

— Il n'est pas resté de témoins, ni de lieu pour Colin Craig, poursuivit Blanes : son épouse s'est suicidée deux jours plus tard à

l'hôpital, et l'enfant est mort quelques heures après avoir été retrouvé, en présentant des symptômes d'hypothermie. Ni la famille de Colin, ni celle de sa femme n'a voulu garder la maison qui a été mise en vente à travers des intermédiaires. Un jeune cadre d'une entreprise informatique appelée Techtem l'a achetée.

— C'est une entreprise écran d'Eagle Group, précisa Silberg.

— Ils l'ont immédiatement démolie, jusqu'aux fondations, compléta Blanes. Le même processus dans les deux cas : pas de témoins, pas de lieux.

— Comment avez-vous obtenu tous ces renseignements ? demanda Elisa en feuilletant les papiers.

— Reinhard et moi avons procédé à quelques vérifications.

— De toute façon, ils ne prouvent pas que les morts de Colin et Nadja ont un rapport avec ce qui s'est passé à New Nelson, David.

— Je sais, mais vois-le de cette façon. Si les morts de Colin et de Nadja n'ont *aucun* rapport avec New Nelson, pourquoi monter ce stratagème pour faire disparaître les scènes des crimes ? Et pourquoi nous enlever et nous droguer *tous* ?

Jacqueline Clissot croisa ses longues jambes, qu'elle avait découvertes jusqu'à la cuisse avec son incroyable robe sans manches divisée en trois parties (col, top et jupe) avec des ouvertures entre les différents niveaux. Elisa la trouvait très sensuelle et maquillée à outrance, ses cheveux noirs retenus en chignon.

— Quelles preuves as-tu qu'ils nous ont drogués ? demanda-t-elle, impatiente.

Blanes parla calmement.

— Jacqueline : tu as examiné le cadavre de Rosalyn Reiter. Et, après l'explosion, tu es descendue à la réserve parce que Carter t'a appelée pour te faire voir quelque chose. Tu te rappelles tout cela ?

L'espace d'un instant, Jacqueline sembla se transformer en autre chose : son visage perdit toute expression et son corps resta rigide sur le siège. Son apparence sensuelle contrastait tellement avec cette réaction de marionnette abîmée qu'Elisa éprouva de la crainte. Elle vit la réponse dans la confusion de l'ex-professeur avant de l'entendre parler.

— Je... crois que... un peu...

— Des drogues, dit Silberg. On a effacé nos souvenirs avec des drogues. Ça peut se faire aujourd'hui, tu le sais. Il existe des dérivés de l'acide lysergique qui créent même de faux souvenirs.

Elisa devina que Silberg avait raison. Au milieu de la brume de sa mémoire, elle croyait entrevoir qu'elle avait reçu plusieurs injections pendant qu'elle était confinée dans la base de l'Egée.

— Mais pourquoi ? insista-t-elle. Supposons que les morts de Colin et de Nadja aient un rapport avec celles de Rosalyn, Ric et Cheryl. Qu'est-ce qui les intéresse chez nous ? Pourquoi nous emmènent-ils là-bas, nous droguent-ils et nous ramènent-ils ? Quelles informations pouvons-nous leur donner ? Ou quels souvenirs veulent-ils effacer en nous ?

— C'est la question clé, souligna Silberg. – Ils nous ont tous drogués, pas seulement Jacqueline, mais nous tous, qui n'avons examiné aucun cadavre et n'avons été témoins d'aucun crime...

— Et nous ne savons rien, dit Elisa.

Blanes leva une main.

— Ça veut dire que si, nous savons quelque chose. Nous avons quelque chose dont ils ont besoin, et nous devons tout d'abord vérifier ce que c'est. – Il les regarda, un par un. Nous devons savoir ce que nous partageons, ce que nous avons en commun, même à notre insu.

— Nous étions sur New Nelson et nous avons vu le passé, dit Jacqueline.

— Mais quelle information pourraient-ils en tirer ? Et quels souvenirs comptent-ils effacer en nous ? Nous nous souvenons tous du projet Zigzag et des images du lac du Soleil et de la Femme de Jérusalem...

— Je ne les oublierai jamais, murmura Silberg, et l'espace d'un instant il sembla vieillir.

— Alors, qu'est-ce qu'on partage ? Qu'est-ce qu'on a partagé pendant toutes ces années, depuis New Nelson, qu'ils ont intérêt à connaître puis à effacer en nous ?

Elisa, qui avait observé Jacqueline, sentit à nouveau qu'elle tremblait.

— *Lui...* murmura-t-elle. L'espace d'un instant elle pensa qu'ils n'allaient pas la comprendre, mais le changement subit qui se produisit dans l'expression des autres la poussa à continuer : *C'est de ça qu'on rêve...* Moi, je l'appelle "Monsieur Aux Yeux Blancs".

Blanes et Silberg restèrent bouche bée en même temps. Jacqueline, qui s'était tournée vers elle, acquiesça.

— Oui, dit-elle. Ses yeux sont comme ça.

Cette sensation de maladie. De plaie, avait dit Jacqueline. Toi aussi tu la ressens, n'est-ce pas, Elisa ? Elle avait bougé la tête en signe de reconnaissance. "Plaie" était le mot juste. La sensation d'être "tachée", comme si elle avait frotté son corps contre de la moisissure à la surface d'un vaste bournier. Cependant, c'était plus que la pure sensation physique, c'était *l'idée*. Jacqueline la traduisit de façon appropriée, et Elisa soupçonna jusqu'à quel point la paléontologue l'avait éprouvée, peut-être plus qu'elle :

— C'est comme si *j'attendais* une chose terrible... J'en fais partie et je ne peux pas fuir. Je suis seule. Et elle *m'appelle*. Nadja le sentait aussi, maintenant je m'en souviens...

Elisa avait perdu le souffle. *Il m'appelle, et je veux obéir*. C'était ce qu'elle voulait dire, mais cela lui semblait si repoussant qu'elle n'osait même pas lui accorder l'avantage de la voix. *Une présence. Quelque chose qui me veut moi.*

Et Jacqueline.

Peut-être tous, mais surtout nous.

Après une pause très longue, Blanes leva la tête. Elisa ne l'avait jamais vu aussi pâle, aussi déconcerté.

— Il n'est pas nécessaire... que vous me disiez quelque chose si vous ne le souhaitez pas, murmura-t-il. Je vais vous raconter mon expérience, et vous devez juste me dire si elle est similaire ou non. Il s'adressait surtout à elles, et Elisa se demanda s'il en avait déjà parlé à Silberg. Je le vois dans mes cauchemars, mes "déconnexions"... Et quand il apparaît... je me vois en train de faire des choses

épouvantables. – Il baissa la voix et sur ses joues s'étala une tache de couleur. Je dois les faire, comme s'il m'y obligeait. Des choses avec... ma sœur ou ma mère. Pas de plaisir, quoiqu'il y en ait parfois. – Le silence était immense et Elisa comprit l'effort que Blanes faisait en parlant. Mais il y a toujours... du mal.

— Ma femme, dit Silberg. – Elle est ma victime dans mes rêves. Bien que dire "victime" soit peu dire. Tout à coup, ce grand homme plissa le visage et se leva en leur tournant le dos. Il pleura un long moment, et personne ne fut capable de le consoler. Un autre souvenir brusque fit frissonner Elisa : cette fois, face à la trappe de la réserve, où elle l'avait vu pleurer de la même façon. Quand il les regarda à nouveau, Silberg avait ôté ses lunettes et son visage brillait : Je me suis séparé d'elle... Nous n'avons pas divorcé : nous nous aimons toujours. En fait, je l'aime plus que jamais, mais je ne pourrais pas continuer à vivre avec elle... *J'ai tellement* peur de lui faire du mal... Qu'il m'oblige à lui en faire...

Jacqueline Clissot s'était également levée et dirigée vers la fenêtre. Dans le salon régnait l'obscurité et le silence.

— Vous pouvez vous estimer heureux, dit-elle sans se retourner, en regardant la nuit à travers les vitres sales.

— Ce qui horrifia le plus Elisa dans sa confession fut que sa voix resta la même : elle ne pleura pas, ne gémit pas. Si Silberg avait parlé comme un condamné à mort, Jacqueline Clissot le fit comme quelqu'un qui aurait déjà été exécuté. – Je n'en parle jamais à personne, excepté aux médecins d'Eagle, mais je suppose qu'il n'y a pas de raison de continuer à le cacher. Cela fait des années que je pense que je suis malade. Je l'ai pensé quand je me suis séparée de mon mari et de mon fils, un an après mon retour de New Nelson, et j'ai décidé d'abandonner les cours et mon métier. Aujourd'hui, je vis seule, dans un studio qu'ils me paient, à Paris. La seule chose qu'ils me demandent en échange est de leur raconter mes rêves... et mes comportements. – Elle parlait complètement immobile, son corps moulé dans la robe courte et extravagante : Elisa était sûre qu'elle ne portait que ça sur elle.

— Mais il n'est pas vrai que je vive seule. Je vis avec lui, si vous voyez ce que je veux dire. Il m'indique que je dois faire. Il me menace. Il me fait désirer des choses et me punit à travers moi-même, avec mes propres mains... J'en suis venue à croire que j'étais folle, mais ils m'ont convaincue que c'était une conséquence de l'Impact... Comment disent-ils ? "Délire traumatique." Moi, je ne l'appelle pas

ainsi. *Quand j' ose lui donner un nom*, je l'appelle "Diable", murmura-t-elle. Et ça me rend folle de terreur.

Il y eut un silence. Les regards se tournèrent vers Elisa. Il lui en coûtait de parler, malgré la confession que venait de faire Jacqueline.

— J'ai toujours cru que c'étaient des fantaisies, dit-elle, la bouche sèche. Je l'imagine me rendant visite presque chaque nuit, à une heure précise. Je dois l'attendre... à peine vêtue. Alors il arrive et me dit des choses. Des choses horribles. Des choses qu'il va me faire, ou qu'il fera aux gens que j'aime si je ne lui obéis pas... A moi aussi il me fait peur. Mais je pensais que... qu'il s'agissait d'une fantaisie intime...

— C'est le plus horrible, approuva Jacqueline : nous *voulions penser* que c'était nous, mais nous savions que ce n'était pas vrai.

— Il doit y avoir une explication. – Blanes se frottait les tempes. – Je ne parle pas d'une explication rationnelle. Nous sommes, pour la plupart, des physiciens, et nous savons que la réalité n'est pas nécessairement rationnelle... Mais il *doit* y avoir une explication, quelque chose que nous pouvons prouver. Une théorie. Nous devons chercher une théorie pour comprendre ce qui nous arrive...

— Il existe plusieurs possibilités. – La voix de Silberg ne semblait pas émaner de lui. Elle possédait une qualité qui l'assimilait au silence de toute la maison et aux champs nocturnes. – Nous allons les écarter. En premier lieu : que Eagle soit la seule responsable. Ils nous ont drogués et nous ont transformés en ça.

— Non, nia Blanes. Il est vrai qu'ils nous cachent des informations, mais ils semblent aussi désorientés que nous. Et *terrorisés*, pensa Elisa.

— L'Impact est la deuxième possibilité. Je suis sûre que le lac du Soleil et la Femme de Jérusalem ont produit des choses en nous. Et sur ce point Eagle a raison, ses effets sont complètement inconnus. L'Impact est ce qui nous rend obsédés par... par cette silhouette. C'est peut-être un produit de notre inconscient altéré... Supposons que Valente soit devenu fou et se soit arrangé pour tuer Rosalyn et Ross... Je ne veux pas discuter comment il l'a fait mais poser le fait en soi. Et supposez qu'aujourd'hui il arrive *la même chose à un autre* parmi nous. Cela pourrait être l'un de ceux qui étaient dans cette pièce, ou bien Sergio... Supposez, si incroyable que cela paraisse, que l'un de nous

soit... le responsable des morts de Colin et de Nadja.

L'idée de Silberg avait semé l'inquiétude.

— En tout cas, observa Blanes, l'Impact pourrait expliquer la ressemblance entre nos visions et le changement opéré dans nos vies... Y a-t-il une autre possibilité ?

— La dernière, acquiesça Silberg : un mystère, comme la foi. L'incompréhensible. L'inconnue de l'équation.

— En mathématiques, on dégage des inconnues, dit Blanes. On va devoir dégager celle-ci pour survivre...

La voix de Jacqueline retint à nouveau toute l'attention.

— Je vous assure d'une chose : quoi qu'il en soit, je suis sûre que c'est un mal conscient et *réel*. Une chose perverse. Et elle nous guette.

VII

LA FUITE

Parfois, pour fuir, il faut beaucoup de courage.

MARY EDGEWORTH

*Madrid,**12 mars 2015, 1 h 30.*

— Ce fut tout, dit Elisa. La réunion s'acheva, et nous décidâmes que lorsqu'il arriverait quelque chose, David ou Reinhard appellerait les autres en donnant un code qui nous confirmerait, sans doute possible, que nous devons nous réunir à nouveau ici et que le lieu serait sûr. Nous choisîmes le mot "Zigzag", comme le nom du projet. La réunion aurait lieu à minuit et demi le soir même de l'appel. Pendant ce temps, David et Reinhard tenteraient de vérifier plus avant et Jacqueline et moi attendrions. Ce que nous fîmes, moi du moins : attendre.

Elle passa une main sur ses cheveux noirs ondulés et respira profondément. Elle avait raconté le pire et se sentait plus calme.

— Bien sûr, ce ne fut pas une vie facile. Nous savions que nous ne pouvions pas avoir confiance dans les entretiens médicaux d'Eagle, mais par chance ils devinrent de plus en plus sporadiques. Ils nous laissaient tranquilles, comme si nous ne les intéressions pas. De temps en temps, je recevais des messages de David sous forme de livres avec des notes cachées dans la reliure. Il les appelait des "conclusions". C'étaient des nouvelles succinctes sur le fait que la recherche avançait ou pas... Mais je n'ai jamais su de quel genre de recherches il s'agissait. Je suppose qu'il va nous l'expliquer maintenant... – Elle regarda Blanes, qui acquiesça. – Le temps passa, j'essayai de continuer à vivre. Les rêves, les cauchemars, étaient là, mais David insistait sur le fait que nous devons nous comporter comme si nous ne savions rien... Je crois que j'ai supporté ces dernières aimées parce que j'espérais que tout finirait bientôt... J'ai acheté un couteau, pas pour attaquer, ni me défendre, maintenant je le sais, mais pour éviter de souffrir quand mon tour arriverait... Mais au fil des années, j'ai fini par croire que j'étais à l'abri, que le pire était passé... – Elle étouffa un sanglot. – Et ce matin, en donnant un cours, j'ai lu la nouvelle concernant Marini dans le journal. J'ai attendu l'appel toute la journée. Le téléphone a fini par sonner et j'ai entendu David dire : "Zigzag." Alors j'ai su que tout avait recommencé. C'est tout, Victor. Du moins tout ce que je sais.

Elle fit une pause, mais ce fut comme si elle avait continué à

parler. Personne ne bougea ni n'intervint. Ils étaient restés assis à table tous les quatre autour de la lumière de la lampe. Elisa tourna la tête vers Blanes, puis vers Jacqueline Clissot.

— Maintenant, j'aimerais savoir lequel d'entre vous nous a trahis, dit-elle sur un autre ton.

Blanes et Jacqueline échangèrent un regard.

— Personne n'a trahi personne, Elisa, dit Blanes. – Eagle a appris que nous avions une réunion, point.

— Ce n'est pas ce que dit Harrison.

— Il ment.

Ou c'est toi qui mens ? Sans cesser de regarder son ancien professeur, Elisa dégagea ses cheveux de son visage et essuya les larmes qui avaient coulé tandis qu'elle revivait ces souvenirs. Elle espérait que Blanes n'avait pas été si stupide. *De toute façon, il n'y a pas d'autre solution.* Blanes prit la parole avec une certaine hâte.

— Le plus important à présent est de vous mettre au courant de ce que nous savons. Reinhard et moi nous avons appris plusieurs choses : elles proviennent de rapports confidentiels qui ont été filtrés, des données secrètes mais vérifiables...

— On nous écoute, David, fit remarquer Elisa.

— Je sais, et ça n'a pas d'importance : ce ne sont pas eux qui me préoccupent le plus. Je vais vous raconter ce que vous ignorez. Nous n'avons rien voulu vous dire avant d'avoir des preuves, et nous n'en avons pas beaucoup pour le moment, mais la mort de Sergio a tout précipité. Sur cette mort, nous ne possédons que des nouvelles éparses, bien que je croie qu'elle ne diffère pas du reste. Commençons par toi, Jacqueline. Il fit un geste vers la paléontologue. – Ils ont lavé le cerveau de Jacqueline pour la première fois lorsqu'elle a quitté New Nelson. Elle est restée un mois sur la base d'Eagle en mer Egée, où ils se sont appliqués à la dépouiller de ses souvenirs grâce aux drogues et à l'hypnose. Mais après sa deuxième... Comment appellent-ils ça... ? « Réintégration »... Après sa deuxième réintégration, en 2012, elle a commencé à se souvenir.

— Pour mon malheur, répliqua Clissot.

— Non, pas pour ton malheur, corrigea Blanes. Le mensonge

t'aurait fait beaucoup plus de mal. – Il se retourna vers les autres. – Au début, Jacqueline voyait des images disséminées, fragmentées... Puis, quand nous lui avons envoyé les premiers rapports des autopsies, elle s'est rappelé des choses concrètes. Par exemple, les découvertes sur le cadavre de Rosalyn Reiter. Tu pourrais nous en parler, Jacqueline.

Clissot appuyait les coudes sur la table et joignait le bout des doigts sous la lampe comme s'il s'était agi d'une fragile œuvre d'art. Alors, elle fit quelque chose qui, d'une certaine façon, tira des frissons à Elisa : elle sourit. Elle sourit tout le temps que dura son intervention, avec une moue tendue et désagréable.

— Eh bien, sur l'île, je ne disposais pas des moyens nécessaires pour procéder à une autopsie, mais en effet, j'ai trouvé... *des choses*. Au début, ce à quoi il fallait s'attendre : des érythèmes intenses et des escarres en raison de la loi de Joule, vous savez, l'intense chaleur produite par le passage d'un courant électrique... dans la main droite, elle avait la marque des câbles, il y avait des métallisations et des précipités sur sa peau... Tout cela était normal devant une décharge de cinq cents volts. Mais, sous les brûlures, je trouvai des destructions non imputables à l'électricité : mutilations, zones du corps qui avaient été coupées ou arrachées... Et il y avait des détails encore plus bizarres quant à l'état de conservation du cadavre... J'ai voulu en parler à Carter, c'est à cet instant que s'est produite l'explosion. Elle m'a surprise alors que je regagnais les baraquements, de sorte que je n'ai subi aucun dommage. J'ai même collaboré à l'évacuation du reste de l'équipe.

— Continue, l'invita Blanes.

— Avant de partir, Carter m'a demandé de jeter un coup d'œil à... ce qu'il y avait dans la réserve. Je suis anthropologue légiste mais, en voyant cela, j'ai perdu la notion de moi-même. C'était comme si un voile assombrissait ma vie. Je suis restée ainsi jusqu'à ce que les rapports de David me le rappellent. – Jacqueline dessinait des cercles sur la table tout en souriant. La conversation semblait la divertir. – Par exemple : j'ai vu la moitié d'un visage sur le sol, je crois que c'était celui de Cheryl, il avait été sectionné en plusieurs morceaux, par couches, comme si... comme s'il s'était agi de décoller les pages d'un livre. Je n'avais jamais vu ça de ma vie, et je ne sais pas quelle sorte de chose a pu le faire. Bien entendu, pas un couteau, ni une hache. Ric Valente ? Non... Je ne sais pas qui a pu faire ça... ni qui a arraché ses viscères et a badigeonné de sang les quatre murs, le sol et le plafond *entièrement*, comme un décor... Je ne sais pas qui a fait ça, ni comment... mais, bien sûr, ce n'était pas n'importe qui... – Elle se tut.

— Alors je t'ai envoyé les rapports de Craig et Nadja, l'encouragea à poursuivre Blanes.

— Oui, il y avait d'autres choses. Le cerveau de Colin, par exemple, a été extirpé et découpé en couches. Les viscères avaient été arrachés et remplacés par des parties amputées de leurs extrémités, comme si... comme s'il s'agissait d'un jeu, et tout son sang a été répandu dans le salon de la maison, qui présentait de plus des dégâts considérables. Quant à Nadja, sa tête avait été *taillée*. Les bords de son crâne avaient été comme limés jusqu'à les rendre méconnaissables... Aucune machine ne peut réussir ça en si peu de temps. C'est comme l'effet de l'eau sur la roche : cela demande des années. Des choses aussi curieuses que ça...

— Il y avait également des surprises dans les analyses, n'est-ce pas ? souligna Blanes quand le silence revint se poser sur les lèvres de Jacqueline. La paléontologue acquiesça.

— L'absence totale de glucogène dans les échantillons de foie, la découverte d'un pancréas sans autolyse et l'absence de lipoides dans les capsules surrénales indiquaient une agonie très lente. Le niveau de catécholamines dans les échantillons de sang révélait la même chose. C'est peut-être très technique pour toi, Victor...

Quand un individu est soumis à la torture, il se produit un violent stress dans son organisme, et des glandes que nous possédons sur les reins, les capsules surrénales, sécrètent des substances appelées catécholamines, qui provoquent de la tachycardie, l'augmentation de la tension artérielle et d'autres changements physiques destinés à nous protéger. La quantité de ces hormones dans le sang peut révéler, dans une certaine mesure, le degré de souffrance enduré et sa durée. Mais les analyses pratiquées sur les restes de Colin et de Nadja donnaient des résultats inconcevables : seuls certains prisonniers de guerre soumis à des tortures très prolongées pouvaient leur être comparés... Le tissu glandulaire surrénal était hypertrophié et semblait avoir travaillé à la limite de façon chronique, ce qui indique une souffrance sur... peut-être des semaines, peut-être des mois.

Victor avala sa salive.

— Ça, je ne le comprends pas. Il regarda les autres, déconcerté.

— Ça ne correspond pas à la rapidité des morts, effectivement, acquiesça Blanes, comme s'il participait à son

étonnement. – Par exemple, Cheryl Ross avait passé à peine deux heures dans la réserve : Stevenson, le soldat qui a trouvé les restes avec Craig, n'a pas bougé des abords de la trappe et n'a rien vu ni entendu pendant ces deux heures... Pourtant, Elisa a raconté qu'il était possible d'entendre les pas de quelqu'un qui marche dans la réserve en pleine nuit. Comment Valente s'est-il débrouillé pour entrer sans être vu et faire à Ross tout ce qu'on suppose qu'il lui a fait avec tant de rapidité et dans le silence complet ? Et puis, on n'a pas retrouvé de traces d'agresseurs supposés, ni d'armes d'aucune sorte. Il n'y a pas de témoins des assassinats, pas un seul, et je ne parle pas uniquement de témoins oculaires : personne n'a entendu de cris ni de bruits, ni même dans le cas de Nadja, qui est morte sauvagement en quelques minutes dans un appartement aux cloisons minces.

Elisa écoutait avec une extrême attention. Certaines choses que Blanes racontait étaient nouvelles pour elle aussi.

— Cependant... – Blanes s'inclina sur la table sans cesser de regarder Victor. La lumière de la lampe soulignait ses traits. – Toutes les personnes qui ont contemplé au moins une scène du crime, toutes sans exception, y compris les autorités et les spécialistes, ont subi une sorte de "choc". On l'appelle comme ça, bien que l'on ignore de quoi il s'agit exactement : les symptômes vont d'un état d'aliénation provisoire, comme celui de Stevenson et de Craig à la réserve, par exemple, ou d'une anxiété soudaine, comme celle de Reinhard sous la trappe, à une psychose qui ne répond pas aux traitements habituels...

— Mais les crimes ont été atroces, objecta Victor. Il me semble naturel que...

— Non. – Les regards se tournèrent vers Jacqueline Clissot. – Je suis médecin légiste, Victor, mais quand je suis descendue à la réserve et que j'ai vu les restes de Cheryl, j'ai été révoltée.

— Ce que nous voulons bien mettre en évidence, c'est que ça ne dépend pas à cent pour cent de l'horreur qu'ils ont contemplée, souligna Blanes. Ce sont des réactions complètement inhabituelles, y compris après des visions aussi traumatiques. Pense, par exemple, aux soldats. C'étaient des gens d'expérience...

— Je comprends, dit Victor. C'est rare mais pas impossible.

— Je sais que ce n'est pas impossible, convint Blanes en regardant Victor, les paupières mi-closes. Je ne t'ai pas encore raconté l'impossible. Je vais le faire.

Harrison savait que perfection signifiait protection.

On pourrait affirmer que, dans son cas, il s'agissait de déformation professionnelle, mais ceux qui le connaissaient mieux (dans la mesure où Harrison se laissait connaître) auraient hésité entre l'œuf et la poule. Était-ce la profession qui marquait le caractère ? Ou le caractère qui avait laissé son empreinte sur le métier ?

Harrison lui-même ignorait la réponse. Chez lui, les sphères professionnelle et affective se superposaient. Il s'était marié et avait divorcé, cela faisait vingt ans qu'il coordonnait la sécurité de projets scientifiques, il avait eu une fille qui vivait loin maintenant et qu'il ne voyait jamais, et tout cela le rendait plus conscient de son "sacrifice". Une telle conscience du "sacrifice" était ce qui faisait de lui un sujet idéal pour la charge qu'il exerçait. Harrison savait qu'il faisait "le bien" : son rôle était de protéger. S'il ne dormait pas, s'il ne s'alimentait pas, s'il vieillissait d'un coup ou s'il manquait de temps libre, tout cela lui faisait penser que c'était le prix qu'il payait pour "protéger" les autres. Il s'agissait d'un rôle que la majeure partie des gens refusait dans le grand théâtre du monde, et Harrison avait décidé de l'interpréter.

"Sans fissures." Ses supérieurs le définissaient ainsi : un homme sans failles. Indépendamment de la signification de cette phrase pour chacun, chez Harrison c'était synonyme de blindage. Tous les chiens finissent par ressembler à leurs maîtres, et tous les hommes à leurs métiers. Comme directeur de la sécurité des projets d'Eagle Group, Harrison savait que son but n'était autre que de créer un blindage sûr, cuirassé. Rien ne peut pénétrer, rien ne peut sortir.

Tout s'était si bien passé que, dix ans auparavant, Zigzag s'était introduit dans une brèche.

Il y pensait en quittant la maison de Soto del Real ce matin-là, accompagné de trois hommes. La nuit de mars était plus froide dans la sierra madrilène qu'en ville, mais moins rude que ce que Harrison était habitué à supporter, et l'intérieur du véhicule dans lequel il pénétra la rendit encore plus confortable. C'était une Mercedes-Benz Classe S W Special à la carrosserie aussi noire et reluisante que la chaussure à talons aiguilles d'un travesti, renforcée par des vitres en polycarbonate et des doubles vitrages en Kevlar. Une balle de neuf grammes et demi tirée à neuf cents mètres par seconde en direction de la tête de l'un de ses occupants n'obtiendrait guère plus qu'une guêpe kamikaze se lançant contre la vitre. Une grenade, une mine ou un mortier la rendraient inutilisable, mais personne à

l'intérieur ne souffrirait de lésions graves. Dans ce bunker sur roues, Harrison se trouvait relativement bien. Pas entièrement en sécurité ("la sécurité consiste à penser qu'on n'est jamais entièrement en sécurité", répétait-il à ses disciples), mais raisonnablement bien, qui est ce à quoi tout homme raisonnable peut aspirer.

Le conducteur démarra immédiatement, manœuvra habilement entre les deux autres voitures et la fourgonnette garées devant la maison et se glissa dans la nuit dans un silence de navette spatiale. Il était deux heures moins le quart, les étoiles brillaient dans le ciel, la route était déserte et les calculs les plus pessimistes auguraient que d'ici à une demi-heure ils arriveraient à l'aéroport, largement à temps pour souhaiter la bienvenue au nouvel arrivant.

Harrison réfléchissait.

Après quelques minutes de voyage dans une quasi-immobilité de statue, il sortit une main de la confortable poche de son manteau.

— Passe-moi le moniteur.

L'homme qui se trouvait à sa gauche lui remit un objet semblable à une plaquette de chocolat belge. C'était un récepteur TFT à écran plat avec une résolution capable de faire croire à l'utilisateur qu'il avait un cinéma dans la paume de la main. Le menu offrait un quadruple choix : ordinateur, télévision, GPS ou visioconférence. Harrison choisit cette dernière et appuya l'index sur l'option "Systèmes intégrés". On entendit un sifflement et immédiatement apparut le petit habitacle en forme de L dans lequel les quatre scientifiques discutaient autour de la table. Malgré le faible éclairage des lieux, l'image possédait une netteté extraordinaire et on pouvait remarquer les différentes tonalités des vêtements et des cheveux de chacun. Le son était également étonnant. Harrison pouvait choisir entre deux angles différents en raison des deux caméras cachées qui étaient en train de filmer. Mais aucun des deux ne pouvait voir le visage d'Elisa Robledo de face, de sorte qu'il se contenta de celle qui montrait son profil droit.

Le professeur Clissot était en train de parler.

— *Non. Je suis médecin légiste, Victor, mais quand je suis descendue à la réserve et que j'ai vu les restes de Chetyl, j'ai été révoltée...*

Ils parlaient en espagnol. Harrison aurait pu connecter le traducteur automatique incorporé au programme de surveillance, mais il ne le souhaitait pas. Il était évident qu'ils se racontaient leurs peines

et informaient Lopera de ce qui s'était passé.

Il se caressa le menton. Le fait que les scientifiques soient parvenus à savoir tant de choses ne manquait pas de l'intriguer, bien que Carter eût obtenu suffisamment de preuves que, avant de mourir, Marini les avait aidés. Mais convenait-il d'attribuer la copie des autopsies, par exemple, à l'intervention de Marini ? En tenant compte du fait que Marini lui-même ignorait presque tout sur la question, quelle avait pu être sa source ? D'où la fuite provenait-elle ? Cela commençait à préoccuper Harrison.

Fuite. La crevasse. Ce qui permet que les choses sortent ou entrent. Le défaut dans la cuirasse.

C'était maintenant au tour de Blanes. Ce qu'il pouvait détester ses airs supérieurs et savants...

Il consacra un long regard à Elisa Robledo. Dernièrement, il observait certaines choses de la même façon, sans ciller, ni même respirer, avec beaucoup d'attention. Il connaissait l'anatomie de base de et il savait que la pupille n'est pas une tache mais un petit trou. Une fissure, en réalité.

Fuites.

Par ce trou pouvaient pénétrer des images indésirables, comme celles qu'il avait vues quatre ans plus tôt dans la maison de Colin Craig et l'appartement de Nadja Petrova, ou la veille sur une table de dissection à Milan. *Des images nauséabondes et impures comme la bouche d'un moribond.* Il en rêvait toutes les nuits (celles qu'il employait à dormir).

Il avait décidé ce qu'il allait faire, et il reçut la bénédiction des exécutifs : décontaminer, amputer la gangrène. Il allait s'approcher des scientifiques bien protégé et éliminer toute la chair malade qu'il contemplait. En particulier, et de façon personnelle, la chair responsable de l'existence de crevasses, de fissures.

Il allait se consacrer tout particulièrement à Elisa Robledo. Il ne l'avait dit à personne, ni à lui-même. Mais il savait ce qu'il allait faire.

Soudain, l'écran se couvrit de dents de scie. Harrison imagina l'espace d'une seconde que le Tout-Puissant le punissait pour ses mauvaises pensées.

— Des interférences dans la transmission, dit l'homme sur la gauche manipulant la plaquette de chocolat. La couverture est peut-être insuffisante.

Harrison accorda un peu d'importance au fait de ne pas pouvoir écouter ni voir. Les scientifiques, y compris Elisa, ne constituaient plus qu'une faible lumière à son firmament privé. Il avait des projets, et il les mènerait à bien le moment venu. Pour l'instant, il voulait se concentrer sur la dernière tâche qui l'attendait cette nuit.

Blanes s'apprêtait à continuer à parler quand quelque chose l'interrompit.

— L'avion du professeur Silberg atterrira dans dix minutes, dit Carter en entrant dans la pièce et en fermant la porte derrière lui. Cette intromission indigna Elisa, qui bondit de son siège.

— Foutez le camp, d'accord ? décocha-t-elle. Ça ne vous suffit pas, de nous écouter avec les micros ? Nous voulons rester entre nous ! Allez-vous-en une bonne fois pour toutes !

Dans son dos, elle entendit des bruits de chaises déplacées et d'appels au calme de la part de Victor et de Blanes. Mais elle était parvenue à un point de non-retour. Le regard fixe de Carter et son corps comme un bloc de granit planté en face d'elle lui semblaient symboliques : la juste métaphore de son impuissance devant les événements. Elle se plaça à quelques centimètres de distance de lui. Elle était plus grande, mais quand elle le poussa, elle eut l'impression de tenter de déplacer un mur de briques.

— Vous n'avez pas entendu ? Vous ne comprenez pas l'anglais ? Foutez le camp, vous et votre chef, une bonne fois pour toutes !

Ignorant Elisa, Carter regarda Blanes et acquiesça.

— J'ai mis en marche les inhibiteurs de fréquence. Harrison est parti à l'aéroport et il ne peut pas nous voir ni nous entendre pour l'instant.

— Parfait, répliqua Blanes.

Sans comprendre leurs propos, le regard d'Elisa, déconcerté, voyageait de l'un à l'autre.

— Elisa, dit alors Blanes : c'est Carter qui nous aide en secret depuis des années. Il était notre source d'information chez Eagle, il nous a remis des copies des autopsies et toutes les preuves dont nous disposons... Lui et moi avons préparé cette rencontre.

— Il a tué tous mes hommes. Ceux qui se trouvaient sur New Nelson. Ils étaient cinq, vous vous souvenez ? Des morts à vous glacer le sang, semblables à celles de vos amis, mais pas aussi populaires, n'est-ce pas professeur ? Ce n'étaient pas de "brillants scientifiques".

Carter fit une pause. L'espace d'un instant, une sorte de rideau sembla se dresser devant ses yeux clairs, mais les pièces en acier de son visage se remirent immédiatement en place et tout cessa. Il poursuivit, sur un ton neutre :

— Il a descendu Méndez et Lee avec l'explosion de l'entrepôt, mais l'autopsie a démontré qu'auparavant il s'était un peu amusé avec Méndez... York a été assassiné il y a trois ans, le même jour que le professeur Craig, dans une base militaire croate. Bergetti et Stevenson, il les a déchiquetés ce lundi, quelques heures avant de tuer Marini. Bergetti était en congé pour troubles mentaux, et il a été assassiné à son domicile ; sa femme s'est jetée par la fenêtre en voyant son cadavre. Stevenson, il l'a mis en pièces dans une barcasse au milieu de la mer Rouge dix minutes plus tard, au cours d'une mission de routine. Personne n'a vu comment c'était arrivé. Un battement de cils, et par ici le cadavre... J'ai commencé à m'en douter quand j'ai appris la mort de York. Chez Eagle on ne me l'a pas dit, je l'ai su par mes propres moyens... C'est alors que j'ai choisi de collaborer avec le professeur Blanes...

— Maintenant tu comprends, Elisa, qu'il n'y a pas eu de trahison, souligna Blanes. On avait préparé les choses de cette façon. Si Carter n'avait pas réussi à informer Eagle de notre réunion, nous serions déjà tous de retour à Imnia, et drogués. Mais il les a convaincus qu'il était préférable d'écouter auparavant ce que nous avions à dire... En fait, il nous aide depuis des années. Il a non seulement organisé cette rencontre, mais aussi la précédente. Tu te rappelles le message musical ? – Elisa fit signe que oui : maintenant elle comprenait d'où provenait ce message si peu propre aux talents de Blanes.

— Je dois vous préciser une chose, dit Carter : vous me plaisez comme je vous plais, c'est-à-dire pas du tout. Mais si vous me donnez à choisir entre lui et vous, je continue à vous préférer, ajouta-t-il. Je ne sais pas qui ou quoi il peut bien être, mais il a éliminé tous mes hommes, et maintenant, je suppose, il va venir me chercher.

— Il est en train d'éliminer tous ceux qui étaient sur cette île il y a dix ans... murmura Jacqueline. Tous.

— Vous aussi, vous *le voyez* ? demanda Elisa à Carter, frémissante.

— Bien sûr que je le vois. En rêve, comme vous. Après une pause, il se corrigea, et sa voix trembla légèrement : c'est-à-dire, non, je ne *le vois pas* : je ferme les yeux quand il apparaît.

Il s'écarta d'Elisa et relâcha son nœud de cravate tout en parlant.

— Eagle vous ment : ils n'essaient pas de vous aider. En réalité, ils attendent une autre mort... Je crois qu'ils veulent nous étudier, voir ce qui arrivera quand cela choisira le suivant sur la liste. Moi aussi, j'ai subi des examens à Imnia, mais ils ont encore confiance en moi, ce qui est un avantage, bien sûr. De sorte que, que cela vous plaise ou non, vous n'êtes pas quatre, en comptant Silberg, mais cinq. Vous allez devoir m'inclure dans vos projets.

— Six.

Les regards se tournèrent vers Victor, qui semblait aussi voire plus surpris que les autres de sa propre intervention.

— Je... – Il hésita, avala sa salive, respira profondément et parvint à doter ses paroles d'une force inattendue. – Vous allez devoir m'inclure moi aussi.

— Vous lui avez tout raconté ? demanda Carter, comme s'il n'avait pas été très sûr de la validité de cette nouvelle incorporation.

— Presque tout, dit Blanes.

Carter se permit de détendre ses lèvres.

— Eh bien prenez votre temps, professeur. Nous devons encore attendre Silberg.

— J'ai hâte qu'il arrive, avoua Blanes. Les documents qu'il apporte sont capitaux.

— De quoi est-ce que tu parles ? s'enquit Elisa.

— Ils contiennent l'explication de ce qui nous arrive. Jacqueline s'avança d'un pas. Dans sa voix, on percevait une anxiété

renouvelée.

— David, dis-moi juste : il existe ? Il est réel, ou il s'agit d'une vision collective... une hallucination ?

— Nous ne savons pas encore ce que c'est, Jacqueline, mais c'est réel. Ceux d'Eagle le savent. C'est un être complètement réel. – Il les regarda comme s'il avait passé en revue les derniers survivants d'une catastrophe. Dans ses yeux, Elisa remarqua le reflet de la peur. Chez Eagle, ils l'appellent "Zigzag", comme le projet.

Pour la première fois de sa vie ou presque, Reinhard Silberg pensait à lui.

Tous ceux qui le connaissaient savaient qu'il péchait plutôt par altruisme et par abnégation. Quand son frère Otto, de cinq ans son aîné et directeur d'une entreprise d'instruments optiques à Berlin, l'appela un jour pour lui expliquer qu'on lui avait diagnostiqué un cancer dont il ne parvenait pas à prononcer le nom, Silberg parla à Bertha, demanda un congé à l'université et partit chez Otto. Il le soigna et le soutint jusqu'à sa mort, l'année suivante. Deux mois plus tard, il fit sa valise et partit pour New Nelson. C'étaient des temps difficiles, avec des pelletées émotionnelles de chaux et de sable : à l'époque, il croyait que le projet Zigzag était l'heureuse compensation que Dieu lui accordait dans Son Infinie Bonté pour pallier la tragédie de son frère.

Aujourd'hui, il avait une tout autre opinion.

Toujours est-il que, jusqu'à ce que les choses changent définitivement, Silberg n'avait jamais eu peur de ce qui pouvait lui arriver. Non parce qu'il était particulièrement courageux, mais à cause de ce que Bertha appelait des "questions glandulaires". La souffrance des êtres qui l'entouraient lui faisait plus mal que la sienne propre : c'était ainsi, simplement. "Si quelqu'un doit tomber malade dans cette maison, il vaut mieux que ce soit Reinhard", disait sa femme. "Si c'est moi, nous serons malades tous les deux, et lui plus que moi."

Je t'aime tellement, Bertha. En pensant à elle, il la revoyait en pensée : un regard étranger pouvait dire que ce n'était plus la fille bien en chair quoique svelte qu'il avait connue à l'université presque un demi-siècle auparavant, mais pour Silberg c'était toujours la femme la plus désirable du monde. Bien qu'ils n'aient pas pu avoir d'enfants, trente ans de bonheur conjugal l'avaient convaincu que le seul paradis

qui existe sur la Terre, l'unique qui mérite vraiment un tel nom, consiste à pouvoir vivre avec qui l'on aime.

Cependant, à un moment, cette harmonie avait failli se briser. Quelques années plus tôt, horrifié par ses rêves, Silberg avait pris une décision très proche de celle qui l'avait poussé à partir chez son frère : s'en aller pour en aider un autre. Il fit ses valises et se rendit dans le petit appartement de célibataire qu'ils possédaient près de l'université, et qu'ils louaient habituellement aux étudiants. Il ne pouvait pas vivre avec sa femme en redoutant chaque nuit de se réveiller et de constater qu'il lui avait fait tout ce qu'il lui faisait dans ces visions grotesques... Il avait fourni beaucoup d'excuses à Bertha : du besoin d'envisager les choses "avec distance" au fait qu'il avait les nerfs malades. Mais ce fut elle qui commença à se trouver mal et à remuer ciel et terre pour faire revenir Silberg à ses côtés. Il avait fini par accéder à sa demande, bien que ses craintes n'aient fait qu'augmenter.

Ce soir, il avait quitté Bertha. Il voulait que rien de ce qui lui arriverait dès lors, quoi que ce fût, ne le surprît auprès d'elle. Il ne l'avait pas serrée très fort dans ses bras mais il avait enveloppé son corps et caressé son dos qui la martyrisait tant dernièrement en lui disant qu'"un nouveau projet" avait surgi et que l'on avait besoin de sa collaboration. Il allait devoir s'absenter plusieurs jours. Il n'eut pas de problème à lui dire qu'il allait retrouver David Blanes à Madrid : il savait qu'Eagle avait déjà dû l'apprendre, et mentir à sa femme était courir le risque qu'elle fût interrogée.

Bien sûr, il ne lui avait pas dit toute la vérité puisque, à Madrid, Blanes, le reste de l'équipe et lui devraient prendre quelques décisions drastiques. Il savait qu'il ne reverrait pas sa femme avant longtemps (s'il la revoyait), d'où l'importance qu'il avait accordée aux brefs adieux.

Mais à ce moment il ne pensait pas à Bertha. Il était terrorisé pour lui, pour sa propre vie, pour son avenir. Il avait aussi peur qu'un petit enfant au fond d'un puits.

Dans la valise placée dans la soute à bagages se trouvait l'origine de sa terreur.

Il volait dans un jet privé Northwind à une vitesse de croisière de cinq cents kilomètres à l'heure, dans une cabine de douze mètres de longueur avec sept sièges qui sentaient le cuir et le métal neufs. Les deux seuls autres passagers, assis face à lui, étaient les hommes qu'Eagle avait envoyés pour l'accompagner de son petit

bureau de la faculté de physique de la Technische de Berlin, à Charlottenburg. Silberg y occupait depuis des années la chaire d'un département dont le nom obligeait les fabricants de cartes de visite à faire des pirouettes avec l'espace libre :

Philosophie, Wissenschaftstheorie, Wissenschafts-und Technikgeschichte. Le département dépendait de la faculté des sciences humaines, puisqu'il était consacré à l'étude de la philosophie des sciences, mais, en qualité de physicien théoricien, d'historien et de philosophe, Silberg disposait d'une base d'opérations à la faculté de physique. Là, il avait achevé de lire et de relever les conclusions qu'il avait élaborées dans la journée, et qu'il hébergeait sous la fermeture électronique de cette mallette.

Silberg attendait l'arrivée des hommes d'Eagle, mais malgré ça il feignit la surprise. Ils lui expliquèrent qu'ils avaient été désignés pour l'escorter jusqu'à Madrid. Il n'avait pas besoin d'utiliser son billet d'avion : il allait voyager en jet privé. Il connaissait parfaitement la raison de cette "cage dorée". Carter l'avait déjà prévenu que Harrison allait l'arrêter à l'aéroport et lui prendre sa mallette. Il s'attendait que Carter la récupère, mais même si ça n'était pas le cas, il avait déjà pris des mesures pour que ses conclusions parviennent entre de bonnes mains.

— Nous amorçons la descente, les informa le pilote dans les haut-parleurs.

Il vérifia sa ceinture de sécurité et resta plongé dans ses pensées. Il se demandait, ce n'était pas la première fois, la raison de ce châtiment si épouvantable qui leur était tombé dessus. Peut-être le fait d'avoir transgressé l'interdiction la plus catégorique que Dieu eût faite à l'homme. Après avoir chassé Adam du paradis, Dieu avait envoyé un ange avec une épée de feu pour en garder l'entrée. Tu ne peux pas revenir : le passé est un paradis inaccessible pour toi. Ils avaient pourtant, en quelque sorte, essayé de revenir vers le passé, même s'ils n'avaient fait que le contempler. N'était-ce pas là la principale perversion ? Les images du lac du Soleil et de la Femme de Jérusalem (dont il rêvait presque chaque nuit depuis dix ans), ne constituaient-elles pas la preuve palpable de ce sombre péché ? Eux, les "condamnés", les voyeurs de l'histoire, n'étaient-ils pas devenus les créanciers d'un châtiment exemplaire ?

Peut-être, mais Zigzag lui semblait un châtiment excessif : il trouvait cela horriblement injuste.

Zigzag. L'ange à l'épée de feu.

Il ignorait en quoi un monde créé par la Bonté suprême pouvait être compatible avec les soupçons qu'il concevait. S'il avait raison, si Zigzag était tel qu'il le croyait, alors cela serait bien pire que tout ce qu'ils imaginaient. Si ses conclusions, extraites hâtivement des documents qu'il transportait, étaient exactes, rien de ce qu'ils feraient n'allait pouvoir les aider : lui et le reste des "condamnés" se dirigeaient irrémédiablement vers leur perte.

Pendant que l'avion où il voyageait planait sur la nuit de Madrid comme un énorme oiseau blanc, Reinhard Silberg pria le dieu en qui il continuait de croire de se tromper.

La vie souriait à Victor Lopera.

Son passé était le meilleur que l'on pût souhaiter. Il avait un frère et une sœur qui l'aimaient et des parents en bonne santé et affectueux. La modération était le dénominateur commun de son existence : dans sa biographie, il n'y avait pas de grandes peines ni de grandes joies, ses attachements n'étaient ni excessifs ni rares ; il ne parlait pas beaucoup, mais il n'en avait pas besoin non plus ; même s'il n'était pas de ceux qui se rebellent, il ne se soumettait de bon gré devant personne. S'il avait vécu sous la botte d'un tyran, il aurait été un homme très semblable à celui qu'il était déjà. Il possédait une grande capacité d'adaptation, comme ses plantes hydroponiques.

La seule extravagance de sa vie avait été Ric Valente. Et, cependant, il s'était agi d'une expérience nécessaire à sa propre formation, ou du moins voulait-il le voir ainsi.

A ce stade, il avait fini par comprendre, comme Elisa le lui avait dit un jour, que Ric n'était pas aussi "diabolique" qu'il le croyait, mais un gamin abandonné par ses parents et ignoré par son oncle, plein d'intelligence et d'ambition, mais qui avait aussi besoin d'amitié et d'amour. Quand il pensait à Ric, il pensait à des contradictions : une âme égocentrique mais capable d'éprouver de l'affection, comme il l'avait prouvé après la fameuse bataille au bord de la rivière pour Kelly Graham ; un jouisseur qui, vu avec la distance, n'était qu'un naïf enclin aux plaisirs solitaires avec des revues, des photos et des films... Un individu, en tout cas, marginal pour les adultes, mais séduisant, voire pédagogique, pour n'importe quel enfant. Il en concluait que son amitié avec Valente lui en avait appris plus sur la vie que de nombreux livres de physique et de nombreux maîtres, parce que le fait d'avoir été l'ami du diable s'était révélé approprié pour lui, comme

lui, tentait d'apprendre à éviter les tentations.

Une preuve concluante que les choses s'étaient déroulées ainsi dans son cas était que, quand il eut suffisamment mûri pour s'écarter de l'orbite de ce garçon solitaire, rancunier et génial, il n'hésita pas à le faire. Les souvenirs de leurs escapades ne lui semblaient que des échelons dans son évolution intérieure. Le moment venu, il avait suivi son propre chemin pendant que Valente continuait avec ses perversions pas si secrètes.

En tout cas, l'arithmétique de son existence avait toujours donné un résultat positif, y compris avec la variable Valente au milieu.

Jusqu'à cette nuit.

S'il commençait à se remémorer dans l'ordre tout ce qu'il avait vécu pendant cette nuit unique, il avait presque envie de rire : la femme qu'il admirait (et aimait) le plus lui avait raconté une histoire incroyable ; puis des inconnus l'avaient fait sortir de force de sa voiture, emmené dans une maison des environs et interrogé tout en lui adressant des regards intimidants ; et maintenant un David Blanes aux yeux cernés, barbu et probablement fou prétendait lui faire croire à l'impossible. C'étaient des chiffres trop importants pour son arithmétique mentale.

La seule chose qu'il savait avec certitude était qu'il se trouvait là pour les aider, surtout Elisa, et qu'il tenterait de le faire le mieux possible.

Malgré la peur croissante qu'il éprouvait.

— Tu as dit qu'il y avait des choses plus étranges, fit-il.

Blanes acquiesça.

— Les momifications. Tu peux l'expliquer, Jacqueline ?

— Un cadavre peut être momifié par des moyens naturels ou artificiels, dit Jacqueline. Les moyens artificiels étaient employés en Egypte, et nous les connaissons tous. Mais la nature aussi peut momifier. Par exemple, des lieux extrêmement secs où l'air circule, comme les déserts, produisent une rapide évaporation de l'eau de l'organisme, empêchant le travail des bactéries. Mais les restes de Cheryl, Colin et Nadja étaient momifiés en raison d'un processus qui ne ressemblait à rien de connu. Il n'y avait pas de dessiccation, ni de présence d'altérations caractéristiques liées à l'environnement, et il ne

s'était pas écoulé suffisamment de temps pour qu'il y en eût. Et il y avait d'autres contradictions : les phénomènes d'autolyse chimique, par exemple, causés par la mort de nos propres cellules, semblaient s'être produits, mais pas le travail postérieur des bactéries. L'absence totale de putréfaction bactérienne était insolite... Comme si... Comme s'ils avaient passé beaucoup de temps enfermés dans un lieu sans contact avec l'atmosphère. C'était inexplicable, en tenant compte de la datation post mortem. On l'a appelée "momification aseptique idiopathique".

— Je sais comment on l'a appelée, intervint Carter dans un espagnol maladroit mais compréhensible (Elisa ignorait qu'il le parlât). Il était appuyé contre le mur, les bras croisés et semblait attendre que quelqu'un le défiât. On l'a appelée : "Si quelqu'un a une foutue idée de ce que c'est, qu'il le dise."

— C'est ce que signifie le terme "idiopathique", dit Jacqueline.

— Et qu'est-ce que cela indique ? demanda Victor. Blanes prit la parole.

— Avant tout, que le temps où l'on suppose que furent perpétrés les crimes ne correspond pas au temps depuis lequel les victimes étaient mortes. Craig et Nadja ont été assassinés en moins d'une heure mais, d'après les analyses, leurs corps étaient morts depuis des mois. J'insiste : leurs corps. Ni les lambeaux de vêtements retrouvés ni les objets qui les entouraient ne présentaient les mêmes signes de détérioration ou de passage du temps, y compris les bactéries sur la peau : de là l'absence de putréfaction à laquelle Jacqueline faisait allusion.

Il y eut un silence. Toutes les têtes se tournèrent vers Victor, qui haussa les sourcils.

— C'est impossible, dit-il.

— Nous le savons, mais il y a plus, répliqua Blanes. Une autre perturbation commune dans tous les cas, c'est les coupures d'électricité. C'est-à-dire, pas seulement de lumière : d'énergie. Les lampes à piles s'usent, les moteurs s'éteignent... Le générateur auxiliaire de la station, par exemple, n'est pas parvenu à se mettre en marche pour cette raison. Et il est arrivé la même chose à l'hélicoptère qui s'est écrasé en plein vol sur le magasin et l'a fait exploser : son moteur a soudain cessé de fonctionner, pendant que s'éteignaient les

lumières de la casemate. Cela a coïncidé avec la mort de Méndez. Pareil dans la réserve, avec la mort de Ross, et chez Craig et Nadja. Parfois, la coupure d'énergie s'étend dans une vaste zone, mais l'épicentre est toujours le lieu du crime...

— Il peut s'agir de surcharges. – L'esprit de physicien de Victor Lopera avait commencé à fonctionner. Il ne voulait rien savoir sur les cadavres, mais en ce qui concernait les circuits électroniques, il évoluait dans quelque chose que l'on pouvait qualifier de "son élément". – Les surcharges pompent parfois toute l'énergie d'un système.

— Et aussi celle des piles d'une lampe non connectée au courant général ?

— Je dois reconnaître que c'est très étrange.

— Ça l'est, acquiesça Blanes, mais d'une certaine façon cela nous sert à établir un point de départ. Zigzag et les coupures d'énergie sont liés d'une certaine façon. C'est comme si Zigzag avait besoin de ces coupures pour pouvoir agir.

— L'obscurité, dit Jacqueline. Il entre avec l'obscurité.

La phrase sembla les terroriser, tous. Elisa constata que plus d'un regardait la lampe allumée sur la table. Elle décida d'interrompre le profond silence.

— D'accord, Zigzag produit des coupures d'énergie, mais cela n'explique pas quel genre de chose nous... – elle se lissa les cheveux d'un geste rageur. – Nous torture et nous assassine depuis des années...

— J'ai déjà dit que l'explication finale nous serait offerte par Reinhard, mais je peux vous annoncer ça : Zigzag n'est pas du tout un être surnaturel, un "diable"... La physique l'a créé. Il s'agit d'un fait vérifiable, scientifique, que Ric Valente a, d'une certaine façon, produit à New Nelson. – Au milieu de la stupeur qui accueillit cette déclaration, Blanes ajouta une chose encore plus étrange : – Il est possible, même, que Valente lui-même soit Zigzag.

— Quoi ? Victor les regarda tous en pâlisant. Mais... mais Ric est mort...

Carter se planta devant eux les bras croisés.

— Ce fut un autre mensonge d'Eagle, le plus simple. On n'a jamais trouvé de preuves de la culpabilité de Valente, encore moins de sa mort, mais ils ont décidé de lui imputer les assassinats de l'île pour que personne ne pose de questions. Ses parents ont enterré un cercueil vide.

Elisa contemplait Carter, stupéfiée. Carter ajouta :

— En ce qui concerne le monde, Valente se trouve dans un lieu inconnu.

Il entendait des vrombissements, il sentait un fourmillement grimper sur son ventre et le très léger malaise produit par l'inclinaison. La différence de pression avait bouché ses conduits auditifs en lui courbant les tympons. L'éclairage de la cabine, réduit au minimum pour l'atterrissage, créait une atmosphère dorée et tiède. Il s'agissait de perceptions familières pour les passagers de n'importe quel avion en phase de descente.

Les haut-parleurs s'animèrent soudain.

— Nous allons atterrir dans dix minutes.

L'homme qu'il avait en face de lui cessa de parler à son compagnon et regarda par la fenêtre. Silberg fit de même. Il vit une obscurité saupoudrée de lumières dans la partie inférieure. Il était venu à Madrid à plusieurs reprises et il aimait cette petite grande ville. Il souleva la manche de sa veste pour consulter sa montre : il était 2 h 30 du matin le jeudi 12 mars. Il imagina tout ce qui se passerait après : l'avion allait atterrir, les hommes d'Eagle le conduiraient à la maison et de là il serait transporté avec les autres vers le centre de la mer Egée... ou qui sait dans quel autre endroit lointain. Ils devraient étudier un plan de fuite avec Carter. Ils ne pourraient s'échapper des mains d'Eagle que s'ils concevaient une méthode pour affronter la *véritable* menace.

Mais quelle serait cette méthode ? Silberg l'ignorait. Il essuya la sueur avec la manche de sa veste pendant qu'il remarquait, sous le sol, le craquement du train d'atterrissage.

L'un des hommes se pencha vers lui.

— Professeur, vous savez quelle est la... ?

Ce fut la dernière chose qu'il put entendre.

Au milieu de la question, les lumières s'éteignirent.

— Que se passe-t-il ? demanda Silberg. Il entendit sa propre voix en le disant.

Il ne reçut pas de réponse.

Ils n'entendit pas non plus le vrombissement des puissants moteurs du Northwind. Et il n'éprouvait plus le vertige de la descente.

L'espace d'un instant, il pensa qu'il avait pu mourir. Ou peut-être avait-il subi une hémorragie cérébrale, et il lui restait un peu de conscience qui s'éteindrait lentement au milieu de l'obscurité. Mais il venait d'utiliser sa voix et il l'avait entendue. De surcroît, il s'en apercevait maintenant, il pouvait palper les bras du fauteuil, la ceinture de sécurité continuait à le serrer et il distinguait presque les contours vagues de la cabine dans les ténèbres. Cependant, autour de lui, tout restait calme et muet. Comment était-ce possible ?

Les hommes d'Eagle devaient se trouver à trois pas de distance. Il se souvenait de détails les concernant tous les deux : celui de droite était plus grand, il avait les traits secs, des pattes jusqu'au milieu des pommettes ; celui de gauche était blond, costaud, avait les yeux bleus, avec une fente très marquée sur la lèvre supérieure. A cet instant, Silberg aurait donné n'importe quoi pour les revoir, ou du moins les entendre. Mais la masse de noirceur face à lui était trop compacte.

Ou non.

Il regarda autour de lui. A quelques mètres sur sa droite, dans ce qui devait être le mur de la cabine, il y avait une légère clarté. Il ne l'avait pas remarquée jusqu'alors. Il l'observa attentivement. Il se demandait ce que cela pouvait être. *Un trou dans le fuselage ?* Une clarté douce et diffuse. *L'esprit de Dieu flottant sur les eaux.* Le Néant. Philosophes et théologiens s'étaient efforcés au fil des siècles de comprendre ce qu'en cet instant ses yeux abordaient d'un seul coup.

Enfant, la passion pour les lectures bibliques avait poussé Silberg à se demander ce que l'on pouvait bien ressentir en vivant un miracle : la mer s'ouvre, le soleil est paralysé, les murailles s'effondrent au son des trompettes, le cadavre ressuscite et le lac est lissé par la tempête comme un drap sous des mains expertes. Qu'avaient pu éprouver les protagonistes de telles merveilles ?

Tu sais ce que l'on éprouve. Mais ce miracle ne vient pas de Dieu.

Soudain, il sut ce que signifiait cette clarté, de même que tout ce qui l'entourait.

Zigzag. L'ange à l'épée de feu.

Il le savait depuis le début, mais il refusait de l'accepter. C'était trop effrayant.

Alors c'est comme ça. Même dans un avion.

Il porta la main gauche à sa hanche et palpa la fermeture de la ceinture de sécurité, mais il ne parvint pas à l'ouvrir : comme si la languette ne formait qu'une seule pièce avec la fente du crochet. Désespéré, il tira en avant et la courroie se ficha dans sa chair (il semblait ne pas porter de vêtements) le faisant gémir de douleur, mais elle ne s'ouvrit pas.

Il ne pouvait pas se lever. Et ce n'était pas le pire.

Le pire, c'était la sensation de ne pas être seul.

Elle était saisissante dans le silence de cette nuit éternelle. Plus qu'une véritable perception, c'était la certitude qu'il y avait *quelque chose ou quelqu'un* au fond de la cabine, derrière lui, où se trouvaient les dernières rangées de sièges et les toilettes. Il regarda par-dessus son épaule, mais l'incapacité à tourner entièrement la tête, l'obstacle de son propre siège et l'absence de lumières l'empêchèrent de voir.

Nonobstant, il avait la certitude que cette *présence* était très réelle. Et s'approchait.

Elle s'approchait par le couloir central.

Zigzag. L'Ange de...

Subitement, il perdit tout le calme qu'il était parvenu à conserver jusqu'alors. Une panique atroce l'envahit. Rien, ni le souvenir de Bertha, ni ses multiples lectures, son immense culture ou son grand ou faible courage ne l'aida à supporter ce moment de terreur absolue. Il tremblait et gémissait. Il se mit à pleurer. Il se battit comme un possédé avec sa ceinture de sécurité. Il pensa qu'il allait devenir fou, mais cela ne se produisait pas. Il crut que la folie n'arrivait pas au cerveau avec autant de rapidité que l'angoisse. Il était

plus facile de couper une extrémité, de mutiler un viscère ou de déchirer une chair palpitante que d'arracher la raison à un esprit sain, en déduisit-il. Il pressentit qu'il était condamné à rester sain d'esprit jusqu'à la fin.

Mais il se trompait.

Il le constata un instant plus tard.

Certaines choses qui pouvaient priver de raison un esprit sain.

La nuit semblait fragile. Une légère gaze noire trouée de petites lumières. Le bec pointu du Northwind la déchira comme un pic à glace. L'ensemble du tonnage fit pression sur les amortisseurs hydrauliques pendant que les freins retenaient l'incroyable impulsion au milieu d'un bruit assourdissant.

Harrison n'attendit pas qu'il s'arrêtât. Il s'écarta du responsable de l'aéroport et désigna de la tête la fourgonnette garée sur le passage du terminal numéro trois. Ses hommes y montèrent, efficaces, silencieux ; le dernier ferma la porte et le véhicule glissa sans hâte vers l'avion. Presque tous les vols commerciaux étaient terminés à cette heure matinale, il n'y avait donc aucune complication à redouter. Harrison venait de recevoir un rapport des pilotes : le voyage s'était effectué sans incident. Il pensa que la première partie de sa tâche, réunir tous les scientifiques, était conclue.

Il se tourna vers son homme de confiance, assis à côté de lui.

— Je ne veux ni armes ni violence. S'il ne souhaite pas nous remettre sa mallette maintenant, nous ne la lui enlèverons pas. Nous aurons bien le temps de le faire en arrivant à la maison. L'essentiel est de le mettre en confiance.

La fourgonnette s'arrêta et les hommes descendirent. Le vent qui lissait la pelouse autour des pistes décoiffa les cheveux neigeux de Harrison. L'escalier était installé mais la porte de sortie de l'avion ne s'ouvrait pas. Qu'attendent-ils ?

— Les hublots... fit remarquer son homme de confiance.

L'espace d'un instant, Harrison ne comprit pas ce qu'il voulait dire. Alors il regarda à nouveau l'avion et comprit.

Hormis la vitre de la cabine de pilotage, les cinq œils-de-bœuf latéraux du luxueux Northwind semblaient peints en noir. Ce modèle ne disposait pas, à sa connaissance, de vitres fumées. Que faisaient les passagers dans l'obscurité ?

Tout à coup, les hublots s'allumèrent avec la même douceur que les lampadaires s'éveillant, à la nuit tombée, dans une rue solitaire. La lumière flottait d'une ouverture à l'autre : sans doute quelqu'un portait-il une lampe en cabine. Mais le plus frappant était la *couleur* de cette lumière.

Rouge. Un ton sale, guère uniforme.

Ou alors l'effet était provoqué par les taches qui recouvraient l'intérieur des vitres.

Un fourmillement provenant de ses entrailles cloua Harrison au sol. Pendant un moment, ce fut comme si le temps ne s'écoulait pas.

— Entrez... dans cet avion... dit-il, mais personne ne sembla l'entendre. Il prit sa respiration et rassembla des forces, comme un général s'adressant à son armée en piteux état devant l'imminence de la défaite. *Entrez dans ce foutu avion !*

Il lui sembla qu'il criait au milieu d'un monde d'êtres paralysés.

— Sergio Marini a tout planifié. Il connaissait tous les risques aussi bien que moi, mais il éprouvait... — Blanes resta songeur un instant, comme pour chercher le mot juste. — Peut-être plus de curiosité. Je crois t'avoir dit un jour, Elisa, qu'Eagle voulait qu'on fasse des expériences avec le passé récent, mais je m'y refusais. Sergio n'a jamais été d'accord avec moi là-dessus, et quand il a vu qu'il ne parvenait pas à me convaincre, il a fait semblant de capituler. Je suppose que j'étais indispensable pour le projet et qu'il devait feindre devant moi, mais il a parlé dans mon dos à Colin. C'était un physicien jeune et génial, il avait conçu SUSAN et il désirait se faire remarquer. "C'est notre chance, Colin", avait-il dû lui dire. Ils commençaient à réfléchir à la façon dont ils allaient procéder sans que je m'en rende compte, et ils ont eu cette grande idée : pourquoi ne pas utiliser l'un des étudiants ? Ils ont choisi Ric Valente. Il était idéal pour ça, un élève brillant, avec des ambitions ; Colin le connaissait depuis Oxford. Au début, sans doute, ils n'ont pas dû lui demander grand-chose : s'entraîner au maniement de l'accélérateur et des ordinateurs... Puis ils lui ont donné des instructions très spécifiques. Il pratiquait presque toutes les nuits. Carter et ses hommes le savaient, et le protégeaient.

— Les bruits que j'entendais dans le couloir... murmura Elisa. Cette ombre...

— C'était Ric. Il a même fait autre chose, qui a surpris Marini et Colin : il a eu une aventure avec Rosalyn Reiter pour que tout le monde croie, s'il se faisait prendre à aller et venir la nuit dans les baraquements, que c'était parce qu'il allait la voir.

La mémoire d'Elisa s'était transportée dans sa chambre de New Nelson : elle entendait les pas et voyait glisser l'ombre par le judas. Et Ric Valente était à nouveau là, la contemplant avec un sourire de mépris. Ce qu'elle savait maintenant cadrait parfaitement avec le Ric qu'elle avait connu : l'ambition, le désir de passer même au-dessus de Blanes... C'était bien lui, de même que son utilisation mesquine des sentiments de Rosalyn. Mais quelle sorte de chose avait-il faite pendant ses expériences nocturnes ? Comment ces rêves et ces visions s'étaient-ils produits ? De quelle façon Ric avait-il détraqué à ce point la vie des uns et des autres ?

Jacqueline sembla lire dans ses pensées. En levant la tête, elle demanda :

— Mais, qu'a fait Ric pour déclencher cela... ?

— Chaque chose en son temps, Jacqueline, répondit Blanes. Nous ne savons pas exactement ce qu'il a fait, mais je vous raconterai ce qui est arrivé la nuit du samedi 1er octobre 2005. La nuit où Rosalyn est morte et où Ric a disparu.

Ils étaient assis à nouveau autour de la table, la lampe comme un îlot de lumière au centre. Ils étaient fatigués et affamés (ils n'avaient absorbé que de l'eau), mais Elisa ne pensait pratiquement qu'à écouter ce que Blanes racontait. Elle supposait que son pourcentage d'adrénaline était de plus en plus important, et il devait en être de même pour les autres, y compris le pauvre Victor. Pendant ce temps, Carter entraînait et sortait, recevait des appels et envoyait des messages. Il avait demandé ses papiers d'identité à Victor, en lui expliquant qu'il aurait besoin d'un faux passeport s'il voulait les accompagner. Maintenant, il parlait avec quelqu'un, dehors. Elisa ne pouvait pas l'entendre.

— Comme vous vous en souvenez, poursuivit Blanes, cette nuit-là, on nous a défendu d'utiliser des appareils électroniques en raison de la tempête. Personne ne pouvait aller en salle de contrôle, ni brancher les machines. J'imagine que Ric a pensé qu'il ne trouverait pas de meilleure occasion pour faire ses expériences de son côté, puisque personne ne le dérangerait. Il n'en a même pas parlé à Marini et à Craig. Il s'est levé et a préparé son lit avec l'oreiller et le sac à dos, comme d'habitude, comme s'il était couché. Mais il s'est produit une chose qu'il n'attendait pas. Enfin, deux. La première (d'après ce que nous croyons, il n'y a pas de preuves concrètes), c'est que Rosalyn s'est dirigée vers sa chambre en pleine nuit pour lui parler : cela faisait des jours qu'il s'était lassé de faire semblant et elle était désespérée. En essayant de le réveiller, elle a découvert la supercherie, elle a été intriguée et l'a cherché dans toute la station. Ils se sont peut-être retrouvés dans la salle de contrôle, ou peut-être y est-elle arrivée après son départ. Quoi qu'il en soit, la deuxième chose est survenue, celle que nous devons vérifier, ce que Ric a fait de spécial (ce fut peut-être Rosalyn, mais j'en doute : elle en a uniquement subi les conséquences), l'erreur... Le reste n'est que conjecture : Zigzag est apparu, a tué Rosalyn et Ric a disparu. —Après une pause, Blanes poursuivit. — Marini et Craig, plus tard, ont effacé les traces de l'utilisation de l'accélérateur pour que nous n'ayons pas de soupçons, ou elles ont été effacées par la coupure de courant, je ne suis pas sûr. Ce qui est certain, c'est que Marini a conservé un double secret des expériences de Ric, de même que des siennes. Même Eagle n'en connaissait pas l'existence. Les spécialistes nous interrogeaient avec

des drogues, mais Carter affirme qu'aucune drogue ne peut t'obliger à avouer une chose que tu veux dissimuler, à moins qu'on ne te pose des questions précises. Ils ignoraient totalement l'existence de ces dossiers. Sergio les conservait, sans doute parce qu'il avait commencé à soupçonner que ce qui s'était produit pouvait être lié aux expériences de Ric, bien qu'il n'en ait peut-être pas eu une certitude absolue jusqu'à la mort de Colin. C'est le premier d'entre nous à l'avoir appris (ce qui prouve qu'il suivait cela de très près). Et vous vous rappelez comme il était nerveux sur la base d'Eagle, réclamant une protection ?

— Le salaud, dit Jacqueline. – Son ventre, nu sous le top, et sa poitrine s'agitaient sous les halètements furieux.

— Je ne prétends pas l'excuser, murmura Blanes après un épais silence, mais je soupçonne que ce que Sergio a supporté fut pire que ce que beaucoup d'entre nous ont supporté, parce qu'il croyait savoir comment tout avait commencé...

— Ne t'avise pas de le plaindre. Jacqueline parlait sur un ton brisé, glacé. N'essaie même pas, David...

Le physicien orienta sur Jacqueline ses paupières mi-closes.

— Si Zigzag a surgi d'erreurs humaines, Jacqueline, dit-il lentement, nous méritons *tous* de la compassion. De toute façon, Sergio a conservé ces dossiers dans une clé USB qu'il a dissimulée dans son appartement de Milan. Au cours de ces trois dernières années, Carter s'est méfié de lui. Il a envoyé plusieurs professionnels fouiller son appartement, mais ils n'ont rien trouvé. Il n'a pas osé recommencer : c'était risquer qu'Eagle découvre son double jeu. Mais hier, quand on a su que Marini avait été assassiné, il a profité de l'occasion pour fouiller avec une équipe composée de ses propres hommes. Il a trouvé la clé dans le double fond d'une de ces petites boîtes de tours de magie dont Marini était friand et a envoyé les dossiers à Reinhard. Je devais venir à Madrid pour préparer cette réunion, comme convenu. Silberg est le seul à avoir étudié les dossiers toute la nuit et aujourd'hui. Ses conclusions voyagent en ce moment avec lui. C'est pour cette raison qu'il est si important de les récupérer.

— Mais Harrison l'a su, dit Elisa.

— Il était nécessaire de le lui dire pour qu'il ne se doute de rien. Carter s'en est chargé personnellement, mais il a rejeté la faute sur Marini, alléguant que la peur l'avait poussé à nous envoyer ces documents. Il sait que Harrison confisquera les dossiers, mais il

tentera de les récupérer.

— Et ensuite ?

— Nous fuirons. Carter a conçu un plan : nous irons d'abord à Zurich, puis de là n'importe où, là où il le décidera. Nous resterons cachés en cherchant une façon de... de régler le problème de Zigzag.

Cette expression fit serrer les dents à Elisa. *Oui, c'est un "problème". Regarde-nous. Regarde notre allure, regarde ce que nous sommes devenues, Jacqueline et moi : des souris peureuses qui tentent de s'embellir et tremblent en espérant que le problème les laissera en vie une nuit de plus.* Elle ne pouvait s'empêcher de penser que Blanes, Silberg et Carter se sentaient peut-être terrifiés, mais ils n'avaient pas goûté à un tiers des saloperies qu'elles avalaient chaque jour par pelletées.

Elle se redressa sur son siège et parla avec l'énergie qu'elle montrait quand elle prenait une décision.

— Non, David. Nous ne pouvons pas fuir, et tu le sais. Nous devons *rentrez*. Ce fut comme si elle avait été assise à table avec des marionnettes désarticulées et que quelqu'un ne les avait manipulées qu'à cet instant : têtes, gestes, corps qui s'agitaient. A New Nelson, ajouta-t-il. C'est notre seule possibilité. Si Ric a déchaîné tout ça là-bas, ce n'est que là-bas que nous pourrons... Comment as-tu dit ? "Régler le problème."

— Retourner sur l'île ? Blanes fronça les sourcils.

— Non ! Jacqueline Clissot avait murmuré ce mot à voix de plus en plus forte, jusqu'à parvenir au cri. Alors elle se mit debout. Sa stature était considérable, et ces talons noirs la rehaussaient. Les yeux maquillés étincelaient de douleur dans la pénombre de la chambre. Je ne retournerai jamais sur cette île ! Jamais ! N'y pense même pas !

— Et qu'est-ce que tu proposes, alors ? demanda Elisa sur un ton presque suppliant.

— De nous cacher ! Fuir et nous cacher quelque part !

— Et, pendant ce temps, laisser Zigzag choisir le suivant ?

— Rien ni personne ne me fera retourner sur cette île, Elisa ! Sous son épaisse masse de cheveux vermillon coiffés vers l'arrière et la couche de maquillage blanchâtre, l'expression et le ton de Jacqueline étaient devenus menaçants. Là-bas... je suis devenue ce que je suis !

Là-bas... ! gronda-t-elle. Là-bas il est *entré* dans ma vie ! Je n'y retournerai pas... ! Je n'y retournerai pas... *même s' IL le veut... !*

Elle s'arrêta brusquement, comme si elle s'était soudain rendu compte de ce qu'elle venait de dire.

— Jacqueline... murmura Blanes.

— Je ne suis pas une personne ! – Avec une horrible grimace, la paléontologue porta la main à ses cheveux. Je ne suis pas vivante ! Je suis une chose malade ! Contaminée ! C'est là-bas que j'ai été contaminée ! Rien ne me fera y retourner ! Rien ! Elle avait levé les mains comme des griffes, comme si elle avait voulu se défendre d'une attaque physique. Son pantalon lui moulait les hanches, descendu de façon provocante. C'était une image sensuelle et à la fois déprimante.

En l'entendant crier, une chose écrasante monta comme de l'écume à la tête d'Elisa. Elle se leva et affronta Jacqueline.

— Tu sais, Jacqueline ? J'en ai marre d'entendre comme tu t'adjudges toujours la nausée pour toi seule. Ces années ont été difficiles pour toi ? Bienvenue au club. Tu avais un métier, un mari et un enfant ? Laisse-moi te dire ce que j'avais, moi : ma jeunesse, mes illusions d'étudiante, mon avenir, toute ma vie... Tu as perdu le respect de toi-même ? Moi, j'ai perdu ma stabilité, mon bon sens... Je vis toujours sur cette île, chaque nuit. Ses yeux s'emplirent de larmes. Même aujourd'hui, même cette nuit, avec tout ce que je sais, quelque chose en moi me reproche de ne pas être dans ma chambre habillée comme une pute en rêvant que j'obéis à ses désirs écœurants, malade de terreur quand je le sens s'approcher et écœurée de moi-même parce que je ne suis pas capable de me rebeller... Je te jure que je veux abandonner cette île pour toujours, Jacqueline. Mais si nous n'y retournons pas, nous ne pourrons jamais en sortir. Tu comprends ? demanda-t-elle avec douceur. Et soudain elle poussa un cri inattendu, brutal : – *Bordel, tu comprends, Jacqueline ?*

— Jacqueline, Elisa... murmura Blanes. On ne doit pas...

Sa tentative se vit brusquement interrompue lorsque la porte s'ouvrit.

— Il a chassé Silberg.

Quelques instants plus tard, quand elle parvint à se rappeler de façon cohérente ce moment, Elisa pensa que Carter n'aurait pu employer de meilleur terme. *Zigzag nous chasse, effectivement. Nous*

sommes sa proie.

— C'est arrivé en plein vol, un de mes hommes vient de m'appeler. Cela a dû se produire en quelques secondes, peu avant d'atterrir, parce que les pilotes avaient parlé aux convoyeurs et tout allait bien... Quand ils ont atterri, ils ont constaté que les lumières de la cabine des passagers ne s'allumaient pas et ils ont jeté un coup d'œil avec des lanternes. Les convoyeurs gisaient à terre, dans une mare de sang, complètement détruits, et Silberg était réparti en morceaux sur tous les sièges. Mon contact ne l'a pas vu, mais il a entendu dire que c'était comme s'ils avaient transporté un abattoir dans un avion...

— Mon Dieu, Reinhard Blanes se laissa tomber pesamment sur son siège.

Les pleurs de Jacqueline brisèrent le silence. C'était une petite voix gémissante, presque enfantine. Elisa l'étreignit avec force et lui murmura les rares paroles de consolation qui lui venaient à l'esprit. Elle sentit à son tour la main réconfortante de Victor sur son épaule. Il lui sembla que jamais ces simples contacts physiques ne l'avaient fait se sentir plus unie à quelqu'un qu'en ce moment. *Ceux qui n'ont pas eu aussi peur ne savent pas ce que c'est que d'embrasser, même s'ils aiment.*

— La bonne nouvelle est que Silberg a envoyé tous les documents à l'adresse que je lui ai fournie pour les cas d'urgence. – Carter allait et venait en prenant plusieurs petits appareils sur l'étagère pendant qu'il parlait. Il n'avait pas cessé de faire des choses depuis qu'il était entré dans la pièce. Avant de partir, je les copierai sur une clé USB et nous pourrons en disposer. – Il s'arrêta et les regarda. – Si j'étais vous, je songerais à foutre le camp. Après, j'aurai le temps de pleurer comme une Madeleine.

— Quel est le plan ? demanda Blanes d'une voix atone.

— Il est presque 3 heures du matin. Nous allons devoir attendre que Harrison quitte l'aéroport. Mon contact me tiendra informé. Il mettra peut-être encore deux ou trois heures. Il fermera l'avion, le mettra dans un hangar sous la responsabilité de l'armée et il s'en ira : il n'a pas envie de soulever de la poussière dans un aéroport civil.

— Pourquoi est-ce qu'on doit attendre qu'il parte ?

— Parce que nous allons à l'aéroport, professeur, répliqua Carter avec ironie. Nous prendrons un avion commercial, et vous ne voulez pas que le vieux nous voie entrer par la porte d'embarquement,

non ? Et puis, je veux brancher les caméras cachées un instant avec vous assis autour de la table pour ne pas lui mettre la puce à l'oreille. Quand il partira, nous sortirons. Il y a quelques hommes dehors qui ne sont pas des nôtres, mais il ne sera pas difficile de les enfermer dans une pièce et de leur ôter leurs portables. Cela nous laissera un peu de temps. Nous prendrons le vol de la Lufthansa pour Zurich à 7 heures du matin. Là-bas, j'ai des amis qui pourront nous cacher en lieu sûr. De là, nous verrons.

Elisa serrait toujours Jacqueline dans ses bras. Soudain, elle lui parla avec force à voix basse mais fermement.

— On va en finir avec *lui*, Jacqueline. On va bousiller une bonne fois pour toutes ce... ce salaud, quoi qu'il arrive... Nous ne pourrons le faire que là-bas... D'accord ? Clissot la regarda et acquiesça. Elisa acquiesça elle aussi en direction de Blanes. Celui-ci sembla hésiter, mais il dit :

— Carter, dans quel état est New Nelson ?

— La station ? Bien meilleur que ce que veut vous faire croire Eagle. L'explosion de l'entrepôt n'a pas trop abîmé les instruments, et plusieurs techniciens ont réparé l'accélérateur et entretenu les machines ces dernières années.

— Vous croyez que nous pourrions nous cacher là-bas ?

Carter l'observa.

— J'ai pensé que vous voudriez vous éloigner le plus possible de la maison des horreurs, professeur. Vous avez trouvé un moyen de réparer les dégâts ?

— Peut-être, dit Blanes.

— Je n'y vois aucun problème. Nous pouvons aller d'abord à Zurich et de là sur l'île.

— Elle est surveillée ?

— Je crois bien : avec quatre patrouilles côtières années jusqu'aux dents et un sous-marin nucléaire, tous sous les ordres d'un coordinateur.

— Qui est ce coordinateur ?

Pour une fois, Carter s'autorisa un sourire.

Il se passe des choses. C'est la seule sagesse infaillible qui peut s'acquérir dans cette vie. Nul besoin d'être de grands scientifiques pour cela. On va bien jusqu'au jour où la santé s'effondre comme un château de cartes ; on fait des projets consciencieux, mais on ne peut pas prendre en compte toutes les contingences ; on anticipe ce qui va arriver dans les quatre prochaines heures et cinq minutes plus tard seulement, la prévision s'effondre. *Il se passe des choses.*

Harrison avait trente ans d'expérience et pouvait encore être surpris, voire effrayé. Soyons explicites : horrifié. En dépit de tout ce qu'il avait déjà vu, il savait qu'il se passait des choses semblables à des frontières : il y a un avant et un après. "C'est comme de voir neiger vers le haut", disait son père. C'était une curieuse expression à lui. "Voir neiger vers le haut" : voir quelque chose qui vous fait changer pour toujours.

Par exemple, l'intérieur de ce Northwind.

Il y pensait, enveloppé dans son manteau protecteur, enveloppé à son tour dans la protection de sa Mercedes blindée, roulant à toute vitesse pour rentrer chez Blanes. *Il y a une frontière après avoir vu certaines choses.*

— Il ne répond pas, monsieur.

Son homme de confiance était à ses côtés. Harrison le regarda du coin de l'œil : c'était un jeune type, à la moustache noire et aux yeux bleus, père de famille, fidèlement dévoué à son travail, un Anglo-Saxon pure souche. Le genre d'homme devant lequel il pouvait dire ou ordonner ce dont il avait envie, puisqu'il ne remettrait jamais ses décisions en question et ne lui poserait pas de questions embarrassantes. Pour cette même raison, il avait besoin de le garder... L'expression était-elle "vierge" ? Oui, peut-être. Virginalement écarté des choses les plus dangereuses. Harrison était assez intelligent pour le savoir : tu peux permettre à ton esprit de devenir fou, mais ne permets jamais à tes mains de le devenir.

— Je réessaie, monsieur ?

— Combien de fois est-ce que tu l'as appelé ?

— Trois. C'est très bizarre, monsieur. Et les interférences

continuent sur le moniteur.

C'est pour cela qu'il ne lui avait pas permis d'entrer dans l'avion. Et il avait bien fait. *Qu'un rideau rouge te masque ces choses pour toujours, jeune homme. Ne vois jamais neiger vers le haut.*

Des trois agents qui avaient pénétré dans le Northwind avec lui, deux avaient été transférés dans un hôpital avec les pilotes et les escortes. Le troisième allait relativement bien, quoique sous calmants. Il l'avait supporté à cru, de même que la vision des restes de Marini à Milan. Il avait de l'expérience : c'était un habitué des taudis de l'horreur.

— Appelle Max.

— Je l'ai déjà fait, monsieur, et il ne répond pas non plus.

L'aube dorait les côtés des arbres. Ce serait une belle journée de mars dans la sierra madrilène, bien que Harrison ne se souciât pas d'une telle éventualité. Il se sentait exténué après les longues heures de tension à l'aéroport, mais il ne pouvait pas se permettre une pause. Pas avant de décider ce qu'il allait faire des scientifiques qui restaient : avec ces monstres (le professeur Robledo compris), les responsables de choses comme celles qu'il avait vues dans le Northwind.

Par la vitre passa, en direction contraire, une fourgonnette aussi sombre et rapide que ses pensées.

— Nous avons de la couverture, monsieur, et j'essaie tous les opérateurs, mais...

Harrison cligna des yeux. Il ne lui restait pas beaucoup d'idées dans la tête, mais avec celles dont il disposait il construisit une chose ressemblant à une conclusion. *Ni Carter ni Max ne répondent.*

Il se passe des choses.

Les scientifiques savaient ce qu'ils ne devaient pas savoir. Ils avaient appris, par exemple, comment Marini, Craig et Valente avaient collaboré aux expériences qu'Eagle avait envie de réaliser. Carter lui avait expliqué que Marini, terrifié devant ce qui lui arrivait, avait tout avoué à Blanes pendant une conversation privée à Zurich. Harrison disposait des preuves de cette conversation.

Carter les avait obtenues. Paul Carter. Un type intouchable,

un guerrier-né, une muraille de muscles et de cerveau, ex-militaire recyclé en mercenaire : la meilleure des machines possibles. Harrison le connaissait depuis plus de dix ans et il croyait savoir tout ce qu'un homme a besoin de connaître sur un autre pour lui faire confiance à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Carter avait combattu (ou entraîné ceux qui combattaient) au Soudan, en Afghanistan et en Haïti, toujours au service de qui pourrait payer son travail Eagle, sur recommandation de Harrison, l'avait acheté à prix d'or pour coordonner les aspects militaires du projet Zigzag. D'après lui, il n'avait qu'une règle, un seul code éthique : sa propre sécurité et celle de ses hommes. Ce qui lui conférait une certaine...

Sa propre sécurité et celle de ses hommes.

Harrison s'agita, profondément mal à l'aise, sur le confortable siège en cuir.

— Je ne vous comprends pas, monsieur. Max a dit qu'il resterait dans la maison avec Carter et...

Soudain, la lumière dans l'obscurité de son esprit. La fourgonnette.

— Dave, dit-il sans changer de ton, parlant par l'interphone au conducteur. Dave, fais demi-tour.

— Pardon, monsieur ?

— Demi-tour. Retour à l'aéroport.

Fuite des cerveaux. N'était-ce pas l'expression que l'on utilisait pour expliquer la triste situation de la science dans des pays comme le sien ? Victor tentait de se distraire par de simples jeux de mots. *Les scientifiques s'évadent, comme les impôts. Trois scientifiques espagnols fuient leur pays et se dirigent vers la Suisse, comme l'argent sale, afin de se cacher des autorités, de sauver leur vie.* Et il se trouvait maintenant au terminal numéro un de Barajas, attendant avec les autres que Carter obtienne les cartes d'embarquement au comptoir de la Lufthansa avec les faux passeports. Il n'avait même pas pu dire au revoir à sa famille, même s'il avait réussi à téléphoner à Teresa, la secrétaire du département, pour l'informer de ce qu'Elisa et lui avaient contracté le même virus et qu'ils allaient prendre quelques jours de congé. Le mensonge l'amusait.

Il était presque 6 h 30, mais dans cette zone du bâtiment on ne voyait pas l'aube. Seuls les plus matinaux (cadres des deux sexes) allaient et venaient en portant des malles en cuir et en faisant la queue aux comptoirs. La seule chose que Victor avait en commun avec eux était la fatigue : il avait écouté toute la nuit des histoires épouvantables sur un assassin invisible et sadique qu'ils voulaient tous fuir. Il était terrorisé et fatigué à parts égales. Dans l'avion, sans doute, la fatigue vaincrait la peur et il fermerait un peu les yeux mais il se sentait maintenant comme si on lui avait injecté dans les veines un sérum à la caféine.

— A présent, Harrison doit avoir découvert ce qui s'est passé, dit Elisa. Victor pensa à nouveau, en la regardant, que même l'épuisante veillée qu'ils avaient passée ne parvenait pas à l'enlaidir. *Quelle belle femme.* Sa longue chevelure de jais, qui le rendait fou, ressortait en encadrant ce visage prodigieux. Il se sentait heureux de l'accompagner. Les sourires qu'elle lui adressait, le simple fait d'être à ses côtés constituaient une large compensation. A l'aéroport, il faisait froid, ou peut-être était-ce l'excuse qu'il trouvait pour l'étreindre. "Unis par le malheur", était un autre lieu commun, comme "fuite des cerveaux". Mais, lieu commun ou non, ce bras autour de ses épaules semblait réconforter Elisa.

— Peut-être, admit Blanes, mais l'avion de Zurich décolle dans moins d'une heure, et Carter assure que Harrison ignore où nous irons.

— On peut lui faire confiance ? demanda-t-elle en contemplant le large dos de Carter, debout face au comptoir.

— Il a autant intérêt à fuir que nous, Elisa.

Carter revint en montrant les cartes d'embarquement comme un tricheur l'envers des cartes. Victor apprécia ses qualités de commandement : il n'avait pas besoin de parler pour les mettre en marche et les faire suivre comme des moutons, Jacqueline tambourinant avec ses hauts talons.

— Vous croyez que Harrison est déjà au courant ? demanda Blanes en regardant autour de lui.

— C'est possible. — Carter haussa les épaules. — Mais je le connais bien et j'ai essayé d'anticiper ses réactions. A cette heure, il doit encore être à la maison, confus, donnant des ordres et se demandant ce qui s'est passé... Je lui ai laissé quelques fausses pistes. D'ici qu'il

puisse réagir, notre avion aura décollé.

Harrison posa le pied à l'intérieur du terminal un de Barajas tout en parlant dans son téléphone portable. Il avait agi très rapidement, beaucoup plus, imaginait-il, que ce que Carter aurait pu soupçonner. H n'était pas devenu par hasard le chef de la sécurité des projets scientifiques d'Eagle.

— Vous aviez raison, monsieur, disait la voix dans le combiné : il vient de régler cinq billets pour le vol de 7 heures de la Lufthansa pour Zurich en utilisant de faux papiers. Ils l'ont reconnu au comptoir. C'était une bonne idée d'envoyer sa photo en urgence. Il doit se diriger vers la porte d'embarquement.

Harrison acquiesça en silence et coupa la communication. Il connaissait bien Paul Carter : même si c'était devenu un traître, c'était le mercenaire habituel et il disposait des aides et des méthodes habituelles. *Mais tu vas avoir une surprise, Paul.* Il jeta un coup d'œil à sa montre tout en traversant à toute vitesse le vestibule du terminal accompagné de son homme de confiance : sept heures moins le quart.

— Tu as parlé à Blázquez ? demanda-t-il sans ralentir le pas.

— Ils vont retarder le vol, monsieur. La police espagnole a été alertée elle aussi. Nous les arrêterons au contrôle des passagers.

Harrison se félicita, non pour la première fois, de la situation de panique internationale que l'on vivait depuis plus d'une décennie. La crainte du terrorisme avait permis de faire exécuter sans la moindre réticence des ordres tels que retarder le décollage d'un avion ou arrêter cinq suspects dans un pays étranger. La peur était elle aussi utile en Europe.

Une femme de couleur s'interposa sur son chemin en poussant un petit chariot avec des valises. Harrison faillit la heurter et marmonna entre ses dents. Son homme de confiance écarta la femme d'une poussée, sans s'arrêter. Simultanément, Harrison écouta, d'abord en espagnol puis en anglais, l'annonce dans les haut-parleurs : "La Lufthansa vous informe que le départ de son vol... à destination de Zurich a été retardé pour des raisons techniques."

Ils leur appartenaient désormais.

"Nous répétons : la compagnie Lufthansa vous informe que le départ de son vol..."

Blanes pâlit pendant qu'ils avançaient précipitamment vers la queue devant le scanner

— L'avion est retardé, Carter, vous avez entendu ?

Il y avait six passagers dans la file qui posaient leurs bagages sur le tapis roulant. Plus loin, un groupe nourri d'hommes en uniforme semblait réuni en conclave. Pas un seul voyageur n'échappait à un examen rigoureux.

— Les vols sont souvent en retard, professeur, ne vous inquiétez pas, répliqua Carter. Il passa devant une queue et se dirigea vers la suivante. Sa tête, montée sur le gros pivot du cou, tournait d'un côté à l'autre comme pour chercher quelque chose.

Blanes et Elisa échangèrent des regards anxieux.

— Vous avez vu ces policiers, Carter ? insista Blanes.

Au lieu de répondre, Carter continua son chemin. Il traversa devant le dernier passager qui attendait dans la queue, mais il ne s'arrêta pas là non plus. Il se reporta vers la sortie de l'aéroport. Les scientifiques le suivirent, confondus.

— Où allons-nous ? demandait Blanes.

Une fourgonnette sombre attendait à cette sortie. L'homme qui la conduisait en descendit, Carter entra, s'assit au volant et démarra. – Entrez, allez ! appela-t-il les scientifiques.

Ce ne fut que lorsqu'ils furent tous installés et que la voiture démarra, que Carter dit :

— Vous n'avez pas cru sérieusement que nous allions partir à Zurich dans un transport public avec des billets pris à l'aéroport, n'est-ce pas ? Il fit une marche arrière et accéléra. Je vous ai dit que je connaissais bien Harrison et j'ai tenté d'anticiper ses décisions. Je me suis imaginé qu'il enverrait ma description aux autorités... Bien qu'il ait, il est vrai, agi plus vite que je ne m'y attendais... Je pense qu'il mordra à l'hameçon des billets pour Zurich le plus longtemps possible...

Sur le siège arrière, Elisa regarda Victor et Jacqueline, qui

semblaient aussi déconcertés qu'elle. Elle pensa que, si Carter ne les trompait pas, c'était leur meilleur allié.

— Mais alors, on ne va pas à Zurich ? demanda Blanes.

— Bien sûr que non. Je n'y ai jamais songé.

— Et pourquoi ne nous avez-vous rien dit ?

Carter feignit de ne pas avoir entendu. Après s'être glissé habilement entre deux véhicules et avoir gagné l'autoroute, il murmura :

— Si vous devez dorénavant dépendre de moi, professeur, il vaut mieux que vous appreniez ceci : la vérité ne se dit jamais, elle se fait. La seule chose qui a besoin d'être dite est le mensonge.

Elisa se demanda si, en cet instant, Carter disait la vérité.

— Ils sont partis.

Ce fut sa seule conclusion, sa seule pensée. Son collaborateur avait très bien fait les choses. Peut-être n'avait-il jamais songé à se rendre en Suisse. Peut-être disposait-il même d'un moyen de transport privé dans un autre aéroport.

L'espace d'un instant, il ne parvint pas à respirer. L'étouffement qu'il ressentit fut tel que, sans dire un mot, il dut se lever et abandonna la pièce où le directeur de Barajas lui fournissait la dernière information disponible. Il sortit dans le couloir. Son homme de confiance le suivit.

— Ils sont partis, répéta Harrison quand il recouvra son souffle. Carter les aide.

Il comprit pourquoi. Il est parti pour sauver sa peau. *Il sait qu'il affronte la chose la plus dangereuse de toute sa vie et il veut que les savants l'aident à survivre.*

Il respira profondément. Les attentes étaient soudain devenues peu flatteuses.

Zigzag pouvait bien être le grand ennemi, l'Ennemi majuscule, le plus terrible. Mais il savait maintenant que Carter faisait partie des ennemis. Et, même si on ne pouvait pas les comparer, son

ancien collaborateur ne pouvait être minimisé en tant qu'adversaire.

A partir de cet instant, il allait également devoir faire très attention à Paul Carter.

LE RETOUR

*Je sais bien ce que je fuis, mais non pas
ce que je cherche*

Michel de Montaigne

L'île apparut comme une déchirure sur le tissu bleu ondulé, sous les rayons d'un soleil qui se cachait rapidement. L'hélicoptère la survola deux fois avant de se décider à descendre.

Jusqu'à cet instant, l'idée d'un morceau de jungle flottant dans l'océan tropical avait semblé à Victor relever plus de la propagande des agences de tourisme que de la réalité : ce genre de lieux auxquels on n'arrive jamais parce que ce ne sont que des artifices, des hameçons publicitaires. Mais, en apercevant New Nelson au milieu de l'océan Indien, entourée d'anneaux de diverses tonalités de vert, couverte de feuilles de palmiers qui ressemblaient à des fleurs vues d'en haut, le sable couleur vanille et les coraux tels d'énormes colliers jetés à la mer, il dut reconnaître qu'il s'était trompé. Ces choses-là pouvaient être réelles.

Et si l'île était réelle, raisonnait-il avec terreur, tout ce qu'il avait entendu jusqu'alors acquérait un degré supplémentaire de vraisemblance.

— On dirait le paradis, murmura-t-il.

Elisa, qui partageait avec lui l'espace réduit près de la fenêtre de l'hélicoptère, la contemplait d'un air absorbé.

— C'est l'enfer, dit-elle.

Victor en doutait. Malgré tout ce qu'il savait déjà, il ne croyait pas que cela fût pire que l'aéroport de Sanaa, au Yémen, où ils avaient passé les dix-huit heures précédentes à attendre que Carter achevât les préparatifs pour les transférer sur l'île. Il n'avait pas pu prendre de douche, ni se changer, tous ses os lui faisaient mal à force d'avoir dormi sur les bancs inconfortables de l'aéroport et de s'être nourri presque uniquement de frites et de barres chocolatées accompagnées d'eau minérale. Tout cela après l'angoissant vol en avion de tourisme qu'ils avaient fait depuis Torrejón, émaillé par les remarques amères de Carter :

— Vous êtes des scientifiques et vous connaissez l'expression "en théorie", n'est-ce pas ? Bon, eh bien "en théorie" vous allez retourner à l'endroit que vous avez quitté il y a dix ans, mais ne vous en prenez pas à moi si ce n'est pas le cas.

— Nous ne l'avons jamais quitté, fut la réplique taciturne de Jacqueline Clissot. A la différence d'Elisa, Jacqueline avait apporté quelques vêtements. A Sanaa, elle s'était changée et portait une casquette de sport sur ses cheveux lâches couleur vermillon, un chemisier d'été blanc et une minijupe en jean. A ce moment, elle regardait par l'autre fenêtre, assise à côté de Blanes, mais en apercevant l'île elle éloigna son visage de la vitre.

Victor ne se souciait pas de ce qu'on lui disait : n'importe quoi pouvait les attendre là-bas, mais au moins s'agissait-il de l'étape finale de ce voyage affolant. Il aurait le temps de se laver, peut-être même de se raser. Pour ce qui était de trouver des vêtements propres, il avait des doutes.

L'hélicoptère exécuta une autre manœuvre. Après une nouvelle embardée, le pilote, qui était arabe, assura qu'il s'agissait du vent, mais d'après Victor il s'agissait de sa maladresse, il trouva un équilibre et commença à descendre sur un périmètre de sable. Dans le coin droit, il y avait des ruines noires et des métaux tordus.

— C'est ce qu'il reste de la casemate et de l'entrepôt, lui dit Elisa.

Victor la sentit frissonner et il lui passa un bras autour des épaules.

La station, vue d'en haut, lui rappelait vaguement une fourchette au manche cassé. Les pointes étaient trois baraquements gris au toit en pente reliés par l'extrémité nord, tandis que la partie qui servait de manche était ronde et courte : il supposa que c'était là que devait se trouver SUSAN, l'accélérateur d'électrons. Sur elle, clouées comme des dards, des antennes longues et circulaires se dressaient sur des squelettes en métal. Une clôture enfermait le tout dans un vaste quadrilatère.

Victor fut l'un des derniers à sortir. Il suivit Elisa jusqu'à l'échelle, tous deux penchés en raison du plafond bas de l'hélicoptère (il la collait presque) et sauta à terre, étourdi par le voyage, le nuage de sable et le bruit des pales. Il s'écarta en toussant et, en prenant son souffle, plusieurs centimètres cubes d'air des îles pénétrèrent dans ses poumons. Il n'était pas aussi humide qu'il s'y attendait.

— Il y a une tempête au sud, aux Chagos, s'exclama Carter, qui était resté dans l'hélicoptère, se faisant entendre sans effort par-dessus le bruit de l'appareil.

— C'est mauvais ? demanda Victor en élevant la voix. Carter le regarda comme si Victor avait été un insecte en phase de mue.

— C'est bon. Ce qui m'inquiète c'est le temps sec, qui est plus fréquent à cette époque. Tant qu'il y aura des tempêtes, personne ne s'approchera d'ici. Tenez ça.

Il lui tendait une caisse en la soutenant d'une seule main. Lui eut besoin des deux, et malgré ça elle lui échappait. Il se sentit comme une sorte de soldat transportant des vivres. En vérité, il s'agissait d'une partie des provisions que Carter avait réunies à Sanaa : des boîtes de conserve et des paquets de pâtes italiennes, de même que des piles de différentes tailles pour les lampes, radios, munitions et bouteilles d'eau. Ces dernières étaient particulièrement importantes, puisque le dépôt du magasin avait été détruit et Carter ignorait s'ils en avaient installé un autre. Elisa, Blanes et Jacqueline s'approchèrent et se répartirent le reste des bagages.

Victor avançait vers le baraquement en titubant comme un ivrogne. La caisse pesait horriblement lourd. Il vit Elisa et Jacqueline le dépasser, la première portait même deux caisses, peut-être moins lourdes que la sienne, mais deux. Il se sentit découragé et inutile. Il se rappela combien la gymnastique lui coûtait au collège et l'humiliation dont il souffrait quand une fille avait des muscles plus développés que les siens. D'une certaine façon, l'idée qu'une femme, surtout si elle était aussi séduisante qu'Elisa ou Jacqueline, devait être plus faible que lui restait très profondément enracinée. Il s'agissait d'une idée ridicule, il l'admettait, mais il ne parvenait pas à s'en débarrasser.

Pendant qu'il faisait des grimaces en essayant d'arriver, il entendit dans son dos la voix de Carter disant au revoir au pilote en criant. Comme coordinateur de la sécurité sur New Nelson, Carter n'avait eu aucun problème à obtenir que les garde-côtes regardent ailleurs. Il n'y avait pas non plus à redouter, pour l'instant, d'après ce qu'il lui avait expliqué, qu'Eagle apprît qu'ils étaient là, puisque les vigiles étaient des hommes de confiance. Mais il les avait prévenus que l'hélicoptère repartirait immédiatement : il ne voulait pas risquer qu'un avion militaire remarquât sa présence pendant un vol de routine. Ils allaient se retrouver isolés. Et si Victor avait besoin d'une preuve, il entendit s'accélérer le rythme des pales et leva la tête juste à temps pour voir l'hélicoptère tourner en l'air en lançant des étincelles au soleil couchant avant de s'éloigner. Seuls au paradis, pensa-t-il.

Ce fut peut-être cette pensée qui l'étourdit, parce que la caisse lui glissa des mains. Il la retint avant qu'elle ne tombât complètement,

mais il ne put éviter qu'un coin lui cognât le pied droit. La douleur aiguë eut raison de toute idée de paradis.

Par chance, personne n'avait vu sa maladresse. Ils étaient rassemblés devant la porte du troisième baraquement, attendant sans doute que Carter l'ouvrît.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda Carter en le dépassant.

— Non, merci... Je...

Rouge comme une tomate et soufflant très fort, Victor reprit son chemin dans le sable en boitant, les jambes écartées. Carter avait rejoint les autres et portait des tenailles longues comme ses bras. Le bruit qu'il produisit en coupant la chaîne sur la porte eut l'air d'un coup de feu.

— La maison était vide et personne n'est venu balayer, dit-il comme si cela avait été le refrain d'une chanson, s'arrêtant pour écarter les décombres de sa botte.

Il était 18 h 50, heure de l'île, le vendredi 13 mars 2015.

Vendredi 13. Victor se demanda si cela allait leur porter malheur.

— Aujourd'hui, je la trouve toute petite, dit Elisa.

Elle était debout sur le seuil, projetant le faisceau de la lanterne à l'intérieur de ce qui avait été sa chambre sur New Nelson.

Il commençait à penser que c'était effectivement un enfer.

De sa vie il n'avait vu de lieu plus déprimant. Les murs et le sol en tôle retenaient autant de chaleur que les pièces d'un four débranché depuis quelques secondes seulement, après avoir passé plusieurs heures à deux cents degrés. Il se dégageait de l'ensemble un air lugubre, il n'y avait pas de ventilation et cela sentait la malédiction. Et, bien sûr, les baraquements étaient beaucoup plus petits que ne l'avait laissé imaginer le récit d'Elisa : une pauvre salle à manger, une pauvre cuisine, des chambres nues. Le lit n'était qu'une armature et la salle de bains ne contenait que le mobilier indispensable et était couverte de poussière. Rien de semblable au lieu de rêve où Cheryl Ross l'avait reçue dix ans plus tôt. Des larmes montèrent aux yeux d'Elisa et elle sourit, surprise : elle dit

elle ne pensait pas du tout souffrir de nostalgie. Elle était peut-être exténuée par le voyage.

La salle de projection impressionna bien plus Victor, bien que ce fût un lieu petit lui aussi et qu'il y régnât une chaleur épouvantable. Cependant, en contemplant l'écran sombre, il ne put éviter de frémir. Était-il possible qu'ils y aient vu la ville de Jérusalem à l'époque du Christ ?

Mais ce fut dans la salle de contrôle qu'il resta bouche-bée.

Avec ses presque trente mètres de largeur sur quarante de longueur et ses murs en ciment, c'était la pièce la plus grande et la plus fraîche de toutes. Il n'y avait pas encore de lumière (Carter était parti vérifier les générateurs) mais, à la faible lueur qui pénétrait par les fenêtres, Victor contempla, hébété, le revers étincelant de SUSAN. Il était physicien, et rien de ce qu'il avait vu ou entendu jusqu'alors ne pouvait être comparé à cet appareil. Il réagit comme un chasseur qui, ayant entendu des histoires d'incroyables prises, contemple enfin l'arme fantastique qui a servi à les capturer et il n'y a plus de doute sur la véracité du reste.

Un fracas le fit sursauter. Les néons s'allumèrent au plafond, les faisant tous cligner des yeux. Victor regarda ses compagnons comme s'il les voyait pour la première fois et, soudain, il fut conscient qu'il allait vivre là. Mais cela ne lui semblait pas mal, du moins dans le cas d'Elisa et de Jacqueline. Blanes non plus ne trouvait pas la compagnie désagréable. Seul Carter, qui apparut à cet instant par une petite porte située à droite de l'accélérateur, ne s'intégrait toujours pas dans son vaste univers.

— Bon, vous aurez de l'électricité pour jouer avec les ordinateurs et pour la cuisine. — Il avait ôté son blouson, les poils blancs de son thorax dépassaient de son T-shirt et ses biceps gonflaient les manches. — Le problème est qu'il n'y a pas d'eau. Et nous ne devons pas utiliser la climatisation si nous voulons que le reste fonctionne. Je ne fais pas confiance au générateur auxiliaire, l'autre est toujours en panne. Cela signifie supporter la chaleur, ajouta-t-il en souriant. Mais son visage ne montra pas une goutte de sueur, alors que Victor s'aperçut qu'ils étaient trempés des pieds à la tête. En l'écoutant, on ne savait jamais si Carter se moquait ou voulait vraiment les aider. Peut-être les deux, décida-t-il.

— Il y a une autre raison d'économiser la lumière, dit Blanes. — Jusqu'à présent, nous avons fait le raisonnement inverse :

éviter l'obscurité autant que possible. Mais il est clair que *Zigzag utilise l'énergie* qu'il trouve à sa disposition... Les lumières et les appareils branchés sont pour lui comme de la nourriture.

— Et vous proposez de le faire jeûner, dit Carter.

— Je ne sais pas si ça va servir à grand-chose, de toute façon. Son usage de l'énergie est variable. Par exemple, dans l'avion de Silberg, il lui a suffi de faire sauter les lumières de la cabine. Mais il vaut mieux ne pas lui faciliter la tâche.

— Ça peut se faire. Nous allons débrancher l'électricité générale et nous ne connecterons que les ordinateurs et le micro-ondes pour faire chauffer la nourriture. Nous avons des lampes électriques à revendre.

— Eh bien ne perdons pas de temps. – Blanes se tourna vers les autres. – J'aimerais qu'on travaille ensemble. Nous pouvons utiliser cette salle : il y a plusieurs tables et celle-ci est assez vaste. Nous allons nous répartir les tâches. Elisa, Victor, il existe dans les attaques un rythme que nous devons découvrir. Pourquoi Zigzag agit-il plusieurs jours de suite puis se "repose-t-il" pendant des années ? Cela a-t-il quelque chose à voir avec l'énergie consommée ? Y a-t-il toujours un modèle précis ? Carter vous donnera les informations détaillées sur les meurtres. Je travaillerai sur les conclusions de Reinhard et les dossiers de Marini. Jacqueline, tu pourrais m'aider à classer les dossiers...

Pendant qu'ils acquiesçaient tous, il se produisit quelque chose.

Ils étaient si fatigués, ou cela arriva peut-être tellement vite, que personne ne réagit sur l'instant. Une seconde plus tôt, Carter se trouvait à droite de Blanes à se frotter les mains et une seconde plus tard il avait sauté vers la chaise face à l'ordinateur central et asséné un coup de pied sous la table. Puis il gonfla la poitrine et les regarda tous comme un vieux conducteur de train interrompant une conversation entre passagers de première classe.

— Vous avez oublié les mauvais étudiants, professeur, ceux qui sèchent les cours. Ils peuvent encore être utiles pour nettoyer les salles de classe. D'un geste théâtral, il se baissa et ramassa un petit serpent écrasé. – J' imagine que sa famille est tout près. Même si on ne le dirait pas, nous sommes dans la jungle, et les bestioles ont pour habitude de pénétrer dans les maisons vides en quête de pitance.

— Elle n'est pas venimeuse, dit Jacqueline sans se troubler, prenant le serpent. On dirait une couleuvre verte qu'on trouve dans les mangliers.

— Oui, mais c'est dégoûtant, non ? – Carter lui prit le reptile des mains, s'approcha d'une corbeille à papiers et y laissa tomber la petite guirlande verte éventrée. Nous n'allons manifestement pas travailler qu'avec notre tête : il faudra également faire quelque chose avec les pieds. – Et cela me rappelle que j'ai moi aussi besoin d'aide. De quelqu'un qui collabore pour ouvrir et ranger les provisions, faire la cuisine, prendre des tours de garde, faire un peu de ménage... Vous savez, toutes ces choses vulgaires de la vie...

— Je m'en charge – dit immédiatement Victor, et il regarda Elisa. – Tu peux t'occuper seule de ces calculs. – Elle remarqua que Carter souriait, comme si la proposition de Victor lui semblait amusante.

— Bien, trancha Blanes. Nous allons commencer. De combien de temps pensez-vous que nous disposons, Carter ?

— Vous voulez dire avant qu'Eagle nous envoie la cavalerie ? Deux jours, trois maximum, s'ils ont avalé les hameçons que j'ai déposés au Yémen.

— C'est peu.

— Eh bien ce sera encore moins, professeur, dit Carter. Parce que Harrison est un vieux renard et je sais qu'il ne va pas les avaler.

Ce qu'il y a de bien avec les gens qui se sentent légèrement tristes dans leur vie quotidienne, c'est que, lorsque les moments tristes arrivent vraiment, ils retrouvent toujours un peu d'entrain. C'est comme s'ils pensaient : "Je ne vois pas de quoi je me plains. Regarde ce qui se passe maintenant." Ce qui arrivait à Victor était juste. On ne pouvait pas affirmer qu'il fût entièrement heureux, mais il éprouvait de l'exaltation, une force vitale insoupçonnée. Ses journées de plantes hydroponiques et de lectures philosophiques étaient loin : maintenant, il vivait dans un monde sauvage qui exigeait de lui de nouvelles qualités à chaque minute ou presque. Et puis, il aimait se sentir utile. Il avait toujours cru que rien de ce que l'on sait faire ne sert beaucoup s'il ne sert pas aux autres, et c'était le moment de mettre en pratique cette maxime. Dans l'après-midi, il avait ouvert des caisses, balayé et fait le ménage sous les ordres de Carter. Il était exténué, mais il avait

découvert que la fatigue avait quelque chose qui vous accrochait comme une drogue.

A un moment donné, Carter lui demanda s'il savait cuisiner au micro-ondes.

— Je peux faire du ragoût, répondit-il.

Carter le fixa.

— Eh bien allez-y.

Il lui semblait évident que l'ancien militaire abusait, mais il obéissait sans discuter. Après tout, quelle satisfaction trouvait-il quand il travaillait pour lui seul à la maison ? Aujourd'hui, il avait la possibilité d'aider les autres avec ces choses simples.

Il ouvrit des boîtes de conserve, des bouteilles d'huile et de vinaigre, prépara des assiettes et profita de la faible lumière qui embellissait encore la fenêtre pour cuisiner un repas un peu plus élaboré que de la tambouille. Il avait ôté son pull et sa chemise et travaillait torse nu. Il croyait parfois étouffer dans cette atmosphère de sueur et d'air dense, mais tout cela contribuait à conférer à sa tâche un degré supplémentaire de réalisme. C'était un mineur préparant le dîner pour ses compagnons épuisés, un mousse balayant le pont.

Les scènes insolites se multipliaient autour de lui. A un moment donné, Elisa entra dans la cuisine son jean à la main. Elle ne portait que son top à bretelles et un petit slip, mais elle transpirait malgré tout et avait attaché sa magnifique et épaisse chevelure avec un élastique.

— Victor, y aurait-il un outil avec lequel je pourrais couper ça ? De grands ciseaux, peut-être... Je meurs de chaleur.

— Je crois que j'ai ce que tu cherches.

Carter avait apporté une énorme caisse à outils, qui était ouverte dans la pièce contiguë. Victor choisit des cisailles portables en acier. Ce fut un moment inattendu et merveilleux. Comment aurait-il pu imaginer un jour ce genre de situation, et précisément avec Elisa ? Elle-même eut un sourire, et ils en plaisantèrent.

— Plus haut... encore... coupe à cette hauteur, lui indiquait-elle.

— Tu vas te retrouver avec un short. Même comme short, il serait court...

— Coupe sans pitié. Jacqueline n'en a pas à me prêter.

Il pensa à sa vie d'avant, quand il se considérait comme un homme heureux chaque fois qu'il pouvait prendre un café avec elle dans l'ambiance aseptisée d'Alighieri. Et maintenant ils étaient presque nus (lui au niveau du torse, elle en petite culotte), décidant à quelle hauteur ils devaient couper un pantalon. Il avait toujours peur et elle aussi, c'était évident, mais il y avait dans cette peur quelque chose qui lui faisait penser qu'il pouvait arriver n'importe quoi, agréable ou non. La peur le libérait.

Quand le dîner fut prêt, la nuit était déjà tombée et la chaleur avait baissé. Par la petite fenêtre de la salle à manger pénétrait la brise, presque le vent, et Victor pouvait distinguer des masses d'ombres s'agitant au-delà des clôtures. Il mit une nappe en papier, répartit des assiettes et plaça l'une des lampes de poche au centre, en guise de candélabre. Il tenta même de servir avec un certain art, mais cela ne servit pas à grand-chose. Le dîner fut hâtif et silencieux, personne ne parla et Elisa, Jacqueline et Blanes regagnèrent immédiatement la salle de contrôle pour reprendre leur travail.

Victor resta pour débarrasser la table et alluma l'émetteur qu'il transportait dans la poche de son jean. Il croyait pouvoir identifier la respiration d'Elisa parmi les divers sons qu'il entendait. Il imagina que la respiration était une sorte d'empreinte digitale, et la sienne devait être là, le halètement caractéristique de sa voix de contralto et le frottement de son crayon qui glissait sur le papier.

Les émetteurs, c'était une idée de Blanes, et Carter avait fait une moue avec son visage de pierre, comme s'il avait pensé : "Professeur, laissez-moi les idées pratiques", mais il avait fini par adapter les radios portables, non sans objecter :

— Ça ne servira pas à grand-chose, monsieur le savant. Il a pulvérisé Silberg sous le nez de l'escorte, à l'intérieur de l'avion, vous vous rappelez ? Et Stevenson dans une barcasse plus petite que cette pièce, devant cinq compagnons qui n'ont rien vu et n'ont rien pu faire...

— Je sais bien, admit Blanes, mais je crois que nous devons être reliés les uns aux autres à tout moment. C'est plus rassurant.

C'est pour cette raison que la braguette de Victor était

enrouée et toussait avec les voix de Jacqueline, Elisa et Blanes, et il supposait qu'il devait en être de même avec ses propres bruits, il tenta donc de débarrasser silencieusement les assiettes (il devrait ensuite les laver avec les bidons d'eau de mer que Carter avait rapportés de la plage). A cet instant, Carter l'appela.

— Prenez une lampe, descendez à la réserve et inspectez les étagères du haut pour voir s'il reste des choses utilisables. Vous êtes plus grand que moi et nous n'avons pas d'échelles.

Victor lui demanda de répéter son ordre : depuis qu'ils étaient arrivés sur l'île, Carter se désintéressait totalement de l'espagnol, et même si Victor se débrouillait bien en anglais, celui de cet homme lui semblait parfois être du jargon. Quand il finit par comprendre, il obéit avec soumission : il prit une lampe et se dirigea vers l'obscur pièce contiguë, où la trappe était ouverte dans le sol.

Ouverte et noire.

Il éclaira le trou, vit les marches qui descendaient et se rappela quelque chose. *C'est là qu'il a tué la femme la plus âgée. Comment s'appelait-elle ? Cheryl Ross.*

Il leva la tête. Carter était toujours dans la cuisine, occupé. Il regarda à nouveau la trappe. Qu'y a-t-il ? Tu n'es bon qu'à faire du ragoût ? Il respira profondément et commença à descendre les marches. L'émetteur, dans la poche de son pantalon, lui envoya la toux d'Elisa au milieu des interférences. Avait-elle entendu l'ordre de Carter ? Savait-elle ce qu'il faisait en ce moment ?

Quand le plafond de la réserve le recouvrit, il leva la lampe. Il vit des étagères métalliques couvertes d'objets. Le sol était en terre, mais il eut beau chercher, il n'y trouva pas les traces qu'il attendait (et redoutait). Il faisait frais en bas, même un peu froid, comparé à l'ambiance poisseuse de la cuisine.

Soudain, il distingua, dans le fond, une porte grise métallique sur l'embrasure de laquelle on avait cloué des baguettes en bois.

Il se rappela qu'Elisa lui avait dit que tout était arrivé dans la pièce du fond.

Derrière cette porte.

Il frissonna. Il finit de descendre les marches et décida de se concentrer sur sa tâche.

Il commença par l'étagère située à droite. Il se hissa sur la pointe des pieds et passa le faisceau de lumière sur la partie supérieure. Il parvint à distinguer deux caisses qui semblaient contenir des biscuits et de grandes boîtes de conserve d'un produit qui, quel qu'il fût, ne semblait pas comestible. Il se souvint de cette devinette où un Chinois désignait à un autre une boîte et disait "moite". "Grande", pour le chinois, devait être "glande". L'émetteur lui transmettait une conversation à voix basse, censurée par l'électricité statique : Blanes et Elisa s'étaient mis à parler de quelque chose en relation avec le décompte du TU (temps universel) et les périodes d'énergie. Le *vibrato* de la voix d'Elisa lui caressait l'aine.

— Bah, éteignez cette saloperie, il entendit soudain les bottes de Carter en descendant l'escalier. Ça ne sert à rien, quoi qu'en dise le savant.

Victor l'ignora. Il ne se soucia même pas de répliquer : il continua à parcourir l'entresol avec la lampe et découvrit de nouvelles caisses.

Soudain, une main lui palpa les parties génitales. Une main énorme. Il s'écarta d'un bond, mais pas avant que les gros doigts de Carter ne s'introduisent dans l'étroite poche de son jean et n'éteignent l'émetteur.

— Que... faites-vous ? hurla Victor.

— Du calme, monsieur le curé, vous n'êtes pas mon genre. – Carter montra sa dentition dans l'obscurité. – Je vous ai déjà dit que les émetteurs sont une saloperie inutile, et je n'aime pas qu'on m'écoute.

Victor étouffa sa colère en reprenant sa tâche.

— Ne m'appellez pas "monsieur le curé", s'il vous plaît, dit-il. – Je suis professeur de physique.

— Je croyais que vous réfléchissiez sur la religion, ou la théologie, ou autre chose.

— Comment le savez-vous ? s'étonna Victor.

— Hier soir, à l'aéroport du Yémen, je vous ai entendu le dire à l'enseignante française. Et je vous ai vu prier à plusieurs reprises.

Victor fut surpris de cette facette insoupçonnée d'observateur

dont Carter faisait preuve. Il avait certes discuté de ses lectures avec Jacqueline et au long du voyage il avait prié à plusieurs reprises (il ne s'était jamais senti aussi motivé pour le faire) mais toujours de façon discrète, à peine le murmure d'un *Notre Père*. Il croyait que personne ne l'avait remarqué.

— Je suis catholique, dit-il. Il tendit la main et inclina une des caisses pour en voir le contenu. Encore des conserves. Il en sortit une. Des haricots.

— Pour moi, scientifique ou curé, c'est pareil. – Carter s'était mis à sortir les caisses de l'étagère de gauche. – Ce sont les pires castes de la société que je connaisse. Les uns créent les armes et les autres les bénissent.

— Et les soldats s'en servent, répliqua Victor sans envie de discuter, mais avec une certaine intention. Il chercha la date de péremption sur la boîte de haricots et découvrit qu'elle avait expiré quatre ans auparavant. Il la remit dans la caisse et dirigea la lanterne sur la suivante. Des emballages en carton. Il y passa la main et essaya d'en sortir un.

— Dites-moi, demanda Carter dans son dos, que représente Dieu pour vous ?

— Dieu ?

— Oui, que représente-t-il pour vous ?

— L'espoir, dit Victor après une pause. Et pour vous ?

— Ça dépend des jours.

L'emballage était coincé. Victor secoua la caisse avec violence. Soudain une ombre agile et noire émergea à cinq centimètres de ses doigts et grimpa sur le mur.

— Mon Dieu... gémit Victor en espagnol, et il recula, dégoûté.

— Non, ça, ce n'est pas "Dieu". – Carter répéta le mot en espagnol en dirigeant le faisceau de sa lampe au plafond. – C'est un cafard. Il est gros, mais il ne faut pas exagérer...

— Il est énorme... Victor en avait des nausées. Le ragoût s'agita dans son estomac.

— C'est un cafard tropical, sans conservateurs ni colorants. Je suis allé dans des endroits où l'eau vous venait à la bouche si vous en voyiez un. Les voir passer, c'était comme de voir passer un cerf.

— Je ne suis pas sûr que ça me plairait d'être dans ce genre d'endroits.

Le rire de l'ancien militaire fut bref et rauque.

— Vous êtes déjà dans un de ces endroits, monsieur le curé. Si vous voulez, j'enlève les planches de la porte et je vous le montre.

Victor se tourna vers la porte, puis vers Carter. Les yeux de Carter et la porte avaient la même couleur à la lumière de sa lampe.

— Je ne peux dire que ce soit la pire chose que j'aie vue de ma vie, parce qu'après j'ai vu Craig, Petrova et Marini. Mais ce que j'ai vu derrière cette porte fut la pire chose que j'aie vue de ma vie jusqu'alors. Et je vous jure que j'en avais déjà vu. – L'haleine de Carter, dans la froideur de la réserve, formait une légère vapeur. La lampe faisait briller ses yeux. C'était comme s'il avait brûlé de l'intérieur. – De bons soldats, comme Stevenson ou Bergetti, des gents habitués à vivre debout, comme je le dis, ont vu leur raison affectée lorsqu'ils sont descendus dans la réserve... Même le type qui nous cherche, Harrison, l'homme d'Eagle, est devenu fou à lier : il a vu plus de victimes que quiconque, et il est cinglé. Il a des attaques, des crises, ce genre de choses. Et ce n'est pas un homme que je qualifierais de sensible.

Victor fit appel à sa pomme d'Adam dans une vaine tentative pour déglutir. Carter se tourna légèrement de côté en lui parlant, comme s'il ne s'adressait plus à lui mais aux ombres qui les entouraient.

— Je vais vous raconter quelque chose. A des milliers de kilomètres d'ici, dans une maison de Ciudad del Cabo, vivent ma femme et ma fille. Elles sont noires. J'ai une jolie, une jolie petite fille de dix ans avec de belles boucles et des yeux immenses. Son sourire est si doux que je pourrais la regarder toute ma vie jusqu'à ce qu'il ne me reste plus de bave à verser. Ma femme s'appelle Kamaria, en swahili cela signifie "comme la lune". Elle est grande et belle, la plus belle de ses compatriotes, un corps d'ébène ferme. Je les aime à la folie. Et depuis deux ans il ne se passe pas une seule nuit sans que je rêve que je les enferme dans cette réserve et que je les détruis. Je leurs fais les mêmes choses que celles qu'il a faites à Cheryl Ross. Je ne

peux pas l'éviter : il apparaît, il me donne des ordres et je lui obéis. Ma fille, je lui arrache les yeux et je les mange.

Il resta silencieux un instant, à respirer. Puis il se tourna vers Victor avec un regard tranquille, indifférent.

— J'ai peur, monsieur le curé. Plus peur qu'un enfant dans une chambre obscure. Depuis que tout a commencé, je peux me mettre à hurler si un ami m'effraie, ou je fais dans mon pantalon si je reste seul la nuit. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie... Je sais que, si Dieu existe, comme vous le croyez, *il... ou ça...* est un Anti-Dieu. L'Antiespoir. L'Antéchrist, ce n'est pas comme ça qu'on dit ?

— Oui, murmura Victor.

Carter resta à le regarder.

— Mais ne vous en faites pas : vous n'êtes pas concerné. Cela nous concerne, nous. Si vos collègues ne trouvent pas bientôt une solution, il nous tuera tous, mais pas vous... Vous deviendrez juste fou. – Il parlait avec un mépris soudain. – Alors ne vous inquiétez plus de ces foutus cafards et continuez à ouvrir les caisses.

Il fit demi-tour et sortit de la réserve.

Il se réveilla en sursaut. Il se trouvait chez lui. Ric Valente et lui déchiquetaient les pantalons des filles. Tout le reste (l'île, les horribles assassinats) avait été un mauvais rêve, par chance. Les chemins de l'inconscient sont impénétrables, pensa-t-il.

— Regarde ça, lui disait Ric, qui avait inventé un appareil ultrarapide pour déchiqueter les pantalons.

Mais ce n'était pas le cas. En réalité, il était par terre, le dos appuyé contre un mur de métal froid. Il reconnut l'étroite cuisine de la station scientifique. Par la fenêtre pénétrait la lumière de l'aube, mais ce n'était pas la lumière qui l'avait réveillé.

— Victor... ? murmurait la radio sur la console. Victor, tu es là ? Tu peux prévenir Carter et venir avec lui en salle de projection ?

— Vous avez quelque chose ? demanda-t-il en se redressant avec difficulté.

— Venez le plus vite possible, dit Blanes en guise de réponse.

Au ton de sa voix, Victor pensa qu'il semblait terrifié.

— L'image de gauche provient d'un enregistrement vidéo, celle de droite d'une corde de temps du passé récent, il y a une vingtaine de minutes... Elle a été ouverte en utilisant cet enregistrement. Observez l'ombre qui entoure le dos...

Blanes s'approcha de l'écran et glissa l'index sur la silhouette de l'image de droite. Les photos étaient très similaires : elles montraient une souris de laboratoire avec son pelage châtain, les fines pointes sur son museau, les petites pattes rosées. Mais celle qui occupait la marge de droite de l'écran avait une couleur légèrement sépia et était bordée d'un halo obscur, comme si la figure avait été surimprimée plusieurs fois.

Et il y avait d'autres différences.

— Les yeux de la deuxième... murmura Elisa.

— On en parlera plus tard, coupa Blanes. Maintenant, regardez. – Il traversa à nouveau la salle et projeta une autre image. – C'est une copie du Verre intact. Vous remarquez quelque chose ?

Les cous se penchèrent en avant. Même Carter, debout devant la porte, s'approcha.

— Une... ombre entourant le verre, comme pour la souris ? releva Jacqueline.

— Effectivement. Nous l'avions attribué au manque de netteté, mais c'est le dédoublement.

— Qu'est-ce que le dédoublement ? demanda Elisa.

— Sergio Marini explique tout ça dans ses dossiers... C'est lui qui l'a découvert, je ne l'ai jamais su... – Blanes était nerveux, presque angoissé : Elisa ne l'avait jamais vu comme ça. En parlant, il faisait défiler les images sur l'écran en effleurant rapidement la console de l'ordinateur. – Il semble que, lorsque nous avons obtenu le Verre intact, il lui soit arrivé une chose étrange. Il a vu le même verre vingt minutes, trois et dix-neuf heures après avoir réalisé cette expérience. Il lui apparaissait n'importe où : dans l'autobus, dans son lit, dans la rue... Lui seul le voyait. Quand il tentait de le saisir, il disparaissait. Il

crut que c'était une hallucination, aussi n'en parla-t-il pas. Mais il commença à faire des expériences de son côté et il constata rapidement que les images des cordes de temps récentes produisaient cet effet sur les objets. Il essaya alors avec des êtres vivants ; des souris, au début. Il les filmait et ouvrait des cordes du passé récent. A partir de cet instant, la même souris lui apparaissait régulièrement : chez lui, dans sa voiture, où qu'il se trouvât... Toujours à lui. Elles ne faisaient rien de spécial : juste se laisser voir. Mais les lumières dans un périmètre d'environ quarante centimètres de diamètre autour de l'apparition s'éteignaient. Pour Marini, il était évident qu'elles utilisaient cette énergie pour apparaître. Il les a appelées "dédoubléments". Il supposa que c'était la conséquence directe de l'entrelacement entre le passé récent et le présent.

Les souris sur l'écran devinrent des chiens et des chats. Blanes poursuivit :

— Il a essayé avec des animaux de plus grande taille... Il a observé d'autres propriétés. Bien que l'image ait contenu des animaux, *un* seul se dédoublait, et pas toujours le même. Il l'attribua au hasard. Il pouvait anticiper lequel se dédoublerait aux ombres qui entouraient son image dans la corde ouverte : c'est comme si le dédoublement apparaissait à cet instant... Il a également découvert que si l'animal mourait, il ne se produisait aucun dédoublement. C'est-à-dire que l'animal mort et le même animal vivant ne pouvaient coexister, pas même dans des cordes temporelles différentes. Avec toutes ces données, il a recruté Craig. Ils ont fait d'autres tests, et ils en ont conclu que les dédoubléments étaient réels, même s'ils n'apparaissaient que dans l'espace-temps de ceux qui procédaient au test.

— Comment est-ce possible ? demanda Victor. Je veux dire, comment un objet ou un être vivant peut-il apparaître *à la fois* en deux endroits différents ?

— N'oublie pas que chaque corde de temps est unique, Victor, et tout ce qu'elle contient, objets et êtres vivants compris. Reinhard l'explique de façon très curieuse. Il dit que chaque fraction de seconde, nous sommes une personne différente. Notre illusion de rester les mêmes est produite par le cerveau, pour nous empêcher de devenir fous. Peut-être les schizophrènes captent-ils les différences entre les êtres multiples qui constituent notre Moi au fil de la dimension temps... Mais quand on isole une corde de temps du passé récent, les objets et créatures uniques qu'elle contient demeurent isolés du cours du temps et... vivent de façon autonome pendant des

périodes proportionnelles.

Carter souffla bruyamment et changea de position, appuyant une main sur le chambranle de la porte.

— Si vous ne comprenez pas quelque chose, demandez-le-moi, Carter, dit Blanes.

— Je devrais commencer par vous demander comment je m'appelle, grogna Carter. Depuis que vous avez commencé à parler, je me sens comme une femme enceinte de triplets.

— Attends, l'interrompit Elisa. Sur ses jambes nues se reflétaient les couleurs des photos. Elle les gardait écartées, le dossier de la chaise face à elle. Passe l'image précédente... Non, pas celle-là... La précédente, l'agrandissement de la souris blessée... Celle-ci.

La photo, couleur sépia, occupait tout l'écran. Elle montrait une souris avec une profonde crevasse sur le museau et une brèche sur l'échine. C'étaient des blessures nettes et, pourtant, elles ne saignaient pas.

— Ces mutilations ne te rappellent rien, Jacqueline ? Elisa comprit que la paléontologue avait déjà fait le rapprochement.

— La Femme de Jérusalem...

— Et les pattes des dinos. Nadja me l'avait fait remarquer...

— Constatez, de plus, qu'on ne voit pas les pupilles de plusieurs chiens et souris, indiqua Blanes. C'est ce que tu allais dire, Elisa.

Les yeux blancs. Elisa retint son souffle.

— Que signifie tout cela ? demanda Victor.

— Marini et Craig ont trouvé la réponse. En fait, cela ne se produit pas seulement avec les extrémités et le visage. Attendez. – Il recula jusqu'à l'image du Verre intact et l'agrandit. – Observez le côté droit. Il manque des bouts de verre... Même... Regardez ces trous au centre... Ce ne sont pas des bulles mais des portions de matière absentes. Notre cerveau ne percevait que les défauts, disons, les plus anthropomorphes : le visage ou les doigts... Mais tous les objets du passé, y compris la terre et les nuages, présentent des trous, des mutilations... L'explication est surprenante... et très simple.

— Le temps de Planck, murmura Elisa, comprenant subitement.

— Exact. Nous pensions que ces images étaient des photos ou des films. Nous savions que ce n'était pas le cas, mais de façon inconsciente nous le pensions. Il s'agit cependant de cordes temporelles ouvertes. Chaque corde est un temps de Planck, l'intervalle le plus bref de la réalité, un laps de temps si minime que la lumière peut à peine parcourir un espace pendant ce temps. La matière est faite d'atomes : noyaux de protons et neutrons avec des électrons tournant autour, mais dans un intervalle si bref les électrons *n'ont pas eu le temps* de remplir l'objet tout entier, si solide soit-il : il reste des trous, des vides... Notre visage, notre corps, une table ou une montagne présenteraient une apparence inachevée, mutilée. Nous ne nous en sommes pas rendu compte avant de voir le visage de la Femme de Jérusalem.

— Vous voulez dire que pendant ce temps nous n'avons pas de visage ? demanda Carter.

— Nous pouvons en avoir un ou non, mais le plus probable est que nous ne l'ayons pas *entièrement*. Imaginez une poêle avec des gouttes d'huile : si vous ne l'inclinez pas, l'huile finira par recouvrir toute la base, mais pour cela il faudra un certain temps. Dans un Temps de Planck, le plus probable est qu'il reste des trous que les électrons n'ont pas recouvert : nos yeux, une partie du visage ou de la tête, un viscère, une extrémité... A des échelles si minimes de temps et d'espace, nous changeons continuellement, pas seulement d'aspect... Pas même une pensée peut voyager d'un neurone à l'autre pendant un temps de Planck. Simplement, c'est un intervalle trop fugace. Je répète : à chaque corde de temps nous sommes *d'autres êtres*. Il existe autant d'êtres différents en nous que de cordes de temps se sont écoulées depuis notre naissance.

— C'est incroyable, murmura Jacqueline.

— Professeur, vous voulez que je vous dise ?... – Carter se gratta la tête en souriant. – J'étais un étudiant pas très assidu. Votre documentaire me semble merveilleux, mais ce que j'aimerais comprendre, c'est qui nous découpe depuis dix ans, qui nous inspire ces cauchemars et comment nous pouvons l'éliminer.

— Nous y arrivons, répliqua Blanes, et il ouvrit un autre dossier. – Marini et Craig avaient étudié des animaux et des objets, mais il leur manquait les êtres humains... C'était une expérience

risquée : qui allait se proposer comme volontaire pour être dédoublé ? Alors ils ont pensé à Ric Valente.

L'image suivante, inattendue, fit ressentir un fourmillement dans le ventre à Elisa. Dans un encadré entouré de chiffres, apparaissait Ric Valente assis devant un ordinateur. Elisa reconnut immédiatement le lieu.

— Ric a commencé à se filmer lui-même la nuit dans la salle de contrôle, et il a utilisé ces images pour étudier ses propres dédoubllements. Il constata que l'être humain apparaissait à différents moments ; l'espace comprenait quatre à cinq mètres de diamètre. Ric avoua à Marini que ces apparitions l'impressionnaient beaucoup.

Elle avait commencé à se rappeler l'après-midi où elle l'avait surpris plongé en lui-même sur la plage. Était-il en train de contempler un de ces dédoubllements ? Et en la voyant, aurait-il provoqué la discussion pour lui faire croire que son étourdissement était dû au fait qu'il n'avait pas encore remis ses résultats ?

— Une nuit de septembre, il est survenu autre chose. Ric était exténué et il s'endormit pendant que la caméra le filmait... Quand il se réveilla, il poursuivit l'expérience et ouvrit une corde de temps remontant à dix minutes, alors qu'il dormait... Alors surgit un autre genre de dédoubllement. – La voix de Blanes révélait maintenant plus d'anxiété. Il passa diverses diapositive couvertes d'équations. – La première différence avec les précédentes fut qu'elle apparut peu après la première expérience, à un moment inattendu pour Ric. Et puis, son espace était ostensiblement plus grand et produisit une brève coupure d'électricité dans la salle de contrôle. Qui plus est, il introduisit Ric dans une corde de temps. Pendant cet intervalle, la salle devint pour lui un monde obscur, avec d'étranges trous dans les murs et le sol...

— Des trous ? demanda Jacqueline.

— Ceux produits par le mouvement des électrons, intervint Elisa, comme les blessures supposées sur les visages. – L'angoisse lui opprimait la poitrine : maintenant, elle comprenait la signification de cette ouverture dans le mur de sa chambre pendant son étrange "rêve".

— "Des trous de matière", comme les appelait Marini, dit Blanes. – Du point de vue d'un observateur situé à l'intérieur d'une corde de temps, le monde autour de lui est incomplet : il reste des "défauts" qui finiront par se remplir quand le passage du temps restituera ces particules dans les lieux correspondants, même si

d'autres s'ouvrent...

— Alors Ric a vu lui aussi ces trous dans son corps, dit Victor.

— Non, il ne se voyait pas comme ça. Son dédoublement oui, mais pas lui. De son point de vue, il se trouvait nu dans un monde immobile.

Comme moi dans le rêve, pensa Elisa.

— Nu ? s'enquit Jacqueline.

— Il n'apercevait pas les vêtements, ni aucun des objets qu'il portait sur lui. Seulement son corps. Les objets qu'il transportait étaient restés hors de la corde temporelle. Le dédoublement n'introduisit que lui.

Elisa se retourna vers Blanes.

— Ric n'est pas le seul à avoir connu cette expérience.

Elle sentit les regards converger vers elle. Elle ajouta, avec un certain trouble, les joues en feu dans la pénombre de la salle :

— Nadja et moi aussi... Et Rosalyn...

— Pour Rosalyn, je le savais, affirma Blanes. – Elle l'avait raconté à Valente. Le dédoublement lui apparut la même nuit qu'à lui, et elle fut également "introduite" dans la corde de temps. Bien sûr, Rosalyn crut qu'il s'agissait d'un rêve très réaliste, mais Ric constata que les ampoules de sa salle de bains avaient fondu et il comprit ce qui s'était réellement passé...

Elisa regardait les équations sur l'écran, sans les voir. Le mystérieux puzzle avec lequel elle avait vécu toutes ces années commençait à prendre forme en elle. L'homme aux yeux blancs, c'était ça. Elle se rappela qu'aussi bien Nadja qu'elle avaient cru qu'il s'agissait de Ric. Et le reste des événements ? Jusqu'à quel point l'agression dont elle avait cru être la victime avait-elle été réelle ? Elle décida de ne pas en parler : simplement, elle se sentait incapable de le raconter. Mais alors Blanes dit :

— Rosalyn avoua à Ric qu'elle avait rêvé que son double l'attaquait. .. Il n'était pas sûr qu'elle eût exagéré pour lui reprocher son manque d'intérêt envers elle, toujours est-il qu'il s'en inquiéta. A quoi cette différence était-elle due ? Les dédoublements précédents se

déplaçaient comme des fantômes, sans plus... Il en parla à Marini. Ils méditèrent longuement sur la question. Ils faisaient de longues promenades en direction du lac tout en discutant en secret...

— Parfois, ils parlaient dans la casemate, interrompit Carter. Là, ils savaient qu'aucun d'entre vous ne les écouterait.

— A la fin, Marini crut trouver l'explication : le dédoublement provenait, en tout cas, de l'une des multiples "personnes" que Ric était une fois endormi. C'est-à-dire que c'était un dédoublement de l'inconscient de Ric. Le rêve est une activité plus violente que nous ne le pensons. Reinhard Silberg pense que l'idée selon laquelle nous nous "reposons" quand nous donnons peut aussi être une illusion du passage du temps. Isolés dans chaque intervalle, nos corps endormis se montrent beaucoup plus actifs que pendant la veille : nous bougeons les yeux avec rapidité, nous avons des hallucinations, nous nous excitons sexuellement... Sergio en déduisit que le sommeil ou l'inconscience produisaient en l'être humain un dédoublement de sa part la plus intime et la plus sauvage.

— Alors... c'est ça Zigzag... murmura Jacqueline. Le dédoublement de l'inconscient de Ric...

Blanes secoua la tête.

— Non : Zigzag est apparu après, la nuit du 1er octobre. Ce fut un autre genre de dédoublement, encore plus puissant. Cela ne put être le même que celui que virent Rosalyn, Elisa et Nadja, parce que celui-là n'utilisait qu'une faible quantité d'énergie alors que Zigzag, en revanche, a brûlé les générateurs en apparaissant. Et puis sa période d'entrelacement avec le présent s'est étendue sur dix ans à intervalles variables, ce qui n'est arrivé dans aucun autre cas... Nous ne savons même pas si c'est Ric qui l'a produit, bien que tout indique que ce fût le cas. Valente tenait un journal rigoureux que Marini récupéra. Ric y affirmait que, bien que Marini lui eût demandé d'arrêter les expériences sur des personnes endormies en raison des risques possibles, il allait continuer de son côté... Il se montrait enthousiaste. Il souhaitait vérifier d'autres choses sur ces dédoublements agressifs. C'était une chose qu'il avait découverte. Il disait que, pour la première fois dans l'histoire, on avait obtenu des preuves de l'étroite relation existant entre la physique des particules et la psychologie freudienne... Je ne peux pas mal le juger, même si je le voudrais... Sa dernière annotation date du 29 septembre, et elle précise qu'il s'apprêtait à profiter de la nuit du samedi 1er octobre, quand la tempête serait à son comble, pour produire un autre dédoublement

avec une nouvelle image.

Jacqueline posa la question qui avait surgi dans l'esprit de tous.

— Quelle image ?

Blanes ferma les dossiers et en ouvrit d'autres.

— La dernière note mentionne qu'il pensait utiliser celles-ci...

Sur l'écran défilèrent des agrandissements flous. Elisa et Jacqueline se levèrent de leurs sièges presque en même temps.

— Nom d'un chien... dit Carter.

Les photos étaient semblables : sur chacune apparaissait une chambre avec un lit et une silhouette allongée. Elisa s'était reconnue immédiatement, et aussi Nadja. Les photos avaient été prises d'un endroit du plafond et les montraient dormant dans leurs chambres de New Nelson dix ans plus tôt.

— Les lumières de nos chambres comportaient des caméras à infrarouge dissimulées, expliqua Blanes. – Ric disposait, chaque nuit, d'images de nous tous en temps réel. Y compris vous, Carter.

— Eagle voulait nous épier, acquiesça Carter. Ils étaient paranoïaques avec l'Impact.

Maintenant tout s'emboîtait pour Elisa : elle comprit que la mention que Ric avait faite de ses plaisirs solitaires pendant cette discussion n'avait pas été une fanfaronnade. Il l'avait vue, réellement. Il pouvait tous les voir, en fait.

— Mais laquelle de ces maudites images a-t-il utilisée ? Jacqueline criait presque. Plus que de le demander à Blanes, c'était comme si elle avait parlé à l'écran.

— Nous ne le savons pas, Jacqueline. Ric a pratiqué l'expérience de son côté, sans en parler à Marini.

— Mais... il doit y avoir... une transcription... un enregistrement... – Carter, subitement, semblait très nerveux. – Dans la salle de contrôle il y avait aussi des caméras cachées... ajouta-t-il, mais Blanes hochait la tête.

— Toutes les transcriptions et tous les enregistrements de

cette nuit furent effacés après la coupure d'électricité due à Zigzag : elle absorba l'énergie autour d'elle et effaça les données dans les circuits. Il est même possible que Ric ait réutilisé une image de lui, mais j'en doute. Je crois qu'il s'est servi d'une autre. N'importe laquelle de celles-ci, mais laquelle ?... – Il les repassa une par une, en partant de la fm.

— Non, pas n'importe laquelle... – Elisa remarqua qu'elle avait du mal à parler. – Il ne peut s'agir de celles de Nadja, Marini, Craig, Ross, Silberg ni de celles des soldats...

— Tu as raison. Ils sont morts, et un dédoublement ne peut coexister avec la même créature morte. Il ne reste que nous... – Blanes les regarda au fur et à mesure qu'il les mentionnait dans la chambre... – Elisa, Jacqueline, Carter et moi. Et Ric, qui a disparu.

— Mais... cela signifie... – Jacqueline était pâle. Blanes acquiesça avec gravité.

— Zigzag est l'un d'entre nous.

La soldate s'appelait Previn, c'était du moins ce que disait la plaque sur son uniforme. Elle était blonde aux yeux bleus, un peu corpulente mais séduisante, bien que son plus grand attrait était qu'elle ne parlait pas. En revanche, le colonel Borsello, qui commandait la Section Tactique de la base d'Imnia sur la mer Egée, retranché derrière son bureau, avait la langue bien pendue. Mais ils se ressemblaient un peu : leurs deux regards feignaient de ne pas voir Jurgens. La soldate gardait les yeux loin de lui, et le lieutenant le faisait encore mieux : il adressait des clins d'œil à Jurgens et revenait rapidement vers Harrison, comme s'il voulait laisser entendre qu'il était habitué à voir toute sorte de choses.

Harrison comprenait qu'il feignît que la présence de Jurgens ne comptait pas.

— Je suis ravi de vous recevoir, monsieur, dit Borsello, et je me mets à votre disposition, mais je ne sais pas si j'ai bien compris votre demande.

— Ma demande... – Harrison sembla réfléchir à ce terme. – Ma demande est très simple, mon lieutenant : quatre "archanges", seize hommes, uniformes anticontamination, tout l'équipement.

— Pour partir quand ?

— Cette nuit même. Dans huit heures.

Borsello haussa les sourcils. Il ne perdait pas son air de "Vois-Comme-Je suis-Aimable-Avec-Les-Civils", mais dans ces sourcils aux poils tordus, Harrison lut un refus catégorique.

— Je crains que ce ne soit impossible. Il y a un typhon au nord des Chagos et il avance sur New Nelson. Les "archanges" sont de petits hélicoptères. Il existe une probabilité de plus de cinquante pour cent que...

— Des hydravions, alors.

Borsello eut un sourire de compassion.

— Vous ne pourrez pas amerrir, monsieur. Dans quelques heures, les vagues autour de l'île atteindront dix mètres de hauteur. C'est complètement impossible. Nous sommes une équipe modeste ici à Imnia. Pas plus de trente hommes dans ma Section. Nous allons devoir attendre demain.

D'une certaine façon, Harrison persistait à regarder la soldate Previn. Il rendait les sourires et la politesse à Borsello, mais regardait sa subordonnée. Ce qu'il supportait le moins, ce que personne n'avait le droit d'exiger qu'il supportât, c'était cet obstacle à face de lune parsemée de cratères d'acné qu'était le lieutenant Borsello.

— A la première heure vous pourrez préparer l'équipe. Peut-être à l'aube, si...

— Nous pouvons parler seuls, mon lieutenant ? l'interrompit Harrison.

Sourcils haussés, efforts supplémentaires pour ne pas avoir l'air surpris, pour rester courtois. Et pour ne pas regarder Jurgens. Mais, à la fin, Borsello fit un geste et la soldate disparut en fermant la porte derrière elle.

— Que voulez-vous exactement, monsieur Harrison ?

Maintenant que la walkyrie était partie, Harrison se sentait plus à l'aise. Il ferma les yeux et imagina des réponses possibles. Je veux m'ôter une guêpe de l'intérieur de la tête. Voilà ce que je pourrais vous répondre. Quand il les rouvrit, Borsello était toujours là,

et aussi Jurgens, par chance. Il ébaucha un sourire de vieil homme courtois.

— Je veux aller sur l'île cette nuit, mon lieutenant. Et emmener quelques-uns de vos hommes. Je vous jure que si je pouvais faire tout le travail tout seul, je ne vous dérangerai pas.

— Je vous comprends. Et je reconnais que je dois suivre vos instructions. Voilà mes ordres : suivre vos instructions. Mais je crains que cela ne signifie commettre une folie. Je ne peux pas envoyer d'archanges" dans une zone de typhon... D'autre part... si vous me permettez de vous parler franchement... – Harrison fit un geste, comme pour l'encourager. – D'après nos rapports, les individus que vous recherchez se dirigent vers le Brésil. Les autorités de ce pays ont déjà été alertées. Je ne comprends pas très bien votre urgence à vous rendre sur New Nelson.

Harrison acquiesça en silence, comme si Borsello lui avait révélé une vérité indiscutable. Certes, tout laissait à supposer que Carter et les scientifiques s'étaient rendus en Egypte après avoir fait escale à Sanaa. Ses agents avaient interrogé un fabricant de faux papiers du Caire qui assurait que Carter lui avait commandé divers visas pour entrer au Brésil. C'était la seule piste solide dont ils disposaient.

Pour cette raison, Harrison ne voulait pas la suivre. Il connaissait bien Paul Carter et savait que choisir le chemin qui portait sa trace était une erreur.

En revanche, il existait d'autres données, beaucoup plus subtiles : les satellites militaires avaient détecté un hélicoptère non identifié survolant l'océan la veille en fin d'après-midi. Une telle découverte n'était pas très significative, parce que l'hélicoptère ne s'était pas approché de New Nelson, mais Harrison s'était aperçu que ceux qui étaient chargés de fournir des informations sur qui s'approchait ou non de l'île étaient des hommes de Carter.

Pour lui, c'était la bonne voie. Il l'avait dit ce matin à Jurgens, quand ils volaient vers Imnia : "Ils sont sur l'île. Ils y sont retournés." Il croyait savoir pourquoi. Ils ont découvert un moyen d'en finir avec Zigzag.

Mais il devait agir avec la même astuce diabolique que son ancien collaborateur. S'il décidait de se présenter à New Nelson à la lumière du jour, les surveillants alerteraient Carter, idem s'il donnait

l'ordre de retirer les garde-côtes ou de les interroger. Il devait attaquer l'île à l'improviste, en profitant du fait que la surveillance serait interrompue cette nuit en raison de la tempête : ce ne serait qu'ainsi qu'il pourrait les attraper tous. L'idée l'excitait. Cependant, que gagnerait-il à la raconter à l'imbécile qu'il avait en face de lui ?

Après tout, il disposait déjà d'une aide inégalable : il avait appelé Jurgens.

— Le Brésil est une piste, admit-il. Une bonne piste, lieutenant. Mais avant de la suivre je veux écarter New Nelson.

— Et je veux vous être agréable, monsieur, mais...

— Vous avez reçu des ordres directs de la Section Tactique...

— On m'ordonne de suivre vos instructions, je le répète, mais c'est moi qui décide comment et quand risquer la vie de mes hommes. Il s'agit d'une entreprise, pas d'une armée.

— Vos hommes m'obéiront, lieutenant. Ils ont aussi reçu des ordres directs.

— Tant que je serai là mes hommes, monsieur, m'obéiront. Harrison détourna le regard, comme s'il avait perdu tout intérêt pour la conversation. Il observa le doux midi jaune et bleu sur la mer au-delà de la fenêtre hermétique du bureau. Il faillit pleurer en pensant qu'avant, bien avant de s'occuper du projet Zigzag, avant que ses yeux et son esprit n'entrent en contact avec l'horreur, des paysages tels que celui-là parvenaient à l'émouvoir.

— Lieutenant, dit-il après une longue pause, en regardant encore en direction de la fenêtre. Vous connaissez la hiérarchie des anges ? – Et il énuméra, sans attendre de réponse : – "Séraphins, Chérubins, Trônes, Puissances..." Je vais prendre le commandement. Je suis une hiérarchie supérieure, infiniment supérieure, à la vôtre. J'ai vu plus d'horreur que vous, et je mérite le respect.

— De quoi voulez-vous parler avec "je vais prendre le commandement" ? Borsello fronça les sourcils.

Harrison cessa de contempler le paysage et regarda Jurgens. Borsello fit alors une chose surprenante : il se redressa sur son siège et se raidit, comme si un militaire haut gradé avait fait son entrée. L'orifice entre ses sourcils laissa échapper une goutte rouge sombre qui descendit sans rencontrer d'obstacles sur l'arrête du nez. Le

pistolet à silencieux disparut dans la veste de Jurgens avec la même rapidité scintillante avec laquelle il était apparu.

— Je veux parler de ça, lieutenant, dit Harrison.

Ils s'étaient déplacés dans la salle à manger. La lumière grisâtre du matin soulignait les contours des objets et des corps, en les mêlant. Carter but une goutte de café.

— Ne pourrait-il pas y avoir une explication plus facile ? demanda-t-il. Un fou, un sadique, un assassin professionnel, une organisation terroriste... Une explication un peu plus... je ne sais pas, plus réelle, nom d'un chien... – Il dut remarquer le regard que lui adressèrent les autres, parce qu'il leva la main. – Ce n'est qu'une question.

— C'est l'explication la plus réelle, Carter, répliqua Blanes. La réalité est physique. Et vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas d'autre explication. – Il leva les doigts d'une main au fur et à mesure qu'il parlait. – D'abord, la rapidité et le silence : tuer Ross lui a pris moins de deux heures, Nadja, il l'a détruite en quelques minutes, et pour Reinhard, il lui a suffi de quelques secondes. Ensuite, l'incroyable variété de lieux : l'intérieur d'une réserve, une barcasse, un appartement, un avion en plein vol... Il est évident que ça ne lui pose pas de problème de changer d'espace, parce qu'il ne se déplace pas à travers l'espace. Troisièmement, l'état de momification des dépouilles, qui indique que le temps écoulé a été différent pour les victimes et pour leur environnement. Et quatrièmement, le choc éprouvé en contemplant le lieu du crime et que subissent même les gens habitués à voir des cadavres. Vous savez pourquoi ? Cela est dû à l'Impact. Dans les crimes de Zigzag, il y a un Impact, de même que dans les images du passé... Marini et Ric en souffraient quand ils voyaient les dédoublements. – Blanes lui montra ces quatre doigts comme s'il s'agissait d'indiquer une offre lors d'une vente aux enchères. – Pour vous, tout est aussi clair que pour tout le monde : l'assassin est un dédoublement. Et tout indique qu'il provient de l'un d'entre nous. Ce fut la conclusion à laquelle parvint le pauvre Reinhard.

— C'est-à-dire que l'un de ceux qui se trouvent là peut être ça. Et il ne le sait même pas.

— Elisa, Jacqueline, vous ou moi, affirma Blanes, ou bien Ric. Un de ceux qui étaient sur l'île il y a dix ans. Un de ceux qui ont *survécu*. A moins que ce ne soit Reinhard, en ce cas il doit être mort. Mais j'en doute.

Jacqueline restait penchée en avant sur sa chaise, les coudes sur les cuisses et le regard perdu, comme si elle n'écoutait rien, mais elle battit soudain des paupières et intervint.

— *Le dédoublement de Ric n'était pas aussi violent, n'est-ce pas ? Pourquoi Zigzag est-il... ainsi ?*

Blanes la regardait gravement.

— C'est la question clé. La seule réponse qui me vient à l'esprit est celle que Reinhard lui a donnée : l'un de nous n'est pas ce qu'il *semble être*.

— Quoi ?

— Tous ces rêves que nous faisons... Blanes accentuait ses paroles par des gestes. Ces désirs étrangers à nous, les impulsions qui nous dominent... Zigzag nous influence au fil du temps, même si nous ne le voyons pas... Il pénètre dans notre subconscient, nous oblige à penser, à rêver ou à faire des choses. Cela n'était arrivé avec aucun dédoublement précédent. Reinhard pensait (et cela lui semblait terrifiant) qu'il devait émaner d'un esprit malade, anormal. En se développant lorsqu'il était endormi, il a... il a acquis une force énorme. Tu as employé un mot, Jacqueline : "contamination", tu te souviens ? Il est approprié. Nous sommes contaminés par l'inconscient de ce sujet.

— Tu veux dire, demanda Jacqueline sur un ton incrédule, que l'un de nous trompe les autres ?

— Je veux dire qu'il s'agit probablement d'une personne perturbée.

Profond silence. Les regards se tournèrent vers Carter, bien qu'Elisa ne comprît pas bien pourquoi.

— S'il s'agit d'une personne perturbée, c'est sûrement un professeur de physique, dit Carter.

— Ou bien un ancien soldat, répliqua Blanes en le regardant. Un type avec assez de traumatismes pour que son inconscient vive dans un éternel cauchemar...

Carter eut un geste des épaules, comme s'il riait, mais ses lèvres ne remuèrent pas. Il fit demi-tour, entra dans la cuisine et se servit un peu plus de café réchauffé.

— Et à quoi doit-on le fait qu'il ait cessé de donner des signes de vie pendant des années et qu'il revienne après ? s'enquit Jacqueline.

— Cette expression, "pendant des années", n'a pas de sens du point de vue de Zigzag, précisa Blanes. Pour Zigzag, tout se passe en un clin d'œil, et ces périodes équivalent aux intervalles qu'il emploie à se déplacer à travers le temps, comme n'importe quel autre dédoublement. Pour lui, nous nous trouvons encore dans la station cette nuit-là, accourant dans la salle de contrôle tandis que sonne l'alarme. Dans sa corde de temps, dans son monde, nous sommes restés *à cet instant précis*. C'est pour cela que nous subissons son influence même sans le voir. En fait, je suis sûr qu'il nous choisit selon un ordre déterminé... Vous vous rappelez qui est arrivé le premier en salle de contrôle, hormis Ric... ? Rosalyn. Ce fut la première à mourir. Et après ? Qui est arrivé après ?

— Cheryl Ross, murmura Elisa. Elle me l'a dit elle-même.

— Ce fut la seconde victime.

— Méendez fut le premier de mes hommes à arriver, dit Carter : il était de garde et... Attendez... Il fut la troisième victime... Par tous les... !

Il se regardèrent entre eux. Jacqueline semblait très nerveuse.

— Je suis arrivée après que Reinhard gémit-elle. Elle se tourna vers Elisa. – Et toi ?

— Il y a une erreur, dit Elisa : je suis arrivée avec Nadja, mais Reinhard était déjà là, et Nadja est morte avant... – Soudain elle s'arrêta. *Non : Nadja m'a dit qu'elle s'était levée avant. Elle a même découvert que Ric n'était pas au lit.* Elle se corrigea : Non, c'est vrai... il nous tue selon l'ordre dans lequel nous nous sommes réveillés et sommes sortis dans le couloir...

L'espace d'un instant, personne ne regarda personne et chacun sembla plongé dans ses propres pensées. Elisa trouva épouvantable d'éprouver un certain soulagement en se rappelant que Jacqueline et Blanes étaient déjà levés quand elle arriva.

— Écoutez tous. – Carter leva une de ses lourdes mains. Son visage avait perdu sa couleur, mais sa voix était teintée d'une nouvelle nuance d'autorité. – Si votre théorie est juste, professeur, qu'est-ce qui se passera quand cette... *cela* s'éliminera de soi-même ?

— Quand il assassinera son *alter ego*, ils mourront tous les deux, répondit Blanes.

— Et si son *alter ego* mourait pour une raison quelconque...

— Zigzag mourrait également.

Carter fit un geste avec la tête, comme s'il possédait toutes les clés.

— De sorte que la seule chose dont nous avons besoin c'est de connaître l'identité de ce sujet et, qui que ce soit, de *l'éliminer* avant que ce salaud de Zigzag ne recommence à broyer quelqu'un... Il est évident qu'il ne s'éliminera pas lui-même : s'il ne l'a pas encore fait, c'est qu'il compte se réserver pour la fin, exprès ou par hasard. Nous allons devoir le faire nous-mêmes. – Il y eut une pause. Carter les regardait comme pour les défier. – Peu importe de qui il s'agit. Je me trompe ?

Cela pouvait-il être la solution ? Elisa la trouvait horrible, mais en même temps simple et appropriée.

Une nouvelle inquiétude semblait avoir envahi l'atmosphère. Même Victor, qui s'était tenu à l'écart, se trouvait maintenant très impliqué dans la conversation.

— C'est un homme... – La voix de Jacqueline résonna comme une pierre jetée par terre. – Je le sais : c'est un homme. Elle leva ses yeux sombres vers Carter et Blanes.

— Vous voulez dire qu'il n'existe pas de femmes perverses, professeur ? demanda Carter.

— Je veux dire que *je sais que c'est un homme* ! Et Elisa aussi ! – Jacqueline se tourna vers elle. – Tu ressens la même chose que moi ! Allez, dis-le une bonne fois pour toutes !

Avant qu'Elisa ait pu répondre, Carter dit :

— Mettons que vous ayez raison : c'est un homme. Que voulez-vous que nous fassions ? Il reste toujours deux possibilités. On tire au sort, le professeur et moi ? On se coupe mutuellement le cou pour que vous puissiez vivre en paix ?

— Trois, dit Victor d'une voix très douce, malgré laquelle il créa un autre silence. Trois possibilités : Ric compte également.

Elisa pensa qu'il avait raison. Ils ne pouvaient écarter Valente avant de constater qu'il était mort. En fait, à en juger par le genre de "contaminations" dont Jacqueline et elle souffraient, c'était le candidat *le plus probable*.

— Si nous pouvions vérifier quelle image il a utilisée cette nuit-là... dit Blanes.

L'espace d'un instant, le souvenir de Ric Valente entraîna Elisa hors de la réalité. C'était comme si dix ans ne s'étaient pas écoulés : elle revit son visage, son éternel sourire ; elle entendit ses moqueries et ses humiliations... Ne se moquait-il pas d'eux tous, maintenant ? Soudain, elle comprit ce qu'il fallait faire.

— Il y a une façon. Bien sûr. Une seule façon...

— Non ! Le cri lui permit de savoir que Blanes l'avait comprise.

— C'est notre seule possibilité, David ! Carter a raison ! Nous devons découvrir lequel d'entre nous est Zig-zag avant qu'il ne tue à nouveau !

— Elisa : ne me demande pas ça...

— Je ne te le *demande* pas ! – Elle prit conscience qu'elle était elle aussi capable de crier comme jamais auparavant. – C'est une *proposition* ! Tu n'es pas le seul à décider, David !

Le regard de Blanes en cet instant était terrible. Au milieu d'une pause, ils entendirent la voix éraillée et cynique de Carter.

— Si tu veux voir de la vraie violence, enferme deux scientifiques dans la même cage... – Il fit quelques pas et se plaça entre eux deux. Il avait allumé une cigarette (Victor ignorait que Carter fumait) et en tirait de longues bouffées, comme si son désir de recevoir de la fumée était plus grand que celui d'expulser des mots. – Cela vous dérangerait beaucoup, tous les deux, brillants cerveaux de la physique, d'expliquer de quoi vous êtes en train de parler ?

— Risques : créer un autre Zigzag ! s'exclama Blanes à l'adresse d'Elisa, sans prêter attention à Carter. Bénéfices : aucun !

— Même si c'était le cas, je ne sais pas ce qu'on pourrait faire d'autre ! – Elisa se retourna vers Carter et parla plus calmement. – Nous savons que Ric a utilisé l'accélérateur et les ordinateurs de la

salle de contrôle cette nuit-là. Je propose de filmer quelques secondes en vidéo la salle de contrôle et *d'ouvrir* les cordes de temps pour voir ce qu'il a fait et ce qui s'est produit ensuite, y compris l'assassinat de Rosalyn. Nous connaissons l'heure exacte à laquelle tout est arrivé : celle de la coupure d'électricité. Nous pouvons ouvrir deux ou trois cordes de temps antérieures à ce moment. Cela nous permettra peut-être de voir ce que faisait Ric, ou quelle image il a utilisée pour créer Zigzag...

— Et comme ça on saurait *qui c'est*. – Carter se gratta le menton et regarda Blanes. – C'est bien pensé.

— Vous oubliez un petit détail ! – Blanes affronta Carter. – Zigzag est apparu parce que Ric a ouvert une corde de temps du passé *récent* ! Vous voulez qu'il arrive la même chose maintenant ? Deux Zigzags ?

— Tu l'as dit toi-même, objecta Elisa : il faut que le sujet soit inconscient pour que le dédoublement présente un danger. Je ne crois pas que Ric ait été endormi quand il manipulait l'accélérateur cette nuit-là, n'est-ce pas ? – Elle fixa Blanes du regard et parla doucement. – Vois les choses sous cet angle : quel autre choix avons-nous ? Nous ne pouvons pas nous défendre. Zigzag va continuer à nous tuer de façon horrible jusqu'à ce qu'il se tue lui-même, s'il le fait...

— Nous pouvons étudier la façon de l'empêcher d'utiliser l'énergie...

— Pour combien de temps, David ? Si nous parvenions à l'arrêter maintenant, combien de temps mettrait-il à revenir ? – Elle s'adressa aux autres.

— J'ai calculé l'intervalle entre les attaques et l'énergie utilisée et consommée : la période d'attaque a été divisée par deux. Le première s'est produite cent quatre-vingt-dix millions de secondes après la mort de Méndez, et la deuxième quatre-vingt-quatorze millions cinq cent mille secondes après la mort de Nadja, presque la moitié. A ce rythme, il reste encore à Zigzag quarante-huit heures d'activité avant d'"hiberner" à nouveau pendant probablement *moins d'un an*. Il a tué quatre personnes en à peine quarante-huit heures. E peut encore en tuer deux ou trois dans le même temps, aujourd'hui ou demain, et en finir avec le reste en moins de six mois... – Elle regarda Blanes.

— Nous sommes *condamnés*, David, peu importe ce que nous pouvons faire. Je veux juste choisir ma propre peine de mort.

— Je suis d'accord avec elle, dit Carter.

Elisa chercha Jacqueline du regard : elle était debout à ses côtés, mais d'une certaine façon elle semblait lointaine ; quelque chose dans son attitude ou son expression la tassait.

— Je n'en peux plus... murmura-t-elle. Je veux en finir avec ce... ce monstre. Je suis d'accord avec Elisa.

— Je ne vais pas donner mon avis, s'empressa de dire Victor quand Elisa se tourna vers lui. C'est à vous de décider. Je veux juste vous poser une question. Vous êtes *complètement* sûrs que vous pourrez tuer de *sang froid* la personne d'où a surgi le dédoublement quand vous saurez qui c'est ?

— De mes propres mains, répliqua Jacqueline. Si c'est moi, ce sera plus facile.

— Calmez-vous, monsieur le curé. – Carter donna une tape sur l'épaule de Victor. – Je peux m'en charger. J'ai tué des gens pour avoir toussé du mauvais côté.

— Mais la personne d'où a surgi le dédoublement n'est responsable de rien, dit Victor sans prendre peur, en regardant Carter. – Ric n'aurait pas dû faire cette expérience sans permission, mais même si c'était lui, il ne méritait pas de mourir. Et si ce n'est pas Ric, alors il n'a même pas *toussé*.

Sa seule faute a été de dormir. Elisa donnait raison à Victor, mais elle ne voulait pas aborder ce problème à cet instant.

— De toute façon, nous devons savoir *qui c'est*. – Elle se tourna vers Blanes. – David, il ne reste plus que toi. Tu es d'accord ?

— Non ! – Et il quitta la pièce en répétant, criant avec angoisse : Je ne suis pas d'accord !

Pendant un instant, personne ne réagit. On entendit la voix de Carter, lente, dense :

— Vous avez trop intérêt à ce que cette expérience ne soit pas menée à bien, vous ne croyez pas ?

Elle décida de le suivre. Elle sortit pour le voir tourner vers le couloir d'accès au premier baraquement. Soudain elle crut savoir où il se dirigeait. Il prit à gauche, passa devant les portes des laboratoires et ouvrit celle qui donnait sur son ancien bureau. C'était l'une des zones les plus endommagées par l'explosion, et ce n'était maintenant guère plus qu'une tombe sombre et vide. Entre les fentes des murs, maintenus par des contreforts, le vents gémissait. Il ne restait qu'une petite table.

Blanes appuyait les poings dessus.

Soudain, il lui sembla qu'elle interrompait à nouveau son récital de Bach pour lui montrer le résultat de ses calculs. Quand il trouvait une erreur, il lui disait : "Va corriger cette maudite erreur une bonne fois pour toutes.

— David... murmura-t-elle.

Blanes ne répondit pas. Il gardait la tête baissée, dans l'obscurité.

Elisa était plus calme. Cela n'avait pas été facile : la chaleur et la tension étaient insupportables. Malgré le top et le short, elle sentait son dos, ses aisselles et son front poisseux de sueur. Et puis, elle avait besoin de dormir. Quelques minutes, mais *dormir*. Cependant (premier conseil qu'elle se donna à elle-même), elle savait qu'elle devait rester éveillée si elle voulait survivre et (deuxième conseil) elle devait conserver son calme par-dessus tout.

Aussi décida-t-elle de le lui dire avec une absolue sérénité.

— Tu nous as menti, David.

Il tourna la tête et la regarda.

— Tu as dit : "Seuls ceux qui font l'expérience voient les dédoublements." Les images de souris et de chiens, c'est Marini qui les a obtenues, mais la première, celle du Verre intact, vous l'avez obtenue *tous les deux*. Toi aussi tu as vu le dédoublement du verre, n'est-ce pas ? C'est pour cela que tu ne veux pas que nous fassions cette expérience

Dans l'obscurité, Blanes l'observait en silence.

Elle imagina ce qu'il voyait : sa silhouette de femme debout sur le seuil, à contre-jour, la chevelure noire ramassée en une grande queue de cheval en haut de sa tête, le T-shirt découvrant le ventre et le jean aux revers déchiré lui moulant les hanches.

— Elisa Robledo, murmura-t-il. L'élève la plus intelligente et la plus belle... et la gamine la plus arrogante.

— Et tu t'es toujours foutu des trois.

Ils se mesurèrent du regard. Puis ils sourirent. Cependant, juste à ce moment, il dit la chose la plus effrayante :

— Il y a une autre victime de Zigzag que tu ne connais pas, mais *c'est moi qui l'ai tuée*. — Il gardait les poings sur la table. Il s'était mis à contempler une chose invisible qu'il aurait tenue là, entre les mains, avec une intense concentration. Il ne regarda pas Elisa en parlant. — Tu savais qu'à huit ans, j'ai vu mon petit frère mourir électrocuté ? Nous étions dans la salle à manger, ma mère, mon frère et moi. Alors... Je m'en souviens très bien... Ma mère s'est absentée un instant et mon frère, qui jouait avec une balle, s'est mis à jouer avec l'écheveau de câbles de la télévision sans que je m'en aperçoive. J'étais en train de lire un livre... Je me souviens du titre : "Merveilles de la science." A un moment donné, je me suis retourné et j'ai vu mon petit frère les cheveux comme un porc-épic, raide. Il émettait un bruit rauque avec la gorge. J'ai eu l'impression que son corps éclatait comme un ballon plein d'eau de la taille aux pieds mais en réalité, ce qui se passait était qu'il se faisait dessus. Je me suis jeté sur lui, à moitié fou. J'avais lu quelque part que c'était dangereux de toucher quelqu'un qui est en train de s'électrocuter, mais à ce moment ça m'était égal... Je me précipitai vers lui et le poussai comme si nous nous étions battus. Je fus sauvé par le simple fait que les fusibles sautèrent à ce moment-là. Mais, dans mon souvenir, j'ai l'impression d'avoir... *touché* fugacement l'électricité. C'est un souvenir très bizarre, je sais que c'est faux mais je ne peux pas me l'ôter de la tête : j'ai touché l'électricité et j'ai touché la mort. J'ai senti que la mort n'était pas une chose tranquille ; la mort n'était pas une chose qui passait et mettait un terme : elle était rigide, et vrombissait comme une machine puissante. La mort était un monstre de métal fondu... Quand j'ouvris les yeux, ma mère me serrait dans ses bras. Mon frère, je ne m'en souviens plus. J'ai effacé la vision de son cadavre. A ce moment, juste à cet horrible moment, j'ai décidé que je serais physicien : je suppose que je voulais bien connaître mon ennemi...

Il s'arrêta et la regarda. Il poursuivit, d'une voix brisée. — Il y

a quelques jours, j'ai vécu un autre moment horrible, le plus horrible depuis la mort de mon frère.

Mais dans ce cas j'ai regretté d'être physicien. C'était mardi. Reinhard m'a appelé à midi, après avoir jeté un coup d'œil aux documents de Sergio, et m'a, en outre, raconté ce qui arrivait. Je devais me rendre à Madrid pour préparer la réunion, mais avant... Avant, j'ai voulu voir

Albert Grossmann, mon maître. J' avais besoin de le voir.

Je crois t'avoir raconté un jour qu'il était contre le projet Zigzag. Il m'a aidé à trouver les équations de la théorie du "séquoia", mais en soupçonnant les éventuelles conséquences des entrelacements, il s'est écarté et nous a laissés seuls, Sergio et moi... Il disait qu'il ne voulait pas pécher. Il le disait peut-être parce qu'il était vieux. J'étais jeune, à l'époque, et cela m'a fait plaisir qu'il me le dise.

C'est la différence, la grande différence, entre les âges : les vieux sont horrifiés par le péché, les jeunes sont attirés par lui... Mais ce mardi-là, après que Reinhard m'eut révélé tout ce que Marini avait fait, j'ai vieilli d'un coup. Et je suis allé en parler à Grossmann... en cherchant peut-être l'absolution. – Il fit une pause. Elisa l'écoutait, la tête appuyée contre le chambranle de la porte. – Il était dans un hôpital privé de Zurich. Il savait qu'il allait mourir, il l'avait accepté. Son cancer était très avancé, avec des métastases pulmonaires et osseuses. Ils passaient leur temps à l'hospitaliser et à le renvoyer chez lui. J'obtins qu'on me permît d'entrer en dehors des heures de visite.

Il m'écouta de son lit, agonisant. Je voyais la mort arriver à ses yeux comme on voit la nuit arriver à l'horizon. Sa terreur, au fur et à mesure que je lui racontais le rapport entre les assassinats (qu'il ignorait) et l'existence de Zigzag, était immense. Il ne me laissa pas terminer. Il arracha le masque à oxygène et commença à me crier dessus.

"Malheureux !" me dit-il. "Tu as voulu voir ce que personne ne peut voir, ce que Dieu nous a interdit de voir ! C'est ta faute ! Et ton châtiment est Zigzag !" Et il le répétait en criant à tue-tête, en toussant et en mourant : "Ton châtiment est Zigzag !" En réalité, il était déjà mort, mais il ne le savait pas encore.

Blanes haletait, comme si, au lieu de parler, il avait fait un exercice violent. Ses doigts commencèrent à tambouriner sur la table poussiéreuse comme sur un clavier.

Une infirmière entra et je dus partir. Quand j'arrivai à Madrid, le lendemain, j'appris qu'il était mort dans la nuit : Zigzag l'avait tué à travers moi.

Non, tu n'as...

Tu as raison, l'interrompit-il avec difficulté. Moi aussi j'ai vu les dédoublements du verre... Sergio et moi nous les avons étudiés, et nous avons compris les risques qu'impliquait l'entrelacement. J'ai refusé de poursuivre sur cette voie et j'ai cru convaincre Sergio. Nous avons juré de ne jamais le révéler. Mais il a continué les expériences en secret... Des années plus tard, j'ai commencé à deviner ce qui arrivait, mais je n'ai rien dit, ni à Grossmann, ni à personne. Tout le monde mourait autour de moi et moi... silence !

Et soudain, Blanes se mit à pleurer.

Ce furent des pleurs douloureux et maladroits : comme si pleurer requérait une habileté qui lui faisait totalement défaut. Elisa s'approcha et le prit dans ses bras. Elle pensa à la mère de Blanes étreignant le corps de son fils aîné de toutes ses forces, le touchant pour s'assurer que lui, au moins, restait vivant ; que lui, au moins, n'avait pas été atteint par la machine puissante.

— Tu ne savais pas ce qui arrivait... lui dit-elle doucement, caressant sa nuque en sueur. — Tu ne pouvais pas en être sûr, David... Tu n'es coupable de rien...

— Elisa... mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait... ? Qu'avons-nous fait... ? *Qu'avons-nous fait, nous tous, les scientifiques ?*

— Trouver ou se tromper : c'est la seule chose qu'on puisse faire... — Elle parlait tout en le serrant dans ses bras. — On va essayer à nouveau, David... On va tenter de trouver cette fois, s'il te plaît... laisse-moi essayer...

Blanes semblait plus calme. Mais quand il s'écarta et la regarda dans les yeux, elle remarqua la terreur qui l'accablait.

— J'ai aussi peur de trouver que de me tromper, dit-il.

— Ça y est, annonça Jacqueline Clissot, juchée sur une chaise.

— Comme le veut le professeur, affirma Carter en contemplant l'écran de l'ordinateur devant lequel Elisa était assise : au centre de son postérieur.

Elisa se tourna vers la mini-caméra accolée à l'ordinateur de contrôle. Elle était posée sur un tripode dans son dos, dirigée sur le clavier principal. Elle approuva la position. Si Ric avait manipulé l'accélérateur cette nuit-là, supposait-elle, il avait tout fait de là. Et puis, l'image enregistrait aussi la porte du générateur dans lequel était morte Rosalyn.

Elle avait passé l'après-midi entier à se préparer. Elle convainquit Blanes qu'elle voulait le faire seule (elle dut aussi convaincre Victor) : c'était moins risqué pour le groupe, dit-elle, parce que s'il se produisait des dédoublements, le plus probable était qu'elle serait la seule à les voir. Elle ne voulait pas d'aide, ni même pour les calculs ; elle alléguait que cela supposerait une perte de temps. En revanche, elle dut apprendre le maniement des instruments. Même si Blanes ne connaissait pas tout sur SUSAN, il montra qu'il savait l'indispensable pour lui apprendre à manipuler les contrôles d'entrée et de sortie du faisceau de particules. Victor collabora en examinant les ordinateurs. Une grande partie des fonctions de ces programmes lui était étrangère, mais il possédait l'avantage que le software était relativement ancien. Les profileurs de graphiques étaient plus complexes, mais elle seule les utiliserait si nécessaire : elle se proposait de voir les images telles quelles.

Il était plus de 18 heures quand le vent commença à souffler, et son hululement put s'entendre de la salle de contrôle.

— Tu auras peut-être des problèmes avec la tempête, dit Blanes, hésitant.

— Ce sont ceux qui m'inquiètent le moins. – *Une tempête au début, une autre à la fin.* Elisa pensa que cette coïncidence était un bon signe.

Jacqueline s'approcha d'elle. Elle avait attaché son épaisse chevelure avec un élastique et les pointes retombaient comme une plante qui aurait eu besoin d'eau.

— Quand tu obtiendras les images... qu'est-ce que tu feras ? Nous avons tous besoin de les voir.

L'accent sur "tous" ne passa pas inaperçu pour elle. Mais Jacqueline avait raison, bien sûr. *Si je vois Zigzag, ils devront le voir*

aussi. Ils ne vont pas me croire.

— Je les enregistrerai et j'en ferai des copies. J'aurai besoin d'un support.

— Malheureusement, se plaignit Carter, moqueur, j'ai oublié les CD dans un supermarché au Yémen.

— Il doit y avoir des CD quelque part, dit Elisa. Carter alluma une cigarette et prit une voix affectée de présentateur de radio.

— "Ils avaient tout prévu, sauf les CD". – Il eut un rire rauque.

— Il en reste peut-être au laboratoire de Silberg, dit Blanes.

— Je vais aller voir, proposa Victor. Il sortit de la pièce en esquivant les câbles coaxiaux tordus sur le sol comme des serpents morts.

— Tout ira bien, leur dit Elisa.

C'était un mensonge, et les autres le savaient : elle pensa donc qu'ils le considéreraient comme une vérité défectueuse.

La porte métallique, entraînée par la main de Carter, se referma.

Comme une dalle vue de la place du cadavre.

Elle se retrouva seule. Elle n'entendait que le gémissement du vent. C'était comme si elle avait été plongée dans une cloche hermétique à plusieurs brasses de profondeur. Une peur inépuisable, copieuse, lui tomba dessus. Elle observa les contrôles, les ordinateurs clignotants. Elle tenta de se concentrer sur les calculs.

Elle connaissait l'heure exacte qu'elle souhaitait explorer. L'horloge des ordinateurs s'était arrêtée le 1^{er} octobre 2005 à quatre heures dix minutes douze secondes. Cela équivalait, en chiffres ronds, à trois cents millions de secondes en arrière. Elle s'arrêta un instant à réfléchir à tout ce qui avait changé dans sa vie pendant ces trois cents derniers millions de secondes.

Elle croyait avoir obtenu l'énergie exacte pour ouvrir deux ou trois cordes de temps dans la marge des fractions préalables à cette heure. Puis elle utiliserait le film que prenait la caméra derrière elle

pour l'envoyer à l'accélérateur et provoquer une collision avec l'énergie calculée. Ensuite, elle récupérerait le nouveau faisceau de lumière avec des cordes ouvertes et le chargerait dans l'ordinateur pour le voir. *Et après tout ça, on verra.*

On verra.

Elle réexamina les équations à plusieurs reprises. Elle glissa le regard le long des inépuisables colonnes de chiffres et de lettres grecques, tentant de vérifier qu'elle ne s'était pas trompée. *Va corriger cette foutue erreur.* Qu'avait dit Blanes ce jour-là en cours ? *Les équations de la physique sont la clé de notre bonheur, notre terreur, notre vie et notre mort.* Elle espéra avoir trouvé la bonne solution.

Les barres jaunes qui indiquaient l'état de configuration de l'accélérateur avaient atteint leur but. Au milieu de la pénombre croissante de la salle, ces lignes semblaient segmenter le visage d'Elisa, brillant de sueur, et son corps presque nu, le T-shirt noué sous la poitrine. D'une certaine façon, la chaleur avait augmenté : Carter disait que cela était dû à la tempête et aux basses pressions. Le vent produisait des bruits comme un nuage de sauterelles en agitant les palmiers. Il ne pleuvait pas encore, mais on pouvait déjà entendre le rugissement de la mer de la salle.

Cent pour cent, indiquaient les numéros. Elle entendit un vrombissement qui lui était familier. Le processus initial était achevé. L'appareil était prêt à recevoir l'image et à la faire tourner à l'intérieur à une vitesse proche de la lumière.

Elle commença fébrilement à taper les données de l'énergie calculée.

J'y parviendrai peut-être. J'identifierai peut-être Zigzag.

Mais que ferait-elle si elle y parvenait ? Que ferait-elle si elle constatait que c'était un dédoublement de David, Carter, Jacqueline... ou d'elle-même ? Blanes n'avait-il pas raison en affirmant que tomber juste, dans ce cas, serait tout aussi mauvais ? Qu'allaient-ils tous faire ?

Elle écarta ces questions de son esprit et se concentra sur l'écran.

Blanes était en train d'extraire les batteries de l'émetteur.

— Otez les batteries de tout ce que vous portez sur vous : téléphones, agendas électroniques... Carter, vous avez inspecté les prises de la cuisine et les lampes ?

— J'ai débranché les appareils ménagers. Et aucune lampe n'a de piles, à part celle-ci.

Carter allait et venait avec la lampe dans la main droite et la main gauche tendue, comme pour demander l'aumône. Sur sa paume, de petites pièces de monnaie lisses. Il s'approcha de Victor, qui leva le poignet et sourit.

— La mienne est à ressort.

— Je ne peux pas le croire. – Carter toisa Victor, à la lumière de la lampe. – En plein 2015, vous n'avez pas de montre-ordinateur ?

— Si, mais je ne m'en sers pas. Celle-ci marche très bien. C'est une Omega classique. De mon grand-père. J'aime les montres à ressort.

— Vous êtes une mine de surprises, monsieur le curé.

— Victor, tu as regardé dans les laboratoires ? demanda Blanes.

— Il y avait deux portables dans celui de Silberg. J'ai enlevé leurs batteries.

— Très bien. J'ai dit à Elisa de déconnecter l'accélérateur et les ordinateurs qu'elle n'utilise pas, dit Blanes en creusant les mains pour recevoir les piles que lui remettait Jacqueline. – Il faudra laisser tout ça quelque part...

— Sur la console. Carter avait traversé la salle jusqu'au fond. Quand il s'éloigna d'eux, l'obscurité les enveloppa.

— David... – C'était la voix tremblante de Jacqueline, qui s'était assise par terre. – Tu crois qu'il va attaquer... bientôt ?

— Les nuits sont les périodes les plus risquées parce qu'il dispose des lumières allumées. Mais nous ne savons pas exactement quand il le fera, Jacqueline.

Carter revint et chercha un endroit sur le sol. A eux quatre, ils n'occupaient même pas la moitié de l'espace de la salle de projection : ils étaient entassés devant l'écran, comme obligés à partager une petite tente, Blanes assis sur une chaise contre le mur, Carter et Jacqueline par terre, Victor sur une autre chaise du côté opposé. L'obscurité était totale, à l'exception de la trouée jaunâtre de la lampe que tenait Carter, et il régnait une chaleur de sauna.

A un moment donné, Carter mit la lampe de côté et sortit deux objets des poches de son pantalon. Victor eut l'impression qu'il s'agissait des pièces d'un robinet noir.

— Je suppose que je peux utiliser ça, dit-il en encastrant les pièces entre elles.

— Ça ne vous servira à rien, remarqua Blanes, mais à condition qu'il n'y ait pas de batteries, vous pourrez l'utiliser.

Carter posa l'arme sur ses genoux : Victor remarqua qu'il la regardait avec une émotion qu'il ne l'avait pas vu exprimer devant des personnes. Soudain, l'ancien militaire prit la lampe et la lui jeta. Le geste fut si inattendu que, au lieu d'essayer de l'attraper, Victor s'écarta et la lampe le cogna au bras. On entendit le rire de Carter pendant qu'il se penchait pour la ramasser. Idiot, pensa Victor.

— C'est à vous, monsieur le curé. Grâce à votre montre à ressort, vous avez gagné le premier tour de garde. Appelez-moi à 3 heures, si je m'endors. Je ferai le reste de la nuit.

— Elisa nous préviendra avant, dit Blanes.

Ils se turent un instant. Leurs ombres formaient comme des bouches de tunnel projetées contre les murs par le reflet de la lampe. Victor était sûr que ce qu'il entendait était la pluie. Dans la salle de projection, il n'y avait pas de fenêtres (malgré ses inconvénients, c'était le seul endroit de la station où ils pouvaient tous les quatre étendre les jambes avec une certaine commodité), mais on entendait une sorte d'énorme interférence, le crépitement d'un téléviseur mal réglé. Sur cette couche de sons, le vent gémissait. Et plus près, dans les ténèbres, soupirait une respiration entrecoupée. Un sanglot. Victor remarqua que Jacqueline se tenait le visage entre les mains.

— Il ne pourra pas attaquer cette fois, Jacqueline... affirma Blanes sur un ton visant à inspirer la confiance. Nous sommes sur une île : à des kilomètres à la ronde, il ne dispose que des batteries de cette lampe et de l'ordinateur d'Elisa. Il n'attaquera pas cette nuit.

La paléontologue leva la tête. Victor ne vit plus en elle une belle femme : c'était un être blessé et tremblant.

— Je suis... la prochaine, dit-elle à voix très basse, mais Victor l'entendit. J'en suis sûre...

Personne ne tenta de la consoler. Blanes respira profondément et se pencha sur l'écran.

— Comment fait-il ? demanda Carter. Il s'étirait de tout son long en appuyant la nuque dans ses mains et celles-ci contre le mur, des mèches de duvet de son torse sortant de son T-shirt. – Comment nous tue-t-il ?

— Quand nous nous introduisons dans sa corde de temps, nous lui appartenons, dit Blanes. Je vous ai expliqué qu'un laps de temps aussi bref que celui de la corde ne nous laisse pas le temps suffisant pour être "solides", et notre corps et tous les objets qui nous entourent sont instables. Ici, à l'intérieur, nous sommes une sorte de puzzle d'atomes : Zigzag n'a qu'à nous enlever les pièces une à une, les changer de place, ou les détruire. Il peut le faire à volonté, de la même façon qu'il manipule l'énergie des lumières. Les vêtements, tout ce qui reste hors de la corde et possède donc son propre flux, devient étranger. Rien ne nous protège et nous ne pouvons utiliser aucune arme. Dans la corde de temps, nous sommes nus et sans défense comme des bébés.

Carter était resté immobile. Il donnait l'impression de ne pas même respirer.

— Combien de temps est-ce que ça dure ? – Il sortit une cigarette de la poche de son pantalon. – La douleur. Combien de temps est-ce que ça dure, à votre avis ?

— Personne n'est revenu pour le raconter. – Blanes haussa les épaules. – La seule version que nous possédons est celle de Ric : il a eu l'impression de passer des heures à l'intérieur de la corde, mais ce dédoublement ne possédait pas la puissance de Zigzag

— Craig et Nadja ont tenu des mois... murmura Jacqueline en se tenant les jambes, comme terrifiée. C'est ce que disent les

autopsies... Des mois ou des années à sentir la douleur.

— Mais nous ignorons ce qu'il advient à leurs consciences, Jacqueline, s'empressa d'ajouter Blanes. Leur perception du temps est peut-être différente. Du temps subjectif et objectif : il existe des différences, souviens-t'en... Tout arrive peut-être très vite du point de vue de leurs consciences...

— Non, dit Jacqueline. Je ne crois pas.

Carter cherchait quelque chose dans ses poches, peut-être un briquet ou une boîte d'allumettes, parce qu'il tenait encore sa cigarette en piteux état entre les lèvres. Mais il renonça, la retira de sa bouche et l'observa en parlant.

— J'ai souvent vu la torture, et j'y ai goûté. En 1993, j'ai travaillé au Rwanda. J'ai entraîné plusieurs groupes paramilitaires de Hutus dans la zone de Murehe... Quand la rébellion éclata, je fus accusé de trahison et ils décidèrent de me torturer. L'un des chefs m'annonça qu'ils procéderaient calmement : ils iraient des pieds à la tête. Ils commencèrent par m'arracher les ongles des pieds avec des bâtons pointus. – Il sourit. – Je n'ai jamais eu aussi mal de ma chienne de vie. Je pleurais et me pissais dessus de douleur, mais le pire était que je pensais qu'ils n'avaient fait que commencer : ce n'étaient que les ongles des pieds, ces saloperies sèches qui poussent à l'extrémité de notre corps... J'ai cru que je ne le supporterais pas, que mon esprit exploserait avant qu'ils ne soient arrivés à la taille. Mais, deux jours plus tard, un autre de ces groupes que j'avais entraînés entra dans le village, tua les types qui me retenaient et me libéra. A ce moment, j'ai pensé qu'il y a toujours des limites pour lesquelles on peut arriver à souffrir... Au centre militaire où j'ai effectué ma préparation, on disait : "Si la douleur dure longtemps, alors on peut lui résister. Si elle est irrésistible, elle vous tuera et ne durera pas longtemps." – Il partit de son vieux rire usé. – On supposait que savoir ça nous aiderait dans les moments difficiles. Mais ça...

— Vous voulez vous taire, s'il vous plaît ? D'un geste désespéré, Jacqueline pencha à nouveau la tête et se boucha les oreilles.

Carter la regarda un instant puis il poursuivit d'une voix basse et rauque, les désignant de sa cigarette éteinte comme une craie tordue.

— Je sais parfaitement ce que je vais faire quand votre collègue arrivera avec une image. Je vais éliminer ce bâtard, peu importe

duquel d'entre nous il s'agit. Ici et maintenant. Je le tuerai comme on tue un chien malade. Si c'est moi... – Il s'arrêta, comme s'il avait envisagé cette possibilité insoupçonnée. – Si c'est moi, vous aurez le plaisir de me voir me faire sauter la cervelle.

La cabine du petit UH1Z commençait à se balancer comme un vieil autobus dans une rue non goudronnée. Harrison, retenu prisonnier par le siège ergonomique moderne avec ceinture de sécurité en forme de X, sa tête était le seul élément à bouger de tout son corps, mais elle le faisait dans toutes les directions autorisées par ses vertèbres. Assise en face de lui et lui frôlant les genoux, la soldate Previn fixait le plafond du regard. Harrison constata que sous la ligne du casque les beaux yeux bleus étaient dilatés. Ses collègues ne se faisaient guère plus illusion. Seul Jurgens, assis dans le fond, était indemne.

Mais Jurgens était l'autre visage de la mort, et ce n'était pas un exemple.

Plus loin, l'enfer semblait s'être déchaîné. Ou peut-être s'agissait-il du véritable ciel, qui pouvait le savoir. Les quatre "archanges" avançaient frénétiquement contre une pluie presque horizontale qui mitraillait les vitres avant. A cinquante mètres au-dessous d'eux, se dressait un monstre à la puissance de mille tonnes d'eau courbe. Par chance, la nuit empêchait de contempler le tourbillon de mer. Mais quand il se penchait par la fenêtre sur le côté le temps suffisant, Harrison parvenait à distinguer des millions de torches d'écume sur le sommet de kilomètres de velours agité, comme la capricieuse décoration d'un vieux palais romain pendant les orgies du carnaval.

Il se demanda si la soldate Previn lui reprochait quelque chose. Il ne pensait pas, bien sûr, qu'elle lui reprochât la mort de cet idiot de Borsello. Chez Eagle, ils l'avaient même applaudi.

L'ordre parvint à midi, cinq minutes après que Borsello eut reçu une balle entre les deux yeux. Il émanait de quelque part dans le nord. C'était toujours la même chose : quelque part dans le nord, on ordonnait, et quelqu'un dans le sud obéissait. Comme la tête et le corps : toujours de haut en bas, pensait Harrison. Le cerveau ordonne et la main exécute.

La "tête" avait décrété que l'élimination du lieutenant Borsello

était admissible. Harrison avait fait ce qui convenait, Borsello s'était conduit de façon inepte, la situation était urgente, maintenant le sergent Frank Mercier le remplaçait. Mercier était très jeune et il se trouvait assis à côté de Previn, en face de Harrison. Il avait peur lui aussi. Sa peur adoptait la forme d'une pomme d'Adam qui montait et descendait le long de son cou. Mais c'étaient de bons soldats, entraînés au SERF : Survie, Evasion, Résistance, Fuite. Ils connaissaient leurs armes et leur équipe à la perfection, ils avaient reçu une instruction supplémentaire en défense et isolement de zones. Et ils pouvaient faire plus que se défendre : ils portaient des fusils d'assaut XM39 à balles explosives et des sous-fusils Ruger MP15. Ils étaient tous forts, le regard vitreux et la peau brillante. Ils ne ressemblaient pas à des personnes mais à des machines. La seule femme était Previn, mais elle ne détonnait pas dans le groupe. Il était content de les avoir près de lui, il ne voulait pas être mal considéré par eux. Avec eux et Jurgens il n'avait plus rien à craindre.

Excepté la tempête.

Après la nouvelle embardée, il décida de réagir.

Il regarda les pilotes. On aurait dit des fourmis géantes avec ces casques ovoïdes et noirs ourlés par l'éclat du tableau de bord. Pas question de penser à détacher sa ceinture de sécurité pour s'approcher d'eux, bien sûr. Il fit tourner le bras du micro incorporé au casque et appuya sur une touche.

— C'est la tempête ? demanda-t-il.

— Le début, monsieur, répondit l'un des pilotes. Les vents ne dépassent pas encore les cent kilomètres à l'heure.

— Ce n'est pas un ouragan, dit l'autre pilote dans son oreille droite.

— Et si c'est le cas, il n'est pas baptisé.

— Mais l'hélicoptère va-t-il tenir ?

— Je suppose que oui, répondit son oreille gauche avec une surprenante indifférence.

Harrison savait que l'"archange" était un appareil militaire sophistiqué et solide paré à toute sorte de conditions atmosphériques. Même les pales pouvaient être réglées selon la force du vent : en ce moment, elles ne dessinaient pas le classique X mais deux losanges.

Cependant, la seule possibilité d'avoir un accident l'étouffait, non par le fait d'affronter la mort, mais de ne pas atteindre son objectif.

— On arrivera quand, à votre avis ? Il sentit la sueur couler dans son dos et sur sa nuque, sous le casque et le gilet de sauvetage.

— On devrait voir l'île dans une heure, si tout va bien.

Il laissa la radio allumée. Les voix lui chatouillaient l'oreille comme les hallucinations d'un fou. *Archange Un à Archange Deux, à vous..*

Ils s'étaient endormis, c'était du moins ce qu'il croyait.

Il n'osait pas leur pointer sa lampe dessus par crainte de les réveiller, bien qu'une telle éventualité lui semblât lointaine : ils étaient visiblement épuisés par le manque de repos. Mais en les regardant l'un après l'autre il n'eut plus de doute qu'ils dormaient. Le rêve de Jacqueline était agité et sonore : elle émettait une sorte de lamentation gutturale pendant que sa poitrine ondulait sous son T-shirt. Carter semblait réveillé, mais ses lèvres formaient un petit point noir à une commissure, comme le canon de son arme. Blanes ronflait.

Il serait minuit dans dix minutes et Elisa n'avait pas encore reparu.

Le moment était venu.

Son cœur s'emballait. Il pensa même que les autres allaient l'entendre battre et se réveiller, mais il n'y avait pas moyen de faire taire son cœur.

Au ralenti, il posa la grosse lanterne par terre, prit la petite et l'alluma. Maintenant venait l'épreuve du feu, jamais le terme n'avait été plus approprié.

Il éteignit la grosse. Il attendit. Il ne se passa rien. Ils étaient toujours endormis.

La lumière de la petite lampe était faible, comme celle qui pourrait émaner des braises d'un feu, mais c'était plus que suffisant pour qu'ils ne prennent pas peur s'ils se réveillaient à l'improviste. Il posa la lampe allumée par terre à côté de l'autre, et ôta ses chaussures. Surtout, il ne perdait pas Carter de vue. Cet homme lui semblait

terrifiant. C'était l'un de ces êtres violents qui avaient vécu dans un monde parallèle au sien, aussi éloigné des plantes hydroponiques, des mathématiques et de la théologie qu'un bœuf qui assisterait à un cours à Princeton. Il savait que, s'il avait besoin de lui faire du mal pour se protéger, l'ancien militaire n'y réfléchirait pas à deux fois.

Malgré cela, ni Carter ni le diable n'allaient lui interdire de faire ce qu'il voudrait.

Il se leva, se dirigea vers la porte sur la pointe des pieds. Il avait pris la précaution de la laisser ouverte. Il sortit dans le couloir plongé dans les ténèbres et prit les allumettes dans la poche de son pantalon. Quelques heures plus tôt, quand Carter les avait cherchées pour allumer sa cigarette, il avait craint qu'il ne découvrit qu'il les avait subtilisées. Par chance, cela n'avait pas été le cas.

S'éclairant avec la faible flamme, il tourna à droite et parvint au couloir du premier baraquement. On y entendait la pluie frapper avec plus d'intensité, et le vent y pénétrait même. Victor protégea l'allumette de la main en pensant qu'elle pouvait s'éteindre.

L'obscurité l'étouffait. Il se sentait terrifié. En principe, Zigzag (si un tel monstre existait, ce dont il doutait encore) ne représentait pas pour lui une menace directe mais les autres lui avaient inoculé l'horreur dans le sang. Et la cacophonie de la tempête, l'absence de lumières et ces murs de métal glacé ne contribuaient pas précisément à le rassurer.

L'allumette lui brûlait les doigts. Il souffla dessus et la jeta par terre.

L'espace d'un instant, il resta aveugle pendant qu'il en prenait une autre.

La peur vient en grande partie de l'imagination : Victor l'avait lu un nombre infini de fois. Si on ne laissait pas libre cours à sa fantaisie, l'obscurité et les bruits n'avaient aucun pouvoir sur soi.

L'allumette lui glissa entre les doigts. Il ne pensa même pas à se baisser pour la chercher. Il en prit une autre.

De toute façon, il approchait du but. Quand la flamme ressurgit, il distingua la porte à quelques mètres sur sa droite.

— Où Victor est-il allé ?

— Je ne sais pas, répondit Jacqueline. Et ça ne m'intéresse pas. — Elle se retourna pour continuer à dormir : l'inconscience était son seul moyen d'atténuer sa peur.

— On ne peut pas porter tout ce poids seuls, Jacqueline, fit Blanes. — Victor est d'une grande aide. S'il s'en va, ce serait comme si le vent et la mer s'en allaient et qu'il ne restait que le vieux bateau.

Jacqueline, qui avait fermé les yeux, se redressa et regarda Blanes. Il restait assis sur la chaise, la tête appuyée contre l'écran, le T-shirt vert taché de sueur et les jambes, dans le jean serré, allongées et croisées. Son visage aimable et débonnaire, à la barbe grise fournie, les joues trouées par une acné ancienne et son grand nez, il était tourné vers elle avec une expression affectueuse.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Qu'on ne doit pas laisser Victor s'en aller. C'est la seule aide dont nous disposons.

— Non, non... Je veux parler... Tu as dit quelque chose sur le vent et la mer... et un vieux bateau. Blanes fronça les sourcils avec curiosité.

— Une phrase toute faite. Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

Ça m'a rappelé un poème écrit par Michel quand il avait douze ans. Il me l'a lu au téléphone et je l'ai adoré. Je l'ai encouragé à continuer à écrire. Il me manque tellement... — Jacqueline réprima un désir subit de pleurer. — *Le vent et la mer sont partis. Il ne reste que le vieux bateau...* Maintenant, il a quinze ans, et il continue à écrire des poèmes... — Elle se frotta les bras et regarda autour d'elle avec un air d'inquiétude subite. — Tu n'as rien entendu ?

— Non, murmura Blanes.

L'obscurité de la salle était immense. Jacqueline eut l'impression qu'elle était plus grande que la pièce elle-même.

— Je suis la prochaine. — Elle parlait entre gémissements et moues, comme une fillette punie. — Je sais tout ce qu'il va me faire... Il me le dit toutes les nuits... J'ai souvent pensé à me tuer, et je le ferais, *s'il* me le permettait... Mais il ne veut pas. Il aime que je continue à l'attendre, jour après jour. En échange, il m'offre plaisir et terreur. Il me jette le plaisir et la terreur à la bouche comme des os à un chien, et je les mastique tour à tour... Tu sais ce que j'ai dit à mon

mari quand j'ai décidé de le quitter ? "Je suis encore jeune et je veux vivre ma vie et obéir à mes désirs." – Elle secoua la tête, déconcertée, et sourit. – Ces mots n'étaient pas les miens... Il les a prononcés pour moi.

Blanes acquiesça d'un mouvement de tête.

— J'ai abandonné mon mari et mon fils... J'ai abandonné Michel... Je devais le faire, il voulait que je sois seule. Il me rend visite la nuit et m'oblige à marcher à quatre pattes et à me jeter à ses pieds. Je devais me maquiller, me teindre les cheveux en noir, m'habiller comme... Tu sais pourquoi j'ai les cheveux de cette couleur ? – Elle porta la main à ses cheveux rougeoyants et sourit. – Je parviens parfois à me *rebeller*. Ça me coûte beaucoup, mais je le fais... J'en ai déjà trop fait pour lui, tu ne crois pas ? Je devais abandonner toute ma vie précédente : ma profession, mon mari... Même Michel. Tu n'as pas idée de l'épouvantable haine qu'il renferme, des choses horribles qu'il dit sur mon fils. En vivant seule, au moins, je peux... je peux recevoir toute cette haine dans mon corps...

— Je comprends, répliqua Blanes. Mais, en partie, cette situation te plaît, Jacqueline... – Il leva la main en arrêtant sa réplique. – Seulement en partie, je veux dire. C'est inconscient. Il contamine ton inconscient. C'est comme un puits : tu y jettes le seau et en le remontant tu obtiens beaucoup de choses. De l'eau, mais aussi des bestioles mortes. Tout ce qu'il y a en toi, qu'il y a toujours eu, et qu'il a découvert ramené à la surface. Dans le fond, il y a aussi du plaisir...

Elle se rendit compte que le visage de Blanes changeait en parlant. Ses yeux n'avaient pas de pupilles : on aurait dit des abcès purulents sous les sourcils.

Elle se réveilla à cet instant.

Elle avait dû s'endormir, ou peut-être avait-elle subi une "déconnexion". Elle se la rappelait parfaitement, elle avait été horrible : voir le visage de Blanes changer comme... Par chance, il ne s'était agi que d'un rêve.

Alors, elle regarda autour d'elle et elle sut que quelque chose n'allait pas.

L'image s'arrêta. Victor la ferma et en téléchargea une autre.

Il ne savait pas s'il souhaitait le voir. Soudain, il pensait qu'il ne voulait pas, que ce soit réellement Lui ou non (combien de pauvres diables avait-on crucifiés à l'époque avant d'arriver à ce pauvre Dieu ?). Non, du moins, pas sous les frissons des temps de Planck, et soumis à la dictature d'atomes évanescents. Il ne voulait pas voir le Fils rongé, dévoré pour un instant où même le Père n'entrait pas. L'Eternité, l'Infinie Durée, la Rose Béatifiée et Mystique, étaient le Temps de Dieu. Mais, et l'Infinie Brièveté ? Comment devrait-il l'appeler ? L'Instantanéité ?

Ce laps de temps si bref où la Rose n'était que la tige appartenait au Diable, probablement. Un éclair, la lueur d'un battement de paupières, même le simple désir de battre des paupières, duraient infiniment plus longtemps. Victor pensait à une chose horrible : dans ce cosmos de millionièmes de secondes, le Bien n'existait pas, parce qu'il avait besoin de plus de temps que le Mal.

Il les avait trouvés par hasard ce soir, dans l'un des classeurs du laboratoire de Silberg, en cherchant des CD vierges. C'étaient plusieurs disques compacts avec une étiquette qui indiquait "Dispers" sur la pochette.

Il se rappela immédiatement le récit d'Elisa. Ce devaient être les "dispersions" dont Nadja lui avait raconté que Silberg les conservait, les expériences ratées de cordes de temps ouvertes avec des énergies erronées, et donc floues. Comment se faisait-il qu'ils étaient restés là ? Peut-être pensaient-ils, chez Eagle, que c'était le lieu le plus adéquat pour les héberger. Ou il pouvait s'agir d'images inutilisables. Il était sûr, de toute façon, qu'il ne parviendrait pas à voir grand-chose, mais le nom des dossiers qu'il découvrit en insérant l'un des disques dans l'ordinateur – "crucif", suivi d'un numéro – était trop tentant, trop suspect pour perdre cette occasion unique.

Dans le laboratoire de Silberg, il y avait deux portables aux batteries chargées : Victor supposait que les techniciens qui visitaient l'île s'en servaient pour examiner les disques. Bien que Blanes eût ordonné d'extraire les batteries de tous les appareils, Victor s'était assuré de laisser au moins l'un des portables en activité. Pour ne pas contrevenir aux plans de ses compagnons, il avait effectué un rapide calcul : la lampe qu'il avait laissée à la place de l'autre consommait moins. Au total, l'énergie qu'ils utilisaient maintenant équivalait presque à celle de la grande lampe. Et si malgré cela il faisait quelque chose de mal, peu importait : il avait décidé d'en assumer la responsabilité. Il voulait juste voir certaines de ces images.

Juste certaines, s'il vous plaît. Rien au monde n'allait le lui interdire.

Il avait ouvert le premier dossier en tremblant. Mais c'était un univers rose pâle, un délire surréaliste. Les neuf suivants ressemblaient aux animations d'un peintre des années 1960 sous influence de l'acide. Le onzième lui coupa cependant le souffle.

Un paysage, une montagne, une croix.

Soudain, la croix devint un poteau horizontal sans bras. Il avala sa salive : ces changements dans la morphologie étaient sûrement dus aux temps de Planck. La croix n'était pas une croix pendant ces intervalles si brefs. Il ne remarqua pas de figure humaine.

L'image ne durait que cinq secondes. Victor la rangea et ouvrit la suivante.

Elle était très floue : une montagne qui semblait en feu. Il la referma et essaya la suivante. Elle montrait un raccourci de la scène de la croix. Ou peut-être une autre, parce qu'il remarquait maintenant une deuxième croix au sommet et l'extrémité d'une autre à droite. Trois.

Et des silhouettes autour. Des masses, des ombres décapitées.

Une sueur glacée lui baignait le dos. L'image était floue, mais malgré ça il pouvait distinguer des formes adossées aux croix.

Il ôta ses lunettes et s'approcha de l'écran jusqu'à ce que sa vision de myope en captât tous les détails. L'image sauta, et l'une des croix disparut presque entièrement. A sa place, il resta une tache flottant en l'air, une chose oblongue suspendue au bois comme un nid de guêpes à une poutre.

Est-ce Toi, Seigneur ? Est-ce Toi ? Ses yeux se mouillèrent. Il tendit les doigts vers l'écran, comme s'il avait voulu toucher cette silhouette diffuse.

Il était si concentré qu'il ne s'aperçut pas que la porte du laboratoire s'ouvrait dans son dos. Le léger bruit que firent les gonds fut étouffé par les assauts du mauvais temps.

L'espace d'un instant, elle crut qu'elle continuait à rêver.

L'écran de la salle, sur lequel Blanes était étalé, avait été troué. L'ouverture avait la taille approximative d'un ballon réglementaire et était de forme ovale, avec des bords nets. L'éclat qui pénétrait par elle provenait sans doute des lumières de la salle de contrôle de l'autre côté.

Mais le plus horrible était ce qui arrivait à Blanes.

Dans son visage, il y avait un trou elliptique et profond. Il occupait la partie droite de son visage et incluait le sourcil, le globe oculaire et toute la pommette. A l'intérieur, on pouvait observer (elles étaient parfaitement visibles sous la luminescence qui pénétrait par la cavité de l'écran) de denses masses rougeoyantes. Jacqueline crut les identifier : les seins de front, la mince plaque de la cloison nasale, les cordages du nerf facial et trifacial, les parois rugueuses de l'encéphale... C'était comme un hologramme anatomique.

Le vent et la mer sont partis.

Autour d'elle s'était déchaîné un immense silence. L'obscurité était différente elle aussi, comme plus solide. Il n'y avait pas de lampes, ni aucune autre lumière, excepté celle qui filtrait par le trou.

Ils sont partis : il ne reste que le vieux bateau.

Elle se leva et en déduisit qu'elle ne rêvait pas. Tout était trop réel. Elle était elle, et ses pieds nus touchaient le sol, même si elle ne sentait pas la froideur du...

Une sensation étrange lui fit baisser la tête : elle aperçut la pointe de ses seins couronnés par les aréoles. Elle palpa son corps. Elle ne portait rien sur elle, ni vêtements ni objets. Rien ne la recouvrait.

Le vent et la mer sont partis. Ils sont partis. Ils sont partis.

Elle se retourna vers Carter, mais elle ne le vit pas. Victor avait lui aussi disparu. Il ne restait que ce Blanes, paralysé et détruit, et elle.

Juste eux deux, et l'obscurité.

Docile comme une marionnette, Victor alla s'écraser là où l'envoya la Main. Il heurta le carton ouvert des dispersions et sentit une douleur très aiguë dans les jarrets. En s'effondrant, il souleva un

nuage de poussière qui le fit tousser. Alors la Main le saisit aux cheveux et il se sentit soulevé dans le vide entre des nuages d'étoiles diaphanes, très pures, comme de la neige dans l'air. Il reçut une gifle qui sembla transformer son oreille gauche en un moteur vrombissant et malmené. Il tenta de s'appuyer quelque part et griffa la paroi métallique qui se trouvait derrière lui. Ses lunettes avaient disparu. A la hauteur de ses pupilles se situa un œil dépourvu d'iris, si noir qu'il semblait opaque. Si noir qu'il se démarquait facilement de la médiocre obscurité à l'entour. Il entendit le craquement d'un mécanisme.

— Ecoutez, imbécile de curé... – La voix de Carter, murmurant comme un chalumeau, semblait provenir de cet œil. Je vous tiens en joue avec un 98S. Il a été fabriqué dans une fibre de carbone et possède un chargeur avec trente balles de cinq millimètres et demi. Un seul tir à cette distance, et il ne restera même pas de vous le souvenir de votre premier pet, c'est clair ? – Victor gémit, aveuglé, larmoyant. – Je vous avertis d'une chose qui m'arrive. Je le sais, je le remarque. *Je ne suis pas moi-même.* Je vous le jure. Depuis que je suis revenu sur cette putain d'île, je suis devenu quelqu'un de pire que je n'étais... Je suis capable de vous loger tout de suite une balle dans la tête, de nettoyer votre cervelle sur moi avec un mouchoir puis de prendre mon petit-déjeuner. – *Faites-le*, pensa Victor, mais il ne parvint pas à articuler un mot et Carter ne lui en laissa pas le loisir. Si vous vous tirez encore sans prévenir en étant de garde ou branchez un autre foutu appareil sans ma permission, je jure que je vous tuerai... Ce n'est pas une menace : c'est comme ça. Il est possible que je vous tue même si vous vous tenez tranquille, mais laissez-moi essayer. Ne m'offrez pas d'occasions faciles, curé. D'accord ?

Victor acquiesça. Carter lui rendit ses lunettes et le poussa vers la sortie.

Ce fut alors que tout arriva.

Plus que le sentir, elle le *pressentit*.

Ce ne fut pas une image, un bruit, une odeur. Rien de matériel, rien qui pût se percevoir avec les sens. Mais elle sut que Zigzag était là, dans le fond de la pièce, de la même façon qu'elle aurait su qu'un homme anonyme, au milieu de la foule, ne désirait qu'elle.

Le vent et la mer sont partis. Il reste l' abîme.

— Mon Dieu... Mon Dieu, s'il vous plaît ! S'il vous plaît, quelqu'un, à l'aide ! Carter, David... !! Au secours, aidez-moi !!

La terreur a un point de non-retour. Jacqueline le franchit à cet instant.

Elle se blottit contre l'écran, à côté du corps pétrifié de Blanes, se couvrant la poitrine de ses mains, et cria à plusieurs reprises, comme elle ne l'avait jamais fait de sa vie, sans réserve, sans penser à autre chose qu'à devenir folle sous ses propres cris. Elle hurla, mugit comme un animal agonisant, jusqu'à se briser les cordes vocales, jusqu'à croire que son cœur éclatait et que ses poumons se remplissaient de sang, jusqu'à croire qu'elle était folle, morte, ou au moins anesthésiée.

Soudain, quelque chose avança du fond de la salle. C'était une ombre, et en bougeant elle sembla entraîner avec elle une partie de l'obscurité. Jacqueline tourna la tête et l'observa.

En voyant ses yeux, elle cessa de crier.

Au même instant, elle parvint à donner un ordre unique et définitif à son corps. Elle se leva et courut vers la porte comme si elle avait utilisé un trampoline sur le pont d'un bateau qui coulait.

Ils sont partis. Ils sont partis. Ils sont partis. Ils sont partis. Ils sont partis.

Elle n'y parviendrait pas, se dit-elle. Elle ne parviendrait pas à s'échapper. Il la rattraperait avant (il se déplaçait rapidement, trop rapidement). Mais avec sa dernière parcelle de raison elle comprit qu'elle faisait ce qu'il fallait.

Ce que n'importe quel être vivant aurait fait à sa place après avoir vu ces yeux.

L'image avait été enregistrée. L'ordinateur lui demandait si elle voulait la télécharger. Contenant son impatience, Elisa appuya sur la touche "ENTER".

Après un instant d'indécision, l'écran clignota en rose en montrant ce qui ressemblait à une photo floue de la salle de contrôle : elle distingua parfaitement le reflet de l'accélérateur et les deux ordinateurs au premier plan.

Mais quelque chose avait changé, bien que le manque de netteté fit qu'elle mit du temps à s'en apercevoir : il existait une autre source de lumière, une lampe allumée à côté de l'ordinateur de droite. Sous la lueur, elle put voir la tache située au même endroit qu'elle.

Elle sentit l'air lui manquer. Quelque chose dans sa mémoire se fissura et laissa échapper un torrent de souvenirs. Dix ans plus tard, elle le revoyait. La mauvaise qualité de l'image lui laissait une grande marge pour le reconstruire : le dos osseux, la grosse tête anguleuse... Mis en pièces par le temps de Planck, mais elle n'avait pas besoin de plus de netteté pour savoir qui c'était.

Ric Valente contemplait l'écran de l'ordinateur, étranger au fait qu'elle le contemplerait lui dix ans plus tard sur ce même écran. Il était seul et croyait qu'il le resterait pour les siècles des siècles, mais la théorie de Blanes l'avait arraché de la pierre du temps comme un filon extrait par des mineurs experts.

Passé la première impression, Elisa se courba dans une position semblable à celle de Valente : scrutant tous deux du regard ce qui arrivait ou était arrivé, penchés sur la serrure du passé, épiant comme des majordomes indiscrets.

Que regarde-t-il ? Que fait-il ?

L'éclat des contrôles allumés face à Ric lui apprit qu'il venait lui aussi d'ouvrir plusieurs cordes de temps et qu'il observait les résultats. La position de la caméra avec laquelle elle avait enregistré l'échantillon de lumière lui permettait de voir le même écran que Ric, mais la silhouette de celui-ci s'interposait entre elle et ce qu'il contemplait. *De toute façon, je ne verrais rien même s'il s'éloignait. J'ai besoin d'utiliser les profileurs.*

Quelque chose l'intriguait dans cette image. Qu'était-ce ? Pourquoi se sentait-elle si inquiète ?

Plus elle la regardait, plus elle était sûre qu'il y avait un détail qui ne cadrerait pas. Une chose cachée, ou peut-être trop en vue, comme dans ces jeux où seul l'œil attentif peut distinguer les subtiles différences entre des dessins très similaires. Elle tenta de se concentrer...

Le brusque saut à une autre corde de temps lui fit presque peur. Maintenant Ric s'était déplacé vers la gauche, mais les contours restaient très flous et, comme elle s'en était douté, elle ne parvenait même pas à imaginer quelle pouvait être la scène qu'il avait aperçue

et qui apparaissait maintenant devant elle, sans obstacles, sur l'écran de Ric, comme une grosse tache sépia. *Zigzag doit se trouver là, mais j'ai besoin de la profiler et de faire un zoom.* Il y avait une autre figure à côté de Valente. Bien qu'il lui manquât la moitié du visage et une partie du dos, elle reconnut Rosalyn Reiter. Il s'agissait sans doute du moment où la pauvre Rosalyn l'avait surpris. Il devait être en train de lui expliquer ce qu'il faisait là. Cette corde appartenait à une fraction réduite de temps en marge des 4:10:10, deux secondes avant la coupure d'électricité et Zigzag. Rosalyn était très éloignée du générateur. Comment était-elle parvenue à entrer deux secondes plus tard dans la salle du générateur et à mourir électrocutée ? Il lui sembla évident que tout s'était produit pendant l'attaque : elle commençait même à imaginer une explication possible...

Et ce *détail* qu'elle ne parvenait pas à concrétiser mais qui l'inquiétait tant existait toujours. Quel était-il ?

Elle n'avait pas ouvert d'autres cordes. Avant d'oublier, elle tapa un ordre et commença le processus de profilage, en le programmant afin de continuer avec l'ordinateur éteint.

Elle s'aperçut alors d'une autre chose : ni la silhouette de Ric, ni celle de Rosalyn ne comportaient d'ombres autour d'elles. Elle savait que Rosalyn était morte et ne pouvait provoquer aucun dédoublement, mais, et Ric ? Cela signifiait-il qu'il *était mort* lui aussi ?

En réfléchissant, elle éprouva une autre sorte d'inquiétude, plus intense.

Elle tourna la tête et contempla la vaste pièce.

La salle de contrôle était plongée dans l'obscurité. La phosphorescence rosée de l'écran était la seule lumière, et elle s'arrêtait à deux mètres seulement autour d'elle. Suivant les instructions de Blanes, elle avait déconnecté l'accélérateur une heure plus tôt et débranché les câbles du reste des ordinateurs et appareils. La pile de sa montre se trouvait sur la table (bien qu'elle sût l'heure grâce à l'horloge de l'écran : presque minuit). Au-dehors, le chaos continuait. Elle percevait la furie des éléments même à travers les murs. Sur les fenêtres s'écrasait une houle sans fin. Elle ne vit rien d'étrange, juste des ombres. Mais son inquiétude s'accrut.

Elle était trop habituée depuis dix ans à cette sensation, marquée par elle, comme si chaque nuit avait été un petit fer rouge

paraphant sa peau.

Elle en était sûre. *Il* se trouvait là.

Elle le sentait si près, si proche de son corps, que l'espace d'un instant elle se reprocha une chose absurde : ne pas être préparée à le recevoir... La peur devint une pierre dans sa poitrine. Elle se leva en chancelant, sentant ses cheveux se hérissier.

Tout arriva d'un coup. Elle entendait quelque chose comme des cris – la voix de Carter – et des pas pressés dans les baraquements, mais il n'y avait personne dans la salle de contrôle.

En tournant la tête vers l'avant, elle la vit.

Elle était debout devant elle, derrière l'ordinateur, éclairée par l'écran. Sa nudité semblait de caoutchouc, comme une silhouette inachevée, de l'argile aveugle et anonyme. Le seul trait sur son visage était la bouche, qui se trouvait comme désarticulée, noire et immense : sa main ouverte aurait tenu tout entière dans ces crocs. Elisa ne comprit même pas comment elle avait pu la reconnaître.

Alors, Jacqueline Clissot commença à s'effondrer sous ses yeux.

En se réveillant, elle gémit de douleur : elle était restée allongée à plat ventre sur une sorte de couverture poussiéreuse qui recouvrait un sommier dépourvu de matelas, et la dureté des ressorts lui avait marqué la joue. Elle ne se rappelait pas où elle se trouvait, ni ce qu'elle faisait là, et cela ne lui servit pas à grand-chose de voir ces visages dépourvus de traits et aux yeux brillants. Les mains la firent lever sans égards. Elle demanda à aller aux toilettes, mais ce ne fut que lorsqu'elle s'exprima en anglais que les secousses s'interrompirent pour reprendre dans la direction opposée. Après une brève et ingrate visite aux w.-c. (il n'y avait ni eau ni serviettes), elle se sentit au moins capable de marcher seule. Mais les mains (c'étaient des soldats avec des masques, maintenant elle les voyait) lui saisirent à nouveau les bras.

Harrison n'aimait pas les îles.

Sur ces morceaux de terre, ces exceptions de la géologie dans la mer au bénéfice des hominidés, on avait commis de nombreuses fautes. Leurs vergers solitaires, cachés aux yeux des dieux, favorisaient la transgression des normes et l'offense de la création. *Eve fut la première responsable*. Mais aujourd'hui elle payait pour ce crime antique : Eve ou Jacqueline Clissot, peu importait. Le serpent s'était transmué en dragon.

Il était presque 9 heures en ce matin du dimanche 15 mars, et un épais rideau de pluie continuait à tomber sur l'île. Les palmiers, au bord de la plage, s'agitaient comme des plumeaux manipulés par un serviteur nerveux. La chaleur et l'humidité obstruaient le nez de Harrison, et l'un des premiers ordres qu'il avait donnés avait été de mettre le système de climatisation en marche. Il allait certainement prendre froid, car ses vêtements étaient restés mouillés à la suite de la tempête qui les avait accueillis à l'atterrissage, huit heures plus tôt, mais ce serait un moindre mal.

En regardant ce paysage, les mains dans les poches, et en pensant aux îles, péchés et Eves mortes, Harrison dit :

— Les deux hommes qui sont entrés dans la salle ont dû être mis sous calmants. Ce sont des soldats entraînés, habitués à voir toutes

sortes de choses... Qu'est-ce que cela a de spécial, professeur ? – Il se tourna vers Blanes, assis à la table poussiéreuse. Il gardait la tête baissée et n'avait pas touché le verre d'eau que Harrison lui avait offert. – C'est un peu plus que des corps mutilés, n'est-ce pas ? Un peu plus que du sang séché sur les murs et au plafond...

— C'est l'Impact, dit Blanes avec le ton anonyme, vide, sur lequel il avait répondu aux questions précédentes. Les crimes de Zigzag sont comme des images du passé. Ils produisent l'Impact...

Pendant un instant, tout ce que fit Harrison fut d'acquiescer de la tête.

— Je comprends. – Il s'écarta de la fenêtre et fit d'autres allées et venues dans la salle à manger. – Et cela... peut faire en sorte que... nous nous transformions ?

— Je ne comprends pas.

— Que... – Harrison remuait à peine les muscles indispensables pour parler. Son visage était un masque poussiéreux – ... nous faisons, ou pensions, des choses bizarres...

— Je suppose. La conscience de Zigzag, d'une certaine façon, nous contamine tous, parce qu'elle s'entrelace avec notre présent...

Nous contamine. Harrison ne voulait pas regarder Elisa, assise là, respirant comme un animal sauvage, avec ce T-shirt collé au buste et son jean découpé à la hauteur de l'aîne, sa peau brune avec un brillant huileux de sueur, ses cheveux noirs de jais emmêlés.

Il ne voulait pas la regarder, parce qu'il ne voulait pas perdre le contrôle. Il s'agissait d'une chose très subtile : s'il la regardait longtemps, ou le temps suffisant, il ferait n'importe quoi. Et il ne voulait rien entreprendre encore. Il devait être prudent. Tant que le professeur aurait quelque chose à dire ou à faire, il conserverait son calme.

— Revoyons les points fondamentaux, professeur. – Il se frotta les yeux. Depuis le début. Vous étiez seul en salle de projection...

— Je m'étais endormi, mais je me suis réveillé, avec les étincelles. Elles provenaient des prises électriques : la console, les interrupteurs... Cela s'est également produit dans les laboratoires...

— Et dans la cuisine, vous avez vu ? – Harrison se pencha par la porte en faisant une grimace devant l'odeur de brûlé. – L'isolant des prises a roussi et les câbles sont entièrement dénudés... Comment cela a-t-il pu se produire ?

— C'est l'œuvre de Zigzag C'est quelque chose de nouveau. Il a... appris à extraire de l'énergie des appareils déconnectés.

Harrison se massait le menton en regardant le scientifique. Il avait besoin de se raser. Un bon bain lui rendrait la vie, un bon repos dans un bon lit. Mais il n'en ferait rien encore.

— Continuez, professeur.

La guêpe. Avant tout, tuer cette guêpe noire qui pique tes pensées.

— A la lumière de ces étincelles, j'ai pu voir... Je ne sais même pas comme j'ai su que c'était Jacqueline... J'ai vomi. Je me suis mis à crier.

La porte de la salle à manger s'ouvrit, les interrompant. Victor entra, accompagné d'un soldat. Il était aussi sale que les autres : torse nu, la chemise nouée à la taille et le visage bouffi par le manque de sommeil et les deux ou trois gifles que Carter lui avait données. Cela répugnait Harrison de le voir : sa pâleur malade, son absence de duvet pectoral, ses vieilles lunettes... Tout, dans ce type, lui faisait penser à un ver de terre, à un avorton dégingandé. Au cas où cela n'aurait pas suffi, il s'était pissé dessus en entrant dans la salle de projection, et on voyait encore la tache sur toute la jambe de son pantalon. Harrison lui sourit, décidé à avaler aussi M. l'Avorton.

— Vous vous êtes reposé, professeur ? Lopera fit oui de la tête tout en prenant une chaise. Harrison remarqua que la femme le regardait d'un air soucieux. Comment était-il possible qu'elle fût amie avec cet épouvantail ? *C' était peut-être une bonne idée de le tuer devant elle. Il pourrait être bon que cette pute le voie mourir.* Il conserva cette idée dans l'intention d'en parler ensuite avec Jurgens. Il se concentra sur Blanes. – Où est-ce qu'on en était ? Vous avez vu les restes du professeur Clissot et... qu'est-il arrivé ensuite ?

— Tout était retombé dans l'obscurité. Mais moi, je savais qu'il avait attaqué de nouveau. – Il s'arrêta et accentua les mots. – Alors je l'ai vu.

— Qui ?

— Ric Valente.

Il y eut un silence à peine troublé par la monotonie de la pluie.

— Comment l'avez-vous reconnu, puisque vous étiez dans le noir ?

— Je l'ai vu, répéta Blanes. Comme s'il avait brillé. Il était debout devant moi, dans la salle de projection, couvert de sang. Il s'est échappé par la porte avant l'arrivée de Carter et du professeur Lopera.

— Vous l'avez vu vous aussi ? fit Harrison à l'adresse de Victor.

— Non... – Victor semblait groggy. – Mais, à ce moment, il m'aurait été difficile de remarquer quelque chose...

— Et vous, professeur ? demanda Harrison sans la regarder. Je crois que vous étiez toujours dans la salle de contrôle, non ? Vous étiez évanouie... Vous avez vu Valente ?

Elisa ne releva même pas la tête.

Harrison eut peur : non qu'elle lui fit quelque chose, mais, au contraire, de tout ce qu'il avait envie de lui faire. De tout ce qu'il *lui ferait* le moment venu. Cela le paniquait de regarder le corps avec lequel il jouerait à tant de choses inconnues. Après une pause, il prit une bouffée d'air et l'expulsa sous forme de paroles.

— Vous ne savez pas, vous ne répondez pas... Bien, quoi qu'il en soit, mes hommes le trouveront. Il ne pourra pas s'enfuir de l'île, où qu'il soit. – Il revint à son grand ami Blanes. – Vous croyez que Valente est Zigzag ?

— Ça ne fait aucun doute.

— Et où était-il passé, toutes ces années ?

— Je ne sais pas. Il faudrait que j'étudie la question.

— J'aimerais le savoir, professeur. Savoir comment il a fait, lui ou sa "réplique, son "dédoublement", comme vous voudrez... comment il est parvenu à éliminer tant de gens parmi vous. Je veux connaître le truc, vous comprenez ? Un professeur de mon collège répondait à tous mes doutes en disant : "Ne demande pas les causes,

que l'effet te suffise". Mais l'"effet", maintenant, est dans la pièce contiguë, et il est difficile à comprendre. – Il avait beau sourire, Harrison eut l'air d'endurer une douleur. – C'est un "effet" qui vous donne la chair de poule. On se demande quel genre de pensées ont dû passer par la tête de M. Valente pour faire tout cela avec un corps humain... J'ai besoin d'une sorte de rapport. Après tout, ce projet est aussi bien le nôtre que le vôtre.

— Et moi, j'aurais besoin de temps et de calme pour étudier ce qui s'est passé, répondit Blanes.

— Vous aurez les deux.

Elisa regarda Blanes, déconcertée. Elle parla presque pour la première fois depuis qu'avait commencé le long interrogatoire.

— Tu es fou ? dit-elle en espagnol. – Tu vas collaborer avec eux ?

Avant que Blanes ait pu répondre, Harrison le devança.

— "Tu es fou", baragouina-t-il en espagnol sur un ton humoristique. – Nous sommes tous "fous", professeur... Qui ne l'est pas ?

Il se pencha vers elle. Maintenant, *il pouvait la regarder*, et il pensait s'accorder ce plaisir : elle lui sembla si belle, si excitante malgré l'odeur de transpiration et de crasse qu'elle dégageait et son aspect négligé, qu'il en eut des frissons. Il improvisa un discours pour profiter au maximum de ces secondes de contemplation, adoptant le ton sévère d'un père devant sa fille préférée, quoique indocile :

— Mais la folie de certains consiste à nous assurer que d'autres dorment tranquilles. Nous vivons dans un monde dangereux, un monde où les terroristes attaquent par trahison, par surprise, sans montrer leur visage, comme le fait Zigzag... Nous ne pouvons pas permettre que... ce qui s'est passé cette nuit soit utilisé par les mauvaises personnes.

— Vous n'êtes pas les bonnes personnes, dit Elisa d'une voix rauque, soutenant son regard.

Harrison resta immobile, bouche bée, comme au milieu d'un mot. Puis il ajouta, presque avec douceur :

— Je peux ne pas l'être, mais il en est de pires, ne l'oubliez

pas...

— Peut-être, mais elles sont sous vos ordres.

— Elisa... intervint Blanes.

— Oh, pas de problème... – Harrison se comportait comme un adulte qui aurait voulu démontrer qu'il ne pourrait jamais s'offenser des paroles d'un enfant. – Le professeur et moi avons une relation... spéciale depuis des années... Nous nous connaissons. – Il s'écarta d'elle et ferma les yeux. Pendant un instant, le son de la pluie à la fenêtre lui fit penser à du sang qui coule. Il ouvrit les bras. – Je suppose que vous êtes affamés et fatigués. Vous pouvez manger et vous reposer pour l'instant, si vous le souhaitez. Mes hommes vont passer l'île au peigne fin. Nous trouverons Valente, s'il se trouve dans un endroit... "trouvable". – Il rit brièvement. Puis il regarda Blanes comme un vendeur regarderait un client chic. – Si vous nous remettez un rapport sur ce qui est arrivé, professeur, nous oublierons toutes les fautes. Je sais pourquoi vous êtes revenus ici, et pourquoi vous vous êtes enfuis, et je le comprends Eagle Group ne retiendra pas de charges contre vous. De fait, vous n'êtes pas en état d'arrestation. Essayez de vous détendre, faites une promenade... si cela vous dit avec ce temps. Demain, une délégation scientifique arrivera, et quand vous leur aurez communiqué vos conclusions, nous pourrions rentrer chez nous.

— Que va-t-il se passer pour Carter ? demanda Blanes avant que Harrison ne sortît.

— Je crains que nous ne soyons moins aimables avec lui. – Sur la veste humide de couleur écrue de Harrison la carte portant le logotype d'Eagle Group lançait des éclairs.

— Mais son sort n'est pas entre mes mains. M. Carter sera accusé, entre autres choses, d'avoir touché de l'argent pour un travail qu'il n'a pas fait...

— Il tentait de se protéger, comme nous.

— Je vais essayer de mettre quelque chose sur l'autre plateau de la balance quand on le jugera, professeur, je ne peux pas vous en promettre davantage.

Sur un geste de Harrison, les deux soldats qui se trouvaient dans la pièce le suivirent. Quand la porte se referma, Elisa dégagea ses cheveux de son visage et regarda Blanes.

— Quelle sorte de rapport est-ce que tu vas produire ? éclata-t-elle. – Tu ne comprends pas ce qu'il veut ? Ils vont faire de Zigzag l'arme du XXI^e siècle ! Des soldats qui tuent l'ennemi à travers le temps, ce genre de choses !

— Elle se leva et frappa la table de ses poings. – C'est à ça que va te servir la mort de Jacqueline ? A faire un putain de rapport ?

— Elisa, calme-toi... Blanes semblait impressionné par sa fureur.

— Ce vieux fils de pute avait les yeux qui dansaient en pensant à ce qu'il remettra demain sur un plateau à la délégation scientifique ! Ce salopard répugnant et baveux... ! Ce misérable fils de pute, ce vieux dégoûtant... !

C'est lui, que tu vas aider ? – Les sanglots la rejetèrent sur sa chaise, le visage caché dans ses mains.

— Je crois que tu exagères, Elisa. – Blanes se leva et entra dans la cuisine. – Ils préfèrent manifestement connaître les clés, mais ils sont dans leur droit...

Elisa cessa de pleurer. Soudain, elle se sentait trop fatiguée, même pour ça.

— Tu parles comme si Eagle était une bande de tueurs à gages, poursuivit Blanes de la cuisine. Ne faussons pas les choses. – Après une pause, il changea de ton : Harrison a raison, les prises étaient carbonisées et les câbles dénudés... C'est incroyable... Bref, on ne peut pas faire de café... Quelqu'un veut de l'eau minérale et des biscuits ? – Il revint avec une bouteille en plastique, un paquet de biscuits et une serviette en papier. Il resta à la fenêtre pendant qu'il mangeait.

— Je ne pense pas collaborer avec cette racaille, David, affirma-t-elle sèchement. Toi, fais ce que tu voudras, mais moi, je ne leur dirai pas un mot. – Malgré elle, elle saisit un biscuit et l'avalait en deux bouchées. Mon Dieu, comme elle avait faim. Elle en prit un autre, puis un autre. Elle en engloutissait de gros morceaux, presque sans mâcher.

Alors, elle baissa la tête et vit la serviette que Blanes venait de placer sur la table. Il y avait quelque chose d'écrit à la main en lettres majuscules, hâtives : "PEUT-ÊTRE DES MICROS. SORTONS UN PAR UN. RÉUNION DANS RUINES CASEMATE."

Il pleuvait toujours, mais avec moins d'intensité. Et puis, elle étouffait tellement et se sentait si poisseuse de sueur qu'elle apprécia cette soudaine douche d'eau froide. Elle ôta ses chaussures et ses chaussettes et avança sur le sable dans l'attitude de quelqu'un qui a décidé de faire une promenade solitaire. Elle regarda autour d'elle et ne vit aucune trace de Harrison et de ses soldats. Alors, elle s'immobilisa.

A quelques mètres sur le sable se trouvait la chaise.

Elle la reconnut tout de suite : en cuir noir ; pieds en métal à roulettes ; sur le côté droit du dossier, une encoche allongée et elliptique aux bords nets qui arrivait presque au centre. Deux des quatre pieds n'existaient pas et l'un des bras était troué avec une minutie révélant une pierrerie argentée. Cette chaise serait tombée par terre, si cela avait été une chaise tout à fait normale.

Mais ce n'était pas une chaise tout à fait normale. La pluie ne l'humidifiait pas, ne l'éclaboussait même pas. Les gouttes ne rebondissaient pas à sa surface, même si elle ne donnait pas non plus l'impression de la traverser comme une holographie. Elles étaient comme des aiguilles d'argent que quelqu'un aurait lancées du ciel : elles se fichaient dans le siège et disparaissaient pour réapparaître dessous et frapper le sable.

Elisa contempla l'objet, fascinée. Elle l'avait vu pour la première fois à l'interrogatoire, enroulé autour des jambes de Harrison comme un chat silencieux et rigide. Harrison l'avait traversé en marchant comme le faisait maintenant la pluie. Elle s'était aperçue que, pendant l'apparition, l'un des soldats regardait sa montre-ordinateur et la manipulait, sans doute parce qu'elle venait de se retrouver sans énergie.

Elle compta cinq secondes avant que la chaise disparaisse. Elle aurait aimé disposer de temps (et d'envie) pour étudier les dédoublements. C'était l'une des découvertes les plus incroyables de l'histoire de la science. Elle se sentait encline à comprendre Marini, Craig et Ric, bien qu'il fût trop tard pour leur pardonner.

Quand la chaise disparut, elle fit demi-tour et passa la grille de la clôture.

Elle ressentit un frisson en pensant que Zigzag ne différerait pas beaucoup de cette chaise : c'était une apparition périodique, le

résultat de la somme algébrique de deux temps différents. Mais Zigzag avait de la volonté. Et sa volonté était de les torturer et de les tuer. Il lui restait trois victimes pour accomplir cette volonté entièrement (peut-être quatre, si elle comptait Ric), à moins qu'ils ne fassent quelque chose. Ils devaient faire quelque chose. Le plus tôt possible.

De la casemate militaire et de l'entrepôt, il ne restait debout que deux murs noircis, étayés par des gravats. D'autres semblaient s'être effondrés depuis peu, sans doute en raison des vents de la mousson. La plus grande partie des décombres et des pièces de métal avait été balayée vers l'extrême nord en laissant au centre un espace dégagé, en terre plus dure, peut-être à cause de la chaleur de l'explosion, bien que les buissons aient déjà poussé en divers endroits.

Elle décida d'attendre devant les murs. Elle laissa ses chaussures par terre, défit le nœud de son T-shirt et se frotta les cheveux. Plus que les laver, la pluie les avait alourdis. Elle renversa la tête en arrière pour que les gouttes baignent son visage. L'averse cessait et le soleil commençait à perforer les nuages les moins épais.

Un instant plus tard, Blanes arriva. Ils échangèrent quelques mots, comme s'ils s'étaient rencontrés par hasard. Cinq minutes s'écoulèrent et Victor apparut. Cela fit de la peine à Elisa de voir l'état dans lequel il se trouvait : pâle et négligé, avec une barbe de deux jours, ses cheveux frisés formant des buissons abrupts. Malgré ça, il lui sourit faiblement.

Blanes jeta un coup d'œil autour de lui et elle l'imita : au nord, au-delà de la station, il y avait des palmiers, une mer grise et du sable solitaire ; au sud, quatre hélicoptères militaires posés sur la piste à la lisière de la forêt. Il semblait n'y avoir personne à proximité, bien que l'on entendît des voix lointaines d'oiseaux et de soldats.

— Ici, nous sommes en sécurité, dit Blanes.

Leurs regards se croisèrent, et soudain Elisa ne put se retenir davantage. Elle se jeta dans ses bras. Elle serra ce corps robuste en sentant les mains ouvertes de David appuyées sur son dos.

Ils pleurèrent tous deux, très différemment de d'habitude, sans bruit, sans larmes. Malgré tout, en se rappelant sa collègue, Elisa s'accrochait à une pensée obsédante. *Jacqueline, ma pauvre petite, ce fut rapide, n'est-ce pas ? Oui, sûrement que oui, il ne disposait pas d'énergie pour...* Mais elle savait qu'ils se lamentaient aussi sur eux-mêmes, parce qu'ils se sentaient perdus, opprimés par l'angoisse d'une

condamnation inexorable.

Elle vit s'approcher Victor, le visage décomposé, et le prit dans ses bras, appuyant le menton sur son dos osseux humide de pluie.

— Je regrette... – gémissait Victor. – Pardonnez-moi... C'est moi qui...

— Non, Victor. – Blanes lui caressa la joue. – Tu n'as rien fait de mal. Ton portable allumé n'a rien eu à voir. Il a utilisé l'énergie *potentielle* des appareils. C'est la première fois qu'il le fait. Nous ne pouvions pas nous protéger contre ça...

Quand Elisa sentit que Victor se calmait, elle s'écarta et l'embrassa sur le front. Elle avait envie d'embrasser, d'êtreindre et d'aimer. Elle avait des envies d'être aimée et consolée. Mais, soudain, elle remit tout à plus tard et tenta de se concentrer sur la tâche qui l'attendait. Après Jacqueline, elle s'était juré à elle-même d'en finir avec Zigzag aux dépens de sa propre vie. De l'éteindre. De le déconnecter. De le tuer. De l'annihiler. De l'effacer. De le bousiller. Elle n'était pas sûre de l'expression appropriée dans ce cas : peut-être toutes.

— Que s'est-il passé dans la salle de contrôle, Elisa ? demanda Blanes, anxieux.

Elle lui raconta ce qu'elle n'avait pas voulu dire devant Harrison, y compris la "déconnexion" pendant laquelle elle avait vu Jacqueline s'effondrer.

— J'ai laissé l'image se profiler, ajouta-t-elle. S'ils n'ont touché à rien, elle devrait être prête, maintenant.

— Il s'est produit des dédoublements ?

— La chaise de l'ordinateur. Je l'ai vue deux fois. Ni Rosalyn ni Ric ne sont apparus.

— C'est étrange...

Blanes se lissa la barbe. Puis il se mit à parler sur un ton très différent de celui qu'il avait eu pendant l'interrogatoire : entrecoupé, rapide, presque haletant.

— Bien, je vais vous dire ce que je crois. En premier lieu, Elisa a raison, bien sûr. Quand nous aurons élaboré ce rapport, nous ne leur servirons plus à rien. En fait, maintenant que nous savons d'où

a surgi Zigzag, nous sommes des témoins dangereux. Sans doute voudront-ils nous éliminer, mais même si ça n'était pas le cas, je ne vais pas leur offrir Zigzag sur un plateau pour en faire le Hiroshima du XXI^e siècle... Je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point... – Elisa et Victor acquiescèrent. – Mais nous devons jouer en faisant attention : ne pas abattre toutes nos cartes, en garder dans notre manche... C'est pour cette raison qu'il est vital que nous comprenions bien ce qui s'est passé et *qui* est Zigzag...

— Mais nous le savons déjà : c'est Ric Valente... commença Victor, mais Blanes agita la main.

— Je leur ai menti. Je voulais les éloigner, qu'ils organisent une recherche dans l'île pour se distraire. En fait, je n'ai pas vu Valente ni personne dans la salle de projection.

Elisa s'en doutait déjà, mais ne put éviter le découragement.

— Alors on en sait autant qu'avant, dit-elle.

— Je crois que je sais autre chose. – Blanes la regarda. – Je crois que je sais pourquoi Zigzag *nous assassine*.

— Quoi ?

— On se trompait depuis le début.

Les yeux de Blanes lançaient des éclairs. Elle connaissait bien ce genre d'expression : c'était celle du scientifique qui frôle, l'espace chancelant d'un instant, la vérité.

— J'y ai pensé peu après avoir vu les restes de Jacqueline... Quand les soldats m'ont emmené dans la salle à manger et que j'ai réussi à me calmer assez pour pouvoir réfléchir, je me suis rappelé ce que j'avais vu dans la salle... Ce que Zigzag avait fait à Jacqueline... Pourquoi cette immense cruauté ? Il ne se contente pas de nous tuer, il y a un *acharnement* qui va au-delà de toute limite, de toute compréhension... Pourquoi ? Jusqu'à présent, nous avons parlé d'un être perturbé, du fait que Zigzag était une sorte de psychopathe caché parmi nous... un "diable", comme disait Jacqueline. Mais je me suis demandé s'il pouvait y avoir une explication scientifique à cette sauvagerie démesurée, cette brutalité surhumaine... J'y ai réfléchi et j'ai trouvé ça. Ça va peut-être vous sembler bizarre, mais c'est le plus probable.

Il s'agenouilla et utilisa le sable humide en guise de tableau. Elisa et Victor se penchèrent à ses côtés.

— Supposez que, à l'instant où s'est produit le dédoublement, la personne dédoublée se trouve au milieu d'un accès de fureur... Imaginez qu'elle frappe quelqu'un...

Mais elle n'aurait même pas besoin de ça : juste d'une émotion intense, agressive, peut-être dirigée contre une femme... Si ce fut le cas, en se produisant, le dédoublement n'a pas pu changer d'émotion, ni même *l'atténuer*. Il n'en a pas eu le temps. Dans un temps de Planck, aucun neurone ne peut envoyer d'information au suivant... Tout reste pareil, sans modification. Si la personne dédoublée est soumise à une impulsion violente, à un désir d'abuser ou d'humilier, le dédoublement est resté paralysé à *ce stade*.

— Même ainsi, objecta Victor, il devait être perturbé...

— Pas nécessairement, Victor. C'est là que nous nous sommes trompés. Demande-toi ceci : sur quoi repose notre idée qu'une personne est "bonne" ? Tout individu peut arriver à souhaiter des choses terribles à un moment donné, même s'il le regrette l'instant d'après. Mais pour cela il a besoin de *temps*, ne serait-ce que de quelques fractions de seconde... Zigzag n'a pas eu cette possibilité. Il vit dans une corde unique, une infime fraction isolée du cours des choses... Si le dédoublement s'était produit à la seconde suivante, peut-être Zigzag aurait-il été un ange, pas un démon...

— Zigzag est un monstre, David, murmura Victor.

— Oui, un monstre, le pire de tous : une personne tout à fait ordinaire à un moment quelconque.

— C'est absurde ! Victor riait nerveusement. – Excuse-moi, mais tu te trompes... Complètement !

— Moi aussi, j'ai du mal à le croire... Elisa était impressionnée par l'idée de Blanes. Je comprends ce que tu dis, mais je n'y crois pas. La torture et la douleur qu'elle produit chez les victimes... Cette "contamination" obscène de sa présence... Ces... cauchemars écœurants...

Blanes la regardait fixement.

— Les désirs de *toute* personne dans un intervalle de temps isolé, Elisa.

Elle réfléchit un moment. Elle ne pouvait pas penser à Zigzag de cette façon. Tout son corps se rebellait devant l'idée que son tourmenteur, son bourreau impitoyable, cet être dont elle rêvait depuis des années et qu'elle osait à peine regarder, fût autre chose que le Mal absolu. Mais elle ne trouvait aucun interstice dans le raisonnement de Blanes.

— Non, non, non... refusait Victor. – La fine pluie, de plus en plus rare, couvrait ses lunettes de points cristallins. – Si ce que tu dis était certain, les décisions éthiques, le bien et le mal... que deviendraient-ils ? De pures questions du devenir de la conscience ? Manqueraient-ils de liens avec l'intimité de notre être ? – Victor élevait de plus en plus la voix. Elisa se releva, craignant que les soldats ne les entendent, mais il semblait n'y avoir personne. – Selon ton absurde idée, n'importe quel homme, le meilleur qui ait jamais existé, jusqu'à... *jusqu'à... Jésus-Christ*, peut être un monstre dans un temps isolé... ! Tu te rends compte de ce que tu affirmes... ? N'importe qui pourrait avoir fait... *ce que j'ai vu* dans la salle de projection ! Ce que *j'ai vu*, David... Ce que toi et moi avons vu qu'il *a fait* à cette pauvre femme... – Il avait contracté le visage en une grimace de peur et de dégoût. Il ôta ses lunettes et se passa la main sur le visage. – Je reconnais que tu es un génie, ajouta-t-il plus calmement, mais ton domaine, c'est la physique... La bonté et la méchanceté ne dépendent pas du passage du temps, David. Elles sont imprimées dans notre cœur, dans notre âme. Nous avons tous des impulsions, des désirs, des tentations... Certains les contrôlent et d'autres se laissent vaincre : c'est la clé de la croyance religieuse.

— Victor, l'interrompt Blanes, ce que je veux dire, c'est que ça peut être *n'importe qui*. Ça peut être *moi*. Avant, je ne pensais pas comme ça. En mon for intérieur, j'ai toujours cru que je pouvais m'exclure du tirage au sort de Zigzag, parce que je sais bien comment je suis à l'intérieur, ou je crois le savoir... Maintenant, je pense que personne ne peut être exclu. Le tirage au sort englobe l'humanité.

— Même ainsi, intervint Elisa, nous devons découvrir qui c'est. Si ce n'était pas Jacqueline, il lui reste encore vingt-quatre heures pour réattaquer...

— Certes, la priorité est d'arrêter Zigzag, convint Blanes.

Nous avons besoin de voir l'image profilée.

— Je pourrais essayer maintenant, suggéra-t-elle.

— Je ne sais pas si c'est le bon moment...

— Si, dit Victor. Pendant qu'ils m'emmenaient dans le baraquement, je l'ai constaté : dans la station il ne reste que les deux soldats endormis dans le laboratoire de Silberg et un de garde dans la pièce où ils ont enfermé Carter. – Il se tourna vers Elisa. – Si tu entres dans le premier baraquement, tu pourras accéder à la salle de contrôle sans qu'ils te voient...

— Je vais essayer, dit Elisa. L'image doit être nette, maintenant.

— Je t'accompagne, proposa Victor.

Ils regardèrent Blanes, qui approuva.

— Bien, je surveillerai de la cuisine au cas où Harrison et ses hommes reviendraient. On doit agir vite. Quand on saura qui est Zigzag... on détruira toutes les données pour que Eagle ne puisse jamais vérifier ce qui s'est passé.

Elle acquiesça en sachant ce qu'il voulait dire. *Nous détruirons tout, y compris celui d'entre nous qui est Zigzag.*

Ils se séparèrent à cet instant même, et Blanes, de façon impulsive, la prit dans ses bras. Puis il s'écarta un peu pour pouvoir la regarder dans les yeux en parlant.

— Zigzag est une simple erreur, Elisa, j'en suis sûr. Une erreur sur le papier, pas une créature maléfique. – Soudain, il lui sourit, et sa voix lui rappela celle du professeur qu'elle avait tant admiré : Va corriger cette foutue erreur une bonne fois pour toutes.

"La priorité est d'arrêter Zigzag" : Harrison ne pouvait pas être plus d'accord avec Blanes. En revanche, le scientifique se trompait lourdement en affirmant que ce n'était pas un être maléfique.

Bien sûr que c'en était un. Il en était sûr. Le plus grand mal qui eût jamais troué la face de la Terre. Le Diable véritable et unique.

Il se redressa avec une certaine difficulté – les années

commençaient à lui peser –, glissa l'oreillette dans sa veste et dit à Jurgens qu'il pouvait plier la petite antenne du micro directionnel avec lequel ils avaient écouté la conversation à cent mètres de distance, près des palmiers. Son idée d'envoyer les soldats fouiller l'île et d'attendre près de la station avec le micro prêt avait donné des résultats.

— Notre handicap est que les savants ce sont eux, dit-il en observant la tache harmonieuse qu'était pour lui Elisa au loin : ses vêtements la couvraient si peu que, vue d'ici, elle lui semblait presque nue. – Mais notre avantage *est le même*. Ce sont des savants, et donc des ignorants... J'étais sûr que Blanes nous mentait pour pouvoir rester seul avec ses collègues. Cependant, son petit mensonge nous a servi... Il vaut mieux que l'armée regarde ailleurs : on ne veut pas de témoins, n'est-ce pas ? En fui de compte, ils ne nous ont pas ordonné de les éliminer maintenant. Mais nous allons le faire. Ce sera notre secret, Jurgens. On va couper, purifier... D'accord ?

Jurgens se montra d'accord. Harrison se retourna et le regarda. En atterrissant sur New Nelson, il lui avait ordonné d'attendre caché sur la plage le moment opportun, le moment d'utiliser ses extraordinaires qualités.

ce moment était venu.

— Tu vas entrer dans les baraquements. Tu feras un tour que Blanes ne te voie pas et tu tueras Blanes et Carter sur-le-champ. Ensuite, on attendra que les autres aient obtenu ce qu'ils cherchent et, quand ce sera le cas, tu tueras Lopera devant la prof. Je veux qu'elle le voie. Elle, tu l'enfermeras dans une chambre et on l'interrogera. On a besoin d'obtenir le rapport. On a toute la journée jusqu'à l'arrivée de la délégation, toi et moi, pour la faire parler... Ce sera un moment intéressant. Demain à la première heure il ne devra rester aucun scientifique en vie.

Pendant que Jurgens s'éloignait lentement pour exécuter l'ordre, Harrison respira profondément et observa la mer, les nuages se défaisant, le soleil se frayant un passage de ses faibles rayons. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentait heureux.

A côté de Jurgens, il n'avait même pas peur de Zig-zag.

IX

Zig-zag

Mon Dieu, qu'avons nous fait ?

Robert A. Lewis

*copilote de l'Enola Gay, l'avion qui largua
la bombe atomique sur Hiroshima*

160 secondes.

Il était allongé sur le dos. De temps en temps, il ouvrait les yeux et observait la lumière qui s'étendait sur le hublot sale enveloppé dans une rumeur de pluie de plus en plus faible. Il calculait qu'il devait être près de 10 heures du matin, mais il ne pouvait pas le savoir avec exactitude, parce que sa montre-ordinateur n'avait pas de pile : il l'avait ôtée cette nuit en se fiant au scientifique, qui lui avait assuré que de cette façon ils éviteraient une nouvelle attaque.

Pauvre imbécile.

Ils l'avaient enfermé dans l'une des chambres du troisième baraquement, sous la garde d'un soldat : il pouvait voir le bord du casque à travers le judas. Il allait aussi bien que le permettaient les circonstances, après les "salutations" reçues pendant l'arrestation (il avait le nez et la bouche en sang). Deux jeunes militaires plus abasourdis que lui l'avaient arrêté à l'intérieur de la salle de projection, pendant que les scientifiques poussaient des cris déchirants. Il s'était bien évidemment rendu tout de suite.

A présent, Paul Carter se posait des questions sur son avenir.

Il ne se faisait guère d'illusions : il savait que Harrison allait le tuer, tôt ou tard. S'il avait de la chance. Sinon, ce serait Zigzag. La question n'était pas qui, mais comment et quand.

Il songea à concevoir un plan parce que, même s'il se sentait capable de supporter le genre de mort que pouvait lui réserver Harrison, il n'en allait pas de même avec celle de Zigzag.

Au long de sa vie, il croyait avoir vu tout ce qu'un être humain peut faire à un autre, et il savait que les possibilités étaient plus nombreuses que les mauvaises pensées. Cependant, Zigzag dépassait toute limite, toute expérience.

Il n'avait pas menti à Harrison quand celui-ci le lui avait demandé : il ignorait la majeure partie de ce qui concernait Zigzag. Il

avait beau avoir écouté l'explication de Blanes, dédoublements et énergies s'apparentaient pour lui à de l'espéranto ; seuls les scientifiques pouvaient connaître ce qu'ils avaient créé eux-mêmes. Il n'avait pas menti en affirmant qu'il avait trahi Eagle par peur : ceux qui pensaient que des types comme lui ne pouvaient éprouver de la terreur se trompaient.

Et depuis qu'il avait pénétré dans la salle de projection à *peine cinq minutes après en être sorti* (à la recherche du stupide curé) et contemplé ce qui s'y trouvait, cette crainte s'était cristallisée en panique incontrôlable.

Donne-lui un nom : appelle-le panique, Impact ou trouille.

Il avait tout vu à la lumière des allumettes que le curé lui avait fauchées : les chaises et l'écran détruits ; du sang sur les murs et le sol, comme après une explosion ; *le visage* de la femme, ou la moitié du crâne, ou autre chose, jeté comme un masque à ses pieds ; des fragments de son corps qui l'entouraient... Il savait que ce n'était pas l'œuvre d'un fou, ni un crime produit cinq minutes plus tôt, mais le travail lent, méthodique, d'une sorte de créature au-delà du rationnel. Il était tenté de croire aux démons.

Au cas où cela n'aurait pas suffi, les scientifiques assuraient, avec leurs théories compliquées, que ce démon pouvait venir de lui-même. Cela lui faisait craindre, non plus juste pour sa vie, mais pour celle de Kamaria et de Saida, sa femme et sa fille. Qui savait ce qui pourrait leur arriver s'il survivait ?

Le mieux était de mourir le plus tôt possible. Ou de tenter de fuir. Echapper à Zigzag et à Harrison, s'il était possible d'échapper aux deux, et si – le fait d'y penser lui glaçait le sang – il s'agissait de menaces différentes.

Parce qu'il était de plus en plus certain que Harrison avait perdu la raison.

Et c'était Zigzag qui l'avait rendu fou.

104 secondes.

Il était inquiet, sans trop savoir pourquoi.

La pluie avait cessé et la lumière du soleil peignait le jour

entre les couches de nuages arrivant, comme toujours, par la mer. A la lumière il aimait la mer. Blanes aimait les deux. Ce spectacle prodigieux, ce monde d'ondes et de particules qui formaient des sons et des couleurs, des êtres et des objets s'offrait soudain à ses yeux fatigués comme pour dire : "Regarde-moi, David Blanes. Vois comme mon secret est simple."

Non, ce n'était pas simple, et il le savait. Il s'agissait d'une énigme profonde et complexe, peut-être excessive pour la capacité de compréhension du cerveau humain. Ce secret englobait tout, du plus grand au plus petit ou subtil : Orion, les trous noirs et les quasars, mais aussi l'intimité des atomes, les cordes subatomiques et (pourquoi pas ?) la raison pour laquelle son petit frère, son maître Albert Grossmann et ses amis Silberberg, Craig, Jacqueline, Sergio et tant d'autres étaient morts. Rien ne pouvait être exclu de la réponse : si la physique était destinée à connaître toute la réalité (il le croyait), des choses comme Zigzag, la mort de son frère, et les dernières minutes de Grossmann, Reinhard ou Jacqueline, devaient entrer aussi dans la question, dans la Grande Devinette que, de Démocrite à Einstein, l'être humain s'évertuait à résoudre.

Le vieux savant réfléchit devant la fenêtre : l'estampe illusoire le faisait sourire avec amertume. Il se rappela que, dans la solitude de sa maison de Zurich, il avait l'habitude de méditer penché à une fenêtre fermée. Un jour, Marini lui avait dit que cette habitude était due au fait qu'il vivait trop à l'intérieur de son cerveau. Il avait peut-être raison, mais maintenant les choses étaient différentes. Maintenant, sa tâche n'était autre que d'apercevoir la grille à travers la vitre pour s'assurer qu'Elisa et Victor n'étaient pas dérangés pendant qu'ils déchiffraient l'image sur l'ordinateur.

Tout allait bien pour l'instant, mais son inquiétude ne diminuait pas.

Cette inquiétude ne ressemblait à aucune autre qu'il eût connue avant. Peut-être provenait-elle de la possibilité qu'Elisa revienne et lui dise qu'il était Zigzag ? Non, il avait décidé qu'il partirait dans ce cas. Il était sûr que son malaise venait d'une chose plus légère, une donnée qu'il avait négligée dans ses réflexions, une variable minime dont il n'avait pas tenu compte...

Minime mais, d'une certaine façon, vitale.

Sa mémoire s'efforçait de la retrouver. Grossmann appelait l'objet d'une recherche "le morceau de fromage". La mémoire, assurait-

il, était comme une souris de laboratoire enfermée dans un labyrinthe, et parfois les détails oubliés ne pouvaient être recherchés qu'avec une faculté autre que l'intelligence ou la connaissance. "Avec l'odorat, comme la souris qui trouve le fromage dans le labyrinthe." L'odorat.

La cuisine était une petite pièce, et l'odeur de câble brûlé ne s'était pas encore dissipée. L'attaque de Zigzag sur la pauvre Jacqueline avait carbonisé les connexions des appareils électroménagers, il l'avait vérifié lui-même en écrivant le message pour Elisa et Victor sur la serviette...

Il détourna les yeux de la fenêtre et regarda ces câbles. Oui, c'était ça.

Zigzag avait extrait l'énergie d'appareils qui non seulement ne fonctionnaient pas mais qui *ne recevaient pas d'électricité*. Carter et lui avaient déconnecté la lumière de cette zone, mais Zigzag avait "sucé" l'énergie comme le vide dans un ballon aspire le gaz d'un récipient contigu. C'était la première fois qu'il faisait ça, à sa connaissance. C'était comme d'absorber l'énergie d'une lampe sans piles.

Son esprit glissa frénétiquement, comme un skieur expert, sur une pente de calculs. S'il avait appris à utiliser l'énergie potentielle de machines déconnectées, alors...

Quatre hélicoptères. Deux générateurs. Fusils, pistolets. Radios, émetteurs, téléphones, ordinateurs. Equipements militaires...

Mon Dieu.

Une sueur glacée le trempa entièrement. S'il ne se trompait pas, ils étaient dans un *piège* mortel. Toute l'île était un piège. Zigzag pouvait extraire de l'énergie de presque n'importe quoi, alors, qu'est-ce qui l'arrêterait ? Il apparaîtrait de plus en plus fréquemment et son champ d'action s'étendrait de plus en plus, peut-être à des kilomètres de distance, ce qui, à son tour, requerrait un apport majeur d'énergie... D'où la tirait-il, alors ?

Les corps. Les êtres vivants. Chaque être vivant est une pile. Nous produisons de l'énergie. Zigzag l'utilisera quand son aire s'étendra et s'affaiblira. Cela signifie...

Cela signifiait que l'attaque suivante pouvait se produire en quelques minutes. Ce serait le tour d'Elisa, de Carter ou le sien, mais le reste des êtres vivants de l'île périrait. Soudain, cette possibilité mathématique lui semblait très réelle. S'il avait raison, non seulement

eux, mais tous ceux qui se trouvaient à cet instant sur New Nelson étaient en danger. Il devait prévenir Elisa, mais il devrait aussi parler à Harrison. Il devait...

— Professeur. – Une voix inconnue, caverneuse.

Il se retourna et contempla la mort sur le visage de l'individu qui le visait avec son pistolet à silencieux. *Non, pas maintenant. Avant, vous devez savoir...*

— Ecoutez... ! s'exclama-t-il en levant les mains. Ecoutez, vous devez... !

Blanes fut heureux de recevoir la balle dans la poitrine. Cela lui permit de réfléchir un instant de plus. Il oublia la douleur et la peur, ferma les yeux et vit, l'attendant aux confins de la noirceur, son petit frère. Il se dirigea hâtivement vers lui, sachant que ses lèvres allaient lui offrir la réponse à la Grande Question de la vie.

100 secondes.

— La résolution est acceptable, maintenant, dit Elisa, et elle chargea la première image.

Victor, debout derrière elle, penché sur son épaule, observait l'écran. Chacun entendait la respiration de l'autre et la sienne propre formant un duo tendu de halètements. Sur l'écran apparut assez nettement la silhouette de Ric assis devant l'ordinateur, mutilée par le temps de Planck.

— Mon Dieu, dit Victor derrière elle.

Les objets ressortaient nettement eux aussi. Et ce détail... Le petit point qu'elle n'arrivait pas à concrétiser, et qui l'irritait tant, était plus présent que jamais. Soudain, il crut savoir qui c'était.

— Les contrôles... – Il désigna l'écran. – Regarde cette rangée de lumières. Sur notre console, elles sont éteintes, tu vois ? – Il indiqua une série de petits rectangles sur le clavier. – Ce sont les détecteurs de réception d'images télémétriques... C'est ce que j'ai remarqué avant. Ric a fait quelque chose de différent des autres fois : il a utilisé une transmission par satellite...

— De New Nelson ? Pourquoi ?

— Aucune idée.

C'était absurde, pensait Elisa. Pourquoi se compliquer la vie avec une image téléométrique de l'île pour ouvrir des cordes du passé récent, quand il avait à sa disposition une dizaine de vidéos en direct ? Il n'y avait qu'une explication possible.

L' image qui l' intéressait ne provenait pas de New Nelson.

Mais d'où, alors ?

L'espace d'un instant, la panique l'immobilisa. Les possibilités d'époque et de lieu étaient presque infinies à l'intérieur du passé récent, et cela signifiait que la personne qui avait créé Zigzag pouvait se trouver n'importe où sur la planète.

Sur l'écran, l'image avait sauté à la corde ouverte suivante : Ric et Rosalyn apparaissaient debout, à gauche, ce qu'il avait contemplé était maintenant dégagé et net. Elisa ouvrit le *zoom* et le centra sur la petite surface de l'ordinateur de Ric. Elle retint son souffle pendant que les contours se définissaient. La nouvelle image apparut encadrée par l'écran. La plus inattendue de toutes.

94 secondes.

Un bruit lui fit ouvrir les yeux. Il se rendit compte que le casque du soldat qui le gardait avait disparu du judas. Quand il se redressa, la porte de la chambre s'ouvrit et le canon fumant d'un pistolet à silencieux visa sa tête. Il vit les bottes du soldat tombé dans le couloir et leva les mains en regardant l'individu qui tenait l'arme.

— Tu sais qui je suis ? Regarde-moi dans les yeux, Carter...

Cette voix déformée et caverneuse l'impressionna beaucoup plus que l'arme qu'il pointait sur lui. Pour la première fois de sa vie ou presque, Paul Carter ne sut que répondre.

— Tu ne me reconnais pas ? fit cette voix. Je suis Jurgens.

Il avala sa salive. *Jurgens* ? Il fit mentalement le rapprochement à une vitesse frénétique et crut comprendre ce qui arrivait. Le fait de comprendre n'atténua pas sa peur, mais du moins fut-il capable de réagir. Il tenta de rassembler son calme et de parler tranquillement. Surtout, ne l'énerve pas.

— Dites, écoutez... Baissez votre arme et laissez-moi vous dire quelque chose...

— Je suis ta mort, Carter.

— Ecoutez... "Jurgens" est un code... – Carter essayait par tous les moyens de ne pas se presser, de prononcer chaque mot avec une clarté exquise et du calme. – Mon Dieu, vous ne vous rappelez pas ? "Jurgens" est la clé que nous utilisons chez Eagle pour indiquer que quelque chose doit être résolu par n'importe quel moyen... Ce n'est pas une personne, Harrison, c'est un code... !

Mais l'horrible grimace qu'il vit sur le visage de Harrison lui indiqua que celui-ci ne l'écoutait pas. *Ce n'est plus Harrison : c'est quelque chose qu'a produit Zigzag.*

— Tu ne me vois pas ? – Harrison grogna avec cette voix forcée. – Regarde mes yeux, Carter... ! Regarde mes yeux... !

Et il tira.

54 secondes.

Victor parlait précipitamment dans son dos.

— Ce doit être une image du passé... Il y a... des signes d'ouverture de cordes de temps, n'est-ce pas ?

Il s'agissait d'un paysage champêtre, mais ce n'était manifestement pas New Nelson. Dans la marge de droite semblait couler une petite rivière. Dans la partie supérieure, sur des pierres, au pied d'un arbre (mais non recouvertes par celui-ci), il y avait trois petites silhouettes blanches et dans la partie inférieure une grande et obscure. Malgré les irrégularités produites par le temps de Planck, Elisa reconnut dans la silhouette un homme corpulent, debout au bord du ruisseau. Il tenait à la main quelque chose qu'elle ne distinguait pas (un chapeau, une casquette ?), et près de lui, sur l'herbe, une longue baguette et une sorte de panier lui firent penser à du matériel de pêche.

Les trois autres figures possédaient des tailles et des constitutions différentes. Elisa dirigea le zoom vers elles et augmenta encore de trente pour cent.

A en juger par les cheveux de l'une, longs et noirs, il pouvait s'agir d'une fillette. La fillette et l'un des enfants apparaissaient dans une couleur sépia uniforme, ce qui indiquait qu'ils pouvaient être nus. L'autre garçon portait des vêtements, mais peu, peut-être un tricot et un pantalon court, Elisa ne pouvait en être sûre. Et puis, ce n'étaient pas ses vêtements qui retenaient son attention, mais sa posture : on aurait dit qu'il était tombé sur les rochers. Il avait les pieds plus hauts que la tête, comme si la photo avait été prise au moment de la chute. Et le geste des bras de son camarade indiquait... Elisa comprit tout de suite.

— L'un des garçons semble avoir poussé l'autre... Ce doit être un souvenir de Ric.

Ses pensées étaient un tourbillon. Soudain, les choses commençaient à s'emboîter avec la personnalité du Ric Valente qu'elle avait connu. *Marini s'est trompé. Il a supposé que Ric avait pris le risque, mais en réalité il ne l'a pas fait. Ric était ambitieux, mais lâche aussi. Il avait peur d'utiliser les vidéos de gens endormis en raison des conséquences du dédoublement, et il a opté pour une autre scène, une de son propre passé, qu'il devait considérer comme "innocente", triviale... Mais laquelle ? Il tenait un journal détaillé depuis l'enfance, il me l'a dit... Il a pu en tirer les précisions concernant l'heure et le lieu...*

— Un souvenir de... ? murmura Victor près de son oreille.

Le changement qu'elle remarqua dans son ton fit qu'Elisa cessa un instant de regarder l'écran pour l'observer. Le visage de Victor présentait une pâleur écrasante. Dans les verres de ses lunettes sales se reflétait l'écran de l'ordinateur, et Elisa ne pouvait voir ses yeux.

Soudain, elle crut se rappeler elle-même une lointaine conversation. *Victor ne m'a-t-il pas raconté quelque chose de ce genre il y a des années. . . ? La bataille pour cette fille anglaise dont il était tombé amoureux. . . Ric l'a poussé et. . .*

Elle regarda l'écran à nouveau et remarqua autre chose : l'image du garçon tombé sur les rochers était moins nette que les autres. Elle semblait entourée par des ombres.

Des ombres.

Elle avait la bouche sèche et des pulsations fébriles aux tempes. Ses yeux se dilatèrent.

Elle se retourna lentement, mais Victor n'était plus à côté d'elle : il avait reculé vers le mur en tremblant et l'expression de son visage était celle de celui qui constate, de manière indiscutable, qu'il n'y a pas d'autre vie au-delà de la tombe.

— Tue-moi, Elisa, sanglota-t-il. Je t'en supplie... Je ne... je ne pourrais pas le faire. Tue-moi, toi, s'il te plaît...

— Non...

Victor cessa d'implorer pour pousser un cri où se mêlaient la terreur et la décision :

— Elisa ! Fais-le avant que ça revienne... !

Elle continua à refuser de la tête sans rien dire, juste à refuser.

A cet instant, la porte s'ouvrit.

Au début, Elisa ne reconnut pas Harrison : il avait du sang sur les mains et les vêtements, et son visage était défait, rouge, ses yeux exorbités.

— Regarde-le... – Il visait Victor de son arme, mais il s'adressait à elle. Aux commissures de ses lèvres brillait de l'écume. – Regarde-le mourir, putain

— Non ! cria Elisa, pendant qu'une autre voix criait en elle, désespérée : *Tue-le ! Tue-le !*

Son cri fut étouffé par le vrombissement soudain des appareils autour d'elle. Le sol sembla vibrer comme devant l'arrivée d'un séisme. De l'écran des ordinateurs sautèrent des étincelles et une odeur âcre emplît l'air.

Après quelques secondes de surprise, Harrison tira.

Et tout cessa.

? secondes.

Ce fut comme si elle devenait sourde. Cependant, elle poussa un cri et s'entendit elle-même. Elle sentait aussi la chaise sous ses fesses et palpa la table et le clavier.

Victor et Harrison restaient dans la même position, le premier attendant la balle et le deuxième le visant, mais leurs silhouettes avaient changé : une coupe longitudinale traversait les joues de Victor de haut en bas et son ventre était un trou rougeoyant par lequel on apercevait la colonne vertébrale ; Harrison avait perdu une partie d'un bras et ses traits.

Et entre les deux, presque au point central, un insecte paralysé. Elisa le contempla, horrifiée. *La balle. Elle n'est pas arrivée à temps, mon Dieu.*

Elle recula et poussa la chaise sans parvenir à la déplacer. En appuyant les doigts sur les touches du clavier, aucune ne s'enfonça, comme s'il s'agissait de rugosités symétriques sculptées dans une pierre. Quelque chose en elle aussi était différent : elle était entièrement nue.

La sueur lui couvrit le visage.

Elle savait où elle se trouvait. Elle savait dans les mains de *qui*.

Elle était toujours dans la salle de contrôle, mais avec certaines différences. C'était comme une pièce décorée par un artiste surréaliste. Sur le mur, à sa droite, étaient apparues d'étranges ouvertures en forme d'ellipse à travers lesquelles on pouvait apercevoir les clôtures et la plage. La lumière venait de là. Tout le reste était obscurité.

Et elle ressentait autre chose. Elle n'aurait pas su dire comment, parce qu'elle ne le voyait pas, mais elle le percevait d'une certaine façon.

Zigzag. Le chasseur.

Son esprit, écrasé par la panique, se désagrégea : une partie de ses pensées rationnelles flotta vers la surface et resta cohérente et observatrice ; le reste s'enfonça dans les profondeurs de son être le plus démuní, dans le souvenir de ses terreurs et fantaisies des dernières années.

Elle s'approcha du mur qui donnait sur l'extérieur en regardant le tout avec ce sentiment duel d'horreur émerveillée. *Je peux penser, ressentir, bouger. Je suis moi, mais je suis ailleurs.* Elle se rappela que quelques jours plus tôt, ou un millénaire plus tôt (elle ne parvenait pas à le concrétiser), elle avait parlé à ses élèves d'Alighieri

de la possibilité de contact entre différentes dimensions (*j'ai mis une pièce dans la transparence*). Maintenant, elle se trouvait dans l'exemple pratique le plus inconcevable que l'on pût imaginer.

Elle toucha le mur : il était solide. Il n'y avait pas de sortie par là. Mais l'une des ouvertures était plus vaste et se trouvait presque à ras du sol. Elle tendit la main sans rien remarquer.

L'espace d'un instant, elle hésita. L'idée de s'échapper en traversant l'un de ces trous lui apparaissait d'une certaine façon comme nauséabonde, comme de marcher sous la terre.

Elle remarqua alors l'ouverture de la chambre du générateur. C'était un trou énorme et elliptique au milieu de la porte. Elle comprit que, grâce à lui, Rosalyn avait pénétré dans la chambre en fuyant Zigzag et touché le générateur, recevant la décharge après que Zigzag l'eut attaquée. Si Rosalyn était passée de l'autre côté à travers l'un de ces trous, elle pouvait essayer elle aussi.

Quoi qu'il en soit, elle n'allait pas rester là à attendre qu'il décide d'attaquer.

Elle leva une jambe, puis l'autre. Elle tenta de ne pas s'appuyer sur les bords du trou, bien qu'ils fussent complètement lisses. Elle sortit.

Elle n'entendait pas la mer, ni le vent, ni même ses propres pas. Elle ne sentait pas non plus la tiédeur du soleil, bien qu'elle fût nue. *Eve au paradis*. C'était comme de marcher dans un décor, une nature virtuels. La lumière du soleil, cependant, continuait à atteindre normalement ses rétines. Elle supposa que l'explication résidait dans la théorie de la relativité, qui affirmait que la vitesse de la lumière était l'une des constantes absolues de l'univers physique. Même dans la corde de temps la lumière se déplaçait de façon inaltérable.

Sur son chemin s'étendait un trou de matière dans le sol, de grande taille, une fosse aux parois polyédriques mais propres, la terre parfaitement agglomérée par couches. En faisant le tour, elle regarda en bas.

Et elle s'arrêta.

Dans le fond, à une dizaine de mètres de la surface, gisait une silhouette.

Elle le reconnut immédiatement. En oubliant tout, même sa propre peur, elle se pencha sur le bord. Elle voyait sa tête, son visage anguleux mêlé à la terre, la traversant, fossilisé, transformé en matière poreuse, comme la racine d'un arbre. Un tubercule blanchâtre enfermé dans l'obscurité d'une prison éternelle. *Il était sur l'île pendant tout ce temps. Il est tombé dans un trou de matière en tentant d'échapper à Zigzag, cette nuit-là.* Mais il était mort, ou du moins il le semblait. Elle le souhaitait, pour son bien.

Il n'était pas coupable.

Ric Valente la regardait de l'abîme avec ses orbites creuses.

Soudain, une sensation brutale d'alarme lui fit tourner la tête.

Zigzag se trouvait derrière elle.

Le simple fait de le voir la laissa étourdie. Les années de terreur, les cauchemars, le nid de répugnantes vermines qui avait crû dans son subconscient, tout se brisa en elle et le contenu déborda jusqu'à l'anéantir.

Une seule chose l'empêcha de devenir folle à ce moment : la douleur lancinante qu'elle éprouva à la cuisse gauche. Elle se tordit par terre en criant comme une enfant et contempla cinq sillons symétriques et parallèles dans la partie centrale de la cuisse. Ils ne saignaient pas. Son sang n'avait pas encore eu le temps de couler, mais les coupures semblaient profondes.

Zigzag n'avait même pas eu besoin de la toucher : maintenant, elle comprenait à quel point il maîtrisait la situation. Tout ce qui l'entourait ne représentait pas le plus petit obstacle pour lui. Il était capable de la détruire à volonté. Le tourment qu'elle éprouvait lui faisait penser à ce que ce serait de mourir des mains de cette créature.

Elle se leva et trébucha, tomba à nouveau, prit appui sur ses mains et se redressa encore. Elle courut sans regarder derrière elle, en boitant. Elle devina que c'était ce qu'il désirait. *Il veut que je continue à fuir.* La pensée que Zigzag ne voulait pas encore l'attraper l'horrifiait.

Elle passa la grille et continua vers la plage sans que ses pieds nus laissent de trace sur le sable. Elle esquiva sans trop de difficulté les trous de matière dans le sol. L'idée de tomber dans l'un d'eux et de rester coincée (où ?, à combien de kilomètres de profondeur avant que les atomes ne reviennent remplir le vide ?) la paniquait.

En arrivant à la plage, elle ouvrit la bouche.

Il lui sembla voir Dieu.

La mer était immobile. Son temps avait cessé au moment de déverser une vague vers la rive. La vague formait une tranchée oblongue de brique verte couronnée par une clôture de neige et trouée par d'innombrables grottes. Une autre vague était restée pétrifiée au moment de se retirer. Où irait-elle maintenant ? Elle s'arrêta et réunit des forces pour regarder derrière elle.

Elle ne vit pas Zigzag.

Elle poursuivit cependant son chemin, marcha sur la vague et ne fit pas de différence particulière avec le vent. Elle progressa en évitant un trou de matière et parvint au mur courbe de la vague soulevée. Elle toucha l'écume qui se dressait vers sa poitrine, mais elle dut retirer la main avec une moue douloureuse. Elle remarqua des piqûres sur la paume. Elle ressentait également une douleur sur la plante des pieds. Elle en déduisit que, en s'agglomérant dans des espaces plus réduits que dans la matière solide, les atomes conféraient à l'eau une texture de verre brisé. La mer, dans le monde de Zigzag, pouvait la saigner à blanc.

La vague n'était pas très haute, mais tenter de l'escalader serait comme de s'introduire nue dans un buisson. Et puis, où pouvait-elle conduire ? A l'horizon, elle remarquait des fossés au diamètre énorme. Il lui sembla en apercevoir un aussi grand que l'île elle-même et, à sa surface, suspendus dans le vide, des corps de créatures noires (dauphins, requins ?) desséchées au milieu de leur nage. Autour s'étendait la rugosité de l'océan paralysé, avec ces crêtes qui découperaient sa chair comme des lames de rasoir.

Essoufflée, elle recula jusqu'à la rive et constata que le sable n'était pas sûr non plus. Il ne se déformait pas sous ses pieds : c'était comme de fouler une lame d'acier ridée. Les dunes la blessaient avec leur ligne mince. Dans le ciel, les nuages étaient des cercles de fumée blanche ou des points épars, et la ligne émeraude de la jungle ressemblait à un exercice d'origami mal découpé. Elle comprit ce qui lui arrivait. *La surface de la corde de temps s'était agrandie. Mais cela demande beaucoup d'énergie. Elle s'affaiblira peut-être.*

Elle ne savait pas vers où se diriger, et elle ne savait pas non plus si cela valait la peine de se diriger quelque part. Elle tomba à

genoux sur ce sable en acier, gémissant de douleur à cause de sa blessure à la cuisse. Elle attendit. Allait-elle attendre son *arrivée* ? Ou bien existait-il une façon de se libérer de lui, ou d'abrégé sa propre fm ?

Elle savait quelle possibilité il lui restait, mais il lui répugnait de la souhaiter.

Pelotonnée sur le sable, elle tentait frénétiquement de réfléchir. *La surface s'est tellement étendue qu'il aura besoin de plus d'énergie pour se soutenir... Peut-être la tire-t-il des êtres vivants.* Elle éprouva un léger espoir : *Quand il aura consommé toute l'énergie autour de lui, il devra s'arrêter, ne serait-ce qu'un instant, et alors la balle...*

Mais elle n'osait pas souhaiter échapper coûte que coûte à cela...

Et cependant, en y pensant, elle le souhaitait.

Elle leva la tête et elle sut qu'il était déjà trop tard : son tour arrivait.

Zigzag se déplaçait avec légèreté. Il ne semblait pas marcher mais être poussé par un vent imperceptible. Elisa le regarda avec la fascination avec laquelle on contemple les choses qui vont causer notre mort.

Elle se demanda s'il avait une conscience, s'il sentait quelque chose, s'il éprouvait des émotions ou était capable de réagir avec intelligence devant les situations. Elle en conclut soudain que ce n'était pas le cas. Elle ne le croyait même pas capable de tirer du plaisir de la satisfaction de ses désirs de destruction, ou même de posséder de tels *désirs*, ou une chose similaire à un *désir*. En le voyant, Elisa eut la certitude que Zigzag était au-delà de la frontière entre le vivant et l'inanimé. Ce n'était pas un objet, mais bien sûr pas une créature non plus. Même son simple mouvement lui sembla une illusion. Elle décida qu'il n'était pas certain qu'il "s'approchât" d'elle. C'était ce que ses yeux lui faisaient croire, mais Zigzag ne se déplaçait pas : il était déjà là, avec elle, devant elle, tous deux seuls et immobiles à l'intérieur de la corde. Quant à sa volonté, elle était celle d'un aimant devant une planche métallique. Il ne s'agissait pas de volonté, mais d'un phénomène physique.

Le reste était sa fureur.

Une fureur pure, sans avant ni après, sans développement ni

évolution, d'une intensité que l'être humain ne connaissait ni n'avait jamais connue. Elle ne crut pas qu'il y eût de l'intelligence ni de la volonté derrière cette furie : simplement, Zigzag c'était ça. En lui, apparence et essence se confondaient.

Elisa n'avait jamais rien vu ni imaginé de tel, sauf dans ses cauchemars, où le mal et la peur pouvaient s'incarner et prendre forme. *Monsieur Aux Yeux Blancs*. Elle ne fut pas surprise que Jacqueline l'eût appelé "diable". Elle se sentit incapable de définir, de comprendre ou de supporter *l'aura* de perversion presque symbolique, la haine et la folie qui émanaient de chaque centimètre de son aspect, la cruauté inhumaine que distillait tout son être. *David avait raison : il est pris dans un sentiment pur. C' est quelque chose qui détruit. Il ne fait que ça. Il ne peut faire que ça.*

Quant à son terrifiant aspect physique, Elisa savait qu'il avait la même origine que les puits dans la mer et la lèpre de la Femme de Jérusalem. Le déplacement de matière le mutilait, arrachant à moitié ses traits, effaçant ses pupilles dans les orbites blanches et amputant l'un de ses avant-bras et une partie du tronc, comme s'il avait été mordillé et recraché par un prédateur. Sa posture, bras et jambes séparées et légèrement repliés, était une réplique de celle qu'il avait sans doute adoptée en tombant sur les rochers, après que Ric l'eut poussé.

Cependant, tout en le contemplant, et bien qu'elle crût qu'elle allait devenir folle si elle ne détournait pas les yeux, elle comprit une chose.

Elle pensa à Victor, à son épouvantable souffrance quand il découvrit la fille dont il croyait être amoureux (son amour d'enfance) dans les bras de son meilleur ami ; à tout ce qui avait traversé son âme de gamin pendant quelques fractions de seconde, pendant que son cerveau plongeait dans l'inconscience du coup : la rage, le désir, la vengeance, le sadisme, l'impuissance de voir que le monde s'effondre pour la première fois autour de vous... *Ric a voulu faire appel à un souvenir "innocent", mais qu'a-t-il trouvé ?*

Elle sut que, dépourvu de toute cette horreur, Zigzag resterait réduit à *ce qu'il était vraiment*, ce qu'il avait été, ce qu'il aurait été si le temps ne l'avait pas isolé dans un instant terrible. Maintenant qu'elle le voyait de près, elle pouvait deviner sa véritable nature derrière les épaisses couches de colère rentrée.

Zigzag était un enfant de onze ans.

0,0005 seconde.

Victor courait au bord de la rivière ce matin d'été à Ollero. Ric et Kelly avaient disparu, mais il soupçonnait où il pouvait les trouver : sur le monticule de pierres, à l'endroit que Ric et lui appelaient le Refuge. Ils avaient même pensé y construire une cabane.

Soudain, il s'arrêta.

Vers où courait-il de la sorte ? Que faisait-il quelques instants plus tôt ? Il se rappelait vaguement qu'il se trouvait près d'Elisa, à regarder quelque chose. Il se rappelait également les cheveux noirs de Kelly Graham, et à quel point Elisa et Kelly étaient semblables dans sa mémoire. Et l'instant où il découvrit Ric et Kelly nus sous le pin, juste là où ils avaient projeté de construire cette cabane. Et ce qu'il éprouva en la voyant agenouillée devant Ric, le touchant (il savait bien ce que c'était : il l'avait vu dans les revues que collectionnait Ric), et ce que Ric lui dit. *Tu ne veux pas participer, Vicky Lo-opera ? Tu ne veux pas qu'elle te le fasse, Vicky ?* Le regard de Ric et, surtout, celui de Kelly. Le regard de Kelly Graham, ses yeux de chat.

Toutes les filles, absolument toutes, sans exception, regardent comme ça.

Les mêmes lèvres qui lui avaient souri tant de fois embrassaient maintenant les parties génitales dénudées de Ric : cela méritait l'insulte qu'il lui lança et d'autres, pires. Insulter (il le découvrit alors) ressemblait à un vice : on criait jusqu'à devenir aphone, on pleurait, on sentait qu'on voulait détruire le monde, et tout cela vous poussait à crier plus fort, à continuer à injurier. Oh, si le monde avait été le corps d'une fille ou les parties génitales de Ric... ! Oh, si la rage durait toujours ! On désirerait crier jusqu'à ce que les cris vident de contenu ces sourires et ces regards, crier pour toujours, jusqu'à la fin de son dernier souffle, la bouche bien ouverte, montrant les dents...

Mais il n'était pas à Ollero, et il ne courait nulle part. Il se trouvait à l'intérieur d'une salle grande et très chaleureuse. Qu'est-ce que c'était ? L'enfer ? Pourquoi se trouvait-il (précisément *lui*) dans cet endroit épouvantable ? *Ce n'est pas juste.*

La rage lui brouilla la vue. Il voulut expliquer à toute personne qui aurait fait ça à quel point c'était injuste. Certes, il avait passé les bornes. Il avait voulu, l'espace d'une fraction de seconde, ou

peut-être plus (mais pas au point d'intéresser la nature), il avait souhaité de toutes ses forces *les dévorer vivants tous les deux, les détruire, leur couper la tête et les baiser par le trou, comme disait Ric, elle surtout, elle plus que lui, pour la tromperie, pour être si méprisable, si belle, si semblable à ces filles épilées en lingerie noire des revues de Ric qui s'agenouillaient devant les hommes comme des petites chiennes.*

Mais, pour être sincère, tout cela était arrivé plus de vingt ans auparavant, et les conséquences n'en avaient été qu'une belle bosse, quelques heures à dormir à poings fermés à l'hôpital une cicatrice au sommet du crâne, une grande préoccupation familiale et une fin heureuse. Ric n'avait pas bougé de son chevet au cours de ces heures et à son réveil il *s'était mis à pleurer* et à lui demanda pardon. Quant à Kelly, il l'avait déjà oubliée. Ce fut un incident entre gamins. Quel âge avaient-ils ? A peine onze ou douze ans...

Ce n'est pas juste. La vie était mal faite si ce genre de choses pouvait devenir, avec *le passage du temps* (était-ce l'expression ?), des cavernes si sombres. Où était la justice dans une nature qui ne pardonnait pas ? Il avait pardonné à Kelly et à toutes les filles du monde. Il avait pardonné à toutes les femmes. Le reste s'appelait "traumatisme", mais cela faisait des années qu'il avait appris à vivre avec ça : il vivait seul, et bien qu'il aimât beaucoup Elisa et malgré le désir qu'il avait pour elle, il n'osait laisser s'introduire aucune femme dans son cœur. Ric et lui s'étaient éloignés. Que devait-il faire pour expier sa faute ? Chaque mot que l'on prononce et chaque émotion que l'on éprouve pendant quelques secondes sauvages importaient-elles autant à Dieu ?

Et, soudain, il crut comprendre que, en effet, c'était comme ça.

La pierre qui frappe à la surface et les ondes qui grandissent. N'était-ce pas la racine du péché originel, la faute première, la Seule Faute ? Une erreur commise longtemps auparavant, une tache au commencement qui trouble l'eau du paradis et entraîne avec elle tant d'innocents. Il soupçonna que très peu de gens possédaient cette sagesse. Il était un privilégié : Dieu lui montrait de quelle façon les cercles des erreurs transforment la face du monde en s'étendant.

En fait, loin de se trouver en enfer, il était au paradis. Il allait d'abord devoir traverser le purgatoire en recevant une balle dans le front, mais cela arriverait très vite : il voyait déjà la balle arriver vers lui. Il comprit que seule sa mort pourrait mettre un terme à tout cela. La clé était de mourir *avant* Blanes, Elisa et Carter. Mourir.

Il éprouva un bonheur subit Il était en train de rendre réel un rêve intime, son rêve le plus profond : donner sa vie pour sauver celle d'Elisa.

Exactement ça.

Quel autre paradis pouvait-il souhaiter ?

Il sourit quand son ami Ric le poussa. Il tomba sur les rochers, sentit le coup puis la paix vint.

O seconde.

La lumière l'aveugla soudain. Elle détourna les yeux du soleil, en battant des paupières. *Je suis vivante.*

Elle vit le ciel, des nuages comme la fumée d'un incendie lointain, la mer rugissante, la terre sous son dos, le T-shirt qui la couvrait. La douleur aiguë à la cuisse augmenta, et elle remarqua la présence d'un liquide tiède coulant de la blessure. Elle se vidait de son sang. Elle allait mourir bientôt. Mais de telles sensations constituaient des preuves plus que suffisantes qu'elle était encore vivante. Elle mourrait bientôt. *Je suis vivante.*

Elle souhaita la bienvenue au sang.

Il n'y avait ni brouillard ni obscurité.

Néanmoins, dans leurs esprits, tout était différent.

Autour d'eux, la destruction était horrible. L'intérieur des baraquements consistait en un chaos de métal, de verre, de bois et de plastique, y compris SUSAN, dont le dos métallique présentait autant de bosses que si un enfant gigantesque l'avait piétiné après s'être lassé de jouer avec lui ; à l'extérieur, les hélicoptères avaient été écrasés comme sous l'explosion de bombes. Bien que rien ne semblât véritablement brûlé, tout dégageait une odeur de fumée et tout était inutilisable, comme après le passage d'une armée dévastatrice. Par chance, une partie des provisions des soldats était utilisable. Elles étaient constituées, dans l'ensemble, de boîtes de conserve et ils ne disposaient pas d'un ouvre-boîte, mais il se débrouilla pour les percer et arracher les couvercles. La boisson posa un problème inattendu : ils ne trouvèrent que deux bouteilles d'eau potable. Mais, dans l'après-midi, les nuages accumulés crevèrent et ils purent recueillir plusieurs seaux d'eau de pluie. Ils se lavèrent, et décidèrent de ne pas se retirer pour se reposer. Aucun des deux ne le formula, mais ils ne voulaient pas se séparer.

Quand la nuit tomba, il ne fut pas facile de se déplacer : ils n'avaient pas d'électricité, aucune batterie n'était restée intacte et au cours des premières heures ils ne voulurent pas faire de feu. De sorte qu'ils s'assirent dehors, contre le mur du troisième baraquement, et cherchèrent un repos impossible.

Les besoins les plus basiques résolus, elle l'interrogea sur les cadavres. Ils en avaient retrouvé plusieurs, à l'intérieur et à l'extérieur de la station scientifique. Ils ne reconnurent les soldats et Harrison que grâce à leur uniforme, car c'étaient de simples silhouettes aux vêtements aplatis renversées par terre. Mais elle voulait également savoir ce qu'ils allaient faire des corps de Victor, Blanes et du soldat dans le couloir, de même que des restes de Jacqueline.

Ils étaient tous deux d'accord sur le fait qu'ils devaient les enterrer tous, mais ils divergeaient sur le moment le plus indiqué pour le faire. Il voulait attendre (il brandit l'excuse de l'épuisement, et le lendemain on allait venir les chercher), pas elle. Ils eurent leur première dispute. Elle ne fut pas très forte, mais les plongea dans le

silence.

Alors, elle l'entendit demander, peut-être pour s'excuser :

— Comment va cette blessure ?

Elle observa le bandage improvisé qu'il lui avait fait autour de la cuisse. Elle avait terriblement mal, mais elle ne voulait pas se plaindre. Elle était sûre qu'il lui en resterait des marques pour toujours, quelle que soit la durée de ce "toujours". Malgré tout, elle répondit :

— Bien. – Et elle changea de position. – Et la vôtre ?

— Bah, c'est juste une écorchure. Il palpa la bande qui lui ceignait les tempes.

L'espace d'un instant, aucun des deux ne parla. Ils avaient le regard perdu sur la mer et la nuit. Il avait cessé de pleuvoir et l'atmosphère était dégagée et tiède.

— Je ne comprends pas comment... comment ça n'en a pas fini aussi avec nous, dit Carter doucement.

Elle le regarda. Carter était comme au matin, quand il lui était apparu avec ce fusil et la même peur qu'elle dessinée sur le visage, ou peut-être plus. A ce stade, elle riait presque en se rappelant son air pâle éclairé par un soleil qui avait à peine progressé, un œil fermé et l'autre posé sur la mire du fusil, tout en lui demandant à grands cris ce qui était arrivé.

Bonne question.

Elle ne fut pas capable de le lui raconter à ce moment (elle saignait, elle se sentait faible), elle lui avait juste dit qu'elle croyait que tout était terminé.

Carter lui avait expliqué que Harrison avait raté son tir et ne s'en était même pas rendu compte. Il était resté immobile par terre, et quand Harrison s'était éloigné il avait tenté de se lever. "A cet instant, il m'a semblé que tout s'écroulait... J'ai commencé à sentir l'odeur de brûlé. Je suis entré dans la salle de contrôle et j'ai vu votre ami tué d'une balle, et le vieux transformé en une sorte de... cendre sur le sol. Dehors, il y avait d'autres cadavres de soldats dans le même état... Alors je suis allé sur la plage et je vous ai vue."

Elisa se sentait maintenant capable de lui offrir sa propre explication.

— Il aurait pu nous tuer, dit-elle. Et il allait le faire. Il a extrait l'énergie des machines et m'a attaquée. J'étais la suivante, ou c'était peut-être David, mais David était mort, et il m'a attaquée moi... Cependant, il a dû s'interrompre pour extraire l'énergie des êtres vivants. Vous n'avez pas été affecté, parce que, à l'intérieur de sa corde de temps vous étiez sa prochaine victime... Ce qui est curieux, c'est que cela n'a pas affecté Victor non plus : nous nous trompions peut-être en supposant que le dédoublement pouvait se tuer lui-même. Quoi qu'il en soit, quand il a interrompu l'attaque pendant une fraction de seconde, Victor a reçu la balle et il est mort...

— Et cette chose est morte, acquiesça Carter. Je comprends.

Elisa regarda le ciel noir et sentit un grand poids sur la poitrine. Elle savait qu'elle n'avait aucune possibilité de s'en libérer, du moins pas entièrement, mais elle pouvait essayer.

— Ecoutez, dit-elle. Vous avez raison, je suis exténuée. Mais je vais les enterrer maintenant, comme je pourrai... Vous n'avez pas besoin de m'aider.

— Je ne vous aiderai pas, répliqua Carter.

Il se leva cependant avec elle. Mais elle découvrit alors qu'elle se sentait très mal. La blessure était trop douloureuse. Elle accepta de reporter ces funérailles et ils retournèrent s'asseoir sur le sable.

Ils devraient attendre ainsi l'arrivée du nouveau jour. Et, pendant ce temps, elle prierait pour s'être trompée. Parce que, au fur et à mesure que la nuit avançait, elle se sentait de plus en plus sûre qu'ils ne pourraient pas s'échapper.

— Vous avez l'heure ?

— Non. Ma montre n'a pas de pile et les autres se sont arrêtées à 10 h 31, je vous l'ai déjà dit. Il doit être environ 4 heures du matin. Vous ne pouvez pas dormir ?

— Elisa ne répondit pas. Après une pause, il ajouta :

— Quand j'étais jeune, j'ai appris à connaître l'heure sans montre, grâce à la position du soleil et de la lune, mais il faut que le ciel soit très dégagé... – Il tendit le bras vers les nuages, qui brillaient faiblement. Comme ça, c'est impossible.

Elle le regarda du coin de l'œil. Assis sur le sable, le dos appuyé contre le mur du baraquement et enveloppé dans l'obscurité de la nuit, Carter était presque irréel, bien qu'elle fût certaine que la façon dont il avait dévoré les conserves n'avait rien de fictif.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe ? demanda-t-il soudain.

— Comment ?

Le regard de Carter fixa le sien.

— Je vous assure que, parfois, les personnes sont plus faciles à connaître que le ciel. Vous êtes préoccupée par quelque chose. Ce n'est pas seulement la douleur liée à la perte de vos amis. Vous pensez à quelque chose. Qu'est-ce que c'est ?

Elisa médita sa réponse.

— Je me demandais comment nous allions partir d'ici. Aucun appareil électrique ne fonctionne, ni radios ni émetteurs... Les provisions utilisables sont rares. Je pensais à ça. Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Nous ne sommes pas des naufragés sur une île perdue. – Carter secoua la tête et émit à nouveau ce petit rire grave. – Je vous l'ai déjà expliqué : Harrison attendait l'arrivée de la délégation scientifique demain à la première heure... Sans compter qu'à la base ils doivent se demander pourquoi Harrison et son équipe ne répondent pas à leurs appels. Croyez-moi, à l'aube au plus tard, ils viendront nous chercher. S'ils n'apparaissent pas avant.

Demain. Avant. Elisa replia la seule jambe qu'elle pouvait bouger sans avoir mal. Les rafales de vent provenant de la mer commençaient à être froides, mais pour rien au monde elle n'aurait pénétré dans les baraquements pour y passer le reste de la nuit. Peut-être essaierait-elle de s'allonger sur son T-shirt, ou demanderait-elle à Carter de faire du feu. Ce n'était pas précisément le froid qui l'inquiétait.

— Je sais que vous n'avez pas confiance en moi, dit Carter après un silence rébarbatif, et je ne vous le reproche pas. Si ça vous

intéresse, je vous dirai que moi non plus je n'ai pas confiance en vous. Je suis pour vous une sorte de dur décérébré, mais vous, les savants, vous n'êtes pas autre chose pour moi qu'un tas de merde, excusez ma franchise. Et je reste en dessous de la vérité, si l'on tient compte de ce qui s'est passé... Alors il vaut mieux qu'on se raconte nos petits secrets, d'accord ? Les soupçons de chacun. Vous soupçonnez quelque chose.

Elle regarda Carter dans les yeux et put distinguer le reflet sauvage de ses pupilles dans l'obscurité. Elle entendait une respiration, mais ce n'était que la sienne, comme si Carter l'avait contenue jusqu'à ce qu'elle parlât.

— Soyez sincère, lui demanda-t-il. Vous croyez que... cette chose... n'est pas morte...

— Si, elle est morte. – Elisa détourna le regard vers les nuages et la muraille noire de la mer. – Zigzag était un dédoublement de Victor, et Victor est mort. Pour moi, ça ne fait aucun doute.

— Alors ?

Elle prit une inspiration et ferma les yeux. *Après tout, tu as besoin d'en parler à quelqu'un.*

— Je ne sais pas ce qui a pu... arriver, gémit-elle.

— Arriver ? A quoi ?

— A tout. Elle fit des efforts pour ne pas se mettre à pleurer.

— Je ne comprends pas.

— Zigzag a étendu la surface de sa corde de temps à une distance inconcevable : l'île, la mer, le ciel... J'ignore si cet entrelacement a eu un effet sur le temps présent... Aucune montre ne fonctionne, nous sommes isolés... Nous ne pouvons pas savoir si quelque chose a changé dehors, vous comprenez ?

— Attendez un instant... – Carter se déplaça, se rapprochant d'elle. – Vous voulez dire que nous vivons dans un autre... monde ou une autre époque... ou quelque chose comme ça ? – Elisa ne répondit pas. Elle gardait les yeux fermés. – Utilisez votre sens commun, je vous en prie. Regardez-moi. J'ai changé ? Je ne suis pas plus vieux ni plus jeune. Ça ne vous suffit pas ?

L'espace d'un instant, le silence qui s'était établi entre eux ressembla à l'obscurité : il remplissait tout, chaque forme, chaque interstice ; il s'accumulait sur leurs visages.

— Je suis physicienne, dit alors Elisa. Je ne connais que les lois de la physique. L'univers est régi par elles, non par notre intuition ou notre sens commun... Mon sens commun et mon intuition me disent que... je suis à New Nelson, en l'an 2015, à côté de vous, et qu'il ne s'est écoulé que treize ou quatorze heures depuis l'attaque de Zigzag. Mais le problème vient du fait que... – Elle fit une pause et reprit son souffle. – Si les choses ont changé, les lois de la physique peuvent avoir *changé* elles aussi. Je ne peux savoir ce qu'elles disent maintenant. Et j'ai besoin de le savoir, parce qu'elles seules disent la *vérité*.

Après une autre longue pause, elle entendit la voix de Carter presque lointaine :

— Vous croyez que ce qui nous entoure... n'est pas réel ? Vous croyez que moi *non plus je ne suis pas réel*, que je vais disparaître d'un moment à l'autre, que je suis un de vos rêves ?

Elisa ne répondit pas. Elle ignorait ce qu'elle pouvait dire. Soudain, l'ancien militaire se leva et disparut au coin du baraquement. Il revint peu à peu, silencieux, et jeta un objet sur le sable. Elle le regarda : une montre à aiguilles. – Elle s'est arrêtée, dit Carter. C'était la montre de votre ami, je me suis souvenu qu'il avait dit qu'elle était à ressort... Mais elle s'est aussi arrêtée à 10 h 01. Elle s'est peut-être cognée quand il est tombé par terre... Merde... – Il s'approcha d'Elisa et lui parla à l'oreille, la voix transformée en un violent murmure. – Comment voulez-vous que je vous le démontre... ? Comment voulez-vous que je vous démontre ma réalité, *professeur* ? Je pense à une ou deux choses qui... peut-être qu'elles vous le *démontreraient* sans aucun doute... *Hein ? Hein ?*

Soudain, elle entendit quelque chose qui la pétrifia complètement.

Des sanglots.

Elle se figea en entendant pleurer Carter. C'était horrible de l'entendre pleurer. Elle pensa que pour lui aussi cela devait sembler horrible. Il s'abandonnait aux pleurs comme à une boisson, une bouteille qu'il aurait voulu boire jusqu'à la lie. Elle le vit s'éloigner sur le sable : une forme robuste soulignée par des lignes blanches, de

faibles coups de pinceau de lune.

— Je vous déteste... murmura Carter dans les pauses entre les larmes. Subitement, il se mit à crier : *Je vous déteste tous, salauds de scientifiques !* Je veux vivre ! Laissez-moi vivre en paix !

Pendant qu'elle voyait Carter s'éloigner, Elisa ferma enfin les yeux et tomba dans le sommeil comme si elle s'était évanouie.

Le bruit qui la réveilla provenait de la clôture : elle vit Carter partir en direction de la plage en portant quelque chose. Il faisait déjà jour, et la température était un peu plus froide, mais elle était recouverte d'une couverture militaire. L'ancien soldat désirait, semblait-il, lui prouver son amabilité, et d'une certaine façon Elisa éprouva des remords en se rappelant ses pleurs de la nuit précédente.

Elle écarta la couverture et se leva, mais elle faillit crier quand la douleur à la cuisse lui dit qu'elle s'était aussi réveillée avec elle et s'apprêtait à lui tenir compagnie tout le temps qui serait nécessaire. Elle ne savait pas comment allait la blessure, sans doute plus mal. De toute façon, elle ne voulait pas le savoir. Un malaise soudain l'obligea à rechercher la béquille du mur. Elle éprouvait une faim violente, incompressible.

Elle se dirigea vers les baraquements, guidée par la clarté récente. Le soleil consistait en un point concret de l'horizon et les nuages les plus denses s'étaient écartés vers le sud en révélant un ciel de plus en plus bleu. Mais il devait être très tôt encore.

Dans le baraquement, certains sacs avaient été ouverts. Carter avait manifestement eu faim lui aussi. Elle trouva des biscuits et des barres chocolatés et les dévora avec une authentique avidité. Puis elle trouva de l'eau dans une gourde. Après avoir satisfait à ces nécessités, elle se dirigea vers la plage en boitant.

La mer était calme et dégagée. La lumière révélait différentes franges de bleu sur son dos. Face à cet immense décor, Carter s'activait comme une fourmi. Il avait fait deux feux et s'apprêtait à en allumer un troisième. Les trois constituaient une ligne au bord de l'eau. Elisa s'approcha et le vit s'activer.

— Je regrette pour hier soir, dit-il enfin, sans la regarder, concentré sur sa tâche.

— Oubliez ça, dit Elisa. Merci pour la couverture. Qu'est-ce que vous faites ?

— Je prends des précautions, simplement. Je suppose qu'ils savent où nous nous trouvons, mais une aide supplémentaire n'est jamais inutile, vous ne croyez pas ? Ça vous ennuerait, de vous placer devant moi ? Avec ce vent, il est très difficile d'allumer les allumettes...

— A cette heure, ils devraient déjà être arrivés, dit-elle en scrutant le bleu dans la limite de la portée de son regard.

— Ça dépend de nombreuses circonstances. Mais je suis sûr qu'ils vont apparaître.

Les branches commencèrent à brûler. Carter les contempla un instant, puis il se leva et la rejoignit au bord de l'eau.

Elisa regardait la mer, hypnotisée : le mécanisme incessant de la vague qui arrive et se replie en laissant un écran d'écume que la vague suivante se charge de recouvrir. Elle se rappela cette mer paralysée dans le temps, aux arêtes de verre et aux fils de fer de neige, et elle frissonna d'horreur et de dégoût. Elle se demanda ce qu'aurait pensé Carter s'il avait vu une chose semblable.

— Vous croyez toujours qu'il s'agit d'un de vos rêves, professeur ? demanda Carter. Il avait déballé une barre de chocolat et mordait dedans avec appétit. Des restes de chocolat se détachaient sur sa barbe et sa moustache. – Bah, pensez ce que vous voudrez. Je ne suis pas un scientifique, mais je sais que nous sommes en 2015, que nous sommes aujourd'hui le 16 mars, et qu'ils vont venir nous chercher... Pensez ce que vous voudrez avec votre tête privilégiée. Moi, je vous dis ce que je sais.

Elisa continua à regarder l'horizon désert. Elle se rappelait les paroles de l'un de ses professeurs de physique de l'université : "La science est la seule à savoir, la seule à émettre un verdict. Sans elle, nous croirions toujours que le Soleil tourne autour de nous et que la Terre ne bouge pas."

— Vous voulez parier quelque chose ? poursuivit Carter. – Je suis sûr de gagner. Chez vous, c'est le cerveau qui parle, moi, c'est le cœur. Jusqu'à présent, nous avons fait confiance au premier et voyez le beau résultat... – Il fit un geste de la tête vers les baraquements. – Vous avez constaté de quelles choses est capable votre merveilleux cerveau. Vous ne croyez pas qu'il est temps, maintenant, de faire

confiance à votre cœur, professeur ?

Elisa ne répondit pas.

La science est la seule à savoir.

Elle entendit Carter rire doucement, mais elle ne le regarda pas.

Elle continua à scruter le ciel, qui restait aussi immobile et vide que si le temps s'était arrêté.

Plusieurs personnes m'ont invité à connaître la complexe et perturbante demeure de la physique moderne. Le professeur Beatriz Gato Rivera, de l'Instituto de Matemáticas y de Física Fundamental du CSIC⁴, a répondu avec amabilité et patience à toutes mes questions, de celles qui concernaient le cursus universitaire aux plus complexes sur la physique théorique, et je lui en suis extrêmement reconnaissant. De même qu'envers son collègue, le professeur Jaime Juive, pour cet après-midi chaleureux où nous avons discuté du divin et de l'humain, et le professeur Miguel Angel Rodríguez, du département de physique théorique de l'université La Complutense, qui a cherché un moment pour me recevoir dans une journée toujours très pleine de fin d'année. D'autres professeurs d'autres universités espagnoles ont préféré garder l'anonymat, mais m'ont reçu avec le même enthousiasme et la même patience, et ont même relu le manuscrit et effectué d'importantes corrections, et je souhaite leur exprimer ma reconnaissance à tous. Il est évident d'ajouter que les diverses erreurs et fantaisies, tout comme des considérations désagréables sur la physique et les physiciens émanant de certains personnages de ce roman, ne peuvent être imputées à aucun moment à mes excellents informateurs, même si je dois aussi dire à ma décharge que je n'ai jamais prétendu écrire un livre érudit sur la théorie des cordes, ni exposer mes propres opinions, mais simplement écrire une œuvre de fiction.

Pour les lecteurs intéressés à creuser la mystérieuse réalité que la physique contemporaine nous a révélée, il ne sera peut-être pas tout à fait inutile de mentionner mes livres de chevet, presque tous (hormis les exceptions mentionnées ici) publiés en espagnol par les éditions Critica dans leur collection Drakontos : *L'Univers élégant*, de Brian Greene (magnifique introduction à la théorie des cordes) ; les extraordinaires textes de vulgarisation *Une brève histoire du temps* et *L'Univers dans une coquille de noix*, de Stephen Hawking ; *About Time* de Paul Davies et *Particules élémentaires*, de Gerard 't Hooft. J'y ajouterai : *Teledetección ambiental*, de Chuvieco Salinero (éd. Ariel), qui m'a aidé à me faire une idée des transmissions d'images par satellite ; les deux tomes de *Physique pour la science et la technologie de Tipler* (éd.

Reverté), qui ont rafraîchi certaines des connaissances que j'avais oubliées depuis l'époque de mes premiers cours d'étudiant en médecine (où on nous parle aussi un peu de physique) et *Questions quantiques*, édité par Ken Wilber (éd. Kairos), une intéressante sélection de textes pas précisément sur la physique (certains même "mystiques" !) réalisés par des physiciens prestigieux. J'ai voulu laisser pour la fin un ouvrage délicieux : *La Particule divine*, de Leon Lederman, en collaboration avec Dick Teresi (éd. Critica). Avec lui, j'en ai non seulement appris un peu sur le travail du physicien expérimentaliste et de ces énigmatiques monstres appelés accélérateurs, mais je me suis bien amusé (certains paragraphes vous font rire aux éclats, comme s'il s'agissait d'un bon roman humoristique) et j'ai compris que toute chose, si aride soit-elle, peut être racontée, ou écrite, si l'on utilise le ton qui convient. Félicitations et merci, professeur Lederman.

Merci aussi (sans eux, ce livre n'aurait jamais vu le jour) à ces extraordinaires professionnelles de l'Agence Carmen Balcells, aux éditeurs de Random House Mondadori en Espagne et à vous, lecteurs fidèles, qui toujours êtes là, de l'autre côté de la page. Enfin, rien ne pourrait se faire sans la joie et l'enthousiasme que m'apportent chaque jour ma femme et mes enfants, mes amis et ce grand lecteur de bons romans qu'est mon père. Merci à tous.

J. C. S.,

Madrid, août 2005.

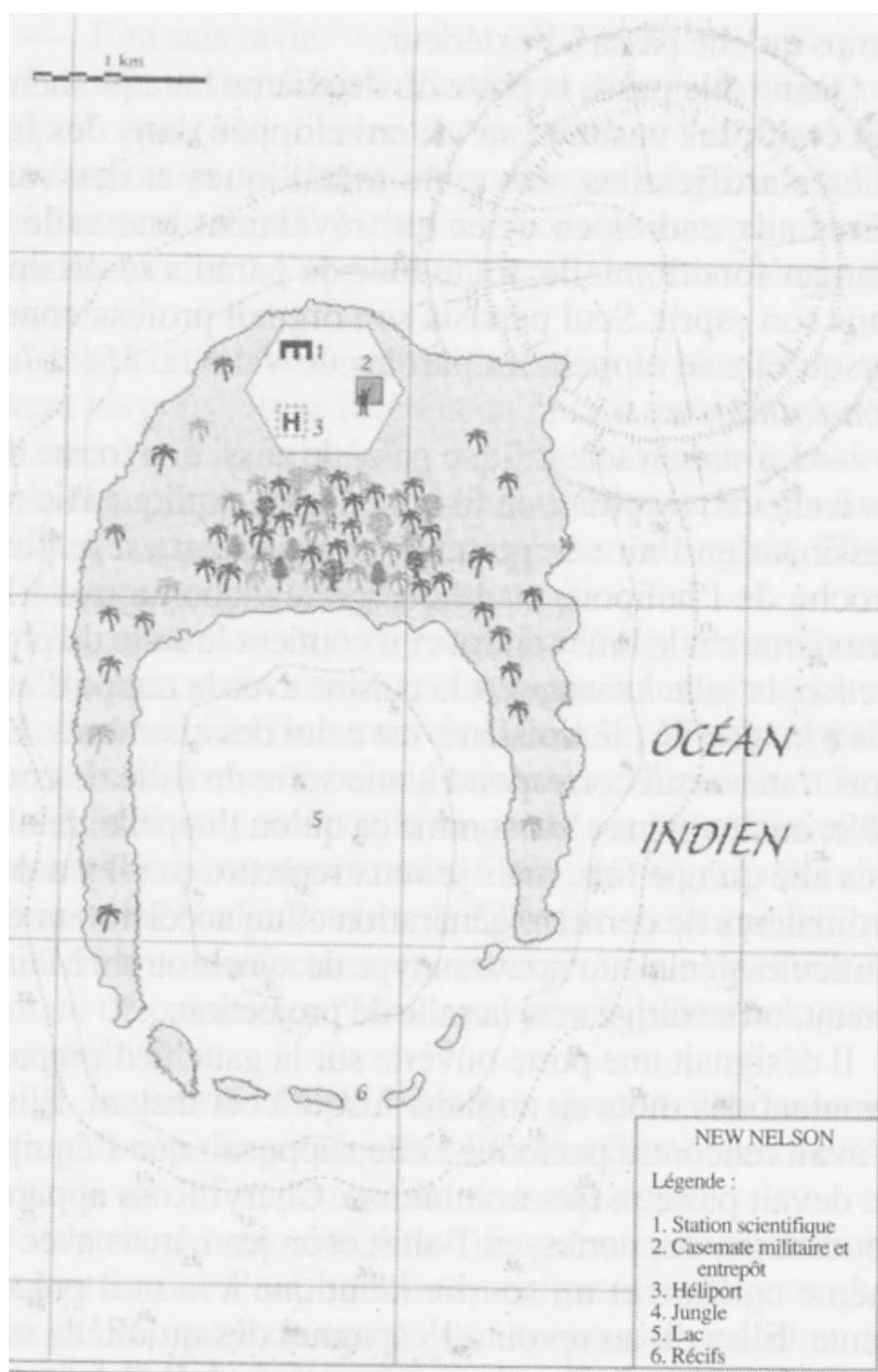


Table des matières

2 21

3 34

4 50

5 66

6 79

7 92

8 105

9 115

10 131

11 148

12 160

13 170

14 185

15 198

16 217

17 236

18 255

19 273

20 291

21 305

22 323

23 335

24 351

25 373

26 385

27 402

28 420

29 437

30 452

31 469

32 490

33 509

ÉPILOGUE 530

NOTE DE L'AUTEUR 540

-
1. — Equation qui permet de calculer les fonctions d'onde de corpuscules conduisant, par voie déductive, aux conditions de quantification.
 2. – Unité de soins intensifs.
 3. — Symbole de Madrid figurant sur l'écusson de la ville.
 4. – csic : équivalent du CNRS.